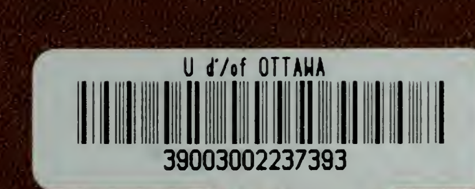




OEUVRES
DE FLORIAN.

TOME CINQUIÈME.

DON QUICHOTTE. PARTIE I.

IMPRIMERIE

DE FRÉDERIC VIEWEG ET FILS

A BRUNSWICK.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FLORIAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

DE CELLES DE MADRID, FLORENCE ETC.

TOME CINQUIÈME.

NOUVELLE ÉDITION.

LEIPSIC,

CHEZ GÉRARD FLEISCHER.

1826.

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

Lorsque dans la vie de Cervantes, imprimée à la tête de Galatée, j'ai jugé sévèrement la traduction française de don Quichotte, je n'avais point le projet d'en essayer une nouvelle. Depuis que j'ai succombé à cette tentation, il ne m'est plus permis de parler de la traduction ancienne. Elle existe ; et, quel que soit le jugement que l'on porte de la mienne, don Quichotte, dans notre langue, méritait plus d'un traducteur.

Le principal but de mon travail a été l'espoir de faire sentir une vérité qui ne me semble pas assez connue ; c'est que don Quichotte, indépendamment de sa gaieté, de son comique, est rempli de cette philosophie naturelle qui, en livrant au ridicule de vains préjugés, n'en respecte que plus la saine morale. Tout ce que dit le héros, lorsqu'il ne parle pas de chevalerie, semble dicté par la sagesse pour faire aimer la vertu ; son délire même n'est qu'un amour mal entendu de cette vertu. Don Quichotte est fou dès qu'il agit, il est sage dès qu'il raisonne ; et comme il est toujours bon, on ne cesse point de l'aimer ; on rit de lui, et l'on s'y intéresse ; on le sait insensé, et on l'écoute. Cervantes est peut-être le seul homme qui, par une invention aussi neuve, aussi différente de tout ce que l'on connaissait, ait forcé ses lecteurs de suivre long-temps, sans se fatiguer, les actions d'un extravagant dont on se moque sans cesse, et qu'on ne peut jamais mépriser, dont on plaint toujours le délire, et dont on admire souvent la raison *).

Je n'ignore point que plusieurs personnes d'esprit et de goût aiment peu ce livre célèbre. Je n'ai bas besoin de leur démontrer qu'un ouvrage traduit tant de fois dans toutes les langues de l'Europe, et partout avec un succès égal, renferme nécessairement un très émi-

*) « De tous les livres que j'ai lus, don Quichotte est celui que j'aimerais mieux avoir fait. » Saint-Évremond, lettre au maréchal de Créquy.

nent mérite; mais je voudrais que ma traduction pût leur donner une idée de cette réunion si rare de la morale et de la gaieté, de la finesse et du naturel, de l'imagination la plus brillante et de la diction la plus pure. Je voudrais encore rappeler à ces personnes si difficiles que Cervantes écrivait au seizième siècle, lorsque le goût de la scolastique régnait encore dans toute l'Europe, lorsque les nations les plus policées ne lisaient que les monstrueux romans de chevalerie, et que les Français n'avaient pas même leur Astrée. Cette réflexion, ce me semble, doit inspirer quelque admiration pour l'homme qui inventa dès-lors le personnage si original de Sancho, les intéressans épisodes de Dorothée, du Captif, du touchant Cardenio, modèle depuis imité par le peintre de Clémentine; pour l'auteur qui remplit son livre de caractères tous différens, quoique presque tous aimables, et qui, sachant si bien nous attendrir lorsqu'il lui plaît, sait encore nous donner des leçons de vertu, et nous faire rire long-temps sans jamais risquer d'alarmer la pudeur la plus délicate.

En abrégeant des éloges suspects dans la bouche d'un traducteur, je me hâte de convenir que l'on peut être rebuté par quelques plaisanteries prolongées ou répétées, par quelques tableaux peu agréables. Cervantes n'a pas toujours échappé au goût de son siècle, et celui de sa nation n'est pas en tout point ressemblant au nôtre. D'ailleurs il m'est bien démontré que Cervantes fit d'un seul jet la première partie de son ouvrage, sans même se donner la peine de relire ses brouillons. Beaucoup d'oublis de sa part prouvent jusqu'à l'évidence cette assertion *). N'espérant point faire passer dans ma langue les continuelles beautés qui compensent si fort ces taches légères, j'ai cru devoir les affaiblir, en adoucissant certaines images, en changeant quelquefois des vers trop éloignés de notre goût, surtout en supprimant les répétitions, et abrégeant des disgressions, neuves sans

*) Dans le chapitre V, la gouvernante dit au curé que don Quichotte est absent depuis six jours: il n'est parti que de la veille. Au chapitre VII, Sancho appelle sa femme JEANNE GUTTIÈRES: dans tout le reste de l'ouvrage elle s'appelle THÉRÈSE. Sancho, dans le commencement, ne dit presque point de proverbes. Au chapitre XXIII, Ginès de Passamont vole l'âne de Sancho; et à la page suivante Sancho suit son maître, monté sur son âne. Le temps, les époques, ne sont presque point observés. Je pourrais citer plusieurs autres distractions, dont je me suis permis de réparer quelques-unes, et qui ont été rélévées avec impartialité par le savant auteur espagnol de l'ANALYSE DE DON QUICHOTTE.

doute lorsqu'elles parurent, mais devenues aujourd'hui communes; enfin en serrant beaucoup les récits, et suppléant par la rapidité à des ornemens que je ne pouvais rendre. Les admirables romans de Clarisse et de Grandisson nous ont été donnés ainsi: leur gloire n'en a pas souffert; et les personnes tolérantes, qui n'exigent pas que tout traducteur se dépouille de son bon sens et de son goût, peuvent s'en rapporter à mon amour pour Cervantes de l'extrême attention que j'ai mise à ne retrancher de son ouvrage que ce qui n'aurait pas semblé digne de lui dans le mien.

Puisse mon zèle me faire pardonner, par ceux qui savent l'espagnol, la hardiesse d'avoir abrégé un livre que j'admire autant qu'eux, que je trouve comme eux un chef-d'œuvre d'esprit, de finesse, de grâce! Mais la grâce des mots dans un idiome n'a pas toujours son équivalent dans un autre; et l'on doit alors, ce me semble, supprimer ce qui serait longueur sans cette grâce des mots.

Je n'espère guère que cet humble aveu m'attire l'indulgence de tous les lecteurs pour les libertés que je me suis permises: cette crainte est un motif de plus pour répéter que ce qu'on trouvera de moins imparfait dans ma traduction reste toujours, malgré mes soins, infiniment au-dessous de l'original; qu'un des plus grands charmes de cet original, c'est l'élégance continuelle et l'heureux mélange de tous les styles. Cervantes s'élève souvent jusqu'au ton le plus oratoire, le plus poétique, lorsqu'il fait parler don Quichotte: il emploie le langage naïf et piquant de la véritable comédie dans les réflexions de Sancho; il sait trouver une autre manière aussi naturelle, aussi gaie, mais cependant différente, quand il amène sur la scène des pâtres ou des chevriers; et il revient, sans qu'on s'en aperçoive, à son rôle d'historien, dans une prose claire, facile, quelquefois un peu abondante, mais toujours harmonieuse. Je souhaite que l'on s'en aperçoive en me lisant: je n'en avertirais pas, si je pouvais l'espérer.

PROLOGUE

DE

MICHEL DE CERVANTES.

Lecteur oisif, ai-je besoin de te jurer que je voudrais que cet ouvrage fût le plus beau, le plus parfait, le plus agréable des livres? Malheureusement tu sais bien qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. Que pourrait produire un esprit aussi peu cultivé que le mien, sinon un sujet bizarre, extravagant, sans suite, sans ordre, rempli d'imaginations qui ne sont jamais venues à personne? D'ailleurs je travaille en prison *), et le lieu n'inspire pas. Le spectacle des beautés champêtres, la sérénité des cieux, le murmure des ruisseaux, la tranquillité de l'âme, suffisent pour rendre fécondes les muses les plus stériles. Heureux ceux qui en jouissent!

Trop souvent l'amour paternel fascine tellement les yeux d'un père, qu'il regarde comme des grâces les défauts de son enfant. Don Quichotte n'est pas le mien, il n'est que mon fils adoptif: ainsi, mon cher lecteur, je ne viens point, selon l'usage, solliciter à genoux ton indulgence. Libre de ton opinion, souverain maître de ton avis, tu peux me juger à ton gré. Le bien ou le mal, que tu diras de moi, ne te vaudra ni châtiment ni récompense.

J'aurais seulement désiré pouvoir t'épargner le prologue, l'avant-propos, l'introduction, tout ce bavardage inutile dont aucun auteur ne fait grâce. Ma paresse y trouvait son sompte; car je t'avoue que cette préface me coûte plus que l'ouvrage. Je ne savais par où commencer; je ne trouvais rien à dire; mon papier restait devant moi; j'étais appuyé sur mon coude, ma joue dans une main, ma plume derrière mon oreille, quand je fus surpris, ainsi méditant, par un de mes amis, homme d'esprit, qui me demanda ce qui m'occupait. Ma préface, lui répondis-je; comment voudriez-vous que don Quichotte osât paraître sans préface? Que dirait de moi ce vieux censeur nommé le public, si, après tant d'années de silence, déjà sur le retour

---

*) Cervantes commença don Quichotte en prison. Voyez sa vie.

de l'âge, je lui présentais un misérable livre sans discours préliminaire, sans érudition, sans remarques, ou sans notes marginales? Voyez tous les ouvrages nouveaux; ils sont pleins de citations savantes. Leurs auteurs ont consulté tant de philosophes anciens, qu'ils sont obligés d'en donner une liste alphabétique qui va depuis Aristote jusqu'à Xénophon et Zénon. Voilà ce qu'un lecteur admire, et tout ce qui fait passer un écrivain pour un homme instruit et disert. A leur exemple, il me faudrait encore, après mon titre, quelques sonnets à ma louange, dont les auteurs fussent des marquis, des ducs, des évêques, des dames, ou des poëtes un peu célèbres. Je n'en ai point: aussi, mon ami, suis-je presque décidé à laisser le seigneur don Quichotte enseveli dans les archives de la Manche plutôt que de le produire au grand jour dépourvu d'ornemens si nécessaires, et qu'un ignorant comme moi désespère de lui fournir. C'est à cela que je réfléchissais.

A ce discours, mon ami fit un grand éclat de rire: Pardieu, frère, me répondit-il, je vous croyais du bon sens. Comment se peut-il qu'avec l'esprit que je vous connais vous soyez arrêté par une bagatelle? Écoutez, je vais aplanir toutes vos difficultés.

Vous désirez d'avoir comme les autres, au frontispice de votre ouvrage, des sonnets à votre louange, dont les auteurs soient des personnes titrées: qui vous empêche de les faire vous-même, et de mettre au bas les noms que vous voudrez; par exemple, celui de Prêtre-Jean des Indes, ou de l'empereur de Trébisonde? Ce sont de très grands seigneurs; et j'attesterai qu'ils sont de grands poëtes. Si quelque pédant s'avise de nous démentir, que risquons-nous? la justice ne punit point ces espèces de faux. Quant aux citations, aux remarques que vous seriez bien aise de mettre en marge, apprenez par cœur quelques vers latins, quelques sentences un peu générales, que vous jetterez, à propos de rien, au milieu de votre discours. Vous aurez ainsi un prétexte de citer Homère, Horace, Virgile, les Pères de l'Église même, et nos modernes les plus connus. Ensuite, pour les écrivains que vous êtes censé avoir consultés, copiez bien exactement les noms de tous les anciens, faites-les imprimer en gros caractères à la fin de votre livre: vous trouverez beaucoup de gens qui croiront que vous les avez lus, et vous aurez à bon marché la réputation d'érudit.

Ce n'est pourtant pas qu'à la rigueur vous ne puissiez vous passer de toutes ces belles choses; car votre intention est d'écrire une satire plaisante des livres de chevalerie. Or je ne me rappelle point qu'Aristote en ait fait mention, que saint Basile en ait parlé. Les philosophes, les rhéteurs, les géomè-

tres, les conciles, sont assez étrangers à vos extravagances. Peut-être vous suffirait-il d'imiter parfaitement ce que vous voulez ridiculiser; d'écrire avec un style pur, harmonieux, naturel, précis, des aventures neuves et gaies; de peindre aux yeux ce que vous dites, et d'exprimer clairement ce que vous pensez. Ce mérite est bien peu de chose, j'en conviens. Cependant tâchez que vos récits intéressent, qu'ils divertissent l'homme mélancolique, qu'ils plaisent au lecteur enjoué, qu'ils n'ennuient point l'ignorant, qu'ils se fassent estimer du sage. Surtout, ne perdez point de vue le but que vous vous proposez, qui est de détruire l'estime qu'ont usurpée auprès de tant de gens les romans de chevalerie: et, si vous en venez à bout, vous n'aurez point perdu votre temps.

J'écoutais en grand silence ce que me disait mon ami. Ses raisons me parurent si bonnes, que je résolus de les transcrire pour en faire cette préface. Tu n'y perds pas, mon cher lecteur, puisque, sans autre préliminaire, tu vas passer à l'histoire de ce fameux don Quichotte de la Manche, regardé chez les habitans de la plaine de Montiel comme le plus chaste des amans, le plus vaillant des chevaliers qui jamais illustrèrent cette contrée. Je ne veux point trop faire valoir le service que je te rends en te faisant connaître un héros de tous points si recommandable; mais je demande que tu me saches quelque gré de te présenter son illustre écuyer Sancho Pança, le plus aimable sans doute, le plus fidèle, le plus ingénu de tous les écuyers qu'on a vus dans cet immense fatras de livres de chevalerie. Dieu te conserve, lecteur, sans m'oublier cependant.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du caractère et des occupations du fameux don Quichotte de la Manche.

Dans un village de la Manche, dont je ne me soucie guère de me rappeler le nom *), vivait, il n'y a pas long-temps, un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre, et un levrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedie, le vendredi des lentilles, et quelques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. Sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal, et grand chasseur. L'on prétend qu'il avait le surnom de Quixada ou Quésada. Les auteurs varient sur ce point. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'appelait Quixana. Peu importe, pourvu que nous soyons certains des faits.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire, les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothèque de ces livres, parmi lesquels il préférait surtout les ou-

*) C'est là que Cervantes avait été mis en prison. Voyez sa vie.

vrages du célèbre Félician de Silva. Cette prose claire et facile, qui presque jamais n'a de sens, lui paraissait admirable, surtout dans ces lettres si tendres où les amans s'expriment ainsi: *La raison de la déraison que vous faites à ma raison affaiblit tant ma raison, que ce n'est pas sans raison que je me plains de votre beauté.* Cette manière si naturelle de parler enchantait notre gentilhomme. Il était seulement fâché de ne pouvoir deviner ce que cela voulait dire, et se donnait la torture pour comprendre ce qu'Aristote lui-même aurait eu bien de la peine à expliquer. Il ne laissait pas encore d'être un peu étonné des prodigieuses blessures que don Bélianis faisait et recevait; quelque habiles que fussent les chirurgiens, il lui semblait qu'il en devait rester des cicatrices extraordinaires: mais il passait tout à l'auteur, en faveur de cette aventure interminable qu'il promet en terminant son livre. Plusieurs fois notre gentilhomme fut tenté de prendre la plume et d'achever ce beau chef-d'œuvre: malheureusement le temps lui manqua.

Il avait souvent des querelles avec le curé du village, homme instruit, et gradué à Siguence, sur le plus ou moins de mérite de Palmerin d'Angleterre et d'Amadis de Gaule. Maître Nicolas, barbier du lieu, s'était hautement déclaré pour le chevalier du Soleil, et n'estimait après lui que don Galaor, frère d'Amadis, parce que, disait-il, celui-là était assez accommodant, et qu'il ne pleurait pas toujours comme son langoureux frère. Enfin notre gentilhomme, uniquement occupé de ces idées, passait les jours et les nuits à s'en repaître. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle: il perdit le jugement. Sa pauvre tête n'était plus remplie que d'enchantemens, de batailles, de cartels d'amour, de tourmens, et de toutes les folies qu'il avait vues dans ses livres. Il n'avait pas le moindre doute sur la vérité de ces récits, et disait sérieusement que le Cid Rui Dias avait été bon chevalier de l'Ardente-Epée, qui d'un seul revers coupait deux géans par le milieu. Il estimait encore plus Bernard de Carpio, qui vint à bout de Roland l'enchanté comme Hercule vint à hout d'Antée. Le grand Morgante ne lui déplaisait point; il le trouvait assez bien élevé pour un géant. Mais son favori, son ami de cœur, était Renaud de Montauban, surtout quand il le voyait sortir de son château pour aller détrousser ceux qu'il rencontrait. Il chérissait tant ce héros, qu'il aurait volontiers donné sa gouvernante, et sa nièce par-dessus, pour avoir le plaisir de frotter les oreilles de ce traître de Ganelon.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable

pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante, en allant lui-même à cheval, armé comme les paladins, cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. Le pauvre homme se voyait déjà conquérant par sa valeur l'empire de Trébisonde. Enivré de ces espérances, il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La première chose qu'il fit, fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa; il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tira son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par-dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, et ne se souciant plus d'en faire une nouvelle épreuve, il se tint pour très bien armé. Alors il fut voir son cheval, et quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre, ou le Babiéca du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait: ce qui l'embarrassait beaucoup; car, devant faire du bruit dans le monde, il désirait que ce nom exprimât ce qu'avait été le coursier avant sa noble destinée, et ce qu'il était devenu. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante*, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma don Quichotte. Mais, se rappelant qu'Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avait joint le nom de la Gaule sa patrie, il voulut aussi s'appeler *don Quichotte de la Manche*, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

C'était quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déjà nommé, un nom imposant pour lui-même; mais le principal lui manquait encore; c'était une dame à aimer; car un chevalier sans amour est un arbre sans fruits, sans feuilles, une espèce de corps sans âme. Si, pour mes péchés, disait-il, ou plutôt pour mon bonheur, je me rencontre avec un géant, ce qui arrive tous les jours, et que du premier coup je le renverse, le partage par le milieu du corps, ou enfin l'oblige à se rendre, ne me

sera-t-il pas agréable d'avoir une dame a qui l'envoyer, afin que, se présentant devant elle, il vienne se mettre à genoux, et lui dise d'une voix soumise: Madame, vous voyez ici le géant Caraculiambro, souverain de l'île de Malindranie. L'illustre chevalier que la renommée ne peut jamais assez louer, don Quichotte de la Manche, après m'avoir vaincu en combat singulier, m'a prescrit de me rendre aux pieds de votre grandeur pour qu'elle dispose de moi.

O que notre héros fut content de lui lorsqu'il eut fait ce discours! et qu'il le fut davantage quand il eut trouvé le nom de sa dame! On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avait rien su, ou ne s'en était guère souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso*. C'était dans ce village qu'elle demeurait. Ce nom, qui lui coûta du travail, lui parut aussi harmonieux, aussi agréable, aussi expressif que tous ceux qu'il avait choisis.

CHAPITRE II.

Comment don Quichotte sortit de chez lui la première fois.

NOTRE héros, étant pourvu de tout ce qu'il lui fallait, ne voulut pas différer plus long-temps l'exécution de son projet sublime. Il se croyait responsable de tout le mal que son inaction laissait commettre sur la terre. Un matin donc, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, sans être vu, sans en rien dire, il se couvre de ses armes, monte sur Rossinante, et, la lance au poing, la rondache au bras, sa visière de carton baissée, il sort par une porte de derrière, et se voit enfin en campagne. Surpris, charmé que le commencement d'une aussi grande entreprise n'eût pas éprouvé plus de difficultés, il lui vint pourtant une réflexion désolante, qui manqua lui faire tout abandonner: il se rappela qu'il n'était point armé chevalier, et que, suivant leurs lois sacrées, il lui était défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de la chevalerie, d'avoir porté comme novice les armes blanches et l'écu sans devise. Ce terrible scrupule le tourmentait; mais il y trouva remède. Il se promit de se faire recevoir chevalier

par le premier qu'il rencontrerait, comme cela était arrivé à tant d'autres dont il avait lu les histoires. Quant aux armes blanches, il était bien sûr que les siennes deviendraient telles à force de les fourbir. Cette idée rendit le calme à son âme. Il poursuivit son chemin en laissant aller Rossinante à son gré; car il lui semblait qu'en cela consistait l'essence des aventures.

Tout en marchant, le nouveau chevalier s'entretenait avec lui-même. Dans les siècles futurs, disait-il, lorsqu'on imprimera mon histoire, je ne doute point que l'auteur ne commence de cette manière: A peine le dieu du jour avait répandu sur la terre les tresses dorées de ses blonds cheveux; à peine les divers oiseaux nuancés de couleurs brillantes célébraient dans leurs doux concerts la présence de la belle Aurore, qui, sortant du lit de son vieux époux, s'avançait en semant les roses sur l'horizon de la Manche, quand le valeureux don Quichotte, dédaignant les douceurs du sommeil, monta sur son fameux coursier Rossinante, et parut dans l'antique plaine de Montiel. En effet, il se trouvait là. Siècle heureux, ajouta-t-il, postérité fortunée, qui pourra jouir du récit de tant d'exploits dignes d'être gravés sur le bronze pour servir d'exemples aux races futures! Et toi, qui que tu sois, sage enchanteur, qui mériteras l'honorable emploi d'écrire mes nobles actions, garde-toi surtout d'oublier mon bon cheval Rossinante, cet assidu compagnon de mes travaux, de mes périls! Et vous, princesse Dulcinée, souveraine de ce cœur captif, ah! vous l'avez blessé mortellement par votre injuste colère, par cette défense terrible d'oser me montrer à vos yeux; hélas! n'oubliez pas du moins l'infortuné qui souffre pour vous.

C'était en imitant ainsi le beau langage de ses livres qu'il cheminait assez lentement, tandis que le soleil, déjà sur sa tête, l'enveloppait de ses rayons, et aurait fondu sa cervelle, s'il en était resté au pauvre homme. Il marcha presque tout le jour sans rencontrer, à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage. Ce n'est pas pourtant que quelques commentateurs ne placent ici l'aventure du port Lapice, d'autres celle des moulins à vent; mais j'ai des raisons de penser, d'après les recherches les plus exactes, qu'il ne lui arriva rien ce premier jour, et que vers le soir son cheval et lui s'arrêtèrent mourant de faim. En regardant de tous côtés pour découvrir quelque château ou quelque cabane de pâtre qui pût lui servir d'asile, il aperçut une hôtellerie; et, rendant grâce au ciel de cette fortune, il se pressa d'y arriver.

Le hasard fit que deux jeunes filles, de celles qui ne sont pas sévères, étaient alors sur la porte de l'auberge, où elles s'étaient arrê-

tées avec des muletiers de Séville. Don Quichotte, qui voyait partout ce qu'il avait lu, n'eut pas plus tôt découvert l'hôtellerie, qu'il la prit pour un château superbe avec ses fossés et son pont-levis, ses quatre tours, ses créneaux d'argent tels qu'ils sont décrits dans les romanciers. Il s'approcha du prétendu château; et, s'arrêtant à peu de distance, il attendit que le nain se montrât sur une des plates-formes pour annoncer, selon l'usage, en sonnant de la trompette, l'arrivée du chevalier. Comme le nain ne se pressait pas, et que Rossinante paraissait pressé de gagner l'écurie, notre héros s'avança jusqu'à la porte où étaient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux demoiselles de haut parage, prenant le frais devant leur château. Dans le même instant un porcher, pour rassembler son troupeau, se mit à sonner d'un mauvais cornet. Don Quichotte ne douta plus que ce ne fût le nain qui l'annonçait; et, s'adressant aux demoiselles un peu effrayées de ses armes: Rassurez-vous, leur dit-il, en leur montrant sous sa visière de carton un visage sec et poudreux, vos seigneuries n'ont rien à craindre: les lois de la chevalerie, que je fais profession de suivre, me défendent d'offenser personne, et me prescrivent surtout d'être aux ordres des demoiselles aussi respectables que vous.

Les jeunes filles étonnées le considéraient avec de grands yeux. Le mot de respect les fit rire. Mesdames, reprit don Quichotte presque fâché, il ne suffit pas d'être belles, il faut encore être réservées, et surtout ne pas rire sans sujet. Daignez excuser cet avis de la part d'un homme qui ne désire que de vous servir. Ce langage, fort étranger aux jeunes filles, et la mine du chevalier, faisaient redoubler les ris. Don Quichotte perdait patience, lorsque heureusement l'aubergiste arriva. C'était un gros Andalous de la plage de San-Lucar, fin comme l'ambre, rusé voleur, et plus malin qu'un écolier. Il fut sur le point de rire aussi-bien que les demoiselles quand il aperçut l'extraordinaire figure du gentilhomme cuirassé; mais, craignant qu'il ne prît mal la plaisanterie, il voulut en user poliment. Seigneur chevalier, dit-il, si votre seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit; c'est la seule chose qui nous a toujours manqué. Don Quichotte, très satisfait des offres obligeantes de l'alcade de la forteresse, car l'aubergiste lui parut tel, se hâta de lui répondre: Seigneur châtelain, tout est bon pour moi; les armes sont ma parure, et les combats mon repos. Cela étant, reprit l'aubergiste, un peu surpris de s'entendre appeler châtelain, si votre seigneurie veut passer ici la nuit sans dormir, elle y sera plus commodément que partout ailleurs. En achevant ces mots, il courut

tenir l'étrier de don Quichotte, qui descendit avec assez de peine, comme un homme encore à jeun.

Son premier soin fut de recommander à l'aubergiste de ne laisser manquer de rien son cheval, qu'il l'assura être le meilleur des animaux de ce monde. L'aubergiste, le considérant, fut loin d'en être convaincu; cependant il le conduisit à l'écurie, et revint près de don Quichotte, qu'il trouva se faisant désarmer par les deux belles demoiselles déjà réconciliées avec lui. Ces dames lui avaient ôté les deux pièces de la cuirasse; mais elles ne pouvaient venir à bout de désenchâsser sa tête du hausse-col et du casque, que don Quichotte avait attachés l'un à l'autre avec de petits rubans verts si étroitement noués, qu'il fallait couper les nœuds. Notre chevalier s'y opposa fortement: il aima mieux rester toute la nuit avec son casque; ce qui faisait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Mais, tandis qu'on le désarmait, vivement touché des soins de ces demoiselles, il leur dit avec beaucoup de grâce:

Onc il ne fut de chevalier
Plus en faveur auprès des belles:
Don Quichotte est servi par elles;
Princesses pansent son coursier....

Il s'appelle Rossinante, mesdames. Je voulais d'abord que mes seuls exploits vous apprissent que je suis don Quichotte de la Manche; mais je n'ai pu me refuser à citer dans cette occasion l'ancienne romance de Lancelot. Pardonnez-moi d'y avoir placé mon nom, et daignez employer à votre service ma reconnaissance et mon bras.

A tout cela les jeunes filles restaient muettes. Elles lui demandèrent enfin s'il voulait manger quelque chose. Il répondit franchement qu'il avait besoin de dîner. Comme c'était un vendredi, l'on ne put trouver dans l'hôtellerie qu'une espèce de mauvaise merluche, bonne tout au plus pour des muletiers. L'hôte s'informa gravement si don Quichotte aimait la marée; et, sur sa réponse que c'était pour lui la meilleure chère, on dressa la table devant la porte. Bientôt on vint lui servir de cette détestable merluche avec un pain plus noir et plus dur que les armes du chevalier. Quand don Quichotte voulut goûter de la prétendue marée, son hausse-col de fer l'empêcha de pouvoir rien porter à sa bouche; il fallut qu'une des demoiselles voulût bien remplir cet office: et lorsqu'il fut question de boire, sa visière l'embarrassa tellement, que jamais il n'en serait venu à bout si l'aubergiste n'avait inventé de percer un long roseau par lequel on fit arriver le vin. Notre héros supportait tout patiemment plutôt que de sacrifier ses rubans verts. La seule chose qui l'affligeait au fond de l'âme, c'était de n'être point encore armé chevalier.

CHAPITRE III.

De l'agréable manière dont notre héros reçut l'ordre de chevalerie.

Tourmenté de cette idée, don Quichotte abrège son mauvais souper, se lève, appelle l'aubergiste; et, s'enfermant avec lui dans l'écurie, il se jette à ses genoux: Illustre chevalier, lui dit-il, j'ose supplier votre courtoisie de vouloir m'accorder un don. L'aubergiste, surpris de ces paroles, et de voir cet homme à ses pieds, s'efforçait de le relever; mais, n'en pouvant venir à bout, il lui promit ce qu'il demandait. Je n'en attendais pas moins de votre magnanimité, reprit don Quichotte: ce que je désire de vous ne peut tourner qu'à votre gloire et au profit de l'univers; c'est de permettre que cette nuit même je fasse la veille des armes dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errans, au nombre desquels je brûle de me voir enfin agrégé.

L'aubergiste, comme nous l'avons dit, ne manquait pas de malice. Il avait d'abord soupçonné la folie de don Quichotte: il n'en douta plus après ces paroles; et, voulant s'en amuser, il lui répondit très sérieusement: Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande âme. Vous ne pouviez, pour le satisfaire, mieux vous adresser qu'à moi; ma jeunesse entière fut consacrée à cet honorable exercice. J'allais courant l'univers et cherchant les aventures dans les faubourgs de Malaga, dans les marchés de Séville, de Ségovie, de Valence, sur les ports, aux jardins publics, à la bourse, partout enfin où je trouvais quelque chose à faire. Les principaux objets de mes soins étaient les veuves et les jeunes filles; je me suis prodigieusement mêlé de leurs affaires, et presque tous les tribunaux d'Espagne m'ont rendu justice sur ce point. Me voyant vieux, j'ai pris le parti de me retirer dans mon château, où je vis paisiblement de mon bien et de celui des autres, me faisant toujours un plaisir de recevoir de mon mieux tous les chevaliers errans qui passent, de quelque qualité qu'ils soient, et ne leur demandant pour prix d'une si tendre affection que de partager avec moi l'argent qui peut les embarrasser. Dans ce moment je n'ai point de chapelle à vous offrir, parce que je viens de l'abattre pour en construire une plus belle: mais il est possible de s'en passer; et ma cour, qui est grande, commode,

sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veille des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies; après quoi vous serez chevalier, et tout aussi bien chevalier qu'il y en ait jamais eu au monde. Répondez-moi d'abord sur un point qui ne laisse pas de m'intéresser: avez-vous de l'argent?

Non, répondit don Quichotte; je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier se fût muni de ce vil métal. Vous êtes dans l'erreur, reprit l'aubergiste; si les historiens n'en parlent pas, c'est qu'ils ont pensé qu'il allait sans dire que les chevaliers ne marchaient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. Je puis vous assurer qu'ils portaient tous une bourse bien garnie, des chemises blanches, et une petite boîte d'onguent pour les blessures qu'ils pouvaient recevoir. Vous sentez bien qu'ils n'étaient pas toujours sûrs, après un combat terrible, de voir arriver sur un nuage une demoiselle ou un nain qui vînt leur faire boire de ces eaux divines dont une seule goutte guérissait leurs plaies. Pour plus grande précaution, ils chargeaient leurs écuyers d'avoir avec eux de la charpie, de l'onguent et de l'argent. Quand ils n'avaient point d'écuyer, ce qui était rare à la vérité, ces messieurs portaient leur provision dans un petit porte-manteau qui ne paraissait presque point, sur la croupe du cheval, et qui n'était permis que pour ce seul cas. Ainsi je vous ordonne, comme à mon fils en chevalerie, de ne jamais voyager sans argent; vous verrez que vous et les autres s'en trouveront à merveille.

Don Quichotte promit de n'y pas manquer. Pressé de commencer la veille des armes, il alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge près du puits. Il prit seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge. La lune au plus haut de son cours brillait dans un ciel sans nuage. Les habitans de l'auberge, à qui l'hôte avait raconté les folies du chevalier, vinrent le contempler de loin. Don Quichotte, sans y prendre garde, continuait sa promenade, s'appuyait de temps en temps sur la lance, et regardait fixement les armes, affectant toujours une contenance aussi tranquille que fière.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie voulut donner à boire à ses mulets, et s'en vint pour débarrasser l'auge. Don Quichotte, le voyant approcher, lui cria d'une voix terrible: Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes; elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée; ta mort expierait ton audace. Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors

levant les yeux au ciel et s'adressant à Dulcinée: O dame de mon cœur, s'écria-t-il, n'abandonnez pas dans ce premier danger le chevalier votre esclave, et que votre intérêt pour lui vienne redoubler sa valeur! En disant ces mots il jette son bouclier, saisit sa lance à deux mains, et la fait tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge, et recommence à se promener.

L'instant d'après un autre muletier, ignorant ce qui venait d'arriver à son confrère, qui restait là tout étourdi, voulut de même abreuver ses mulets, et retira les armes de dessus l'auge. Cette fois-ci don Quichotte, sans lui dire une parole et sans invoquer Dulcinée, lève sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits. L'aubergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier, qui, se couvrant de son écu, s'écrie: O dame de beauté, soutien et force de mon âme, animez-moi d'un de vos regards dans cette terrible aventure!

Cela dit, il se sentit tant de courage, que tous les muletiers de l'univers ne l'auraient pas fait reculer d'un pas. Les camarades des blessés commencèrent à prendre des pierres qu'ils firent pleuvoir sur notre héros. Celui-ci s'en garantissait de son mieux avec son bouclier, et ne s'éloignait pas de l'auge. L'aubergiste se tuait de crier que c'était un fou; qu'il les avait avertis; qu'ils n'y gagneraient que des coups. Don Quichotte criait plus fort qu'ils étaient tous des lâches, des traîtres; que le seigneur châtelain était lui-même un chevalier félon, puisqu'il souffrait chez lui des trahisons pareilles: qu'il saurait bien l'en punir aussitôt qu'il aurait reçu l'ordre de chevalerie. Mais vous autres, ajoutait-il, indigne et vile canaille, venez, approchez, attaquez; vous aurez le prix de votre insolence.

Il prononçait ces paroles d'un air si ferme si résolu, que les muletiers effrayés finirent par suivre le conseil de l'hôte. Ils cessèrent de jeter des pierres, emportèrent les deux blessés; et don Quichotte reprit sa promenade aussi tranquillement qu'auparavant. L'aubergiste, qui commençait à ne plus rire des plaisanteries du héros, résolut de les faire finir en lui conférant le plus tôt possible ce malheureux ordre de chevalerie. Il vint lui demander excuse de la grossièreté de ces rustres qu'il avait si bien châtiés, l'assurant que tout s'était passé à son insçu, et ajouta qu'au surplus, ayant satisfait à l'obligation de la veille des armes, qui n'exigeait que deux heures, il pouvait, au défaut de la chapelle, recevoir dans tout autre lieu l'accolade et le coup de plat d'épée sur le dos, seules choses nécessaires suivant les rites de l'ordre.

Don Quichotte le crut aisément, le supplia de se dépêcher, parce qu'une fois armé chevalier, son dessein, si l'on venait encore le provoquer, était de ne laisser personne en vie dans le château. Le châtelain n'en fut que plus pressé d'aller chercher le livre où il écrivait ses rations de paille, et suivi d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle, et des deux demoiselles dont j'ai parlé, il revint trouver don Quichotte, qu'il fit mettre à genoux devant lui. Marmottant alors dans son livre, comme s'il eût dit quelque oraison, il leva sa main, la fit tomber assez rudement sur le cou de don Quichotte, et, sans s'interrompre, le frappa de même avec le plat de son épée. L'une de ces dames, qui avaient besoin pour ne pas rire de se rappeler les prouesses du chevalier, lui ceignit l'épée; l'autre lui chaussa l'éperon. Don Quichotte reconnaissant voulut savoir comment elles se nommaient, afin de les faire jouir d'une portion de sa gloire. Les modestes demoiselles lui avouèrent que l'une d'elles était fille d'une ravaudeuse de Tolède, et s'appelait *la Tolosa;* que l'autre, étant la fille d'un meunier, n'avait pas d'autre nom que *la Meunière;* qu'au surplus partout où il les rencontrerait elles seraient à son service. Don Quichotte leur rendit grâces, et les pria de vouloir bien prendre le *don* pour l'amour de lui, et de s'appeler désormais *dona Tolosa,* et *dona Meunière.*

Toutes les cérémonies achevées, notre nouveau chevalier, qui brûlait d'aller chercher les aventures, courut seller Rossinante, monta dessus, et tout à cheval vint embrasser l'aubergiste, en le remerciant de la faveur qu'il avait reçue de lui dans des termes si extraordinaires, qu'il me serait impossible de les rapporter. L'hôte, qui désirait fort de s'en voir défait, répondit plus brièvement, mais dans le même langage, et, sans rien lui demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.

CHAPITRE IV.

De ce qui advint à notre chevalier au sortir de l'hôtellerie.

L'AUBE commençait à poindre, lorsque don Quichotte se remit en route, si charmé, si transporté de se voir enfin armé chevalier, qu'il en tressaillait sur son cheval. D'après les conseils de l'aubergiste, il résolut de retourner chez lui pour se pourvoir d'argent, de chemises,

et se donner un écuyer. Il jetait déjà les yeux sur un laboureur de ses voisins, pauvre et père de famille, mais qu'il jugeait d'avance très propre au métier d'écuyer errant. Dans cette pensée il reprit le chemin de son village; et Rossinante, qui semblait deviner son intention, se mit à marcher si légèrement, qu'à peine ses pieds effleuraient la terre.

Tout à coup, dans le fort d'un bois qu'il avait laissé à sa droite, notre chevalier entend des cris plaintifs. O quel bonheur! se dit-il; le ciel qui me favorise veut que je remplisse dès aujourd'hui le plus cher devoir de ma profession. Ces plaintes viennent sûrement de quelque faible qu'on opprime; c'est à moi de le secourir. Il tourne aussitôt vers le bois, et trouve presque à l'entrée une jument attachée à un arbre; plus loin un jeune garçon de quinze ou seize ans, nu de la ceinture en haut, lié fortement au tronc d'un chêne. C'était lui qui poussait ces cris; et ce n'était pas sans motif: un laboureur, grand et vigoureux, le fustigeait avec une courroie, en accompagnant chaque coup d'une remontrance ou d'un conseil. Silence, lui disait-il, attention, et profitez. Le malheureux répondait: Cela ne m'arrivera plus, mon maître; au nom de Dieu, pardonnez-moi cette fois-ci, j'aurai plus de soin du troupeau.

A cette vue, don Quichotte, d'une voix forte et courroucée, adresse ces mots au laboureur; Chevalier féroce et lâche, qui ne rougissez pas de frapper celui qui ne peut se défendre, montez à cheval, prenez votre lance (il montrait un long bâton tout auprès de la jument), je vous ferai voir combien votre action est indigne d'un brave guerrier. Le paysan, voyant arriver cette grande figure armée, répondit avec soumission: Seigneur chevalier, ce jeune garçon que je châtie est mon valet, payé par moi pour avoir soin de mon troupeau. Il s'en acquitte si mal, que tous les jours j'ai quelque brebis de mécompte; et parce que je veux corriger sa négligence ou sa friponnerie, il a l'audace de dire que c'est pour ne pas lui payer ses gages. Sur mon Dieu comme sur mon âme, je vous jure qu'il en a menti. Un démenti! s'écria don Quichotte, un démenti devant moi! Par le soleil qui m'éclaire, je ne sais pourquoi cette lance ne vous perce pas à l'instant. Allons, déliez ce jeune homme, et payez-le tout à l'heure, ou je vous anéantis.

Le laboureur baissa la tête, et, sans répliquer, délia le jeune garçon, à qui don Quichotte demanda combien lui devait son maître. Neuf mois, reprit le berger, à sept réaux chaque mois. Notre chevalier compta que cela faisait soixante et trois réaux; il ordonna au laboureur de les payer sur-le-champ, s'il ne voulait pas mourir. Celui-ci, tremblant de peur, assura qu'il ne devait pas

tant, parce qu'il fallait retrancher du compte trois paires de souliers fournies au berger, plus deux saignées qu'on lui avait faites dans une maladie. Non, reprit don Quichotte, ces deux articles iront pour les coups qu'il a reçus. S'il a déchiré vos souliers, vous avez déchiré sa peau; et si le barbier lui tira du sang étant malade, vous lui en avez tiré se portant bien: l'un acquitte l'autre. A la bonne heure, dit humblement le laboureur: mais je n'ai point d'argent sur moi; qu'André se donne la peine de venir à la maison, je lui compterai ses réaux. A d'autres, s'écria le berger; Dieu me préserve de le suivre! nous ne serions pas plutôt seuls, qu'il m'écorcherait comme un saint Barthélemi. Il n'en fera rien, reprit le héros; son respect pour moi m'en est garant; et pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisse libre, et suis sûr que vous serez bientôt payé. Mais, monsieur, répondit André, que votre seigneurie fasse attention que mon maître n'a jamais reçu d'ordre de chevalerie; c'est Juan Haldudo le riche, qui demeure près du Quintanar. Qu'importe? ajouta don Quichotte; il peut y avoir des Haldudo chevaliers; d'ailleurs chacun est fils de ses œuvres. Ah! de quelles œuvres est-il fils, s'écria tristement André, lui qui me refuse mon dû, le prix de mon travail et de mes sueurs! Je suis loin de vous le refuser, mon frère, dit alors le laboureur, ayez la bonté de m'accompagner, et je vous jure, par tous les ordres de chevalerie possibles, que vous recevrez plus que vous ne demandez. Je vous dispense du plus, interrompit don Quichotte, je ne vous demande que d'être plus exact. Prenez-y garde, je vous le conseille; autrement je saurai bien vous retrouver, fussiez-vous caché comme le lézard. Il est juste que vous connaissiez celui qui vous donne cet ordre. Apprenez donc, pour mieux obéir, que je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, celui qui venge les injures, et qui redresse les torts. Adieu; pensez à vos sermens. En achevant ces mots il part, et s'éloigne.

Le laboureur le suivit des yeux; et lorsqu'il l'eut perdu de vue: Mon fils, dit-il à son valet, venez un peu, je vous prie: il me tarde de vous payer ce que je vous dois, comme ce redresseur de torts me l'a prescrit. Vous ferez fort bien, répondit André; car si vous manquiez à votre parole, ce bon et digne chevalier, que Dieu conserve! saurait vous la faire tenir. Sans doute, reprit le laboureur; mais, pour augmenter le paiement, je suis bien aise d'augmenter la dette. Aussitôt il saisit le berger, l'attache une seconde fois au chêne, et le fustige beaucoup plus fort qu'auparavant. Seigneur André, lui dit-il ensuite, appelez donc le redresseur de torts, nous verrons comme il

s'y prendra pour redresser celui-ci. Alors il détache André, qui jurait en sanglotant d'aller chercher don Quichotte, pour lui conter de point en point tout ce qui venait d'arriver. Le laboureur le lui permit; et, l'un pleurant, l'autre riant, ils se séparèrent ainsi.

Pendant ce temps, notre héros, tout fier d'avoir si bien réparé une iniquité criante, continuait son chemin en s'applaudissant tout seul des heureux commencemens de sa glorieuse carrière. Rends grâce à ta destinée, disait-il à demi-voix, ô la plus belle des belles, Dulcinée du Toboso! jouis, jouis du bonheur d'avoir dans ta dépendance cet invincible chevalier, qui, n'ayant ceint l'épée qu'hier, comme l'univers le sait, a donné ce matin au monde une leçon de justice, a protégé la faiblesse contre la force qui l'opprimait, a sauvé des mains d'un barbare un jeune et timide enfant. Il aurait poursuivi ce discours, s'il ne s'était aperçu que le chemin se partageait en quatre; et se rappelant aussitôt que les chevaliers errans s'arrêtaient toujours dans les carrefours, incertains de la route qu'ils devaient suivre, il voulut s'arrêter aussi pour laisser le choix à son coursier. Rossinante n'hésita point, et prit le chemin de son écurie. Mais il n'avait pas fait deux milles, que don Quichotte vit venir une troupe de gens à cheval. C'étaient, comme on l'a su depuis, des négocians de Tolède, allant acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six avec des parasols, suivis de quatre valets montés, et de trois garçons de mule à pied. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût une grande aventure; et sa mémoire lui fournit sur-le-champ le parti qu'il en pouvait tirer.

Il va se placer au milieu du chemin, prend une contenance fière, s'affermit sur ses étriers, prépare sa lance, et serre son écu; et quand il voit approcher cette troupe de chevaliers errans, car ces voyageurs ne pouvaient pas être autre chose, il leur crie d'une voix tonnante: Arrêtez tous, et confessez qu'aucune beauté de la terre n'égale l'impératrice de la Manche, la sans pareille Dulcinée du Toboso. A ces paroles, à cette étrange figure, les marchands surpris s'arrêtèrent; mais, jugeant bientôt que c'était un fou, l'un d'eux plaisant et spirituel, voulut s'amuser de cette rencontre. Seigneur chevalier, dit-il, aucun de nous ne connaît la dame dont vous nous parlez. Ayez la bonté de nous la faire voir; si elle est aussi belle que vous le dites, nous en conviendrons de tout notre cœur. Vraiment, réprit don Quichotte, si vous la voyiez, où serait le mérite de la trouver belle? L'important, c'est que, sans l'avoir vue, vous en soyez sûrs, le disiez, l'affirmiez, le juriez, et le souteniez; sinon, préparez-vous au combat, race orgueilleuse et superbe, soit un à un, selon les lois de la noble

chevalerie, soit tous ensemble, suivant l'usage des hommes de votre espèce: mon bras seul suffit à ma cause. Daignez m'écouter, reprit le marchand; au nom de tout ce que nous sommes ici de princes, j'ose vous prier de mettre en repos notre conscience, en ne nous forçant pas d'assurer une chose dont nous ne sommes rien moins que certains, qui d'ailleurs compromettrait les autres reines ou impératrices de l'Alcarrie et de l'Estramadure. Que votre seigneurie ait la complaisance de nous montrer seulement un portrait de cette dame; si petit qu'il soit, il nous suffira pour la juger. Nous sommes même déjà tellement prévenus pour elle, que, quand elle serait louche, borgne, boiteuse, bossue, nous n'en dirons pas moins ce qu'il vous plaira. Elle n'est ni louche, ni borgne, canaille infâme! s'écrie don Quichotte enflammé de colère; ses yeux sont plus beaux, plus brillans que le flambeau de l'univers; sa taille est plus fine, plus droite qu'un fuseau de Guadarrama. Vous allez payer tout à l'heure votre insolence et vos blasphèmes.

A ces mots, il court, la lance baissée, contre le blasphémateur; et, si son cheval n'eût fait un faux pas, le railleur s'en fût mal trouvé. Rossinante à bas, son maître par terre, embarrassé de son écu, de sa lance, de ses éperons, ne put jamais se relever. Au milieu de ses vains efforts, il criait toujours: Ne fuyez pas, lâches: c'est la faute de mon cheval; sans lui vous seriez châtiés. Un valet de mule qui n'était point plaisant s'ennuya de ses injures. Il s'approcha du chevalier démonté, prit sa lance, qu'il rompit en pièces, et, s'armant d'un des morceaux, répondit à coups de bâton aux menaces furieuses de don Quichotte. Ses maîtres lui criaient en vain de ne pas frapper si fort, le jeune homme y prenait goût, et ne voulut cesser le jeu qu'après avoir usé l'un après l'autre tous les débris de la lance. Enfin il rejoignit la troupe, qui continua son chemin. Notre héros, demeuré seul, voulut encore essayer de se remettre sur ses pieds; mais la chose n'était pas devenue plus facile depuis cette grêle de coups; il resta dans la même place, s'estimant pourtant fort heureux de ce qu'une disgrâce commune à tant de chevaliers errans ne lui était arrivée que par la faute de son coursier.

CHAPITRE V.

Suite du malheur de notre héros.

L'INFORTUNÉ don Quichotte, voyant qu'il ne pouvait se mouvoir, eut recours à son remède ordinaire, et chercha dans sa mémoire quelque anecdote de ses livres qui eût rapport à sa situation. Il n'en trouva point de si ressemblante que l'aventure de Beaudoin et du marquis de Mantoue, lorsque celui-ci le rencontra dans la montagne, couché de son long, nageant dans son sang, histoire connue des enfans comme des vieillards, et presque aussi véritable que les miracles de Mahomet. Aussitôt, se roulant par terre avec toutes les marques du désespoir, il se mit à répéter cette romance lamentable que l'auteur fait dire à Beaudoin :

Je meurs, ô beauté cruelle,
Daignes-tu plaindre mon sort?
Te soupçonner infidèle
M'est plus affreux que la mort.
Noble marquis de Mantoue,
Mon oncle et mon bienfaiteur....

Comme il prononçait ces vers, un laboureur de son village, qui venait de porter du blé au moulin, passa sur la route, et, s'approchant de cet homme qui semblait se plaindre, lui demanda quel mal il avait. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût le marquis de Mantoue son oncle, et ne lui répondit qu'en continuant la romance, dans laquelle il lui détaillait et son malheur et les amours du fils de l'empereur avec sa femme. Le laboureur, qui ne comprenait pas bien le sens de ce qu'il disait, lui détacha la visière à demi brisée, nettoya son visage couvert de poudre, et, le regardant avec attention, ne tarda pas à le reconnaître. Quoi! c'est vous, dit-il, seigneur Quixada (ce qui prouverait que c'était son vrai nom)! Qui a pu mettre votre seigneurie dans cet état? A toutes ces questions point de réponse que la romance. Le bon laboureur s'occupa de lui ôter sa cuirasse, pour voir s'il n'était point blessé. Il ne vit de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint, et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins secoué dans la route. Ensuite il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de la lance, les attacha sur Rossinante, prit sa bride d'une main, le licou de l'âne de l'autre, et s'achemina vers son village, rêvant en lui-même à ce que pouvait signifier tout ce que disait don Quichotte.

Celui-ci, que ses contusions faisaient tenir un peu de travers sur l'âne, levait les yeux au ciel, et poussait de si grands soupirs, que le laboureur se crut obligé de le questionner de nouveau. Mais le

diable, qui semblait se plaire à présenter à la mémoire du chevalier tout ce qu'il avait jamais lu, lui fit oublier dans l'instant l'aventure de Beaudoin pour lui rappeler celle du Maure Abindarraës, lorsque le gouverneur d'Antequerre, après l'avoir fait prisonnier, le conduisit dans sa forteresse; de sorte que cette fois il répondit au laboureur ce que répond à Rodrigue de Narvaës, dans la Diane de Montemayor, l'Abencerrage captif. A la fin de ce long discours, il ajouta: Seigneur don Rodrigue, il est bon que vous sachiez que cette belle Xarife dont je viens de vous parler est à présent l'incomparable Dulcinée du Toboso, pour laquelle j'ai déjà fait, je fais, je ferai des exploits beaucoup au-dessus de tous ceux des chevaliers passés, présens, et futurs. Le laboureur, encore plus dérouté, le considérait avec de grands yeux, cherchant à comprendre ce qu'il voulait dire: Mon cher monsieur, interrompait-il, songez donc, je vous prie, que je ne suis point Rodrigue de Narvaës, ni le marquis de Mantoue; je m'appelle Pierre Alonzo, votre voisin, votre serviteur. Vous n'êtes pas non plus Beaudoin, ni le Maure Abindarraës; vous êtes le seigneur Quixada, un bon et brave gentilhomme. Je sais qui je suis, reprenait don Quichotte; et je puis être, quand je voudrai, non-seulement ceux que je dis, mais même les douze pairs de France et les neuf pairs tant renommés, puisque toutes leurs actions n'approchent sûrement pas des miennes.

En s'entretenant ainsi, le jour finissait, et nos voyageurs arrivèrent au village. Le laboureur conduisit don Quichotte à sa maison, où son absence avait répandu le trouble: ses bons amis, le curé, le barbier du lieu, étaient chez lui dans ce moment. La gouvernante criait de toutes ses forces: Qu'en dites-vous, monsieur le licencié Péro Pérez? (c'était le nom du curé.) Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paraît pas. Nous ne trouvons ni son cheval, ni sa rondache, ni ses armes. Ah! malheureuse que je suis! Je vous le dis, monsieur le curé, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi si ces maudits livres de chevalerie ne lui ont brouillé la cervelle! Je me souviens bien à présent de l'avoir entendu dire, en parlant tout seul, qu'il voulait se faire chevalier errant et aller chercher les aventures. Que Satan et Barabbas puissent emporter tous ces livres qui ont gâté la meilleure tête de la Manche! Ah! maître Nicolas, reprenait la nièce en s'adressant au barbier, il faut que vous sachiez que mon oncle, qui passait quelquefois deux jours et deux nuits de suite à lire ces malheureux livres, se levait souvent en fureur, prenait son épée et frappait les murailles. Ensuite, quand il était las, il disait qu'il avait tué quatre

géans plus hauts que des tours; il buvait un grand verre d'eau, qu'il prétendait être un breuvage admirable que son ami l'enchanteur Esquif lui avait donné pour guérir ses blessures. Je me repens bien, maître Nicolas, de ne pas vous avoir averti; vous auriez pu sauver mon oncle, en brûlant tous ces excommuniés de livres, qui méritent d'être mis au feu comme des hérétiques qu'ils sont. Je suis de votre avis, répondait le curé, nous nous sommes trop endormis sur le danger de ces livres; mais demain ne se passera pas sans que j'en fasse un grand exemple. Ils ont perdu mon meilleur ami, je ne veux plus qu'ils perdent personne.

Ils en étaient là quand le laboureur qui conduisait don Quichotte frappe à la porte en criant: ouvrez, ouvrez, s'il vous plaît, au marquis de Mantoue, au seigneur Beaudoin qui revient blessé, et au Maure Abindarraës que le gouverneur d'Antequerre amène prisonnier de guerre. A ces mots tout le monde court; et les uns reconnaissant leur ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser don Quichotte, qui ne pouvait descendre de dessus son âne. Arrêtez, leur dit le héros; je suis blessé, grièvement blessé par la faute de mon cheval. Il faut me porter dans mon lit, et faire venir, s'il est possible, la sage Urgande, afin qu'elle visite mes plaies. L'entendez-vous? cria la gouvernante; ne l'avais-je pas deviné? Venez, venez avec nous, monsieur; nous saurons bien vous guérir sans que cette Urgande s'en mêle. Ah! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état!

On porta don Quichotte au lit; et comme, en cherchant ses blessures, on paraissait surpris de n'en point trouver: Je ne suis que froissé, dit-il, parce que je suis tombé avec mon cheval en combattant dix géans les plus terribles qu'on puisse voir. Ah! ah! reprit le curé, il y a des géans dans l'affaire! demain, sans plus de retard, les livres seront brûlés.

On fit à don Quichotte d'autres questions, auxquelles il ne répondait qu'en demandant à manger et à dormir. On lui obéit; et, pendant ce temps, le laboureur raconta comment il avait trouvé don Quichotte, et toutes les folies qu'il avait dites. Cet entretien confirma le curé dans la résolution qu'il avait prise. Le lendemain, de bonne heure, il alla chercher son ami maître Nicolas le barbier, et se rendit avec lui à la maison de don Quichotte.

CHAPITRE VI.

Du grand examen que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme.

Le chevalier dormait encore. Le curé pria sa nièce de lui ouvrir promptement la chambre où étaient les livres. La nièce et la gouvernante ne se firent pas presser. Elles accompagnèrent maître Nicolas et le curé, qui trouvèrent, rangés avec soin, une centaine de gros volumes bien reliés, et beaucoup d'autres plus petits. La gouvernante sortit, et revint tenant à la main une tasse pleine d'eau bénite: Monsieur le licencié, dit-elle, commencez, croyez-moi, par bénir la chambre, de peur que quelqu'un des enchanteurs dont tous ces livres sont pleins ne nous ensorcèle, pour se venger de ce que nous allons faire. Le curé, riant de sa bonne foi, pria maître Nicolas de lui donner les volumes un à un, afin de voir si, dans le nombre, il n'y en avait point qu'on pût épargner. Non, non, s'écriait la nièce; point de grâce pour aucun. Tous ont fait du mal à mon oncle, il faut tous les jeter par la fenêtre, les ramasser en tas dans la cour, et mettre le feu par-dessous. La gouvernante était de cet avis; mais le curé n'y consentit point, et voulut au moins visiter les titres.

Le premier que maître Nicolas lui remit, fut le volumineux *Amadis de Gaule.* Ceci semble fait exprès, dit le curé; on m'a toujours assuré qu'*Amadis* avait été le premier livre de chevalerie qu'on ait vu paraître en Espagne. Je suis d'avis de le condamner, sans examen, comme chef d'une aussi mauvaise secte. Non, répondit le barbier, c'est, je vous assure, le moins ennuyeux de tous, et je demande grâce pour lui. A la bonne heure, reprit le curé, ne soyons pas trop sévères. Quel est cet autre qui le suit? *Esplandian, fils d'Amadis.* — Oh! le fils ne vaut pas le père. Madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et qu'*Esplandian* vole dans la cour, pour servir de base au bûcher. Comment nommez-vous le suivant? — *Amadis de Grèce*; et tout ce rayon me paraît de la famille des Amadis. — Eh bien! que tout le rayon aille dans la cour, sans regretter *la Reine Pintiquiniestre* et *le Berger Darinel* avec ses fades églogues. La gouvernante et la nièce, qui ne demandaient que la perte de ces pauvres innocens, les firent voler avec grande joie.

Passons à ces gros billots, dit le curé; leurs noms, s'il vous plaît? — *Olivantès de Laura*, et puis *le Jardin de Flore*, et *Florismarte*

d'Hircanie, et *le Chevalier Platin*, et *le Chevalier de La Croix*.... A la cour, à la cour, madame la gouvernante; ces messieurs ne valent pas la peine que nous instruisions leur procès. — Voici *le Miroir de la Chevalerie*. Je le connais, reprit le curé; c'est là qu'on voit Renaud de Moutauban et ses amis, tous grands voleurs de leur métier; et les douze pairs de France, et les fidèles annales de l'archevêque Turpin. Je suis d'avis de ne les condamner qu'au bannissement perpétuel, par la raison qu'ils ont fourni le sujet des poëmes du Boyardo et de l'Arioste. Quant à ce chaste Arioste, si je le trouve en italien, je ne puis le traiter avec trop de respect; mais s'il s'avise de parler une autre langue que la sienne, je ne lui ferai point de grâce. Malheur à tous ses traducteurs! Malgré leurs efforts, malgré leur génie, ils sont et seront toujours trop au-dessous de l'original. Que tenez-vous là, monsieur le barbier? — *Palmerin d'Olive*, et *Palmerin d'Angleterre*. — Donnez l'Olive à la gouvernante, et conservons l'autre avec soin; d'abord parce que l'ouvrage est bon, ensuite parce qu'un savant roi de Portugal passe pour en être l'auteur. — Que prononcez-vous sur *don Bélianis*? — Un plus amplement informé, en gardant prison chez vous jusqu'à ce qu'on l'ait abrégé des deux tiers. Quant au reste de ces gros volumes, sans nous fatiguer à les voir, livrez-les à madame la gouvernante.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois; elle les prit à brasse-corps, et les jeta par la fenêtre. Un d'eux s'échappa de ses mains, et vint tomber auprès du barbier, qui le ramassa et lut: *Histoire du fameux Tiran Le Blanc*. Comment! s'écria le curé, Tiran Le Blanc est ici: donnez-le-moi, mon compère, c'est un trésor de gaieté. C'est là qu'on trouve le *chevalier don Kyrie eleison*, et les maximes commodes de la demoiselle *Plaisirs de ma vie*, les jolis tours de la veuve *Reposée*, les amours de l'impératrice avec son jeune écuyer. Dans ce livre, au moins, les chevaliers mangent, dorment, vivent et meurent comme les autres hommes. Je n'en aurais pas moins envoyé l'auteur aux galères pour avoir écrit sérieusement et de bonne foi ce qui me fait rire dans son ouvrage; mais gardez-le, maître Nicolas, et lisez-le quand vous voudrez vous divertir.

J'aperçois, continua-t-il, beaucoup de petits volumes qui doivent être des poésies. Justement! voici *la Diane* de Montémayor. Je crois, sauf meilleur avis, que nous pouvons sauver ceux-là. Ce sont des livres d'amour, de galanterie, de bergerie, qui ne sont pas d'un grand danger. Pardonnez-moi, s'écria la nièce; je vous conseille de les brûler aussi; car, si mon oncle revient de sa maladie de chevalier,

et qu'en lisant ces livres-là il lui prenne fantaisie de se faire berger, d'aller courir les prés en jouant de la flûte ou de la musette, vous conviendrez que nous n'en serons guère mieux : et ce serait bien pis, ma foi! s'il allait se faire poëte; folie qu'on dit être la plus dangereuse et la plus incurable de toutes. C'est fort bien vu, reprit le curé; il n'y aura pas de mal d'ôter cet écueil à notre ami. Cependant je ne puis me résoudre à brûler *la Diane* de Montémayor; et si l'auteur voulait bien en retrancher la magie et les grands vers, je lui laisserais l'honneur d'être le premier ouvrage de ce genre. Quant à ses continuateurs, livrez-les à madame la gouvernante, en conservant le seul Gil-Polo. Voici, lui dit le barbier, un roman intitulé: *Les dix livres de Fortune et d'Amour, par Antoine de Lofrase, poëte sarde.* Ah! par les ordres que j'ai reçus, reprit le curé, je ne connais pas de livre plus amusant. Donnez-le moi, mon compère; je vous jure que j'aurais vendu ma soutane pour l'acheter. — Et *le Pasteur d'Hibérie*, *les Nymphes de l'Hénarès*, *le Remède de la Jalousie?* — A madame la gouvernante; et finissons, car il est tard. — Voilà *le Chansonnier de Maldonado*, et *le Trésor des poésies diverses.* — Plus ces trésors-là sont grands, et moins ils ont de valeur. Gardez-le, si vous voulez, pour le diminuer beaucoup. — Et *la Galatée de Michel de Cervantes?* qu'en ferez-vous? — Doucement, mon cher compère! ne badinons pas, s'il vous plaît. L'auteur est mon intime ami; de plus il est bien malheureux. Son ouvrage n'est pas sans mérite; il est vrai qu'il commence beaucoup d'histoires et qu'il n'en finit aucune. Il faut attendre, pour le juger, la seconde partie qu'il a promise. J'espère qu'il se rendra digne de la miséricorde dont j'use envers lui. Mettez-le de côté, maître Nicolas; j'ai mes raisons. — Nous avons ici l'*Araucana de don Alonzo de Ercilla*, avec l'*Austriade de Juan Rufo*, et le *Monserrat de Christophe de Viruès.* — Ces trois ouvrages, dit le curé, sont ce que l'Espagne a de mieux en vers héroïques. Ce sont les seuls que nous puissions opposer aux poëmes des Italiens. Gardez-vous bien de les livrer à madame la gouvernante. Pour tout ce qui reste, je le lui abandonne, car je commence à être fatigué.

CHAPITRE VII.

Seconde sortie du chevalier.

Dans ce moment don Quichotte s'éveilla, en criant à pleine tête: A moi! à moi! c'est ici qu'il faut montrer ce que peut votre courage; les courtisans remportent le prix du tournoi. Tout le monde se pressa d'accourir; et la précipitation avec laquelle on abandonna l'examen des livres fut cause sans doute que plusieurs à qui le curé aurait pardonné se trouvèrent enveloppés dans l'arrêt fatal. Don Quichotte était réveillé, debout, l'épée à la main, criant toujours de plus belle, et donnant de grands coups à droite et à gauche. On parvint à s'emparer de lui, à le remettre sur son lit. Notre héros, se tournant alors vers le curé: Certes, dit-il, seigneur archevêque Turpin, c'est une assez grande honte que tout ce que nous sommes ici des douze pairs abandonnions lâchement aux chevaliers de la cour le prix du tournoi qui, depuis trois soleils, ne s'est soutenu que par notre vaillance. Que voulez-vous, mon cher voisin? répondit le curé; il faut se soumettre: Dieu permettra peut-être que la chance tourne; et ce qui se perd aujourd'hui peut se regagner demain. Ne pensons qu'à votre santé; vous êtes sûrement fort las, peut-être même blessé. Blessé? non, reprit don Quichotte; à la vérité un peu moulu, parce que ce bâtard de Roland, furieux de ce que j'étais le seul qui lui disputais la victoire, m'a frappé long-temps avec un tronc de chêne. Mais je consens à perdre mon nom de Renaud de Montauban, si dès que je serai debout il ne me le paye bien cher, malgré ses enchantemens. Pour l'heure, je n'ai besoin que de manger. On lui servit à dîner; il se rendormit aussitôt après.

La gouvernante profita de son sommeil pour brûler tous les volumes jetés dans la cour. Le curé et le barbier, voulant couper jusqu'à la racine du mal, firent murer sur-le-champ la porte du cabinet des livres, en recommandant à la nièce de dire à son oncle, quand il les chercherait, qu'un enchanteur les avait enlevés. En effet, deux jours après, don Quichotte, parfaitement rétabli, n'eut rien de plus pressé que d'aller à sa bibliothèque. N'en retrouvant plus la porte, il la cherchait de tous ses yeux, allait et venait, tâtait, retâtait avec ses mains, et s'arrêtait toujours à l'endroit où jadis était cette porte. Enfin, après un long silence, il demanda à sa gouvernante de lui indiquer son cabinet de livres. Quel cabinet? répond-elle: il n'y a plus

ni livres ni cabinet, le diable a tout emporté. Ce n'est pas le diable, interrompt la nièce; mais un enchanteur qui vint ici pendant votre absence, monté sur un grand dragon. Il entra dans la bibliothèque; j'ignore ce qu'il y fit. Au bout de quelques instans, il ressortit par le toit, laissant la maison pleine de fumée. Nous courûmes vite vour voir ce qu'il était venu faire, nous ne trouvâmes plus de cabinet. Je me rappelle seulement, et la gouvernante doit s'en souvenir aussi, que ce méchant vieillard nous dit. en s'en allant, qu'il avait voulu se venger du maître de la maison qu'il haïssait mortellement; il ajouta qu'il s'appelait Mougnaton. Ce n'est pas Mougnaton, répondit don Quichotte, c'est Freston. Je le connais bien : c'est mon plus grand ennemi. Sa profonde science lui a fait connaître qu'un chevalier qu'il protége serait un jour vaincu par moi. Depuis ce temps, son dépit le porte à me jouer tous les mauvais tours qu'il peut: cela ne l'avancera guère, il ne changera pas le destin. C'est bien sûr, mon oncle, reprit la nièce. Mais pourquoi vous mêler de toutes ces querelles? Ne seriez-vous pas plus heureux en restant paisible chez vous, plutôt que d'aller par le monde faire souvent triste rencontre? Vous connaissez le proverbe: Qui va chercher de la laine revient quelquefois tondu. Ah! ah! ma nièce, répliqua don Quichotte, vous savez de belles sentences. Mais apprenez qu'avant de tondre un homme comme moi, il y en aurait beaucoup de pelés. Retenez cela, je vous prie. Le ton dont il dit ces paroles termina la conversation.

Don Quichotte parut tranquille pendant les quinze jours suivans, et ne laissa point soupçonner qu'il s'occupât d'une nouvelle campagne. Seulement, dans les fréquens entretiens qu'il avait avec le curé et le barbier, il insistait toujours sur l'utilité de la chevalerie errante et sur son projet de la faire revivre. Le curé disputait quelquefois; le plus souvent il cédait, afin de ne pas se brouiller. Il ignorait que pendant ce temps don Quichotte sollicitait en secret de le suivre, en qualité d'écuyer, un laboureur de ses voisins, homme de bien, si le pauvre peut se nommer ainsi, mais dont la tête n'avait pas beaucoup de cervelle. Parmi beaucoup de promesses que notre héros fit à ce bon homme, il lui répétait toujours que, dans ce beau métier d'écuyer errant, rien n'était plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une île. Le crédule laboureur, qui s'appelait Sancho Pança, fut surtout séduit par cette espérance, et résolut de quitter et ses enfans et sa femme pour courir après ce gouvernement. Don Quichotte, sûr d'un écuyer, s'occupa de ramasser un peu d'argent, vendit une pièce de terre, engagea l'autre, perdit sur toutes, et par-

vint à se faire une somme assez raisonnable. Il emprunta d'un de ses amis une rondache meilleure que la sienne, raccommoda de nouveau son casque, se pourvut de chemises, suivant le conseil de l'aubergiste, et convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiraient. Il lui recommanda surtout de se munir d'un bissac. Sancho promit de ne pas l'oublier, et ajouta que, n'étant pas accoutumé à faire beaucoup de chemin à pied, il avait envie d'emmener son âne, qui était une excellente bête. Le nom d'âne fit quelque peine à don Quichotte; il ne se rappelait point qu'aucun écuyer célèbre eût suivi son maître de cette manière. Mais, faisant réflexion qu'il donnerait à Sancho le cheval du premier chevalier vaincu, il ne vit point d'inconvénient à le laisser venir sur son âne.

Tous leurs arrangemens faits, une belle nuit don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchèrent si bien, qu'au point du jour ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa grosse gourde, allait comme un patriarche, impatient déjà de voir arriver cette île dont il devait être gouverneur. Don Quichotte, rempli d'espoir, l'air fier et la tête haute, s'avançait sur le maigre Rossinante, dans cette même plaine de Montiel, où les rayons du soleil, l'atteignant seulement de côté, ne l'incommodaient pas autant qu'à sa première sortie. Sancho, pressé de parler, commença la conversation.

Monsieur mon maître, dit-il, je supplie votre chevalerie errante de ne pas perdre de vue cette île qu'elle m'a promise. Je puis vous répondre que celle-là, quelque grande qu'elle soit, ne sera point mal gouvernée. Ami Sancho, répondit don Quichotte, de tout temps les chevaliers ont eu pour coutume de donner à leurs écuyers les îles ou les royaumes dont leur valeur les rend maîtres; tu sens bien que je ne voudrais pas déroger à ce noble usage. Je ferai mieux: la plupart des chevaliers dont je te parle attendaient que leurs écuyers fussent vieux pour récompenser leurs services, en leur donnant soit un comté, soit un marquisat, qui n'était souvent qu'une méchante province; mais moi, si Dieu nous laisse vivre, je pourrais bien, avant six jours, conquérir un si grand empire, qu'un des royaumes qui en dépendront sera justement ton affaire. Ne regarde pas cet événement comme difficile ou extraordinaire; dans le métier que nous faisons rien n'est plus simple et plus commun. Cela étant, reprit Sancho, une fois que je serais roi, Jeanne Guttières ma femme serait donc reine, et mes petits drôles infans? — Qui en doute? — Moi, j'en doute, parce que je connais ma femme, et je vous assure qu'il pleuvrait des couronnes, qu'aucune

ne pourrait bien aller à sa tête. Je vous en préviens d'avance, elle ne vaut pas deux maravedis pour être reine : comtesse, je ne dis pas non ; encore nous y aurions du mal. — Ne t'en inquiète pas, mon ami ; Dieu saura lui donner ce qu'il lui faut. Quant à toi, ne va pas être si modeste que de te contenter à moins d'un bon gouvernement. — Oh ! que votre seigneurie soit tranquille ; je m'en rapporterai là-dessus à vous seul. Un maître aussi puissant et aussi bon saura bien ce qui me convient.

CHAPITRE VIII.

Comment don Quichotte mit fin à l'épouvantable aventure des moulins à vent.

Dans ce moment, don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent ; et regardant son écuyer : Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géans terribles ? Ils sont plus de trente : n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir. Quels géans ? répondit Sancho. — Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais, monsieur, prenez-y garde ; ce sont des moulins à vent ; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes. — Ah ! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géans, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi, va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.

En disant ces paroles il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géans, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches brigands ; un seul chevalier vous attaque. A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. Oh ! vous avez beau faire, ajouta don Quichotte ; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis. Il dit, embrasse son écu ; et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'ac-

courir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. Eh! Dieu me soit en aide, dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite. Paix! paix! répondit le héros; c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire: il a changé les géans en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. Dieu le veuille! répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était a demi déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures. Il regrettait beaucoup sa lance, que l'aile du moulin avait brisée. Mon ami, dit-il à Sancho, je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Pérez de Vargas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne, avec lequel il tua tant de Maures, qu'on le surnomma l'*Assommeur*. Je veux imiter Pérez de Vargas. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue; et cette arme me suffira pour faire de tels exploits, que jamais personne ne pourra les croire. Ainsi soit-il! répondit Sancho: mais redressez-vous un peu, car vous allez tout de côté. — Je t'avoue que je me ressens de ma chute; et, si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu aux chevaliers errans de se plaindre, quand même ils auraient l'estomac ouvert. — Diable! si c'est défendu de même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je vous préviens qu'à la moindre égratignure je crie comme si on m'écorchait. Mais vous ne pensez pas, monsieur, qu'il est temps de dîner. Don Quichotte lui répondit qu'il n'avait besoin de rien, et qu'il pouvait manger s'il voulait. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac, et, trouvant dans ce moment que rien n'était si agréable que de chercher les aventures, sans songer aux promesses de son maître, il allait cheminant derrière lui, doublant les morceaux, et haussant la gourde avec tant d'appétit, avec tant de plaisir, qu'il aurait donné de l'envie au plus gourmet buveur de Malaga.

La nuit vint; nos aventuriers la passèrent sous des arbres. Don Quichotte choisit une forte branche, à laquelle il mit le fer de sa lance. Il se garda bien de fermer les yeux, et ne pensa qu'à Dulcinée, pour imiter ces chevaliers qui, dans les

forêts et les déserts, n'employaient le temps du sommeil qu'à s'occuper de leurs dames. Sancho ne fit qu'un somme jusqu'au matin; et les rayons du soleil levant qui lui donnaient sur le visage, non plus que le gazouillement des oiseaux à l'arrivée du jour, ne l'auraient pas réveillé, si son maître ne l'eût appelé. En ouvrant les yeux il prit sa bouteille, qu'il s'affligea de trouver plus légère que la veille. Notre héros, qui ne voulait vivre que de ses tendres pensées, refusa de déjeûner. Tous deux se mirent en route, et, après trois heures de marche, découvrirent le port Lapice.

Pour le coup, s'écria don Quichotte, nous pouvons ici, mon frère Sancho, enfoncer nos bras jusqu'aux coudes dans ce qu'on appelle *aventures*. Mais souviens-toi, sur toutes choses, de l'important avis que je vais te donner. Quand bien même tu me verrais dans le danger le plus terrible, garde-toi de mettre l'épée à la main, et de t'y précipiter: il ne t'est permis de combattre que dans le cas où ceux qui m'attaqueraient seraient de la populace. Lorsque ce sont des chevaliers, il t'est défendu par nos lois de t'en mêler en aucune manière. Soyez tranquille, répondit Sancho, jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là. Naturellement je suis pacifique, ennemi du bruit, des querelles. Cependant, si l'on en veut à ma personne, je me défendrai de mon mieux, sans me soucier d'aucunes lois. — Tu feras bien; ce que je t'en dis n'est que pour retenir le premier mouvement et l'impétuosité de ta valeur naturelle. — Oh! monsieur, je la retiendrai. Vous pouvez être bien certain que je garderai ce précepte aussi religieusement que celui de ne rien faire le dimanche.

Comme il parlait, don Quichotte aperçut deux religieux bénédictins montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avait son parasol et ses lunettes de voyage. Derrière eux venaient leurs valets à pied; plus loin un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse était une dame de Biscaye qui s'en allait à Séville rejoindre son mari prêt à passer aux Indes. Les deux religieux ne voyageaient pas avec cette dame; mais ils suivaient la même route. Dès que don Quichotte les découvrit: Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une aventure telle qu'on n'en a point encore vu. Ces figures noires que tu vois venir à nous ne peuvent être que deux enchanteurs, qui ont sûrement enlevé quelque princesse, et l'emmènent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela. Monsieur, répondit Sancho, regardez-y bien, je vous prie; que le diable ne vous tente pas. Ceci serait plus sérieux que l'histoire des moulins à vent. J'ai beau regarder, je ne

vois que deux moines, et une dame qui voyage. Je t'ai déjà dit, reprit don Quichotte, que tu ne t'entends point du tout en aventures; et je vais te prouver tout à l'heure que ce que je soupçonne est vrai.

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive auprès des bénédictins: Satellites du diable, leur crie-t-il, rendez sur-le-champ la liberté à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtiment de votre audace. Les moines surpris arrêtent leurs mules. Seigneur chevalier, répond l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous dites, nous sommes deux religieux de saint Benoît, qui voyageons pour nos affaires. Vous pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées. On ne m'abuse point, interrompt don Quichotte, avec de douces paroles: je vous connais trop, canaille maudite. Il court aussitôt la lance baissée contre un des pauvres religieux, qui n'eut que le temps de se jeter en bas de sa mule. Son compagnon, effrayé, pique la sienne le mieux qu'il peut et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son âne, saisit le bénédictin, et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arrivèrent, et demandèrent à Sancho pour quelle raison il déshabillait le pére. Pardieu! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur don Quichotte a gagné la bataille; il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. Les valets, qui n'entendaient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par terre, et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, le remettent sur sa mule; et celui-ci, tremblant de peur, se hâte de rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardait ce qui se passait. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vite leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'était pressé de joindre le carrosse; et s'approchant de la portière: Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble: ce bras vient de vous délivrer, et de punir vos ennemis. Vous désirez sans doute connaître le nom de votre libérateur; apprenez donc que je suis don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté.

Ce beau discours était écouté par un cavalier biscayen qui accompagnait le carrosse. Il n'y comprenait pas grand'chose; mais, vo-

yant que notre héros s'opposait à ce que la voiture continuât sa route, et voulait absolument la faire retourner du côté du Toboso, il s'approcha de don Quichotte, qu'il tira rudement par sa lance, et lui dit en mauvais espagnol de son pays: Va-t'en, cavélier que mal vas; par le Dieu qui me créé, si toi ne pas laisser le carrosse, moi te tuer comme suis Biscayen. Malheureux! répond le héros, si tu étais chevalier, j'aurais déjà châtié ton audace. Moi, non cavélier! reprit l'autre; moi Biscayen, gentilhomme per terre, per mer, per le diable: toi mentir; tire ton l'épée.

A ces paroles, don Quichotte jette sa lance, prend son glaive, et, couvert de son écu, se précipite sur son ennemi. Le Biscayen qui le vit venir aurait voulu mettre pied à terre, ne se fiant pas beaucoup à sa mule de louage, mais il n'en eut pas le temps. Tout ce qu'il put faire fut de mettre l'épée à la main, et de saisir promptement un coussin de la voiture pour lui servir de bouclier. Toutes les personnes qui les entouraient voulurent en vain s'opposer au combat. Le Biscayen, dans son jargon, jurait de tuer quiconque ne le laisserait pas faire; et la dame du carrosse, qui, dans sa frayeur avait fait signe au cocher de s'éloigner, regardait de loin en tremblant les deux terribles adversaires.

Le Biscayen le premier porte un si furieux revers à l'épaule de son ennemi, que, si l'écu ne l'eût paré, notre héros était fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte jette un cri terrible: Fleur de beauté, dit-il, Dulcinée, souveraine de mon cœur, secourez votre chevalier dans cet imminent péril. Prononcer ces mots, lever son épée et fondre sur le Biscayen, fut aussi prompt que l'éclair. Celui-ci se couvrit du coussin; et, ne pouvant faire remuer sa maudite mule, qui n'était pas dressée à ces gentillesses, il attendit de pied ferme l'épouvantable coup qui le menaçait. Tous les spectateurs, immobiles, les yeux attachés sur les glaives, demeurèrent glacés d'effroi; et la dame, au milieu de ses femmes, faisait des vœux à tous les saints d'Espagne pour le salut de son écuyer.

Ce qu'il y a de triste, c'est que l'auteur de cette histoire interrompt la suite de ce terrible combat pour nous dire qu'ici finissent tous les manuscrits qu'il a pu rassembler sur don Quichotte. Il est vrai que le second auteur, regardant comme impossible que parmi les beaux esprits de la Manche il ne s'en fût point trouvé qui eût recueilli les autres actions de notre héros, fit de nouvelles recherches, qui heureusement réussirent, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE IX.

Où se termine le combat entre le vaillant Biscayen et l'intrépide chevalier de la Manche.

J'AI raconté comment l'auteur de cette intéressante histoire avait été contraint, faute de mémoires, de laisser notre chevalier aux prises avec le Biscayen. Cette interruption, presque au commencement de l'ouvrage, me causa un vrai chagrin. Je ne pouvais me consoler de ce qu'un héros aussi recommandable que don Quichotte avait manqué d'historiens, tandis qu'une foule d'autres chevaliers, dont personne ne se soucie, en ont trouvé souvent deux ou trois, qui ne nous font pas même grâce de leurs plus petites sottises. Je calculais, d'après quelques livres très modernes formant la bibliothèque de don Quichotte, que le temps où il avait vécu ne devait pas être éloigné du nôtre; et je conservais un reste d'espoir de retrouver, dans la Manche, au moins des traditions certaines sur un héros dont la vie fut consacrée au sublime emploi de défendre l'honneur des belles, de ces belles qui, toujours sages, couraient les champs sur leurs palefrois, et mouraient à quatre-vingts ans tout aussi vierges que leurs mères. Je me disais que la seule reconnaissance devait avoir conservé la mémoire de don Quichotte; et j'ajoute que l'univers m'en doit un peu pour avoir découvert la suite de son admirable histoire par le plus heureux des hasards.

Je passais dans la rue des Merciers, à Tolède, quand je vis un petit garçon portant un paquet de paperasses à vendre chez un marchand de soie. J'ai toujours été fort curieux de tout ce qui est écrit; j'arrêtai le petit garçon; je reconnus sur ces vieux papiers des caractères arabes que je ne comprenais point. Un Maure parut à l'instant; je le priai de m'expliquer ce que c'était que ces cahiers. Le Maure y jeta les yeux et se mit à rire. Je lui demandai de quoi il riait. C'est que l'auteur, me répondit-il, s'est cru obligé de mettre une note pour nous apprendre que la fameuse Dulcinée du Toboso était principalement renommée par la manière dont elle faisait le petit salé. Je tressaillis au nom de Dulcinée, et je suppliai le Maure de me dire quel titre portaient les cahiers. Il lut aussitôt: *Histoire de don Quichotte de la Manche, par l'Arabe Cid Hamet Benengeli.* Maître à peine de ma joie, j'achetai du petit garçon tous ces vieux papiers; j'emmenai le Maure avec moi, et, moyennant deux arrobes de raisins secs et deux mesures de

froment, que je lui donnai pour salaire, il me traduisit littéralement ces manuscrits si précieux.

Sur l'une des premières pages on voyait représentés don Quichotte et le Biscayen, s'attaquant l'épée haute, l'un couvert de son bouclier, et l'autre de son coussin. La mule du Biscayen était si parfaitement dessinée, qu'on la reconnaissait tout de suite pour une mule de louage. Rossinante n'était pas moins bien; son cou roide et long, sa tranchante épine, son ventre vide et ses flancs creux, faisaient deviner son nom. Sancho Pança s'y trouvait aussi, tenant son âne par le licou. Il était gros, court, ramassé, les jambes un peu cagneuses. Ces portraits me firent plaisir. Ils diminuèrent la juste défiance que m'inspirait un manuscrit arabe. Personne n'ignore que les écrivains de cette nation ne se dépouillent jamais de leurs préjugés, de leur haine, et ne savent pas que l'histoire, cette rivale du temps, doit être à la fois le témoin sévère du passé, l'interprête du présent, le flambeau de l'avenir. Quoi qu'il en soit, on peut être sûr qu'un auteur maure aura plutôt affaibli qu'exagéré les exploits d'un Espagnol. Aussi je préviens mes lecteurs que c'est au seul Benengeli qu'ils doivent reprocher les défauts qu'ils trouveront dans cet ouvrage. On aurait grand tort de s'en prendre à moi. Je suis obligé de le suivre, et de m'en rapporter en tout à cet auteur mécréant, qui poursuit ainsi son récit.

Les deux vaillans champions, levant à la fois leurs redoutables glaives, semblaient menacer le ciel et la terre. Celui qui frappa le premier fut l'irrité Biscayen, dont heureusement l'épée tourna et n'atteignit point du tranchant. Sans cela, ce coup finissait et le combat et les aventures de notre héros; mais la fortune, qui le réservait pour de plus grandes entreprises, fit que le fer du Biscayen, en descendant sur l'épaule, emporta seulement tout ce côté de l'armure, une portion du casque, et la moitié de l'oreille. O Dieu puissant, qui pourrait exprimer la colère de don Quichotte! Il se relève sur ses étriers, saisit son épée à deux mains, et la fait tomber comme une montagne sur la tête de son ennemi. Malgré le coussin qui la défendait, le coup fut si fort, si terrible, que le sang coula dans l'instant par la bouche et par les narines du malheureux Biscayen. Il était par terre, s'il n'eût embrassé le cou de sa mule. La mule, effrayée, se met à courir, saute, rue, et jette son maître. Don Quichotte à pied vole à lui, lève son épée, et lui crie de se rendre, ou qu'il va lui couper la tête. Le Biscayen était si étourdi, qu'il ne pouvait pas répondre. Notre héros, dans sa fureur, ne l'aurait pas épargné; mais les dames du carrosse, jusqu'alors tremblan-

tes spectatrices du combat, accoururent auprès du vainqueur pour lui demander en grâce de ne pas tuer leur écuyer. Don Quichotte répondit avec une gravité fière: Illustres princesses, je consens à ce que vous désirez, et je n'y mets qu'une condition; c'est que ce chevalier ne manquera point d'aller jusqu'au Toboso se présenter de ma part à la belle doña Dulcinée, pour qu'elle ordonne de son sort. Les pauvres dames, sans demander ce que c'était que cette Dulcinée, promirent tout au nom du Biscayen; et don Quichotte content laissa la vie au vaincu.

CHAPITRE X.

Conversation intéressante entre don Quichotte et son écuyer.

Sancho, à peine échappé aux valets des bénédictins, était resté témoin du combat, en priant Dieu pour don Quichotte. Le voyant vainqueur et prêt à remonter sur Rossinante, il accourut promptement se mettre à genoux devant lui, prit sa main, la baisa, et d'une voix respectueuse: Mon bon maître, lui dit-il, si votre seigneurie avait pour agréable de me faire présent de l'île que vous venez de gagner, vous pouvez être certain que je la gouvernerai de manière à vous rendre satisfait. Mon pauvre ami, répondit don Quichotte, ce ne sont point ici des aventures d'îles, ce sont de simples rencontres où tous les profits se bornent souvent à revenir avec la tête cassée ou une oreille de moins. Prends patience; une autre occasion te vaudra le gouvernement. Sancho le remercia, lui baisa la main; et, après l'avoir aidé à remonter sur Rossinante, il le suivit au trot de son âne.

Notre héros, à peu de distance, quitta le grand chemin pour entrer dans un bois. Écoutez, lui dit l'écuyer, je pense qu'il serait prudent de nous retirer dans quelque église. Vous avez laissé bien malade celui que vous avez combattu; si la sainte Hermandad en a connaissance, elle commencera par nous conduire en prison. Une fois là, Dieu sait quand on en sort. Eh! où as-tu vu, reprend don Quichotte, où as-tu jamais lu qu'un chevalier errant ait été mis en justice pour avoir envoyé ses ennemis dans le Tartare? — Monsieur, je ne connais pas le Tartare, mais je connais la prison, et je sais que la sainte Hermandad y envoie ceux

qui se battent en duel. — Ne crains rien, ami, ne crains rien; si l'Hermandad m'attaquait, c'est moi qui la ferais captive. Mais réponds sans flatterie, as-tu vu sur la terre habitable un chevalier plus vaillant que moi? As-tu trouvé dans les histoires que tu as lues quelqu'un plus ardent à l'attaque, plus opiniâtre dans la défense, plus adroit en parant les coups, plus vigoureux en les frappant? — Ma foi, je vous dirai, monsieur, que je n'ai pas beaucoup lu d'histoires, parce que je ne sais ni lire ni écrire; mais je gagerais bien que jamais je n'ai servi un maître aussi hardi que vous. Prions Dieu seulement que cette hardiesse ne nous mène pas où je disais. Pour le présent, votre seigneurie devrait panser son oreille, d'où il sort beaucoup de sang. J'ai dans le bissac un peu de charpie avec de l'onguent blanc, que je vais vous donner. — Ah! mon ami, si j'avais songé à faire une petite fiole du baume de Fierà-bras, nous n'aurions besoin d'aucun remède. — Qu'est-ce que cette drogue-là? — C'est un baume dont j'ai la recette, avec lequel on se moque des blessures et de la mort. Quand une fois je l'aurai fait, Sancho, et que je t'aurai donné la fiole, si tu me vois, dans un combat, coupé par le milieu du corps, ce qui nous arrive presque tous les jours, tu n'as qu'à ramasser promptement la moitié qui sera par terre, la rapprocher, avant que le sang se fige, de l'autre moitié restée sur la selle, en prenant garde de les bien ajuster ensemble; après cela, tu me feras boire seulement deux doigts de mon baume, et tu me verras frais et sain comme une pomme de reinette. — Si cela est, monsieur, je renonce dès ce moment au gouvernement de l'île, et je ne vous demande pour récompense de mes services que la recette de ce baume-là. Je suis toujours sûr de la vendre trois ou quatre réaux l'once, et cela me suffira pour passer ma vie honorablement. Il s'agit de savoir s'il coûte beaucoup à faire. — Avec moins de trois réaux on en à plus de six pintes. — Et, mardi! qu'attendez-vous donc? enseignez-moi cette recette. — Va, mon ami, ce secret n'est rien; je t'en apprendrai bien d'autres. A présent panse mon oreille, je t'avoue qu'elle me fait mal.

Sancho tira du bissac de l'onguent et de la charpie; mais quand don Quichotte aperçut que son casque était brisé, il fut sur le point d'en perdre l'esprit. O créateur de toutes choses, s'écria-t-il en tirant son épée et levant les yeux vers le ciel, recevez le serment que je fais de ne manger pain sur nappe, de ne m'approcher de ma femme, d'observer encore beaucoup d'autres choses dont je ne me souviens point, mais qu'observa le marquis de Mantoue dans une occasion semblable, jusqu'à ce que je me

sois vengé de l'insolent qui m'a fait cet affront. Vous ne prenez pas garde, interrompit Sancho, que, si le chevalier s'en va trouver madame Dulcinée comme vous le lui avez ordonné, vous n'avez plus rien à lui demander. Ce que tu dis là, reprit don Quichotte, est raisonnable; j'annule le serment que je viens de faire pour ce qui regarde ma vengeance; mais je le confirme et le renouvelle jusqu'à ce que j'aie conquis un casque aussi bon, aussi précieux que le fameux armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant. — Ne jurez donc pas comme cela, monsieur; vous pourriez vous damner pour rien. Si nous sommes long-temps à trouver un homme avec un casque, dans un pays où l'on ne voit que des muletiers et des charretiers, resterez-vous sans manger de pain, pour faire comme le marquis de Mantoue? — Qu'oses-tu dire? Je suis sûr qu'il ne se passera pas deux heures sans que nous voyions arriver ici un plus grand nombre de chevaliers qu'il n'en a paru au siége d'Albraque. — Je ne m'y oppose point; et Dieu veuille que cette fois-ci nous puissions attraper cette île qui me fait tant soupirer! — Tu l'auras, n'en doute point. D'ailleurs, si elle te manquait, n'avons-nous pas le royaume de Danemarck, ou celui de Sobradise, qui se trouvent là tout portés, et qui te conviendront encore mieux, puisqu'ils sont en terre ferme? Mais, ajouta-t-il, laissons cela, et dis-moi si tu n'aurais point quelque chose à me donner à manger, en attendant que nous puissions nous retirer dans un château pour y passer la nuit, et faire mon baume; car, pardieu! je souffre beaucoup de mon oreille. — J'ai bien là un peu de pain, avec un ognon et du fromage. Je n'ose guère présenter cela à un chevalier de votre importance. — Tu me connais mal, ami. Si tu avais lu comme moi toutes les histoires de chevalerie, qui ne laissent pas d'être nombreuses, tu saurais que mes braves confrères ne se mettaient jamais à table, si ce n'est dans les banquets des rois. Le reste du temps ils vivaient de l'air; et comme ils étaient hommes cependant, et qu'un peu de nourriture leur était nécessaire à la longue, nous pouvons croire que dans les forêts, dans les déserts qu'ils parcouraient, sans y trouver sans doute de cuisinier, leurs repas étaient quelques mets rustiques, tels que ceux que tu me présentes. Suivons, suivons leur exemple, et ne cherchons pas à rien innover. — Cela étant, monsieur, désormais je fournirai le bissac suivant les règles de la chevalerie; c'est-à-dire, de fruits secs pour vous, et pour moi qui ne suis qu'un écuyer, de quelque chose de plus nourrissant. — Je ne t'ai pas dit, Sancho, que nous ne devions manger que des fruits secs, mais qu'il était vraisemblable que c'était la

nourriture ordinaire des chevaliers, ainsi que certaines herbes que je connais. — Ah! tant mieux, monsieur, je suis bien aise que vous connaissiez ces herbes-là; car m'est avis que quelque jour nous en aurons sûrement besoin.

En s'entretenant ainsi, nos deux aventuriers dînaient ensemble. Le désir de trouver un gîte avant la nuit leur fit abréger leur frugal repas; mais, malgré leur diligence, le soleil déjà couché les força de gagner quelques cabanes de chevriers qu'ils découvrirent près de là. Sancho ne se consolait point de ne pas coucher dans un bon village: don Quichotte, au contraire, était charmé de passer la nuit à la belle étoile, parce qu'il lui semblait que cette manière de dormir confirmait d'autant mieux sa chevalerie.

CHAPITRE XI.

Don Quichotte chez les chevriers.

Notre héros fut bien reçu par les habitans des cabanes. Sancho, après avoir accommodé de son mieux Rossinante et son âne, s'en vint à l'odeur de certains morceaux de chevreau qui cuisaient dans une marmite. Il les regardait avec complaisance, et attendait impatiemment que les chevriers les eussent retirés du feu pour les placer sur des peaux qu'ils étendirent par terre. Cette rustique table étant dressée, ces bonnes gens, au nombre de six, invitèrent amicalement leurs hôtes à s'asseoir au milieu d'eux. Ils traitèrent notre chevalier avec une politesse plus franche que recherchée, et ne trouvèrent rien de mieux, pour lui donner un siége distingué, que de renverser une auge, sur laquelle le héros s'assit. Sancho se tenait debout, prêt à lui servir à boire dans une grande coupe de corne. Don Quichotte le voyant ainsi: Sancho, dit-il, afin que tu saches combien la chevalerie renferme d'excellentes choses, combien tous ceux qui ont quelque rapport avec elle sont près d'arriver aux honneurs, je veux que tu te places à mes côtés, que tu ne fasses qu'un avec ton maître, que tu manges et boives avec lui. La chevalerie est comme l'amour, elle est mère de l'égalité. Monsieur, répondit Sancho, je remercie votre seigneurie; mais pourvu qu'il ne me manque rien, j'aime mieux manger debout, en tête à tête avec moi, qu'assis auprès d'un empe-

reur; et, s'il faut parler franchement, je préfèrerais encore un morceau de pain avec un ognon, dans un petit coin, libre et seul, à tous les bons dindes rôtis de ces grandes tables où il faut prendre garde à mâcher doucement, à ne pas boire à sa soif, à s'essuyer la bouche, à ne point tousser ou éternuer quand il vous en prend fantaisie. Je n'aime point la gêne, monsieur; ainsi je vous prie de vouloir bien me troquer ces beaux honneurs contre d'autres choses de plus de profit. Viens toujours t'asseoir, reprit don Quichotte; Dieu élève ceux qui s'humilient. Alors le prenant par le bras, il le plaça près de lui.

Les chevriers, qui n'entendaient rien à ce discours, les écoutaient en silence, mangeant et regardant leurs hôtes qui soupaient de bon appétit. Après que les viandes furent achevées, on les remplaça par une moitié de fromage aussi dur que du ciment, et par des glands du pays, qui sont meilleurs que des noisettes. Pendant ce temps, la grande coupe, tantôt pleine, tantôt vide, faisait sans cesse la ronde; si bien que de deux outres de vin il n'en restait qu'une à la fin du souper. Don Quichotte, n'ayant plus faim, prit une poignée de glands; et les considérant dans sa main ouverte:

Heureux siècle, s'écria-t-il, âge fortuné que nos pères avaient nommé l'âge d'or, non que cet or, divinité de notre siècle de fer, fût plus commun que de nos jours, mais parce que les funestes mots du *tien* et du *mien* étaient ignorés! dans ce saint temps d'innocence, tous les mortels naissaient avec un droit égal à tous les biens de la terre; ils n'avaient besoin, pour soutenir leur vie, que de cueillir les fruits savoureux que les chênes leur prodiguaient. Les fontaines claires, les ruisseaux limpides, roulant à leurs pieds des flots de cristal, venaient leur offrir des eaux bienfaisantes. Les laborieuses abeilles, établissant leur république dans le creux des rochers, des arbres, leur abandonnaient libéralement le miel délicieux qu'elles tiraient des fleurs. Le robuste liége se dépouillait de lui-même de son écorce légère, pour que l'homme pût en couvrir le simple asile qu'il s'était formé contre l'inclémence des airs. La paix, l'amitié, gouvernaient le monde. L'avide et ingrat laboureur n'osait pas d'un fer acéré déchirer le sein de la terre, qui, sans attendre ses souhaits, lui présentait en abondance tout ce qui pouvait satisfaire et ses besoins et ses plaisirs. Alors les bergères naïves, sans autre habit que le simple voile dont la pudeur les couvrit toujours, allaient parcourant les campagnes, belles de leurs seuls attraits, ne connaissaient d'autres ornemens qu'une guirlande de lierre, et plus touchantes avec leurs cheveux tombant en tresses sur leur

épaules que celles que l'on voit parées de la fine pourpre de Tyr, ou des trésors qu'une oisive industrie invente et varie sans cesse. Alors l'amour, le pur amour, n'était que l'expression sincère de ce que sentaient les âmes; la bouche n'exagérait point ce qu'un tendre cœur lui dictait. Nul ne pouvait vouloir tromper, le mensonge était inconnu. La justice, tant outragée de nos jours par la faveur ou l'intérêt, n'avait pas besoin de son glaive, et sa balance était tenue par l'équité naturelle. La jeune vierge solitaire n'avait point à craindre de ravisseur; elle ne devenait la conquête que de l'amant qu'elle avait choisi. Mais à présent, partout attaquée, toujours entourée des piéges du vice, l'innocence n'a plus d'asile. Le crime marche la tête levée, et règne sur cet univers. Aussi, pour opposer une digue aux affreux progrès de la corruption, bientôt on se vit obligé d'instituer la chevalerie, qui seule fournit du moins quelques défenseurs à la veuve, quelques appuis à l'orphelin. J'ai l'honneur d'en être, mes frères, et je vous prie de recevoir mes sincères remercîmens de la bonne réception que vous m'avez faite.

C'était une poignée de glands qui avait rappelé l'âge d'or à notre bon chevalier, et avait valu aux chevriers cette longue et belle harangue. Ils l'écoutèrent avec une espèce d'admiration. Sancho écoutait aussi, tout en mangeant des glands, et visitant l'outre de vin qu'on avait pendue à un liége. Lorsque don Quichotte eut fini, un des chevriers lui dit: Seigneur, comme notre intention est de vous offrir ce que nous avons de mieux, nous vous prions d'entendre chanter un de nos jeunes camarades qui a fait toutes ses études, a beaucoup d'esprit, joue du violon, et, pardessus cela, est fort amoureux. Il ne tardera pas à venir. Le chevrier parlait encore lorsqu'on entendit le son du violon, et l'on vit paraître un berger de bonne mine, de vingt-deux ans à peu près. Antoine, lui dit le chevrier, je viens de vanter à notre hôte les talens que nous te connaissons; prouve-lui que dans nos montagnes on sait un peu de musique. Assieds-toi donc, et fais-nous le plaisir de chanter cette romance que ton oncle le bénéficier a composée sur tes amours. Je le veux bien, répondit Antoine. Aussitôt, assis sur un tronc de chêne, il accorda son violon, et d'une voix agréable se mit à chanter ces paroles:

Enfin ton âme s'est trahie,
L'amour éclate en tes rigueurs;
Tes dédains, aimable Eulalie,
Deviennent pour moi des faveurs.

Lorsque je parais à ta vue,
Par toi le silence est gardé:
Tu fuis bientôt; peine perdue!
En partant tu m'as regardé.

Quand les bergères vont te dire
Les tendres vers que j'ai chantés,
Tu ne réponds rien; c'est m'instruire
Que tu les as bien écoutés.

Tu trouves toujours des excuses
Pour ne pas danser avec moi:
Je suis le seul que tu refuses;
Je serais donc choisi par toi.

Ah! crois-moi, charmante Eulalie,
Ne perdons point ainsi nos jours;
Songe bien que toute la vie
Et trop courte pour les amours.

Le chevrier finit sa romance, et don Quichotte en demandait une autre; mais Sancho, qui avait plus d'envie de dormir que d'écouter des chansons, s'y opposa formellement. Votre seigneurie, dit-il, ne réfléchit pas que ces bonnes gens ont travaillé toute la journée, et qu'ils ont besoin de repos. Je t'entends, reprit don Quichotte, tes fréquentes visites à l'outre de vin t'ont rendu le sommeil plus nécessaire que la musique. Ah! Dieu soit béni! répondit l'écuyer, chacun de nous en a pris sa part. J'en conviens, ajouta le héros: mais va dormir, si tu veux; ceux de ma profession veillent sans cesse. Viens auparavant panser mon oreille. Un des chevriers voulut voir la blessure; il assura don Quichotte qu'avec le remède qu'il allait lui donner il serait promptement guéri. En effet, il courut chercher un peu de romarin, dont il fit, avec du sel, une espèce de cataplasme, qui, appliqué sur le mal, suspendit bientôt la douleur.

CHAPITRE XII.

Histoire de Marcelle.

Dans ce moment arriva du village un jeune chevrier qui dit en entrant: Mes amis, savez-vous la nouvelle? Comment veux-tu que nous la sachions? lui répondit l'un d'entre eux. — Le pauvre Chrysostôme est mort; et l'on dit que c'est d'amour pour cette terrible Marcelle, la fille de Guillaume le riche. — Pour Marcelle? — Pour elle-même. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Chrysostôme, dans son testament, demande à être enterré au milieu de la campagne, comme un Maure, et veut que ce soit auprès de la fontaine du Liége, parce que c'est là qu'il a vu Marcelle pour la première fois. Nos ecclésiastiques s'y opposent; ils disent que cela ressemble trop aux païens. Mais Ambroise, le grand ami du défunt, entend que tout s'exécute suivant la volonté de Chrysostôme. Cela fait beaucoup de bruit au village. On croit pourtant qu'à la fin Ambroise l'emportera, et que demain l'enterrement aura lieu avec une grande pompe. Je pense que ce

sera beau à voir, et je n'y manquerai point, si je puis. — Nous irons tous avec toi, et nous tirerons au sort à qui gardera nos chèvres. Je les garderai, Pierre, dit alors un autre chevrier: ne m'en remercie pas trop, parce que j'ai une épine dans le pied qui m'empêche de marcher. Monsieur Pierre, interrompit don Quichotte, je vous prie de m'expliquer ce que c'est que ce Chrysostôme et cette Marcelle.

Monsieur le chevalier, répondit Pierre, le pauvre défunt était un riche gentilhomme de ce pays, qui, après avoir fini ses études à Salamanque, revint demeurer dans notre village. Il était regardé comme fort habile, et savait surtout admirablement bien tout ce qui se passe là-haut dans le ciel entre le soleil et la lune, dont il nous annonçait à point nommé les éclises. Il faut dire éclipses, reprit don Quichotte. — A la bonne heure, monsieur! Il nous prédisait aussi quand l'année devait être abondante ou estérile. — Dites donc stérile, vous mettez un *e* de trop. — Oh! si vous me chicanez pour si peu de chose, nous n'en finirons jamais. Je vous dis donc que ce jeune gentilhomme était fort aimé, fort considéré dans le village, parce qu'il avait tant d'esprit, que c'était lui qui faisait nos cantiques pour Noël, ainsi que les dialogues de nos petits garçons à la fête-dieu; tout le monde les admirait. Or il arriva que, peu de temps après son retour de Salamanque, nous le vîmes tout d'un coup paraître habillé en berger, avec la pelisse de peau de chèvre, conduisant un beau troupeau. Un de ses compagnons d'études, son grand ami, nommé Ambroise, avait de même quitté la robe d'écolier pour l'habit de berger, et suivait Chrysostôme dans la campagne. D'abord cela nous étonna d'autant plus, que son père venait de mourir, et lui avait laissé beaucoup de bien: et Chrysostôme le méritait, car il était charitable, doux, libéral, compatissant; tout cela se voyait sur son bon visage. On sut bien qu'il ne s'était fait berger que parce qu'il était amoureux de la belle Marcelle, qu'il voulait suivre dans ces montagnes. Cette Marcelle, dont peut-être vous ne trouveriez pas la pareille en cent ans, mérite que je vous parle d'elle plus au long.

Vous saurez donc, mon cher monsieur, qu'il y avait chez nous un laboureur appelé Guillaume, encore plus riche que le père de Chrysostôme. Ce laboureur eut une fille dont la mère mourut en couches. Cette pauvre mère était bien la plus brave femme du pays. Il me semble que je la vois encore avec son visage rond, qui ressemblait à la lune, et des yeux brillans comme deux soleils: avec cela, bonne pour les pauvres, allant les chercher quand ils ne venaient pas, et leur donnant tout ce qu'elle

avait. Si celle-là n'est pas en paradis, je ne sais pas où nous irons. Son mari, Guillaume, eut tant de chagrin d'avoir perdu cette excellente femme, qu'il en mourut bientôt après, laissant sa fille Marcelle héritière de ses gros biens, sous la tutelle d'un oncle ecclésiastique et bénéficier dans notre endroit. La petite Marcelle grandit, et devint si belle, si belle, que l'on jugea dès-lors qu'elle surpasserait la beauté de sa mère. C'est ce qui arriva quand elle eut quinze ans. Personne ne pouvait la voir sans l'admirer; et presque tous les jeunes garçons devenaient fous d'amour pour elle. Son oncle l'élevait avec beaucoup de soin, et la tenait renfermée; mais sa beauté fit tant de bruit, que les meilleurs partis de nos environs, attirés par cette beauté aussi-bien que par la dot, vinrent tous en foule prier, solliciter, presser le vieux oncle. Celui-ci ne demandait pas mieux que de marier sa nièce; mais il voulait que ce ne fût que de son consentement. C'était un saint homme que cet ecclésiastique, qui ne cherchait point à profiter de la fortune de Marcelle. Tout le village lui rendait cette justice; et soyez sûr que chez nous, quand un prêtre fait dire du bien de lui à ses paroissiens, c'est qu'il mérite qu'on en dise.

Vous avez raison, interrompit don Quichotte. Continuez votre histoire, que vous contez à merveille, et qui me paraît excellente. — Monsieur, c'est vous qui êtes bon.

L'oncle proposait à sa nièce tous les marieurs qui se présentaient, en la priant de choisir; mais elle répondait toujours que le mariage ne la tentait pas, qu'elle était encore bien jeune, et d'autres raisons assez raisonnables. Le bon prêtre, sans la tourmenter, attendait que le goût lui vînt de prendre un mari à sa fantaisie; parce qu'il disait souvent, et c'était bien dit, que les pères ne doivent jamais forcer les enfans, que cela cause ensuite tout plein de malheurs. Le temps se passait dans ces pourparlers, quand voilà que tout d'un coup, au moment que nous nous y attendions le moins, cette mignarde Marcelle se fait bergère; et, sans écouter son oncle qui la détournait de sa résolution, elle se met à garder son propre troupeau avec les filles du village. Vous vous imaginez bien qu'aussitôt que cette beauté-là fut au grand air, toute la bande des amoureux, riches, pauvres, fermiers, gentilshommes, se mit à courir après. Nous eûmes ici une armée de nouveaux bergers. Le pauvre Chrysostôme fut du nombre, car il adorait Marcelle; il en perdait le boire et le manger. Il ne faut pas croire au moins que Marcelle, pour avoir choisi cette manière de vivre si libre, ait jamais donné la moindre prise aux mauvaises langues. Au contraire,

de tous ces amoureux qui la suivent avec des intentions bien honnêtes, puisqu'ils n'ont en vue que le mariage, il n'y en a pas un qui puisse se vanter qu'elle lui ait seulement donné la plus petite espérance. Elle ne les fuit point du tout, elle cause fort bien avec eux, leur fait même politesse quand l'occasion s'en présente; mais si l'on s'avise de lui dire un petit mot qui ait rapport à cela, oh! bon soir! je vous réponds qu'on n'y revient pas deux fois.

De cette manière, monsieur le chevalier, je vous dirai que cette fille, chez nous, est comme une espèce de peste, parce que sa beauté tourne la tête à tous ceux qui la regardent; ensuite sa sévérité les réduit au désespoir, et les rend encore plus fous. Si vous demeuriez quelque temps ici, vous n'entendriez dans ces montagnes que des plaintes, que des reproches de ces pauvres amoureux. Il n'y a pas un de nos arbres où l'on ne voie écrit le nom de Marcelle. On ne peut faire quatre pas sans trouver ici un berger qui pleure; là, un autre qui chante; plus loin, celui-ci passe la nuit sur un rocher, pour dire aux étoiles que Marcelle ne l'aime point; celui-là reste à l'ardeur du soleil, pour se plaindre d'elle tant que la journée dure; et Marcelle, pendant ce temps, rit et se moque de tous. Nous attendons avec impatience de voir par où finira cette fierté, et quel sera l'heureux mari qui doit mettre à la raison cette beauté si terrible. En attendant, elle a fait mourir ce malheureux Chrysostôme. Je vous exhorte, monsieur le chevalier, à vous trouver demain à son enterrement, où sûrement il y aura foule, car le défunt avait beaucoup d'amis.

Don Quichotte assura le pâtre qu'il n'aurait garde d'y manquer, et le remercia du plaisir que lui avait fait son histoire. Sancho, qui depuis long-temps donnait au diable le chevrier, et Marcelle, et Chrysostôme, engagea son maître à s'aller coucher. Notre héros se retira dans la cabane de Pierre, où il passa la nuit à soupirer pour Dulcinée, afin d'imiter les amans de Marcelle. L'écuyer s'arrangea sur de la paille entre son âne et Rossinante, et dormit, non comme un amoureux, mais comme un homme très fatigué.

CHAPITRE XIII.

Comment don Quichotte se rendit aux funérailles de Chrysostôme.

L'AURORE commençait à peine à éclairer l'orient, que les chevriers, déjà debout, vinrent demander au chevalier s'il persistait dans son dessein d'aller voir l'enterrement de Chrysostôme. Don Quichotte se leva, donna l'ordre à Sancho de seller Rossinante, et, de compagnie avec les chevriers, se mit aussitôt en chemin.

Ils n'avaient pas fait un quart de lieue qu'ils rencontrèrent six bergers couverts de pelisses noires, couronnés de laurier-rose et de cyprès, portant à la main des bâtons de houx. Avec eux venaient deux gentilshommes bien montés, suivis de trois valets à pied. Les deux troupes, en se joignant, se saluèrent avec politesse; et, se disant qu'elles allaient au même lieu, elles marchèrent ensemble.

Un des deux gentilshommes à cheval, après avoir lié la conversation avec don Quichotte sur la mort funeste de Chrysostôme, et sur l'étrange caractère de la bergère Marcelle, prit la liberté de demander à notre héros pourquoi, dans la profonde paix dont on jouissait en Espagne, il allait armé de la sorte. Ma profession m'y oblige, lui répondit don Quichotte, le repos et la mollesse ne conviennent qu'aux habitans efféminés de la cour: mais les travaux, les veilles, les armes, sont l'apanage de ces guerriers si renommés dans le monde sous le nom de chevaliers errans; j'ai l'honneur d'en faire partie, quoique sans doute le moins grand de tous.

Le gentilhomme, qui s'appelait Vivalde, et qui avait de l'esprit, fut un peu surpris de cette réponse; et voulant connaître davantage cet homme au moins extraordinaire, il le pria de lui dire ce qu'il entendait par des chevaliers errans. Je m'étonne, reprit don Quichotte, que votre seigneurie ne connaisse pas l'histoire de la Grande-Bretagne, et de ce fameux roi Artus qui vit encore enchanté sous la figure d'un corbeau: tradition si révérée, qu'aucun Anglais, depuis ce temps, n'a jamais osé tuer de corbeau. Sous ce grand roi fut institué l'ordre des chevaliers de la table ronde. Alors vivaient la reine Genièvre, son amant Lancelot du Lac, et cette bonne dame Quintagnone, la respectable médiatrice de leurs touchantes amours. Depuis cette époque, les grandes actions des Amadis, des Florismarte, des Tiran-le-Blanc, de beaucoup d'autres guerriers illustres, ont propagé, soutenu cet ordre si beau jusqu'à nos jours, où,

comme vous le savez, nous avons tous presque vu et connu l'invincible don Bélianis. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, dont j'ai l'honneur de vous répéter que je fais profession, quoique assurément très inférieur aux héros que j'ai nommés, mais tâchant du moins de les imiter en parcourant les déserts, et cherchant les aventures.

Vivalde, après ce discours, devina ce qu'était don Quichotte. Comme ils avaient encore du chemin à faire, il voulut s'en amuser; et affectant beaucoup de sérieux: Seigneur chevalier, dit-il, vous avez choisi, ce me semble, la plus dure des professions; celle des chartreux n'est pas si austère. Elle peut être aussi austère, répond le héros; mais aussi utile, non: car les religieux, tranquilles dans le sein de l'abondance, n'ont qu'à prier Dieu pour le bonheur des hommes; or c'est nous qui donnons ce bonheur, c'est nous qui faisons ce que les religieux demandent; et ce n'est pas dans une cellule, à l'abri des injures du temps, que nous acquittons nos devoirs; c'est en plein air, au soleil d'été, aux frimas d'hiver, à coups de lance et d'épée. Nous sommes le bras de Dieu sur la terre, les ministres de sa justice. Cette mission, moins sainte peut-être, mais plus difficile, plus rude que la vie contemplative, ne peut se remplir qu'à force de travaux, de peines, de sueurs, de sang. Si quelques-uns de nous ont fini par être empereurs, croyez, monsieur, soyez sûr qu'il leur en a coûté cher; et que, sans les sages enchanteurs qui les ont aidés, ils auraient peut-être trouvé quelque mécompte dans leurs espérances.

Je suis de votre avis, reprit Vivalde: mais il me semble avoir ouï dire une chose qui me fait de la peine; c'est que ce n'est point du tout par amour de la vertu, par un véritable désir de plaire à Dieu en servant les hommes, que les chevaliers errans se livrent à de si grands travaux: c'est uniquement pour se rendre plus agréables à une certaine dame à laquelle ils rapportent tout, dont ils ont toujours le nom à la bouche, qu'ils invoquent dans les combats, comme si c'était leur divinité. Je vous avoue qu'à mes yeux un but aussi peu chrétien diminue beaucoup leur mérite. Monsieur, répondit don Quichotte, c'est une coutume si ancienne, si révérée parmi nous, qu'elle ne peut se changer. Il est reçu, il est consacré par une infinité d'exemples, que tout chevalier, au moment d'entreprendre une grande aventure, élève tendrement ses yeux vers celle qui règne sur ses pensées. Il est même obligé, quoique certain de n'en être pas entendu, de lui adresser entre ses dents quelques paroles de tendresse, de soumission, de confiance. Cela n'empêche pas, mon-

sieur, que l'amour de la vertu ne soit le mobile de ses actions. Mais il se soumet à l'usage; il sait que le ciel serait plutôt sans étoiles qu'un chevalier errant sans dame, que l'amour est notre essence, que c'est lui qui constitue un vrai chevalier; et, si vous en avez connu qui ne fussent point amoureux, je les tiens pour non légitimes, pour des usurpateurs de la chevalerie, dans laquelle ils se sont glissés par surprise, par supercherie, comme des filous ou des larrons.

Ne vous fâchez pas, dit Vivalde; et daignez vous rappeler que don Galaor, frère d'Amadis, n'eut jamais de dame connue. Il me semble pourtant que sa gloire n'en a pas été ternie. Une hirondelle ne fait pas le printemps, interrompt notre héros; d'ailleurs, monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, je sais de très-bonne part que ce Galaor, qui se permettait à la vérité de faire sa cour à beaucoup de belles, aimait au fond une certaine dame à laquelle il se recommandait, sans que cela fit du bruit. — Puisqu'il est ainsi, je ne doute point qu'un chevalier tel que vous ne soit esclave de l'amour. J'ose supplier votre seigneurie, à moins qu'elle ne se pique d'être aussi discrète que don Galaor, de nous apprendre le nom, de nous dépeindre les charmes de cette heureuse beauté qui doit désirer sans doute que l'univers soit informé de son pouvoir sur votre cœur.

Don Quichotte alors fit un grand soupir: Hélas! reprit-il, j'ignore si cette douce ennemie approuve ou non que je publie l'honneur de vivre dans ses fers. Tout ce que je puis répondre aux questions polies que vous me faites, c'est qu'elle se nomme Dulcinée, et qu'elle est du Toboso; quant à sa qualité, monsieur, elle doit être au moins princesse, puisqu'elle est reine de mes destinées. Ses attraits sont au-dessus de tout ce que l'imagination des poëtes peut inventer de plus parfait. L'or fin compose ses cheveux; son front ressemble aux champs élysées; ses sourcils sont deux arcs-en-ciel, ses yeux des soleils, ses joues des roses, ses lèvres du corail, ses dents des perles; son cou fait honte à l'albâtre, son sein au marbre, ses mains à l'ivoire, son teint à la neige; et tout ce qu'on ne voit pas, monsieur, autant que je le présume, ne peut trouver d'objets de comparaison. Je voudrais savoir, répliqua Vivalde, à quelle puissante famille elle appartient. — Monsieur, je ne vous dirai point qu'elle descend des Curtius, des Scipions, des Caïus de Rome antique, ni des Colonnes, des Ursins de Rome moderne: elle ne vient pas non plus des Moncades, des La Cerda, des Manriques, des Mendoze, ou des Gusman de notre Espagne; non plus que des Ménézès ou des Gastro de Portugal: elle est d'une maison du Toboso de la Manche,

maison nouvelle peut-être, mais qui n'en sera pas moins la tige des familles les plus illustres: et point de réflexion, s'il vous plaît, si ce n'est aux conditions qu'écrivit Zerbin au-dessous des armes du fameux Roland: *Pour y toucher il faut combattre.*

Les chevriers écoutaient cet entretien avec une grande attention, et commençaient à soupçonner que don Quichotte n'était pas très sage. Le seul Sancho, qui croyait aveuglément tout ce que disait son maître, qu'il connaissait depuis l'enfance pour le plus honnête homme du monde, ne pouvait comprendre qu'étant si voisin du Toboso, il n'eût jamais entendu parler de cette belle princesse Dulcinée. Il suivait la troupe en réfléchissant à cette singularité, lorsqu'on vit descendre entre deux montagnes une vingtaine de bergers couverts de pelisses noires et couronnés de cyprès. Six d'entre eux portaient un cercueil. Voilà, dit un des chevriers, le corps du pauvre Chrysostôme. Alors on se hâta d'arriver, en même temps que le convoi, près d'une fosse que quatre bergers creusaient au pied d'un rocher.

CHAPITRE XIV.

Fin de l'histoire de Marcelle.

Les deux troupes s'étant saluées, don Quichotte et ceux qui venaient avec lui considérèrent le cercueil, où l'on voyait un jeune homme d'environ trente ans, en habit de berger, et presque couvert de fleurs. La mort ne l'avait point défiguré; son visage était encore beau. Autour de lui, dans sa bière, étaient des livres et des manuscrits. Ceux qui creusaient la fosse, comme ceux qui le contemplaient, observaient un profond silence, qui fut enfin rompu par un des pasteurs: Ambroise, dit-il, vous qui désirez qu'on exécute ponctuellement les dernières volontés de Chrysostôme, regardez bien si c'est là le lieu qu'il indique dans son testament. Oui, répondit tristement Ambroise, c'est ici que mon malheureux ami m'a raconté souvent son funeste amour; c'est ici que, pour la première fois, il aperçut cette barbare Marcelle, qu'il osa lui faire l'aveu d'un sentiment aussi pur que tendre; et c'est ici que la cruelle, par ses dédains, par ses mépris, le réduisit à un désespoir qui bientôt lui ôta la vie. L'infortuné Chrysostôme a

désiré que sa tombe fût là. Messieurs, ajouta-t-il en se retournant vers don Quichotte et les autres, ce corps, que vous ne pouvez regarder sans être émus de compassion, renfermait une des plus belles âmes que le ciel ait jamais formées. C'est tout ce qui reste de ce Chrysostôme si vanté pour son esprit, si aimé pour sa douceur, le modèle des vrais amis, l'exemple des cœurs bienfaisans, magnifique sans vanité, sage sans affectation, possédant toutes les vertus, qu'il rendait plus aimables par sa gaieté. Il aima, il fut haï; l'infortuné soupira pour une insensible; il ne put attendrir un cœur de pierre dont il avait fait dépendre toute sa félicité. La mort, la douloureuse mort, au milieu de ses plus beaux jours, fut sa seule récompense; et cette mort fut l'ouvrage de la bergère qu'il avait tant célébrée, de celle qui, dans les vers de mon ami, serait sûre de vivre à jamais, si je n'avais reçu l'ordre exprès d'ensevelir dans sa tombe ces monumens de son amour.

Vous ne serez pas assez cruel, dit Vivalde, pour obéir à cet ordre. Par piété pour votre ami, vous devez conserver ses ouvrages; ils ajouteront à sa gloire. Nous savons l'histoire de ses amours; elle nous a vivement touchés; et nous nous sommes détournés de notre route pour assister aux funérailles de celui que nous plaignons. Nos regrets nous rendent dignes de connaître les vers que faisait Chrysostôme; et je vous demande la permission d'en sauver au moins quelques-uns.

Alors, sans attendre de réponse, Vivalde étendit la main, et saisit le premier papier. Gardez celui-là, dit Ambroise: mais laissez-moi, pour les autres, accomplir la volonté de Chrysostôme. Tout le monde fut impatient de connaître le papier que tenait Vivalde; il ne se fit pas presser, et lut à haute voix ces stances:

Heureux qui voit chaque matin,
Dans son humble et champêtre asile
Briller un jour pur et serein
Que doit suivre une nuit tranquille!

Sans regret comme sans désir,
Il cultive en paix la sagesse;
Le travail, père du plaisir,
L'occupe et le distrait sans cesse.

Pour lui les oiseaux chantent mieux;
Les forêts ont plus de verdure;
Son esprit, son cœur et ses yeux
Ne perdent rien de la nature.

De ce destin j'aurais joui:
La fortune pour mon partage
Me donna tous les biens du sage;
J'avais plus, j'avais un ami.

De l'amour j'ai senti la flamme;
Et les tourmens et les douleurs
Ont aussitôt rempli mon âme:
J'étais heureux; j'aimai; je meurs.

Vivalde pleurait en finissant ces vers, et n'était pas le seul ému. Mais tous les yeux se tournèrent vers le sommet de la roche. Une bergère y parut; c'était Marcelle. Ceux qui ne l'avaient jamais vue

restèrent dans l'admiration de sa beauté; ceux qui la connaissaient déjà ne l'admiraient pas moins. Ambroise surpris, n'écoutant que la voix de l'amitié, fixa sur elle des regards de colère: Barbare, lui cria-t-il, viens-tu repaître tes yeux d'un spectacle qui doit leur plaire? Viens-tu jouir du mal que tu fis, ou éprouver si en ta présence le sang de mon ami ne va pas jaillir? Que demandes-tu? réponds-moi; quels que soient tes cruels désirs, j'ai trop bien connu, j'ai trop bien chéri l'infortuné dont tu causas la mort, pour ne pas t'obéir comme il t'obéirait.

Ambroise, lui dit la bergère, j'excuse ta juste douleur. Je ne viens point insulter à tes maux, je les plains du fond de mon âme; mais je dois me justifier des malheurs que l'on m'attribue. Je ne veux pour juge que votre équité.

Vous prétendez que je suis belle, qu'on ne peut me voir sans m'aimer, et vous me regardez comme obligée de répondre à ce sentiment. Mais l'amour dépend-il de nous? Ah! si l'on peut excuser cette passion dangereuse, c'est parce qu'elle n'est pas volontaire, parce qu'elle est l'élan rapide d'un cœur qui s'échappe malgré lui-même. L'amour s'attire alors de nos âmes cette compassion pénible que nous inspirent les insensés: et, je te le demande, Ambroise, qui pourrait jamais exiger que l'on choisît pour ses modèles les objets de notre pitié! Vous vous plaignez tous cependant de ce qu'étant belle je n'aime point. J'aurais le même droit de me plaindre, si, n'étant point belle, vous ne m'aimiez pas. Pourquoi voulez-vous me punir de cette prétendue beauté que je ne me suis point donnée? Elle flatte peu mon orgueil; et je l'aurais bientôt oubliée, si j'étais assez heureuse pour qu'on daignât l'oublier. Je n'estime, je ne chéris, je ne connais de biens sur la terre que l'innocence et la paix. C'est pour trouver l'une et conserver l'autre que j'ai choisi l'état de bergère; que, loin d'un monde que je méprise, je veux passer ma vie au milieu des forêts, dans les prés, au bord des fontaines, avec les compagnes de mon enfance et de mes plaisirs aussi purs que doux. Les soins de mon troupeau m'occupent, l'oiseau dans les airs me distrait; le spectacle de la nature suffit à mes yeux, à mon cœur. Une félicité qui ne nuit à personne ne peut-elle être tolérée? Quelqu'un a-t-il à me reprocher de l'avoir un moment déçu par une fausse espérance? N'ai-je pas dit à Chrysostôme lui-même, lorsqu'il me déclara ses feux dans cette place où je vois son corps, ne l'ai-je pas averti que ses peines seraient perdues, que je ne voulais, que je ne pouvais point aimer? Je n'en rendais pas moins justice à ses qualités estimables; je lui offris la douce amitié qui suffit aux cœurs innocens. Il repoussa ce

sentiment pur; il regarda comme de la haine tout ce qui n'était point de l'amour; son désespoir l'a mis au tombeau. Est-ce moi qu'il faut accuser? En étant sincère, ai-je été coupable?

Bergers, je viens vous déclarer, à la face du ciel et devant ce cercueil, que ma liberté m'est chère, que j'en veux jouir à jamais. J'en acquis le droit en naissant, je l'emporterai dans la tombe. Cessez donc de vaines poursuites, cessez des plaintes injustes; et si ma beauté trop vantée est fatale à votre repos, fuyez, et laissez-moi le mien.

Après ces paroles, elle se retire, et s'enfonce dans la montagne. Tout le monde demeura frappé de son esprit comme de ses charmes. Malgré ce qu'elle avait dit, quelques-uns, qu'entraînait déjà le puissant attrait de sa vue, se préparaient à la suivre; mais don Quichotte, se rappelant que l'honneur des belles était sous sa garde, porta la main sur son épée: Qu'aucun ne bouge, dit-il, s'il ne veut s'attirer mon indignation. Marcelle nous a prouvé dans son éloquent discours que la mort de Chrysostôme ne pouvait lui être imputée: hommage, honneur à sa beauté, mais respect à sa sagesse!

Soit à cause des menaces de don Quichotte, ou des prières d'Ambroise, qui voulait achever les funérailles, personne ne suivit la bergère. Le corps du malheureux pasteur, baigné des larmes de ses amis, fut descendu dans la fosse. On la couvrit de rameaux, de guirlandes; et sur la pierre qui la fermait Ambroise écrivit ces mots.

Ci gît l'amant le plus fidèle;
L'amour seul causa son trépas:
Passant, tremble de voir Marcelle;
Pleure, mais ne t'arrête pas.

Les bergers se séparèrent, et don Quichotte dit adieu à ceux qui l'avaient si bien reçu. Vivalde et son compagnon le pressèrent de venir avec eux à Séville, en l'assurant qu'aucun lieu du monde n'était plus propre à lui fournir des aventures. Notre chevalier les remercia; mais il leur dit qu'il désirait auparavant de nettoyer ces montagnes de quelques malfaiteurs qui les infestaient. Les deux gentilshommes le laissèrent dans ces bonnes dispositions.

CHAPITRE XV.

Triste rencontre que fit don Quichotte de muletiers très impolis.

Cid Hamet Benengeli prétend que, lorsque don Quichotte refusa d'accompagner Vivalde à Séville, c'était parce qu'il avait le désir secret de courir après Marcelle et de lui offrir ses services. Il est certain qu'il la chercha long-temps, avec son écuyer, dans le bois où elle s'était retirée, et que, désespérant de la rencontrer, ils s'arrêtèrent, pour passer l'heure de la chaleur, dans une belle prairie qu'arrosait un petit ruisseau. Tous deux descendirent de leurs montures, laissèrent Rossinante et l'âne paître en liberté l'herbe fraîche, fouillèrent dans le bissac, et, sans cérémonie, mangèrent ensemble ce qu'ils y trouvèrent. Sancho ne s'était pas avisé de mettre des entraves à Rossinante; il le connaissait d'un naturel si chaste, si pacifique, que toutes les jumens des haras de Cordoue n'auraient pas été capables de lui donner une mauvaise pensée. Mais la fortune, ou plutôt l'esprit tentateur, avait amené dans ce lieu une troupe de cavales galiciennes, conduites par des muletiers yangois, qui s'étaient arrêtés dans ces prés, selon leur usage, pour faire la méridienne.

Il arriva, l'on ne sait comment, que Rossinante, malgré sa pudeur et sa retenue, eut à peine senti les cavales, qu'il lui prit l'étrange fantaisie d'aller auprès d'elles faire le galant. Aussitôt, et sans demander la permission à son maître, il relève sa maigre encolure, prend un petit trot gaillard, et vient tourner, en se donnant des grâces, autour des jumens de Galice. Celles-ci, qui probablement n'étaient pas en train de jouer, le reçurent avec des ruades, brisèrent bientôt son harnais, sa selle, et laissèrent notre amoureux tout nu. Ce n'eût été rien, si les muletiers, en voyant de loin l'attentat de l'immodeste Rossinante, n'étaient accourus avec leurs pieux ferrés, et n'en avaient donné tant de coups au pauvre cheval, qu'ils l'étendirent par terre. Déjà le héros et son écuyer accouraient à son secours. Ami Sancho, disait don Quichotte tout essoufflé, ces marauds-là ne sont pas chevaliers, tu peux m'aider à prendre vengeance de l'affront qu'ils osent faire à Rossinante. Eh! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre? répondit Sancho: ne voyez-vous pas qu'ils sont vingt? et nous ne sommes que deux, encore ces deux-là peut-être n'en valent-ils qu'un et demi. J'en vaux cent, reprit don Quichotte, qui met l'épée à la main, tombe sur les Yangois, et,

de son premier revers partageant le gilet de cuir que portait un des muletiers, lui ouvre le haut de l'épaule. Sancho veut alors imiter son maître, et faire voir le jour à sa lance.

Les Yangois, honteux de se voir battus par deux hommes seuls, eurent recours à leurs bâtons ferrés, enveloppèrent nos héros, et commencèrent à instrumenter sur eux de toutes leurs forces. Sancho fut le premier à bas; don Quichotte, malgré son courage, ne tarda pas à le suivre, et vint tomber aux pieds de Rossinante. Les muletiers eurent peur de les avoir trop corrigés. Ils rassemblèrent promptement leurs cavales, et se hâtèrent de partir, en laissant maître, valet, cheval, tous trois étendus sur la terre.

Le premier qui revint à lui, fut le triste Sancho Pança, qui, d'une voix faible et dolente, s'écria: Seigneur don Quichotte, ah! monseigneur don Quichotte....! Que veux-tu, mon frère Sancho? répondit le chevalier avec un accent non moins lamentable. — Je voudrais, s'il était possible, que vous me donnassiez deux doigts de cet excellent breuvage de Fier-à-bras. Il est peut-être aussi bon pour les os rompus que pour les blessures. — Vraiment, mon ami, si j'en avais un peu, nous n'aurions pas besoin d'autre chose. Mais je te jure, foi de chevalier, qu'avant deux jours notre provision sera faite, ou je perdrai l'usage de mes mains. — Eh! quand croyez-vous, s'il vous plaît, que nous aurons l'usage de nos pieds? — Je l'ignore, mon pauvre ami. Je dois avouer cependant que tout ceci m'est arrivé par ma faute. Je me suis compromis avec des gens qui n'étaient point armés chevaliers; il était juste que je fusse puni de cette infraction à nos lois. Dorénavant, mon cher fils, suis bien l'avis que je t'ai donné. Quand tu vois que nous sommes offensés par une canaille semblable, n'attends pas que je mette l'épée à la main; attaque tout seul ces coquins, et châtie-les à ton aise. Si des chevaliers viennent à leur secours, sois tranquille, je m'en charge alors; et tu connais assez, j'espère, la force de mon bras terrible. — Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas du tout les querelles. Je suis bon homme, et j'ai une femme et des enfans. Personne ne pardonne aussi vite que moi les injures passées, présentes et futures; qu'elles me viennent de chevaliers ou de non chevaliers, cela m'est égal, je n'ai point de rancune. Ainsi ne vous attendez point que jamais il me reprenne envie de me servir de cette épée, que j'ai pour la première fois tirée assez mal à propos. Que dis-tu donc, mon enfant? Si j'avais un peu plus d'haleine, et que la douleur de mes côtes me laissât parler librement, je te ferais comprendre combien

tu t'abuses. Viens ici, misérable pécheur, et réponds-moi: Lorsque le vent de la fortune, qui, dans ce moment, je l'avoue, n'a pas l'air de nous être favorable, enflera tout à coup la voile de notre espérance, et nous conduira dans le port de cette île que je t'ai promise, comment feras-tu, n'étant point chevalier, ne voulant point le devenir, n'ayant ni valeur ni courage pour conserver tes États? Tu sais assez que dans les royaumes, dans les provinces nouvellement conquises, il est des esprits inquiets, indociles, remuans, toujours prêts à quelque nouvelle entreprise; il faut donc que le nouveau possesseur ait assez de sagesse pour les contenir, et surtout assez de courage pour les abattre.

Tout cela peut être, répliqua Sancho; mais je vous avoue qu'en ce moment j'ai plus besoin d'emplâtres que de conseils. Voyez si vous pouvez vous lever; ensuite nous tâcherons de mettre sur ses pieds Rossinante, quoiqu'il ne le mérite guère, après ce qu'il nous a valu. Je ne l'aurais jamais pensé de lui, que je croyais si modeste, si chaste! on a bien raison de dire qu'il faut du temps pour connaître son monde. C'est comme vous, monsieur: qui aurait imaginé, après la belle bataille que vous avez gagnée contre le Biscayen errant, qu'il tomberait sur vos épaules cette grêle de coups de bâton? — Ah! j'en mourrais de douleur, mon ami, si je ne savais que ces accidens sont attachés à notre profession. — Diable! vous ne m'aviez pas dit que c'étaient là les revenans-bon du métier. Les reçoit-on souvent, s'il vous plaît? je vous préviens que, s'il nous en arrive un second, nous ne serons pas en état de profiter du troisième. — Hélas! Sancho, la vertu des chevaliers n'est que trop souvent éprouvée! A la veille d'être empereurs, ils sont quelquefois assommés. Le fameux Amadis de Gaule ne se vit-il pas au pouvoir de l'enchanteur Arcalaüs, qui le fit attacher à une colonne, et lui donna cent coups d'étrivières? J'ai su, moi, d'un auteur secret, que le chevalier du Soleil, étant tombé dans une trappe, se trouva sous terre enchaîné au milieu de ses ennemis, et que là on lui donna un lavement de neige et de sable, qui manqua de le faire crever. Je peux me consoler, ce me semble, en songeant que tant de héros ont reçu des affronts encore plus cruels que celui-ci; car enfin, à bien examiner la chose, ce ne sont pas des coups de bâton que nous avons reçus: c'étaient des coups de pieux ferrés; ce qui est fort différent. — Ma foi, monsieur, peu m'importe: je n'ai pas eu le temps d'y prendre garde. A peine avais-je tiré ma diable d'épée que je me suis senti par terre, dans l'endroit où je suis encore. — Allons, mon fils, relevons-nous, et allons secourir ce

pauvre Rossinante, qui n'a pas eu la moindre part de notre disgrâce. — Pardi! c'était juste; n'est-il pas aussi chevalier errant? Ce qui me fait plaisir, c'est que mon âne s'en est tiré sans qu'il lui en coûte un seul poil. — La fortune, comme tu vois, laisse toujours une ressource dans les malheurs. Au défaut de Rossinante, ton âne pourra me porter dans quelque château où l'on pansera mes blessures, et je ne tiendrai point à déshonneur cette monture; car je me rappelle avoir lu que le nourricier de Bacchus, le bon Silène, fit son entrée dans la ville aux cent portes monté sur le plus bel âne du monde. — Ce monsieur Silène pouvait apparemment s'y tenir droit; mais je doute que vous puissiez aller autrement que te travers et placé comme un sac de blé. — Nous irons comme nous pourrons, Sancho; il est toujours honorable de revenir blessé d'un combat. Lève-toi-donc, amène ton âne, et sortons de ces déserts avant la nuit.

Le pauvre écuyer fit alors un effort pour quitter la terre; et, poussant plus de cent soupirs, autant de *ouf*, autant de *aie*, entremêlés de malédictions contre celui qui l'avait mené là, il parvint à se mettre sur ses pieds, restant à moitié chemin, courbé comme un arc de Turquie. Dans cette position, il marcha vers son âne, qui, seul heureux de l'aventure, s'en donnait à plaisir dans le pré. De là, le triste Sancho s'en revint à Rossinante, à qui la parole seule manquait pour se plaindre autant que son maître. L'écuyer parvint à le relever; ensuite il plaça don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue, et, prenant à sa main le licou, s'achemina vers la grande route. Au bout d'une petite lieue, ils découvrirent une hôtellerie, que notre héros, selon sa coutume, ne manqua pas de prendre pour un château. L'écuyer avait beau répéter que ce n'était qu'une auberge, le maître soutenait son dire; et la dispute durait encore lorsque Sancho entra sous la porte avec son petit convoi.

CHAPITRE XVI.

Aventures de l'hôtellerie.

L'AUBERGISTE, en voyant cet homme placé de travers sur un âne, se pressa de demander à Sancho quel mal il avait. L'écuyer lui répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé du haut

d'une montagne en bas, et que ses côtes en étaient un peu froissées. La femme de l'aubergiste, par un hasard assez rare, était bonne, charitable, et prompte à s'intéresser aux maux d'autrui. Elle accourut pour soigner don Quichotte, avec sa fille de quinze à seize ans, bien faite et assez jolie. Il y avait encore dans l'hôtellerie une jeune servante asturienne, dont la figure était remarquable. Son visage, plus large que long, tenait à une tête aplatie; son nez était camard, un de ses yeux louche, et l'autre malade. Elle réparait à la vérité ces petites imperfections par les agrémens de sa taille, qui n'avait guère moins de trois pieds de haut; et ses épaules, s'élevant en voûte au-dessus du cou, la forçaient de regarder à terre. Cette aimable personne aida la fille de l'hôtesse à dresser pour don Quichotte, dans une espèce de grenier où l'on mettait de la paille, un lit formé de quatre planches non rabotées, posées sur deux bancs inégaux, d'un matelas plus dur que les planches mêmes, de deux draps de toile de navire, et d'une couverture dont on pouvait compter les fils. Ce fut dans ce mauvais lit que se coucha don Quichotte; aussitôt l'hôtesse et sa fille, éclairées par Maritorne (c'était le nom de l'Asturienne), vinrent lui mettre des emplâtres depuis la tête jusqu'aux pieds.

En voyant les contusions dont notre héros était couvert, l'hôtesse dit à Sancho que cela ressemblait plus à des coups qu'à une chute. Ce ne sont pourtant point des coups, répondit le discret écuyer; mais c'est que la montagne avait beaucoup de rochers, dont chaque pointe a fait sa meurtrissure. Je vous serai obligé, madame, ajouta-t-il à voix basse, de vous arranger de manière qu'il vous reste quelques emplâtres; il me semble que les reins me font mal. Vous êtes donc tombé aussi, reprit l'hôtesse? — Non, je ne suis pas tombé; mais quand j'ai vu la chute de mon maître, j'ai senti une si grande émotion, que tout mon corps en est resté brisé, comme si l'on m'eût donné cent coups de bâton. Je n'en suis pas étonnée, répondit la fille de l'hôtesse; j'ai souvent rêvé que je me jetais du haut d'un clocher en bas, et en m'éveillant je me trouvais aussi rompue que si le songe eût été véritable. Voilà ce que c'est, répondit Sancho: la seule différence qu'il y ait, c'est que je ne rêvais pas, que j'étais encore mieux éveillé que je ne suis, et que cependant mes épaules ne sont guère en meilleur état que celles de mon maître. Comment s'appelle votre maître, interrompit Maritorne? — Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, des meilleurs et des plus braves qu'on ait vus. Qu'est-ce que c'est, reprit l'Asturienne, qu'un chevalier errant? — Pardi! ma pauvre sœur, vous êtes donc bien neuve, si vous

ignorez encore cela. Un chevalier errant est une chose toujours à même d'être empereur ou roué de coups ; aujourd'hui manquant de tout, demain pouvant disposer de trois ou quatre royaumes qu'il donne à son écuyer. Comment se fait-il, dit l'hôtesse, qu'appartenant à un si grand seigneur, vous n'ayez pas déjà quelque bon comté? — Patience, madame! depuis un mois tout au plus nous cherchons les aventures, et nous n'avons pas encore rencontré de celles-là; mais si monseigneur don Quichotte guérit de ces blessures-ci, ou, pour mieux dire, de cette chute, je vous réponds que je ne troquerais pas mes espérances pour le meilleur duché d'Espagne.

Don Quichotte, qui jusqu'alors avait écouté cette conversation, fit un effort pour se relever sur son lit; et prenant la main de l'hôtesse: Belle châtelaine, dit-il, ne regardez pas comme un hasard peu important celui qui m'amène chez vous. La modestie me défend de vous instruire de ce que je suis; c'est à mon écuyer de le faire. Je me borne à vous remercier de vos soins; ils ne sortiront jamais de ma mémoire reconnaissante. Eh! plût au ciel que le redoutable amour, qui règle à son gré nos destinées, ne m'eût pas rendu dès long-temps l'esclave d'une belle ingrate dont mon cœur sait trop bien le nom! les yeux brillans du jeune objet que j'admire deviendraient mes seuls souverains.

L'hôtesse, sa fille, et la gentille Maritorne, se regardaient toutes trois en écoutant ce discours, qu'elles n'entendaient non plus que du grec. Elles se doutèrent pourtant qu'il n'était qu'agréable pour elles, et s'efforcèrent d'y répondre par des politesses en langage d'hôtellerie. Pendant ce temps l'Asturienne pansait Sancho, qui n'en avait pas moins besoin que son maître.

Dans ce même grenier où l'on avait couché don Quichotte logeait aussi un muletier d'Arevallo, qui des bâts et des couvertures de ses mulets s'était fait un lit beaucoup meilleur que celui du chevalier. Sancho, tout auprès de son maître, avait arrangé le sien, composé d'une natte de joncs, et d'une couverture anciennement de laine. Le lit de don Quichotte était le premier du côté de la porte, ensuite celui de Sancho, plus loin celui du muletier. Benengeli n'omet aucun de ces détails, à l'exemple de certains historiens qui croiraient tout perdu s'ils n'instruisaient leur lecteur de la plus petite particularité. L'Asturienne Maritorne avait promis au muletier de venir causer avec lui quand tout le monde serait couché. On dit de cette scrupuleuse fille, que jamais, dans tout le cours de sa vie, elle ne manqua de tenir de semblables promesses, les eût-elles données sans témoins. Aussi se vantait-elle bien d'être née demoiselle; et elle ne pensait pas avoir dérogé en devenant ser-

vante d'hôtellerie, parce que c'étaient des malheurs arrivés à sa famille qui l'avaient forcée à prendre cet état. Le muletier, après avoir donné à souper à ses mulets, était venu se coucher dans son bon lit en attendant la ponctuelle Maritorne. Sancho, couvert d'emplâtres, était dans le sien, et tâchait de s'endormir, malgré la douleur de ses côtes; don Quichotte, qui sentait encore plus de mal, avait les yeux ouverts comme un lièvre.

Toute l'hôtellerie était dans un repos profond; une seule lampe y brûlait pendue sous la grande porte. Ce silence, ces ténèbres, et l'habitude où était notre héros de s'occuper sans cesse des livres qu'il avait lus, lui firent venir à l'esprit l'idée la plus étrange. Il s'imagina que la jeune fille de l'aubergiste, qui à ses yeux était la fille du seigneur châtelain, éprise de sa bonne mine, de ses charmes, de sa valeur, devait venir le trouver dans la nuit, pour lui déclarer sa tendre passion. Inquiet, tourmenté du péril qui menaçait sa fidélité, il s'encourageait lui-même et se promettait de ne point manquer à la foi promise à Dulcinée, quand même la reine Genièvre, avec sa dame Quintagnone, viendrait éprouver sa vertu. Précisément dans ce même instant Maritorne se mettait en marche, nu-pieds, en chemise, sans autre ornement qu'un mauvais bonnet de futaine qui retenait ses cheveux. Elle arrive à pas de loup, marchant doucement sur l'orteil. Don Quichotte l'entendit dès la porte; et, s'asseyant sur son lit, malgré ses emplâtres, malgré ses douleurs, il avance doucement les bras pour recevoir la jeune beauté qui, d'un pied craintif, les mains en avant, cherchait à tâtons, dans l'obscurité, le lit de son muletier. La pauvre Asturienne alla tomber juste entre les bras de don Quichotte. Celui-ci la saisit avec force par le poignet, la tire à lui sans qu'elle ose souffler, et la fait asseoir sur son lit. La chemise de Maritorne, qui était d'une toile à sacs, parut â notre héros le plus fin tissu de lin; des morceaux de verre enfilés qu'elle portait à ses bras lui semblèrent des bracelets de perles orientales, et ses cheveux forts et crépus devinrent de longues tresses d'or relevées par la main des Grâces.

O déesse de la beauté, lui dit-il d'une voix basse et tendre, que n'est-il en mon pouvoir de reconnaître tant d'amour! mais la fortune, qui se joue souvent des héros, me réduit dans ce moment à un état de souffrance bien peu digne de votre bonté. Un autre obstacle non moins grand, c'est la foi que mon cœur a jurée à l'adorable Dulcinée, maîtresse unique de ce cœur fidèle. Ah! sans les sermens que j'ai faits, soyez sûre, beauté suprême, que je mériterais sans doute la faveur que je reçois. A tout cela Maritorne ne répondait pas un seul mot, et suait à grosses gouttes des

efforts qu'elle faisait pour échapper à don Quichotte.

Pendant ce temps, le bon muletier, que l'amour tenait éveillé, avait entendu la porte s'ouvrir. Inquiet de ne pas voir arriver sa chère Asturienne, il se lève doucement, et s'approche du lit de don Quichotte, où certain chuchotement qu'il ne pouvait distinguer commençait à lui déplaire. Il reconnut bientôt que c'était sa Maritorne que notre héros retenait: ne se possédant plus de colère, il élève son poing fermé de toute la hauteur de son bras, et en décharge un coup terrible, juste sur les deux mâchoires de l'amoureux chevalier. Non content de cette vengeance, il s'élance sur le lit, qu'il parcourt dans toute sa longueur en foulant don Quichotte sous ses larges pieds. Le malheureux lit, qui n'était pas trop assuré, ne peut soutenir cette double charge; il craque, se brise et tombe par terre. Ce bruit éveille l'aubergiste, qui appelle promptement Maritorne; et, voyant qu'elle ne répondait point, il court allumer une lampe, se doutant bien que c'était quelque tour de la demoiselle asturienne. Celle-ci, à la voix de son maître, qu'elle redoutait beaucoup, ne trouva rien de mieux pour se cacher, que d'aller se blottir dans le lit de Sancho, qui dormait profondément. L'aubergiste arrive en criant: Où es-tu, coquine, où es-tu? Maritorne, plus effrayée, s'était ramassée en un peloton presque sur l'estomac de l'écuyer, qui, à demi réveillé, se sentant étouffer par ce poids énorme, crut avoir le cauchemar, et commença par donner à droite et à gauche de grands coups de poings qui tombèrent sur Maritorne. La pauvre fille perdit patience; et, sans songer davantage à se cacher, elle rendit les coups à Sancho. Celui-ci se relève alors, saisit à brasse-corps l'Asturienne, et commence avec elle une lutte qui n'était plaisante que pour les témoins. Le muletier, à qui la lampe de l'aubergiste fit voir la manière dont on traitait sa dame, laissa don Quichotte pour courir vers elle; l'aubergiste y courait aussi, mais dans une intention différente: de sorte que le muletier frappait Sancho; Sancho, Maritorne; Maritorne, Sancho; l'aubergiste, Maritorne; et tous avec tant de courage et de précipitation, qu'un coup n'attendait pas l'autre. Pour comble de malheur, la lampe s'éteignit; et le tapage, le tumulte, le combat n'en devinrent que plus terribles. Un archer de la Sainte-Hermandad, logé dans l'hôtellerie, entendant tout ce tintamarre, se leva, prit sa baguette, la boîte de fer-blanc où étaient ses titres; et, entrant dans la chambre sans y voir goutte, se mit à crier: Force à la justice! respect à la Sainte-Hermandad! Le premier qui tomba sous sa main fut l'infortuné don Quichotte, demeuré presque évanoui dans les débris de son lit.

L'archer à tâtons le prit par la barbe; et, ne le sentant point remuer, il cria plus fort: Qu'on ferme les portes, on a tué un homme ici; arrêtez, arrêtez les meurtriers. Ces paroles firent peur à tout le monde. La bataille aussitôt cessa. Chacun se retira sans dire mot, laubergiste dans sa chambre, le muletier sur ses bâts, Maritorne dans son lit. Les seuls don Quichotte et Sancho demeurèrent où ils étaient. L'archer voulut aller chercher de la lumière pour prendre les délinquans; mais l'aubergiste, en rentrant chez lui, avait exprès éteint la lampe de la porte; l'archer fut obligé de revenir à la cheminée, où il souffla pendant une heure avant de pouvoir rallumer du feu

---

CHAPITRE XVII.

Suite des travaux innombrables de don Quichotte et de son écuyer dans la fatale l'hôtellerie.

Don Quichotte, un peu revenu de son étourdissement, commença d'un ton de voix lamentable à s'écrier: Mon ami Sancho, dors-tu? dors-tu, mon ami Sancho? Eh morbleu! qui pourrait dormir, répondit Sancho en colère, quand tous les diables d'enfer sont déchaînés contre moi? — Ah! tu n'en dois pas douter, mon cher enfant; ou je ne m'y connais pas, ou ce château est enchanté. Mais écoute, je veux te révéler un grand secret; commence par me jurer que tu le garderas jusqu'à la mort. — Dites, monsieur; je vous le jure. — Ma délicatesse exige que je sois bien sûr que tu seras fidèle à ton serment; puis-je y compter, mon ami? — Eh! oui, sans doute, je vous jure de n'en jamais parler tant que vous vivrez: puisse-je bientôt avoir la langue libre! — O mon fils, t'ai-je fait assez de mal pour te forcer à désirer mon trépas? — Ce n'est pas cela que j'entends; mais c'est que je n'aime point à garder des secrets, j'ai toujours peur de les perdre. — Je m'en fie à ton amitié. Tu sauras donc que cette nuit même il m'est arrivé la plus belle, la plus heureuse des aventures. La fille du seigneur de ce château m'est venue trouver. Je ne puis te dire combien de grâces, d'esprit, de beauté, brillent dans toute sa personne. Elle possède encore d'autres charmes, dont je dois m'interdire l'éloge, pour ne pas manquer à la foi promise à ma chère Dulcinée. Qu'il te suffise de savoir qu'à l'instant même où j'é-

tais avec cette jeune princesse dans la conversation la plus tendre, sans que j'aie rien entendu, sans que j'aie rien pu voir, une main, mais une main qui doit tenir au bras terrible de quelque géant, m'est tombée sur les mâchoires d'une force épouvantable. Ensuite, je ne sais qui, je ne sais quoi, m'a tellement foulé, tellement moulu, que je suis dans un état pire que celui où me laissèrent ces muletiers insolens. Je conclus de là, mon ami, que quelque Maure enchanté garde le trésor de beauté de cette aimable demoiselle, et que ce trésor n'est pas pour moi. — Ni pour moi non plus, j'en réponds; car plus de quatre cents Maures se sont tellement exercés sur ma peau, que les pieux des Yangois n'étaient que des roses en comparaison. Comment pouvez-vous appeler cela une heureuse et belle aventure? Au moins votre seigneurie a-t-elle eu le plaisir de tenir dans ses bras cette superbe beauté; mais l'on me rouait de coups pendant ce temps. Diable soit de moi et de la mère qui m'a mis au monde! je ne suis point chevalier errant, je ne veux pas l'être; et de toutes leurs malencontres je reçois toujours la plus grosse part. — Comment donc, mon fils! est-ce que l'on t'a battu? — Eh! par la sambleu! je vous le dis depuis une heure. — Ne t'en inquiète pas, crois-moi; car je vais faire tout à l'heure mon excellent baume de Fier-à-bras, avec lequel nous serons guéris dans un clin-d'œil.

Dans ce moment arriva l'archer, qui avait enfin allumé sa lampe. Surpris, au lieu d'un homme assassiné, de trouver deux personnes causant ensemble paisiblement, il s'approcha de don Quichotte, et lui dit: Bon homme, comment allez-vous? Rustre que vous êtes, répondit le héros, est-ce l'usage de votre pays de parler ainsi aux chevaliers errans? L'archer, naturellement colère, se fâcha de la remontrance; et, dans son premier mouvement, il jeta sa lampe à la tête du malheureux don Quichotte, après quoi il se retira. Monsieur, reprit alors Sancho, n'est-ce pas là le Maure enchanté? Si j'en juge par sa mauvaise mine, je crois que c'est lui qui garde le trésor de beauté pour d'autres, et pour nous ses poings et ses lampes. Je le pense comme toi, répondit le patient don Quichotte: mais que veux-tu faire contre des enchantemens? Ce sont des choses fantastiques dont on ne peut se venger. Le meilleur parti qui nous reste à prendre, c'est de te lever si tu peux, et d'aller demander à l'alcade de cette forteresse qu'il te donne un peu d'huile, du sel, du vin, et du romarin. Je ferai sur-le-champ ce merveilleux baume dont nous avons un si grand besoin.

Sancho se leva malgré ses douleurs; et, s'en allant à tâtons chercher l'aubergiste, il rencontra sur sa route l'archer qui écoutait à la porte. Monsieur, lui dit-il, qui que

vous soyez, ayez la charitable bonté de nous donner un peu de romarin, avec du vin, du sel, et de l'huile, pour guérir un des meilleurs chevaliers errans de la terre, que le Maure enchanté de cette hôtellerie a blessé fort grièvement. A ce discours, l'archer ne douta plus que Sancho n'eût perdu l'esprit. Comme le jour commençait à paraître, il appela l'aubergiste, qui donna de bon cœur ce que demandait l'écuyer. Sancho se hâta de le porter à son maître. Celui-ci mêla le tout ensemble, ordonna qu'on le fît bouillir; et, au défaut d'une fiole qu'on ne put trouver dans l'auberge, l'hôte lui fit présent volontiers d'une burette de fer-blanc dans laquelle il mettait son huile. Don Quichotte y transvasa la potion, et dit ensuite sur la burette une centaine de *pater*, d'*ave maria*, de *credo*, accompagnant chaque prière de signes de croix et de bénédictions. Quand cela fut fait, impatient d'éprouver la vertu du baume, il avala sans s'arrêter tout ce qui n'avait pu entrer dans la burette, c'est-à-dire une demi-pinte. L'effet fut prompt et semblable à celui d'un fort émétique. Une abondante sueur en fut la suite; et un sommeil de trois bonnes heures répara si bien les forces du chevalier, que, se réveillant presque guéri de ses maux, il ne douta point que son baume n'eût opéré ce miracle, et que desormais, avec sa burette, il ne pût affronter tous les périls.

Sancho, émerveillé de la cure, se mit aussitôt à prier son maître de lui donner un peu de ce baume qui guérissait en si peu de temps. Don Quichotte y consentit; et l'écuyer, tenant la burette à deux mains, se dépêcha d'en avaler presque autant qu'en avait bu notre héros. Mais la dose apparemment était trop faible pour Sancho. Le malheureux sentit seulement une si violente colique, de si douloureuses tranchées, qu'il se crut à sa dernière heure. Il poussait des cris, se roulait par terre, en jurant et contre le baume et contre le traître qui le lui avait donné. Mon cher ami, disait don Quichotte, je crois que tout ceci ne vient que de ce que tu n'es pas armé chevalier. Ce n'est que pour eux vraisemblablement que ce breuvage est salutaire. Eh! que ne le disiez-vous donc? s'écriait Sancho presque à l'agonie; il est bien temps de m'en avertir!

Enfin ses douleurs se calmèrent; et, sans être aussi bien guéri que son maître, Sancho se vit délivré de ses mortelles angoisses. Don Quichotte, d'autant plus pressé de retourner chercher les aventures, qu'il ne redoutait plus rien, muni du baume de Fier-à-bras, alla lui-même seller Rossinante, mit le bât sur l'âne, et vint aider à monter dessus son convalescent écuyer. Bientôt à cheval, il appelle l'hôte, qui, entouré de sa famille et d'une vingtaine de personnes, l'examinait

avec autant de surprise que d'attention: Seigneur alcade, lui dit-il avec beaucoup de gravité, recevez mes remercîmens pour la courtoisie avec laquelle vous m'avez reçu dans votre château; rien ne peut me faire oublier l'extrême bonté qu'on m'a témoignée. En disant ces mots, il lance un coup-d'œil à la jeune fille de l'hôte, et pousse un profond soupir. Seigneur alcade, reprend-il, pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous demande de me dire si vous avez reçu quelque outrage, si quelqu'un vous a fait quelque tort. Mon noble métier est de les venger. Ainsi, voyez, cherchez dans votre mémoire si vous n'avez pas à vous plaindre de quelque offense, de quelque injure, et soyez certain qu'avant peu je vous en ferai rendre raison.

Monsieur le chevalier, répondit l'hôte, je n'ai point du tout besoin que votre seigneurie me venge d'aucune offense; mais j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit dans mon auberge, ainsi que la paille et l'orge que vos bêtes ont mangées. Comment! reprit don Quichotte, est-ce que ceci est une auberge? — Très achalandée heureusement. — Cela est singulier; j'avais toujours cru que c'était un fort beau château: mais au surplus, peu importe. Quant au paiement que vous demandez, vous trouverez bon sûrement que je ne contrevienne pas aux règles de la chevalerie errante, dont la première est de ne jamais payer dans les auberges, attendu qu'on est obligé de recevoir et d'héberger les chevaliers, en récompense des peines innombrables qu'ils se donnent, le jour, la nuit, l'hiver, l'été, par la chaleur, par la neige, pour le service du public. — Je m'embarrasse peu de tout cela, monsieur; payez-moi ce que vous me devez, et laissez là tous vos contes de chevalerie, qui ne font point du tout mon compte. — Vous êtes un sot, mon ami, et ne savez pas remplir les beaux devoirs de l'hospitalité. En prononçant ces derniers mots, don Quichotte pique des deux, et sort de l'hôtellerie, sans que personne l'arrête, et sans songer à regarder si son écuyer le suivait.

L'aubergiste, le voyant parti, courut aussitôt à Sancho en renouvelant sa demande; mais l'écuyer répondit qu'en qualité d'écuyer errant, la même loi qui défendait à son maître de payer dans les auberges le lui défendait aussi. L'hôte eut beau crier, menacer; l'obstiné Sancho répétait toujours que, dût-il lui en coûter la vie, il ne donnerait pas un sou, de peur que les écuyers futurs ne lui reprochassent un jour d'avoir laissé perdre un droit si précieux. Malheureusement il y avait alors dans l'hôtellerie cinq ou six jeunes garçons de Ségovie et de Séville, aimant à rire et à se réjouir, sur-

tout aux dépens d'autrui. D'un commun accord ils approchent de Sancho, le descendent de dessus son âne, envoient chercher une couverture dont chacun saisit un des quatre coins, placent au milieu le pauvre écuyer, et se divertissent à le faire voler à quinze ou vingt pieds de terre, le recevant et le renvoyant à peu près comme un gros ballon. Les cris du malheureux berné arrivèrent jusqu'à son maître, qui, revenant sur ses pas, fit prendre à Rossinante un pénible galop jusqu'à la porte de l'hôtellerie. L'hôte n'avait pas manqué de la fermer en dedans. Don Quichotte, en faisant le tour des murs pour chercher une autre entrée, aperçut son triste écuyer allant et venant dans les airs avec tant de grâce et tant de prestesse, que, sans la colère qui le suffoquait, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur la muraille, mais ses contusions lui en ôtaient la force. Obligé de demeurer paisible spectateur de la scène, il s'en dédommagea par les reproches, les injures épouvantables qu'il adressait de loin aux berneurs. Ceux-ci ne s'en embarrassaient guère, et n'en continuaient pas moins à faire sauter le malheureux, jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes d'un jeu qui leur plaisait si fort, ils le remirent sur son âne. Maritorne, émue de compassion, courut au puits remplir un pot d'eau fraîche, qu'elle revint lui présenter. Sancho le portait à sa bouche lorsque don Quichotte lui cria de loin : Prends garde, mon fils, prends garde ; ne bois point cette eau perfide qui te donnerait la mort. Songe que j'ai ici le divin baume dont une seule goutte te guérira. En disant ces paroles, il montrait la burette. Sancho, le regardant en dessous et de travers, lui répondit : Avez-vous oublié que je ne suis pas chevalier? Gardez votre chien de breuvage, et me laissez en repos. Il but alors ce que lui offrait la charitable Maritorne ; mais, s'apercevant que c'était de l'eau, il fit la grimace, et pria l'Asturienne de lui donner un peu de vin, ce qu'elle fit volontiers, même en le payant sur ses gages ; car dans le fond elle était bonne, et ne pouvait rien refuser de tout ce qu'on lui demandait. L'aubergiste ouvrit les deux battans à Sancho, qui donna des talons à son âne, et sortit fort satisfait au fond dn cœur de n'avoir pas payé un sou. Il est vrai que le trouble où il était l'empêcha de s'apercevoir qu'il oubliait son bissac. L'hôte, quand il fut dehors, voulait refermer la porte ; mais il en fut empêché par les jeunes berneurs, qui n'auraient pas craint don Quichotte, quand bien même il eût été chevalier de la table ronde.

CHAPITRE XVIII.

Entretien de nos deux héros, avec d'autres aventures importantes.

Sancho rejoignit son maître, si faible, si abattu, qu'il pouvait à peine faire aller son âne. Ami, lui dit don Quichotte, c'est à présent que je suis certain que ce château, ou cette auberge, est assurément enchanté. Ceux qui se sont joués de toi d'une manière si atroce ne peuvent être que des fantômes; car, lorsque j'ai voulu franchir la muraille pour aller te secourir, il ne m'a jamais été possible de remuer de mon cheval. Sans cela je te réponds bien que j'aurais vengé ton injure d'une épouvantable manière. Mort de ma vie, reprit l'écuyer, si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes: ils ne sont que trop en chair et en os. Allez, personne ne sait aussi bien que moi qu'il n'y a point d'enchantement dans tout cela; et je vois clair comme le jour que si nous continuons à chercher les aventures, nous en trouverons de si bonnes, que notre peau y restera. Le meilleur serait de nous en retourner dans notre village, à présent que voici la moisson, d'y faire valoir notre bien, sans aller, comme nous allons, en tombant toujours de fièvre en chaud mal. — Mon pauvre Sancho, je te le répète, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces misères-là auprès de la gloire qui nous attend? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat? — Comment voulez-vous que je le comprenne? Depuis que nous sommes chevaliers errans, c'est-à-dire votre seigneurie, car, pour moi, je n'ai pas cet honneur, nous n'avons vaincu personne, si ce n'est le Biscayen, encore vous en a-t-il coûté la moitié de votre oreille. Depuis ce jour, tout a été coups de bâton sur coups de bâton, et gourmades sur gourmades; j'ai eu à la vérité, de plus que vous, l'avantage d'être berné: dans tout cela je ne vois pas le mot pour rire. — Tout ira mieux, mon enfant; car je vais tâcher de me procurer quelque épée comme celle d'Amadis, avec laquelle on brise, on détruit toutes sortes d'enchantemens. — Je suis si chanceux, que, quand vous aurez cette épée-là, il en sera tout comme du baume; elle ne pourra être utile qu'à ceux qui sont armés chevaliers.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque don Quichotte aperçut de loin un grand nuage de poussière. Sancho, dit-il, enfin le voici, ce jour que la fortune me réservait, ce beau jour où mon

courage va m'acquérir une immortelle gloire! Vois-tu là-bas ce tourbillon? C'est une innombrable armée composée de toutes les nations du monde. A ce compte-là, répondit Sancho, il doit *y* en avoir deux; car de cet autre côté voilà le même tourbillon. Don Quichotte, se retournant, vit que Sancho disait vrai, et ne douta plus que ce ne fussent deux grandes armées qui marchaient l'une contre l'autre. C'étaient deux troupeaux de moutons qui venaient par deux chemins opposés, et qui élevaient autour d'eux une poussière si épaisse, qu'il était impossible de les reconnaître, à moins que d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répétait avec tant d'assurance que c'étaient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit: Eh bien! monsieur, qu'avons-nous à faire là. Ce que nous avons à faire, reprit le chevalier déjà hors de lui; prendre le parti le plus juste: et je vais, en peu de mots, t'expliquer ce dont il s'agit.

Ceux qui viennent ici vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'empereur Alifanfaron, souverain de la grande île de Taprobane. Les autres, qui s'avancent par-là, sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi des Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé parce que, dans les batailles, on le voit toujours le bras nu. Oui, dit Sancho; mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? Par la raison, reprit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de païen, est devenu amoureux de la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à un roi mahométan, et qu'il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser. — Par ma barbe! il a raison, Pentapolin; et je l'aiderai tant que je pourrai. — Tu feras ton devoir, Sancho: je te préviens, que, pour combattre en bataille rangée, il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier. — C'est bon, je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne. Je ne peux guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrais le mettre dans un endroit où je sois sûr de le retrouver quand la chose sera finie. — Ne t'en embarrasse point, mon ami; qu'il se perde ou non, peu importe: nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir, que Rossinante lui-même court de grands risques d'être échangé. Mais je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui font la force de ces deux armées. Viens les voir avec moi sur cette colline.

Tous deux gagnèrent alors une petite hauteur d'où ils auraient fort bien distingué les troupeaux, sans la poussière qui les leur dérobait. Là don Quichotte, voyant ce que lui peignait son imagination, com-

mença ce beau discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montrait à Sancho:

Ce chevalier, dit-il, que tu vois avec une armure d'or, et qui porte sur son bouclier un lion couché près d'une bergère, c'est le valeureux Laurcalque, seigneur et prince du Pont d'argent. Celui-là dont l'écu est bleu avec ces trois couronnes blanches, c'est le redoutable Micocolembo, duc de la grande Quirocie. Tu dois remarquer près de lui, à droite, ce géant terrible et farouche; c'est le fameux Brandabarbaran, souverain des trois Arabies. Il est toujours couvert d'une peau de serpent, et son bouclier est une des portes de ce temple des Philistins que Samson détruisit en mourant. Tourne à présent par ici; et là, devant toi, à la tête de l'autre armée, tu vois le brave Timonel de Carcassonne, prince de la nouvelle Biscaye, qui porte écartelé d'azur, de sinople, d'or et d'argent. Remarque, remarque sur le cimier de Timonel ce beau chat de couleur fauve, au bas duquel est écrit *Miau*, première syllabe du nom de sa dame, la charmante et belle Miauline, fille du duc des Algarves. Cet autre qui passe dans ce moment sur cette belle jument tigrée, et qui porte des armes blanches, c'est un Français, nouveau chevalier, appelé Pierre Pepin, seigneur et baron d'Utrique. Plus loin, celui que tu vois avec les talons ferrés, monté sur ce cheval sauvage, c'est le puissant duc de Nervie, Aspergifilardo du Bocage, qui porte une asperge sur son écu, avec cette devise espagnole: *de moi-même je renais.* Enfin don Quichotte nomma plus de cent chevaliers de l'une et l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblèmes différens; et, sans reprendre un instant haleine, il poursuivit de la sorte:

A présent, ami, je dois te montrer les différentes nations qui vont ensanglanter ces plaines. Tu vois d'abord là, en première ligne, ceux qui boivent les eaux du fameux Xanthe; les habitans de l'Atlas et des campagnes de Massilie; ceux qui recueillent l'or de l'Arabie heureuse, et ceux qui jouissent des ombrages frais du limpide Thermodon; ceux qui détournent dans leurs champs fertiles les trésors du riche Pactole; les Numides trop souvent perfides; les Perses adroits à tirer de l'arc; les Parthes qui combattent en fuyant; les Arabes errans sous des tentes, les Scythes indomptés et cruels; les Éthiopiens aux lèvres percées, et une infinité d'autres peuples, dont je reconnais bien les visages, mais dont je ne puis me rappeler les noms. Dans l'autre armée, ici, de ce côté, tu vois les braves guerriers qui s'abreuvent dans les eaux rapides du Bétis bordé d'oliviers; ceux qui se baignent dans les flots célèbres du Tage qui roule de l'or; et les pos-

sesseurs des rives heureuses qu'arrose le salubre Xénil; et ceux à qui les champs tartésiens fournissent d'abondans pâturages; et ceux qui trouvent un nouvel Élysée dans les délicieuses prairies de l'opulent Xérès; et les habitans de la Manche, couronnés de riches épis; et les antiques restes du sang des Goths tout couverts de fer ainsi que leurs pères; ceux à qui la Puiserga offre le tribut de ses ondes tranquilles; ceux qui conduisent leurs troupeaux sur les bords tortueux de la Guadiana, dont la terre engloutit les flots; et ceux qui vivent dans les forêts, dans les glaces des Pyrénées, ou dans les neiges des Apennins.

J'aurais besoin de l'aide de Dieu pour rappeler toutes les nations, tous les peuples, toutes les provinces que don Quichotte nomma, en affectant à chacune ce qui la distingue en effet. Le pauvre Sancho, pendu pour ainsi dire à chacune de ses paroles, écoutait avec une grande attention, et tournait, retournait la tête rapidement de tous cotés, espérant toujours qu'à la fin il découvrirait quelque chose de tout ce que lui montrait son maître. Désespéré de ne rien voir: Monsieur, lui dit-il, je me donne au diable, si, de tant de chevaliers, géans, chevaux, peuples, bataillons que nomme votre seigneurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement. Eh quoi! reprit don Quichotte, tu n'entends pas les hennissemens des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes? — Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlemens de moutons. (En effet les deux troupeaux approchaient.) — La peur te trouble les sens. Retire-toi, si tu crains; seul je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir.

A ces mots, il pique Rossinante, et, la lance en arrêt, descend la hauteur de toute la vitesse de son coursier. Sancho, qui dans ce moment aperçut les troupeaux, se mit à crier de toutes ses forces: Revenez, seigneur don Quichotte; eh! revenez, jarni dieu! ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier, ni d'écu d'asperges, ni chat, ni diable; revenez donc.... Que va-t-il faire? malheureux que je suis!

Notre héros, sans l'écouter, galopait toujours en criant: Courage, braves chevaliers qui combattez sous les étendards du valeureux Pentapolin! Suivez-moi tous, je vais le venger d'Alifanfaron de la Taprobane. En disant ces paroles il entre au milieu du troupeau de moutons, qu'il commence à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accourent en jetant des cris; mais, voyant que rien ne l'arrêtait, ils chargent leurs frondes de pierres, et les font siffler autour de sa tête. Notre héros n'y prenait pas garde, et continuait le

carnage, en disant toujours : Où es-tu, superbe Alifanfaron ? ose paraître devant moi ; un seul chevalier te défie. A l'instant même, une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des côtes. Don Quichotte, se sentant blessé, tire la burette du baume ; mais comme il la portait à sa bouche une seconde pierre frappe la burette, la brise, l'enlève, et, chemin faisant, déchire la joue du héros. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignirent de l'avoir tué ; ils se pressent de ramasser leurs morts, qui montaient à six ou sept moutons, et poursuivent leur route le plus vite qu'ils peuvent.

Sancho, toujours sur la hauteur, regardait les œuvres de son maître, et s'arrachait la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre, et les bergers loin, il descendit, vint le relever, en lui disant : Ne vous avais-je pas averti, monsieur, que ces deux armées étaient des moutons ? Est-ce ma faute, répond don Quichotte, si le maudit enchanteur qui me persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutons ? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho : monte sur ton âne, et suis-les ; tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur première forme. Il est plus pressé, répliqua Sancho, de songer à vous panser, car votre bouche est pleine de sang. En prononçant ces mots il cherchait le bissac ; et lorsqu'il aperçut qu'il l'avait oublié dans cette fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Il maudit de nouveau son maître, sa sottise de l'avoir suivi, et résolut décidément de retourner à son village, et de renoncer à cette île qu'on lui faisait acheter si cher. Don Quichotte vint le consoler : Ami, dit-il, de la constance ! Tant d'infortunes nous annoncent que l'instant du bonheur est proche. Le mal a son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac, sans pain, sans ressource ; eh bien ! fions-nous à la Providence. Elle prend soin du moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de la grenouille à peine née qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi nous, dont le cœur est pur, serions-nous seuls abandonnés par le souverain du monde, qui fait luire le soleil sur les bons, sur les méchans, et qui répand la rosée pour le juste comme pour l'injuste ?

Par ma foi, dit Sancho tout ému, vous feriez encore mieux le métier de prédicateur que celui de chevalier errant. Vous savez tout, en vérité ! — Mon ami, dans ma profession il est nécessaire de tout savoir. L'on a vu plus d'un chevalier prononcer au milieu d'un camp des harangues aussi belles, aussi savantes, aussi fleuries que celles

qu'on entend dans les universités. La valeur n'éteint pas l'esprit; l'esprit n'éteint pas la valeur. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner quelque asile où nous puissions passer la nuit. — Oui, pourvu que ce ne soit pas dans un château où il y ait des fantômes, des Maures enchantés, et des gens qui bernent. — Guide-nous toi-même, mon fils; je te laisse pour cette fois le maître absolu de choisir notre gîte.

Ils se mirent alors en chemin; et le bon Sancho, voyant son maître fort triste, s'efforça de le distraire, en lui disant ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

Etrange rencontre que fit don Quichotte.

Je pense, monsieur, dit Sancho, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie. Vous aviez juré de ne point manger de pain sur table avant d'avoir conquis l'armet de Malandrin ou de Mambrin, je ne sais pas bien le nom de ce Maure; et vous n'avez pas tenu ce serment. Tu as grande raison, répondit don Quichotte; je l'avais oublié tout-à-fait; et tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé que l'on t'a berné dans l'hôtellerie. Mais avant peu, mon ami, je réparerai ma faute. — Je vous en serai fort obligé pour mon compte, puisque les fantômes s'en prennent à moi, qui n'ai pourtant rien juré.

En causant ainsi de choses et d'autres, la nuit les surprit au milieu du grand chemin. La faim les pressait; ils n'avaient point de bissac, ne découvraient point de maison, et les ténèbres devenaient à chaque instant plus épaisses. Ils marchaient toujours, espérant que la grande route les conduirait à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumières, qui ressemblaient d'abord à des feux follets. Sancho pensa s'évanouir de peur; don Quichotte lui-même fut troublé. L'un tira fortement le licou de son âne, l'autre retint les rênes de son cheval. Ils regardaient attentivement, et cherchaient à deviner ce que cela pouvait être; mais les lumières, en approchant, devenaient plus grandes, plus vives, et leur nombre semblait s'augmenter. Sancho se mit à trembler de tous ses membres. Les cheveux de don Quichotte

se dressèrent sur sa tête. Cependant il se ranime: Ami, dit-il, voici sans doute une épouvantable aventure, pour laquelle j'aurai besoin de ma valeur toute entière.

C'est fait de moi, répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle en a toute la mine. Eh! mon bon Dieu! où seront les côtes qui pourront y suffire? — Rassure-toi, mon fils, ne crains rien; je ne souffrirai pas qu'il t'en coûte un seul cheveu. Tu n'es point ici renfermé dans une cour dont je ne puisse franchir les murailles; nous sommes en rase campagne, mon épée va jouer à l'aise. — Eh! si l'on vous enchante encore, comme la dernière fois, à quoi servira la rase campagne? — Du courage! te dis-je, du courage! Tu vas voir si ton maître en manque. — Ah! monsieur, je ne demande pas mieux que vous en ayez.

A ces mots, il se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau ce que pouvaient être ces lumières. Ils distinguèrent bientôt de grandes figures blanches, dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho, comme s'il avait eu le frisson de la fièvre. Ces figures blanches, au nombre de vingt à peu près, étaient toutes à cheval, portant des torches à la main, et marmotaient certaines paroles d'une voix basse et sepulcrale. Derrière eux venait une litière noire, suivie de six cavaliers couverts de crêpes depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle extraordinaire, au milieu de la nuit, dans un lieu désert, était capable d'effrayer un homme plus hardi que Sancho. Aussi ne respirait-il plus. Son maître lui-même n'était pas trop rassuré; mais ses livres vinrent à son secours. Il s'imagina que cette litière renfermait quelque chevalier blessé ou tué en trahison, dont il devait venger la mort. Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu du chemin, vis-à-vis les figures blanches, et leur crie d'une voix terrible:

Arrêtez, qui que vous soyez, et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litière. Je soupçonne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime; je dois le savoir, afin de vous venger ou de vous punir. Un des hommes blancs répondit: Nous sommes pressés, et l'auberge est loin; nous n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité. Ayez le temps d'être plus poli, reprit don Quichotte en colère, ou préparez-vous au combat.

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule était ombrageuse; elle se cabre et se renverse sur son maître. Don Quichotte, sans y prendre garde, se précipite sur un des cavaliers vêtus de deuil, qu'il jette par terre d'un coup de lance. De là il court

à un autre; et la prestesse, la vigueur avec laquelle il les attaquait avait passé jusqu'à Rossinante, qui, dans ce moment, semblait avoir des ailes. Tous ces pauvres gens, sans armes, peu exercés à se battre, ne tardent pas à prendre la fuite, et se dispersent dans la campagne, où, courant avec leurs flambeaux, ils ressemblaient à une troupe de masques qui enterrent le carnaval. Les cavaliers en deuil, embarrassés de leurs manteaux, de leurs crêpes, pouvaient à peine se remuer, et ne se défendaient point contre don Quichotte, qu'ils prenaient pour le grand diable d'enfer. Notre héros les abattait à son aise; et Sancho, en le regardant, disait en lui-même: Il faut pourtant bien que mon maître soit aussi redoutable qu'il le prétend.

Le premier homme tombé était encore sous la mule, et son flambeau par terre brûlait près de lui. Don Quichotte vainqueur vint lui mettre sa lance au visage, en lui criant de se rendre. Hélas! répondit le malheureux, je suis déjà tout rendu, puisque je ne puis bouger, et que je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas, si vous êtes chrétien; vous commettriez un grand sacrilége, attendu que je suis tonsuré. Tonsuré! reprit notre chevalier; puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici? — Pas grand'chose de bon, grâce à vous! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnais avec onze ecclésiastiques mes confrères, que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baëça, qui a demandé d'être enterré à Ségovie, sa patrie. — C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme? — Qui l'a tué? — Oui, sans doute; c'est là ce qu'il m'importe de savoir. — Ma foi! c'est Dieu qui l'a tué, avec une fièvre maligne. — Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort. — Je ne le pense pas, monsieur. — C'est qu'il est bon que vous sachiez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, que je suis chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts. — Je voudrais bien, monsieur le chevalier, que vous pussiez redresser ma jambe. — C'est un malheur, monsieur le tonsuré Alonzo Lopès. Mais aussi pourquoi vous en allez-vous, la nuit, couverts de crêpes, de surplis, avec des flambeaux, dans un équipage de l'autre monde, qui devait avec raison me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan? — Oh! je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi, par charité à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier.

Aussitôt don Quichotte appelle Sancho. Sancho ne se pressait pas d'arriver, parce qu'il était occupé de débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menaient avec eux. Le prévoyant écuyer

était parvenu à faire de sa capote une espèce de bissac qu'il farcit des meilleures provisions; ensuite il attacha la capote sur son âne, et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux tonsuré. Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau; et don Quichotte lui conseilla de rejoindre ses compagnons, en l'assurant de nouveau qu'il n'avait pu s'empêcher de faire ce qu'il avait fait. Sancho le retint pour lui dire encore: Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux don Quichotte, autrement dit le chevalier *de la triste figure*. Le pauvre tonsuré partit. Notre héros pria Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avait donné ce surnom. Ma foi! répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus triste figure que l'on puisse voir au monde. — Ce n'est pas cela, mon ami; c'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les chevaliers du temps passé, dont l'un s'appelait le chevalier de la Licorne, du Phénix, du Griffon, de la Mort. C'était sous ce nom et par cet emblème qu'ils étaient connus dans l'univers. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue: je prétends m'appeler ainsi désormais; et je veux faire peindre sur mon bouclier une figure étrange et fort triste. — Vous pouvez, monsieur, économiser l'argent qu'il vous en coûterait pour cela. Je vous réponds, soit dit sans vous offenser, qu'il suffit que vous vous montriez pour que tout le monde dise: Voilà le chevalier de la triste figure. Don Quichotte ne se fâcha point de la liberté de son écuyer; mais il n'en résolut pas moins d'adopter ce beau surnom.

Avant de quitter ce lieu, notre héros eut la fantaisie de retourner sur ses pas, et de visiter le cercueil qui était dans la litière, pour s'assurer si le gentilhomme était bien mort. Monsieur, lui dit Sancho, voici la première aventure dont nous nous tirons bien portans; n'allons pas gâter nos affaires. Ces gens-là n'ont qu'à s'apercevoir que c'est un seul homme qui les a battus, ils voudront prendre leur revanche; et vous savez, comme moi, tout ce qui peut en arriver. Croyez-moi, gagnons la montagne; nous avons faim, j'ai de quoi manger; laissons aller, comme on dit, le mort en terre et le vivant à table. Aussitôt il fait marcher son âne devant lui; don Quichotte, trouvant qu'il avait raison, le suivit sans répliquer.

Ils s'enfoncèrent entre deux col-

lines, et parvinrent à une vallée profonde, où Sancho mit sur l'herbe ses provisions. Là, étendus tous les deux, sans autre sauce que leur appétit, ils déjeunèrent, dînèrent, soupèrent tout à la fois avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques, qui d'ordinaire savent bien se pourvoir. Mais un grand malheur, dont Sancho surtout ne pouvait se consoler, c'est qu'ils n'avaient point de vin, ni même d'eau, pour apaiser leur soif; ce qui fut cause de ce qu'on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

De la plus extraordinaire des aventures que don Quichotte mit à fin.

Sancho, qui ne pouvait manger sans boire, fut le premier à dire à son maître que l'herbe fraîche et touffue de cette prairie annonçait quelque fontaine ou quelque ruisseau dans les environs. Don Quichotte et lui se levèrent pour le chercher et s'y désaltérer. Ils prirent Rossinante et l'âne par la bride, et commencèrent à marcher avec précaution, parce que la nuit était fort obscure. Ils n'avaient pas fait deux cents pas, que leurs oreilles furent frappées du bruit lointain d'une cascade. Ils s'en réjouissaient déjà, lorsqu'un bruit fort différent vint tempérer cette joie, et donner l'alarme à Sancho, qui naturellement n'était pas brave. Ils entendirent de grands coups frappés à intervalles égaux, mêlés d'un cliquetis de ferrailles, de chaînes, et accompagnés du bruit du torrent bondissant à travers les rocs. Il était nuit, le ciel était couvert d'un voile épais, et nos héros se trouvaient sous de grands arbres dont les branches étaient agitées. Ces ténèbres, cette solitude, le bruit du fer et de l'eau, qui se confondait avec le murmure des feuilles et le sifflement du vent, tout semblait se réunir pour inspirer la terreur; mais notre héros, incapable d'effroi, s'élance sur Rossinante, et, se couvrant de sa rondache: Ami, dit-il à son écuyer, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or; que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes, et que ma renommée doit effacer celle des guerriers de la table ronde, des pairs de France, des neuf preux, de tous les chevaliers du temps

passé. Remarque, fidèle écuyer, cette sombre horreur qui nous environne, ces silencieuses ténèbres, ce murmure sourd des chênes immenses que les aquilons font gémir, ce bruit épouvantable des flots qui semblent se précipiter des montagnes de la lune, et ces coups terribles dont le son aigu déchire l'oreille effrayée; le dieu Mars lui-même connaîtrait la peur: eh bien! mon courage en augmente; je désire, je veux, je cours entreprendre cette aventure. Serre les sangles de mon coursier: reste ici, attends-moi trois jours. Si à cette époque je ne reviens point, va trouver au Toboso l'incomparable Dulcinée, et dis-lui que son chevalier est mort en cherchant à mériter la gloire de lui appartenir.

En écoutant ces paroles, Sancho se mit à pleurer: Monsieur, dit-il d'une voix attendrie, pourquoi voulez-vous tenter une si terrible aventure? Il est nuit, personne ne nous voit, personne ne pourra nous traiter de poltrons, quand nous nous détournerions un peu. Prenons ce parti, croyez-moi, dussions-nous ne pas boire de quatre jours. Je vous préviens d'abord que je n'ai plus soif: notre curé, que vous connaissez bien, m'a dit souvent que qui cherche le péril périt. Vous devez être satisfait de n'avoir pas été berné comme moi; d'avoir vaincu, comme vous l'avez fait, ce grand nombre d'ennemis qui escortaient ce corps mort. Si toutes ces raisons ne vous touchent pas, songez que j'ai quitté pour vous ma maison, mes enfans, ma femme. J'espérais n'y pas perdre, à la vérité; mais, comme on dit, la convoitise rompt le sac: que deviennent toutes mes espérances, si, au moment où je croyais tenir cette malheureuse île que vous m'avez promise, je me vois délaissé par vous? Pour l'amour de Dieu, monseigneur, mon maître, ne me faites pas ce chagrin; du moins attendez qu'il soit jour. Avant trois heures d'ici vous verrez paraître l'aube; car, d'aprés la science que j'ai acquise quand j'étais berger, je vois la bouche de la petite ourse au-dessus de la tête, et il doit être minuit dans la ligne du bras gauche. Eh! comment distingues-tu, lui répondit don Quichotte, cette ligne et cette bouche, puisque la nuit est si obscure, qu'aucune étoile ne paraît au ciel? — Oh! monsieur, la peur a de bons yeux; et vous pouvez être certain que j'ai des raisons excellentes pour vous assurer qu'il fera bientôt jour. — Jour ou nuit, il ne sera pas dit que rien au monde ait retardé l'accomplissement de mes grands devoirs. Laisse-moi, Sancho; le Dieu tout-puissant qui m'inspire d'entreprendre cette aventure saura bien veiller sur ma vie, ou te consoler de ma perte. Serre les sangles de Rossinante, et attends-moi: je serai bientôt mort ou vainqueur.

Sancho, voyant que ses larmes,

ses prières, ses conseils, ne pouvaient rien sur son maître, résolut d'user d'adresse, et de le forcer, malgré lui, d'attendre que le jour parût. Pour cela, dans le même temps qu'il serrait les sangles de Rossinante, il lui lia doucement les jambes de derrière avec le licou de son âne. Quand don Quichotte voulut partir, son cheval, au lieu de marcher, ne faisait que de petits sauts. Vous le voyez, s'écria l'écuyer, le ciel, plus pitoyable que vous, ne veut pas que vous m'abandonniez. Il défend à Rossinante de vous obéir; et si vous continuez à résister à sa volonté, vous mettrez en colère la fortune, et vous en serez puni. Don Quichotte se désespérait; mais plus il piquait son cheval, et moins le cheval avançait. Sans se douter de ce qui le retenait: Allons! dit-il, puisque Rossinante ne veut pas marcher, je vais attendre l'aurore, quoique je verse des larmes de ce retard si cruel. Mais, monsieur, répondit Sancho, il n'y a pas là de quoi se désoler. Je vous ferai des contes pendant ce temps; à moins que vous ne préfériez de descendre et de dormir sur l'herbe touffue, à la manière des chevaliers. — Moi, dormir! y penses-tu? Suis-je de ces guerriers qui dorment quand il faut combattre? Dors, dors, toi qui naquis pour le sommeil; je m'entretiendrai avec mes pensées. — Ne vous fâchez pas, monseigneur, je ne l'ai pas dit pour vous déplaire.

Sancho, en parlant ainsi, se rapprochait toujours de son maître; tant était grande la frayeur que lui causait ce bruit continuel de ferrailles! Il finit par saisir d'une main l'arçon de la selle, et de l'autre la croupière, tenant ainsi fortement embrassée la cuisse gauche de notre héros. Voyons donc, reprit celui-ci, quels sont ces contes que tu veux me faire. Oh! j'en sais beaucoup, répondit Sancho, mais j'ignore pourquoi dans ce moment ils ne reviennent pas dans ma mémoire. Cependant je m'en vais tâcher de vous conter une histoire qui est la plus belle, la plus étonnante, la plus intéressante des histoires. Écoutez-moi, je vous prie, avec un peu d'attention.

Il était ce qu'il était, et le bien qui vient pour tous, et le mal pour qui le cherche. Rémarquez d'abord, monsieur, que les anciens commençaient toujours leurs contes par une sentence: et *le mal pour qui le cherche;* cela vient ici, vous en conviendrez, tout comme une bague au doigt. On veut par-là nous faire comprendre qu'il ne faut point chercher le mal, qu'il faut le fuir quand on le rencontre, et que, lorsque personne ne nous oblige d'aller quelque part où il y a du risque, il faut se garder d'y aller. Poursuis ton histoire, reprit don Quichotte, et laisse les réflexions. — Je vous dirai donc, monsieur, que dans un village de

l'Estramadure il y avait un berger chevrier. Quand je l'appelle berger chevrier, j'entends dire qu'il gardait des chèvres. Or ce berger chevrier, qui gardait des chèvres, s'appelait Lopès Ruis; lequel Lopès Ruis était amoureux d'une bergère qui se nommait Toralva; laquelle bergère nommée Toralva était fille d'un pasteur fort riche; lequel pasteur fort riche.... — Oh! si tu racontes de cette manière, en répétant toujours deux fois la même chose, tu ne finiras jamais. — Ah! monsieur, c'est la façon de conter chez nous. Il faut bien se conformer aux usages de son pays. — Allons! j'écoute, puisque mon malheureux sort me condamne à t'écouter. — Je vous disais, mon cher maître, que ce berger était amoureux de la bergère Toralva, qui était une grosse fille, rondelette, vigoureuse, et tenant un peu de l'homme, car elle avait deux moustaches; il me semble que je la vois. — Tu l'as donc connue? — Non, monsieur: mais celui qui m'apprit l'histoire me dit la tenir de quelqu'un qui avait pu voir la bergère Toralva; ainsi vous devez être sûr de la vérité du conte. Tant y a que, les jours allant et venant, le diable, qui aime à brouiller, fit que l'amour du berger Lopès Ruis pour la bergère Toralva devint pour ainsi dire de la haine. La cause de ce changement fut, suivant les mauvaises langues, de petites infidélités un peu fortes que la bergère Toralva se permettait, et qui mirent si fort en colère le berger Lopès Ruis, qu'il résolut de s'en aller si loin, si loin, que jamais il n'en entendit parler. Dès que la bergère Toralva vit que le berger Lopès Ruis ne l'aimait plus, elle devint folle de lui. Vous savez que c'est assez l'usage. Mais je continue sans réflexion, de peur que vous ne trouviez que j'allonge trop mon conte.

Or donc, le berger Lopès Ruis s'était déjà mis en route avec ses chèvres, et cheminait dans les champs de l'Estramadure, pour passer au royaume de Portugal. La bergère Toralva, qui le sut, courut de suite après lui, nu-pieds, s'il vous plaît, un bourdon à la main, et portant à son cou un petit sac, dans lequel étaient, à ce qu'on prétend, un morceau de miroir, un peigne, et une petite boîte de fard. Qu'il y eût ce qu'il y avait, peu importe; je ne m'arrête point là-dessus. Je dis seulement que le berger Lopès Ruis arriva, suivi de ses chèvres, sur le bord de la Guadiana, dans la saison où ce fleuve déborde. Point de bateau ni de batelet pour le passer lui et son troupeau. Cela fâcha beaucoup le berger Lopès Ruis, parce qu'il sentait sur ses talons la bergère Toralva, et qu'il craignait d'en être rejoint. A force de regarder et de chercher, il découvrit un pêcheur qui avait un batelet si petit, qu'il ne pouvait y tenir avec lui qu'une

seule chèvre. Cela n'était pas trop commode; mais le berger Lopès Ruis s'arrangea pourtant avec le pêcheur pour qu'il le passât lui et ses trois cents chèvres. Quand l'arrangement fut fait, le pêcheur prend une chèvre et la passe dans son batelet. Il revient, et en passe une autre; revient encore, et en passe une autre, puis une autre, et puis une autre. Retenez bien, je vous prie, combien le pêcheur passe de chèvres; c'est plus important que vous ne croyez. L'endroit où elles débarquaient de l'autre côté du fleuve était glissant et plein de boue. Le pêcheur mettait du temps à aller et à revenir. Cependant il revient encore, et en passe une autre, puis une autre, puis une autre. — Allons! finis, et supposons qu'elles soient toutes au bord. — Point du tout; monsieur; cela ne se peut. Ayez la bonté de me dire combien il y a de chèvres passées. — Comment veux-tu que je le sache? — Ah! voilà le beau du conte, c'est qu'il finit là. — Que veux-tu dire? Est-il d'une telle importance de savoir le nombre des chèvres passées, que l'histoire ne puisse s'achever sans cela? — Oui, monsieur; je vous en avais averti. Dès l'instant que vous ne vous souvenez plus du compte des chèvres, je ne me souviens plus de la fin de mon conte; et c'est dommage, car cette fin était charmante. — Ainsi l'histoire est finie? — Finie comme ma mère. — En vérité, Sancho, voilà un étrange conte! Mais, au surplus, je devais m'y attendre de toi, d'autant plus que ton pauvre esprit est troublé par ce tintamarre. Allons! essayons encore de faire marcher Rossinante.

Alors il approche de nouveau les jambes, et de nouveau Rossinante saute sans avancer d'un seul pas, tant il était bien attaché. Dans cet instant, soit naturellement, soit par l'effet de la fraîcheur du matin, ou que Sancho eût mangé quelque chose de laxatif, le pauvre écuyer se trouva dans un embarras étrange. Il se sentait le pressant besoin de se retirer un moment seul; et l'extrême frayeur qu'il avait ne lui permettait pas de s'éloigner le moins du monde de son maître. Après avoir long-temps combattu, forcé de céder malgré ses efforts, il quitta doucement l'arçon qu'il tenait de sa main gauche, alla dénouer avec cette main l'aiguillette de ses chausses, et, satisfait de ce commencement, qu'il regardait comme le plus difficile, il espéra venir à bout du reste. Le grand point était de n'être pas trahi par le moindre bruit; et, pour éviter ce malheur, Sancho serrait les épaules, et retenait jusqu'à son haleine. Mais tant de précautions furent perdues.... Qu'entends-je? s'écria don Quichotte d'un ton sévère. Je ne sais, monsieur, répondit Sancho: c'est sûrement quelque nouvelle diablerie; vous n'ignorez pas que les aventures ne commencent pas pour peu.

Sancho, reprit le chevalier en portant la main à son nez, il me semble que tu as grand'peur. Oui, monsieur, je ne vous cache point que je tremble; et si ma frayeur me faisait faire quelque sottise, la faute en serait à celui qui m'a conduit, à l'heure qu'il est, dans cet horrible désert. Don Quichotte ne voulut point pousser plus loin l'explication; mais il fit sauter Rossinante, et s'éloigna de quelques pas.

Cependant la nuit s'écoulait; et Sancho, voyant paraître le jour, alla délier doucement les jambes de Rossinante. L'animal se sentit à peine libre, que, quoiqu'il ne fût pas fort pétulant, il essaya de faire deux ou trois courbettes, que la faiblesse de ses reins ne lui permit point d'achever. Don Quichotte en tira bon augure, et voulut en profiter sur-le-champ. L'aube laissait alors distinguer les objets. Notre héros s'aperçut qu'il était au milieu de grands châtaigniers, dont les ombrages épais avaient rendu la nuit plus obscure; mais il ne put deviner la cause de ces coups terribles qui continuaient à se faire entendre. Il renouvela ses adieux à Sancho, lui répéta ce qu'il devrait dire à madame Dulcinée, si dans trois jours il ne revenait point, et ajouta: Quant à la récompense de tes services, tu ne dois avoir aucune inquiétude, j'y ai libéralement pourvu dans un testament que l'on trouvera chez moi. Mais espérons plutôt, mon ami, que je sortirai triomphant de cette périlleuse aventure, et pour le coup tu peux compter sur l'île que je t'ai promise. Notre écuyer, en l'écoutant, se mit encore à fondre en larmes, et déclara qu'il voulait suivre son maître jusqu'à la mort. L'auteur de cette histoire, en rapportant cette héroïque résolution de Sancho, en conclut, avec raison, qu'il avait le cœur excellent, et qu'il était sûrement des vieux chrétiens. Quoi qu'il en soit, don Quichotte fut attendri; mais, cachant son émotion, de peur de témoigner de la faiblesse, il marcha d'un air fier et calme vers le lieu d'où venait le bruit.

Sancho le suivait à pied, tirant par le licou son âne, inséparable compagnon de sa bonne et mauvaise fortune. Après un assez long chemin au milieu de ces châtaigniers, ils arrivèrent dans un petit vallon entouré de rochers élevés, d'ou se précipitait le torrent. Au pied des rochers on voyait de loin quelques misérables maisons qui ressemblaient à des ruines; c'était de là que sortaient les épouvantables coups. Rossinante eut peur et fit un écart; mais notre héros le ramène, s'approche peu à peu des maisons, en se recommandant à sa dame. Son écuyer, toujours derrière lui, allongeait souvent la tête et le cou entre les jambes de Rossinante pour chercher à découvrir ce qui lui faisait tant de peur. Au bout de cent pas, au détour d'une petite colline, ils découvrirent en-

fin la cause de leur terreur et de cet effroyable bruit. C'étaient, il faut le dire, il faut bien l'avouer malgré nous, six énormes marteaux de moulins à foulon qui n'avaient pas cessé de battre depuis le jour précédent.

Don Quichotte, à cet aspect, demeura muet de surprise; ses mains laissèrent aller la bride, sa tête tomba sur son sein. Il tourna les yeux sur Sancho, qui fixait les siens sur lui, avec les joues enflées, et tout prêt à crever d'envie de rire. Notre chevalier ne put s'en empêcher lui-même, malgré son profond chagrin; et Sancho, voyant que son maître heureusement avait ri le premier, mit ses poings sur ses côtés, et par quatre fois de suite fit et refit des éclats qui bientôt impatientèrent don Quichotte. Mais ce fut bien pis quand son écuyer osa lui adresser ces paroles, en le regardant avec une gravité plaisante: *Ami, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or, que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes*, et lui répéta mot à mot tout ce que le héros avait dit lorsque les foulons s'étaient fait entendre. Cette raillerie mit en colère don Quichotte, qui, levant aussitôt sa lance, en frappa si fort l'écuyer persifleur, que, si ses coups fussent tombés sur la tête comme ils tombèrent sur les épaules, le pauvre Sancho n'eût jamais hérité dans le testament. Monsieur, s'écria-t-il plein d'effroi, ne voyez-vous pas que je ris? Moi, je ne ris pas, reprit don Quichotte. Répondez, monsieur le plaisant: si c'eût été, comme je l'ai cru, la plus périlleuse des aventures, n'ai je pas montré le courage nécessaire pour la terminer? Un chevalier tel que moi, qui n'a jamais vu de moulins à foulon, doit-il les reconnaître au bruit? C'est bon pour vous, monsieur le manant, élevé dans un chétif village. Faites, s'il vous plaît, que ces six marteaux deviennent autant de géans, placez-les vis-à-vis de moi l'un après l'autre, ou tous ensemble; et si je ne leur mets pas le pied sur le ventre, riez alors tant qu'il vous plaira. Apaisez-vous, monseigneur, reprit Sancho d'une voix soumise: je conviens que j'ai trop ri; mais vous conviendrez peut-être, quand vous ne serez plus fâché, que bien d'autres riraient de même si nous leur disions quelle a été notre frayeur.... Je ne parle que de la mienne, car, pour vous, la peur vous est inconnue. — Oui, je veux bien avouer que l'histoire en pourrait sembler gaie, mais je crois au moins inutile de la raconter. Il est tant d'esprits mal faits qui ne savent point prendre les choses, et vont toujours au-delà du bût! — Votre seigneurie y va droit, excepté lorsqu'elle vise à la tête et qu'elle attrape les épaules, grâces au ciel et à ma promptitude à évi-

ter votre coup. Au surplus, qui châtie bien aime bien. Quand les grands seigneurs on dit à leurs valets une parole un peu dure, ils leur font toujours un présent: j'ignore comment en usent les chevaliers errans quand ils ont donné des coups de lance; mais le moins qui peut s'ensuivre, ce sont des îles sûrement ou des royaumes en terre ferme. — Tu dis peut-être plus vrai que tu ne penses; mais pardonne-moi ce premier mouvement que je n'ai pu retenir, et tâche désormais, mon ami, de ne plus tant babiller. Dans aucun livre de chevalerie je n'ai jamais vu d'écuyer aussi familier que toi. Gandalin, qui servait Amadis, ne parlait à son maître que la toque à la main, la tête baissée, et le corps à demi-courbé, à la manière des Turcs. Gazabal, l'écuyer de don Galaor, fut si discret et si taciturne, que l'historien ne le nomme qu'une seule fois dans tout le cours de sa longue histoire. Suivons ces exemples, Sancho, et vivons, s'il vous plaît, dans l'ordre. Les récompenses que je vous ai promises arriveront avec le temps. Si elles n'arrivaient pas, je vous ai déjà dit de n'être pas inquiet de votre salaire. — Cela suffit, monseigneur, et vous pouvez être certain que dorénavant je n'ouvrirai la bouche que pour vous honorer comme mon maître. — A la bonne heure; c'est le moyen de vivre long-temps en paix sur la terre; car, après son père, c'est à son maître que l'on doit le plus de respect.

CHAPITRE XXI.

Conquête de l'armet de Mambrin.

Dans ce moment, il vint à tomber un peu de pluie. Sancho voulait chercher son abri dans les moulins; mais don Quichotte les avait pris en aversion, jamais il n'y voulut entrer; et, tournant à droite, il n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut de loin un homme à cheval qui portait sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or. Sancho, s'écria-t-il plein de joie, tous les proverbes sont vrais, principalement celui qui dit que *lorsqu'une porte se ferme une autre s'ouvre bientôt.* Cette nuit, la volage fortune a semblé se jouer de mes espérances; mais ce matin elle vient m'offrir un beau dédommagement: selon toutes les apparences, le guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin, que j'ai juré de conqué-

rir. Monsieur, répondit Sancho, si j'avais la permission de parler comme autrefois, je vous dirais de prendre garde que ceci ne soit encore des moulins à foulon. Va-t'en au diable avec tes foulons. Quel rapport peut-il y avoir entre un casque et des moulins? — Plus que vous ne pensez, monsieur. Mais il m'est défendu de m'expliquer. — Malheureux incrédule, comment veux-tu que je m'abuse? ne vois-tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or? — Je vois bien un homme monté sur un âne gris comme le mien, qui a sur la tête je ne sais quoi qui reluit. — Ce je ne sais quoi est l'armet de Mambrin. Allons, éloigne-toi promptement, et laisse-moi seul. Tu vas voir comment, sans perdre le temps en paroles, je vais terminer cette aventure, et m'emparer de l'armet. — Mon dieu! monsieur, l'embarras n'est pas de m'éloigner: mais je souhaite qu'il n'y ait pas ici des foulons. — Je vous ai déjà dit, frère, que vos réflexions m'ennuient; et si vous me rompez encore la tête de foulons, mordieu! je vous corrigerai de manière à vous en faire souvenir long-temps. Sancho craignit la colère de son maître, et ne souffla plus.

Je dois mettre au fait mes lecteurs de ce que c'était que ce guerrier, ce cheval et cet armet. Il y avait dans ces environs un village et un hameau si petits et si voisins l'un de l'autre, que le même barbier servait pour les deux. Or ce jour-là, un malade du hameau avait besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe; le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune: surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, qui sans doute était tout neuf, il avait mis sur sa tête ce bassin de cuivre, qu'on voyait luire d'un quart de lieue. Il était monté sur un âne gris, comme l'avait dit Sancho; et don Quichotte, dans tout cela, voyait un chevalier sur un beau cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut près, notre héros, sans explication, courut à lui la lance en arrêt. Le barbier, qui vit arriver ce fantôme, se jette promptement à bas de son âne, et, plus léger qu'un chevreuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre. Le païen n'est pas sot, s'écria don Quichotte; il imite le castor, qui, poursuivi par les chasseurs, se coupe lui-même ce qu'on veut de lui. Sancho ramasse ce précieux armet. Par ma foi! dit l'écuyer en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf, et vaut au moins huit réaux. Il le remet à son maître, qui, l'essayant sur son front, et le tournant, le retournant pour l'y faire tenir, disait avec étonnement: Le païen

pour qui l'on forgea ce casque devait avoir une furieuse tête! encore vois-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. Sancho faisait tous ses efforts pour ne pas rire, se souvenant de la leçon qu'il avait reçue. Qu'as-tu donc, lui dit don Quichotte. Rien, monsieur, répondit-il; je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe. — Il est vraisemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant, qui, sans connaître son mérite, en aura fondu la moitié; de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui à la vérité a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe? je sais ce qu'il vaut; je le ferai remettre en état, et j'aurai un casque beaucoup meilleur que celui que le dieu Vulcain forgea pour le dieu des batailles: en attendant, je vais le porter tel qu'il est. — Vous êtes le maître, monsieur; mais que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval gris pommelé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris? Au train qu'à pris son pauvre maître, je ne crois pas qu'il revienne le chercher; et, par ma barbe! le roussin n'est pas mauvais. — Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus, et les chevaliers d'autrefois ne s'emparaient guère des chevaux de leurs ennemis, à moins qu'ils n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse donc ce cheval ou cet âne, comme tu voudras l'appeler; son maître le viendra reprendre. — J'aurais pourtant quelque envie de le troquer contre le mien, qui ne me paraît pas si bon. Les lois de la chevalerie sont terriblement étroites, si elles ne permettent pas de changer un âne contre un âne. Ai-je du moins la liberté de changer les bâts? — Je n'en suis pas sûr; mais, jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire.

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé, et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau. Cela fait, nos voyageurs déjeunèrent des restes de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent, sans retourner la tête du côté des moulins, et, redevenus bons amis, ils continuèrent leur route, en laissant aller à son gré Rossinante, que l'âne suivait avec une fidèle amitié. Bientôt ils se trouvèrent dans la grande route. Alors Sancho dit à son maître:

Je vous demande, monsieur, la permission de causer un peu avec vous: depuis que votre seigneurie m'a imposé ce terrible silence, j'ai perdu une foule de bonnes pensées, et je voudrais mettre à profit celles qui me viennent dans ce moment. Parle, Sancho, repondit don Quichotte, mais sois bref; les meilleurs discours ennuient quand

ils se prolongent. — Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand'chose à chercher ainsi les aventures; car enfin, vous avez beau vaincre et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne les voit, personne n'en sait rien; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la renommée dont elle est digne. Mon avis serait que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque prince qui fût en guerre avec son voisin, parce qu'alors votre courage, votre force surnaturelle, votre sagesse incomparable, seraient utiles, seraient en vue, et nous attireraient des récompenses: alors vous ne manqueriez pas d'historiens qui mettraient par écrit vos exploits. Je ne parle pas des miens, je sais qu'ils ne passent pas ma petite qualité d'écuyer; quoique, si l'on parle des écuyers dans les histoires de chevalerie, j'espère y tenir ma place. — Ce que tu dis-là, Sancho, ne manque pas de raison; mais, avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde en cherchant les aventures, afin d'avoir acquis de la gloire. Une fois que l'on est connu, voici comme les choses se passent ordinairement:

Un chevalier arrive à la cour d'un puissant monarque: tout le monde, jusqu'aux petits enfans, courent le recevoir aux portes de la capitale; on l'entoure, on l'accompagne en criant: C'est le chevalier du Soleil, ou du Serpent, ou de quelque autre emblème qu'il a su rendre célèbre; c'est celui, dit-on, qui vainquit en combat singulier le géant Brocabrun du bras d'acier, celui qui désenchanta le grand Mamelu de Perse, retenu captif par un magicien depuis près de neuf cents ans. Ses louanges, ses grandes actions volent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi, qui se met aux fenêtres de son palais. Le roi, qui connaît déjà de réputation ce chevalier, le voit à peine paraître, qu'il se retourne vers sa suite, et dit: Allons! que tous les chevaliers de ma cour aillent recevoir la fleur de la chevalerie. On obéit, et le roi lui-même vient au-devant du chevalier jusqu'au milieu du grand escalier; il lui tend la main, l'embrasse, et le mène aussitôt à l'appartement de la reine. Là se trouve l'infante sa fille, qui est une des plus belles princesses de la terre. A peine l'infante et le chevalier jettent les yeux l'un sur l'autre, que, par un attrait plus qu'humain, sans savoir comment ni pourquoi, ils s'enflamment réciproquement, et brûlent de trouver les moyens de se parler de leurs tendres peines. On conduit le chevalier dans un appartement superbe; on le désarme, et l'on couvre ses épaules d'un riche manteau d'écarlate. S'il était déjà beau sous le fer, combien le paraît-il davantage sous la pourpre! Il va souper avec le roi, avec la

reine et l'infante, à laquelle il lance à la dérobée des regards remplis d'amour; et la jeune princesse y répond avec la pudeur convenable; car elle est extrêmement pudique.

Le soupé fini, l'on voit entrer dans la salle un hideux et petit nain qui conduit une très-belle dame au milieu de deux géans. Le nain propose une aventure, arrangée par un ancien enchanteur, de manière que celui qui la terminera sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonne à tous les chevaliers présens d'éprouver cette aventure: nul n'en vient à bout que le chevalier nouvellement arrivé. Sa gloire en augmente, et l'infante est ravie d'avoir si bien placé ses affections. Ce qu'il y a de bon, c'est que le roi se trouve justement en guerre avec un autre puissant monarque, et qu'au bout de quelques jours le chevalier lui demande la permission d'aller servir dans ses armées. Le roi y consent avec joie; le chevalier l'en remercie avec respect; et le même soir, dans la nuit, il va faire ses adieux à l'infante, à travers une jalousie qui donne sur le jardin, où la jeune princesse est déjà venue souvent lui parler, suivie d'une demoiselle d'honneur qu'elle a mise dans sa confidence. Le chevalier soupire beaucoup, l'infante s'évanouit; la demoiselle va chercher de l'eau, et témoigne une grande inquiétude que l'aurore ne paraisse, parceque l'honneur de la princesse lui est plus cher que sa vie. L'aurore ne paraît point; l'infante revient à elle, et daigne passer sa main blanche au travers de la jalousie; le chevalier y attache ses lèvres, et la baigne de ses larmes. Il convient ensuite d'un certain moyen pour donner à la princesse de ses nouvelles, et la princesse le prie de hâter autant qu'il pourra son retour. Le chevalier le promet, le jure, baise encore la main de l'infante, et se retire pénétré d'une si grande douleur, qu'il est tout près d'expirer.

Il regagne son appartement, se jette sur son lit et ne peut dormir. Dès qu'il fait jour, il se lève, va prendre congé du roi, de la reine, et demande la permission de prendre aussi congé de l'infante. Mais on lui dit qu'elle est indisposée; et notre chevalier, qui ne doute point que ce ne soit un effet de sa douleur, est près de se trouver mal. Le demoiselle d'honneur, qui est là, court tout rapporter à la princesse. La princesse pleure beaucoup, et dit à sa demoiselle d'honneur qu'un de ses plus grands chagrins est d'ignorer si son chevalier est de race royale. La demoiselle l'assure que son chevalier ne serait pas si brave, si galant et si aimable, s'il n'était pas de race royale. Ces raisons consolent un peu l'infante, qui, pour ne rien faire paraître, sort de sa chambre au bout de deux jours.

Le chevalier est déjà bien loin.

Il fait la guerre, combat, triomphe, gagne plusieurs batailles, prend une foule de villes: tout cela est l'affaire de peu de temps. Il revient à la cour, va voir l'infante à la jalousie, et convient avec elle de demander sa main pour récompense de ses services. Il la demande; le roi la refuse, parce qu'il ne connaît pas la naissance du chevalier: mais, soit qu'il l'enlève, soit autrement, l'infante finit par être sa femme; et le père en est ravi, d'autant plus qu'on découvre bientôt que le chevalier est fils d'un très puissant roi de je ne sais quel royaume, qui souvent même n'est pas sur la carte. Alors nécessairement le père meurt, l'infante hérite; et voilà le chevalier roi. Voilà le moment de récompenser son écuyer: on lui donne une île, et on le marie avec la demoiselle d'honneur qui a servi les amours de l'infante, et qui presque toujours est la fille d'un duc ou d'un grand seigneur du royaume.

Voilà le plus beau, pardi! s'écria Sancho! et c'est tout ce que je demande. Par ma foi, monsieur, je suis convaincu que tout cela doit arriver au chevalier de la Triste Figure. — N'en doute point, mon ami; car tout ce que je viens de raconter est toujours arrivé exactement de même à tous les chevaliers errans. Il ne reste plus qu'à nous informer quel est le roi païen ou chrétien qui est en guerre et qui a une jolie princesse. Nous avons du temps pour cela. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que, lorsque nous en serons là, j'aurais de la peine à prouver que je suis de famille royale. Quoique assurément je sois gentilhomme, et bien reconnu pour tel, le roi aura peut-être de la répugnance à me donner sa fille, si le sage qui écrira mon histoire ne parvient pas à découvrir que je suis arrière petit-fils de souverain. Il est vrai que j'aurai la ressource d'enlever l'infante, qui ne demandera pas mieux; et le temps ou la mort apaisera la colère du roi mon beau-père. — Vous avez raison, monsieur, et je suis d'avis que vous commenciez par l'enlèvement. Ce n'est pas la peine, comme disent certains vauriens, de demander ce qu'on peut prendre; une fois qu'on est nanti, on plaide à merveille de loin. Ce que j'y vois de plus triste, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez tranquillement du royaume, le pauvre écuyer vivra de l'air du temps, et se passera de récompense, à moins que la demoiselle d'honneur ne se fasse enlever avec l'infante, ce qui serait assez convenable. — Personne ne s'y opposera, Sancho, surtout quand elle t'aura jugé digne de devenir son époux. — Oh! pour digne, il n'y a rien à dire, je suis des vieux chrétiens, monsieur, et cela suffit pour être comte. Allez, soyez persuadé que le manteau ducal m'ira fort bien: j'ai déjà été

bedeau d'une confrérie, et j'avais si bonne mine avec ma robe, que tout le monde disait qu'il fallait me faire marguillier. Vous jugez qu'une robe d'or et de perles ne gâtera rien à l'air de mon visage. — Sans doute; mais je t'exhorte alors à te faire plus souvent la barbe. — J'aurai un barbier pour cela, qui ne me quittera point, et qui marchera toujours derrière moi; comme une fois que j'étais à Madrid, je vis passer un tout petit monsieur, suivi d'un autre beau monsieur qui s'arrêtait quand le premier s'arrêtait, marchait quand il marchait, se retournait quand il se retournait, enfin avait l'air d'être sa queue. Je demandai ce que cela voulait dire: on me dit que le tout petit monsieur était un grand, et que l'autre était son écuyer, et que l'usage voulait qu'il se tînt toujours derrière. Cela me parut singulier, et je le notai dans ma tête. — Ainsi, Sancho, au lieu d'un écuyer, tu veux avoir à ta suite un barbier? — Sans doute, cela me paraît plus utile et plus raisonnable. Mais chargez-vous de devenir roi et de me faire comte, moi je me charge de tout le reste.

Ils en étaient là, lorsqu'en levant les yeux ils aperçurent ce qu'on va dire.

CHAPITRE XXII.

Comment don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on conduisait dans un lieu où ils ne voulaient point aller.

Cid Hamet Benengeli, auteur arabe, établi dans la Manche, rapporte dans cette étonnante, véridique, sublime et burlesque histoire, qu'après la conversation que l'on vient de lire, notre chevalier aperçut dans le grand chemin une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble, comme des grains de chapelet, par une longue chaîne de fer, et tous ayant les menottes: ils étaient conduits par deux cavaliers armés d'escopettes, et deux fantassins armés de lances. Voici, dit Sancho, la chaîne des forçats que l'on mène ramer aux galères du roi. Comment! des forçats! s'écria don Quichotte; est-il possible que le roi force ses sujets à ramer? Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés pour leurs délits à servir sur les galères. — Ils n'y vont donc pas de bon gré? — Non, assurément. — Cela me suffit: je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne.

Don Quichotte s'avance alors, et demande, avec beaucoup de politesse, à ceux qui conduisaient la chaîne, de vouloir bien lui dire pourquoi l'on menait ainsi ces malheureux. Un des cavaliers, touché de sa courtoisie, lui répondit: Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables, mais il n'est guère possible de vous faire lire tous ces arrêts; si votre seigneurie veut s'informer à eux-mêmes de ce qu'elle désire savoir, ils sont bavards de leur métier, et ne demanderont pas mieux de vous en instruire. Avec cette permission, que notre héros aurait prise quand même on la lui aurait refusée, il s'approcha des galériens, et demanda au premier pour quelle faute il allait aux galères.

Hélas! répondit celui-ci, c'est pour avoir été amoureux. Pour cela seul? reprit don Quichotte; ah! si les amans sont ainsi punis, depuis long-temps je devrais ramer. Je le crois, monsieur, ajouta le forçat; mais c'est que mon amour peut-être n'était point comme vous l'imaginez; j'étais amoureux d'une bourse d'or qu'un vieux avare tenait renfermée; je l'enlevai: je fus pris avec la bourse dans les mains; il fallut employer la force pour me l'arracher, tant elle était chère à mon cœur. La justice arrangea l'affaire en me faisant donner cent coups de fouet sur les épaules, et m'envoyant servir trois ans dans la marine royale. Et vous, mon ami, dit don Quichotte au second, qui marchait la tête baissée avec l'air du repentir. Monsieur, répondit celui-ci, je vais aux galères pour avoir été trop franc. — Comment, trop franc? Mais la franchise est une vertu que tout honnête homme doit honorer. — Eh bien, les juges d'à présent n'ont point de honte de la punir: ils m'ont interrogé sur quelques bestiaux enlevés, m'ont fait les questions les plus malhonnêtes, qu'ils ont accompagnées de menaces grossières. Je leur ai dit avec candeur que c'était moi qui avais trouvé ces troupeaux errans dans la campagne, et que, par une suite de mon goût pour la vie pastorale, je les avais recueillis. Cet aveu simple et naïf m'a fait condamner à deux cents coups de fouet, et à six ans de galères.

Don Quichotte interrogea le troisième, qui lui répondit gaiement: Je suis ici, monsieur, faute de dix ducats. — J'en donnerais vingt pour vous en retirer. — Oh! vraiment, c'est quand l'enfant est baptisé qu'il nous arrive des parrains. Si, dans le temps de mon procès, j'avais pu faire couler un peu d'or dans la poche du rapporteur, dans l'écritoire du greffier, je serais à prèsent à me divertir au milieu du Zocodover de Tolède. Mais, à la garde de Dieu! la patience vient à bout de tout. Son camarade était un vieillard dont la barbe blanche passait la poitrine; il ne répondit à don Quichotte

que par des larmes: celui qui le suivait parla pour lui.

Ce vénérable personnage, dit-il, va aux galères pour avoir adouci les tendres peines des amans, en portant leurs billets doux, en les faisant trouver ensemble; on l'a même accusé de se servir de philtres et de se mêler de magie. Sans ce dernier article, reprit don Quichotte, je ne verrais rien que d'obligeant dans les peines qu'il se donnait en servant les amans fidèles: c'est un emploi qui demande beaucoup de délicatesse; on ne devrait le confier qu'à des personnes sages, connues, et capables de s'en acquitter avec adresse et discrétion. J'ai là-dessus des idées que je veux communiquer au Gouvernement. Mais je ne puis passer à ce vieillard les philtres et la magie, quoique je pense qu'en amour il n'y ait d'autre magie que d'être aimable. Vous avez raison, monsieur, reprit le vieillard ; si j'avais été sorcier, j'aurais deviné sûrement le voyage que je fais aujourd'hui. Quant au reste, je ne nie pas que j'ai toujours souhaité que tout le monde se réjouît, vécût ensemble dans la paix et dans la bonne amitié: je ne voyais là rien que de louable; et, pour avoir eu ce désir, on m'envoie aux galères malgré mon grand âge et une rétention d'urine qui ne me laisse pas un instant de repos. En disant ces paroles il se remit à pleurer; et Sancho tout attendri lui fit une petite aumône.

Don Quichotte continua ses questions. Le galérien qui suivait lui répondit en riant: Je suis ici pour une bagatelle qui s'est passée en famille. Je logeais avec deux de mes cousines germaines, et deux autres parentes, toutes quatre jeunes et jolies; le soir, pour passer le temps, nous jouions ensemble à de petits jeux, nous n'étions que nous cinq dans la maison; je ne sais comment il est arrivé que tout d'un coup, un beau matin, nous nous sommes trouvés neuf. On a fait un grand bruit de tout cela; je n'avais point d'argent, point de protecteur; je vais aux galères pour six ans. Mais je suis jeune, je me porte bien; et, pourvu qu'on vive, il y a remède à tout.

Après celui-là venait un homme de trente ans à peu près, d'une assez belle figure, quoiqu'il fût bigle, attaché avec plus de soin que les autres; il avait aux pieds une forte chaîne qui revenait lui faire le tour du corps, deux carcans au cou, dont l'un soutenait la chaîne, dont l'autre portait deux branches de fer qui descendaient à sa ceinture; où ses mains étaient prises par des menottes fermées de gros cadenas, de sorte qu'il ne pouvait ni porter ses mains à sa tête ni baisser sa tête à ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi tant de chaînes. C'est que ce misérable, répondit un des gardes, est plus coupable lui seul que tous les autres ensemble: il est avec cela si

adroit, si fourbe, si audacieux, que, même dans l'état où il est, nous craignons qu'il ne nous échappe. Comment se fait-il, reprit don Quichotte, que tant de crimes ne l'aient mène qu'aux galères? Il y est pour dix ans, répliqua le garde, ce qui est comme la mort civile. Vous devez le connaître de réputation; c'est le fameux Ginès de Passamont, autrement surnommé Ginésille de Parapilla. Monsieur le commissaire, dit alors le galérien, ne plaisantons point, s'il vous plaît, et ne parlez pas de mes surnoms; vous auriez trop d'avantage, car je n'oserais vous dire les vôtres. Et vous, monsieur le chevalier, si vous voulez nous donner quelque chose, dépêchez-vous, et ne perdez plus votre temps à écouter ainsi notre histoire. Quand il vous plaira de connaître la mienne, vous pourrez la lire, je l'ai écrite; et j'ose vous assurer qu'elle vous amusera plus que la plupart de nos romans modernes. Est-elle achevée? demanda don Quichotte. — Non, puisque me voici encore; mais elle va depuis ma naissance jusqu'à la dernière fois que j'ai été aux galères. — Celle-ci n'est donc pas la première? — Bah! j'ai déjà fait quatre campagnes sur mer pour le service de sa majesté catholique. Je ne suis point du tout fâché d'y retourner: en vérité il n'y a que là que l'on jouisse un peu de soi-même, que l'on ait le loisir de mettre en ordre ses idées, et de cultiver les belles-lettres. — Vous me paraissez homme d'esprit. — Si j'étais un sot, je serais heureux.

Cela me suffit, dit don Quichotte en élevant la voix. D'après tout ce que je viens d'entendre, il est clair, mes frères, que, quoique vous alliez aux galères pour le châtiment de vos fautes, cependant vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté; d'ailleurs il n'est que trop commun que le manque d'argent, le peu de crédit, la passion ou la sottise des juges fassent condamner l'innocence. Après avoir réfléchi murement à votre situation, je pense que je ne puis m'empêcher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui de secourir les opprimés. Mais, comme la sagesse prescrit d'employer toujours la douceur et la raison avant d'en venir à la force, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les commissaires et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et les laisser aller en paix. Dieu et la nature les ont faits libres; personne au monde n'a droit d'attenter à cette liberté. Jamais ces pauvres gens ne vous offensèrent; il est peu digne de vous d'exercer les vengeances d'autrui; laissez au Tout-puissant le soin de punir les faiblesses inséparables de l'humanité. Je vous renouvelle donc ma prière, avec la politesse, avec les égards que je vous dois; je me plais à vous assurer de ma reconnaissance si vous m'accordez

ce que je demande; si vous vous y refusez, j'aurai bien du regret, messieurs, d'être forcé de vous y contraindre.

La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire en riant, et vous savez la prolonger avec sang-froid. De bonne foi! vous voulez que nous mettions en liberté la chaîne des galériens? Allez, monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que vous avez sur la tête, et, croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat. C'est vous qui êtes un chat, un rat et un maraud, répond don Quichotte. Aussitôt d'un coup de lance il le jette par terre lui et son escopette. Les autres gardes surpris mettent l'épée à la main, et viennent attaquer notre héros; mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir à leurs prisonniers et de se défendre contre don Quichotte, n'avaient pas assez de leurs bras. Sancho aidait Ginès de Passamont à se débarrasser de ses fers. Passamont fut le premier libre: il saute sur le commissaire étendu par terre, lui prend son épée et son escopette: alors ajustant les gardes l'un après l'autre sans tirer, il les met bientôt en fuite, à travers une grêle de pierres que leur lançaient les autres galériens.

La victoire était complète; mais Sancho n'était pas trop content. Il dit à son maître que les fuyards allaient sûrement chercher la Sainte-Hermandad, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se retirer et se cacher dans les montagnes voisines. Don Quichotte avait un autre projet: il appelle tous les galériens, occupés de dépouiller le commissaire, qu'ils laissèrent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle; et les regardant avec gravité: Messieurs, dit-il, la reconnaissance est de toutes les vertus la plus chère aux âmes bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute point qu'à votre tour vous ne désiriez faire quelque chose pour moi. Je vous demande de vouloir bien reprendre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso vous présenter devant madame Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le chevalier de la Triste Figure, se recommande à son souvenir; vous lui conterez de point en point comment j'ai brisé vos fers; et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

Seigneur chevalier, notre libérateur, répondit, au nom de tous, Ginès de Passamont, ce que vous demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins, nous serions sûrement repris par la Sainte-Hermandad, à qui nous ne pouvons espérer d'échapper qu'en nous dispersant et nous cachant. Nous prions votre seigneurie de vouloir bien

changer cette ambassade à madame Dulcinée du Toboso contre un certain nombre d'*ave maria* dits à l'intention de cette belle dame. Nous serons très exacts à prier pour elle, parce que cela se peut faire en tout temps et en tout lieu; mais imaginer que nous allons retourner aux ognons d'Égypte, c'est-à-dire reprendre nos fers, cela est aussi impossible que de cueillir des poires sur cet ormeau. Pardieu! s'écria don Quichotte en colère, don Ginésille de Parapilla, et don fils de catin que vous êtes, vous irez tout seul, vous qui parlez, chargé de votre belle chaîne.

Passamont n'était point patient. Il fit un signe à ses compagnons, qui, s'éloignant aussitôt, firent pleuvoir tant de pierres sur don Quichotte, que son bouclier ne pouvait suffire à l'en garantir. Rossinante ne remuait non plus qu'une souche. Sancho s'était mis à l'abri derrière son âne. Le malheureux chevalier fut atteint et renversé. Dans l'instant les galériens fondent sur lui, lui ôtent le bassin à barbe, dont ils lui donnent cinq ou six coups sur les épaules, le jettent contre la terre, et dépouillent notre héros d'une casaque qu'il portait sur ses armes. Ils auraient pris jusqu'à ses chausses, si les cuissards ne les en eussent empêchés. Sancho en fut quitte pour son manteau. Après s'être partagé le butin, les galériens s'échappèrent par diverses routes, plus occupés de fuir la Sainte-Hermandad que d'aller trouver madame Dulcinée. Don Quichotte et Rossinante restèrent couchés l'un auprès de l'autre, tandis que Sancho, ramassé en boule, tremblait de toutes ses forces entre les jambes de son âne, qui baissait tristement la tête et secouait les oreilles, croyant toujours entendre siffler les pierres.

CHAPITRE XXIII.

Des choses extraordinaires qui arrivèrent à notre chevalier dans la Sierra-Moréna.

Don Quichotte, se voyant ainsi payé de ses bienfaits, s'écria: Sancho, l'on a raison de dire que jamais on ne gagne rien à obliger des méchans. J'aurais dû suivre ton conseil: à l'avenir je serai plus sage. Vous, monsieur? répondit l'écuyer; vous serez plus sage quand je serai Turc. Mais, puisque vous regrettez de n'avoir pas écouté mes avis, écoutez-les donc à présent. Décampons vite, croyez-moi; car

je vous avertis que toutes vos chevaleries ne seraient pas d'un grand profit avec la Sainte-Hermandad. Elle ne donnerait pas deux maravédis de tous les chevaliers errans du monde; et je crois déjà entendre ses flèches à mes oreilles. Mon pauvre Sancho, tu es naturellement poltron; mais pour que tu ne me reproches point d'être opiniâtre, je veux bien faire ce que tu désires, pourvu que, dans tout le cours de ta vie, et même à l'instant de ta mort (prends bien garde à cette condition), il ne t'arrive jamais de dire que je me suis éloigné par le moindre sentiment de peur. Si tu le dis, Sancho, tu as menti, tu mens, tu mentiras. Le seul soupçon que la pensée pourrait t'en venir me ferait rester ici pour attendre, pour défier, non seulement cette Sainte-Hermandad, si redoutable pour toi, mais toute l'Hermandad des douze tribus d'Israël, et les sept Machabées, et Castor et Pollux, et tout ce qu'il y eut de frères au monde. — Monsieur, se retirer n'est pas fuir; comme s'exposer de gaieté de cœur à un danger inutile n'est pas raisonnable. L'homme sage ne risque pas tout d'une fois, et se garde aujourd'hui pour demain. Quoique je ne sois qu'un pauvre paysan, j'ai ce qu'on appelle un peu de bon sens; et ma caboche, qui ne me trompe guère, m'avertit que vous ferez fort bien de remonter sur Rossinante et de me suivre le mieux que vous pourrez.

Don Quichotte obéit sans répliquer. Sancho, qui marchait devant sur son âne, entra dans la Sierra-Moréna, avec le projet de s'y cacher quelques jours. Ce qui donnait un peu de courage à notre écuyer, c'est que le sac des provisions avait échappé, comme par miracle, aux recherches des galériens. Certains d'avoir de quoi vivre, nos voyageurs pénétrèrent jusqu'au milieu des montagnes, et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit. Arrivés au pied d'un rocher, ils s'endormirent sous de grands liéges. Mais le destin qui les poursuivait amena justement dans le même lieu Ginès de Passamont, ce fameux voleur délivré des galères par don Quichotte, et qui avait aussi ses raisons pour craindre la Sainte Hermandad. Passamont trouva nos héros ensevelis dans un profond sommeil; et comme la reconnaissance n'était pas la vertu qu'il pratiquait le plus, il ne se fit aucun scrupule de voler l'âne de Sancho, qui lui parut beaucoup meilleur que Rossinante. L'aurore brillait à peine, que l'écuyer, se réveillant, s'aperçut qu'il n'avait plus son âne, et se mit à jeter des cris entremêlés de sanglots. O mon fidèle ami, disait-il, ô le bien-aimé de mon cœur! toi qui naquis dans ma maison, toi qui ne m'as pas quitté d'un instant, et dont l'enfance et la jeunesse me coûtèrent de si tendres soins, je ne te verrai donc plus! je t'ai donc perdu pour ja-

mais! Eh! comment oser revenir sans toi dans l'asile où nous vivions ensemble? comment oser reparaître devant ma femme, dont tu étais le favori; mes enfans, dont tu faisais la joie; mes voisins, qui te regardaient tous d'un œil d'envie? O mon âne, mon âne chéri! sans toi la vie ne m'est plus rien : Hélas! toi seul la soutenais, puisqu'avec vingt-six maravédis que tu gagnais chaque jour tu payais presque ma dépense. Ah je n'en aurai plus besoin; je t'ai perdu, je vais mourir.

Don Quichotte, éveillé par ces plaintes, consola Sancho de son mieux, lui fit un beau discours moral sur les accidens de la vie; mais il ne put essuyer ses larmes qu'en lui promettant de lui donner trois ânons de cinq qu'il avait chez lui.

L'écuyer, encore sanglotant, remercia son maître de sa bonté, puis se mit à le suivre tristement à pied, portant le sac de provisions, qu'il avait encore heureusement sauvé, et dont il tirait quelques bribes en poussant de gros soupirs. Don Quichotte marchait au pas, et s'enfonçait de plus en plus dans la montagne, en se réjouissant de ne voir autour de lui que des rochers, des déserts, et se rappelant avec délices tout ce qui était arrivé aux chevaliers dans de pareilles solitudes. Tout à coup Sancho l'aperçoit soulevant avec la pointe de sa lance une valise à demi pourrie, restée au milieu du chemin. L'écuyer accourut pour l'aider à lever cette valise; et, comme elle était déchirée, il en tire, malgré la chaîne et le cadenas qui la fermait, quatre chemises de toile de Hollande, d'autre linge extrêmement fin, avec un mouchoir plié, dans lequel Sancho découvrit un assez gros monceau d'écus d'or. — Ah! béni soit Dieu! s'écria-t-il; enfin voici une aventure comme je les aime! En disant ces mots, et sans s'amuser à compter les écus, il visita de nouveau la valise; mais il n'y trouva plus rien que des tablettes richement garnies. Don Quichotte se réserva ces tablettes, en abandonnant les écus à Sancho, qui vint lui baiser la main, et serra tout ce qu'il avait pris.

Ami, lui dit notre héros, ceci appartenait sans doute à quelque malheureux voyageur que des voleurs auront assassiné. Non, monsieur, répondit Sancho, les voleurs n'auraient pas laissé ces beaux écus d'or qui sont dans ma poche. — Tu as raison. Je ne devine point ce que ce peut être, à moins que ces tablettes ne m'en instruisent. Il les ouvrit, et trouva ces vers qu'il lut à son écuyer :

On nous dit que l'espoir soutient seul la constance,
Qu'il est nécessaire à l'amour :
Philis, ma passion augmente chaque jour,
Et ne connaît point l'espérance.
Ah! si jamais pourtant, sensible à mon ardeur,
Vous pouviez... Pardonnez aux rêves de mon cœur.

Non, non, à ce bonheur suprême
Votre timide amant n'élève point ses vœux:
Philis, souffrez que je vous aime,
Et je me trouve encore heureux.

Ces vers ne nous apprennent rien, dit don Quichotte; mais je puis t'assurer qu'ils ne sont point mal faits. Vous vous connaissez donc en vers? répondit Sancho. — Plus que tu ne crois, mon ami; et tu n'en douteras point lorsque je te donnerai une lettre en vers pour madame Dulcinée. Les chevaliers errans d'autrefois étaient tous poëtes et musiciens: l'amour seul donne ces talens. Voyez donc encore, monsieur, si vous ne trouverez pas quelque autre chose dans les tablettes. Don Quichotte tourna la feuille. Voici de la prose, dit-il; c'est, je crois, une lettre d'amour. Ah! ah! s'écria Sancho, qui était de bonne humeur, lisez-la-moi, je vous prie; j'ai toujours beaucoup aimé les lettres d'amour. Don Quichotte lut cette lettre:

« Ne craignez rien; vous apprendrez ma mort avant d'avoir entendu mes plaintes. Vous avez trahi vos sermens, vous avez préféré de vils trésors à mon amour, à votre foi, à vos devoirs les plus saints. Je voyais en vous réunies toutes les vertus, toutes les perfections; et je n'y vois plus de vous-même que votre seule beauté. Adieu: puissiez-vous ignorer toujours les perfidies de votre époux! puissiez-vous ne pas vous repentir d'un choix si peu digne de votre cœur!

« Vous avez fait mon malheur éternel; je fais des vœux pour votre repos. »

La lettre ne nous instruit pas plus que les vers, dit don Quichotte. En feuilletant encore les tablettes, il trouva d'autres poésies, d'autres billets qui n'exprimaient que des plaintes, des reproches amoureux. Pendant ce temps Sancho visitait une seconde fois la valise, sans laisser la moindre poche, un seul recoin, une couture, où sa main ne passât et ne repassât; tant les écus d'or, qui se montaient à plus de cent, l'avaient mis en goût d'en chercher encore! Malheureusement il n'en trouva plus; mais, en regardant son trésor, il se crut amplement payé des coups de bâton qu'il avait reçus, de la mauvaise nuit de l'hôtellerie, et du baume de Fier-à-bras, et d'avoir été berné, et même d'avoir perdu son âne. Le chevalier de la Triste Figure ne songeait qu'au maître de la valise; et, d'après la lettre, les vers, les écus d'or, le beau linge, il concluait que ce devait être quelque jeune seigneur amoureux que les rigueurs de sa maîtresse avaient réduit au désespoir. Personne dans ces lieux déserts ne pouvant lui donner d'autres informations, il résolut de parcourir ces montagnes jusqu'à ce qu'il eût découvert cet amant infortuné.

Dans ce dessein, notre héros s'était déjà remis en marche, lorsqu'il aperçut sur une colline un homme qui sautait de rochers en rochers avec une extrême légèreté. Cet homme était vêtu de lambeaux; sa barbe était noire, épaisse; sa longue chevelure en désordre retombait sur son visage; il portait des chausses presque en pièces, qui semblaient avoir été de velours chamois; ses jambes, ses pieds étaient nus. Malgré la rapidité de sa course, don Quichotte fit toutes ces remarques; et, s'imaginant que c'était le maître de la valise, il l'aurait suivi sur-le-champ, si Rossinante, qui, même dans les beaux chemins, ne se souciait guère d'aller vite, n'eût refusé de marcher à travers les cailloux et les rocs. Notre héros dit à son écuyer de courir après cet homme; mais Sancho lui déclara qu'il ne pouvait s'éloigner, parce qu'aussitôt qu'il était sans son maître la frayeur lui glaçait le sang. D'ailleurs, monsieur, ajouta-t-il, pourquoi chercher avec tant de soin le possesseur de cette valise? si nous le trouvions, il faudrait lui rendre ses écus d'or; et je ne vois point du tout que cela presse. Dans ce moment ils arrivèrent à un ruisseau, sur le bord duquel était une mule morte, à demi mangée des corbeaux; elle avait encore sa selle et sa bride. Un vieux pâtre, qui vint à paraître sur le sommet de la montagne, es mit à siffler pour rassembler ses chèvres. Don Quichotte l'aperçut, et lui cria de vouloir bien descendre. Le vieux pâtre vint à sa voix.

Je gage, dit-il en arrivant, que vous désirez savoir pourquoi cette mule est là : il y a six mois qu'elle n'en a bougé. Vous avez dû rencontrer son maître. Non, répondit don Quichotte; nous avons seulement trouvé près d'ici une valise au milieu du chemin. Il y a longtemps que je l'ai vue, reprit le chevrier; mais je me suis bien gardé d'y toucher, de peur que l'on ne m'accusât de larcin. Le diable est plus malin que nous. C'est ce que j'ai dit, interrompit Sancho, en découvrant cette valise; je n'ai pas voulu en approcher de cent pas: elle est encore au même endroit; qu'elle y reste! Oh! que je n'aime pas les chemins pierreux! il est trop aisé d'y broncher. Brave homme, ajouta don Quichotte, savez-vous à qui elle appartenait? Monsieur, répondit le vieux pâtre, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a six mois à peu près que, dans une bergerie à trois lieues d'ici, nous vîmes arriver un jeune homme d'une belle taille et d'une jolie figure, monté sur cette mule que vous voyez, et portant derrière lui la valise à laquelle vous n'avez pas voulu toucher. Il nous demanda quel était l'endroit le plus désert de ces montagnes: nous lui indiquâmes celui-ci; aussitôt il piqua sa mule, s'enfonça parmi ces rochers, et nous le perdîmes de vue.

Quelques jours après, un de nos pâtres rencontra ce jeune voyageur, qui, sans lui rien dire, vint droit à lui, le frappa, courut à l'âne chargé de nos provisions, s'empara de tout le pain, de tout le fromage qu'il trouva, et l'emporta dans ces rochers en courant d'une vitesse extraordinaire. Nous nous rassemblâmes tous, et nous le cherchâmes pendant deux jours. Nous le trouvâmes enfin dans le creux d'un liége. Ses habits étaient déchirés, son visage brûlé du soleil; nous eûmes de la peine à le reconnaître. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, nous salua, nous dit qu'il ne fallait pas s'étonner de l'état où nous le voyions, qu'il accomplissait une pénitence qu'on lui avait imposée pour ses nombreux péchés. Nous lui demandâmes son nom; il baissa la tête, et ne répondit pas. Nous le priâmes de nous indiquer où nous pourrions lui porter des vivres, à moins qu'il n'aimât mieux venir les chercher à nos cabanes, sans les prendre de force comme il avait fait. Il nous remercia, nous demanda pardon, promit que dorénavant il nous demanderait du pain pour l'amour de Dieu, et qu'il ne ferait plus de peine à personne. Il ajouta qu'il ne pouvait nous indiquer sa demeure, parce qu'il n'en avait point, et qu'il passait les nuits où il se trouvait. En achevant ces paroles il se mit à pleurer, et nous aussi; car ce jeune homme a l'air bon: on lui a causé quelque grand chagrin; et l'état où nous le trouvions, comparé avec celui où nous l'avions vu la première fois, nous brisait le cœur.

Comme nous nous efforcions de le consoler avec nos pauvres raisonnemens de chevriers, son visage changea tout à coup; il fixa ses yeux à terre, serra ses lèvres, fronça ses sourcils, et se lançant avec fureur sur l'un de nos pâtres, il le frappa d'une telle force, que sans nous il l'aurait tué. En se débattant il criait toujours: Ah! traître Fernand, tu vas me payer ta perfidie abominable! je veux t'arracher ce cœur où l'artifice, la fraude, règnent avec tous les vices! Il ajouta à cela beaucoup d'autres reproches adressés à ce Fernand. Nous le laissâmes aller; il s'enfuit avec vitesse jusque dans ces pointes de rocs, où il serait impossible de l'aller joindre.

De tout cela, monsieur, nous avons conclu que ce malheureux jeune homme a de temps en temps des accès de folie, qui viennent sans doute du mal que lui a fait quelqu'un appelé Fernand. Ce qui nous l'a confirmé, c'est que depuis il est revenu nous demander de quoi manger, quelquefois le prendre de force. Quand il est dans ses mauvais momens, on a beau lui offrir ce dont il a besoin, il bat toujours. Le reste du temps il prie avec douceur et politesse qu'on lui donne un peu de pain; il remercie,

pleure et s'en va. Hier, quatre bergers de mes amis et moi, nous avons décidé de le chercher partout, de nous emparer de lui, et de le conduire à Almodavar, qui est à huit lieues d'ici, pour le faire guérir, s'il est possible, ou du moins pour découvrir sa famille; afin qu'elle en prenne soin. Voilà tout ce que je sais.

Don Quichotte, surpris autant qu'intéressé par ce récit, remercia le vieux pâtre, et résolut de l'aider dans ses recherches: mais le hasard lui en épargna la peine. A l'instant même ils virent sortir du milieu des rocs le jeune homme aux habits déchirés, qui venait à eux en marmottant quelques paroles. Il s'approcha doucement, les salua, leur dit bon jour d'une voix faible et enrouée. Don Quichotte se pressa de descendre de cheval, et courut l'embrasser tendrement. Le jeune homme parut étonné, se retira deux pas en arrière, et posant ses deux mains sur les épaules du chevalier, se mit à le considérer avec une grande attention. Enfin, après un long silence, il lui adressa ces paroles.

CHAPITRE XXIV.

Continuation de l'aventure de la Sierra-Moréna.

Certes, seigneur, quoique je ne vous connaisse point, je n'en suis pas moins touché vivement de l'amitié que vous me témoignez. Le triste état où je suis réduit ne me permettra peut-être jamais de vous prouver ma reconnaissance, mais il ne m'empêche point de la sentir. J'exposerais ma vie avec joie, lui répondit don Quichotte, pour trouver un remède à vos maux: si rien ne peut les adoucir, je voudrais du moins les plaindre, et encore plus les partager. Songez que les larmes de la compassion sont le baume de la douleur. Daignez donc m'instruire de vos peines, je vous le demande au nom de ce que vous avez le mieux chéri; et je vous jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, que ma sensibilité mérite votre confiance.

Le jeune homme, pendant que notre chevalier parlait, le regardait, l'examinait depuis les pieds jusqu'à la tête. Pour l'amour de Dieu, répondit-il, donnez-moi quelque chose à manger; quand j'aurai pris un peu de nourriture, je ferai ce qu'il vous plaira, ou du moins ce que je pourrai pour vous obéir. San-

cho et le vieux chevrier lui présentèrent ce qu'ils avaient de provisions. Le jeune homme s'en saisit avec avidité, se mit à manger en doublant et précipitant les morceaux, et jetant autour de lui des regards inquiets et farouches. Quand son repas fut achevé, sans dire un seul mot, il fit signe qu'on le suivît, te marcha vers un petit pré caché par une grande roche. Là, recommandant toujours le silence par des signes mystérieux, mettant le doigt sur sa bouche, et regardant de tous côtés, comme s'il eût craint d'être vu, il s'assit sur l'herbe au pied de la roche, indiqua la place que chacun devait prendre, ferma quelque temps les yeux pour recueillir ses idées, et commença dans ces termes:

Je consens à vous raconter mes malheurs, pourvu que vous me promettiez de ne pas m'interrompre dans mon récit. Je sens qu'il serait impossible à ma faible tête d'en retrouver, d'en renouer le fil, si vous le rompiez une seule fois. Ce début fit souvenir don Quichotte du conte des chèvres que Sancho n'avait jamais pu finir. Il promit au nom de tous d'écouter sans interrompre. Le jeune homme reprit alors:

Je m'appelle Cardenio. Je suis né dans une grande ville de l'Andalousie; ma famille est noble et riche: ces avantages de la fortune ne m'ont pas rendu moins à plaindre. Dans la même ville vivait une jeune personne à qui le ciel avait prodigué tous ses dons: on ne savait qu'aimer davantage, de la grâce ou de la beauté de Lucinde. Elle était aussi noble, aussi riche que moi; mais elle fut moins constante: puisse-t-elle être plus heureuse! J'aimai Lucinde, je la chéris, je l'adorai dès mes plus tendres années: Lucinde, encore enfant, m'aimait avec la bonne foi de son âge. Nos parens ne gênèrent point cette inclination naissante; ils n'y voyaient, sans se le dire, qu'un hymen futur convenable à tous deux. Cependant, lorsque Lucinde eut quinze ans, son père se crut obligé de lui défendre de me recevoir. Ah! combien de lettres, combien de billets nous nous écrivîmes, combien j'envoyai de vers, de romances à Lucinde! Notre amour en devint plus fort. Mon cœur, intimidé jusqu'alors par le respect que m'imposait la présence de ma maîtresse, était plus hardi loin d'elle; ma plume ne craignait point d'exprimer ce que ma bouche n'eût prononcé qu'en tremblant; et Lucinde osait m'écrire ce qu'elle ne m'eût pas dit.

Enfin, ne pouvant vivre sans elle, jo voulus faire décider mon sort; j'allai moi-même trouver le père de Lucinde, et je le priai de m'accorder sa fille. Il me reçut avec amitié, me répondit que ce mariage honorerait également les deux époux; mais il ajouta que j'avais un père, que c'était à lui à faire cette demande, et que Lucinde ne pouvait

pas devenir sa belle-fille sans qu'il eût témoigné qu'il le désirait. Je trouvai cette réponse juste; je le remerciai de ses bontés, et je courus chez mon père pour l'engager à faire la démarche qui devait assurer mon bonheur.

En entrant dans son appartement, je trouvai mon père une lettre à la main. Sans me donner le temps de parler: Cardenio, me dit-il, cette lettre va t'instruire de ce que veut faire pour toi le duc Richard. Ce duc Richard, comme vous savez, est un grand d'Espagne dont les domaines sont en Andalousie. Il écrivait à mon père pour le prier de m'envoyer auprès de lui, afin que je devinsse le compagnon, l'ami de son fils aîné, l'assurant qu'il voulait employer son crédit à mon avancement, à ma fortune, et m'assurant d'avance de son amitié d'une manière si flatteuse, si franche, si éloignée du ton des protecteurs ordinaires, que je sentis bien moi-même que je ne pouvais refuser d'aller au moins le remercier. Cardenio, me dit mon père, vous partirez dans deux jours, vous vous rendrez auprès du duc; et j'espère que votre conduite justifiera le choix qu'il a fait. Je n'osai répliquer. Cette même nuit, j'entretins Lucinde à sa jalousie: le lendemain j'instruisis son père de tout ce qui se passait, et je le suppliai de vouloir bien ne pas disposer de sa fille avant mon reour de chez le duc, qui ne pouvait tarder long-temps. Il me le promit; Lucinde me fit le serment de n'être jamais qu'à moi; je lui dis adieu en versant des larmes.

J'arrivai chez le duc Richard; il me reçut avec une bonté paternelle. Son fils aîné me témoigna bientôt de l'estime et de l'amitié, mais le cadet, appelé Fernand, jeune homme aimable et bien fait, me chérit encore plus que son frère, me donna sa confiance, se déclara mon meilleur ami. Mon cœur ne tarda pas à répondre au sien: j'écoutais avec un intérêt tendre les confidences qu'il venait me faire; et je ne tardai pas à savoir qu'il nourrissait en secret une passion violente et malheureuse pour la fille d'un laboureur vassal de son père, la plus riche héritière de l'Andalousie, et si belle, si sage, si bien élevée, qu'elle faisait l'admiration de son pays. Don Fernand, après avoir tenté vainement de la séduire, était décidé au seul moyen qui lui restât de la posséder, c'est-à-dire, à devenir son époux. Je m'efforçai de l'en détourner; je lui représentai les obstacles qu'il trouverait dans sa famille, les chagrins qu'il se préparait: mais, voyant que son parti était pris, je me crus obligé d'en avertir le duc son père. J'allais m'acquitter de ce devoir délicat, lorsque Fernand, qui sans doute avait pénétré mon dessein, vint me dire qu'il espérait se guérir de sa passion en faisant une absence de

quelques mois. Je veux, ajouta-t-il, mon ami, aller passer ce temps avec vous dans la maison de votre père: je prendrai le prétexte de visiter les haras superbes établis dans votre ville pour acheter de beaux chevaux; et j'espère que le voyage, les distractions, surtout votre amitié, me feront oublier mon fol amour. J'applaudis fort à ce projet, qui me plaisait d'autant plus, qu'il me rapprochait de Lucinde; et je pressai vivement Fernand de l'exécuter au plus tôt.

J'ai su, depuis, que, lorsque don Fernand me proposait de partir, il avait déjà séduit la fille du laboureur en lui promettant la foi du mariage. Le perfide voulait s'éloigner, soit qu'il craignît que son père ne découvrît son action coupable, soit que l'amour, qui, dans les belles âmes, devient la sauvegarde de toutes les vertus, ne fût dans celle de Fernand qu'un désir ardent, effréné, qui s'irrite par les obstacles, et s'éteint dès qu'il est satisfait. Nous partîmes peu de jours après, avec la permission du duc: nous arrivâmes chez mon père, où don Fernand fut reçu comme le fils de notre bienfaiteur. Je revis Lucinde, je la retrouvai fidèle; et je pensai, pour mon malheur, que l'amitié me faisait un devoir de confier mes amours à Fernand.

Frappé de tout ce que je lui dis de la beauté, de la sagesse de Lucinde, il témoigna le plus vif désir de la voir. Je cédai sans peine à ses vœux; je le menai près de la fenêtre où j'entretenais Lucinde; la jalousie était ouverte, l'appartement éclairé. Don Fernand ne vit que trop bien celle de qui dépendait ma vie. Il demeura muet, immobile, à l'aspect de tant d'attraits; il oublia ses amours passées, il oublia surtout l'amitié. Soigneux pourtant de me cacher l'impression qu'il avait reçue, il me félicitait de mon bonheur, paraissait souhaiter notre hymen, et voulut voir quelques billets de ceux que m'écrivait Lucinde. Sans soupçon, sans défiance, je lui fis lire sa dernière lettre, où elle m'exhortait à demander sa main avec tant d'esprit et de grâce, tant d'amour et tant de pudeur, que cette lecture acheva d'enflammer le traître Fernand. Je me rappelle que dans cet instant les justes éloges qu'il donnait à Lucinde m'importunèrent dans sa bouche; je fus frappé d'une lumière terrible; et, quoique sûr comme de ma vie de la constance de ma maîtresse, le poison de la jalousie vint pour la première fois glacer mon cœur.

Peu de jours après, Lucinde, qui aimait beaucoup à lire les romans de chevalerie, me fit demander Amadis de Gaule.... A ces mots don Quichotte tressaillit; et ne pouvant contenir son émotion: Seigneur, interrompit-il, si votre seigneurie avait dit, en commençant son histoire, que madame Lucinde aimait les livres de chevalerie, cela seul eût assez prouvé qu'elle est

belle, sage, aimable, spirituelle, parfaite. Dès ce moment, j'en suis sûr, je le soutiens, et je le soutiendrai. J'ose pourtant vous représenter qu'avec Amadis de Gaule elle aurait dû vous demander l'admirable Roger de Grèce; madame Lucinde aurait lu avec délices la belle aventure de Darayda et de Garaya, ainsi que les vers doux et tendres du charmant berger Darimel. Quand vous le pourrez, je vous demande en grâce de lui prêter cet excellent livre: si par hasard vous ne l'avez pas, faites-moi l'honneur de venir chez moi, je vous en offrirai trois cents autres qui font la consolation de ma vie et la nourriture de mon âme: il est vrai que j'aurai peut-être un peu de peine à les retrouver à cause de la malice de certains enchanteurs. Pardon si, malgré ma promesse, j'ai interrompu votre récit; mais je ne suis plus maître de moi dès que j'entends parler de chevalerie. Daignez continuer, s'il vous plaît; j'écoute avec autant d'attention que d'intérêt.

Pendant que don Quichotte parlait, Cardenio, rêveur et pensif, avait laissé tomber sa tête sur son sein, et regardait fixement la terre. Notre chevalier le pria deux fois de poursuivre. Cardenio ne répondait point. Tout à coup, regardant don Quichotte avec des yeux égarés: Non, dit-il, personne au monde ne m'ôtera de la tête, et je croirai toujours fermement, malgré tous les faquins qui diraient le contraire, que la reine Madasime couchait avec maître Elisabeth. Cela est faux, s'écria don Quichotte avec un jurement terrible; la reine Madasime fut une princesse respectable qui ne couchait point avec des chirurgiens: celui qui dit semblable calomnie est un infâme, un poltron, un menteur, et je le lui prouverai à pied, à cheval, armé, désarmé, comme il lui plaira. Cardenio, que son accès de folie venait de reprendre, s'entendant traiter de menteur, saisit une grosse pierre et la jeta de toute sa force à la poitrine de don Quichotte, qui fut renversé sur le dos. Sancho, voulant venger son maître, tombe à coups de poings sur Cardenio; mais celui-ci, se relevant, a bientôt jeté l'écuyer par terre, et se met à danser sur son corps. Le chevrier, qui tente de le défendre, va lui tenir compagnie; et Cardenio, lassé de battre, s'en retourne vers ses rochers. Sancho s'en prend alors au chevrier de ce qu'il ne les avait pas avertis que cet homme était fou furieux. Le chevrier soutient qu'il le leur a dit; Sancho affirme le contraire: tous deux se fâchent, et finissent par se prendre à la barbe. Don Quichotte veut les séparer: Non, non, criait l'écuyer, laissez-moi frapper à mon aise; cet homme n'est pas chevalier errant. Notre héros parvint enfin à remettre la paix; et désirant, malgré sa querelle, d'entendre

la fin de l'histoire de Cardenio, il prit congé du chevrier, remonta sur Rossinante, et s'achemina de son mieux sur les traces de celui qu'il cherchait.

CHAPITRE XXV.

Comment le vaillant chevalier de la Manche imita le beau Ténébreux.

Notre héros s'enfonça dans le plus fort de la montagne. Sancho, qui le suivait en soupirant, mourait d'envie de parler, mais n'osait commencer la conversation. Enfin, ne pouvant soutenir un si long silence : Monsieur, dit-il, je vous demande en grâce de vouloir bien me donner votre bénédiction, et me permettre de retourner chez moi; là je pourrai du moins causer avec ma femme et mes enfans; j'aimerais autant être enterré vif que de suivre votre seigneurie sans pouvoir dire un pauvre petit mot. Si du moins les bêtes parlaient comme autrefois, j'aurais l'espérance de rencontrer ici quelque honnête loup avec qui je raisonnerais; mais par ma foi! il est trop dur de chercher les aventures, d'être berné, d'être assommé, sans pouvoir desserrer les dents. Eh bien, répondit don Quichotte, je consens à lever la défense qui je t'ai faite, mais seulement pour le temps que nous serons dans ces montagnes. — A la bonne heure, monsieur! sans cela j'allais étouffer.

Ayez d'abord la bonté de m'apprendre quel si grand intérêt vous prenez à cette reine Marcassine (je ne dis peut-être pas bien son nom, mais c'est égal); et que vous importe que ce monsieur l'abbé fût son ami ou ne le fût point? Si votre seigneurie avait passé cela, qui devait lui être fort égal, le fou aurait continué son histoire, et nous aurions évité le coup de pierre et les gourmades. — Mon ami, si tu savais combien la reine Madasime mérite de vénération, tu trouverais toi-même que j'ai fait preuve de patience en ne châtiant pas le blasphémateur qui osait ternir sa renommée. Il est bien vrai que maître Élisabeth était un homme d'une sagesse consommée, que la reine consultait souvent, et qu'elle avait pris pour son médecin; mais d'imaginer qu'il fût son amant, est une calomnie atroce, que Cardenio ne se serait pas permise, s'il n'eût été dans son accès de folie. — Voilà justement la raison qui devait vous empêcher de prendre garde à ce que disait un fou; car enfin,

si la grosse pierre qu'il vous a jetée à la poitrine était arrivée plus haut et vous avait frappé la tête, où en seriez-vous, s'il vous plaît, avec cette belle madame que Dieu confonde? — Un chevalier errant est obligé de soutenir l'honneur des belles contre les fous et contre les sages, surtout lorsqu'il s'agit d'une grande reine comme Madasime, pour laquelle je ne te cache point que j'eus toujours une affection particulière, fondée sur sa beauté, ses vertus et ses malheurs. La pauvre princesse! hélas! je m'attendris quand je pense à tout ce qu'elle eut à souffrir, à tous les chagrins, à toutes les peines que le seul maître Élisabeth soulageait par ses conseils. Et l'on voudrait en conclure méchamment qu'il se passait entre eux quelque infamie! Non, pardieu! je ne le souffrirai pas; j'en donne, j'en donnerai le plus terrible démenti à tous ceux qui le diront et le penseront. — Monsieur, ce n'est pas moi qui le dis ou qui le pense. Oh! mon dieu! je laisse chacun se mêler de ses affaires: s'ils couchèrent ensemble, grand bien leur fasse! je viens de mes vignes et j'ignore tout. Qui se sent galeux se gratte. Celui qui achète cher et dit que c'est bon marché ne le sent pas moins à sa bourse. Nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds. Que diable cela me fait-il? Souvent on parle de lard là où il n'y a point de chevilles. De qui n'a-t-on pas médit? Qui pourrait fermer les champs? Bonté divine! s'écria don Quichotte; eh! à quoi peut revenir cette enfilade de proverbes? Je te pardonne volontiers de n'avoir pas le sens commun; mais tu devrais une bonne fois te bien mettre dans la tête que tout ce que je fais et ferai se trouve toujours conforme aux règles de la chevalerie, que personne au monde ne connaît mieux que moi. Toutes mes actions ont un but: par exemple, dans ce moment, je ne m'enfonce dans ces déserts que pour exécuter un projet sublime, qui seul doit m'acquérir plus de gloire que n'en ont jamais obtenu les chevaliers les plus renommés. — Dans ce projet-là, monsieur, courez-vous de grands dangers? — Cela dépendra de ta diligence, et du plus ou moins de temps que tu mettras à l'ambassade dont je prétends t'honorer. Approche, tu vas tout savoir.

Tu n'ignores pas, mon ami, que le fameux Amadis de Gaule fut peut-être le plus parfait des chevaliers errans du monde: j'ai tort de dire peut-être; il fut le premier, l'unique, le prince de ceux qui ont existé. Dans tous les arts, dans tous les emplois, on choisit toujours pour modèle celui qui s'est le plus illustré dans cet art ou dans cet emploi: c'est donc Amadis qui doit être le nord, l'étoile, le soleil de tout ce que nous sommes de cœurs généreux combattant sous la bannière de la chevalerie et de

l'amour. Une des plus belles actions d'Amadis, celle qui prouva le mieux son courage et sa constance, ce fut quand il eut le malheur de déplaire à la belle Oriane, de se retirer sur la roche pauvre, où il vécut long-temps dans la pénitence sous le nom significatif du *beau Ténébreux*. Il m'est plus facile d'imiter cette pénitence du grand Amadis que de fendre comme lui des géans, de tuer des andriagues, de mettre en fuite des armées: aussi vais-je profiter pour cela de l'heureuse occasion qui m'amène dans un désert aussi commode que celui-ci.

Je ne vous comprends pas bien, reprit Sancho; qu'est-ce donc que vous voulez faire? — Imiter Amadis, et peut-être Roland, qui, en apprenant qu'Angélique lui avait fait infidélité avec le Maure Médor, arracha les arbres, troubla les fontaines, tua les troupeaux, mit le feu aux maisons, et devint tout-à-fait fou; ce qui lui fit beaucoup d'honneur. — Mais vous avez dit, ce me semble, que ces deux messieurs avaient des raisons pour faire ces belles choses; je ne vois pas que vous en ayez: soupçonnez-vous que madame Dulcinée se soit permis quelque gentillesse avec un Maure ou un chrétien? — Non; et voilà justement en quoi j'aurai bien plus de mérite. Qu'un chevalier devienne fou par un motif raisonnable, on ne peut guère lui en savoir gré: mais qu'à propos de rien, sans le moindre sujet, la tête lui tourne tout d'un coup; tu sens, mon ami, combien c'est glorieux et agréable pour sa dame, qui juge par-là de ce qu'il saurait faire dans une véritable occasion: d'ailleurs la seule absence de Dulcinée est un suffisant prétexte. C'en est fait, Sancho, je suis fou; oui, mon cher enfant, je veux être fou, et je le serai jusqu'à la réponse d'une lettre que tu vas porter de ma part à madame Dulcinée. Si cette réponse est telle que mon amour la mérite, je reprendrai ma raison pour mieux sentir ma félicité; si la cruelle me dédaigne, je garderai mon délire pour diminuer ma douleur. Tu vois que dans tous les cas l'affaire est excellente, et que je ne peux qu'y gagner.

En parlant ainsi don Quichotte se trouvait au pied d'une haute montagne, qui, séparée des autres, s'élevait seule dans une prairie arrosée par un ruisseau. La fraîcheur de l'eau courante, la beauté de la verdure émaillée de fleurs sauvages, quelques bouquets d'arbres plantés çà et là, engagèrent notre chevalier à choisir cet agréable endroit pour y faire sa pénitence. Le voici, s'écria-t-il en promenant des yeux attendris sur tous les objets qu'il apercevait, le voici l'asile solitaire où je veux soupirer mes amours! voilà le ruisseau limpide dont mes larmes augmenteront les flots! O vous, qui que vous soyez, rustiques dieux de ces montagnes,

pardonnez à un malheureux de troubler par ses tristes plaintes la paix de vos belles retraites! O vous, dryades et napées, ne vous lassez pas de m'entendre! et je ferai de tendres vœux pour que votre pudeur ne redoute rien des faunes ou des satyres. O Dulcinée du Toboso, jour de mes nuits, aimant de mon cœur, étoile brillante de mes longs voyages, regarde l'état affreux où ton absence me réduit! Et toi, mon fidèle écuyer, toi, le compagnon de ma gloire, n'oublie, n'oublie rien de ce que tu vas me voir faire, afin de le raconter à celle qui cause mes maux.

Don Quichotte à ces paroles descend de cheval, ôte la bride et la selle à Rossinante; et le frappant de la main sur la croupe: Reçois, dit-il, cette liberté dont ton maître ne jouit pas: je ne retiens plus ton ardeur, coursier aussi doux que terrible, toi qui portes écrit sur ton front que tu surpasses en légèreté et le renommé Frontin et l'Hippogriphe d'Astolphe.

Si mon pauvre âne était encore à moi, interrompit alors Sancho, j'aurais, en lui ôtant son bât, d'assez belles choses à lui dire, quoique dans le fait il n'eût rien à voir à ceci, puisque celui qui fut son maître n'est pas amoureux, que je sache. Mais au surplus, seigneur chevalier de la Triste Figure, si vous êtes fou tout de bon, et que vous vouliez que je parte, Rossinante pourrait fort bien suppléer au défaut de mon âne: j'irais et reviendrais plus vite, car je suis un fort mauvais piéton. Je ne m'y oppose point, répond don Quichotte; je désire seulement que tu ne te mettes en route que dans trois jours, afin que tu puisses voir et raconter à Dulcinée toutes les folies que je sais faire quand je m'y mets. — Oh! monsieur, j'en ai assez vu. — Tu n'y es pas, mon pauvre ami. Je vais d'abord déchirer mes vêtemens, jeter ça et là mes armes, me précipiter la tête la première sur les rochers, ensuite...... — Prenez-y garde; je vois ici tel rocher qui finira sur-le-champ votre pénitence. Écoutez: s'il est absolument nécessaire que vous fassiez de pareilles culbutes, je serais d'avis que ce fût dans l'eau, ou sur du sable doux comme coton, et rapportez-vous-en à moi pour dire ensuite à madame que c'était contre des rochers plus durs que du diamant. — Non, Sancho, les lois de la chevalerie ne permettent point ces mensonges. — Oh bien! je me les permets: et croyez-moi, monsieur, imaginez que les trois jours sont passés; écrivez promptement à madame, sans oublier la lettre de change des trois ânons que vous m'avez promis: donnez-moi le tout; je cours ventre à terre au Toboso; je parle à madame Dulcinée; je lui raconte des merveilles de votre pénitence; je vous la rends plus souple qu'un gant; et je reviens, léger comme

un oiseau, tirer votre seigneurie de son purgatoire. — Je n'ai point ici de papier; mais je vais écrire ma lettre sur les tablettes de Cardenio. Tu la feras transcrire au premier village par le maître d'école ou le sacristain. Peu importe qu'elle soit d'une autre main que la mienne: d'abord, autant qu'il m'en souvient, Dulcinée ne sait pas lire, ensuite je puis te répondre qu'elle ne connaît point mon écriture. Depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que la lumière des cieux, je ne l'ai pas vue quatre fois, et j'ose assurer que de ces quatre fois elle ne s'est pas aperçue une seule que je l'aie regardée, tant est sévère la retenue dans laquelle l'ont élevée Laurent Corchuelo son père, et sa mère Aldonza Nogalès! — Comment! que dites-vous donc, monsieur? Quoi! madame Dulcinée est Aldonza Laurenzo, la fille de Laurent Corchuelo? — Oui, sans doute. — Oh! je la connais, je la connais parfaitement. Diable! c'est un fier brin de fille, qui vous jette une barre aussibien que le plus fort garçon du village. Vive Dieu! c'est une gaillarde qui a de la barbe, et qui pourrait faire le coup de poing avec tous les chevaliers errans de la terre. Je me souviens que, certain jour, elle monta au haut du clocher pour appeler des ouvriers de son père qui travaillaient à demi-lieue de là; ils entendirent sa voix comme s'ils avaient été à une toise. Jarnibleu! quels soufflets elle donne quand on veut jouer avec elle! Il me tarde déjà d'être en route; je serai charmé de la revoir. Je la trouverai sûrement un peu noire, car elle est toujours au soleil. Mais que j'étais donc imbécile! j'imaginais que cette madame Dulcinée était une grande princesse dont vous étiez amoureux, et qui méritait de voir à ses pieds le Biscayen, les galériens, tous les autres que vous avez vaincus. Pardi! monsieur, s'ils y ont été, ils ont dû trouver Aldonza Laurenzo taillant du chanvre ou battant du blé; cela doit leur avoir paru drôle, et je crois qu'elle en a bien ri.

Sancho, reprit don Quichotte d'une voix calme mais sévère, je vous ai déjà dit une grande vérité que vous perdez trop souvent de vue; c'est que vous êtes un sot excessivement babillard. Quand on se mêle, comme vous, de faire le raisonneur, on devrait savoir que deux choses seules méritent de nous de l'amour, la sagesse et la beauté. Dulcinée les possède au plus haut degré. Qu'importent sa naissance et son rang? Je la respecte, je la chéris autant que si elle était la première princesse du monde. D'ailleurs pensez-vous que les Amarillis, les Silvies, les Galatées, que nos poëtes se plaisent à célébrer, existent telles qu'on nous les peint? Non, sans doute. Il est très permis à notre imagination de se former un modèle idéal, de l'embellir

de tous les attraits, de toutes les perfections réunies, soit pour le donner en exemple, soit pour nous exciter à aimer ce qui est véritablement aimable. Voilà ce qu'est pour moi Dulcinée; voilà ce que certains petits esprits auront peut-être de la peine à comprendre; mais on se passe de leur suffrage. — Vous avez raison, monsieur; et je conviens du fond de mon cœur que, près de vous, je ne suis qu'un âne. Helas! mon Dieu! en prononçant ce nom je ne puis m'empêcher de soupirer, et de songer que j'ai perdu mon fidèle compagnon, que votre bonté daigna me promettre de remplacer par trois autres.

Don Quichotte, sans lui répondre, s'éloigna de quelques pas, tira les tablettes de Cardenio, et fit sa lettre pour Dulcinée. Lorsqu'il l'eut achevée, il appela son écuyer, afin qu'il l'apprît par cœur. N'espérez point cela, lui dit Sancho, j'ai une trop mauvaise mémoire; mais lisez-moi toujours cette lettre pour ma seule satisfaction, parce que je suis sûr qu'elle est bonne. La voici, reprit don Quichotte:

« HAUTE ET SOUVERAINE DAME,

« Celui qui languit loin de vous, « celui dont le cœur, profondément « blessé, souffre et chérit ses souf- « frances, vous souhaite, douce « Dulcinée, le repos qu'il a perdu. « Si votre beauté me dédaigne, si « votre fierté me rebute, je suc- « comberai, malgré ma constance, « sous le poids de mes douleurs. « Mon fidèle écuyer Sancho vous « rendra compte, ennemie adorée, « de l'affreux état où je suis réduit. « Mes tristes jours sont à vous; un « mot peut les conserver, un mot « aussi peut les finir. Commandez, « il me sera doux de satisfaire vo- « tre cruauté.

« Le vôtre jusqu'à la mort,

« CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE. »

Par la vie de mon père! s'écria Sancho, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Mardi! monsieur, comme vous savez dire tout ce que vous voulez, et comme vous avez bien encadré là-dedans *Votre chevalier de la Triste Figure!* Vous êtes un diable pour l'esprit. Ah çà, n'oubliez pas à présent d'écrire sur une autre feuille la lettre de change des trois ânons, et signez-la d'une manière moins gentille, mais plus claire. Don Quichotte écrivit aussitôt:

« Madame ma nièce, vous paie- « rez comptant, par cette première « de change, à mon écuyer Sancho « Pança, valeur reçue de lui, trois « ânons de cinq que j'ai laissés sous « votre garde; lesquels vous seront « alloués dans vos comptes, en me « représentant la quittance dudit « Sancho.

« Fait au milieu des montagnes « de la Sierra-Moréna, ce 22 août « de la présente année. »

C'est à merveille, dit Sancho; mettez là votre parafe, et je vais seller Rossinante. Attends, attends, reprit don Quichotte, je désire qu'au moins tu me voies tout nu; et je ne te demande que quelques minutes pour faire devant toi une douzaine de folies dont tu pourras parler comme témoin. — Oh! non, monsieur, je vous en prie, que je ne vous voie pas tout nu! je serais sûr de me mettre à pleurer; et j'ai déjà tant pleuré mon âne, que mes pauvres yeux n'y pourraient suffire. Laissez-moi partir, j'en serai plus tôt de retour, et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable; car si madame Dulcinée s'avisait de faire la revêche, je jure Dieu que je lui apprendrais à vivre à bons coups de pieds dans le ventre. Pardi oui! je souffrirais qu'un fameux chevalier errant prît la peine de devenir fou pour une.... Suffit, je conseille à madame Dulcinée de marcher droit. Je suis bon, mais il ne faut pas trop m'échauffer les oreilles; je mets alors mon vin à douze, fût-il certain que je n'en vendrai pas.... Mais, à propos, de quoi vivrez-vous jusqu'à mon retour? — Ne t'en inquiète point, Sancho; l'herbe de ces prés, les fruits de ces arbres, suffiront à ma nourriture; j'espère même ne rien manger du tout, ce qui serait encore mieux. Je suis plus occupé de la crainte que tu ne puisses pas me retrouver dans ces déserts; et je te conseille, pour ne pas te perdre, de couper des branches de genêt, que tu sèmeras sur la route jusqu'à l'entrée des montagnes; elles te guideront quand tu reviendras.

Sancho approuva cet expédient. Il se munit d'un faisceau de genêts, demanda la bénédiction de son maître; et, montant sur Rossinante, dont notre chevalier lui recommanda de prendre les plus grands soins, il se mit aussitôt en route. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il revint précipitamment: Vous aviez raison, dit-il; je pense qu'il est nécessaire que je voie quelques-unes de vos folies, pour les affirmer par serment, en sûreté de conscience.... Don Quichotte, qui ne demandait pas mieux, se déshabilla dans l'instant, ôta jusqu'à ses caleçons, ne garda que sa chemise, et fit ensuite deux sauts en l'air avec deux culbutes la tête en bas. Sancho n'en voulut pas voir davantage; il tourna bride en fermant les yeux, et reprit vite son chemin.

CHAPITRE XXVI.

Finesses d'amour du galant don Quichotte dans la Sierra-Moréna.

Le chevalier de la Triste Figure, demeuré seul et en chemise, interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'une roche. Là il réfléchit mûrement sur un point qui l'embarrassait. Examinons bien, disait-il en lui-même, si je dois prendre le parti de me déclarer fou furieux comme Roland, ou fou triste comme Amadis. Ces deux modèles sont également beaux à suivre: mais ce Roland, qui, dans le fait, n'avait pas un si grand mérite à être vaillant, puisqu'il était invulnérable, devint tout à coup furieux, parce qu'Angélique, oubliant sa gloire, rendit le jeune Médor possesseur de ses attraits. Si j'imite Roland, j'offense Dulcinée, je donne un prétexte aux méchans de soupçonner sa pudeur: er le ciel sait combien elle est sevère! Amadis, qui valait au moins Roland, se retira sur la roche pauvre pour y pleurer pendant plusieurs années, uniquement parce qu'Oriane l'avait banni de sa présence. Il n'y a rien là qui ne soit honnête, décent, honorable pour tous les deux. Vive, vive le grand Amadis! Revenez dans ma mémoire, actions sublimes et touchantes de ce phénix des chevaliers; c'est lui que don Quichotte imitera.

Il descendit alors du rocher, remit une partie de ses vêtemens; et, se rappelant que la prière occupait souvent Amadis, il se fit, avec des glands enfilés, une espèce de rosaire qu'il disait avec dévotion. Le reste du temps il se promenait dans le pré, s'entretenait avec ses pensées, faisait des vers qu'il écrivait sur les hêtres ou sur le sable du ruisseau. La plupart de ces vers ont été perdus; cependant on a recueilli les suivans:

Arbres touffus, qui, dans les airs,
Balancez mollement vos verdoyans feuillages,
Près émaillés de fleurs, silencieux ombrages,
Rochers escarpés et déserts,
Plaignez ma triste destinée.
Sois attentif, fidele écho,
Et répète avec moi le nom de Dulcinée
Tu Toboso.

Ma gloire n'a pu la fléchir;
J'ai su dompter le monde et n'ai pas su lui plaire:
Malgré tous mes exploits, ma brillante carrière
Dans les pleurs ici va finir.
Avant qu'elle soit terminée,
Suspends ton cours, charmant ruisseau,
Et murmure avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Don Quichotte se crut obligé de mettre à la fin de toutes ses stan-

ces cet admirable refrain *du Toboso*, afin qu'il n'y eût point d'équivoque, et que l'on entendit bien que les vers étaient pour Dulcinée.

Tandis qu'il célébrait ainsi sa dame, qu'il confiait sa douleur aux sylvains, aux nymphes des bois, et qu'il se nourrissait d'herbes sauvages, Sancho poursuivait son chemin. Si malheureusement ce voyage avait été de trois semaines, comme il ne fut que de trois jours, le fidèle écuyer risquait de ne pas retrouver son maître en vie: mais, vingt-quatre heures après l'avoir quitté, Sancho arriva pour dîner à la fatale hôtellerie où l'on s'était amusé à le faire sauter dans la couverture. Dès qu'il l'aperçut, il lui prit un frisson: cependant, comme il avait faim, il s'arrêta malgré lui, regardant de côté la porte, et ne sachant s'il devait entrer. A l'instant même il en sortit deux hommes, dont l'un dit à l'autre: Seigneur licencié, n'est ce point là Sancho Pança, celui que la gouvernante nous a dit avoir suivi notre aventurier? C'est lui-même, répond l'ecclésiastique, et je reconnais le cheval de don Quichotte.

Aussitôt le curé et le barbier, car c'étaient eux, s'approchèrent de notre voyageur. Ami Sancho, dit le curé, qu'avez-vous fait de votre maître? Monsieur, répondit l'écuyer, qui les reconnut aussi, mon maître est dans un certain lieu, occupé de certaines choses fort importantes, et que, sur les yeux de ma tête, j'ai promis de ne point révéler. Oh! s'écria le barbier, si monsieur Sancho fait tant le discret, nous serons persuadés qu'il a volé le seigneur don Quichotte, et qu'il lui a pris jusqu'à son cheval que voilà. Monsieur, monsieur, répliqua l'écuyer, ne soyez pas si léger dans vos jugemens et dans vos propos; je n'ai jamais volé personne, et je souhaite que tout le monde en puisse dire autant. Mon maître, au fond de ces montagnes, accomplit une pénitence; et moi, comme son ambassadeur, je vais porter une lettre de lui à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, pour laquelle il se meurt d'amour. Maître Nicolas et le curé, surpris de cette nouvelle folie, demandèrent à voir cette lettre. Sancho leur dit qu'elle était sur des tablettes, et que son maître lui avait ordonné de la faire transcrire au premier village. Le curé s'offrit pour la copier. Sancho descendit alors de cheval, et mit la main dans son sein pour en tirer les tablettes, qu'il n'avait garde d'y trouver, puisqu'il les avait oubliées. Inquiét, troublé, pâle de frayeur, Sancho tourne, retourne ses poches, se tâte par tout le corps, et, prenant ensuite sa barbe à deux mains, s'en arrache la moitié, se donne cinq ou six soufflets, et s'égratigne le visage. Qu'avez-vous donc? s'écria le curé. Ce que j'ai? répondit-il: ah! malheureux que je suis! je viens

de perdre en un moment trois superbes ânons, dont chacun valait une métairie. Comment, répliqua le barbier, ces ânons étaient dans vos poches? — Sans doute, puisqu'ils étaient dans une lettre de change signée de mon maître, portant l'ordre à sa nièce de me donner trois ânons de quatre ou cinq qu'il a chez lui; cette lettre de change, avec l'épître pour madame Dulcinée, était dans les tablettes que j'ai perdues.

Le curé consola Sancho, et lui promit qu'en retrouvant don Quichotte il lui ferait renouveler la lettre de change. Le bon écuyer, un peu rassuré, dit alors qu'il regrettait peu l'épître à madame Dulcinée, parce qu'il la savait presque par cœur. Le barbier le pria de la répéter, afin qu'ils pussent la mettre au net. Alors Sancho, se grattant la tête, se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda la terre, le ciel; se mangea la moitié d'un ongle, et finit par dire: Le diable s'en mêle; car je ne peux me rappeler que du commencement de la lettre, où il y avait *haute et souterraine dame.* Vous voulez dire *souveraine*, reprit le barbier. — Oui, c'était *souveraine*, je m'en souviens. Ensuite il disait: *Celui dont le cœur est blessé vous souhaite, ennemie adorée, l'affreux état où il est réduit.* Il y avait après cela *des tristes jours*, et puis, *un seul mot;* et, après *le seul mot*, cela finissait par *votre, jusqu'à la mort, chevalier de la Triste Figure.* Voila toute la lettre à peu près.

Le barbier et le curé félicitèrent Sancho sur son heureuse mémoire, et lui firent répéter deux ou trois fois cette lettre, afin de la copier. Sancho la répéta de deux ou trois façons différentes, et raconta dans un grand détail tout ce qui lui était arrivé avec son maître, sans pourtant juger à propos de dire qu'il avait été berné dans cette même hôtellerie, où il refusa d'entrer. Il ajouta qu'aussitôt après son ambassade à madame Dulcinée son maître était décidé à s'aller faire empereur quelque part; que, quant à lui, son parti était pris, dès qu'il serait veuf, ce qui ne pouvait manquer d'être prochain, d'épouser une demoiselle de l'impératrice, qui lui apporterait en dot un bon duché en terre ferme, parce qu'il était revenu des îles, et qu'il ne s'en souciait plus. Sancho disait tout cela d'un si beau sang-froid, d'un ton si tranquille, en essuyant de temps en temps les égratignures qu'il s'était faites, que le curé et le barbier jugèrent fort inutile d'essayer de lui parler raison, et le regardèrent au moins comme aussi fou que son maître.

Je vous fais d'avance mon compliment, reprit le curé; car je vois bien qu'avant peu le seigneur don Quichotte sera roi, ou tout au moins archevêque: alors.... Archevêque, interrompit l'écuyer, il ne

m'en a point parlé; mais si cette fantaisie allait lui prendre, dites-moi ce que les archevêques errans ont coutume de donner à leurs écuyers. — Ordinairement ils les font jouir de quelque benefice simple, d'une bonne cure ou de quelque chapelle, qui leur rapporte beaucoup, sans compter le casuel. — Diable! j'aimerais assez un bénéfice; mais pour le posséder, il faut n'être pas marié, et savoir au moins servir la messe. Me voilà joli garçon, moi qui ai une femme, et qui ne sais rien! Oh! messieurs, je vous demande en grâce de détourner mon maître de ce projet, et de l'engager à se faire tout bonnement empereur. Le barbier et le curé lui promirent d'en parler à don Quichotte. Mais, ajoutèrent-ils, nous devons nous occuper à présent de le tirer de son désert; nous réfléchirons là-dessus à table; venez avec nous dans l'auberge. Non, répondit Sancho en détournant la tête; si cela vous est égal, je n'entrerai point dans cette auberge-là; je vous en dirai quelque jour les raisons. Vous pouvez m'envoyer ici mon diner, avec un peu d'orge pour Rossinante. On ne le pressa pas davantage, et le barbier lui fit porter à manger.

Le curé, pendant ce temps, imaginait un moyen qui devait réussir auprès de don Quichotte pour le conduire où l'on voudrait: c'était de s'habiller en demoiselle errante, en se couvrant le visage d'un voile; de déguiser maître Nicolas en écuyer, et de s'en aller ainsi se jeter aux pieds de notre héros, en lui demandant un don. Après que ce don serait accordé, la demoiselle affligée devait le prier de venir avec elle pour la venger d'un chevalier félon, et le prierait de ne point exiger qu'elle ôtât son voile avant la fin de cette aventure. De cette manière, on était certain de mener don Quichotte jusqu'à son village, où l'on essaierait de guérir son inconcevable folie.

CHAPITRE XXVII.

Grands événemens dignes d'être racontés.

MAÎTRE Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coiffe; quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisait de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue, qui appartenait à l'hôte, et dont le bar-

bier s'empara sans en demander permission. L'hôtesse voulut savoir le motif de ces déguisemens, et, d'après ce que lui dit le curé de la folie de don Quichotte, elle reconnut le chevalier du baume, et le maître de l'écuyer berné. Alors elle ne manqua pas de raconter tout ce qui s'était passé dans l'hôtellerie, sans oublier l'aventure que Sancho prenait tant de soin de cacher. Tout en parlant elle aidait le curé à s'habiller en demoiselle, l'affublait d'un jupon de drap tailladé de larges bandes noires, et d'un corset de velours vert, galonné de satin blanc, qui semblaient avoir été faits depuis le règne du roi Wamba. Le curé ne voulut point de la coiffe; il mit seulement un petit bonnet de toile piquée avec lequel il couchait, le serra sur son front avec un long morceau de taffetas noir, dont une partie lui voilait le visage, et par-dessus le tout enfonça son grand chapeau rabattu, qui lui servait de parasol. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse; et tous deux prirent congé de l'aubergiste, de sa femme, et de Maritorne, qui promit de dire un rosaire pour l'heureux succès de leur entreprise.

Sancho, qui les attendait en dehors, ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils lui présentèrent comme le seul moyen d'arracher don Quichotte à ces déserts, pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia, promit le secret, recommanda surtout au curé d'empêcher son maître de se faire archevêque, et prit avec eux la route de la Sierra-Moréna. Ils arrivèrent le même soir à l'entrée des montagnes, où ils passèrent la nuit. Là le curé fit part à son ami le barbier d'un scrupule qui le tourmentait: il lui semblait qu'il était peu décent à un ecclésiastique d'aller ainsi déguisé en femme. D'après cette réflexion, il pria maître Nicolas de se charger du rôle de la demoiselle, en lui laissant celui de l'écuyer, dont la gravité serait moins blessée. Maître Nicolas consentit au troc, remit au curé la grande barbe; et, ne voulant s'habiller en femme que lorsqu'il serait près d'arriver, il fit un paquet de la jupe et du beau corset de velours. Le lendemain matin ils poursuivirent leur route; et Sancho, qui les guidait, leur raconta l'aventure de Cardenio, sans parler cependant, et pour cause, des écus d'or trouvés dans la valise. Ils parvinrent enfin à l'endroit où les genêts coupés indiquaient le chemin. On fit halte pour tenir conseil: il fut décidé que Sancho irait en avant rendre compte à don Quichotte de son ambassade à Dulcinée; qu'il lui di-

rait que cette dame n'avait pu lui répondre que de bouche, par la raison qu'elle ne savait pas écrire; mais qu'elle ordonnait à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle. Sancho promit de revenir instruire le curé des projets de son maître, et laissa ses deux compagnons dans une prairie ombragée de grands arbres et arrosée d'un ruisseau.

C'était au mois d'août, vers les trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur est la plus forte. Le curé et le barbier, assis à l'ombre sur le bord de l'eau, attendaient paisiblement le retour du fidèle écuyer, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantait avec art et justesse, non pas une chanson rustique, mais la romance qu'on va lire:

Triste ramier de la montagne,
Quel malheur a pu te ravir
Ta douce et fidèle compagne?
Tu ne l'as plus, tu veux mourir.
Que notre douleur nous rassemble:
J'ai ton cœur, hélas! et ton sort;
Approche, nous dirons ensemble:
Je suis seul, et je vis encor!

Abandonnant les verts bocages,
Dans les déserts tu viens gémir,
Sur la pointe des rocs sauvages
Tu répètes: Je veux mourir.
Dès long-temps le mal qui me presse
Me fait ici chercher la mort;
Comme toi je me plains sans cesse
D'être seul et de vivre encor.

Tu fuis, ramier; ma triste plainte
Te lasse au lieu de t'attendrir;
Solitaire dans cette enceinte,
Tu voulais te plaindre et mourir.
Demain, quand le jour viendra luire,
Vers ces lieux reprends ton essor;
J'espère ne plus te redire:
Je suis seul, et je vis encor.

L'heure, le lieu, la beauté de la voix, augmentaient la surprise du barbier et du curé, qui, se levant aussitôt, s'avancèrent vers une colline d'où venaient ces doux accens. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils découvrirent sur un rocher un homme semblable à celui que Sancho leur avait dépeint en racontant l'aventure de Cardenio. Cet homme les aperçut; et sans s'échapper, sans montrer aucune colère, il demeura dans la même place, la tête penchée sur sa poitrine, comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce ne fût ce Cardenio dont il savait déjà l'histoire, s'approcha doucement, le salua, lui fit entendre qu'il était instruit de ses malheurs, et sut mêler dans son discours, aux expressions d'un tendre intérêt, les consolations plus grandes qu'un ecclésiastique pouvait offrir. Cardenio jouissait alors de sa raison. Surpris d'entendre au milieu de ces déserts un langage aussi touchant, il répondit avec politesse: Je vois bien que le ciel n'abandonne point les misérables, puisqu'il daigne m'envoyer un ange de paix qui sait me rappeler mes devoirs sans être insensible à mes peines. Ne me jugez pas trop sévèrement, messieurs; ayez quelque pitié d'un pauvre insensé: je le suis,

je le sais bien; ma faible raison ne me luit que dans de courts intervalles. J'apprends alors, avec une douleur vive, que souvent j'ai fait du mal: j'en verse des larmes de repentir. Mais ce repentir est inutile: je retombe dans mon délire, j'offense de nouveau ceux que je voudrais servir. Hélas! je n'ai qu'un moyen de me faire excuser, c'est de dire ce qui m'a réduit à cet état déplorable: je raconte mes malheurs à tous ceux qui veulent les entendre. Il faut bien que l'on me plaigne, et l'on me pardonne alors. Si vous venez avec cette intention, je vais vous faire ce récit.

Nos voyageurs, qui ne demandaient pas mieux, acceptèrent son offre avec reconnaissance, et s'assirent près de Cardenio, qui recommença son histoire, presque dans les mêmes termes qu'il l'avait dite à don Quichotte, lorsqu'elle fut interrompue par notre héros, un peu trop chatouilleux sur l'honneur de la reine Madasime. Cette fois il n'y eut point d'interruption; et Cardenio raconta que Lucinde lui avait envoyé, dans le volume d'Amadis de Gaule, le billet suivant:

LUCINDE A CARDENIO.

« Chaque jour je découvre en « vous de nouvelles qualités qui « m'imposent l'obligation de vous « aimer davantage. Comme je dé- « sire vivement de remplir cette « obligation dans toute son éten- « due, je vous prie d'en parler à « mon père. Il vous estime, il me « chérit: vous réglerez sûrement « ensemble comment je peux ac- « quitter toutes les dettes de mon « cœur. »

Je montrai ce billet à don Fernand, ajouta Cardenio; je lui confiai que je n'osais prier mon père de demander la main de Lucinde, parce que je savais qu'il était décidé à ne point me marier avant que le duc Richard se fût expliqué sur ce qu'il voulait faire pour moi. Don Fernand me répondit qu'il se chargeait de parler à mon père, de le déterminer à cet hymen, d'aplanir toutes les difficultés. Traître, perfide, homme sans honneur! tu méditais déjà ma perte quand je t'ouvrais mon âme avec confiance! Que t'avais-je fait, cruel? je t'aimais, je t'estimais: j'étais si loin de soupçonner que le jeune, l'heureux Fernand, à qui ses richesses, son rang, ses qualités personnelles rendaient si facile le choix d'une épouse parmi cent beautés qui briguaient sa main, oublierait la vertu, la pudeur, la bonne foi, pour enlever à son ami le seul bien qu'il eût au monde? Mais de quoi vais-je me plaindre? la fatalité de mon sort forçait don Fernand à ce crime affreux.

Le perfide, pour venir à bout de ses coupables projets, commença par m'éloigner. Il me pria d'al-

ler chez son frère chercher de l'argent dont il avait besoin. Il m'assura que pendant ce temps il agirait auprès de mon père. Je le crus, je l'embrassai avec des larmes de reconnaissance. Le soir même j'allai voir Lucinde, à qui je rendis compte des promesses et des bontés de Fernand. Elle n'en douta pas plus que moi, regarda notre hymen comme certain, me pressa de revenir bientôt. Je ne sais pourquoi cependant une profonde tristesse, des pressentimens douloureux, se mêlèrent à cet entretien. Jamais jusque-là nos conversations n'avaient été troublées par le moindre nuage, jamais aucun reproche, aucune jalousie, aucune inquiétude n'avait altéré le bonheur suprême dont je jouissais en la voyant. Je ne lui parlais que de sa beauté, de son esprit, de ses vertus adorables; elle me louait aussi; et l'amour, qui donnait seul et recevait ces éloges, les exagérait souvent, sans les rendre dangereux pour l'orgueil. Nous nous racontions, nous nous répétions mille choses de peu d'importance, que nous écoutions avec délices, parce que nous les disions. Dans ce dernier entretien nous ne pûmes, hélas! que pleurer. Je laissai Lucinde presque évanouie, je me retirai plein d'effroi.

Je partis le lendemain; j'arrivai chez le frère de Fernand, à qui je remis une lettre. Il me reçut avec amitié; mais il me retint plusieurs jours: il exigea même de moi que je ne parusse point devant son père, sous prétexte qu'il avait besoin de précautions pour envoyer à son frère l'argent qu'il lui demandait. J'obéis quoique avec répugnance. J'attendis quatre jours entiers; et j'étais sur le point de retourner près de Lucinde, quand un homme à pied, haletant, se présenta tout à coup à moi, et se pressa de raconter que, passant par hasard dans une rue, vers le midi, une très belle femme l'avait appelé par sa fenêtre, et lui avait dit en sanglotant: Mon frère, si vous êtes chrétien, je vous demande, au nom de Dieu, de porter sur-le-champ, le plus vite que vous pourrez, ce billet à son adresse. A ces mots, ajoute-t-il, elle m'a jeté ce papier, et un mouchoir où j'ai trouvé cent réaux, avec cette bague d'or. Je n'ai eu que le temps de répondre que j'allais faire ce qu'elle désirait. Elle a fermé la fenêtre; et moi, plus touché de ses larmes que de ses présens, je me suis mis aussitôt en route, et j'ai fait en seize heures dix-huit lieues.

J'ouvris la lettre précipitamment; elle contenait ces mots:

« Don Fernand, selon sa pro-
« messe, a fait parler à mon père,
« mais pour lui-même, et non pour
« vous. Il a demandé ma main. Mon
« père, ébloui par cette alliance, a
« donné sa parole à Fernand. Je
« dois l'épouser en secret, dans
« notre maison, devant les seuls

« témoins nécessaires. Vous pouvez « comprendre ce que je souffre. « J'ai pris mon parti cependant : il « vous prouvera si je sais aimer. »

Je demeurai tremblant à cette lecture ; mes jambes ne pouvaient me soutenir. Bientôt la fureur me rendit et mon courage et mes forces. Je montai sur une mule, et je revolai vers Lucinde ; mais je n'arrivai qu'à la nuit. Je courus à la fenêtre de ma maîtresse : heureusement je l'y trouvai. Cardenio, me dit-elle, je n'ai qu'un instant ; écoutez-moi bien. Me voilà déjà parée pour la noce. Le traître Fernand, mon père et les témoins, m'attendent dans la salle prochaine. Voici la dernière réponse que votre amante compte leur faire. Alors elle me fit voir un poignard, et disparut comme un éclair.

Troublé par ces derniers mots auxquels je ne pus répondre, au désespoir, hors de moi, j'allai droit à la porte de la maison de Lucinde : elle était ouverte, j'entrai. Personne ne m'aperçut au milieu du tumulte qui régnait dans la maison. Je parvins jusqu'à la salle où l'on attendait les nouveaux époux. Là, je me mis dans une embrasure, presque caché tout entier par deux rideaux de tapisserie. La salle était très éclairée, pleine de domestiques. Don Fernand entra le premier, suivi d'un cousin germain de Lucinde, qu'il avait choisi pour témoin. Je n'avais point d'armes, je contins ma rage. Un moment après je vis paraître Lucinde, accompagnée de sa mère et de deux de ses femmes : elle était couverte de pierreries, et portait une robe blanche mêlée de couleur de chair. Pardonnez-moi ces détails, tout était important pour moi, tout m'est présent ; ma mémoire fait à la fois mon supplice et ma consolation.

Le curé de la paroisse ne tarda pas à venir. Il joignit les mains des époux, et dit à Lucinde, selon l'usage : Acceptez-vous pour mari le seigneur don Fernand que voilà ? Alors j'avançai la tête, et j'attendis, sans respirer, la réponse de Lucinde. Ah ! Lucinde ! Lucinde ! qui l'aurait pensé ? Après ce qu'elle m'avait dit, après les sermens qu'elle m'avait faits, après la certitude où elle était que mon repos, mon bonheur, ma vie, allaient dépendre d'un mot !.... Malheureux que je suis ! et j'ose me plaindre ! moi qui fus assez lâche, assez vil pour ne pas me montrer alors, pour ne pas m'écrier : Lucinde, tu ne peux disposer de toi, tu m'appartiens, nous sommes l'un à lautre ; les nœuds les plus saints nous unissent : on te commande un parjure ; tu vas prononcer l'arrêt de ma mort ; conserve-moi le jour, Lucinde, en t'épargnant un horrible crime !.... Et je ne l'ai pas fait, et je ne m'élançai pas sur Fernand, et je ne l'étouffai pas dans mes bras !.... Non, les maux que je souffre ne sont pas assez grands ; non, j'en ai mérité davantage.

Le prêtre attendait la réponse de Lucinde, qui, pâle, tremblante, la tête penchée, garda long-temps le silence. Sa mère alors se baissa vers elle, me déroba son visage: et j'entendis, je crus entendre ce *oui* fatal qui me donnait la mort. Je demeurai immobile de surprise, d'effroi, de douleur, doutant encore si c'était bien Lucinde dont j'avais entendu la voix. Je n'en doutai plus quand je vis Fernand mettre à son doigt l'anneau de l'épouse. Au moment même, Lucinde évanouie tomba dans les bras de ses femmes. On l'emporta; sa mère, Fernand, la suivirent; et moi, dont les yeux couverts d'un nuage ne distinguaient, n'apercevaient plus rien, je sortis en poussant des cris, sans m'embarrasser d'être reconnu, sans savoir où porter mes pas, sans me sentir même cette soif de vengeance qui naguère me dévorait. J'ai toujours pensé que dès ce moment ma raison s'était altérée. Je me rappelle confusément que je courus reprendre ma mule, et que je sortis de la ville. Je marchai toute la nuit. Le seul sentiment qui m'occupait, et dont je me souviens parcequ'il m'occupe encore, c'est que Lucinde était infidèle; c'est que Lucinde m'avait trahi pour ce Fernand, cet indigne Fernand, dont le rang et les richesses avaient ébloui Lucinde. Cependant mon cœur l'excusait encore. Je me rappelais sa timidité, sa douceur, son obéissance craintive pour les auteurs de ses jours. La douce habitude de la trouver parfaite l'emportait sur mon ressentiment, et j'aimais mieux m'en prendre à mon sort que de rien reprocher à Lucinde. En proie à ces tristes idées, je précipitais ma course. J'arrivai, sans m'arrêter, jusqu'au milieu de ces montagnes, où ma mule tomba morte. Moi-même, épuisé de faim, de fatigue, de souffrances, je m'étendis au pied d'une roche, résolu de ne plus me relever. J'ignore combien de temps j'y demeurai, j'ignore tout ce qui m'arriva; je sais seulement qu'en revenant à moi, je me vis entouré de pâtres, qui sûrement m'avaient secouru. Je n'avais plus faim, j'étais paisible, et j'appris avec douleur que j'avais maltraité ces bonnes gens. Ils ne m'en nourrissent pas moins; ils ont soin de mettre du pain dans les endroits où je dois passer: je me nourris de ce pain; quand j'ai mangé, je suis mieux; je cause alors avec les chevriers; ils me disent que je les maltraite encore, et je pleure de repentir d'offenser malgré moi mes bienfaiteurs.

Telle est ma misérable vie; je passe les nuits dans le creux d'un arbre, j'erre pendant tout le jour: je répète, je chante, je crie le nom de Lucinde, sans autre espoir que d'expirer en prononçant ce nom si cher. Épargnez-vous des conseils qui me seraient inutiles; je ne puis jamais guérir, puisque jamais je ne puis oublier Lucinde. Je ne veux

pas l'oublier. J'aime mes maux, j'aime mes souffrances. Elle les prévoyait bien quand elle m'a manqué de foi; elle était bien sûre que je deviendrais le plus infortuné des hommes. Elle l'a voulu; eh bien! je le suis, je me plais à l'être, je le serai jusqu'à la mort.

Ainsi parla Cardenio. Le curé, touché jusqu'au fond du cœur, allait s'efforcer de le consoler, lorsqu'une voix douce et tendre, qui se plaignait non loin d'eux, attira son attention.

CHAPITRE XXVIII.

Nouvelle et surprenante aventure.

O COMBIEN nous devons aimer ce brave et galant don Quichotte, qui, malgré les revers, malgré les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, poursuivit toujours le noble dessein de ressusciter la chevalerie! Il est cause que, dans le triste siècle où nous vivons, nous avons du moins encore quelques instans de plaisir en lisant son agréable histoire, en y trouvant des épisodes qui ne sont pas moins intéressans que les grandes actions du héros. Nous admirons ses hauts faits d'armes, Sancho quelquefois nous fait rire; mais nous aimons à nous attendrir avec l'amant de Lucinde: et, pour en revenir à lui, je vous dirai, mon cher lecteur, que cette voix qu'entendit le curé s'exprimait de cette manière.

Dieu tout-puissant, m'avez-vous enfin exaucée? puis-je espérer de trouver ici les seuls biens que mon cœur désire, la solitude et un tombeau? Ah! je ne me plaindrais plus, si, dans ces tristes déserts je pouvais dérober ma vie à ces hommes cruels, pervers, dont la plus douce jouissance est de voir les larmes qu'ils font couler.

Le curé, surpris de ces accens, s'avança, suivi de ses deux compagnons, vers l'endroit d'où ils semblaient partir. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils aperçurent sous un frêne un jeune paysan qui se lavait les pieds dans un ruisseau, et dont la tête baissée leur dérobait le visage. Ils s'approchèrent avec précaution, se cachèrent derrière une roche, et remarquèrent l'extrême blancheur des jambes de ce jeune homme. Son habillement, fort grossier, était composé d'une espèce de veste de drap gris, serrée par une ceinture, d'un pantalon, et d'un bonnet d'étoffe. Après s'être lavé les pieds, il tira de son bonnet un linge dont il les essuya.

Ce mouvement fit voir aux voyageurs la beauté de son visage. Ils en demeurèrent frappés; et Cardenio dit à voix basse: Je n'ai rien vu de plus beau sous le ciel; cependant ce n'est point Lucinde.

Le jeune homme qui se croyait seul, ôta tout-à-fait son bonnet, secoua deux fois la tête, et son immense chevelure, descendant aussitôt sur ses épaules, le couvrit presque tout entier. Nos voyageurs ne doutèrent plus que ce ne fût une femme. Ils la regardèrent quelques instans démêler avec ses mains ses longs cheveux: mais, à un bruit léger qu'ils firent, elle sépara cette chevelure pour jeter sur eux un regard d'effroi. Dès qu'elle les aperçut, elle se leva précipitamment, saisit un petit paquet de hardes, et, sans songer à ses souliers, elle fuit nu-tête, nu-pieds, avec toutes les marques d'une vive frayeur. Elle tomba bientôt sur les cailloux tranchans. Déjà le curé l'avait jointe. Rassurez-vous, madame, lui dit-il, nous sommes loin d'être vos ennemis. Le hasard seul nous a conduits dans ces montagnes. Vos cheveux nous ont découvert ce que vous avez sans doute un puissant intérêt à cacher; soyez sûre que votre secret sera respecté par nous: mais pardonnez au désir que nous aurions de vous être utiles.

La jeune personne troublée regarda le curé sans répondre. Celui-ci, par d'autres discours, cherchait à dissiper sa terreur. Enfin elle se rassura, baissa vers la terre ses yeux pleins de larmes, et dit avec un soupir: Puisque mes cheveux m'ont trahie, puisque cette solitude n'a pu me cacher aux humains, je n'essaierai point de feindre; ma bouche n'a point l'habitude du mensonge, et votre cœur me semble avoir l'habitude de la pitié. Oui, j'ai voulu me cacher, j'ai voulu déguiser mon sexe, je rougis de tous les soupçons que ce déguisement doit faire naître; vous m'en épargnerez quelques-uns quand je vous aurai tout dit.

Ces paroles furent prononcées avec tant de grâce et de modestie, que le curé, ses deux compagnons, se sentirent autant de respect que d'intérêt pour cette belle personne. Elle s'éloigna de quelques pas, acheva de s'habiller, rassembla sur sa tête ses longs cheveux, et, revenant avec confiance s'asseoir auprès du curé, commença ainsi son histoire:

Il est un bourg dans l'Andalousie qui donne le titre de duc à un grand d'Espagne. Mon père habite dans ce bourg; il est laboureur et fort riche. Cette immense richesse n'a rien fait pour mon bonheur; le seul défaut de naissance a causé toutes mes peines. Ce n'est pas que j'aie à rougir d'être la fille d'un laboureur; notre race antique et pure fut de tout temps respectée. Nous sommes de vieux chrétiens, honorés de nos frères et chéris des

pauvres, dont notre fortune fut toujours le patrimoine. Mes parens étaient moins fiers de ces avantages que de m'avoir pour leur fille: j'étais leur unique enfant, leur héritière, l'espoir, l'appui de leur vieillesse, l'objet sur lequel se réunissaient et leurs complaisances et leurs affections. Je méritais alors tant d'amour, j'aimais si bien les auteurs de ma vie! j'étais sans cesse occupée de leur bonheur, de leurs plaisirs; je n'existais que pour eux: aussi leur confiance en moi n'avait point de bornes, je réglais tout dans la maison; les domestiques ne répondaient qu'à moi; les ouvriers, les moissonneurs étaient payés par mes mains; la vente des récoltes, les soins du ménage, les bienfaits, les charités à répandre, tout était en mon pouvoir; et mes bons parens approuvaient toujours ce que leur fille avait fait. Mes heureuses journées étaient remplies; s'il me restait quelques instans, je les donnais à la broderie, à la lecture, à la musique, que j'aimais parce qu'elle adoucit l'âme et qu'elle délasse l'esprit. Telle était l'innocente vie que je menais chez mes parens; ma reconnaissance pour eux, et non pas ma vanité, vous en raconte les détails.

Tant de soins, et surtout mon goût, me retenaient toujours à la maison: je ne connaissais que nos domestiques; je ne sortais que pour aller à la messe avec ma mère, avec les femmes qui me servaient; et j'étais si fort enveloppée dans ma mante, que je ne voyais de la terre que l'endroit où je mettais le pied. Je n'échappai point cependant aux yeux d'un des fils de ce duc dont mon père était vassal: j'eus le malheur de plaire à ce jeune homme, qui s'appelle don Fernand.

A ce nom Cardenio tressaillit, et fit paraître une si grande altération, que le curé et le barbier craignirent un accès de fureur. Cardenio se contint; une sueur froide coula de son front; il appuya sa tête sur sa main, et se mit à considérer plus attentivement encore celle qui continuait son récit sans s'apercevoir de son émotion.

Je ne vous redirai point tous les moyens qu'employa Fernand pour m'instruire de son amour; il suborna mes domestiques, il rechercha, combla mes parens de politesses, d'amitiés, multiplia les sérénades sous mes fenêtres, et m'écrivit une foule de billets qu'il avait l'art de me faire parvenir. Loin d'être séduite par ces soins, je regardai don Fernand comme un ennemi dangereux qui ne voulait que m'avilir, et je redoublai d'efforts pour échapper à ses poursuites. Je dois pour tant avouer à ma honte que mon secret orgueil était flatté de me voir ainsi distinguée par un homme comme Fernand: il était aimable et bien fait. Déjà coupable de l'avoir remarqué, heureusement j'étais défendue par mon amour pour

la vertu, par les conseils de mes parens. Ma fille, me disait mon père, je ne m'en remets qu'à toi seule du soin sacré de ton honneur, qui m'est plus cher que la vie; je laisse à juger à toi-même s'il est possible que tu deviennes l'épouse de don Fernand. Prends garde, prends garde, ma fille, la moindre démarche hasardée, un seul instant d'oubli, d'imprudence, peuvent te perdre à jamais: peut-être ferais-tu bien, pour te mettre à l'abri des piéges dont cet homme va t'environner, de te marier tout à l'heure. Tu peux choisir un époux à ton gré; il n'est personne dans ce pays qui ne fût honoré de ton choix, et je bénirais le jour où je donnerais ma fortune entière pour assurer le repos de ma fille.

Je me croyais sûre de moi; je remerciai mon père, et j'espérai que don Fernand finirait par m'oublier; mais mon silence et ma froideur rendirent sa passion plus violente. Il fut instruit que mes parens s'occupaient de me chercher un époux; cette nouvelle enflamma davantage son caractère impétueux; il résolut dès ce moment de ne plus rien ménager.

Une nuit, seule dans ma chambre, avec la fille qui me servait, après m'être bien assurée que toutes mes portes étaient fermées, j'allais me livrer au sommeil, lorsque tout à coup paraît devant moi don Fernand, don Fernand lui-même. Immobile, muette d'effroi, je le regardais sans pouvoir parler. Le perfide tombe à mes genoux, et, par des paroles flatteuses, par des larmes qui semblaient sincères, il cherche à me faire excuser son audace. J'étais jeune, crédule, sans expérience; je me sentis touchée de ses pleurs: mais, reprenant bientôt mes esprits, je lui répondis d'une voix ferme:

Seigneur, vous me connaissez mal, si vous pensez que le danger où je me trouve puisse affaiblir ma résistance: je ne redoute point vos indignes transports, la mort saurait m'en délivrer. Je suis fille d'un de vos vassaux, mais je ne suis point votre esclave. Votre noblesse et votre rang n'ont aucun droit sur mon honneur: mon âme, fière, indépendante, sera toujours au-dessus de vous, surtout lorsqu'une action infâme vous avilira comme en ce moment. Epargnez-vous donc ces promesses, ces pleurs, ces sermens inutiles; mon cœur n'appartiendra jamais qu'à l'époux que j'aurai choisi.... Ce nom d'époux, reprit-il alors, est l'unique bien où j'aspire: je ne suis venu dans ces lieux que pour vous presser d'accepter ma main. Oui, je jure devant le dieu du ciel, devant l'image de sa mère que je vois ici, je vous engage ma foi de n'avoir jamais d'autre épouse que ma chère Dorothée.

A ce nom de Dorothée, Cardenio fit encore un mouvement; et n'étant plus maître de son trans-

port: Madame, dit-il d'une voix émue, vous vous appelez Dorothée? J'ai entendu parler d'une Dorothée qui doit être bien malheureuse. Continuez, je vous prie, je pourrai vous dire à mon tour des choses qui vous étonneront. Dorothée, fixant ses yeux sur Cardenio, considéra quelques instans ses habits déchirés, ses cheveux en désordre, et parut inquiète de ses paroles; mais elle reprit son récit:

Surprise et touchée du serment solennel que me faisait don Fernand, je lui représentai les obstacles qui s'opposaient à son dessein, les chagrins qu'il se préparait, la colère du duc son père; je le suppliai de ne point se laisser aveugler par une passion, par un peu de beauté, qui ne l'excuseraient jamais à d'autres yeux que les siens. Je finis par le conjurer, par le sentiment même qu'il me témoignait, de me laisser en paix couler ma vie dans l'état pour lequel j'étais née, dans le bonheur obscur qui me convenait, et dont on ne jouit qu'avec ses égaux.

Mes raisons, mes prières, furent inutiles; il combattit les unes, repoussa les autres, renouvela ses sermens. Mon lâche cœur était séduit; ce cœur me disait en secret que je n'étais pas la première que l'amour eût élevée au faîte de la grandeur; que don Fernand n'était pas le seul qu'on eût vu faire un mariage inégal; qu'il était peut-être dangereux pour moi de réduire au désespoir un jeune homme emporté, violent, qui sortant de ma chambre au milieu de la nuit, pouvait me perdre de réputation, et me laisserait l'éternel repentir de n'avoir pas profité de son dernier moment de vertu. Les promesses, les instances, les larmes de don Fernand, peut-être même sa grâce, et l'amour extrême qu'il me témoignait, donnèrent du poids à ces coupables réflexions. J'appelai la fille qui me servait; je voulais qu'elle fût témoin de la foi d'époux que me donnait Fernand. Le traître me la confirma, pria le ciel de l'accabler de toutes ses malédictions si jamais il pouvait l'oublier, invoqua les noms les plus saints, les plus révérés de la religion, et finit par me persuader de la sincérité de ses promesses.

Don Fernand sortit avant le jour, aidé par cette même fille qui l'avait introduit dans ma chambre. Il me laissa une riche bague, comme le gage de sa foi, comme l'anneau de son épouse, et me fit consentir à ce qu'il revînt me voir en secret jusqu'au moment où il serait libre de déclarer notre mariage. La nuit suivante il revint: ce fut la dernière fois. J'eus beau le chercher avec soin aux promenades, à l'église; un mois tout entier s'écoula sans que j'entendisse parler de Fernand. Jugez de mes craintes, de mes remords, de mes efforts douloureux pour déguiser à mon père le chagrin qui me consumait. Ma

santé s'altéra; j'allais succomber, lorsqu'une nouvelle imprévue vint mettre le comble à mon infortune.

Il se répandit que Fernand s'était marié, depuis quelques jours, dans une ville peu éloignée, avec une jeune demoiselle aussi noble, aussi riche que belle, et qui s'appelait Lucinde.

A cet endroit Cardenio fronça les sourcils, se mordit les lèvres, et, couvrant son visage de ses mains, se mit à pleurer sans dire un seul mot.

On ajoutait, continua Dorothée, que des événemens extraordinaires avaient troublé cet hymen. Ce bruit, qui devait me donner la mort, m'anima d'une ardente colère. Je ne respirai plus que la vengeance; je pris l'habit d'un de nos bergers, et, munie de beaucoup d'argent, portant avec moi mes vêtemens de femme, je partis seule dans la nuit, et j'allai droit à la ville où Fernand s'était marié. Je ne voulais que le voir, lui reprocher son crime, et mourir devant lui. J'arrivai le surlendemain. Mon premier soin fut de m'informer de la maison de Lucinde. On m'instruisit aussitôt de tout ce qui venait de se passer. Il était public dans la ville qu'à l'instant même du mariage Lucinde n'avait pas voulu prononcer le *oui* fatal, que sa mère l'avait dit pour elle, et que Lucinde évanouie....

O ciel! ô ciel! s'écrie alors Cardenio en se relevant avec transport, répétez, répétez ces paroles: c'était la mère de Lucinde...? Qui prononça le *oui* pour sa fille, reprit Dorothée surprise; Lucinde était tombée sans sentiment. En la rappelant à la vie, don Fernand trouva dans son sein un écrit signé, par lequel elle déclarait qu'elle était l'épouse de Cardenio, jeune cavalier de cette même ville, et qu'elle préférait la mort au parjure qu'on exigeait d'elle. Un poignard était avec cet écrit. Le violent Fernand l'eut à peine vu, qu'il se saisit du poignard et voulut percer le cœur de Lucinde. On arrêta ce furieux, qui sur-le-champ sortit de la ville. Le lendemain Lucinde disparut. Ses parens au désespoir la faisaient chercher partout, et versaient des larmes amères sur la violence qu'ils se reprochaient.

Ces nouvelles me rendirent un peu d'espoir. Don Fernand était encore libre, il pouvait revenir à moi. J'ignorais dans quels lieux il était allé, mais j'étais décidée à courir sur ses traces, lorsque j'entendis un crieur public annoncer une récompense pour celui qui me découvrirait, et me ramènerait chez mes parens. Mon âge, ma figure, mon déguisement, tout était dépeint dans l'annonce. Un mortel effroi s'empara de mon cœur. Comment reparaître devant mon père? comment soutenir ses justes reproches? Hélas! il m'aurait pardonné, mais je serais morte à ses pieds de honte et de repentir. Sans savoir où je portais mes pas, je sortis de

la ville à l'heure même, je gagnai ces tristes deserts, ne voulant, n'espérant plus rien que de me cacher à tous les yeux. Depuis plusieurs mois que je suis ici, j'ai servi comme berger un paysan de ces montagnes. Il a découvert mon sexe, et je me suis vue l'objet de ses infâmes désirs. J'ai fui; je suis arrivée jusque dans cette solitude, où, sans secours, sans nourriture, j'espérais ne pas attendre longtemps cette mort que je demande, que je cherche, qui seule peut finir mes peines, et ensevelir avec moi la mémoire de mes malheurs, de ma faute, et de mes remords.

CHAPITRE XXIX.

Comment l'on vint à bout de finir l'austère pénitence de notre chevalier.

A PEINE Dorothée avait achevé de parler, que Cardenio lui prenant la main: Madame, dit-il, quoi! c'est vous qui êtes la fille du riche Clénard? Comment se fait-il, lui répondit-elle, que vous sachiez le nom de mon père? — C'est que je suis ce malheureux à qui Lucinde avait donné sa foi; je suis ce Cardenio que les crimes de don Fernand on réduit à l'état où vous me voyez. Regardez-moi, Dorothée; j'ai tout perdu comme vous; j'ai perdu de plus la raison: mais depuis votre récit il me semble que je la retrouve. Vos malheurs, votre présence, le désir de vous être utile, me rendent un peu de courage. Lucinde ne m'a point trahi; elle ne veut, elle ne peut jamais avoir d'autre époux que Cardenio; les sermens les plus sacrés vous assurent la main de Fernand. Ne nous quittons plus, madame; allons ensemble chercher ce perfide: et je vous jure par l'honneur de le forcer à vous tenir parole, ou d'expirer sous ses coups.

A ce discours, le premier mouvement de Dorothée fut de se précipiter aux pieds de Cardenio, qui se hâta de la relever et confirma sa promesse. Le curé les engagea tous deux à venir dans sa maison: là, dit-il, je me chargerai de prévenir les parens de Dorothée, de faire sa paix avec eux; ensuite j'irai, s'il le faut, trouver moi-même don Fernand, lui rappeler ses devoirs: et j'espère que, sans exposer vos jours, nous le ramènerons à la vertu.

Les deux infortunés lui rendirent grâces, et se décidèrent à ne

pas le quitter. Maître Nicolas offrit ses services, et finit par les instruire du motif de leur voyage, de leur ancienne amitié pour don Quichotte, du vif désir qu'ils avaient de guérir ce bon gentilhomme de son étrange folie. Tout ce qu'il en dit intéressa Dorothée et Cardenio. Celui-ci se rappelait confusément d'avoir eu quelque querelle avec le chevalier de la Manche. Dans le même instant on entendit la voix de Sancho, qui, de retour de son message, et ne trouvant pas le curé au lieu désigné pour le rendez-vous, criait de toutes ses forces. Le barbier courut au devant de lui. Où êtes-vous donc? lui dit l'écuyer. Je viens de retrouver monseigneur don Quichotte dans un état digne de pitié: il est en chemise, maigre, jaune, blême, mourant de faim, mais soupirant toujours pour madame Dulcinée. J'ai eu beau lui répéter qu'elle lui commandait de revenir au Toboso, mon maître m'a répondu que certainement il ne reparaîtrait point devant elle avant d'avoir fait quelque action éclatante qui pût lui mériter sa grâce. Ma foi, voyez à le tirer de là promptement; car, pour peu qu'il y reste, il court de grands risques de n'être jamais empereur.

Tandis que maître Nicolas rassurait Sancho, le curé contait à Dorothée ce qu'il avait imaginé pour ramener chez lui don Quichotte. L'aimable Dorothée offrit aussitôt de jouer le rôle de la dame affligée. Elle avait avec elle ses habits de femme, elle connaissait fort bien le style des livres de la chevalerie, et d'ailleurs elle était charmée de faire quelque chose qui fût agréable au curé. Celui-ci accepta son offre. Dorothée alla s'habiller, et revint bientôt parée d'un riche corset, d'une jupe brodée, et d'une mante de soie verte. Quelques bijoux, quelques pierres précieuses qui brillaient à ses oreilles et à son col rehaussaient tellement sa beauté, son air, sa grâce naturelle, que Cardenio lui-même en fut plus indigné contre Fernand. Mais celui qui l'admira le plus, et qui la trouvait le mieux à son gré, ce fut Sancho. Il la considérait de tous ses yeux, et s'en vint demander au curé qui était cette belle dame pour laquelle il se sentait beaucoup de goût. Mon ami, répondit le curé gravement, c'est seulement l'héritière en ligne directe du grand royaume de Micomicon. D'après la glorieuse réputation dont votre maître jouit en Guinée, cette princesse s'est mise en route pour le chercher, et vient lui demander vengeance d'un certain géant qui l'a détrônée; ce n'est que cela, mon frère Sancho. J'en suis bien aise, répondit l'écuyer; je vous réponds qu'elle n'aura pas perdu son voyage: mon maître lui assommera son coquin de géant, pourvu que ce ne soit pas un fantôme; car nous ne brillons pas contre les fantômes. Mais ensuite,

monsieur le curé, je vous serai fort obligé d'engager monseigneur don Quichotte à se décider un peu promptement à épouser cette belle dame, dont je ne sais pas encore le nom. — Elle s'appelle la princesse Micomicona, parce qu'elle est du royaume de Micomicon. — Ah! j'entends: en Guinée, c'est comme chez nous, où l'on prend le nom de son village. Mais n'importe, monsieur le curé; songez aux épousailles, je vous prie, et bâclez-nous cela le plus tôt possible: j'ai des raisons pour être pressé.

Pendant cette conversation, Dorothée était montée sur la mule du curé, maître Nicolas sur la sienne, avec la barbe de queue de bœuf. Le curé, qui n'était plus nécessaire, et qui voulait rester avec Cardenio, dit à Sancho de guider la princesse, et lui recommanda sur toutes choses de ne point parler de lui ni du barbier, en l'assurant que, s'il n'était discret, son maître ne deviendrait point empereur. Sancho promit le silence, et l'on se mit en chemin.

Au bout de trois quarts de lieue ils aperçurent, au milieu des rocs, don Quichotte debout, habillé, mais non couvert de ses armes. Dorothée en le voyant fit doubler le pas à son palefroi. Dès qu'elle fut près du chevalier, le barbier barbu descendit, et prit dans ses bras la princesse, qui sur-le-champ courut se mettre à deux genoux devant le héros de la Manche. Celui-ci fit de vains efforts pour la relever: Non, valeureux chevalier, dit-elle, je ne quitterai point cette situation, qui convient trop à mon infortune, avant que votre courtoisie ait daigné m'accorder un don. J'ose lui répondre d'avance que cette faveur, que je viens chercher des extrémités de la terre, ne pourra qu'ajouter encore à votre gloire immortelle. Très belle dame, lui dit don Quichotte, je suis irrévocablement décidé à ne point vous écoutez que vous ne soyez debout. — Cette résolution est triste pour moi, seigneur, car je suis fermement résolue à ne pas me relever que je n'aie obtenu ce que je demande. — Eh bien, madame, je vous l'octroie, pourvu cependant que vous n'exigiez rien qui soit contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, de celle qui règne sur ce tendre cœur.

Sancho, que ce long prologue impatientait, vint doucement dire à l'oreille de son maître: Accordez-lui son don, croyez-moi; je sais ce que c'est, monsieur: il ne s'agit que d'un gredin de géant qu'il faut tuer; et cette belle dame est la princesse Micomicona, héritière du grand empire de Micomicon, qui est dans l'Éthiopie de la Guinée. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit don Quichotte, je sais ce que me prescrivent ma conscience et ma profession. Daignez vous lever, madame; je me suis engagé à ce que vous vouliez.

Apprenez donc, chevalier magna-

nime, reprit alors Dorothée, ce que j'attends de votre valeur. Je demande que dès ce moment vous m'accompagniez partout où je voudrai vous conduire, et que vous n'entrepreniez aucune aventure avant de m'avoir vengée d'un traître qui, contre toutes les lois, a usurpé mes États. — Madame, je confirme mon don; bannissez la sombre tristesse qui semble obscurcir vos attraits, rappelez votre courage; soyez sûre que, dans peu, ce bras, si terrible aux méchans, vous rétablira sur le trône de vos antiques et nobles aïeux. Et partons à l'heure même: un moment perdu pour la gloire ne se répare jamais.

La princesse voulut alors baiser les mains de son chevalier: don Quichotte était trop poli pour le souffrir; il l'embrassa de bonne grâce, donna l'ordre à Sancho de lui apporter ses armes et de seller Rossinante. Sancho courut détacher les armes qui étaient pendues au tronc d'un chêne. Notre héros s'en revêtit, et voulut se mettre en route sur-le-champ. Le barbier, toujours à genoux, n'osait ni parler ni se remuer, de peur que sa barbe, mal attachée, ne vînt tout à coup à tomber. Dès qu'il vit don Quichotte à cheval, il se hâta d'aider à Dorothée à remonter sur sa mule, et la suivit sur la sienne. Le seul Sancho marchait à pied, en donnant de nouveaux soupirs à la mémoire de son âne. Cependant il se consolait par l'espoir que cette fois son maître ne pouvait manquer d'être empereur de Micomicon, et de lui donner un petit royaume. La seule chose qui lui déplaisait, c'est que ses vassaux devaient être des nègres. Au bout du compte, disait-il en lui-même, j'ai toujours un moyen facile de tirer parti de messieurs mes sujets: je vous les ferai charrier en Espagne, où je les vendrai à beaux deniers comptans. Ce serait bien le diable si je ne trouvais pas marchand pour une trentaine de mille: je ne ferai point de crédit, et j'acheterai une bonne charge qui me donnera de quoi vivre à l'aise. Ah! par ma foi, vous ne me connaissez pas, mes chers vassaux; vous y passerez tous, grands et petits; et fussiez-vous plus noirs que Lucifer, je saurai bien faire de vous du bon argent blanc.

Tandis que Sancho soulageait par ces consolantes réflexions son chagrin d'aller à pied, Cardenio et le curé, cachés derrière des halliers, voyaient venir nos voyageurs, et ne savaient comment les joindre. Le curé, qui avait l'esprit inventif, coupa sur-le-champ avec ses ciseaux la barbe de Cardenio, lui donna son habit, son manteau noir, et par ce moyen le changea tellement, qu'il n'était plus reconnaissable. Demeuré lui-même en simple gilet, il partit avec son compagnon pour aller par un sentier plus court rejoindre le grand che-

min; et justement il s'y trouva comme don Quichotte sortait des montagnes. En apercevant notre héros, le curé feignit une grande surprise, s'arrêta, le considéra quelque temps; et tout à coup s'avança vers lui, les bras ouverts, en s'écriant: Je ne me trompe point, c'est vous, mon brave compatriote, don Quichotte de la Manche, l'appui, le défenseur des opprimés, le miroir de la chevalerie, la fleur, la gloire des héros errans! Don Quichotte, étonné d'abord, finit par le reconnaître et voulut aussitôt descendre pour lui céder son cheval. Non, seigneur, dit le curé, que votre grandeur demeure sur la selle, c'est là qu'elle travaille pour la renommée. Si le respect que vous témoignez pour ma qualité d'ecclésiastique engage quelqu'un de votre honorable compagnie à me recevoir en croupe, je me trouverai trop heureux de suivre ainsi votre seigneurie. A ces mots maître Nicolas, sans attendre qu'on le lui dit, quitta promptement sa mule, et vint l'offrir à monsieur le curé, qui l'accepta.

On continua de marcher. Don Quichotte voulut savoir comment monsieur le licencié se trouvait sur cette route, seul, sans valet, sans monture, et dans ce léger équipage. Par un événement assez triste, répondit l'ecclésiastique: j'allais à Séville avec ce jeune homme que vous voyez, en montrant Cardenio: le motif de mon voyage était de recevoir une assez forte somme qu'un de mes parens m'envoie des Indes. Hier, à quelques lieues d'ici, nous fûmes attaqués par quatre voleurs, qui nous ont laissés dans ce bel état. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on nous a dit que ces voleurs étaient de certains galériens délivrés de leur chaîne par un homme terrible, dont la vaillance vint à bout de les remettre en liberté malgré les gardes qui les conduisaient. Vous sentez comme moi, seigneur don Quichotte, que cet homme-là sûrement était échappé de la maison des fous, ou bien un brigand lui-même, puisqu'il emploie sa valeur à défendre, à protéger le crime, à remettre les loups au milieu des brebis, à violer à la fois les lois, la justice, et l'humanité; c'est à ce héros si utile aux coupe-jarrets du royaume que nous devons le plaisir de vous voir.

Don Quichotte pendant ce discours changeait de couleur, se mordait les lèvres, et n'osait répondre. Sancho, qui marchait près de lui, se mit à crier: Monsieur le curé, ce ne fut pas ma faute si mon maître mit en liberté ces gens-là: je l'avais bien averti que c'étaient tous des coquins. Sot que vous êtes, reprit don Quichotte, ne vous ai-je pas déjà dit qu'il est impossible aux chevaliers errans de connaître précisément le plus ou moins de mérite des malheureux qu'ils secourent? Je rencontre des gens enchaînés, je commence par briser

leurs fers, voilà mon devoir: le reste ne me regarde point; et ceux qui le trouvent mauvais, excepté monsieur le licencié, dont j'honore le caractère, n'ont qu'à parler, je les défie. En prononçant ces paroles il s'affermit sur les étriers, et mit sa lance en arrêt.

Seigneur chevalier, lui dit Dorothée, daignez vous rappeler le don que votre bonté m'accorda: vous ne pouvez entreprendre aucune aventure que vous ne m'ayez vengée. Calmez ce généreux courroux: si monsieur le licencié s'était douté que votre bras invincible avait délivré ces galériens, soyez sûr qu'il n'eût pas proféré les paroles indiscrètes qui lui sont échappées. Je me serais plutôt coupé la langue, interrompit le curé. N'en parlons plus, madame, reprit don Quichotte; vous avez tout pouvoir sur moi, et je sais tenir mes sermens: mais j'ose supplier votre altesse de m'instruire de ses malheurs, de m'apprendre de quels ennemis mon épée doit la délivrer. Je vous dois ce récit, seigneur, lui répondit Dorothée, et je suis prête à vous satisfaire.

Alors le curé, le barbier, Cardenio, Sancho lui-même, qui de plus en plus s'intéressait à la princesse, s'approchèrent pour mieux entendre. Dorothée, après s'être arrangée sur sa selle, après s'être mouchée et avoir toussé avec une grâce infinie, commença ce touchant récit.

CHAPITRE XXX.

Comment l'aimable Dorothée raconta qu'elle avait perdu sa couronne.

Vous saurez d'abord, messieurs, que je m'appelle.... A ce mot la princesse s'arrêta, parce-qu'elle ne se souvenait plus du nom que le curé lui avait donné. Celui-ci, devinant son embarras, reprit aussitôt: Madame, il n'est que trop simple que votre altesse soit troublée en rappelant ses infortunes: elles sont telles, que votre écuyer m'a dit que tout l'empire de Micomicon pleurait sur votre destinée, et que personne sur la terre n'était aussi malheureux que la princesse Micomicona. Hélas! monsieur, répondit Dorothée, vous avez pénétré le motif de mon trouble: je me crois remise à présent, et j'espère pouvoir achever ma triste et déplorable histoire.

Mon père, souverain paisible du grand empire de Micomicon, s'ap-

pelait Tinacrio le savant: on l'avait ainsi surnommé, parce qu'il était fort habile dans la magie. Il découvrit par son art que la reine ma mère, nommée Xaramille, devait mourir avant son époux, et que lui-même bientôt me laisserait orpheline. Ce qui lui causait le plus de chagrin, c'est qu'il connut en même temps, par ses lumières surnaturelles, que mes États seraient envahis par un effroyable géant, roi d'une grande île voisine, et nommé Pandafilando des yeux louches, parce qu'en effet, quoique ses yeux soient droits, il regarde toujours de travers pour inspirer plus de frayeur. Mon père prévoyait encore que je pouvais éviter le malheur de me voir chassée de mon empire, si je voulais épouser Pandafilando; mais il était bien sûr que pour rien au monde je ne me résoudrais à devenir la femme de ce géant, ni d'aucun autre, quelque grand qu'il fût. Tinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt qu'il serait mort, de m'embarquer pour l'Espagne, où je trouverais le seul guerrier capable de me défendre: il ajouta que ce héros, mon vengeur, s'appellerait don Gigotte ou Quichotte; qu'il devait être grand de taille, maigre, sec de visage, et qu'il aurait vers l'épaule un sein noir marqué sur la peau.

En cet endroit don Quichotte appela son écuyer: Mon fils, dit-il, déshabille-moi tout à l'heure. Pourquoi faire? s'écria Dorothée. — Pour voir, madame, si je suis celui que votre père a désigné. Ce n'est pas la peine, répondit Sancho; je sais que vous avez un sein au milieu de l'épine du dos. Cela suffit, reprit la princesse, et justifie pleinement la prophétie: d'ailleurs avec ses amis on n'y regarde pas de si près; les traits, la figure, la taille, tout se rapporte, seigneur don Quichotte; c'est vous que le ciel a choisi pour me rétablir sur mon trône; et je n'en ai pas douté lorsque, débarquant à Ossone, le bruit de votre valeur, si célèbre, non-seulement en Espagne, mais encore dans toute la Manche, m'a promptement avertie que vous seul pouviez me sauver.

Madame, je ne comprends pas, interrompit don Quichotte, que vous ayez pu débarquer à Ossone, où jamais il n'y eut de port. Sans doute, reprit le curé, la princesse a voulu dire qu'après être débarquée à Malaga, c'était à Ossone qu'elle avait, pour la première fois, entendu parler du grand don Quichotte. C'est la vérité, répliqua Dorothée; excusez une étrangère qui ne s'exprime pas bien. Je dois encore vous faire savoir que mon père Tinacrio m'a laissé un écrit chaldéen ou grec, que je n'ai pu lire, par lequel il m'ordonne, aussitôt que le chevalier prédit aura tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ et de le mettre en possession de mes États et de ma personne.

Eh bien! Sancho, que t'en semble? dit don Quichotte avec un souris: entends-tu ce qu'on me propose! Avais-je tort ou raison? As-tu toujours peur que nous ne manquions de royaumes et de princesses à épouser? Ma foi! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho plein de joie; et bien fou serait l'étourdi qui ne ferait pas la noce aussitôt après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendardo. La mariée n'est peut-être point assez belle, n'est-ce pas? Ah bien oui, ma foi! je ne demande qu'une chose, c'est que toutes les puces de mon lit lui ressemblent.

En disant ces mots, le bon écuyer fit un entrechat dans l'air, et courut se mettre à genoux devant Dorothée en lui demandant sa main à baiser. Dorothée la lui donna, lui promit de le faire un très grand seigneur dans son royaume, et termina son histoire en disant que du nombreux cortége qu'elle avait en partant de chez elle, un seul écuyer lui était resté; que tous les autres avaient péri dans une horrible tempête, dont elle-même, avec l'écuyer barbu, ne s'était sauvée que sur une planche. Don Quichotte confirma de nouveau sa promesse de ne point se séparer d'elle qu'il n'eût fait voler la tête du perfide Pandafilando. Après cette victoire, ajouta-t-il, que vous pouvez regarder comme sûre, je vous laisserai, madame, maîtresse absolue de votre personne, tant que mon triste cœur dépendra de la cruelle que j'adore, de celle qui, depuis si long-temps.... Il suffit; je n'en puis dire plus; mais les nœuds d'hymen me sont interdits, quand le phénix même voudrait m'épouser.

Vous avez donc perdu l'esprit, monsieur, interrompit Sancho en colère? que diable dites-vous donc là? Comment! vous seriez capable de refuser cette belle dame avec le royaume qu'elle a la bonté de vous offrir, et tout cela pour les beaux yeux de madame Dulcinée! Vraiment, c'est une jolie fille à mettre en comparaison! Qu'elle aille se cacher, la laide! elle n'est pas seulement digne de déchausser madame la princesse. Ah! si vous allez ainsi cherchant des truffes dans la mer, j'attraperai joliment le duché que vous m'avez promis. Eh! monsieur, mariez-vous, mariez-vous, croyez-moi, et sachez prendre la balle au bond.

Don Quichotte ne put entendre ces blasphèmes sans un transport de fureur: il lève aussitôt sa lance, et la fait tomber si fort sur Sancho, qu'il jette à terre le pauvre écuyer. Infâme paysan, lui dit-il, croyez-vous donc que toujours je vous passerai vos sottises! Misérable excommunié, qui au moins méritez de l'être pour avoir osé mal parler de la divine Dulcinée! Et ne savez-vous pas, faquin, sot, bélitre, langue de vipère, que toute ma valeur me vient d'elle seule;

que sans elle je ne pourrais rien; que c'est elle qui m'anime, combat, triomphe par moi, et que je ne vis, n'existe, ne respire que par elle? Méchant, lâche, ingrat écuyer, que j'ai tiré de la poussière pour le faire comte ou marquis (car je regarde cela comme fait), vous osez déjà médire de celle à qui vous devez votre élévation!

Sancho s'était réfugié derrière le palefroi de la princesse, d'où il écoutait en silence tout ce que disait don Quichotte. Dorothée implora sa grâce, et fut assez heureuse pour l'obtenir. Allez, dit-elle au triste écuyer, allez baiser la main de votre maître, et lui demander pardon d'avoir pu oublier un moment le respect que vous deviez à cette illustre Dulcinée que j'honore sans la connaître, et que de bon cœur je voudrais servir. Notre héros, apaisé par ces paroles, consentit à pardonner à Sancho, lui donna sa bénédiction, et lui recommanda fortement d'être plus circonspect à l'avenir.

Au même instant on vit sur la route un homme qui paraissait être un Bohémien, monté sur un âne gris. Sancho, dont le cœur palpitait toujours dès qu'il apercevait un âne, eut à peine considéré celui-ci, qu'il crut reconnaître le sien. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que le prétendu Bohémien était Ginez de Passamont, le même qui l'avait volé dans la Sierra-Moréna. Ah! coquin de Ginésille, lui cria notre écuyer, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour, ma seule joie; rends-moi mon âne, voleur! Ginès, qui reconnut Sancho, et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois; et sautant aussitôt par terre, il s'enfuit à travers les champs. Sancho était déjà près de son âne; il l'embrassait, il le baisait avec des larmes de tendresse: Te voilà donc, lui disait-il, mon compagnon, mon ami! comment t'es-tu porté, mon enfant? comment as-tu pu vivre sans moi? ô le bien aimé de mon cœur! L'âne se laissait caresser sans répondre une seule parole. Tout le monde partagea la joie de Sancho: et don Quichotte l'assura qu'il n'en aurait pas moins les trois ânons donnés par la lettre de change. Quand les transports de l'écuyer furent calmés, son maître lui ordonna de marcher un peu en avant, parce qu'il voulait lui parler en particulier.

CHAPITRE XXXI.

Entretien intéressant de don Quichotte et de son écuyer.

Quand ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus, notre héros dit à Sancho : Oublions nos querelles, ami, et raconte-moi sans rancune les détails de ton ambassade. Dans quels lieux, quand et comment as-tu trouvé Dulcinée? que faisait-elle? que lui as-tu dit? que t'a-t-elle répondu? quel air avait-elle en lisant ma lettre, qui te l'a transcrite? En un mot, j'exige de toi que tu me rendes un compte exact de tout ce qui s'est passé, sans rien ajouter, sans rien retrancher. Monsieur, répondit Sancho, je vais vous satisfaire de point en point. D'abord, il faut vous avouer que je n'emportai point votre lettre. — Je le sais; car je m'aperçus, après ton départ, que tu m'avais laissé les tablettes, ce qui me causa un violent chagrin. Je ne doutai même point que tu ne revinsses les chercher. — Je serais sûrement revenu, si je ne m'étais rappelé mot à mot tout ce qu'il y avait dans l'épître pour vous l'avoir entendu lire; de sorte que j'allai trouver un sacristain, qui l'écrivit sous ma dictée, et me dit que de sa vie, quoiqu'il eût fait un grand nombre de billets de confession, il n'en avait jamais vu de si galant et de si bien tourné.

— T'en souviens-tu bien encore? — Non, monsieur, parce qu'aussitôt qu'elle fut écrite, comme je n'en avais plus besoin, je me mis à l'oublier. — C'est fort bien. A présent, dis-moi ce que faisait cette reine de beauté lorsque tu t'offris devant elle; sans doute elle disposait des rangs de perles, ou brodait en pierreries une écharpe pour son chevalier? — Non, monsieur: elle était dans la basse-cour, criblant deux minots de blé. — J'entends, les grains de ce blé se transformaient en topazes en passant par ses belles mains. — Non, monsieur; je crois même que ce blé n'était que du seigle. — Passons. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle sur-le-champ, la mit-elle sur son cœur, ou sur sa tête, suivant l'usage d'Orient? — Non, monsieur: quand je la lui présentai, elle était fort occupée de son seigle; elle me dit: Mon ami, pose cette lettre sur ce sac, il faut que j'achève mon tas avant de la lire. — Ah! c'était pour la lire seule, et pouvoir se livrer en liberté aux mouvemens de son cœur. Elle te fit sûrement beaucoup de questions sur moi, sur mes exploits, sur mes périls, sur l'affreuse vie à laquelle je m'étais condamné pour elle? — Non, monsieur: elle ne me demanda rien; mais j'eus grand

soin de lui dire que vous faisiez pour son service la plus rude des pénitences: que je vous avais laissé nu en chemise au milieu des rochers, dormant sur la pierre, ne mangeant que de l'herbe, ne vous peignant point la barbe, pleurant et maudissant votre fortune. — Il ne fallait point lui dire que je maudissais ma fortune; je la bénis, au contraire, et je la bénirai tous les jours, puisque j'ai le bonheur de souffrir pour une aussi grande dame que Dulcinée. — Il est vrai, ma foi, qu'elle n'est pas petite, et qu'elle a au moins un demi-pied plus que moi. — Comment! t'es-tu mesuré avec elle? — Non, monsieur: mais il a bien fallu m'en approcher pour l'aider à mettre son sac de blé sur son âne; et c'est là que je me suis aperçu qu'elle me passait de toute la tête.

Ici don Quichotte soupira tendrement. Ah! sans doute, reprit-il, sa taille est riche, noble, svelte; son amour est encore plus élevé, et sa grâce l'emporte sur tout. Dis-moi, Sancho, quand tu t'es approché d'elle, n'as-tu pas senti l'odeur de la rose, du lis, de l'ambre réunis, une certaine vapeur suave, un parfum semblable à celui qu'exhalent les aromates de Saba? — Non, monsieur; il faisait grand chaud, elle s'était donné beaucoup de mouvement, et tout cela faisait.... — Fort bien. Qu'a-t-elle dit après avoir lu ma lettre? — Elle ne l'a pas lue, monsieur, elle m'a donné pour raison qu'elle ne savait ni lire ni écrire; mais elle l'a déchirée en petits morceaux, afin que personne dans le village ne vînt à savoir ses secrets. Ensuite elle m'a chargé de dire à votre seigneurie qu'elle était satisfaite de votre pénitence, qu'elle vous présentait ses respects, et qu'elle vous ordonnait, si vous n'aviez rien de mieux à faire, de revenir au Toboso, parce qu'elle avait un grand désir de vous voir. Elle a bien ri quand elle a su que vous vous appeliez *le Chevalier de la Triste Figure!* Je lui ai demandé si le Biscayen était venu la trouver; elle m'a répondu que oui, que c'était un fort honnête homme: pour les galériens, elle n'en a point entendu parler. — Quel bijou t'a-t-elle donné à ton départ? car tu sais que l'usage des chevaliers et de leurs dames fut toujours de donner aux écuyers, aux demoiselles, ou aux nains qui viennent leur porter des lettres, quelque riche bague ou quelque diamant. Ma foi, c'est un très bon usage; mais apparemment il passe de mode, car le seul bijou que j'aie reçu de madame Dulcinée a été un morceau de fromage avec un peu de pain bis. — Oh! personne ne l'égale en générosité; je suis bien sûr que tôt ou tard tu recevras d'elle un riche présent.

Mais, continua don Quichotte, donne-moi conseil, mon ami; tu vois que madame Dulcinée m'or-

donne de retourner près d'elle; mon cœur brûle de lui obéir: d'un autre côté, j'ai fait serment à la princesse d'aller la rétablir sur son trône; les lois de la chevalerie m'ordonnent de tenir mon serment. Je suis vraiment embarrassé; mon âme se trouve partagée entre l'amour et le devoir. — Ah! monsieur, nous y revoilà: comment est-il possible que vous hésitiez entre madame Dulcinée et un royaume superbe qui vous tombe dans la main, un royaume qu'on m'a dit avoir au moins vingt mille lieues de tour, abondant en toutes choses, plus grand peut-être que la Castille et le Portugal réunis! Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne perdez pas cette occasion, mariez-vous avec la princesse dans le premier village où nous trouverons un curé: si nous n'en trouvons point, monsieur le licencié n'est pas là pour rien. Mariez-vous, je vous en prie: n'oubliez pas que le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole; et que celui qui trouve son bien et ne le prend pas, est ensuite mal reçu à se plaindre. — Je vois bien pourquoi tu désires si vivement ce mariage; mais tu peux te tranquilliser, parce qu'avant de combattre le géant, je compte mettre dans mes conditions que, sans épouser la princesse, on me donnera une portion du royaume dont je veux te faire présent. — A la bonne heure: et tâchez, s'il vous plaît, que cette portion soit voisine de la mer, attendu que j'ai dans la tête un certain projet de commerce. — Allons, mon ami, je suis décidé; je vais combattre pour la princesse, et je remets mon retour auprès de celle que j'adore après cette glorieuse expédition. Je te recommande de ne parler à qui que ce soit de tout ce que nous avons dit; Dulcinée est si sévère, si délicate sur l'honneur, qu'elle ne me pardonnerait pas la plus petite indiscrétion, et mon cœur se la reprocherait comme le plus grand des crimes.

Ils en étaient là, lorsque le barbier leur cria de s'arrêter, parce qu'ils avaient envie de se refraîchir à une fontaine voisine. Sancho, fatigué de mentir, fut charmé de finir l'entretien. Cardenio, pendant ce temps, s'était revêtu des habits de berger que Dorothée avait quittés. On s'assit autour de la fontaine, où l'on dîna, tant bien que mal, des provisions qu'avait le curé. Pendant le dîner il vint à passer un jeune garçon qui, apercevant don Quichotte, s'avança tout à coup vers lui. Je vous salue, monsieur, dit-il d'une voix dolente; ne me reconnaissez-vous plus? je suis ce malheureux André que votre seigneurie délivra du chêne où j'étais si bien attaché. Don Quichotte se rappela ses traits, le prit par la main, et le présentant à la compagnie: Je suis charmé, s'écria-t-il, de pouvoir vous

fournir un exemple vivant de l'extrême utilité de la chevalerie errante. Il n'y a pas long-temps que, traversant un bois, je rencontrai cet enfant demi-nu, lié fortement à un arbre, tandis qu'un paysan barbare le fustigeait avec des courroies pour ne pas lui payer ses gages. Je fis délier ce pauvre jeune homme, et reçus le serment de son maître qu'il lui paierait ce qui lui était dû jusqu'à la dernière obole. Parle à présent, mon ami André, ce que je dis n'est-il pas exact?

Très exact, reprit le jeune garçon; mais quand vous fûtes parti.... — Ton maître te paya sur-le-champ? — Point du tout; il me rattacha plus fortement au même chêne, et me donna tant de coups que, depuis ce jour, grâce à Dieu, je n'ai pas quitté l'hôpital. C'est à vous, monsieur, s'il vous plaît, et à votre chevalerie que j'ai dû ce beau traitement: si vous aviez bien voulu ne pas vous mêler des affaires d'autrui, j'en aurais été quitte pour une douzaine de coups de fouet, et j'aurais été payé de mes gages; mais vous vîntes irriter mon maître, qui s'en vengea sur ma peau, en se moquant beaucoup de vous. Sancho, s'écrie don Quichotte, amène-moi Rossinante; je veux aller sur-le-champ tirer de ce scélérat une épouvantable vengeance. Ce n'est pas la peine, monsieur, dit André: je n'en veux point de vengeance, et j'aimerais beaucoup mieux que vous me donnassiez quelque chose pour continuer mon chemin. Sancho lui offrit son pain, avec un morceau de fromage: Tenez, mon ami, lui dit-il; Dieu sait si ce que je vous donne ne me fera pas bientôt faute, car nous autres écuyers de chevaliers errans nous sommes toujours à la veille de mourir de faim et de soif.

André s'éloigna la tête basse; et, quand il fut à quelques pas, se mit à crier en fuyant: Que le diable les emporte tous, les malheureux chevaliers errans, qui vous font rouer de coups quand ils prétendent vous secourir! Don Quichotte voulut se lever pour châtier cet insolent; mais Dorothée le retint, et personne n'osa rire de la reconnaissance d'André.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée à l'hôtellerie.

Le dîner achevé, l'on se remit en route, et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille et l'aimable Maritorne, en reconnaissant don Quichotte, s'avancèrent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la dernière fois. On lui répondit que, pourvu qu'il payât mieux, il serait traité comme un prince, et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avait occupée. Notre héros, qui se trouvait fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Pendant ce temps, la femme de l'aubergiste se disputait avec maître Nicolas, qu'elle avait pris par sa fausse barbe, en criant de toutes ses forces: Par la mardi! vous me la rendrez, ma bonne queue de bœuf, que nous cherchons depuis trois jours. Le barbier défendait sa barbe, et la querelle devenait vive, lorsque le prudent curé vint mettre la paix en conseillant à maître Nicolas de quitter son déguisement, devenu désormais inutile, puisqu'on dirait à don Quichotte que la princesse avait envoyé son écuyer annoncer dans son royaume l'arrivée du libérateur. La barbe fut alors rendue, ainsi que les beaux habits que l'hôtesse avait prêtés.

On s'occupa du souper: tandis qu'on le préparait, Dorothée, Cardenio, le curé, racontèrent à l'aubergiste et à sa femme tout ce qu'il avait fallu faire pour ramener don Quichotte avec eux. Le curé déplorait l'étrange folie de ce pauvre gentilhomme, qui, plein d'esprit et de sens sur tout ce qui n'était pas la chevalerie, avait eu la tête tournée par les maudits romans qu'il avait lus. Vous m'étonnez, monsieur le curé, lui répondit l'aubergiste; ces livres dont vous dites tant de mal font le bonheur de ma vie. Dans le temps de la récolte, les moissonneurs se rassemblent ici les jours de fête: nous nous mettons en cercle plus de trente ou quarante, et nous écoutons avec délices la lecture de ces histoires de chevaliers. Nous ne nous en lassons point: ces grands coups d'épée nous charment; et nous passerions la nuit entière, sans nous en apercevoir, à entendre ces beaux récits. Moi de même, s'écria Maritorne; et ce que j'y trouve de plus gentil, c'est quand ces belles demoiselles se promènent avec leurs messieurs sous les allées d'orangers, tandis que la vieille

duègne fait le guet en enrageant. Et vous, mademoiselle, dit le curé à la jeune fille de l'aubergiste, ces lectures vous plaisent-elles? Je ne les comprends guère, monsieur, répondit-elle d'un air naïf: les coups d'épée ne m'amusent pas: mais les plaintes amoureuses des chevaliers me font souvent pleurer de compassion. Je trouve leurs dames trop cruelles, et je ne conçois pas comment il peut y avoir des femmes assez abandonnées de Dieu pour faire souffrir ainsi des hommes d'honneur, qui ne demandent que le mariage. Allons! taisez-vous, petite fille, reprit l'hôtesse avec aigreur; à votre âge on n'en doit pas tant savoir, et on ne doit pas se mêler de la conversation.

Monsieur l'aubergiste, interrompit le curé, vous avez donc ici de ces livres! je serais curieux de les voir. L'aubergiste courut aussitôt chercher une petite malle fermée d'un cadenas, dans laquelle il y avait quelques gros volumes, et des cahiers écrits à la main. Le curé feuilleta les livres: c'étaient don Cirongilio de Thrace, Félix le Mars d'Hircanie, l'histoire de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et la vie de don Diègue Garcias de Parèdes. Aux deux premiers titres le curé dit au barbier: Madame la gouvernante nous manque. Mais, mon cher frère, ajouta-t-il en s'adressant à l'aubergiste, ces ouvrages-là ne devraient point être ensemble: votre Cirongilio et votre Mars d'Hircanie ne sont qu'un ramas de mensonges, au lieu que l'histoire de Gonzalve et de Diègue Garcias est véritable, instructive, et nous apprend les grandes actions de ces héros, dont l'un fut en effet le plus ferme soutien de nos armées, et dont l'autre mérita le titre de grand capitaine, qui lui fut donné par toute l'Europe. Vous direz ce qu'il vous plaira, reprit l'aubergiste, mais l'histoire de ces deux messieurs m'ennuie, et Félix d'Hircanie m'amuse: j'aime à le voir, d'un seul revers, couper par le milieu cinq géans; une autre fois, dans une bataille, coucher par terre seize cent mille soldats comme des capucins de cartes. Votre grand capitaine en a-t-il jamais fait autant? Comment ne pas admirer Cirongilio de Thrace, qui vit sortir un beau jour du milieu d'une rivière un grand serpent tout de feu? Il s'élança sur ce serpent, et le serra si fort, qu'il allait l'étouffer, quand le monstre, plongeant tout à coup, emporta le chevalier au fond du fleuve. Là il se trouva dans un palais de cristal, entouré de jardins superbes; et le serpent devint un vieillard qui lui raconta les plus belles choses du monde. Voila une histoire, celle-là, et non pas celles que vous me vantez. Mais vous savez, j'espère, lui dit le curé, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces récits? A d'autres! répondit l'aubergiste: comment cela ne

serait-il pas vrai, puisque c'est imprimé avec la permission du conseil royal? Vous sentez bien que messieurs du conseil ne mettraient pas leur signature à des mensonges. Fort bien, répliqua le curé: vous n'êtes pas éloigné, ce me semble, d'en être au même point que don Quichotte. Mais j'en aurais trop long à vous dire pour vous faire comprendre la différence d'une histoire et d'un roman pour qu'il fût un ouvrage estimable; ce sera pour une autre fois. Montrez-moi, s'il vous plaît, ces manuscrits.

L'aubergiste les lui remit. Le premier avait pour titre: *Nouvelle du Curieux extravagant.* Après en avoir parcouru quelques pages: Voici, dit le curé, un conte, une espèce de petit roman qui ne me paraît pas mauvais, parce qu'il a un but moral: si madame n'a pas envie de dormir, je lui proposerai cette lecture. De tout mon cœur, répondit Dorothée; aussi-bien je n'ai pas l'esprit assez calme pour espérer du sommeil. Cardenio, maître Nicolas, témoignèrent à monsieur le licencié beaucoup d'envie d'entendre la nouvelle. On s'assit, on fit silence, et le curé la commença.

CHAPITRE XXXIII.

Le Curieux extravagant.

NOUVELLE.

Deux jeunes cavaliers, riches et de bonne maison, vivaient ensemble à Florence: ils s'appelaient Anselme et Lothaire. La conformité de leur âge, de leurs goûts et de leurs mœurs, les avait tellement liés, qu'on ne les nommait que *les deux amis.* Anselme, plus galant que Lothaire, donnait quelquefois à lamour le temps que son ami donnait à la chasse; mais il était toujours prêt à quitter ses maîtresses pour Lothaire, et Lothaire l'était de même à oublier la chasse pour Anselme.

Une jeune et belle personne de Florence fixa le volage Anselme; il devint si épris des charmes de Camille, qu'il se résolut à demander sa main. Cette union était de tout point assortie; Anselme était aimé. Son ami Lothaire obtint l'aveu de ses parens. Le mariage se fit bientôt; et les deux époux, heureux l'un par l'autre, remerciaient le ciel et Lothaire.

Pendant les premiers jours qui suivirent les noces, Lothaire continua de voir son ami avec sa familiarité ordinaire. Peu à peu ses

visites devinrent moins fréquentes: sa délicate amitié lui faisait craindre, non d'exciter la jalousie de son ami, mais d'eveiller la malignité du public en vivant trop intimement dans la maison d'une jeune femme. Anselme s'en aperçut, et s'en plaignit avec tendresse: il dit à Lothaire que jamais il ne se serait marié, s'il avait pu prévoir que son hymen relâchât les nœuds qui les unissaient: il le supplia de venir chez lui aussi librement qu'autrefois, l'assura que Camille elle-même serait vivement affligée d'être le prétexte ou la cause d'un refroidissement si cruel. Lothaire, sans avouer à son ami ses véritables motifs, inventa, chercha des excuses; et, pressé vivement par Anselme, il se promit d'accorder, autant qu'il lui serait possible, sa prudence et son amitié.

Quelques temps se passèrent ainsi, Anselme se plaignant toujours de ne pas voir assez Lothaire, et Lothaire sacrifiant à sa délicatesse le plaisir si doux à son cœur de ne vivre qu'avec Anselme. Un jour qu'ils se promenaient ensemble, le nouvel époux lui parla de la sorte:

Tu crois sans doute, mon cher Lothaire, que, possédant à la fleur de l'âge une fortune au-dessus de mes vœux, une existence honorable, une épouse selon mon cœur, et le meilleur, le plus fidèle des amis, je dois me trouver heureux: détrompe-toi; je ne le suis point: un désir étrange, bizarre, insensé peut-être, me poursuit et me tourmente; ma raison ne peut la vaincre: sa violence ne me permet plus de le tenir renfermé. Je te le confie, ami; prends pitié de mon délire, et songe qu'il faut que je meure ou que ce désir s'accomplisse.

Lothaire, alarmé de ces paroles, serra tendrement la main d'Anselme, et lui promit de tout faire pour lui rendre le repos. Apprends donc, lui dit celui-ci, quel est ce secret dont je rougirais avec tout autre qu'avec toi, ce secret dont dépend ma vie: je veux éprouver ma femme; je veux m'assurer que j'en suis aimé; que les promesses, les soins, les présens, tous les efforts qu'on tenterait pour la séduire, n'ébranleraient point sa vertu; je veux enfin que cette vertu soit dans un péril assez grand pour que sa résistance ait quelque mérite: et comme je ne connais personne plus digne d'être aimé que toi, comme aucun mortel n'obtiendra jamais ce qu'on a pu refuser à Lothaire, c'est toi que j'ai choisi pour cette épreuve. Si tu ne peux vaincre Camille, je serai sûr qu'elle est invincible: je jouirai d'un bonheur, d'une paix inaltérable, que je ne devrai qu'à tes soins: si malheureusement ces soins semblent te prometire quelques cuccès, je connais mon ami, je suis encore tranquille; l'épreuve n'ira pas plus loin. Dans toutes les suppositions mon honneur est à couvert, et

j'aurai satisfait un désir que ma mort seule peut éteindre.

Lothaire fût long-temps à répondre; il regardait fixement Anselme; enfin il lui dit avec gravité: Si je n'avais pensé, mon ami, que c'est moi que vous voulez éprouver, je ne vous aurais pas écouté jusqu'au bout. Je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement, et que j'aie besoin de vous rappeler que l'amitié, ce sentiment divin qui s'honore de tous les sacrifices, s'offense avec juste raison d'une proposition coupable. Demandez ma vie, vous en avez le droit, Anselme, je vous la donnerai de bon cœur; mais ne me demandez pas un crime.

Anselme pâlit et baissa la tête. Quoi! reprit Lothaire plus doucement, ce que tu m'as dit est donc vrai! tu veux que j'éprouve ta femme! Mais écoute-moi, malheureux: tu crois Camille vertueuse, ton bonheur dépend de la croire telle; ce qui peut t'arriver de mieux, ce que tu espères, ce que tu souhaites, c'est qu'elle résiste: elle résistera, je n'en doute point; alors qu'auras-tu gagné? que t'aura valu cette tromperie criminelle? rien que le repentir amer, profond, éternel, de l'avoir tentée. Qui le saura? me diras-tu. Toi, toi, qui te souviendras toujours d'avoir offensé sans motif la plus pure des épouses, qui te le reprocheras sans cesse, qui ne pourras plus jouir de l'amour qu'elle aura pour toi, parce qu'une voix secrète te dira que tu ne le mérites plus; toi enfin, dont le remords empoisonnera les tristes jours, et qui pourras t'appliquer ces vers si vrais d'un de nos poëtes:

Le coupable a beau fuir, a beau cacher sa vie;
Le jour, la nuit, malgré ses soins,
Il tremble, il gémit, il s'écrie:
Tant que mon cœur me suit, mon crime a des témoins.

Tu vois, Anselme, que je ne te parle que de ce que tu dois à toi-même et à ta femme. Je prends garde de ne point te rappeler ce que tu dois peut-être à moi: l'amitié seule devrait t'en instruire, et m'épargner le chagrin si sensible, si douloureux, de faire rougir mon ami.

Anselme, qui écoutait dans un morne et profond silence, fut quelque temps à répondre. Enfin, d'une voix faible et triste: Lothaire, dit-il, je n'ai qu'un seul mot à opposer à tes raisons: je suis malade, et certain de mourir de mon mal, si tu m'en refuses le reméde. Ta vertu, ta sagesse, ont fait leur devoir; regarde si ton amitié n'aura point quelque remords, quand, n'espérant plus obtenir de toi ce que je veux, ce dont j'ai besoin, j'irai le demander à un autre, j'irai confier peut-être à un traître mon honneur, celui de Camille, mon repos, ma félicité. C'est à quoi je suis résolu, c'est ce que tu peux m'épargner, en te prêtant

pendant quelques instans à ma faiblesse, à ma folie. Je te promets, je te jure qu'une seule tentative me suffira: Camille ne cèdera point à une première attaque; je ne t'en demande pas davantage, et je serai tranquille pour toujours.

Lothaire, effrayé du projet d'Anselme de s'adresser à un autre, prit aussitôt son parti. C'en est fait, répondit-il: puisque la vertu, la raison, la pudeur, la délicatesse ne peuvent rien sur votre esprit, je n'écoute que l'amitié, je m'associe à votre délire. Ne chargez personne de l'emploi pour lequel vous m'aviez choisi; je promets de m'en acquitter. A ces mots Anselme se jette à son cou, le serre vivement dans ses bras, le remercie avec des transports, et lui demande, le supplie de commencer dès le lendemain à devenir l'amant de sa femme. Il te faudra, lui dit-il, des musiciens, des sérénades, peut-être même des présens; je te donnerai pour cela tout l'argent dont tu auras besoin. Si tu n'as pas le temps de faire les vers qu'il sera bon que tu lui adresses, je les ferai, mon ami, et tu peux être sûr que j'y mettrai du soin. Lothaire consentit à tout; et, rempli d'une compassion douloureuse pour la démence d'Anselme, il promit d'aller dîner chez lui le jour suivant.

Il fut reçu de Camille avec cette familiarité franche que donne l'innocente amitié. Anselme, à peine hors de table, se pressa de dire qu'il avait affaire, et sortit précipitamment, dans une joie inexprimable de sentir qu'il les laissait tête à tête. Lothaire employa ce temps à parler à Camille de son époux, de leur amour mutuel, du bonheur dont un bon ménage fait jouir deux cœurs vertueux. Camille était de son avis; et cette douce conversation se prolongea plusieurs heures, après lesquelles Lothaire sortit. Anselme l'attendait dans la rue: Eh bien! dit-il dès qu'il l'aperçut, es-tu déjà bien avancé? as-tu fait ta déclaration? l'a-t-elle bien ou mal reçue? Je n'ai pu, répondit Lothaire, m'expliquer ouvertement dans un premier entretien, mais j'ai préparé les choses, et j'espère pouvoir dans peu te rendre un compte plus satisfaisant. Allons, reprit Anselme, patience! tu peux être sûr que de mon côté je ne négligerai rien, et que chaque jour je te procurerai un tête à tête avec ma femme, sans qu'elle puisse l'éviter.

En effet, ces rendez-vous eurent lieu pendant deux semaines. Lothaire n'en profita point; mais il commençait à les redouter; les attraits, l'esprit, l'amabilité de la charmante Camille l'avertissaient de fuir le danger. Il n'en était que plus attentif à répéter à l'imprudent Anselme que tous ses efforts étaient vains; que, loin de lui donner la moindre espérance, Camille l'avait menacé de lui fermer sa maison, même d'avertir Anselme. Fort

bien, répondait celui-ci; mais tu n'as fait encore que parler; il est temps d'en venir aux présens: les plus cruelles n'y résistent guère. Voici quatre mille écus d'or, que je te prie d'employer en pierreries, en bijoux, pour les offrir à Camille. Lothaire lui représenta qu'il abusait de sa complaisance, que ces honteux moyens lui répugnaient. Anselme promit que ce seraient les derniers; et Lothaire, quoique las de le tromper, se résolut à le tromper encore.

Enfin, quelques jours après, au sortir d'un entretien avec Camille, Lothaire vint déclarer à son ami que l'offre de ses présens avait indigné la fidèle épouse, qu'elle l'avait traité de corrupteur infâme, lui avait marqué le dernier mépris, et qu'il était décidé à ne plus se présenter devant elle. Anselme l'écoutait d'un air aussi triste que mécontent: Ah! Lothaire! Lothaire, dit-il, combien peu tu te montres digne de ma confiante amitié! J'ai tout vu, j'ai tout entendu, caché dans le cabinet voisin du salon de ma femme. Tu n'as pas dit un seul mot; et, par le ton que vous avez ensemble, il n'est malheureusement que trop sûr que jamais tu ne lui parlas d'amour.

Piqué d'être surpris à mentir, Lothaire avoua, non sans quelque honte, ce qu'il ne pouvait plus cacher, et promit, avec le dessein de tenir parole, d'exécuter cette fois ce qu'on exigeait de lui avec tant d'opiniâtreté. Anselme le lui fit jurer; et, pour lui donner encore plus de facilité que jamais, il prétexta des affaires pressantes qui le forçaient d'aller passer huit jours chez un parent à la campagne. Il eut grand soin, à son départ, de recommander à Camille de recevoir, comme s'il n'était pas absent, les visites de son ami; et, malgré les représentations de la sage épouse, il insista pour que chaque jour Lothaire vînt dîner avec elle et ne la quittât pas un instant.

O misérable insensé! ô malheureux ennemi de toi-même! que cherches-tu? que vas-tu faire? cesse de te donner tant de peines pour devenir l'artisan de tes maux! arrête, il en est temps encore. Tu es chéri, tu es adoré de la plus aimable des épouses; la vertu seule avec toi règne dans son cœur innocent; un tendre et fidèle ami ne respire que pour t'aimer; la fortune semble se plaire à te prodiguer tous ses dons; elle ne te demande rien que de savoir supporter le bonheur: et ce bonheur te lasse, t'accable! et tu emploies, pour le détruire, tes soins, ton esprit, ton adresse, toutes les facultés de ton âme! tranquille possesseur d'une mine inépuisable de plaisirs, de félicité, tu la combles de tes propres mains, et tu te creuses auprès d'elle le plus affreux des précipices!

Dès le lendemain du départ d'Anselme, Lothaire arriva chez Camille;

mais il ne la trouva plus seule. Une de ses femmes, nommée Léonelle, avait reçu de sa maîtresse l'ordre secret de rester au salon. Cette conduite que Lothaire admirait, l'espèce de gêne qu'elle lui faisait éprouver, les qualités, les charmes nouveaux qu'il découvrait sans cesse dans Camille, tout nourrissait, tout augmentait une passion que Lothaire s'avoua trop tard. Il n'était plus temps de l'éteindre: il s'en aperçut avec effroi, voulut fuir, n'en eut pas la force; et, oubliant à la fois la vertu, l'amitié, l'honneur, dans un moment où Léonelle était sortie, il tombe aux genoux de Camille, lui fait l'aveu de son amour, avec un trouble, un transport, qui n'en attestaient que trop la violence. Camille, surprise, se lève, jette sur Lothaire un coup-d'œil de mépris, et gagne son appartement.

Elle réfléchit mûrement à ce qu'elle devait faire. D'après les ordrès précis d'Anselme, n'osant fermer sa maison à Lothaire, elle écrivit le soir même ce billet à son époux, et l'envoya par un exprès:

« La confiance que vous m'avez « témoignée en me laissant seule « dans votre maison m'honore moins « qu'elle ne m'afflige. Si votre re- « tour n'est pas prochain, je vous « demande la permission de me re- « tirer chez mes parens. Là, du « moins, je pourrai m'entretenir « en liberté de ma tendresse pour « vous, et du véritable chagrin que « me cause votre absence. Cette « conversation paraît ennuyer l'ami « que vous m'avez ordonné de re- « cevoir tous les jours. Il me semble « se plaire davantage à me parler « de lui seul. Ce peu d'accord dans « nos sentimens rend nécessaire ici « votre présence. »

CHAPITRE XXXIV.

Continuation de la Nouvelle du Curieux extravagant.

Anselme fut transporté de joie en recevant cette lettre: il ne douta plus que son ami n'eût tenu parole, et répondit en peu de mots à sa femme qu'elle se gardât bien d'aller chez ses parens, parce qu'il était sur le point de revenir. Cette réponse, ce silence sur tout ce qu'elle avait écrit, étonnèrent Camille et lui déplurent. Elle résolut d'attendre son époux, sans se plaindre, sans le presser; et, trop certaine d'elle-même, trop sûre que la vertu n'a jamais besoin de fuir, elle continua de voir Lothaire.

Celui-ci, dont l'ardente passion,

augmentée par la résistance, n'était plus capable de s'arrêter, vint plus assidûment chez Camille, ne perdit pas un jour, un instant, employa tous les moyens de toucher, d'attendrir celle qu'il aimait, et, secondé par sa grâce, par son amabilité naturelle, par l'extravagance d'Anselme, qui prolongeait exprès son absence, par le temps, qui en amour fait pardonner le lendemain ce dont on s'offensait la veille, il s'aperçut, il découvrit que la vertueuse, la sévère Camille commençait à chanceler. Aussitôt il redouble d'efforts, demande, presse, supplie, répand des larmes sincères, attend, épie, fait naître les occasions, les momens, surmonte pas à pas les obstacles, s'avance de succès en succès, empêche qu'on ne s'aperçoive de ceux qu'il vient d'obtenir, en profite, se plaint encore, ne s'arrête jamais dans ses victoires, et finit par triompher.

Qui l'aurait pensé de Camille? Qui l'aurait dit de Lothaire! Tous deux étaient nés vertueux; jamais un seul désir coupable n'eût corrompu ces âmes pures, si le délire d'Anselme ne les eût forcées chaque jour à s'approcher davantage d'un inévitable danger, à le braver, à s'y plaire, à ne le voir qu'en y périssant.

Anselme revint, et son premier soin fut de courir chez Lothaire. Celui-ci, cachant de son mieux et son trouble et sa rougeur, lui dit: Ami, sois satisfait; j'ai employé près de Camille tous les efforts, tous les moyens que l'amour peut mettre en usage: après m'avoir marqué de la colère, elle a fini par me repousser avec l'arme de l'ironie. Ne me demande pas d'autres détails, ils seraient humilians pour moi: reprends tes diamans que voilà, et jouis en paix du bonheur que tu ne sens pas assez, de posséder la plus aimable des épouses.

Enchanté de ce récit, Anselme embrassa plusieurs fois, serra contre sa poitrine ce bon, ce fidèle ami, qui, disait-il, venait de lui rendre le plus signalé des services. Mais, ajouta-t-il avec prière, je te demande, mon cher Lothaire, je te supplie de venir chez moi aussi souvent que dans mon absence, de marquer à ma femme les mêmes empressemens, de soupirer, de la regarder avec tendresse, d'avoir l'air enfin d'être toujours amoureux d'elle, et de chercher à te cacher de moi. Je te servirai sur ce dernier point avec une merveilleuse adresse: tu sens combien cela est nécessaire pour qu'elle ne soupçonne jamais la feinte convenue entre nous. Lothaire, en baissant les yeux, avoua qu'il avait raison.

Quelques temps se passèrent ainsi, sans que les amans heureux eussent beaucoup de peine à tromper un époux qui s'y prêtait avec tant de soin. Camille, Camille coupable, avait été forcée de mettre

dans sa confidence la jeune Léonelle, celle de ses femmes qu'elle aimait le mieux. Léonelle, sage jusqu'alors, pervertie par l'exemple de sa maîtresse, ne tarda pas à l'imiter: elle eut bientôt un amant comme elle; et, ne redoutant plus rien depuis qu'elle avait le secret de Camille, elle osa faire venir la nuit son amant jusque dans sa chambre. Camille le sut, et fut obligée de tolérer cette insolence. Son crime, qui lui faisait sentir qu'elle avait perdu tout droit, même au respect de ses gens, lui donna souvent l'humiliation de devenir la complice, la complaisante de sa suivante, et de l'aider à cacher ou à faire évader cet amant; châtiment sévère, juste, que la femme qui s'est avilie ne peut jamais éviter.

Lothaire n'était point instruit des intrigues de Léonelle. Un jour qu'il attendait l'aurore auprès de la maison d'Anselme, il voit descendre un jeune homme par une des fenêtres de l'appartement de Camille. Troublé, furieux, il ne douta point que ce ne fût un rival, et que Camille ne le trompât lui-même comme elle trompait son époux: il poursuit en vain ce jeune homme, qui bientôt échappe à ses yeux; et le malheureux Lothaire, égaré par son dépit, par la violence de sa jalousie, va sur-le-champ trouver Anselme, l'éveille; et dans sa fureur: Ami, dit-il, depuis trop long-temps je te cache un affreux secret. Camille n'est plus Camille: sa faiblesse n'a pu soutenir la trop longue épreuve où nous l'avons mise; elle cède enfin; elle m'a promis un rendez-vous pendant la première absence que tu dois faire. Feins de partir, reviens en secret te cacher dans l'appartement de ta femme; tu t'assureras de son crime, et tu la puniras à ton gré.

Anselme, pâle et tremblant, répondit d'une voix altérée qu'il suivrait le conseil de Lothaire: il versa des larmes amères, ne fit aucun reproche à ce perfide ami, qu'il pria de le laisser seul.

Déjà Lothaire se repentait de ce qu'il venait de faire; déjà l'amour dans son cœur l'emportait sur le ressentiment. Désespéré d'avoir remis dans les mains d'un époux offensé une vengeance qu'il aurait pu satisfaire d'une manière moins cruelle, il ne vit plus d'autre ressource que d'instruire Camille du sort qui l'attendait. Il lui écrivit, l'accabla de reproches, mais l'avertit du péril qu'elle allait courir dans ce même jour.

Léonelle apporta la réponse, et justifia sa maîtresse, en prouvant par des détails précis que c'était son propre amant qui s'était échappé par la fenêtre. Elle parvint, non sans peine, à le persuader à Lothaire, qui n'en put douter à la fin, et se repentit d'autant plus d'avoir tout dit à son ami. Calmez-vous, reprit Léonelle, nous saurons nous tirer de ce pas difficile: nous ne vous demandons que d'être prêt à vous

rendre chez ma maîtresse lorsque je viendrai vous chercher.

Pendant ce temps, le triste Anselme, après avoir prévenu sa femme qu'il était obligé de partir, avait feint de se mettre en route, et, par une porte secrète, était venu se cacher dans le cabinet voisin de l'appartement de Camille. Celle-ci, qui le savait là, se promenait à grands pas dans sa chambre, affectait d'être agitée, s'arrêtait, soupirait, parlait seule. Anselme, respirant à peine, suivait jusqu'au moindre de ses mouvemens. Tout à coup, d'une voix émue, Camille appelle Léonelle: Va me chercher, lui dit-elle, le poignard de mon époux. Un poignard, madame! répond la servante; eh! bon dieu! qu'en voulez-vous faire? — Obéis, ne réplique pas. Léonelle apporta le poignard; Camille le saisit vivement, le tire, essaie la pointe, et le cache sous sa robe. Ensuite, regardant Léonelle avec des yeux brillans de courroux: A présent, dit-elle, cours chez ce perfide, ce traître, cet infâme Lothaire, qui osa me mépriser assez pour espérer de me séduire; va lui dire que je l'attends. Madame, reprit Léonelle avec l'air de trembler de frayeur, daignez réfléchir à ce que vous allez faire. Vous voulez tuer Lothaire; mais en aurez-vous la force? comment cacherez-vous ce meurtre? que dira votre mari? pourrez-vous lui persuader le vrai motif de cette vengeance? votre honneur, qui vous est si cher, ne souffrira-t-il pas lui-même du bruit de cette aventure? Songez à tous les périls qui vont vous environner. Que m'importent les périls? interrompit Camille avec feu; je ne connais qu'un péril, qu'un seul malheur qui me touche, celui de manquer à ce que je dois au plus chéri des époux. Un abominable fourbe, se jouant de sa bonne foi, veut l'outrager, m'outrager moi-même: je n'écoute, je ne vois rien que son crime et ma vengeance. Allez le chercher, Léonelle, et faites ce que j'ordonne.

La perfide Léonelle obéit. Anselme, transporté de joie, de reconnaissance, d'amour pour sa femme, fut prêt à sortir du cabinet pour aller tomber à ses pieds: mais il voulut jouir encore de ce délicieux spectacle; il essuya les larmes de tendresse qui déjà baignaient son visage, et resta dans le cabinet.

Lothaire ne se fit pas attendre. Dès que Camille l'aperçut, elle se leva, saisit son poignard; et plaçant la pointe contre sa poitrine: Arrêtez, dit-elle, ou j'expire; écoutez-moi dans le silence, et gardez-vous de faire un seul pas.

Depuis long-temps, Lothaire, pour la première fois, vous avez osé me parler d'amour. Ce que j'en dis à mon époux était suffisant pour l'instruire: il ne fit pas semblant de m'entendre; sans doute il était rassuré par son estime pour

moi, par son amitié pour vous. Je crus alors que mes dédains, mon silence, ma conduite, vous guériraient d'une passion importune autant qu'offensante. Il faut que ma résolution ait été mal exécutée; il faut bien que, sans le vouloir, je vous aie donné de justes motifs de me mépriser, puisque oubliant à la fois ce que vous devez à la vertu, qui jadis vous était chère, à l'amitié, dont vous sembliez digne, vous avez continué vos poursuites criminelles. Fatiguée de cette constance si humiliante pour moi, je vous ai promis, pour m'en délivrer, que vous recevriez aujourd'hui la récompense de vos soins: je vais acquitter ma parole. Ne vous attendez pas à aucun reproche: je pense, je crois fermement que c'est toujours la faute d'une femme quand un homme ose deux fois lui parler de son déshonneur. Vous avez espéré le mien; c'est donc ma faute, et je m'en punis.

A ces mots, levant le bras assez lentement pour que Léonelle pût accourir, elle se frappe, malgré ses efforts, légèrement à l'épaule gauche, et tombe sanglante sur le parquet. Le pauvre Anselme à cette vue s'évanouit dans son cabinet. Lothaire interdit, hors de lui, admirant avec effroi jusqu'où pouvait aller l'astuce, la fausseté d'une femme coupable, se hâta d'emporter Camille, fit panser sa plaie peu profonde, et revint rendre à la vie son aveugle et crédule ami.

Celui-ci, ne doutant plus qu'il possédait la plus chaste, la plus vertueuse des femmes, s'informa d'abord en tremblant si la blessure était dangereuse. Lothaire l'ayant rassuré, rien ne put égaler sa joie; il se félicitait de son bonheur, il embrassait mille fois son ami, qui, triste, accablé de remords, avait à peine la force de recevoir ses caresses. Anselme, sans y prendre garde, fit semblant de revenir le soir, trouva Camille indisposée, ne lui parla que de son amour; et, grâce à cette horrible comédie, les deux amans continuèrent à tromper encore quelque temps ce malheureux insensé, à qui sa folie et son imprudence, après avoir coûté l'honneur, coûtèrent enfin la vie.

CHAPITRE XXXV.

Épouvantable combat où don Quichotte est vainqueur.

Il ne restait presque plus rien à lire de la nouvelle, lorsque Sancho tout effrayé sortit du grenier où couchait don Quichotte, en criant:

Au secours, messieurs! au secours! mon maître livre dans ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi, il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de madame la princesse, qu'il lui a coupé la tête comme un navet. Que dites-vous donc, répondit le curé en laissant là sa nouvelle; le géant dont vous parlez est à deux mille lieues d'ici. En même temps on entendit don Quichotte qui s'écriait dans sa chambre: Arrête, arrête, Malandrin, voleur, scélérat infâme; je te tiens enfin, je te tiens; ton cimeterre ne peut te sauver. En disant ces mots, il s'escrimait contre les murailles. Oh! c'est une affaire finie, reprit Sancho, le coquin est à présent à rendre compte à Dieu de sa mauvaise vie; j'ai vu couler son sang dans la chambre, comme une rivière rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse au moins comme une outre. C'est fait de moi, s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains: je gage que don Quichotte ou don diable, a donné quelque coup d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécille a pris pour du sang.

Tout le monde courut avec de la lumière à la chambre de notre héros. On le trouva nu en chemise; cette chemise, assez courte par devant, l'était encore plus par derrière. Juché sur ses longues et maigres jambes, il avait sur la tête un bonnet jadis rouge, que l'aubergiste lui avait prêté, autour du bras gauche une couverture que Sancho connaissait trop bien. Dans cet équipage, l'épée à la main, les yeux ouverts, comme s'il veillait, il se démenait dans sa chambre, en rêvant qu'il combattait le géant, et frappant de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avait deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruisselait à flots autour de lui. L'aubergiste à ce spectacle voulut se jeter sur le chevalier; Cardenio et le curé le retinrent. Dorothée, qui avait accouru pour voir le combat de son défenseur, se pressa de s'en retourner, en apercevant la brièveté de son vêtement. On fit d'inutiles efforts pour réveiller notre héros, on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho allait, venait, se baissait, regardait sous les lits, dans les coins, cherchant partout la tête du géant. Dans cette chienne de maison, s'écriait-il avec colère, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vu rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, au milieu du sang qui coulait tout comme d'une fontaine; et le diable l'a emportée, je ne la trouve plus à présent. De quel sang parles-tu donc, ennemi de

Dieu et des saints? lui répondait l'aubergiste. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que ton sang et ta fontaine ne sont autre chose que mon vin dans lequel nage tout ce grenier? Que puisse nager ainsi ton maudit maître dans l'enfer! Tout cela est bel et bon, disait Sancho; mais j'ai vu rouler cette tête; et, faute de la retrouver, j'en serai pour mon duché.

Don Quichotte, enfin réveillé, jetait autour de lui des yeux de surprise. Tout à coup il tombe aux pieds du curé: Madame, dit-il, votre altesse n'a désormais rien à redouter; votre persécuteur n'est plus: ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussière. Vous l'entendez, s'écriait Sancho; il est dans le sac, le géant: à demain la noce, et mon petit royaume! Fils de Satan, reprenait l'aubergiste, je t'en donnerai, de petits royaumes, si tu comptes t'en aller comme la dernière fois; je te jure bien que ton maître et toi vous me paierez mon vin jusqu'à la dernière goutte. Oui, sûrement, ajoutait sa femme avec une voix glapissante qui perçait au milieu de toutes les autres; depuis que ces bandits-là sont venus dans notre maison, nous en sommes pour un souper, pour notre avoine, notre paille, notre queue de bœuf qu'on nous a gâtée, et notre bon vin qu'ils ont répandu; mais ils le paieront comptant, j'en jure par les os de mon père. La fille de l'aubergiste, sans rien dire, souriait; et la bonne Maritorne accompagnait de toutes ses forces les criailleries de sa maîtresse.

Le curé parvint à ramener la paix, en obtenant de don Quichotte qu'il voulût bien se remettre au lit, et promettant à l'aubergiste de lui payer tout le dégât. Dorothée consola Sancho, et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en aurait pas moins son petit royaume; qu'elle le lui choisirait elle-même, l'arrangerait, le meublerait de manière qu'il en serait content. La tranquillité rétablie ainsi, le curé reprit sa lecture, et acheva la nouvelle du Curieux extravagant.

Le crédule Anselme, heureux de son erreur, vivait avec son faux ami et son épouse criminelle, sans avoir le moindre soupçon de leur perfidie. Camille affectait devant son mari de marquer de la haine à Lothaire; celui-ci ne s'en plaignait point, il en était trop dédommagé; mais Anselme reprochait à sa femme d'être injustement prévenue contre l'ami le plus cher à son cœur; et c'était entre les deux époux le seul sujet de querelle.

Léonelle, à qui sa maîtresse n'aurait rien osé refuser, en était devenue à tel point insolente, qu'elle ne se gênait sur rien. Certaine qu'on lui passerait tout, depuis la scène du poignard, elle continuait chaque nuit à recevoir son amant

dans sa chambre, séparée de celle de Camille par une simple cloison. Une nuit, Anselme éveillé crut entendre du bruit dans la chambre de Léonelle : il se lève, s'arme aussitôt, court, et trouve de la résistance à la porte. Irrité par ce mystère, il pousse avec force, il entre, et voit un homme s'échapper par la fenêtre, tandis que Léonelle, se jetant à ses pieds, s'écriait d'une voix altérée : Apaisez-vous, apaisez-vous, seigneur ; c'est mon époux que vous venez de voir s'enfuir. Anselme, furieux, tire sa dague, et menace Léonelle, qui, troublée, tremblante de peur, lui demande à genoux la vie, en promettant de lui révéler des secrets importans à son honneur. Parle tout à l'heure, répondait Anselme, ou tu vas mourir de ma main. Léonelle le supplia de lui donner jusqu'au jour suivant, en jurant de nouveau qu'il saurait tout. Anselme, que Camille inquiète rappelait de toutes ses forces, enferma Léonelle dans sa chambre, dont il emporta la clef, et revint rendre compte à sa femme de ce qui s'était passé.

Camille, plus morte que vive, ne douta point que le lendemain Léonelle ne découvrît son crime. Son trouble, sa frayeur furent tels, qu'elle ne vit d'autre moyen de sauver sa vie que de s'enfuir de la maison. Elle attendit qu'Anselme fût endormi, se leva doucement, prit ses pierreries, une bourse d'or ; et, gagnant la porte de la rue dont elle avait la clef, elle courut avant le jour frapper au logis de Lothaire. Celui-ci, réveillé par elle, apprit le danger qui la menaçait, et, pour sauver du moins les jours de la malheureuse Camille, la conduisit dans un couvent dont sa sœur était la prieure. Après l'avoir mise en sûreté, il revient, monte à cheval, et, sans dire à personne où il allait, sort aussitôt de la ville.

Anselme, pendant ce temps, surpris, alarmé de ne point voir sa femme, se lève, l'appelle, la cherche, et court à la chambre de Léonelle : les draps du lit noués à la fenêtre lui indiquent qu'elle s'est échappée. Il revient, parcourt toute la maison en demandant à grands cris Camille. Personne ne peut en donner des nouvelles. Anselme vole chez Lothaire : il apprend à la porte que son ami à pris ce qu'il avait d'argent, et s'en était allé sans rien dire. De plus en plus interdit, Anselme retourne chez lui, et trouve sa maison déserte : valets, servantes, tout avait fui, dans la crainte d'être soupçonnés d'avoir favorisé l'évasion de Camille. Anselme, seul, abandonné de sa femme, de son ami, de ses gens, de tout l'univers, fut prêt à mourir de douleur. Il veut du moins aller chercher quelque consolation auprès d'un de ses parens qui demeurait à la campagne : il monte à cheval, se met en chemin. Mais à peine avait-il fait deux lieues, qu'il est obligé

de descendre: il se laisse tomber au pied d'un arbre; et là, baigné de ses larmes, il demeure étendu par terre, sans avoir la force de se relever.

Il était depuis plusieurs heures dans cet état digne de pitié, lorsqu'il vit passer un cavalier qui venait de Florence. Anselme le salua, lui demanda tristement quelle nouvelle on disait à la ville. La plus extraordinaire, répond le voyageur: Lothaire, cet ami si cher, si inséparable d'Anselme, vient de lui enlever son épouse, et s'est enfui avec elle la nuit passée. On a su les détails de leurs amours par la suivante de Camille, que le gouverneur a surprise au moment où elle s'échappait de la maison de sa maîtresse. Tout le monde parle de cette aventure. Et sait-on, dit l'infortuné, quel chemin ont pris Lothaire et Camille? — Non, seigneur; malgré ses soins, le gouverneur n'a pu le découvrir. Après ces mots le cavalier florentin poursuit sa route.

Anselme, au comble du désespoir, ne pouvant plus douter d'être trahi par tout ce qu'il avait de cher au monde, se traîna jusqu'à la maison de son parent. Pâle, défait, ne se soutenant plus, en arrivant il se mit au lit, et demanda qu'on le laissât seul. Le lendemain, comme il ne paraissait point, son parent, inquiet, entra dans sa chambre: il trouva le malheureux Anselme à demi couché sur son lit, la tête et la moitié du corps appuyés sur une table, tenant encore une plume et du papier écrit devant lui. Après l'avoir appelé plusieurs fois, alarmé de son silence, de son immobilité, son parent le prit par la main, et trouva cette main glacée. Anselme n'existait plus; il était mort de sa douleur, en écrivant ces tristes paroles:

« La curiosité la plus insensée
« m'a coûté l'honneur et la vie: si la
« nouvelle de ma mort arrive jus-
« qu'à Camille, qu'elle apprenne,
« qu'elle soit sûre que je meurs
« en lui pardonnant. C'est moi qui
« fus le seul coupable; je méritai
« de perdre à la fois et mon épouse
« et mon ami, en les exposant tous
« deux à l'inévitable.... »

Anselme n'en put écrire davantage. Le bruit de sa mort se répandit bientôt. Camille, qui se la reprochait, prit le voile, et fit profession dans le couvent où elle s'était retirée: elle mourut peu de temps après. Lothaire, accablé de remords, alla chercher le trépas à la guerre, et périt dans une bataille livrée par monsieur de Lautrec à Gonzalve le grand capitaine. Ainsi finirent ces infortunés, qu'un seul désir extravagant rendit à jamais à plaindre.

CHAPITRE XXXVI.

Grands événemens dans l'hôtellerie.

Le curé venait de terminer sa lecture, lorsque l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria: Voici une belle troupe de voyageurs: s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne. Qu'est-ce que ces voyageurs? demanda Cardenio. Quatre hommes à cheval, repondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs: au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc et voilée; deux valets à pied les suivent.

Dorothée à ces paroles se couvrit aussi le visage de son voile, et Cardenio se retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrèrent dans l'hôtellerie. Les quatre cavaliers paraissaient jeunes et bien faits. Ils descendirent de cheval: l'un d'eux alla prendre la dame voilée, et la fit asseoir sur une chaise peu loin de la chambre où était Cardenio. Tout cela se passait dans un grand silence, sans qu'aucun ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets emmenèrent les chevaux à l'écurie; et le curé les suivit pour s'informer de ce que voulaient dire ces armes, ces masques, cet air de mystère. Ma foi, monsieur, lui répondit un des valets, nous n'en savons pas plus que vous: depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers, qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paraît être au-dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage; elle n'a fait que gémir et sangloter pendant toute la route; personne ne lui parle, ni ne lui répond: ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion: nous croyons, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramène de force.

Le curé revint près de Dorothée, qui, s'approchant de la dame voilée, et l'entendant soupirer, lui demanda si elle était malade, lui offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandait aux autres se pressa de dire à Dorothée: Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes; vous vous adressez à une ingrate qui ne vous parlerait que pour vous tromper. Je n'ai jamais trompé, reprit alors la dame voilée; et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez

si malheureuse que parce que je garde ma foi.

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant: O Dieu! serait-il possible! me la rendriez-vous à la fin? A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri était parti; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardenio, se mettait au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvrait son visage, et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent: Cardenio reconnaît Lucinde, Dorothée reconnaît Fernand. Cardenio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi; mais Dorothée est évanouie. Le barbier pour la secourir se hâte d'arracher son voile. Don Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promène des yeux troublés sur Dorothée et Cardenio.

Tous se taisaient; la crainte, la joie, l'amour, la colère, se peignaient dans leurs vifs regards. Dorothée reprenait ses sens, le curé veillait sur Cardenio, lorsque Lucinde, rompant la première le silence, dit ces paroles à Fernand: Seigneur, il en est temps encore, revenez enfin à vous-même; laissez-nous la possibilité de vous conserver de l'estime. Vous savez trop que vos promesses, vos menaces, vos fureurs ne peuvent et ne pourront rien. Renoncez volontairement à un bien qui n'est pas à vous, et que jamais vous ne posséderez. Voilà mon époux, voilà celui que j'ai choisi, celui à qui j'appartiens, à qui j'appartiendrai jusqu'à la mort. Laissez-moi retourner à lui, ou servez-vous du seul moyen qui vous reste de m'en empêcher: percez ce cœur où il règne, où il régnera toujours; délivrez-moi d'une vie que vous me rendez affreuse; je bénirai mon trépas, puisqu'il me délivrera de votre indigne violence, et qu'il prouvera du moins au seul homme que je puisse aimer que Lucinde est morte fidèle.

Fernand l'écoutait en silence, baissant les yeux, fronçant les sourcils, et tenant toujours les mains de Lucinde. A peine a-t-elle achevé de parler, que Dorothée, faible et pâle, fait un effort, se traîne vers Fernand, et vient tomber à ses genoux.

Ah! monseigneur, lui dit-elle, vous qui m'avez appelée votre épouse, et que je n'ose qu'en tremblant appeler monseigneur, ne détournez pas vos regards de moi, daignez reconnaître à vos pieds la malheureuse Dorothée. Je suis cette humble villageoise que votre amour, si tendre alors, se faisait un plaisir d'élever jusqu'à vous. Je vivais heureuse et paisible dans la maison de mon père; rien ne man-

quait à mes souhaits ; j'ai cru vos sermens, monseigneur ; et voyez l'état où je suis! Je vous aimai; depuis ce jour, abandonnée de ma famille, méprisée de l'univers, sans appui, sans consolation, je n'ai que vous seul au monde; je n'ai d'espoir que dans la pitié de celui qui implora la mienne. Je ne rappelle point des sermens que vous avez oubliés; je ne vous parle point des nœuds que vous m'offrîtes vous même, et dont je ne doutai pas; vous m'en avez jugée indigne: il faut bien que, sans le savoir, j'aie été coupable aux yeux de Fernand, puisqu'il n'a pas craint de manquer aux engagemens les plus saints; puisque, non content de me condamner à un désespoir éternel, il livre à la honte, à l'opprobre les cheveux blancs de mon père, ma famille, tous mes parens, serviteurs fidèles, depuis tant de siècles, de ses aïeux qui les honoraient. Il faut que Dorothée soit criminelle pour que le généreux Fernand se montre pour eux si barbare. Mais où voulez-vous que je vive pour expier mon forfait? Votre mépris m'a fermé tout asile; je n'en ai plus qu'auprès de vous; vous êtes le seul, hélas! dont je puisse soutenir la vue. Souffrez du moins qu'à votre suite je pleure sans cesse l'erreur, la seule erreur de toute ma vie; souffrez que je sois votre esclave; je vous le demande à genoux, en arrosant vos pieds de mes larmes. Est-ce une trop grande faveur pour celle à qui vous aviez juré, par l'honneur, par la religion, de la prendre pour votre épouse.

Aux derniers mots de Dorothée, tout le monde versait des pleurs; Fernand lui-même, ému, troublé, ne respirait qu'avec peine; son visage s'adoucissait, ses mains tremblaient, ses yeux mouillés cessaient de regarder Lucinde. Enfin, la laissant tout à coup, il se tourne vers Dorothée; et la relevant avec transport: Vous avez vaincu, lui dit-il, aimable et belle Dorothée; oui, je reviens, je reviens à mes premières amours. Il la presse contre son cœur en prononçant ces paroles. Lucinde, à peine en liberté, s'était précipitée vers Cardenio. Celui-ci embrassait ses genoux, pleurait d'amour et de joie, la regardait, doutait de son bonheur, et craignait que sa raison ne fût trop faible encore pour le soutenir. Lucinde, qui lisait dans ses yeux tout ce qu'éprouvait son âme, le rassurait en pressant ses mains, lui répétait qu'elle était Lucinde, que Lucinde lui était rendue, qu'elle était à lui pour toujours.

Don Fernand, après avoir relevé Dorothée, fixa sa vue sur ces deux amans ; son front rougit, et sa main se porta sur son épée. Dorothée, attentive à ce mouvement, embrassa de nouveau son époux: Hélas! seigneur, lui dit-elle, ne puis-je donc être heureuse qu'autant que vous ne verrez point

d'heureux? Le spectacle du bien qu'elle a fait doit-il déplaire à votre vertu? Non, non; je vous connais trop bien; je sais démêler mieux que vous tous les sentimens de votre âme fière, sensible autant qu'impétueuse, passionnée, et plus noble encore. Voilà votre ami, don Fernand; voilà celui que votre cœur choisit pour lui accorder votre confiance, celui qui vous donna la sienne, et reçut de vous le serment que vous l'uniriez à l'objet de ses vœux. Vous l'avez tenu ce serment, vous venez de lui rendre sa femme: vous êtes digne de vous-même, vous êtes toujours le généreux Fernand. Portez, portez des yeux assurés sur ces époux qui vont vous devoir la félicité dont ils jouiront, sur ces témoins qui vous admirent. Quitte envers l'honneur, envers l'amitié, vous avez recouvré vos droits au respect de tout l'univers. L'amour seul, hélas! peut encore se plaindre: mais il ne se plaindra point; il songe plus à vous qu'à lui.

Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorothée; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguèrent à Fernand achevèrent de le ramener. C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté: je ne puis leur rien envier, si mon épouse adorée daigne pardonner mon égarement, si ma Dorothée ne se souvient plus que du serment que je lui fis, et qu'en ce jour même je vais acquitter.

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorothée; et, se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser; il va demander pardon à Lucinde, et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colère, plus de haine. Les quatre amans portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho lui-même, qui sanglotait. Il est vrai qu'il a dit depuis n'avoir pleuré que de chagrin de ce que Dorothée n'était plus princesse.

Don Fernand se fit raconter par son épouse tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après la lecture du fatal billet trouvé dans le sein de Lucinde, plein de dépit et de fureur, il avait quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avait disparu de chez ses parens, et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'était retirée dans un couvent situé au milieu de la campagne. Il forma le dessein d'aller l'enlever: suivi de trois de ses amis, il en était venu facilement à bout; et le hasard l'avait conduit dans cette même hôtellerie où l'amour terminait enfin et ses peines et ses erreurs.

CHAPITRE XXXVII.

Continuation de l'histoire de l'illustre infante de Micomicon.

Tandis que ces époux heureux remerciaient le ciel d'un bonheur qu'ils regardaient comme un songe; tandis que le sage curé, le bon maître Nicolas, les félicitaient du fond de leur cœur, et que l'aubergiste lui-même, assuré qu'on lui paierait son vin, se réjouissait avec tout le monde, le seul Sancho s'affligeait en secret de voir ses espérances détruites, son petit royaume à-vau-l'eau, la princesse de Micomicon devenue une Dorothée, et le géant un don Fernand. Notre pauvre écuyer, fort triste, alla gagner, en soupirant, la chambre de don Quichotte, qui venait de se réveiller. Votre seigneurie peut se rendormir, dit-il d'un ton lamentable; elle n'a plus de géant à tuer, ni de royaume à rendre à la princesse; tout cela est fait et conclu. Pardieu! je le crois, répondit son maître; jamais combat ne fut plus terrible que celui que j'ai livré à cet énorme géant. D'un revers j'ai fait voler sa tête; et le sang qui sortait du tronc coulait à mes pieds par torrens. — Oui, monsieur, je sais fort bien que vous avez tué une outre de vin que l'aubergiste nous fera payer, et que vous avez inondé la chambre de six arrobes de ce vin rouge. Quant à la tête du géant, je vous conseille d'y renoncer; le diable l'a emportée, ainsi que bien d'autres choses. Que dis-tu, Sancho? as-tu perdu le sens? — J'ai perdu mieux que cela. Levez-vous, levez-vous, monsieur, vous allez voir de belles choses, à commencer par la reine, qui est transformée à présent en une demoiselle Dorothée. Oh! nous avons fait de bonnes affaires depuis deux heures! — Rien ne peut m'étonner, ami, dans cette fatale maison, où tout ce qui arrive est enchantement.

Sancho aida son maître à s'habiller; et pendant ce temps le curé instruisit Fernand et Lucinde de la folie de don Quichotte, des aventures qui lui étaient arrivées, et des moyens qu'ils avaient été forcés d'employer pour le tirer de la roche pauvre. Don Fernand, diverti par ce récit, voulut que Dorothée continuât son rôle, et ramenât le chevalier dans son village, qui n'était plus qu'à deux journées de chemin. Dans ce moment notre héros parut, armé de pied en cap, le bouclier au bras gauche, l'armet de Mambrin sur la tête, et soutenu par sa lance. Don Fernand, surpris, admira cette extraordinaire figure, ce visage d'une aune de long, sec, noir, jaune, décharné, ce plat à barbe, ces armes bizar-

res, cette gravité noble et fière avec laquelle don Quichotte adressa ces paroles à Dorothée:

Jeune beauté, que le malheur semble encore rendre plus touchante, je viens d'apprendre par mon écuyer que votre altesse s'est un peu ravalée, que de haute et puissante reine elle est devenue en un moment une simple particulière. Si le fameux roi Négremant, qui vous donna la naissance, a fait cette métamorphose dans la crainte que mon bras ne pût vous rendre votre empire, j'ose assurer que ce sorcier-là ne savait pas bien deviner. Pour peu qu'il eût été versé dans les histoires de chevalerie, comme j'ai l'honneur de l'être, il aurait su que tuer un petit géant n'est pour nous qu'une bagatelle. Si je ne dédaignais de me vanter, je pourrais dire qu'il n'y a pas deux heures que cette épée a fait couler..... tout mon vin, cria l'aubergiste, à qui don Fernand ordonna de se taire. Il suffit, reprit don Quichotte, je veux bien ne rien approfondir, et me borner à vous répéter qu'il est encore temps, princesse déshéritée; dites un mot, et dans peu de jours tous vos ennemis abattus vous serviront de degrés pour remonter sur votre trône.

Seigneur, répondit Dorothée avec autant de grâce que de sang-froid, n'ajoutez aucune foi à ceux qui vous ont dit que j'étais changée; je suis celle que j'étais hier. Il est vrai pourtant que mon cœur, jusqu'à ce jour flétri par le chagrin, vient de trouver des consolations qu'il n'osait, hélas! espérer: mais je n'en suis pas moins la même, je n'en attends pas moins mon salut de votre invincible bras; et je compte dès demain me remettre en route avec vous. Ne doutez donc plus, je vous prie, de la science de mon père; jamais il ne l'a mieux prouvée qu'en m'ordonnant de venir vous chercher. Ma reconnaissance aime à publier, et ces messieurs le diront comme moi, que c'est à votre rencontre que je vais devoir mon bonheur.

A ces paroles, don Quichotte, se retournant vers son écuyer, lui dit d'un ton irrité: Petit Sancho, vous le voyez, j'acquiers chaque jour de nouvelles preuves que vous êtes le plus grand maraud de l'Espagne. Répondez, monsieur le faquin, où aviez-vous pris, s'il vous plaît, que cette princesse était devenue une demoiselle nommée Dorothée, que j'avais tué des outres de vin, que le diable avait emporté la tête du géant, et mille autres impertinences que vous êtes venu me dire?... Mordieu! je ne sais qui me tient de faire sur vous un si épouvantable exemple, qu'il fasse trembler à jamais tous les écuyers menteurs. Apaisez-vous, s'il vous plaît, répondit humblement Sancho, je peux fort bien m'être trompé sur les affaires de madame la princesse, et je ne demande pas mieux; mais pour la tête du géant et les

outres de vin, monseigneur verra ce qui en est quand il faudra frire les œufs, c'est-à-dire, payer le mémoire. Cela suffit, reprit don Fernand; ne nous occupons que de madame la princesse, qui ne doit repartir que demain. Passons la nuit dans ce château le plus gaiement que nous pourrons; et lorsque l'aurore paraîtra, nous nous ferons tous un honneur de suivre le seigneur don Quichotte, pour être témoins de ses exploits et de ses grandes actions. Vous le serez de mon zèle à vous servir, répliqua notre héros, et de ma reconnaissance pour la bonne opinion dont vous m'honorez. Il s'établit aussitôt un long combat de politesse entre don Quichotte et Fernand, qui fut enfin interrompu par l'arrivée d'un voyageur.

Ce voyageur, qui ressemblait à un captif arrivant de chez les Maures, portait un gilet de drap bleu, sans collet, avec des demimanches, de longues chausses et un bonnet de la même couleur, des brodequins jaunes, et un cimeterre pendu à un baudrier en écharpe. Avec lui venait une femme voilée, habillée à la mauresque, et montée sur un âne. Sa coiffure était de brocard; sa longue robe l'enveloppait toute entière. Le captif, d'une taille assez haute, paraissait avoir quarante ans: il était fort brun de visage, avait des moustaches longues, la barbe noire, et l'on distinguait sur son front un caractère de noblesse. En arrivant il demanda si l'on pouvait lui donner une chambre particulière. L'aubergiste lui dit qu'il n'en avait point: cette réponse parut l'affliger. Cependant il prit dans ses bras la dame maure, et la porta sur une chaise. Aussitôt Lucinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille, Maritorne, accoururent pour voir cette étrangère, dont l'habit piquait leur curiosité. Dorothée, toujours obligeante, fut la première à l'assurer qu'elle et sa compagne, en montrant Lucinde, se trouveraient heureuses de lui faire partager leur chétif appartement. La Maure, sans ôter son voile, ne répondit rien, se leva, mit ses deux mains en croix sur son sein, et lui fit une inclination. Le captif alors s'avança: Mesdames, dit-il, pardonnez, elle ne sait pas encore notre langue, et ne peut vous remercier que par ma bouche des bontés que vous lui témoignez. Seigneur, reprit Dorothée, permettez-moi de vous demander si cette dame est chrétienne. — Elle l'est au fond du cœur; et c'est dans l'espoir d'être baptisée qu'elle a quitté Alger, sa patrie, où sa famille tient le premier rang.

Ce peu de mots redoubla le désir de connaître davantage et la Maure et le captif; mais personne n'osa faire d'autres questions. Dorothée s'assit près de l'étrangère, prit sa main, et la supplia de vouloir bien lever son voile. La Maure regardait le captif pour savoir ce

qu'on lui voulait; et celui-ci lui dit quelques mots arabes; aussitôt elle ôta son voile, et découvrit un si beau visage, que Dorothée en elle-même pensa que Lucinde ne l'égalait point, tandis que Lucinde, de son côté, la trouvait plus belle que Dorothée. Tout le monde, en admirant cette jeune Maure, s'empressa davantage autour d'elle. Don Fernand demanda son nom au captif, qui répondit qu'elle s'appelait Lela Zoraïde. A ce mot, la Maure, devinant la question, s'écria vivement: *Non, non, Zoraïde: Marie, Marie.* Ce mouvement, et la passion qu'elle y mit, attendrirent et charmèrent tous les spectateurs. Lucinde embrassa l'aimable étrangère, en lui disant: Oui, oui, Marie, Marie. La Maure lui rendit ses caresses, et répéta de nouveau: *Oui, oui, Marie; Zoraïde macangé;* ce qui signifie, point de Zoraïde.

CHAPITRE XXXVIII.

Beau discours de don Quichotte.

Le jour avait disparu; et par les soins de Fernand un excellent souper était prêt. Tout le monde se mit à une longue table, la seule qui fût dans l'auberge. Malgré les refus de don Quichotte, on lui donna la place d'honneur. Il voulut que la princesse dont il était le gardien fût assise à ses côtés. Ensuite venaient Lucinde, Zoraïde, le curé, maître Nicolas; et, vis-à-vis, don Fernand, Cardenio, le captif, et les cavaliers amis de Fernand. Le souper fut agréable: don Quichotte le rendit tel. Dès le commencement du repas, promenant sur tous les convives des regards de satisfaction:

Messieurs, dit-il, n'êtes-vous pas frappés comme moi du hasard admirable qui réunit dans ce lieu des personnes aussi importantes, aussi rares, aussi justement illustrées que nous le sommes? Sans détailler en particulier le mérite de chacun de vous, qui pourrait deviner, en nous voyant, que cette dame assise auprès de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la Triste Figure dont la Renommée daigne s'occuper assez souvent? A qui devons-nous, messieurs, la réunion de tant de merveilles? A la chevalerie errante, noble profession que ses travaux, que ses périls élèvent au-dessus de tous les autres.

Je ne suis point un barbare; je respecte et j'aime les lettres: mais gardons-nous de leur donner la

prééminence sur les armes, ni même l'égalité. L'homme de lettres, il est vrai, instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, élève les âmes, et nous enseigne la justice: belle et sublime science! Le guerrier la fait observer: son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix, la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornait toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles: *Que la paix soit avec vous!* Cette paix, bienfait adorable, présent divin, source du bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner: c'est donc le guerrier qui remplit l'emploi le plus utile au monde.

On écoutait notre héros avec attention et plaisir: la plupart des convives, étant militaires, trouvaient que don Quichotte était fort loin de parler et de raisonner comme un fou. Sancho, derrière lui, avait beau lui dire de manger, et qu'il prêcherait ensuite; le chevalier, se voyant applaudi, continua de la sorte:

Examinons à présent si les travaux de l'homme de lettres peuvent se comparer à ceux du guerrier. Je conviens que le premier, presque toujours misérable, et quelquefois persécuté, manque souvent du nécessaire, essuie les outrages de l'ignorance, les dures atteintes de l'envie; je lui tiens compte du malheur d'être forcé par le besoin de s'en aller grossir la cour de l'insolente opulence, de lui prostituer son talent, de lui sacrifier sa fierté: mais enfin il dort, il travaille, il philosophe librement dans sa petite chambre mal meublée, et méprise l'orgueil des riches en faisant tout seul un frugal repas.

On a vu même, par des hasards bien rares à la vérité, l'homme de lettres parvenir, à travers un chemin âpre et long, à la place qu'il a méritée: la fortune, toute surprise de l'avoir favorisé, le fait jouir des richesses, des commodités de la vie, du crédit et de la puissance; il oublie alors ses peines passées, et se voit presque aussi heureux que s'il était un ignorant.

Le guerrier souffre plus que lui. Plus pauvre encore, plus malheureux, la neige est son lit dans l'hiver; il n'a point d'abri dans l'été. Mourant de fatigue, de faim, esclave de l'heure qui sonne, il faut qu'il soit prêt à tous les instans: il court de périls en périls, reçoit blessure sur blessure, et son sort n'en est pas meilleur. Je ne parle point de la mort qui le menace sans cesse; on se donne à peine le temps de compter ceux qu'elle a moissonnés: je ne parle que de ceux qui par miracle lui échappent; qui, sortis hier d'une bataille, marchent aujourd'hui sur un terrain miné, le savent, et s'y arrêtent en attendant le moment de sauter; de ceux qui, dans une galère, accro-

chent la galère ennemie, vont à l'abordage le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, environnés de l'abîme, ne voyant devant eux que des bouches tonnantes, et s'avançant sur une planche teinte du sang de leurs compagnons. Quelle sera leur récompense? L'oubli. L'homme de lettres a deux mille rivaux; le guerrier vainqueur en a trente mille. L'État ne peut les payer: il le sait, il n'en sert pas moins: il vole aussi rapidement au-devant de ces feux terribles, de ces machines meurtrières que l'enfer vomit de son sein, afin de faire expirer le brave sous les coups éloignés du lâche, afin d'éteindre la valeur, si la valeur pouvait s'éteindre; invention affreuse et maudite, qui seule me fait connaître l'effroi, qui seule m'a souvent causé des regrets d'avoir choisi le noble exercice de la chevalerie errante! Il est affreux qu'un peu de poudre suffise pour donner le trépas à celui de qui l'épée mettrait en fuite plusieurs escadrons. Mais que mon destin s'accomplisse; ma gloire en sera plus grande, puisque j'affronte plus de périls que les chevaliers des siècles passés.

Don Quichotte se tut et mangea. Tous ceux qui l'avaient entendu regrettaient sincèrement qu'un homme qui avait tant d'esprit, et qui parlait aussi bien, perdît tout à coup le bon sens dès qu'il s'agissait de chevalerie. Le curé, en applaudissant au discours qu'il venait de faire, lui dit que, malgré son état d'homme de lettres, il était entièrement de son avis. L'on acheva de souper; et, tandis que l'hôtesse et Maritorne préparaient la chambre de notre héros, afin que les dames ensemble pussent y passer la nuit, dont Fernand pria le captif de vouloir bien conter ses aventures. Celui-ci ne se fit pas presser; et, tout le monde l'écoutant en silence, il commença son récit.

CHAPITRE XXXIX.

Histoire du captif.

Je suis né dans les montagnes de Léon. Ma famille y jouissait d'une fortune médiocre, qui passait pour considérable dans un pays aussi pauvre. Mon père la dissipa presque toute entière par une libéralité dont il avait contracté l'habitude au service, école où l'on apprend fort vite à mépriser les richesses. Le plaisir qu'il trouvait à

donner lui faisait oublier souvent qu'il était père de trois fils en âge de prendre un état. Il nous chérissait cependant; et ce bon vieillard, malgré lui prodigue, voyant qu'il ne pouvait se corriger de cette passion, résolut de se priver lui-même des moyens de la satisfaire. Dans ce dessein, il nous appela, mes frères et moi, dans sa chambre, pour nous tenir ce discours:

Mes enfans, ce nom si doux vous dit assez que je vous aime; mais cet amour ne m'acquitte pas de tous mes devoirs envers vous. Je suis content de mon cœur sans l'être de ma conduite. Je dissipe votre bien; pardonnez le-moi, mes fils, je suis incapable de le ménager. D'après cette triste certitude, voici le parti que m'ont suggéré ma tendresse et ma raison; je vais faire quatre parts égales de ce qui reste de ma fortune; j'en veux donner une à chacun de vous, en me réservant la quatrième; et je joindrai quelques conseils à ce trop modique héritage.

Nous avons un vieux proverbe en Espagne, qui dit qu'il n'est que trois moyens de s'enrichir, *l'église*, *la mer*, *la cour*. Je souhaiterais que l'un de vous se fît ecclésiastique, l'autre négociant, le troisième militaire, puisque je n'ai pas assez de crédit pour le placer à la cour. En courant ainsi les trois grandes chances de la fortune, il est difficile qu'il n'y en ait pas une qui vous favorise: alors celui de vous trois qui réussira pourra venir au secours de ses frères moins heureux. Voyez, mes amis, si cela vous convient.

J'étais l'aîné, c'était à moi à parler, je répondis à mon père qu'il devait d'abord ne point se dépouiller de son bien, dont il était le maître absolu; que nous étions en état, par l'éducation qu'il nous avait donnée, de nous soutenir nous-mêmes; et j'ajoutai que mon goût m'appelait au métier des armes. Mon second frère témoigna le désir d'aller commercer aux Indes. Le plus jeune, qui, je crois, fut le plus sage, demanda d'aller achever ses études à Salamanque, pour devenir ecclésiastique.

Mon père, charmé, nous embrassa tous. Quelques jours après il conclut la vente de presque tout ce qu'il possédait, et vint porter à chacun de nous notre part, qui se montait à trois mille ducats en or: pareille somme lui restait en fonds. Mes frères et moi, touchés de voir mon père, à son âge, abandonné de ses enfans, et réduit à si peu de chose, nous eûmes la même pensée, et, sans nous la communiquer, nous allâmes tous trois lui remettre en pleurant le tiers de ce qu'il nous donnait. Le bon vieillard eut de la peine à le reprendre. Comme j'étais celui de tous qui avait le moins besoin d'argent, je le forçai d'accepter encore la moitié de ce qui me restait. J'avais assez de mille ducats. Dès le lende-

main nous lui fîmes nos adieux, qui furent mêlés de beaucoup de larmes; nous reçûmes sa bénédiction; et, nous embrassant les uns les autres, l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où je devais m'embarquer pour Gênes. Vingt-deux ans se sont écoulés depuis cette séparation. Dans ce long espace de temps j'ai plusieurs fois écrit à mon père, à mes frères; mes malheurs m'ont empêché d'en recevoir aucune nouvelle.

Ma traversée à Gênes fut heureuse. Je gagnai Milan, où je me pourvus de ce qu'il me fallait pour mon métier de soldat. Ayant appris que le duc d'Albe, sous les ordres duquel je désirais de servir, venait de passer en Flandre, je l'y suivis. Je me trouvai dans tous ses combats, et j'obtins d'être fait enseigne. Instruit bientôt que don Juan d'Autriche allait commander l'armée navale que le Saint-père, l'Espagne et Venise envoyaient contre le Turc, je revins en Italie combattre sous don Juan. Je fus fait capitaine d'infanterie; et j'eus le bonheur de me trouver à cette célèbre bataille de Lépante, où la valeur des chrétiens confondit l'orgueil ottoman. Mais, hélas! seul malheureux dans cette journée de gloire, après quelques actions dignes de mon pays, au moment où je m'étais jeté l'épée à la main dans une galère ennemie, cette galère s'éloigna de la mienne, où mes soldats demeurés ne purent joindre leur capitaine. Couvert de blessures, entouré d'ennemis, je fus pris et chargé de fers. Déjà mes vainqueurs fuyaient: ainsi le jour de notre victoire devint celui de ma défaite; le jour qui délivra de leurs chaînes quinze mille chrétiens captifs me coûta la liberté.

Je fus conduit à Constantinople; j'errai de galère en galère, enchaîné sur les bancs avec les forçats. Après avoir changé de maître, après avoir essayé vainement plusieurs fois de m'échapper, je tombai sous la puissance du cruel Azanaga, roi d'Alger. Je le suivis dans cette ville, où, sans vouloir donner avis à mon père de ma triste situation, j'espérais, à force de tentatives, recouvrer enfin ma liberté: mes efforts furent inutiles. J'étais enfermé dans une prison que les Maures appellent *bagne*, où les esclaves du roi, les captifs chrétiens, ceux qu'on emploie aux travaux publics, sont pêle-mêle confondus, et resserrés étroitement en attendant qu'on les rachète. Dès qu'on sut que j'avais été capitaine, on me mit dans la classe des prisonniers dont on attendait une rançon. J'eus beau dire que j'étais pauvre, je n'en fus pas moins chargé de la chaîne, et je passai mes longues journées dans le bagne avec plusieurs Espagnols. La faim, la misère, nous affligeaient moins que le continuel spectacle des barbaries de notre maître, qui, sans motif,

souvent sans prétexte, faisait chaque jour empaler ou mutiler des chrétiens. L'impitoyable roi d'Alger semblait avoir soif de leur sang: jamais il ne se montra clément que pour un soldat appelé *Saavedra* *), qui s'exposa plusieurs fois aux supplices, brava, pour se remettre en liberté, les périls les plus extrêmes, et forma des entreprises qui de long-temps ne seront oubliées des infidèles. Je pourrais vous parler long-temps de ce soldat, si je ne craignais d'être trop prolixe.

Heureusement le ciel eut pitié de notre sort déplorable, et nous délivra par un moyen étrange, que j'ai toujours regardé comme un miracle de sa bonté.

CHAPITRE XL.

Continuation de l'histoire du captif.

Sur la cour de notre prison donnaient les fenêtres d'un Maure aussi riche que puissant: ces fenêtres, selon l'usage des Musulmans d'Afrique, étaient infiniment étroites, et défendues par des jalousies où la lumière perçait à peine. Un jour que, seul dans le bagne, avec trois de mes compagnons, nous nous exercions à sauter, je levai les yeux par hasard, et j'aperçus suspendue à ces jalousies une canne au bout de laquelle était un mouchoir noué; la canne se balançait et paraissait nous faire signe d'approcher. Un de mes camarades, à qui je la montrai, se hâta de courir sous la fenêtre; mais la canne aussitôt s'éleva, et, par son mouvement à droite et à gauche, sembla faire entendre que ce n'était pas lui qu'on demandait. Le captif revint tristement; la canne était déjà baissée: un autre alla tenter l'aventure, et ne fut pas plus heureux: le troisième y courut de même, et la canne ne l'attendit pas. C'était mon tour: j'approchai; la canne vint tomber à mes pieds. Je dénouai le mouchoir, j'y trouvai dix pièces d'or. Jugez de la joie d'un malheureux, oublié de l'univers, et qui n'avait pas la moitié du pain nécessaire à son existence; jugez des transports qu'éprouva mon cœur pour ce bienfaiteur inconnu, qui soulageait ma misère, et m'avait si clairement marqué que c'était moi

---

*) Ce Saavedra est Cervantes lui-même. Voyez sa vie.

qu'il voulait secourir. Je regardai long-temps la jalousie: j'aperçus une main fort blanche à travers ses obscurs rayons. Ne doutant point que ce ne fût une femme compatissante, nous lui fîmes tous de profondes révérences à la manière des Maures, en croisant nos mains sur notre poitrine. Un moment après nous vîmes entr'ouvrir la jalousie, et paraître une petite croix de roseau, qui se retira sur-le-champ. Cette croix nous fit présumer que quelque esclave chrétienne habitait dans cette maison, et se plaisait à soulager ses frères; mais la blancheur de la main, et un bracelet de diamans que nous avions aperçu, ne s'accordaient point avec cette opinion.

Sans pouvoir pénétrer la vérité, nous avions sans cesse les yeux sur la fenêtre chérie. Pendant quinze jours nous n'y vîmes rien: toutes les informations que nous prîmes sur les personnes qui habitaient cette maison nous instruisirent seulement qu'elle appartenait à un riche Maure, nommé Agimorato, ancien alcade de la Pata; ce qui est chez eux une grande charge. Nous n'espérions plus revoir la bienfaisante canne, lorsqu'au moment où nous étions encore seuls dans le bagne elle reparut tout à coup avec un mouchoir beaucoup plus rempli. Nous fîmes les mêmes épreuves; la canne ne descendit que pour moi. Je trouvai dans le mouchoir quarante écus d'or d'Espagne avec une lettre arabe, au bas de laquelle était tracée une croix. Je baisai la croix, le mouchoir; je fis signe que je lirais le papier: et quand nous eûmes fait nos révérences, je vis encore la main blanche fermer de même la jalousie.

Charmés de ce nouveau bienfait, mais un peu confus de ce qu'aucun de nous ne savait l'arabe, nous cherchâmes avec de grandes précautions quelqu'un qui nous lût cette lettre. Enfin j'osai me confier à un renégat de Murcie, qui me témoignait beaucoup d'amitié depuis que j'étais captif, et me sollicitait de lui rendre un service assez important; c'était de signer, que je le connaissais pour un honnête homme, rempli du désir secret de retourner à sa religion. Les renégats abusent trop souvent de ces certificats pour aller faire des courses chez les chrétiens, et sauver leur vie quand ils sont pris; mais celui dont je parle me paraissait de bonne foi. Je lui donnai ma signature, et, maître de son secret, qui l'aurait fait brûler vif, s'il eût été découvert, je n'hésitai point à lui montrer ma lettre arabe, que je dis avoir trouvée dans le bagne. Le renégat la lut en silence. Je lui demandai s'il l'entendait bien; il me répondit que oui, demanda une plume et de l'encre pour la traduire littéralement, et me remit cette traduction, en me prévenant que *Lela Marien* voulait dire *la Vierge Marie*. La lettre s'exprimait ainsi:

« Quand j'étais petite, mon pére « avait une esclave qui m'apprit « dans notre langue la prière des « chrétiens, et me parla souvent « de Lela Marien. Cette chrétienne « mourut: je sais qu'elle est allée « avec Alla, parce qu'elle m'est ap- « parue deux fois, et m'a dit que « Lela Marien, qui m'aime fort, me « conseillait de me retirer chez les « chrétiens. Je ne sais comment « faire pour m'y rendre: de tous « les captifs que j'ai vus par ma « fenêtre, aucun ne m'a paru aussi « honnête homme que toi. Je suis « très belle, très jeune, et je pos- « sède beaucoup d'or: vois si tu « veux m'emmener, et devenir mon « mari là-bas. Ne me trompe point; « car Lela Marien te punirait. Je « crains bien que tu ne puisses lire « ceci: prends garde de ne le mon- « trer à aucun Maure, parce qu'ils « sont tous des traîtres, et que, « s'ils instruisaient mon père, tu « serais cause qu'il me jetterait dans « un puits. La première fois je met- « trai un fil à la canne; tu pourras « y attacher ta réponse. Si tu ne « trouves personne qui te l'écrive en « arabe, fais-la-moi par signes; Lela « Marien me l'expliquera. Qu'elle te « garde ainsi qu'Alla, et cette croix, « que je baise souvent, comme me « l'a recommandé la captive. »

La joie que nous causa la lecture de cette lettre fut si vive, que, malgré nos efforts pour la cacher, le renégat s'aperçut que la lettre regardait un de nous. Il nous pressa, nous supplia de nous ouvrir entièrement à lui, nous jura sur un crucifix qu'il portait caché dans son sein d'exposer sa vie pour nous servir, et nous parut si vrai, si sincère, si repentant de sa première faute, que nous résolûmes de lui déclarer un secret dont il savait déjà la moitié. Nous l'instruisîmes de tout, nous lui fîmes voir la fenêtre, afin qu'il pût s'informer d'une manière précise de l'intérieur de cette maison, et je lui dictai ma réponse, qu'il écrivit en arabe. Dans cette réponse j'exprimais à la jeune Maure ma tendre reconnaissance et celle de mes compagnons; je l'assurais qu'eux et moi nous étions prêts à mourir pour elle; que nous allions nous occuper des moyens d'exécuter ses volontés, et qu'à notre arrivée en Espagne je lui jurais sur ma religion et sur l'honneur de devenir son époux.

Cette lettre écrite, j'attendis le moment de voir paraître la canne. Elle descendit deux jours après. Je courus attacher mon papier à la place du mouchoir, qui cette fois contenait plus de cinquante écus d'or. La même nuit le renégat vint nous confirmer que le maître de cette maison était le riche Agimorato; qu'il y vivait seul avec ses esclaves, et sa fille Zoraïde, unique héritière de ses trésors, et dont l'extrême beauté la faisait rechercher en mariage par plusieurs

vice-rois d'Afrique. Il avait appris de plus qu'une captive chrétienne, morte depuis quelque temps, avait élevé dès l'enfance cette jeune et belle personne.

Tout s'accordait avec la lettre, avec ce que nous savions. Nous n'hésitâmes plus à nous concerter avec le renégat pour parvenir à nous échapper, en emmenant notre bienfaitrice. Il répondit d'en venir à bout; mais, avant de faire aucune tentative, nous pensâmes qu'il était sage d'attendre une seconde lettre de Zoraïde. La canne descendit quatre jours après avec plus de cent écus d'or, et ce billet, que le renégat me traduisit sur-le-champ:

« J'ignore comment nous pour« rons nous en aller en Espagne: « j'ai prié Lela Marien de me le « dire; elle ne me l'a pas encore « dit. Je crois que le meilleur parti « serait de te racheter toi et tes « amis avec l'argent que je te four« nirai par cette fenêtre; je t'en « donnerai tant que tu voudras. « Ensuite un de vous irait en Es« pagne, en reviendrait avec une « barque chercher les autres, et me « prendre moi-même. Cela serait « fort aisé, parce que je vais passer « l'été dans le jardin de mon père, « situé au bord de la mer près de « la porte de Babazon. Je voudrais « que ce fût toi qui allasses et qui « revinsses; car je me fie à ta pa« role. Prends-y garde. Lela Ma« rien saurait bien te la faire te« nir. Adieu, chrétien; qu'Alla te « garde! »

Après avoir lu cette lettre, chacun de nous s'offrit aussitôt pour aller chercher la barque; mais le renégat combattit ce projet: Mes amis, dit-il, vous ne savez pas que la probité la plus ferme a de la peine à soutenir cette dangereuse épreuve: on a plusieurs fois essayé de racheter ainsi des captifs; après les sermens les plus solennels qu'ils reviendraient chercher leurs frères, aucun n'est jamais revenu. Ce malheur est encore arrivé récemment à des prisonniers chrétiens avec des circonstances affreuses *). Croyez-moi, ne partons qu'ensemble. Je vous propose d'acheter, avec l'argent que vous me fournirez, une barque que j'armerai sous prétexte d'aller commercer à Tetuan. J'aurai de la peine sans doute à obtenir cette permission, parce que les Maures se défient des renégats, et craignent toujours qu'ils ne s'en retournent; mais je mettrai de moitié dans mon gain un certain Maure que je connais; et, sous ce nom, maître de la barque, il me sera facile de venir vous prendre avec Zoraïde.

*) Cervantes parle ici de l'aventure arrivée à lui-même.

Quoique nous eussions préféré d'obéir à notre bienfaitrice, nous n'osâmes résister au renégat de qui dépendait notre sort: nous nous abandonnâmes à lui. Je répondis à Zoraïde que notre grande entreprise était déjà commencée; que sa bonté seule pouvait en assurer le succès: je lui renouvelai mes sermens; et je reçus d'elle en peu de jours plus de deux mille écus d'or, dont nous remîmes une partie au renégat. Bientôt la jeune Maure m'écrivit que le vendredi d'après elle irait s'établir au jardin de son père. A l'instant même je me rachetai par le moyen d'un marchand valencien, qui fit semblant de me prêter huit cents écus que le roi demanda. Mes compagnons se rachetèrent avec les mêmes précautions; et, grâce aux générosités de Zoraïde, nous étions libres la veille du jour qu'elle devait aller au jardin.

CHAPITRE XLI.

Fin de l'histoire du captif.

PENDANT ce temps, notre renégat s'était muni d'une excellente barque, capable de contenir trente personnes. Afin de mieux cacher ses desseins, il fit quelques voyages sur la côte avec le Maure qu'il avait pris pour associé. En allant et venant, il s'arrêtait toujours dans une petite anse, éloignée seulement de deux portées de fusil du jardin de Zoraïde, et venait même jusque dans ce jardin demander des fruits à son père, qui n'en refusait à personne. Je m'assurai de mon côté d'une douzaine de rameurs espagnols, braves, fidèles, déterminés, que je m'attachai par des présens. Tout étant disposé, je leur donnai l'ordre de se rendre, le vendredi suivant, vers le soir, auprès du jardin d'Agimorato, d'y venir un à un par différens chemins, et de m'attendre dans ce lieu. Cela fait, je ne m'occupai plus que d'avertir Zoraïde, afin qu'elle fût prête à partir, et que notre présence ne l'effrayât pas.

J'allai moi-même au jardin, sous prétexte de cueillir des herbes. La première personne que je rencontrai fut le vieux Agimorato, qui, me parlant dans un certain langage mêlé d'arabe et de castillan, assez usité dans la Barbarie, me demanda ce que je cherchais. Je suis esclave d'Arnaute Mami, répondis-je dans le même langage;

et comme vous êtes l'ami de mon maître, j'ai pensé que vous me permettriez de venir prendre une salade. Au moment même parut Zoraïde qui m'avait aperçu de loin. Je ne l'avais jamais vue, et mon cœur la reconnut. Le transport qu'elle me causa venait bien moins de son éblouissante beauté que du sentiment de respect, d'amour, de reconnaissance, que m'inspirait cet ange sauveur. Mes yeux admiraient ses traits; mais elle eût été moins belle, que je l'aurais de même adorée. Je dissimulai de mon mieux ma vive et tendre émotion. Zoraïde avançait lentement; son père lui cria d'approcher. Les Maures, si jaloux entre eux, ne font aucune difficulté de laisser voir leurs femmes ou leurs filles aux chrétiens. Je contemplais en silence cette charmante Zoraïde dont les oreilles et le cou étaient couverts de diamans; des bracelets d'or, incrustés de pierres précieuses, brillaient à ses bras, à ses jambes nues, suivant l'usage de son pays; et sa robe était brodée des plus grosses perles de l'Orient. Pour juger de ce qu'elle était avec des ornemens si beaux, regardez ce qu'elle est encore après tout ce qu'elle a souffert.

Dès qu'elle fut près de nous, Agimorato lui dit en arabe que j'étais esclave d'Arnaute Mami. Chrétien, reprit-elle alors en bégayant le langage mêlé dans lequel son père l'aidait, pourquoi ne te rachètes-tu pas? Je me suis racheté, lui répondis-je, mais ma rançon n'a pu être payée qu'aujourd'hui, parce que mon maître a demandé mille et cinq cents *soltamis*. C'est trop peu, ajouta-t-elle avec un sourire; si tu m'avais appartenu, je ne t'aurais pas donné pour trois fois ce prix. Vous autres chrétiens, vous vous faites toujours pauvres, et vous vous plaisez à tromper les Maures. Je ne sais point tromper, répliquai-je, et l'on peut compter à jamais sur ce que j'ai dit une fois.

Zoraïde rougit à ce mot, baissa les yeux, et reprit d'une voix plus douce: Quand pars-tu, chrétien? — Demain, à ce que j'espère, sur un vaisseau français qui doit m'emmener. — Pourquoi n'attends-tu point un vaisseau espagnol? Ces Français, dit-on, ne vous aiment pas. — Il est vrai; mais je suis pressé de retourner dans ma patrie, de m'y voir avec les objets chers à mon cœur. — Tu es marié, sans doute, et tu désires de rejoindre ta femme? Je ne suis point marié, mais j'ai promis la foi de mariage à quelqu'un que j'aime plus que ma vie, et que je dois épouser en arrivant. — Est-elle belle, cette dame? — Elle est si belle, que je ne crains pas de la flatter en assurant qu'elle a de vos traits. Agimorato, souriant alors, me dit: Chrétien, je t'en félicite; sais-tu bien que dans tout Alger nulle beauté n'égale ma fille?

Comme il parlait, un Maure ac-

courut, en criant que quatre Turcs venaient de sauter par-dessus les murs du jardin, et dépouillaient les arbres fruitiers. Le vieillard et sa fille tressaillirent au nom des Turcs; les soldats de cette nation sont extrêmement redoutés des Maures, qu'ils traitent avec beaucoup d'insolence. Ma fille, dit Agimorato, retourne dans la maison, tandis que je vais parler à ces brigands. Et toi, chrétien, prends ta salade, va-t'en, et qu'Alla te conduise chez toi! Je le saluai d'une inclination: il courut aux Turcs, et me laissa seul avec Zoraïde, qui l'eut à peine perdu de vue, que, fixant sur moi des yeux pleins de larmes, elle me dit, avec un son de voix qui retentit encore dans mon cœur: *Amexi*, chrétien, *amexi?* ce qui signifie, tu t'en vas, chrétien, tu t'en vas? Jamais sans vous, répondis-je: vendredi je viendrai vous prendre; ne vous effrayez pas de nous voir. Nous nous embarquerons à l'instant même; et dès que nous serons en Espagne, le plus doux, le plus tendre hymen nous unira pour toujours.

Ces paroles furent presque dites par signes. Zoraïde les entendit, versa quelques pleurs, me présenta sa main, que j'osai presser dans les miennes; elle s'appuya sur mon bras, et fit quelques pas vers sa maison. Je marchais près d'elle, tremblant que son père ne revînt, quand tout à coup je le vis reparaître. Zoraïde à son aspect laissa tomber sa tête sur mon épaule, ses genoux fléchirent; et le bon vieillard, voyant que sa fille se trouvait mal, accourt, la prend dans ses bras, maudit les brigands qui l'ont effrayée, et la rappelle à la vie. Zoraïde, en rouvrant les yeux, soupire, et répète encore, *Amexi*, chrétien, *amexi?* Ma chère enfant, répondit son père, rassure-toi; ce chrétien ne nous a point fait de mal, et les Turcs sont déjà partis. Je pris alors congé du vieillard, qui me remercia d'avoir soutenu Zoraïde, me dit de choisir dans son jardin tout ce qui me conviendrait, et ramena sa fille à sa maison.

Je me promenai long-temps autour de cette maison, en faisant semblant de cueillir mes herbes. J'en examinai les entrées, les sorties; je parcourus tout le jardin, et revins rendre compte à mes amis de toutes mes observations.

Enfin il arriva, ce jour qui devait me donner Zoraïde et nous rendre la liberté. Dès la veille, le renégat n'avait pas manqué de venir mouiller vis-à-vis le jardin d'Agimorato. Mes douze Espagnols étaient au rendez-vous à l'heure marquée, ignorant ce qu'ils devaient faire, mais prêts à tout hasarder. La ville était déjà fermée, le jour avait disparu, et personne ne paraissait sur le rivage. Mes trois amis et moi nous agitâmes lequel valait mieux de marcher tout de suite à la maison de Zoraïde, ou d'aller nous emparer des Maures

qui ramaient dans la barque du renégat. Celui-ci vint nous décider: Vous perdez, dit-il, des momens précieux; mes rameurs sont presque tous endormis, venez vous en rendre maîtres; nous irons ensuite chercher Zoraïde.

Nous suivîmes le renégat. Il entra dans la barque le sabre à la main: Silence et soumission, s'écria-t-il en arabe, ou dans l'instant vous êtes morts. Tout l'équipage, qui n'était pas vaillant, surpris autant qu'effrayé de voir son propre capitaine à la tête de plusieurs chrétiens, se laissa mettre aux fers sans dire un seul mot. Cela fait, nous laissâmes pour les garder six d'entre nous; et le reste, avec le renégat, me suivit au jardin d'Agimorato.

La porte en fut ouverte sans le moindre bruit; nous arrivâmes en silence jusqu'à la maison. Zoraïde était à la fenêtre; dès qu'elle nous aperçut, elle demanda, d'une voix basse, si nous étions les *Nazaréens*. Je lui répondis que oui. Dès qu'elle eut reconnu ma voix, elle descendit, ouvrit la porte, et parut à nos yeux resplendissante de ses attraits et de ses diamans. Je la reçus un genou en terre: mes compagnons firent comme moi. Bientôt, la prenant par la main, je l'entraînais au milieu de nous, lorsque le renégat l'arrêta pour lui demander en arabe si son père était au jardin. Oui, lui répondit Zoraïde, il est dans sa chambre, où il dort. Il faut l'emmener avec nous, reprit l'avide renégat, et nous emparer de ses trésors. Non, s'écria Zoraïde, je veux qu'on respecte mon père, qu'on ne lui fasse aucune violence; et quant aux trésors que vous désirez, j'en possède assez pour vous faire votre fortune à tous. Attendez-moi, je reviens.

Elle quitte aussitôt ma main et rentre dans la maison. Je n'avais pas compris un seul mot de ce qui venait d'être dit: lorsque le renégat me l'eut expliqué, j'eus peine à retenir mon indignation et ma fureur contre lui; je déclarai hautement que je voulais qu'on obéît à Zoraïde, qu'on se soumît avec respect à la moindre de ses volontés, et je jurai d'immoler le premier qui oserait la contredire. Elle revint en même temps, chargée d'un coffre plein d'or qu'elle pouvait à peine porter.

Malheureusement le bruit qu'elle avait fait avait réveillé son père, qui, se mettant à la fenêtre, et reconnaissant les chrétiens, cria de toutes ses forces: Au secours! aux voleurs! aux armes! Ces cris jetèrent le désordre parmi nous; Zoraïde s'évanouit: je me hâtai de l'emporter, sans m'occuper de ce qui se passait derrière moi. Je parvins jusqu'à la barque, où mes compagnons arrivaient pêle-mêle; on leva l'ancre, on partit. Ce fut alors seulement que j'aperçus au milieu de nous le père de Zoraïde, les mains attachées et un mouchoir devant la bouche. J'appris que le

renégat, à l'instant même où le vieillard avait poussé des cris, était allé le saisir, l'avait forcé de se taire et de le suivre dans la barque. Au désespoir de cette violence, je fis ôter au vieillard les liens et le mouchoir; mais le renégat, d'une voix terrible, lui recommanda le silence s'il voulait conserver la vie.

Dès que Zoraïde aperçut son père, elle jeta un cri de douleur et se couvrit le visage de ses deux mains. Agimorato, qui n'osait parler ni faire un seul mouvement, fixait sur elle des yeux attendris, soupirait, ne pouvait comprendre comment sa fille, que je tenais encore dans mes bras, avait l'air d'y demeurer sans répugnance. Zoraïde, baignée de pleurs, appela le renégat pour le charger de me dire que, si l'on ne rendait aussitôt la liberté à son père, elle allait se précipiter dans les flots. Le renégat m'expliqua ces paroles. J'ordonnai qu'on obéît à Zoraïde: mais nous étions en pleine mer; c'était commettre le salut de tous que de retourner à la côte. Je le voulais cependant, je l'exigeais avec force, quand mes amis eux-mêmes, le renégat, tout l'équipage, déclarèrent qu'ils ne m'obéiraient point, qu'on ne ferait aucun mal au vieillard, qu'on le remettrait à terre au premier endroit où l'on aborderait; mais qu'ils ne pouvaient s'exposer pour lui aux supplices qui les attendaient. Je fus forcé de céder: Zoraïde entendit bien que c'était contre mon gré que l'on retenait son père: elle me regardait en pleurant; et comme elle vit mes larmes couler, elle s'assit près de moi, saisit ma main qu'elle porta sur ses yeux, et se mit à prier Lela Marien.

Mes compagnons, redoublant d'efforts, firent voler la barque sur les flots. Le renégat, qui veillait toujours sur le vieillard et les autres Maures enchaînés, leur dit de reprendre courage, qu'ils n'étaient point nos captifs, qu'on leur rendrait la liberté aussitôt qu'on serait à terre. Ah! chrétien, répondit Agimorato, comment veux-tu que je pense qu'après avoir couru tant de périls pour vous emparer de ma fille et de moi, votre intention soit de nous renvoyer en perdant le fruit de vos peines? Parlez, parlez plus franchement: que demandez-vous pour notre rançon? Vous savez combien je suis riche; je vous offre tous mes trésors, non pas pour moi, mais pour ma fille, ma fille qui m'est bien plus chère que moi-même, et dont je ne croirais pas trop payer la liberté en vous donnant ma fortune et ma vie. Ces derniers mots furent prononcés par ce père malheureux avec un accent si tendre, avec des pleurs, des sanglots si touchans, que nous en fûmes tous émus. Zoraïde me quitte en poussant des cris, et court se jeter dans les bras du vieillard. Celui-ci la reçoit, l'embrasse, la presse contre son cœur, la tient

long-temps ainsi serrée, pleure et l'embrasse de nouveau en la couvrant de baisers et de larmes. Enfin, après ce premier transport, lorsqu'Agimorato, la regardant, s'aperçut qu'elle était parée: Ma chère enfant, dit-il avec surprise, explique-moi comment hier au soir, veille de notre affreux malheur, t'ayant laissée avec tes vêtemens ordinaires, je te trouve à présent en habits de fête, ornée de ces pierreries que ton père eut tant de plaisir à te donner lorsqu'il était encore heureux. Zoraïde baissa les yeux sans répondre. Le vieillard, plus étonné, la considérait en silence, quand il découvrit la cassette où Zoraïde mettait son trésor, cassette que jamais sa fille ne faisait porter au jardin, et qui restait toujours dans la maison d'Alger. Zoraïde, reprit-il d'une voix plus altérée, comment cette cassette est-elle ici? comment.... Il ne peut achever: Zoraïde, pâle, tremblante, était prête à s'évanouir.

Seigneur, lui dit alors le renégat, épargnez à votre fille des questions embarrassantes, auxquelles je vais satisfaire par une seule réponse: Zoraïde est chrétienne, Zoraïde nous a délivrés tous; et c'est de son gré qu'elle vient avec nous. Ma fille, reprit le Maure après un moment de silence, est-il vrai que tu sois chrétienne? est-il vrai que ce soit toi-même qui aies livré ton père à ses ennemis? Jamais, jamais, s'écria Zoraïde en sanglotant, je n'eus la pensée d'affliger le meilleur des pères; jamais je n'ai conçu l'affreux dessein dont je sens trop qu'on peut m'accuser.... Il est vrai, je suis chrétienne; Lela Marien a voulu.... A ce mot, le vieillard se lève; et, sans que personne ait le temps de s'opposer à son impétuosité, il s'élance dans la mer. Zoraïde voulut le suivre: je la retins. Pendant ce temps, mes compagnons retirèrent Agimorato, que ses vêtemens avaient soutenu, et le rendirent à la vie.

La mer était loin d'être calme: le vent qui s'était élevé nous rejetait sur la côte d'Afrique. Comme cette côte était loin d'Alger, nous résolûmes d'y descendre, et nous fûmes assez heureux pour aborder dans une petite anse où notre barque fut en sûreté. Nous descendîmes avec précaution: nous posâmes des sentinelles; et lorsque mes compagnons eurent pris de la nourriture, je les suppliai de céder au désir de Zoraïde, de mettre en liberté son père avec les Maures enchaînés. On m'obéit: à l'instant même où le vent permit de se rembarquer, les Maures, menés un à un, furent, à leur grande surprise, laissés libres sur le rivage. Quand on y conduisit le vieillard: Chrétiens, dit-il, cette malheureuse ne désire ma liberté que pour s'affranchir de la honte que lui fait encore ma présence: elle n'a quitté sa religion que pour se livrer aux désordres que la vôtre permet à

vos femmes. Fille ingrate, ajouta-t-il, aveugle et stupide victime, qui abandonnes ton père pour suivre tes ennemis! va, je maudis l'heure fatale où tu reçus la naissance; je maudis l'amour que j'avais pour toi, les soins que j'ai pris de ton enfance, le charme que je trouvais à t'aimer! Sois sûre qu'Alla me vengera; sois sûre qu'il est dans le ciel un ami des pères qui punit toujours les enfans dénaturés, qui fera tomber sur ta tête la malédiction que je te donne!

Mes compagnons se hâtèrent d'emmener l'infortuné vieillard. Sa fille, baignée de pleurs, était mourante au fond de la barque. Quand Agimorato fut sur la rive, et qu'il vit cette barque prête à s'éloigner, nous l'entendîmes s'écrier : Reviens, reviens, je révoque la malédiction que je t'ai donnée; reviens, ma fille chérie; je te pardonne, j'oublie tout. Laisse à ces chrétiens tes trésors; reviens consoler ton père: il n'a que toi, tu n'as que lui. Ma fille, ma fille, je vais mourir si tu m'abandonnes. Ah! mon père, répondit-elle en sanglotant, je vous aime, je vous honore, je donnerais pour vous ma vie; mais une puissance invincible, mais mon salut éternel, ma religion, Lela Marien, me forcent de vous quitter. La barque s'éloignait toujours; nous vîmes alors le vieillard s'arracher les cheveux, la barbe, tomber sur la terre avec désespoir, se relever à genoux, marcher dans cette situation les bras tendus vers sa fille, l'appeler, la supplier de loin, et se rouler ensuite sur le sable.

Nous le perdîmes enfin de vue. Zoraide, au désespoir, me faisait craindre pour ses jours. Sa piété seule les conserva. Nous voguions avec un bon vent, espérant que le lendemain nous arriverions en Espagne; mais, soit que la fortune fût lasse de favoriser nos desseins, soit que la malédiction d'un père ne soit jamais prononcée en vain, au milieu de la nuit, presque sur nos côtes, au moment où notre voile enflée nous épargnait le travail de ramer, nous nous rencontrâmes si près d'un vaisseau, que nous pensâmes nous briser sur lui. Un mouvement qu'il fit nous sauva: aussitôt plusieurs voix se firent entendre de ce vaisseau, et nous demandèrent en français qui nous étions, où nous allions. Le renégat, voyant que c'étaient des Français, ne voulut pas qu'on répondit. Nous passâmes, dans un profond silence; et nous nous croyions sauvés, quand deux canons, tirés à la fois, nous envoyèrent des boulets ramés qui coupèrent notre mât, et firent à la barque une telle voie d'eau, que nous la sentîmes couler bas. Nous poussons alors de grands cris en demandant du secours: douze Français, armés d'arquebuses, vinrent à nous dans leur chaloupe, nous prirent, nous emmenèrent avec eux, en nous disant

qu'ils corrigeaient ainsi le défaut de politesse.

Conduits dans le vaisseau français, on prit tout ce que nous avions: les bracelets, les pierreries, les richesses de Zoraïde devinrent la proie des pirates. Après avoir tenu conseil sur ce qu'on ferait de nous, le capitaine, touché de compassion pour la jeunesse, pour la beauté de ma chère Zoraïde, lui donna quarante écus d'or, nous abandonna son esquif avec quelques provisions, et nous permit de gagner l'Espagne. Nous en étions peu éloignés; nous y débarquâmes bientôt. Ce seul moment nous fit oublier tous nos périls, tous nos maux passés. Nous nous élançâmes sur le rivage, nous baisâmes cette terre chérie en la baignant de larmes de joie; et, tendant les bras vers le ciel, nous le remerciâmes de ses bienfaits.

Sans savoir où nous étions, nous traversâmes à pied un long espace de chemin désert. La faible Zoraïde ne pouvait me suivre; je la portais sur mes épaules, et je souffrais moins de ce doux fardeau qu'elle ne souffrait elle-même de la crainte de me fatiguer. Nous rencontrâmes un jeune berger à qui nous voulûmes parler; mais à la vue du renégat il s'enfuit de toutes ses forces, en criant: aux Maures! aux Maures! et semant l'alarme dans tout le pays. Bientôt nous vîmes arriver les cavaliers qui gardent la côte; nous allâmes au-devant d'eux, et nous leur dîmes qui nous étions. A peine l'eurent-ils entendu, que tous, mettant pied à terre, nous embrassèrent avec tendresse, nous forcèrent de prendre leurs chevaux; et le capitaine voulut que Zoraïde montât sur le sien. Conduits ainsi comme en triomphe, nous arrivâmes à Velez de Malaga: nous allâmes descendre à l'église, où nous renouvelâmes nos actions de grâces, et où la piété fervente de Zoraïde attendrit, attira près d'elle une foule immense de peuple, qui l'environnait en pleurant. Chacun lui offrait sa maison, chacun la comblait de présens et de caresses. Après six jours passés à Velez, nous nous séparâmes, non sans douleur, pour retourner dans nos familles. J'achetai un âne pour que Zoraïde pût voyager moins mal à son aise, et nous prîmes ensemble la route des montagnes de Léon. Nous approchons de notre but; j'ignore si mon père est vivant, si je retrouverai quelqu'un de mes frères; mais j'espère dans le ciel qui ne peut nous abandonner. Pourvu qu'il veille sur Zoraïde, je ne me plaindrai de rien; c'est d'elle seule que je m'occupe: l'amour, la reconnaissance que je lui dois, peuvent à peine égaler le respect qu'elle m'inspire. Vous admireriez comme moi la douceur, la résignation, la patience inaltérable avec laquelle elle supporte la fatigue, la pauvreté; je lui sers d'écuyer, de

père, de défenseur; je suis tout pour elle, et serai son époux aussitôt qu'il lui plaira de m'honorer de sa main. Hélas! je ne sais pas encore si je trouverai sur la terre une cabane à lui offrir; mais je la servirai toute ma vie. C'est là tout ce que j'espère, et tout ce qu'il faut à mon cœur.

Voilà, messieurs, l'histoire de ma vie, qui peut-être vous a paru longue; mais il faut pardonner les détails aux infortunés qui parlent d'eux-mêmes.

CHAPITRE XLII.

Nouvelles rencontres dans l'hôtellerie.

Le captif se tut. Don Fernand, Cardenio, tous ceux qui l'avaient écouté, le remercièrent du plaisir que leur avait fait son récit. Fernand surtout, comme le plus riche, le pria d'accepter chez lui une retraite, des secours, tout ce qui pouvait lui manquer. Il mit à ces offres une telle grâce, une franchise si délicate, que le captif reconnaissant fut obligé de motiver et d'excuser ses refus. Il persista dans son dessein d'aller retrouver sa famille, et promit au généreux Fernand de recourir ensuite à ses bontés.

La nuit était tout-à-fait fermée, lorsqu'on vit arriver dans l'hôtellerie un carrosse environné de plusieurs hommes à cheval. Il n'y a plus de place, cria l'hôtesse, nous n'avons pas un coin qui ne soit occupé. Oh! répondit un des cavaliers, il faut bien que vous trouviez de la place pour loger monsieur l'auditeur. A ce nom, l'hôtesse reprit d'une voix beaucoup plus douce: Assurément, monsieur l'auditeur est le maître dans cette maison; je ne doute point que ses gens ne portent avec eux son lit, et mon époux et moi nous nous ferons un honneur de céder notre chambre à sa seigneurie.

Pendant ce discours, l'auditeur, vêtu d'une longue simarre à manches tailladées, signe de sa dignité, descendait de son carrosse, en donnant la main à une jeune personne qui paraissait avoir quinze ans. Elle était en habit de voyage; et sa grâce, sa gentillesse attirèrent tous les regards. Don Quichotte, qui se trouvait à la porte, alla droit à monsieur l'auditeur: Votre seigneurie, dit-il, peut entrer en toute assurance dans ce château, qui, malgré son peu d'étendue, va servir d'asile aux guerriers et aux magistrats les plus renommés. Quel-

les portes ne doivent s'ouvrir devant la beauté qui vous accompagne! Les rochers mêmes, les montagnes, se partageraient à son doux aspect. Entrez donc, seigneur, dans ce paradis, où la brillante étoile qui vous guide va trouver d'autres planètes d'un éclat non moins radieux.

L'auditeur s'était arrêté pour écouter don Quichotte. Il le considérait de la tête aux pieds, sans trouver rien à lui répondre, lorsque Lucinde et Dorothée vinrent en riant s'emparer de la jeune personne qu'il conduisait, tandis que Cardenio, don Fernand, le curé, maître Nicolas, lui faisaient de grandes révérences, et l'invitaient poliment à se reposer avec eux. Monsieur l'auditeur, étonné de se trouver au milieu d'une si nombreuse compagnie, parmi laquelle il voyait bien qu'étaient des gens de qualité, se confondait en politesses, ne savait au monde que dire, et reportait toujours des yeux plus surpris sur le visage, les armes, la figure de don Quichotte. Enfin, après de longs complimens, lorsque la connaissance fut établie, on s'occupa d'arranger les chambres. Il fut convenu que la jeune fille de l'auditeur passerait la nuit avec ces trois dames dans le grenier dont on a parlé, et que les hommes resteraient dans l'appartement de l'hôte, où l'auditeur distribua les matelas qu'il portait avec lui.

Le captif, qui, dès le moment où il avait vu l'auditeur, avait senti son cœur palpiter, le considérait en silence. Confirmé de plus en plus dans ses soupçons, il courut prier un de ses valets de lui dire le nom de son maître. Le valet répondit que c'était le licencié Juan Perez de Viedma, né dans les montagnes de Léon, auditeur des Indes à l'audience du Mexique, père de la jeune personne qui était avec lui, et veuf d'une femme fort riche, qui lui avait laissé tout son bien.

Ne doutant point que ce ne fût son frère, le captif, respirant à peine, se hâte d'appeler Fernand. le curé, Cardenio, pour leur dire ce qu'il vient d'apprendre, et leur demander conseil. Vous voyez, ajoute-t-il, l'état misérable où je suis; je crains de faire rougir mon frère. Rassurez-vous, répondit le curé, il a l'air d'un homme de bien. D'ailleurs je me charge de le préparer, et je vous demande de me laisser ce soin. Le captif s'en remet à lui, va retrouver Zoraïde; et le curé gagne la salle où l'auditeur avec sa fille était à souper.

Seigneur, lui dit-il, après avoir lié la conversation, je fus longtemps camarade à Constantinople d'un homme de votre nom. C'était un des plus braves capitaines de l'infanterie espagnole; mais il avait eu le malheur d'être pris, et nous étions esclaves ensemble. Comment s'appelait ce capitaine? reprit l'auditeur avec intérêt. Rui Perez de Viedma, répond le curé. Il était

des montagnes de Léon: et souvent il m'a raconté comment son père avait partagé son bien entre lui et ses deux frères; comment il choisit la carrière des armes, où il était sur le point d'être fait mestre-de-camp, lorsqu'il perdit la liberté à la fameuse bataille de Lépante. J'ai su depuis qu'on l'avait conduit à Alger, où l'aventure la plus étrange lui est arrivée. Aussitôt le curé raconte, en l'abrégeant, l'histoire de Zoraïde, et la finit au moment où les Français s'étaient emparés de la barque. J'ignore, dit-il, ce que sont devenus cette jeune Maure et mon camarade, qu'on a peut-être traînés en France, ou qui errent en Espagne sans secours, sans habits, sans pain.

L'auditeur écoutait attentivement, et des larmes bordaient ses paupières. Ah! monsieur, s'écria-t-il lorsque le curé eut achevé, vous ne savez pas combien tout ce que vous venez de me dire touche vivement mon cœur. Ce capitaine est mon frère aîné. Tout ce qu'il vous raconta est vrai: il choisit le parti des armes, je pris celui de l'étude, qui, avec l'aide du ciel, m'a fait arriver au poste où je suis. Mon autre frère alla dans les Indes, où il est devenu si riche, qu'il a racheté les biens de mon père, les lui a remis, et lui a fait une fortune que sa générosité ne peut épuiser. Ce bon vieillard vit encore; mais il vit dans la douleur: il ne songe, il ne parle que de son fils aîné, dont il n'a point eu de nouvelles. Il demande tous les jours à Dieu de prolonger sa vieillesse jusqu'au moment où il pourra serrer dans ses bras ce fils si cher. Ah! monsieur, que deviendra-t-il quand il saura les tristes nouvelles que vous venez de m'apprendre? Comment pourrions-nous découvrir ce que sont devenus ces Français, ce qu'ils ont fait de mon frère? O mon bon frère! si je savais où te rencontrer, j'irais, j'irais, tout à l'heure te remettre en liberté, dusse-je rester à ta place! Et cette bonne Zoraïde! avec quelle joie je donnerais de mes jours pour la presser contre mon sein, pour assister à son baptême, à son hymen, la présenter à mon père, et pouvoir l'appeler ma sœur!

Le captif, à qui son impatience n'avait pas permis de demeurer dans la chambre de Zoraïde, écoutait à la porte ce qui se disait. Aux derniers mots de son frère, transporté, hors de lui-même, il pousse des cris, s'élance, arrive les bras ouverts, et vient tomber en sanglotant entre ceux de l'auditeur. Celui-ci, surpris, se recule, l'envisage attentivement, et tout à coup il s'écrie, l'embrasse, le serre encore, répète: Mon frère! mon frère! et, prêt à mourir de sa joie, se renverse sur son fauteuil. Le curé, pendant ce temps, avait couru chercher Zoraïde. Il revint, la tenant par la main: Voici, dit-il, la libératrice de votre frère, voici

cette aimable Maure qui sacrifia tout pour lui. L'auditeur veut se précipiter aux genoux de Zoraïde. L'Africaine se jette à son cou, lui parle arabe, et pleure avec lui. Le bon auditeur, qui ne l'entend point, lui offre tout ce qu'il possède, lui présente sa fille Claire, les serre ensemble contre son sein; et ces jeunes beautés ne se quittent que pour s'embrasser toutes deux. Tout le monde applaudit à ce touchant spectacle, tout le monde verse des larmes; et don Quichotte, ému comme les autres, ne peut se lasser d'admirer combien de grandes et belles choses sont dues à la chevalerie.

L'auditeur, forcé par sa place de continuer sa route à Séville, où une flotte était prête à partir, convint d'emmener avec lui son frère et la belle Zoraïde, tandis qu'un courrier irait instruire le père, qui viendrait aussitôt les joindre. Le courrier partit sur-le-champ; et l'on ne s'occupa plus que d'aller se reposer pendant le reste de la nuit. Don Quichotte s'offrit pour garder le château contre les enchanteurs malins ou les scélérats de géans qui seraient tentés d'enlever les trésors de beauté qu'il renfermait. On accepta son offre avec reconnaissance; et l'on instruisit l'auditeur du caractère de notre héros. Sancho, qui se désolait de voir que toutes ces conversations empêchaient qu'on ne se couchât, alla s'étendre et dormir sur l'excellent bât de son âne, bât qui devait bientôt lui coûter cher. Notre chevalier, monté sur Rossinante, et armé de toutes pièces, sortit de l'hôtellerie pour faire sa ronde.

CHAPITRE XLIII.

Aventure du jeune muletier.

Le jour était près de paraître; les quatre dames, enfermées dans leurs chambres, se livraient ensemble au sommeil. Dorothée seule était éveillée, à côté de la jeune Claire Viedma, qui dormait de tout son cœur, lorsqu'elle entendit sous ses fenêtres une voix tendre et agréable qui chantait avec art et méthode. Dans ce moment Cardenio vint frapper à la porte en disant: Mesdames, je vous conseille d'écouter le jeune muletier qui chante dans la cour; vous serez bien aises de l'entendre. Dorothée lui répondit qu'elle écoutait. Le muletier chantait ces paroles:

Dans une barque légère,
Hardi, tremblant tour à tour,
J'errais sur la mer d'amour,
Ne sachant où trouver terre.

Un astre, mon seul espoir,
Me guidait dans ma carrière:
Je voguais à sa lumière,
Je ne voulais que le voir.

Hélas! depuis qu'un nuage
Couvre cet astre si beau,
Les cieux n'ont plus de flambeau,
Mon cœur n'a plus de courage.

Astre charmant, reparais,
Prends pitié de mon jeune âge,
Et sauve-moi du naufrage
En ne me quittant jamais.

Dorothée, surprise et charmée de la beauté de la voix, voulut faire partager à l'aimable Claire le plaisir qu'elle éprouvait. Elle l'éveille doucement, en lui disant: Ma belle amie, pardonnez-moi de troubler votre repos; mais je ne veux pas que vous perdiez la sérénade qu'on nous donne. Claire, à demi endormie, comprenait à peine, en se frottant les yeux, ce que disait Dorothée. La voix continuait toujours; et Claire, devenue attentive, n'eut pas plus tôt entendu quelques vers, qu'il lui prit un tremblement. Ah! madame, madame, dit-elle en se jetant dans les bras de Dorothée, et la serrant de toutes ses forces, pourquoi m'avez-vous réveillée? que ne puis-je toute ma vie fermer mon cœur et mes oreilles aux accens de ce musicien? — Y pensez-vous, ma chère enfant? Cardenio vient de nous dire que c'était un muletier. — Oh! que ce n'est pas un muletier, madame: c'est un jeune cavalier qui m'aime depuis long-temps, qui dit qu'il m'aimera toujours, et je souhaiterais qu'il dît vrai. Ces derniers mots, prononcés avec un soupir, surprirent beaucoup Dorothée, qui engagea la naïve Claire à lui ouvrir entièrement son cœur. Mais le musicien chantait; et Claire, pour ne pas l'écouter, mit ses doigts dans ses oreilles, et sa tête sous la couverture. Dorothée attendit la fin de la chanson; après quoi elle pressa de nouveau la naïve Claire de lui faire sa confidence. Celle-ci, craignant d'être entendue de Lucinde, approcha ses lèvres de l'oreille de Dorothée, et, la tenant toujours embrassée, lui révéla d'une voix basse tous les secrets de son jeune cœur.

Celui qui a chanté, dit-elle, est le fils d'un seigneur fort riche du royaume d'Aragon. Il demeurait à Madrid dans une maison vis-à-vis la nôtre. Quoique nos fenêtres fussent toujours bien fermées, dans l'hiver comme dans l'été, ce cavalier, qui ne sortait guère que pour aller au collège, m'aperçut, soit dans ma chambre, soit quand j'allais à l'église. Il m'aima tout de suite, madame, et me le fit comprendre de ses fenêtres, où je le voyais pleurer, puis me regarder tendrement, et puis mettre ses deux mains l'une dans l'autre, ce qui était bien me dire qu'il voulait se

marier avec moi. Je l'aimai aussi tout de suite, et j'aurais été charmée de me marier avec lui; mais, comme je n'avais point de mère à qui je pusse me confier, je pris le parti d'être fort réservée; et je ne voulus accorder d'autre faveur au cavalier mon amant, que d'ouvrir un peu ma jalousie quand mon père n'était pas à la maison. Il me voyait mieux alors; et il était si reconnaissant, si heureux de cette bonté, qu'il en sautait tout seul de joie, et faisait des folies dans sa chambre.

Plusieurs mois s'étaient passés ainsi, quand mon père fut obligé de partir. J'ignore comment mon jeune voisin en fut instruit; ce ne fut point par moi, madame, car jamais nous ne nous sommes parlé. Il tomba malade aussitôt; je suis bien sûre que c'était de chagrin. J'en pleurai toute seule dans ma chambre; et j'eus beau ouvrir ma jalousie pour lui faire au moins mes adieux en lui montrant que je pleurais, je ne le vis plus à sa fenêtre. Nous partîmes; au bout de deux jours, en entrant dans une auberge, j'aperçus mon amant à la porte en habit de muletier: il était si bien déguisé, que mon cœur seul pouvait le reconnaître. Je ne dis rien, mais je me réjouis. Il me regardait beaucoup quand mon père tournait la tête, et moi je ne le regardais que lorsqu'il n'avait plus les yeux sur moi. Il nous suit ainsi d'auberge en auberge, s'arrêtant toujours où nous nous arrêtons. Ce pauvre jeune homme est à pied, faisant de fortes journées par la chaleur, par la pluie; cela pour moi, pour moi seule. Oh! je vous assure, madame, que jen ai bien compassion; mais je ne veux pas le lui dire, et j'espère pourtant qu'il le sait. J'ignore par quels moyens il aura pu s'échapper de chez son père, qui n'a que lui seul d'enfant, qui l'aime avec une grande tendresse, et a bien raison de l'aimer: Vous le direz de même, madame, quand je vous l'aurai fait voir. La chanson qu'il vient de chanter, vous pouvez être sûre que c'est lui qui l'a faite; car il a infiniment d'esprit, et un esprit très orné. Malgré cela, toutes les fois qu'il chante, je tremble comme si j'avais la fièvre; je tâche de ne pas l'écouter, dans la crainte que mon père, venant à le reconnaître, ne pût m'accuser justement de favoriser ses desseins. Je vous répète avec vérité que de ma vie je ne lui ai dit un seul mot; et j'ai bien fait, car ne mot serait que je l'aime plus que moi-même. Voilà, madame, tout ce que je puis vous dire.

C'est assez, ma chère amie, répondit Dorothée en la baisant; laissez venir le jour, j'espère m'occuper utilement du bonheur que votre innocence, votre aimable candeur méritent. Oh! madame, reprit la jeune Claire, gardez-vous, gardez-vous, je vous prie, d'en

parler à qui que ce soit; le père de ce jeune homme est si riche, qu'il ne voudra jamais de moi. Ses refus affligeraient mon père, et j'aimerais mieux mourir que de lui causer du chagrin. Non, non, je le sens trop, je ne puis pas l'épouser. Le seul parti sage, sans doute, serait qu'il s'en retournât chez lui, qu'il me laissât, qu'il m'oubliât; peut-être que, ne le voyant plus, je parviendrais aussi à l'oublier, quoique, madame, je vous avoue que je ne le crois pas possible. J'aurai beau m'occuper à tous les instans de ne plus penser à lui, j'y penserai toujours, j'en suis sûre. En vérité, je ne comprends pas d'où a pu nous venir un si terrible amour: à notre âge c'est bien étonnant; car il n'est pas plus vieux que moi, madame, et je n'aurai quinze ans accomplis que quand la Saint-Michel viendra.

Dorothée se mit à rire: Allons, ma chère enfant, il ne faut pas se désespérer; on est venu quelquefois à bout de réparer de plus grands malheurs. Dormons, dormons jusqu'à demain; nous verrons ce qu'il nous faudra faire. Oh! rien du tout, répondit Claire, que garder le silence et souffrir. En prononçant ces mots, elle soupira, baisa Dorothée, et se rendormit. Tout dormit comme elle dans l'hôtellerie, excepté la fille de l'hôte et la servante Maritorne, qui, connaissant l'humeur de don Quichotte, résolurent de s'en divertir, tandis qu'il faisait la garde autour des murs du château. Ce château n'avait d'autre fenêtre du côté des champs qu'un grand trou donnant dans le grenier, par où l'on jetait la paille. Nos deux demoiselles montèrent à ce trou, d'où elles aperçurent notre héros à cheval, appuyé sur la lance, levant de temps en temps les yeux au ciel, et poussant de profonds soupirs: O divine Dulcinée, s'écriait-il d'une voix tendre, beauté suprême des beautés du monde, trésor de grâces et de vertus, reunion de tout ce qui existe et de parfait et d'aimable! que fais-tu dans ce moment? daignes-tu penser à ton chevalier? Et toi, déesse aux trois visages, Lune brillante, dont l'éclat pâlit devant les yeux de celle que j'aime, donne-moi de ses nouvelles: viens-tu de la voir au balcon doré de son riche appartement, ou se promener dans ses galeries, ou s'occuper peut-être en secret de soulager enfin les douleurs de celui qui vit en mourant pour elle? Et toi, Soleil, qui te presses d'atteler tes chevaux de feu pour jouir plus tôt du bonheur de contempler Dulcinée, salue, salue en mon nom ses attraits que mon âme adore; mais tremble, en la saluant, de la toucher de tes rayons: j'en deviendrais plus jaloux que tu ne le fus toi-même de cette belle fugitive qui te fit tant courir en vain dans les plaines de Thessalie ou sur les ri-

ves du Pénée; je ne me souviens pas bien du lieu....

Don Quichotte en était là, lorsque la fille de l'aubergiste l'appela doucement à elle avec des signes mystérieux. Notre héros, qui à la clarté de la lune l'aperçut au trou du grenier, y vit aussitôt une grande fenêtre avec des jalousies à treillis d'or, derrière lesquelles la belle demoiselle, fille du seigneur châtelain, venait lui demander encore d'avoir pitié de son amour. Le chevalier, trop courtois pour refuser un simple entretien, conduit Rossinante sous la jalousie, et s'en approchant le plus près possible : Qu'il m'est douloureux, dit-il, ô jeune et charmante personne, de ne pouvoir payer votre tendresse que d'une stérile reconnaissance! prenez-vous-en au destin, qui dès long-temps m'a rendu l'esclave du seul maître que je puisse servir. Demandez-moi toute autre chose, beauté que je plains, que j'honore; demandez-moi, si vous voulez, une tresse des cheveux de Méduse, ou bien les rayons de l'astre du jour enfermés dans une fiole, je serai prompt à vous satisfaire. Seigneur chevalier, répond Maritorne, nous n'avons pas besoin de cela; nous vous prions seulement de nous donner une de vos belles mains, pour que nous puissions, en la baisant, contenter un peu le violent amour qui nous a conduites ici, au hasard d'être hachées par le père de mademoiselle, s'il venait à le savoir. Il s'en gardera, reprit don Quichotte; il sait trop quel sort l'attendrait s'il osait porter la main sur les membres délicats de son amoureuse fille.

Tandis qu'il parlait, Maritorne préparait tout doucement le licou de l'âne de Sancho, qu'elle avait pris à dessein. Don Quichotte, pour arriver jusqu'à la jalousie, monta debout sur Rossinante; de là, étendant son bras au milieu du trou à paille : La voilà, dit-il, cette main, l'effroi des méchans et l'appui des bons, cette main que jamais femme n'a touchée, pas même celle que j'adore. Je vous la donne, non pour la baiser, mais pour que vous admiriez ses veines, ses muscles entrelacés, et que vous jugiez par eux de la force de mon bras terrible. C'est ce que nous allons voir, reprit la maligne Maritorne en jetant le nœud coulant qu'elle avait fait au licou sur le poignet de don Quichotte. Elle tire aussitôt la corde, va l'attacher à la porte, et quitte le grenier avec sa compagne.

Don Quichotte, se sentant pris, et ne voyant plus personne, commence à craindre que cette aventure ne soit encore un enchantement semblable à ceux qu'il avait éprouvés dans cette fatale maison. Il se reprochait sa confiance, et tirait tant qu'il pouvait son bras, dont il serrait davantage le nœud. Debout sur la selle de Rossinante, le poignet arrêté dans le trou à

paille, il tremblait que son cheval ne fît quelque mouvement et ne le suspendît au mur. Heureusement la tranquille bête ne remua non plus qu'une bûche, et paraissait disposée à rester un siècle sans remuer. Ce fut alors que notre héros désira de posséder cette épée d'Amadis qui rompait tous les enchantemens; ce fut alors qu'il appela pour le secourir, et le savant Alguif, et sa bonne amie Urgande, et son fidèle écuyer Sancho. Aucun enchanteur ne venait: Sancho, sans se souvenir qu'il eût un maître, ronflait sur le bât de son âne. Don Quichotte, désespéré, mugissait comme un taureau furieux, et ne doutait plus, en voyant la parfaite immobilité de son coursier, qu'ils ne fussent enchantés ensemble jusqu'à la fin des siècles.

L'aurore parut enfin: quatre cavaliers armés d'escopettes arrivèrent à l'hôtellerie. Ils frappèrent à coups redoublés, en demandant qu'on leur ouvrît. Chevaliers ou écuyers, cria don Quichotte de dessus son cheval, ignorez-vous qu'on n'ouvre les forteresses qu'après le lever du soleil! Eloignez-vous des glacis, attendez qu'il fasse grand jour; alors on verra si l'on peut vous introduire dans ce château. Que diable voulez-vous dire avec votre forteresse et votre château? répond un des cavaliers; faut-il tant de cérémonies pour entrer dans un cabaret? Si vous êtes le cabaretier, faites-nous ouvrir, et donnez-nous un peu d'avoine, c'est tout ce que nous voulons. — Tâchez d'y voir et de parler mieux. Ai-je l'air d'un cabaretier? — J'ignore quel air vous avez, et je ne m'en soucie guère.... Alors, sans écouter davantage les discours de notre héros, les cavaliers frappèrent plus fort, et réveillèrent l'aubergiste, qui se leva pour ouvrir.

Il arriva dans cet instant que la jument d'un des cavaliers s'en vint flairer Rossinante, qui, triste, mélancolique, les oreilles basses, le cou étendu vers la terre, soutenait, sans remuer, son pauvre maître suspendu. Rossinante, malgré son air, aimait, comme on sait, les jumens. Dès qu'il sentit celle-ci qui lui faisait les avances, il releva son long cou, dressa les oreilles, et se ranima. Au premier mouvement qu'il fait, les pieds de don Quichotte quittent la selle; notre héros tombe le long du mur, et serait descendu jusqu'en bas, sans le licou qui le retenait fortement par le poignet. La douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive, que son maigre corps, s'allongeant par son poids, arrivait presque jusqu'à la terre, qu'il rasait de l'extrémité des pieds. Le désir de s'y appuyer lui faisait faire des efforts qui augmentaient ses souffrances; il en jetait des cris affreux; et l'aubergiste, qui les entendit, se pressa davantage d'aller à la porte.

CHAPITRE XLIV.

Continuation des étranges événemens arrivés dans l'hôtellerie.

Tandis que l'aubergiste inquiet courait aux cris de don Quichotte, Maritorne, réveillée, et reconnaissant la voix du héros, se hâta d'aller au grenier, et de défaire le nœud coulant. Notre chevalier, libre alors, tombe comme un sac en présence de laubergiste et des voyageurs, se relève promptement, remonte sur Rossinante, prend du champ, revient au galop, et s'écrie d'une voix terrible: Quiconque dit que j'ai mérité l'enchantement que je viens de subir en a menti par sa gorge: je le défie à l'instant, avec la permission de madame la princesse de Micomicon.

Les voyageurs étonnés le regardaient sans rien dire. L'aubergiste leur expliqua ce que c'était que don Quichotte. Alors, sans prendre garde à lui, les quatre cavaliers demandèrent si l'on n'avait pas vu dans l'hôtellerie un jeune homme à peu près de quinze ans, vêtu en garçon muletier. L'aubergiste ne l'avait point remarqué; mais un des cavaliers, apercevant le carrosse de l'auditeur, s'écria: Il doit être ici, cette voiture me l'annonce. Allons, mes amis, qu'un de nous reste à cette porte, que deux autres le cherchent dans l'auberge, tandis que j'en ferai le tour en dehors, de peur qu'il n'échappe par-dessus les murailles. On obéit; et le bruit qu'ils firent, le jour qui devint plus grand, réveillèrent bientôt tout le monde.

Don Quichotte frémissait de courroux de voir qu'aucun des cavaliers ne voulait se fâcher contre lui. Sans son respect religieux pour le serment qu'il avait fait à la princesse, il les eût attaqués sur l'heure; mais, esclave de sa parole et des lois de la chevalerie, il mordait son frein en silence. Pendant ce temps les deux cavaliers occupés de la recherche du jeune muletier le trouvèrent dans l'écurie, dormant paisiblement auprès d'un valet. Ils le saisirent aussitôt: En vérité, lui dirent-ils, vous voilà, seigneur don Louis, dans un équipage bien digne de votre illustre naissance, et l'appartement où vous reposez répond à la délicatesse avec laquelle on vous éleva! Le jeune homme, à peine éveillé, fixa ses yeux à demi fermés sur ceux qui lui parlaient ainsi, qu'il reconnut pour des domestiques de son père. Il les regardait sans répondre. Allons, continuèrent-ils, préparez vous, s'il vous plaît, à revenir avec nous, à moins que vous n'ayez résolu de faire mourir votre père de la douleur de ne plus vous voir. Comment a-t-il su, reprit don

Louis, que j'avais pris ce chemin? — Par un étudiant de vos amis, à qui vous aviez confié une si belle entreprise, et qui n'a pu résister aux larmes de votre père. Sur-le-champ nous sommes partis à cheval pour tâcher de vous rattraper, et de vous ramener à notre bon maître. C'est ce que nous allons faire tout à l'heure. — Oui, si cela me plaît, s'entend. — Mais nous comptons fort que cela vous plaira. — Je vous conseille de n'y pas compter.

Un valet, auprès duquel se tenait cette conversation, courut raconter à Fernand ce qui se passait à l'écurie, et lui dire que ces voyageurs appelaient *don* le jeune muletier, qui refusait de les suivre à la maison de son père. Cardenio, ne doutant point que ce ne fût le même qui avait chanté, voulut aller à son secours avec Fernand. Dorothée, qui sortait de sa chambre, se hâta de dire à Cardenio tout ce qu'elle avait appris de Claire; et Claire, arrivant bientôt après, pensa s'évanouir de frayeur, lorsqu'on l'instruisit de l'arrivée des cavaliers venus pour prendre le jeune homme. Toute l'hôtellerie fut troublée. Don Louis, environné des quatre domestiques de son père, leur déclarait qu'il ne voulait pas retourner avec eux. Les autres le tenaient par le bras et le menaçaient d'employer la force. Fernand et Cardenio prenaient le parti de don Louis. Le bruit devenant plus fort, l'auditeur, le curé, le barbier, don Quichotte lui-même, accoururent. L'auditeur, qui ne savait rien, voulut interposer son autorité; mais, en regardant le jeune homme, il le reconnut pour le fils de son voisin de Madrid. Il s'avance alors et va l'embrasser, en lui disant: Qu'est-ce ci, seigneur? quel enfantillage ou quelle grande affaire vous engage à vous déguiser d'une manière aussi peu digne de vous? Don Louis ne répondit pas, baissa les yeux; et quelques pleurs vinrent border ses paupières. L'auditeur, ému de ses larmes, pria les quatre domestiques de le laisser; et, le prenant par la main, il l'emmena dans un coin de l'écurie pour lui demander avec amitié de lui confier ses chagrins.

Tandis qu'ils causaient, on entendit de grands cris à la porte de l'auberge. Deux hommes qui venaient d'y passer la nuit voulaient profiter du tumulte pour s'en aller sans payer: l'hôte les avait arrêtés, et leur disait de telles injures, que les deux fripons ne tardèrent pas à lui répondre par des coups. L'hôtesse et sa fille, voyant que le pauvre aubergiste était le moins fort, vinrent, en courant et criant, prier don Quichotte de le secourir. Hélas! répondit notre héros, ce serait de grand cœur, mesdames; mais j'ai promis, j'ai juré à madame la princesse de n'entreprendre aucune aventure avant de l'avoir replacée sur le trône de ses aïeux. Allez dire

au seigneur châtelain de continuer sa bataille, de s'y soutenir de son mieux, jusqu'à ce que j'aie obtenu de la princesse Micomicona la permission de combattre pour lui; alors vous pouvez être sûres qu'il sera promptement vainqueur. Eh! jour de dieu! s'écria Maritorne, il sera mort avant tout cela. Mort! reprit don Quichotte du même sang-froid; croyez que, quand même il serait mort, je saurais le tirer d'affaire, ou du moins le venger de manière que vous n'auriez pas à le regretter. En disant ces mots, il alla se mettre à genoux devant Dorothée, et, dans un discours noble et long, lui demande de vouloir permettre qu'il secourût le seigneur du château, dont la vie était en péril. La princesse y consentit. Aussitôt, embrassant son écu, l'épée au poing, il s'élance vers la porte de l'hôtellerie, où l'aubergiste, battu depuis long-temps, n'en fermait pas moins le passage à ceux qui continuaient à le frapper. Don Quichotte, en arrivant, lève le bras, et s'arrête. Qu'avez-vous donc, lui dit l'hôtesse? — Je réfléchis, répondit-il, qu'il m'est défendu de tirer l'épée contre ces gens-ci, parce qu'ils ne sont pas armés chevaliers. Appelez mon écuyer: c'est lui que l'affaire regarde. A ce discours, l'hôtesse, sa fille, et Maritorne, pensèrent se jeter sur notre héros; mais leurs reproches, leurs injures, n'émurent point don Quichotte, qui n'en demeura pas moins tranquille spectateur des coups dont l'aubergiste était accablé.

Don Louis, pendant ce temps, écoutait, la tête baissée, les questions de l'auditeur sur son départ de chez son père, sur son étrange déguisement. Monsieur, lui répondit-il en saisissant vivement sa main qu'il serrait avec tendresse, je ne veux rien vous cacher: votre bonté ne s'offensera point d'une confiance qu'elle inspire. Apprenez tous mes secrets. J'ai vu votre aimable fille: je l'adore depuis cet instant; je ne peux aimer qu'elle au monde; je ne peux vivre si je n'obtiens sa main. C'est pour la suivre, c'est pour la voir toujours, que j'ai quitté la maison de mon père, que j'ai pris ce déguisement. Elle l'ignore, monsieur; jamais elle ne m'a parlé: nous nous sommes regardés de loin, c'est la seule témérité que notre amour se soit permise; pardonnez-la-moi, je vous prie. Vous connaissez mes parens, ma naissance, ma fortune; si je ne vous parais pas indigne du nom chéri de votre fils, daignez m'honorer de ce nom: mon respect, ma reconnaissance, s'efforceront de le mériter; et si mon père est votre ami, vous n'avez que ce seul moyen de lui conserver son unique enfant.

A ces mots le jeune Louis se jette aux pieds de l'auditeur, qui, surpris autant que touché de son aveu, de son amour, se hâte de le relever, de l'embrasser avec ten-

dresse, et le prie de lui laisser quelques instans de réflexion. Il revient cependant parler aux domestiques, les engage de nouveau à laisser libre leur jeune maître, et prend tout sur lui auprès de son père. Don Louis, transporté de joie, baisait les mains de l'auditeur, suivait tous ses pas en tenant sa simarre, et déclarait hautement qu'il ne le quitterait plus.

Le paix était rétablie, les discours de don Quichotte avaient fini par faire payer ceux qui frappaient l'aubergiste, le calme allait régner dans le château, lorsque le diable, peu satisfait de voir tant de querelles apaisées, amena justement dans l'auberge le pauvre barbier à qui don Quichotte avait pris jadis l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne. A peine entré dans l'écurie, ce barbier reconnut son bât, que notre écuyer arrangeait. Ah! ah! cria-t-il, don larron, je vous retrouve à la fin: et vous allez, pardieu! me rendre mon bât et mon plat à barbe. Sancho, piqué de ses injures, le regarde de travers: et, voyant qu'il portait la main sur son bât, il lui applique au milieu du visage un soufflet à poing fermé, qui l'envoie tomber quatre pas plus loin. Le barbier se relève en criant, et retourne au bât qu'il saisit. Sancho crie encore plus fort, et veut lui faire lâcher prise. Tout le monde accourt vers les combattans. Justice! justice! disait le barbier; ce voleur, non content de retenir mon bien, veut encore m'assassiner. Tu mens par ta gorge, répondait Sancho, je ne suis point un voleur; et monseigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles de bonne guerre. Chacune de ces paroles était précédée et suivie de coups de poing bien assénés. Don Quichotte, témoin de tout, ne se possédait pas de joie de voir son bon écuyer frapper si souvent et si fort: dès ce moment il le regarda comme un homme de courage, et résolut dans son cœur d'en faire quelque jour un chevalier errant.

Messieurs, s'écriait le barbier au milieu de la grêle de coups qui lui tombait sur la tête, ce bât m'appartient, j'en prends à témoin tous les saints du paradis; il est à moi; je le reconnais: mon âne est là pour me démentir. Qu'on le lui essaie, messieurs; s'il ne lui va pas comme un bas de soie, je consens à passer pour un infâme: le même jour qu'on me l'a pris, on me vola de plus un bassin de cuivre tout neuf, qui m'avait coûté un écu. Ici don Quichotte ne put s'empêcher de se mêler de la querelle: il sépare les combattans, saisit le bât, qu'il met à terre en présence de tout le monde, demande la parole, et dit:

Je veux vous faire juges, messieurs, de l'étrange erreur où est ce pauvre homme, en appelant un bassin à barbe le véritable armet de Mambrin, que je lui pris en

combat singulier. Quant à ce prétendu bât, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon écuyer, après ma victoire, me demanda la permission de changer le harnais de son cheval contre celui du coursier du vaincu : je le permis. Expliquer ensuite comment ce harnais est devenu presque semblable à un bât, c'est ce que je ne peux faire qu'en vous rappelant que dans la chevalerie ces métamorphoses arrivent tous les jours. Au surplus, je veux vous montrer ce précieux armet de Mambrin. Va, mon fils Sancho, va me le chercher.

Monsieur, répondit Sancho à voix basse, vous employez là de mauvaises preuves; j'ai peur que l'armet ne leur paraisse un plat à barbe, comme le harnais un bât. Fais ce que je dis, reprit don Quichotte; il n'est pas possible à la fin que tout se fasse ici par enchantement. Sancho s'en alla sans rien ajouter, et revint bientôt en portant l'armet.

CHAPITRE XLV.

Où l'on achève de vérifier ce que c'était que l'armet de Mambrin, et le harnais devenu bât.

Eh bien, messieurs, s'écria don Quichotte en montrant à tous le bassin de cuivre, le voilà : vous le voyez: comprenez-vous que ce pauvre ignorant prenne cela pour un plat à barbe? Je vous jure sur ma foi, et par l'ordre de chevalerie, que c'est le même armet dont je le dépouillai. Que vous en semble? reprit le barbier, et que pensez-vous de ces deux gentilshommes qui vous demandent si cela est un bassin? Maître Nicolas s'avançant alors avec un air grave : Monsieur le barbier, dit-il, cette affaire est de ma compétence; car j'ai l'honneur d'être votre confrère depuis vingt ans: vous pensez que je connais un peu les instrumens de notre profession: je n'en ai pas moins été soldat dans ma jeunesse, et je connais de même les armets. D'après cela, mon cher confrère, et d'après l'intérêt que naturellement doit m'inspirer la cause d'un barbier, j'espère que vous voudrez bien vous en rapporter à mon jugement. Or, comme il faut d'abord être vrai, je suis forcé de vous dire que ce que monsieur tient à sa main n'a nulle espèce de ressemblance avec un bassin à barbe : j'ajoute, par le même esprit d'impartialité, qu'il me semble aussi

qu'il y manque quelque chose pour que cela soit un armet. Sans doute, reprit don Quichotte, il y manque la visière; mais ce n'en est pas moins un armet. Oui, sûrement c'est un armet, dirent alors le curé, don Fernand, Cardenio, et les amis de don Fernand; c'est un armet d'or, cela saute aux yeux. Ah! Dieu me soit en aide! cria le malheureux barbier; est-il croyable que tant de personnes qui ont l'air d'honnêtes gens prennent mon plat à barbe pour un casque? Allons! si c'est là un casque, mon bât sera sans doute un harnais. Il me paraît tel, reprit don Quichotte; mais je répète que je ne prononce point. Vous êtes pourtant, lui dit le curé, le juge le mieux instruit, le plus expert dans cette matière; et c'est à vous à décider. — Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur; mais permettez que je me récuse sur l'affaire du harnais, parce qu'il m'est arrivé dans cette maison tant de choses surnaturelles, que je n'oserais là-dessus donner un jugement certain. C'est à vous, que les enchantemens n'atteignent pas, puisque vous n'êtes point armés chevaliers, à régler seuls cette grande affaire. Vous avez raison, répondit Fernand; et, pour plus grande liberté d'avis, je vais prendre en secret les opinions.

Alors don Fernand s'avance, écoutant à son oreille ce que lui vint dire chacun. Lorsqu'il eut fini sa ronde: Mon ami, dit-il au barbier, il n'y a pas une voix pour vous: tous les juges unanimement ont décidé qu'il était absurde d'appeler ce harnais un bât. Vous et votre âne, s'il est de votre avis, avez perdu le bon sens: c'est un harnais, et un superbe harnais de bataille. La cour l'adjuge à Sancho et vous condamne aux dépens. Mais, messieurs, s'écria le barbier, je suis à jeun, je ne suis pas ivre, il n'est pas possible d'imaginer..... Allons, finissons, interrompt don Quichotte; que chacun reprenne son bien, et que saint Pierre le lui conserve!

Jusqu'à ce moment, tous ceux qui connaissaient don Quichotte avaient trouvé la plaisanterie gaie, et s'en étaient divertis; mais ceux qui n'étaient pas au fait, surtout les quatre domestiques de don Louis, et trois archers de la Sainte-Hermandad qui venaient d'arriver à l'hôtellerie, écoutaient et regardaient avec une extrême surprise ce qui se passait devant eux. Un de ces archers, brutal de son métier, s'avance au milieu des juges, et d'un ton colère: Corbleu! dit-il, ce bât est un bât, et ce bassin un bassin: un ivrogne peut seul s'y tromper. Que dis-tu, scélérat infâme? lui répondit notre héros en lui portant un coup de lance, qu'heureusement l'archer évita. Ses camarades aussitôt crient à la Sainte-Hermandad. L'aubergiste, qui était de la confrérie, court chez lui prendre sa baguette, et revient se ran-

ger près de ses confrères. Les domestiques de don Louis environnent leur jeune maître, de peur qu'il n'échappe dans le désordre. Le barbier, voyant qu'on prend son parti, se jette sur le bât pour s'en emparer; Sancho s'assied dessus et lui montre ses poings. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance sur les archers. Cardenio, Fernand, ses amis, se déclarent pour don Quichotte. Don Louis fait des efforts pour aller se mettre avec eux. L'auditeur et le curé s'efforçaient en vain de mettre le holà. La femme de l'hôte, sa fille, Maritorne, pleuraient, criaient, s'arrachaient les cheveux. Claire était presque évanouie; Dorothée et Lucinde la secouraient. Le barbier frappait sur Sancho, qui lui ripostait plus fort. Don Fernand tenait un archer sous ses pieds. Don Louis, après avoir battu ses domestiques, avait rejoint Cardenio, et ne ménageait pas la Sainte-Hermandad. Don Quichotte, comme un lion, s'escrimait à droite et à gauche. Ce n'était partout que fureur, menaces, coups de pieds, de poings, lutte, cris, attaque, défense; et les combattans acharnés étaient prêts à verser du sang.

Tout à coup notre chevalier, se rappelant que dans ses livres il avait lu semblable aventure, s'écrie d'une voix de tonnerre: Arrêtez, guerriers, arrêtez; qu'on m'écoute, si l'on veut vivre. Tous demeurent attentifs à ces paroles. Vous voyez, poursuit notre chevalier, que la cruelle discorde agite ici ses flambeaux comme elle les agita dans le fameux camp d'Agramant. Les querelles y sont les mêmes. Là on combat pour un casque, ici c'est pour un coursier. Pourquoi nous déchirer ainsi? N'avons-nous pas le sage Sobrin et le puissant Agramant dont la prudence peut nous accorder? Approchez, monsieur le curé; approchez, monsieur l'auditeur; soyez Agramant et Sobrin, et remettez la paix dans l'armée.

Les archers, battus jusqu'alors par Fernand, ses amis et Cardenio, n'espéraient guère prendre leur revanche. Le barbier, dont toute la barbe était demeurée dans les mains de Sancho, ne demandait pas mieux qu'une trève. Les valets de don Louis n'osaient plus rien dire. Le seul aubergiste insistait pour que l'on châtiât ce fou, qui sans cesse mettait le trouble dans sa maison. Mais il fallut céder aux plus forts. Le bât demeura harnais, le bassin armet, l'auberge château. L'auditeur engagea les domestiques de don Louis à retourner dire à leur maître que don Fernand, qui se fit connaître, s'était chargé du jeune homme, et l'emmenait en Andalousie. Le curé remit en secret quelque argent au barbier dépouillé. Les libéralités de Fernand rendirent à l'aubergiste sa bonne humeur. Tout le monde parut à

peu près satisfait. Ce fut ainsi que l'autorité d'Agramant et la sagesse de Sobrin vinrent à bout de cette hydre de divisions et de combats.

CHAPITRE XLVI.

Enchantement de notre héros.

Don Quichotte, se voyant libre et débarrassé de toute querelle, ne tarda pas à se reprocher cette oisiveté coupable. Il alla se mettre à genoux devant Dorothée: Illustre infante, dit-il, vous n'ignorez pas que, sur-tout à la guerre, la diligence est la mère du succès. Pourquoi vous arrêter si long-temps dans ce château? Votre ennemi le géant profite peut-être des heures qui volent pour s'établir dans quelque forteresse inexpugnable, pour nous préparer une résistance que mon bras même aura peine à vaincre. Hâtons-nous, madame, de le prévenir: partons, partons dès ce moment, et ne retardons plus la victoire qui m'appelle et qui me sourit. Seigneur, répondit l'infante, après l'avoir fait relever, l'impatience que vous me témoignez est digne de votre grand cœur: elle présage vos triomphes, elle augmente ma reconnaissance. Commandez; j'ai remis mon sort à votre valeur, et ma personne à votre sagesse. — Cela étant, mon ami Sancho, cours vite seller Rossinante et le palefroi de la reine. Nous allons nous mettre en chemin.

Sancho, présent à ce discours, ne se pressait pas d'obéir; il répond en branlant la tête; Monsieur, monsieur, dans le village on ne sait pas tout ce qui se passe; soit dit sans offenser les coiffes. Eh! que se passe-t-il dans le village, reprit vivement don Quichotte, qui puisse atteindre jusqu'à moi? — Oh! si votre seigneurie se fâche, je n'en suis plus, et je me tais. — Allons! dis ce que tu voudras. Tu trembles, je le vois bien, des périls que nous allons courir, et tu espères m'épouvanter? — Non, monsieur, il ne s'agit point de périls; il s'agit que cette belle dame, qui se dit reine de Micomicon, ne l'est pas plus que défunte ma mère, parce que, si elle l'était, elle n'irait pas dans les coins, lorsqu'elle croit qu'on ne la voit pas, donner de petits baisers à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici. Dorothée, à ces paroles, devint vermeille comme la rose. Il était vrai que Fernand avait, à la dérobée, obtenu peut-être quelques baisers de celle qui le regardait comme son époux. Sancho l'avait vu: depuis ce moment il n'ai-

mait plus tant Dorothée, et trouvait ces familiarités indignes d'une grande reine. Monsieur, ajouta-t-il d'un ton sévère, je me crois obligé de vous avertir de ces petites libertés que se donne madame la reine, par la raison qu'après avoir bien couru pour elle, après nous être fait assommer pour son service, il ne sera point agréable de voir un autre, que je connais, venir recueillir le fruit de notre travail. Je pense donc qu'il n'est point pressé d'aller seller Rossinante et le palefroi de madame; que nous ferons tout aussi bien de rester ici à nous divertir, en laissant chacun filer sa quenouille, et buvant et mangeant de notre mieux.

Où sont les crayons, où sont les paroles qui pourraient peindre ou exprimer l'épouvantable colère dont fut transporté don Quichotte? Immobile, pâle de fureur, les sourcils froncés, les joues enflées, lançant des flammes par les yeux, il frappe fortement du pied, considère, toise Sancho dans un effrayant silence, et tout à coup s'écrie: Va-t'en, sors de ma présence, monstre souillé de tous les vices, cloaque impur de mensonge, de malice, de calomnie, de noirceur, d'audace, coupable contre les personnes royales: sors; n'attends pas ton châtiment. Le pauvre Sancho courut se cacher. Dorothée, qui s'était remise, voulut apaiser don Quichotte: Seigneur, dit-elle, pardonnez à votre bon écuyer; il a peut-être moins de tort que vous ne pensez; sa simplicité, sa candeur, sont de sûrs garans qu'il est incapable d'imaginer des calomnies aussi graves: sans doute il les croit le premier. Daignez réfléchir que dans ce château rien n'arrive que par enchantement: quelque prestige aura fasciné les yeux de l'honnête Sancho, qui n'a pas perdu mon amitié, quoique j'aie perdu de son estime. Par le Tout-puissant! répondit don Quichotte, votre grandeur l'a deviné; cette maison est pleine de lutins: quelque détestable vision aura fait dire à ce malheureux ce que nous devons oublier à jamais. Il n'est pas méchant, je vous en réponds, et la calomnie lui est inconnue. Pardonnez-lui donc, ajouta Fernand, et daignez le faire rentrer au giron de vos bonnes grâces. Don Quichotte assura qu'il n'était plus fâché. Le curé ramena Sancho, qui demanda pardon à genoux, baisa la main de son maître, et convint que dans ce château rien n'était vrai, rien n'était certain, excepté pourtant lorsqu'on bernait les écuyers.

Deux jours s'étaient écoulés: toute l'illustre compagnie s'occupait de quitter l'auberge et d'éviter à Dorothée la peine de reconduire don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise: cette cage devait être placée sur une longue charrette à

bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguisèrent en lutins, allerent saisir don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attachèrent les pieds et les mains, et l'enfermèrent dans la cage. Notre héros éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvait se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes, et se crut pour cette fois véritablement enchanté. Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avec des clous, enlevèrent le captif, et marchèrent vers la charrette. Comme ils passaient dans la cour, maître Nicolas, déguisant et renforçant de son mieux sa voix, se mit à crier: O vaillant chevalier de la Triste Figure, que ton grand cœur se console de te voir ainsi prisonnier: tu ne pouvais autrement finir la terrible aventure dans laquelle tu t'es engagé. Cette aventure ne s'achèvera que lorsque le furieux lion de la Manche et la blanche tourterelle du Toboso courberont leurs têtes superbes sous le joug du doux hyménée, et donneront à l'univers une race de lionceaux aussi redoutés que leur père: ces grands événemens arriveront avant que l'amant immortel de la fugitive Daphné parcoure deux fois douze fois les brillans signes du zodiaque. Et toi, ô le plus fidèle, le plus noble des écuyers, console-toi de voir enlever la fleur de la chevalerie: tu ne tarderas pas, selon les promesses de ton maître, à monter au faîte de la grandeur. Crois-en la parole de Mentiriane: suis ce héros enchanté; marche en paix. Je retourne au ciel.

A ces dernières paroles la voix s'affaiblit par degrés et cessa de se faire entendre. Don Quichotte, consolé par ces agréables promesses, répondit avec un soupir: Qui que tu sois, savant enchanteur, qui daignes t'intéresser à mon sort, ne me laisse pas trop long-temps languir dans cette prison; je souffrirai tout sans me plaindre, pourvu que tant de douleurs soient le chemin de la gloire. Quant à mon bon écuyer, qui, j'en suis sûr, ne m'abandonnera point, si le destin m'ôte le pouvoir de le récompenser selon ses mérites, ma reconnaissance et mon testament tâcheront de l'en dédommager

Sancho, qui écoutait et voyait tout, en se méfiant cependant que ce ne fût un tour qu'on jouait à son maître, le remercia tendrement. Aussitôt les fantômes emportent la cage, et vont la placer sur la charrette.

CHAPITRE XLVII.

Suite de l'enchantement de notre héros.

Tandis qu'on se préparait à partir, don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse: Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie; mais je ne me rappelle point que jamais aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enlève, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippògriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siècle les enchantemens ne sont plus comme ils étaient autrefois: les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho? Monsieur, répondit l'écuyer, je ne saurais trop que vous dire sur les magiciens modernes, parce que je n'ai pas tant lu que vous; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. — Catholiques, mon enfant! comment voudrais-tu qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici; mais cette forme n'existe point; ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avise-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air. — Oh! que nenni! je les ai touchés par derrière, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur; vous savez bien que les démons sentent le soufre; eh bien, celui qui est là sent l'ambre et la fleur d'orange. (Sancho montrait don Fernand.) Prends-y garde, répondit don Quichotte; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper.

Don Fernand et Cardenio, qui entendaient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâtèrent leur départ. Dès que Rossinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon, d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, moyennant une récompense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille et Maritorne, vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublierait leur bonne réception, leur demanda de prier Dieu que

sa captivité ne fût pas longue. Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disaient adieu à don Fernand, à Cardenio, à l'auditeur, au capitaine, qui les embrassèrent avec tendresse. Toutes les dames, surtout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendrait don Quichotte. On s'engagea de même à leur faire part des mariages de Lucinde, de Dorothée, de Zoraïde, et des suites qu'aurait l'aventure de l'aimable don Louis. On s'embrassa de nouveau; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques pour n'être pas connus de don Quichotte, montèrent enfin sur leurs mules.

L'ordre de la marche fut ainsi réglé: le conducteur des bœufs allait en avant; ensuite venait la charrette, aux deux côtés de laquelle étaient les archers, l'escopette à la main. Derrière elle, Sancho Pança, monté sur son âne, tirait après lui Rossinante, et, derrière Sancho, maître Nicolas et le curé masqués réglaient doucement le pas de leurs mules sur les pas tardifs des bœufs. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardait un profond silence, se tenait roide, grave, droit, immobile comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallon, où le barbier assurait que l'on trouverait du frais et de l'herbe. On était près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien montés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans; et, ne pouvant comprendre ce que c'était, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avait entendu, avance aussitôt son visage contre les barreaux, et se presse de lui répondre: Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez comme moi que l'envie attaque souvent les héros, surtout ceux qui, en dépit des magiciens de la Perse, des brames de l'Inde, des gymnosophistes d'Éthiopie, marchent dans le sentier étroit de la gloire, et vont écrire leur nom au temple de l'immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent.

Le chanoine écoutait sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit: Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de chevalier de la Triste Figure: ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs; et, comme il vous l'a dit lui-même, il est enchanté, monsieur.

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on

avait enfermé, et à celui qu'on avait laissé libre, le chanoine promenait ses yeux sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'était point de bonne humeur, reprit alors d'un air renfrogné: Oui, enchanté! tout comme ma mère. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Je vois ici bien des gens qui, parce qu'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connais point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'envie le mérite ne peut dormir. Le diable puisse-t-il emporter tous ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante, et de me faire comte ou duc! Cela m'était assuré; mais la roue de fortune tourne encore plus vite que celle d'un moulin. Aujourd'hui vous êtes prince, demain vous n'êtes que Sancho. A la bonne heure! je veux ce qu'on veut, et je n'en suis faché que pour ma pauvre femme, qui s'attendait à me revoir vice-roi, et qui va me trouver sur mon âne. C'est égal. Il est des gens qui, malgré leur petite tonsure sur la tête, pourraient payer dans l'autre monde le bien qu'ils ôtent dans celui-ci. Ah! ah! Sancho, reprit le barbier, on n'aurait pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La fumée des grandeurs semble vous avoir enivré la tête. Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connaissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui, pour faire les entendus. Patience! tout paysan que je suis, je pourrai bien quelque jour faire la barbe à ces barbiers-là.

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'était que don Quichotte; lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avait eu la tête tournée par les livres de chevalerie, tout ce qu'il avait fait depuis cette époque, et les moyens qu'ils étaient forcés de prendre pour le ramener dans sa maison. Monsieur, répondit le chanoine, quelque étrange que soit ce genre de folie, je suis étonné que les romans dont vous parlez ne l'aient pas produit plus souvent. Je les crois fort dangereux pour les imaginations vives. Heureusement l'ennui dont ils sont affaiblit un peu ce danger: jamais je n'ai pu en finir un seul. Ils se ressemblent presque tous; ce sont toujours des aventures invraisemblables, incohérentes, sans suite, sans liaison, qui n'ont pas même l'espèce de mérite qu'on est en droit d'exiger d'un ouvrage dont l'unique

but est de nous divertir. Quel plaisir, quel intérêt peut faire naître l'histoire d'un jeune homme de seize ans, qui d'un coup d'épée coupe en deux un géant, qui renverse lui seul des millions d'ennemis, qui s'en va voguant sur la mer dans une tour, aborde aujourd'hui dans la Lombardie, demain dans les États du Prêtre-Jean des Indes, ou dans d'autres contrées inconnues à Ptolomée ou à Marc Paul? On a beau me dire que, dans les fables données pour fables, l'imagination est maîtresse de s'égarer à son gré: cela n'est pas vrai; car cette imagination veut me plaire; et, pour me plaire, elle a besoin de me présenter des récits qui ressemblent à la vérité! il faut qu'elle s'apprivoise, qu'elle se marie pour ainsi dire avec ma raison, qu'elle l'étonne quelquefois, mais que jamais elle ne la rebute; et qu'elle lui offre des actions admirables, difficiles, mais non impossibles à croire.

Il est aisé, ce me semble, de profiter du vaste champ que ce genre donne à l'esprit pour placer dans ces romans des tableaux aimables et souvent utiles. Pourquoi, au lieu de tant de combats qui fatiguent sans intéresser, au lieu de ces amours froids qui choquent les mœurs et le goût, ne pas nous tracer les modèles des vertus et de l'héroïsme? J'aimerais à trouver dans ces livres un capitaine parfait en tout point, sage, valeureux, éloquent, prudent, hardi tour à tour, heureux aujourd'hui, malheureux demain, et toujours le même dans les divers succès. J'aimerais à voir un bon roi, uniquement occupé de la félicité de ses sujets, juste, clément, honoré, et trouvant dans l'amour de son peuple los jouissances d'un père au milieu de ses enfans: je ne me plaindrais point que ces récits un peu graves fussent entremêlés des passions de quelque jeune princesse, de quelque héros aimable, pourvu que ce qu'en dirait l'auteur, en attendrissant les âmes sensibles, n'offensât jamais les oreilles chastes. Alors j'estimerais vraiment les romans de chevalerie; je leur assignerais une place après l'épopée, la tragédie, la comédie. On peut être épique en prose: et je ne serais point l'ennemi d'un genre qui, tenant presque également à la poésie et à l'éloquence, nous procurerait un plaisir nouveau.

CHAPITRE XLVIII.

Suite de la conversation du chanoine et du curé.

Hélas! monsieur, répondit le curé, nos romans sont bien éloignés de ressembler à ce que vous dites; mais n'est-ce pas un peu la faute du public, qui les applaudit comme ils sont? Vous parliez tout à l'heure de la comédie: n'est-ce pas ce même public qui a tout-à-fait perdu notre théâtre espagnol? théâtre qui aurait pu nous élever au-dessus des autres nations. Rappelez-vous trois de nos pièces, l'*Isabelle*, la *Philis*, l'*Alexandra;* elles sont dans les règles de l'art; elles nous annonçaient l'aurore de la saine littérature et du bon goût des anciens. Comparez-les à celles d'à présent, où le vulgaire court avec tant de plaisir. Dans celles-ci point d'unité, point de suite, point de règles: nos auteurs ne se souviennent plus que la comédie doit être un miroir de la vie humaine, doit nous représenter les hommes tels qu'ils sont, nous peindre les mœurs, les usages, les ridicules, les vices, et corriger en amusant. Ils ne songent qu'à compliquer des intrigues entortillées, à presser, entasser sans choix événemens sur événemens, et souvent à nous présenter des situations peu décentes. Ils ne se font aucun scrupule de placer la première journée en Europe, la seconde en Asie, la troisième en Afrique; et, si la pièce avait quatre journées, l'Amérique ne leur échapperait pas. Ces messieurs se permettent fort bien, dans une action arrivée sous le règne de Charlemagne, d'amener sur le théâtre l'empereur Héraclius, et de lui faire prendre Jérusalem. Le parterre applaudit à la prise. Trois ou quatre pauvres spectateurs, amis de Godefroi de Bouillon, réclament en sa faveur; on ne les écoute point, et la pièce va aux nues. Les étrangers la lisent ensuite, et regardent les Espagnols comme des ignorans et des barbares. Tout le mal vient de ce que nos auteurs ont fini par regarder leur travail comme une affaire de commerce: la comédie qui leur rapporte le plus d'argent est la meilleure pour eux. Quelques-uns d'entre eux connaissent fort bien toutes les règles qu'ils violent; ils seraient en état de bien faire, la nature leur en avait donné le talent: mais ils préfèrent des succès aisés à une gloire durable, et sacrifient les suffrages de l'éternelle postérité aux applaudisse-

mens d'un jour. Je ne puis surtout le pardonner à un des plus beaux génies de notre Espagne, dont le nom justement célèbre est honoré de l'Europe entière, et qui, par une faiblesse coupable pour un public indigne de lui, néglige souvent d'être parfait *).

Je conclus donc, monsieur le chanoine, qu'il faudrait d'abord ramener peu à peu notre nation au bon goût, en bannissant du théâtre, en empêchant l'impression de toute comédie et de tout roman où l'histoire, la vérité, le bon sens, seraient blessés, en répendant le plus possible les ouvrages des anciens, et présentant sans cesse aux jeunes gens ces modèles admirables de génie et d'éloquence.

Les deux ecclésiastiques, tous deux également épris de l'amour des lettres, allaient continuer à discuter, lorsque le barbier les fit apercevoir qu'ils étaient arrivés au petit vallon où il était d'avis qu'on se reposât. Le chanoine voulut s'y arrêter: il leur offrit de bonne amitié les provisions qu'il portait avec lui; et ses domestiques., par son ordre, mirent le couvert sur l'herbe.

Sancho, voyant le curé et le barbier loin de la charrette, n'avait pas manqué de profiter de leur absence pour s'entretenir avec son maître. Monsieur, lui avait-il dit à demi-voix, pour l'acquit de ma conscience je dois vous instruire d'un fait qui vous expliquera peut-être de grandes choses; c'est que ces deux fantômes que vous voyez avec des masques sont le curé de notre paroisse et maître Nicolas le barbier. Cela doit vous faire comprendre qu'il y a du micmac dans votre enchantement: et, si vous me permettez de vous faire une petite question, j'espère vous prouver clair comme le jour que nous sommes tous deux les dupes de la malice des envieux. Parle, mon fils, répondit don Quichotte, parle avec toute liberté; méfie-toi cependant de ce qni paraît à tes yeux. Il est très possible et très vraisemblable que les enchanteurs aient pris la figure de maître Nicolas et de notre curé, afin de mieux nous tromper: ces métamorphoses ne leur coûtent guère; et tu sais bien que ce que l'on voit est toujours ce qu'il faut le moins croire. — Oh! monsieur, je ne

---

*) Cervantes a voulu parler de Lope de Véga, son contemporain. Cette critique, juste et polie, lui attira les plus violentes injures des adulateurs de Lope, et trouve encore aujourd'hui des contradícteurs en Espagne parmi ses auteurs les plus estimables.

suis qu'un sot, ou il y a quelque anguille sous roche: ma petite question va le démontrer; mais je n'ose pas vous la faire. — Ose tout dire, mon fils; je te répondrai avec franchise. — Monsieur, depuis votre prétendu enchantement, je voudrais savoir si vous avez senti le désir de sortir de votre cage. — Sans doute, je désire fort d'en sortir. Je ne t'entends pas, Sancho. — Je le vois bien ; écoutez - moi. Les chevaliers les plus errans possibles, lorsqu'ils ont bu de l'eau limpide des ruisseaux, sont quelquefois obligés d'aller passer un petit moment tout seuls, debout contre un arbre; je vous demande..... — Oh ! je t'entends, et je t'avoue, mon ami, qu'à l'instant même où je parle je désirerais vivement d'avoir cette liberté. — Justement, voilà le nœud! Ne m'avez vous pas dit cent fois que les enchantés ne mangeaient ni ne buvaient, ni ne dormaient, ni ne faisaient rien de ce que font les autres hommes? Or ce que vous venez de m'avouer prouve, comme un et un font deux, que vous n'êtes point enchanté.

Comme l'ecuyer parlait ainsi, la charrette arriva dans le vallon, où le curé, le chanoine et le barbier s'étaient déjà mis à table. Les bœufs furent dételés. Le bon Sancho vint prier le curé de vouloir bien faire sortir son maître de la cage, parce qu'il était absolument nécessaire qu'il prît un moment le grand air. Le curé ne s'y refusa point; mais il exigea que notre héros donnât sa parole de chevalier qu'il ne chercherait point à s'échapper. Je la donne, cria don Quichotte, et je suis surpris que vous la demandiez, messieurs les magiciens, puisque vous pouvez d'un seul mot attacher mes pieds à la terre.

Aussitôt il fut délivré: on lui délia les mains. La première chose que fit don Quichotte fut d'élever ses grands bras en allongeant son maigre corps. De là courant à Rossinante: Fleur des coursiers, lui dit-il en le frappant doucement sur la croupe, j'espère de la bonté du ciel qu'avant peu nous nous reverrons continuant ensemble notre noble exercice. Après ces mots prononcés d'une voix altière, il s'éloigne de quelques pas, et revient bientôt se mettre à dîner avec toute la compagnie.

CHAPITRE XLIX.

Savante conversation entre don Quichotte et le chanoine.

Notre héros, paisible et de sang-froid, parla pendant le repas sur divers sujets agréables avec autant de sens que d'esprit. Le chanoine, en l'écoutant, ne pouvait se lasser de le regarder; il ne comprenait point que cet homme qui annonçait tant de lumières, de jugement, d'éloquence, fût ce même fou qu'on était obligé d'enfermer dans une cage pour le ramener chez lui. Seigneur gentilhomme, dit-il, daignez me permettre, en faveur de l'estime et de l'intérêt que vous m'inspirez, de vous parler avec franchise. Comment se peut-il qu'avec tous les dons que vous avez reçus de la nature, les connaissances que l'étude vous a fait acquérir, et cet excellent esprit qui éclate dans vos discours, vous vous laissiez égarer par les chimères que vous avez lues, au point de vous croire enchanté? Vous savez aussi bien que moi que les histoires des Amadis, des Esplandian, de leurs compagnons, sont des recueils de mensonges donnés pour tels par leurs auteurs mêmes. Je conçois et ne blâme point que les récits des hauts faits d'armes exaltent votre tête vive, réveillent votre valeur, vous donnent cet enthousiasme, seul capable des grandes choses: mais pourquoi ne cherchez-vous pas dans l'histoire ces exemples, ces beaux modèles dont votre âme ardente a besoin? vous y trouveriez des héros dignes de votre admiration. Ne pensez-vous pas qu'un César, un Annibal, un Alexandre, un Cid, un Gonzalve de Cordoue, ne valent pas un peu mieux que les chimériques chevaliers errans? Allons! seigneur don Quichotte, revenez enfin à vous-même, faites usage de votre raison, et reprenez dans l'estime des hommes la place que vous devez y occuper. Je ne vous demande pour cela que de changer de lecture; et je vous réponds qu'avant peu vous serez le gentilhomme de la Manche le plus instruit, le plus aimable, le plus respecté pour ses mœurs, sa bravoure et sa vertu.

Don Quichotte écoutait le chanoine avec une grande attention. Lorsqu'il eut fini: Seigneur, répondit notre héros, il me semble que le but de votre discours serait de jeter quelque doute sur l'existence des chevaliers errans, ainsi que sur la vérité, l'utilité des livres de chevalerie, que vous paraissez regarder comme

frivoles, dangereux, capables de troubler l'esprit, la raison de certains lecteurs, et de les mener jusqu'au délire de s'imaginer qu'ils sont enchantés. Oui, seigneur, reprit le chanoine, charmé de voir don Quichotte résumer ce qu'il avait dit avec tant de calme et de suite. D'après cette opinion, reprit le chevalier, j'ai de justes raisons de conclure que ce n'est pas moi, mais vous qui êtes véritablement enchanté. Sans cela, monsieur, comment concevoir qu'un homme aussi instruit que vous le paraissez osât révoquer en doute ce que l'univers entier s'accorde à nous raconter d'un Amadis, d'un Fier-à-bras, d'un Charlemagne, d'un Juan de Merlo, d'un Bélianis, d'un Fernand de Guevara, et d'une foule d'autres héros dont les actions sont rapportées avec les plus petits détails? Les amours de Tristan et de la reine Yseult, de Geneviève et de Lancelot, dont la bonne vieille dame Quintagnone était la médiatrice, sont si connus, si avérés, que ma grand'mère me disait en voyant passer une vieille femme coiffée d'une manière antique: Mon petit-fils, regarde bien, voilà la dame Quintagnone. Ma grand'mère l'avait donc connue, ou du moins avait vu son portrait. Si votre incrédulité ne se rend point à de telles preuves, niez donc aussi qu'il y eut un Hector, un Achille, une guerre de Troie, un Artus roi d'Angleterre, un Pierre de Provence, une Magdelone. Cependant, lorsque vous irez au grand arsenal de Madrid, vous y verrez la cheville avec laquelle Pierre de Provence faisait mouvoir son cheval de bois. Cette cheville, un peu plus grosse qu'un fort timon de charrette, est auprès de la selle de Babiéça, ce fameux coursier du Cid: ce qui prouve, ce me semble, d'une manière incontestable, que le Cid et Pierre de Provence ont existé véritablement.

Je vous prouverais de même, par des monumens authentiques, que Roland, Renaud son cousin, Gonzalve de Cordoue, Tristan de Léonois, Pélage, les pairs de France, ne sont point du tout des êtres imaginaires; que leurs histoires sont certaines; et que, pour les révoquer en doute, il faut renoncer à toute logique, comme il faut renoncer au bon goût pour ne pas se plaire à cette lecture. Quoi de plus agréable, de plus amusant que les aventures qu'on y trouve! Ne seriez-vous pas charmé, monsieur, si, au moment que nous parlons, nous voyions paraître devant nous un immense lac rempli de couleuvres, de serpens, de toutes sortes de bêtes horribles, et que du milieu de ce lac une triste voix nous criât: Chevalier, dont la valeur ne redoute aucun péril,

précipite-toi dans ces noirs eaux, si tu veux jouir des grandes merveilles que renferment les châteaux des sept fées? Aussitôt je me recommande à ma dame, je m'élance au milieu du lac, j'arrive dans un lieu charmant, dans une campagne riante, où, sous des berceaux de verdure, je vois couler à mes pieds des ruisseaux d'un pur cristal: j'entends chanter sur ma tête mille et mille oiseaux divers: je m'avance au milieu des fleurs et des arbrisseaux odorans, à travers les fontaines de jaspe, les pavillons de marbre, les grottes de coquillages, et mille autres monumens des arts, où, en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses, l'on est enfin parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature. J'arrive, en admirant, jusqu'à un superbe château dont les murailles sont d'or, les créneaux de diamans, les portes de saphirs: vous jugez que je m'arrête pour considérer ce château; mais voici douze demoiselles qni viennent m'environner et m'introduire dans le palais. Là, ces demoiselles me déshabillent, me mettent nu comme la main, jettent sur moi des essences, me couvrent ensuite d'un voile de lin parfumé, d'un manteau bordé de rubis, et me conduisent dans une autre salle où l'on me sert un repas exquis. J'entends, pendant ce repas, une musique délicieuse, sans pouvoir deviner d'ou elle vient. La table disparaît: je vois arriver une dame beaucoup plus belle que toutes celles que j'ai vues, qui vient me raconter comment elle est enchantée dans ce beau château, et me révéler des secrets qu'il ne m'est pas permis de vous dire. Aussi je m'arrête là; et je me borne à vous confier que la fin de cette aventure me rend maître d'un grand empire, et me fournit les moyens d'exercer ma libéralité naturelle en donnant un petit État à mon fidèle écuyer.

Oui, messieurs, s'écria Sancho d'un air fier, c'est par-là que nous finirons, en dépit de tous les envieux; et une fois roi ou duc, je vis de mes rentes, j'afferme mes terres, et je ne fais plus que ce qui me plaît; et ne faisant plus que ce qui me plaît, je vis à ma fantaisie; et, vivant à ma fantaisie, je suis content; et, ètant content, jé n'ai plus rien à souhaiter; et n'ayant plus rien à souhaiter, tout est dit: jusqu'au revoir! comme se disent les aveugles. Voilà ma façon de penser.

Sancho boit un grand verre de vin en achevant ces paroles, et lance des regards terribles sur maître Nicolas et sur le curé. Mais tout à coup le son lugubre d'une trompette attire l'attention de don Quichotte, qui se lève précipitamment pour voir d'où peut venir ce triste bruit.

CHAPITRE L.

Grande et fâcheuse aventure.

Depuis long-temps la terre altérée demandait au ciel de la pluie: les habitans de la campagne faisaient des neuvaines et des processions pour obtenir la fin de la sécheresse. Une paroisse voisine revenait dans ce moment d'un ermitage où son curé l'avait conduite; la plupart des villageois étaient vêtus en pénitens blancs, et portaient sur un brancard la figure d'une vierge couverte d'habits de deuil. Don Quichotte, en voyant ces pénitens, cette vierge, cette grande troupe, s'imagina sur-le-champ que c'étaient des malandrins qui enlevaient une jeune princesse dont la délivrance lui était réservée. Aussitôt, et sans qu'on puisse l'arrêter, il court à Rossinante, prend son bouclier, son épée, monte sur son bon cheval, et se rapprochant de la compagnie: C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, que vous serez forcés d'avouer combien les chevaliers errans sont utiles dans le monde. Vous la voyez, cette infortunée, que des méchans entraînent captive! que deviendrait-elle, je vous le demande, si son bonheur ne m'eût conduit ici? A ces mots il pique des deux, prend le galop, court aux pénitens.

Le curé, le chanoine, maître Nicolas, Sancho lui-même, eurent beau crier: Arrêtez, seigneur don Quichotte, vous attaquez une procession, vous allez contre la foi catholique; prenez-y garde, monsieur, c'est la sainte Vierge, c'est Notre Dame! ne badinez pas, seigneur don Quichotte; notre héros n'écoutait rien. Il arrive près de l'image, et d'une voix de tonnerre: O vous, dit-il, qui, sans doute pour de coupables motifs, cachez vos figures sous ces linges blancs, arrêtez, et prêtez l'oreille. Les quatre pénitens qui portaient l'image s'arrêtèrent tout étonnés. Un des ecclésiastiques qui chantaient les litanies s'interrompit pour répondre au chevalier: Mon frére, nous sommes las, et la chaleur nous accable; dépêchez-vous de parler si vous avez quelque chose à nous dire, mais tâchez de finir en deux mots. Un seul suffira, réprit don Quichotte; rendez tout à l'heure la liberté à cette jeune et belle princesse, dont les larmes, les tristes habits prouvent assez que vous osez lui faire une indigne

violence. Sachez que je suis au monde pour empêcher, pour punir ces crimes; et je ne souffrirai point que vous avanciez un seul pas avant de voir libre cette prisonnière.

Un éclat de rire général fut la seule réponse qu'on fit à don Quichotte. Plus irrité pas ces ris, il s'avance l'epée à la main. Un de ceux qui portaient le brancard, laissant la charge à ses trois compagnons, vint, armée de sa grande fourche, se placer devant le héros. Don Quichotte coupe en deux la fourche. Le paysan, avec le morceau resté dans ses mains, frappe le chevalier sur l'épaule, et le coup fut si bien appliqué, que notre héros tomba de cheval. Le vainqueur allait redoubler, quand Sancho arrive hors d'haleine, lui crie d'épargner son maître, en ajoutant que c'était un pauvre chevalier enchanté, qui de sa vie n'avait fait mal à personne. Le paysan s'aperçut que don Quichotte ne remuait plus; et, croyant l'avoir tué, se mit à fuir de toutes ses forces. Le curé, le chanoine, les archers, accouraient. La procession ne douta point qu'on n'en voulût à son image; et les prêtres, les pénitens, s'arment de leurs disciplines, de leurs bâtons, de leurs chandeliers, pour repousser l'assaut qu'ils attendent. Heureusement le curé de don Quichotte connaissait le curé des pénitens. Ils se parlèrent, s'expliquèrent, et les deux armées en présence firent la paix avant le combat.

Pendant ce temps le triste Sancho embrassait le corps de son maître étendu par terre sans mouvement. O fleur de la chevalerie! s'écriait l'écuyer en pleurs; ô le plus vaillant des héros, tué par un coup de fourche! honneur de ton pays, gloire de la Manche et du monde entier, qui n'aura plus personne pour secourir les faibles! ô mon maître, mon bon maître, dont la générosité m'avait promis de payer mes services avec une île voisine de la mer! je te regretterai toute ma vie, toi que j'ai toujours vu l'ennemi des méchans, le protecteur des bons, fier avec les humbles, humble avec les fiers; en un mot, chevalier errant.

Cette dernière parole fit revenir don Quichotte; il rouvrit les yeux, et d'une voix faible: O ma chère Dulcinée, dit-il, celui qui languit loin de vous doit s'attendre à tous les malheurs. Aide-moi, Sancho, aide-moi à me remettre sur le char enchanté; la douleur que je sens à l'épaule ne me permettrait pas de remonter sur le vigoureux Rossinante. Oui, oui, monsieur, reprit Sancho, retournons à notre village; nous laisserons passer cette mauvaise veine, et puis nous recom-

mencerons plus heureusement. Le chanoine et le curé vinrent aider à Sancho, prirent congé de la procession, et firent rapporter don Quichotte dans la charrette.

On attela promptement les bœufs; on paya les archers, qui s'en retournèrent; le chanoine poursuivit sa route, après avoir fait promettre au curé de lui écrire des nouvelles de la guérison de don Quichotte. Celui-ci, couché sur du foin, demeura seul avec Sancho, le curé, maître Nicolas, et le patient Rossinante, qui, témoin indifférent de tout ce qui se passait, ne perdit jamais un instant son inaltérable tranquillité. Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de don Quichotte. C'était un dimanche: tous les paysans rassemblés sur la grande place environnèrent la charrette, reconnurent avec surprise leur compatriote, et l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avaient déjà couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la nièce se hâtèrent de sortir; et voyant don Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçans. La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle aperçut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si l'âne était en bonne santé. Oui, oui, répondit l'écuyer, l'âne se porte mieux que son maître. Dieu soit loué! reprit Thérèse. A présent dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. Me rapportes-tu une belle robe, de jolis souliers pour nos enfans? Voyons, voyons tout cela.— Patience, patience, ma femme! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte. — Ah! mon pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai regretté souvent depuis un siècle que tu m'as quittée! — C'est bon, Thérèse, c'est bon; je t'ai regrettée aussi: mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque île! — Gouverneuse! mon ami, je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon. — Diable! si c'est bon! je le crois; à la vérité c'est cher: avant d'être là, il faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chère amie, c'est une très agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures.

Pendant cette conversation, la gouvernante et la nièce avaient porté don Quichotte dans sa chambre, où elles l'avaient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, surtout de veiller avec attention

à ce qu'il ne s'en allât plus. Les pauvres filles promirent qu'elles sauraient bien l'en empêcher; mais cette promesse fut vaine; don Quichotte, à peine guéri, leur échappa de nouveau. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que l'auteur de cette histoire, malgré les peines, les soins qu'il s'est donnés pour être instruit de cette troisième sortie, n'a jamais pu venir à bout de s'en procurer les détails. On sait seulement dans la Manche, par une tradition populaire, que don Quichotte fut à Saragosse, où l'on célèbrait des joutes, et que là notre chevalier fit des actions dignes de lui. La fin de sa vie, sa mort, le lieu de sa sepulture, seraient absolument ignorés, sans un vieux médecin qui, dans les décombres d'un ermitage, découvrit une caisse pleine de parchemins écrits en lettres gothiques. Sur une lame de plomb qui recouvrait cette caisse il lut des vers castillans, presque effacés, en l'honneur de don Quichotte, de Rossinante, et du fidèle Sancho Pança. Ces noms fameux lui donnèrent l'espoir que les parchemins contenaient la suite des aventures du héros. Il consacra des années à déchiffrer ces vieux manuscrits. Il en vint à bout; et si le public accueille avec quelque indulgence cette première partie, je ne doute pas que le médecin ne se décide à faire imprimer la seconde, qui ne sera ni moins véritable ni peut-être moins intéressante.

OEUVRES
DE FLORIAN.

TOME SIXIÈME.

DON QUICHOTTE. PARTIE II.

IMPRIMERIE
DE FRÉDERIC VIEWEG ET FILS
A BRUNSWICK.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FLORIAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

DE CELLES DE MADRID, FLORENCE ETC.

TOME SIXIÈME.

NOUVELLE ÉDITION.

LEIPSIC,

CHEZ GÉRARD FLEISCHER.

1826.

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.

PRÉFACE.

Il est nécessaire de rappeler au lecteur que, lorsque la première partie de don Quichotte eut paru, un Aragonais, qui prit le nom d'Avellaneda, fit une suite de don Quichotte. Cet Ouvrage, sans aucune espèce de mérite, obtint pourtant quelque succès à cause des injures grossières que son auteur disait à Cervantes: celui-ci n'y répondit qu'en faisant lui-même la seconde partie de son don Quichotte. Mais, justement irrité contre le plagiaire, qui, en lui volant son sujet, osait l'insulter encore, Cervantes ne perdit pas une seule occasion, dans cette seconde partie, de repousser les injures qu'il avait reçues. J'ai abrégé dans ma traduction ces fréquentes sorties contre Avellaneda, qui nous est inconnu, et ne méritait guère l'honneur que lui fait Cervantes de parler de lui si souvent.

Il paraît que, malgré le succès tardif qu'obtint la première partie de don Quichotte, on blâma Cervantes d'y avoir mêlé trop d'épisodes, et d'avoir trop multiplié les coups de bâton que reçoit son héros. Quant au premier reproche, l'intérêt vif et touchant qu'inspirent Cardenio Dorothée, le Captif, m'ôte le courage d'être de l'avis des censeurs: mais j'avoue que don Quichotte est trop souvent et trop battu. Cervantes l'a senti lui-même. Dans sa seconde partie, il ménage bien plus son héros, et ne se permet point d'épisodes; car on ne peut donner ce nom aux noces de Gamache, qui sont liées au fonds du sujet, et dans lesquelles les amours de Basile et de Quitterie sont racontées si succinctement. Cervantes se glorifie, au commencement du trente-septième chapitre, de fournir sa longue carrière sans autres personnages que ses deux héros. Il est vrai que, par une suite de cette inattention que je lui ai déjà reprochée, et dont je trouve partout la preuve, après avoir dit qu'il s'est fait une loi de finir son ouvrage sans épisode, il commence à Barcelonne l'histoire d'une Anne Félix et d'un Grégorio, captifs à Alger. J'ai supprimé totalement cette histoire, parce qu'elle ne m'a point semblé digne des autres, et qu'après celle de Zoraide j'ai cru maladroit de

retourner a Alger pour y faire un voyage bien moins heureux que le premier.

J'ai supprimé de même dans le gouvernement de Sancho l'aventure de la jeune fille de D. Diégo de Llana, et le combat de don Quichotte avec le laquais Tozilos, qui m'ont paru au moins des longueurs.

En général, j'ai plus abrégé la seconde partie que la première. Cervantes y raconte moins, et fait parler davantage ses héros. Ces entretiens, traduits en entier, présenteraient sûrement des redites, toujours sauvées dans l'original par un comique de tournures et de mots, une grâce, une physionomie particulière, qui n'appartiennent qu'à la langue espagnole, peut-être au caractère, à l'esprit, au goût national. Malgré mes efforts, je n'ose me flatter d'en avoir donné une légère idée: mais plus je me défie de mon travail, plus je dois avertir mes lecteurs que cette seconde partie de don Quichotte est, à mes yeux, le chef-d'œuvre de Cervantes, et la preuve la plus étonnante de la fécondité de son génie.

Quelle que soit la faiblesse de ma traduction, on sera sûrement frappè du prodigieux mérite d'un homme qui, après avoir amusé, intéressé, touché, fait penser et rire à la fois, pendant une première partie, que l'on pourrait regarder à elle seule comme un beau roman, trouve le moyen, avec les mêmes personnages, le même sujet presque épuisé, de réveiller l'attention, l'intérêt, le rire, de créer de nouvelles scènes, de refaire, pour ainsi dire, d'une manière neuve, et peut-être supérieure, un ouvrage déjà excellent.

PROLOGUE

DE

MICHEL DE CERVANTES.

N'est-il pas vrai, lecteur, que tu comptes trouver dans ce prologue des personnalités, des injures contre l'auteur du second don Quichotte? Quoiqu'il m'ait assez maltraité pour faire excuser ma colère, je ne te donnerai pas ce plaisir. L'homme qui a cru m'outrager en me reprochant que j'étais *vieux* et *manchot* ne mérite guère que je lui réponde. Sans doute je suis vieux; c'est une maladie assez commune à ceux qui vivent long-temps; et je ne vois pas que la vieillesse et l'expérience soient des raisons pour écrire plus mal. Je sais aussi que j'ai perdu une main à la bataille de Lépante, et je ne crois point avoir trop payé de ce prix l'honneur de m'être trouvé à cette célèbre journée. Ma blessure m'est chère et m'honore. J'aime bien plus le souvenir qu'elle me laisse, que je ne regrette la main qu'elle me coûte. D'ailleurs quel rapport avec mon ouvrage peuvent avoir ma blessure et mes cheveux blancs?

Cet auteur m'accuse d'être envieux, et se croit obligé de me définir l'envie. Je pense bien qu'il sait ce que c'est; et je reconnais volontiers mon infériorité à cet égard. Il me reproche encore d'être l'ennemi d'un homme justement célèbre *), ecclésiastique vénérable, et familier du Saint-Office. Indépendamment de ces deux qualités, qui suffiraient pour lui attirer mon respect, je me plais à déclarer que j'honore ses vertus, que j'admire ses ouvrages, et que j'adore son génie.

Tu vois, lecteur, que je suis doux et modeste; mais il serait mal à moi d'aller affliger un malheureux qui, en m'attaquant, n'a pas osé se faire connaître, a déguisé son nom, sa patrie, et se cache comme un criminel de lèse-majesté. Si tu le découvres par hasard, dis-lui, je te prie,

*) Lope de Véga.

que je ne suis point du tout fâché, que je sais trop combien il est difficile de résister aux tentations du malin, et qu'une des plus fortes qu'il emploie, c'est de persuader a un pauvre homme qu'il peut faire un livre comme un autre, qu'il y gagnera de la réputation et de l'argent, deux choses qu'on aime beaucoup.

Parlons de la seconde partie du vrai don Quichotte que je présente aujourd'hui. Elle est de la même main que la première. Je t'y ferai suivre mon héros jusqu'à ce qu'il soit mort et enseveli. J'espère que, par ce moyen, personne ne s'avisera plus d'en faire une nouvelle suite; et en verité tout le monde y gagnera.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment se conduisent avec don Quichotte le curé et le barbier.

Cid Hamet Benengeli raconte, au commencement de cette seconde partie, que le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir don Quichotte, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées. Ils n'en visitaient pas moins sa nièce et sa gouvernante, leur recommandant toujours de veiller sur le malade, de ne lui donner que des alimens sains, nourrissans, propres à fortifier son estomac et sa tête. Les pauvres filles suivaient cet avis avec une scrupuleuse attention; elles commençaient même à se flatter, d'après la tranquillité de leur maître, qu'il avait repris sa raison. Cette nouvelle engagea ses deux amis à lui faire une visite, après s'être donné parole de ne point parler de chevalerie, et d'éloigner tout ce qui pouvait rouvrir une cicatrice si fraîche et si tendre.

Ils allèrent donc chez le bon voisin, qu'ils trouvèrent assis dans son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, la tête couverte d'un bonnet rouge, et si maigre, si décharné, qu'il ressemblait à une momie. Ils furent parfaitement reçus, demandèrent à don Quichotte des nouvelles de sa santé: celui-ci leur en rendit compte avec tout le sens possible; et la conversation s'étant engagée sur les affaires d'État, chacun à son tour gouverna l'Espagne, réforma les abus, établit des lois, détruisit et recréa tout d'une manière parfaite. Don Quichotte parla si bien, que ses deux amis ne doutèrent plus qu'il n'eût recouvré tout-à-fait sa raison. La gouvernante et la nièce, présentes à cet entretien, pouvaient à peine contenir leur joie: et le curé fut si satisfait, qu'il crut pouvoir essayer de toucher de loin à la chevalerie.

Il prétendit avoir reçu des nouvelles de Madrid, par lesquelles on lui apprenait que le Turc ar-

mait puissamment; on ajoutait, disait-il, que sa majesté, inquiète de ces préparatifs qui menaçaient toute la chrétienté, faisait mettre en état de défense les côtes de Naples et de Sicile. Sa majesté a raison, répondit froidement don Quichotte: mais peut-être ne pense-t-elle pas au moyen le plus sûr qu'elle ait pour repousser les infidèles. Si elle me consultait, je le lui indiquerais. Ah! t'y revoilà, pauvre don Quichotte! dit en lui-même le curé. Le barbier demanda quel était ce moyen. Il est fort simple, reprit notre héros après s'être fait prier quelque temps; le roi n'a qu'à faire publier un ordre à tous les chevaliers errans d'Espagne de se rassembler près de lui: quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, vous conviendrez qu'il y en aurait assez pour mettre le Turc à la raison; j'en connais même certain dont le bras seul suffirait. C'est fait de nous! cria la gouvernante; mon maître veut redevenir chevalier errant. Redevenir! répondit don Quichotte en la regardant fixement; je n'ai pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grâce à Dieu.

Vous me rappelez, dit alors le barbier, un petit conte que je veux vous faire. Dans la maison des fous, à Séville, était un jeune gradué que ses parens avaient fait enfermer pour cause de démence: ce graduè, au bout de quelques années de retraite, écrivit à l'archevêque que Dieu lui avait fait la grâce de lui rendre la raison; que ses parens, pour jouir de son bien, continuaient à le priver de sa liberté, et qu'il demandait justice. L'archevêque, frappé du bon sens qui régnait dans toute la lettre, envoya un de ses chapelains causer avec le jeune homme, s'assurer par lui-même de l'état de sa tête, avec l'ordre, s'il n'était pas fou, de le faire sortir sur-le-champ. Le chapelain, après une heure ou deux de conversation avec le gradué, le trouva si raisonnable, que, malgré ce que put lui dire le directeur de la maison, il ordonna que le jeune homme fût libre, et voulut même l'emmener avec lui voir l'archevêque. Le gradué, revètu des habits de son état, demanda au chapelain la permission d'aller prendre congé de ses anciens camarades; le chapelain y consentit et l'accompagna. Comme ils passaient ensemble devant les loges des fous, à qui notre jeune homme disait adieu, un de ces fous, couché tout nu sur une natte, se lève et demande avec de grands cris quel était celui qui s'en allait. C'est moi, mon frère, répondit le gradué; Dieu a pris pitié de mon mal, il l'a fait cesser; j'espère qu'il sera aussi bon pour vous. Garde-toi, répondit le fou, de sortir de cette maison, si tu veux épargner à Séville l'af-

freux châtiment que je lui prépare. Tu sais que je suis Jupiter, que je tiens dans ma main puissante la pluie, la foudre, la grêle: si tu pars, il ne pleuvra plus.. Le gradué, se retournant alors vers le chapelain: Ne vous effrayez pas, dit-il; il est vrai qu'il est Jupiter, et qu'il peut retenir la pluie; mais, comme je suis Neptune, j'inonderai le pays. Je n'en doute point, répondit le chapelain: mais je crois à propos, seigneur Neptune, de ne point fâcher le seigneur Jupiter; en conséquence, rentrez, s'il vous plaît, dans votre petite loge.

Monsieur le raseur, reprit don Quichotte, j'entends fort bien votre conte; mais je ne pense pas être Neptune, pour regretter du fond de mon âme ces temps heureux où la chevalerie protégeait la faiblesse et l'innocence, punissait l'orgueil et le vice: je ne pense pas être Neptune, pour voir avec douleur et mèpris que nos chevaliers d'à présent sont plus souvent revêtus de soie que couverts de la cuirasse; qu'ils mènent une vie oisive, efféminée, souvent coupable, au lieu de parcourir la terre comme les héros d'autrefois, toujours à cheval, dormant sur la dure, au sein des déserts, des montagnes, s'embarquant sur la mer orageuse dans une barque sans voile, sans rames, et bravant tous les périls pour chercher l'occasion de faire du bien. Si l'amour des vertus est folie, je conviens de bon cœur que je suis fou; car j'admire, j'adore Amadis, Palmerin, Tiran le Blanc, Lisvart de Grèce, Bélianis, le roi Sobrin, Renaud, Roger, parce qu'ils étaient les modèles du courage, de la sagesse, de la douceur, de la bonne foi, de toutes les qualités qui rendent les hommes aimables. Tous ces guerriers furent des chevaliers errans: et s'il est insensé de faire des vœux pour qu'il y en ait encore de pareils, qui puissent honorer et défendre l'Espagne, vous pouvez me laisser dans ma loge, selon l'avis du seigneur Jupiter.

Mon cher voisin, dit alors le curé, je serais de votre sentiment, sans un petit scrupule qui me tourmente: je suis forcé de vous avouer que j'ai quelquefois des doutes sur l'existence de ces héros que vous venez de nommer. Dans mes jours d'incrédulité je vais jusqu'à soupçonner que leurs histoires sont des mensonges inventés par des esprits creux qui n'avaient rien de mieux à faire: ces soupçons-là me désolent, mais ils reviennent malgré moi. Ah! mon Dieu! reprit don Quichotte, est-il possible que vous partagiez une erreur que j'ai déjà vue à beaucoup de gens! elle serait bientôt dissipée avec un peu d'étude et de réflexion. Depuis que j'ai approfondi cette matière,

je suis si persuadé de l'existence des chevaliers, qu'il me semble les avoir vus. Je suis sûr, par exemple, qu'Amadis était d'une haute taille, beau, bien fait, d'une physionomie ouverte, la barbe un peu noire, mais le teint fort blanc, les yeux doux et animés. Renaud ne lui ressemblait point; il avait le visage large, des couleurs très vives, le regard audacieux et malin. Pour Roland, c'était tout autre chose; ses épaules fortes, son teint basané, son air menaçant, n'annonçaient pas la politesse et la bonté de ce héros si malheureux en amour. Je vous peindrais de même les autres; et si on me les montrait, je les reconnaîtrais tous. Le géant Morgante était-il bien grand? demanda maître Nicolas. Quant aux géans, répondit don Quichotte, j'espère que vous ne doutez pas qu'il n'y en ait, puisque l'écriture sainte nous assure que Goliath avait sept coudées et demie de haut; ce qui fait une assez belle taille. De plus, vous savez qu'en Sicile on a trouvé des ossemens humains d'après lesquels il est démontré géométriquement que ceux à qui appartenaient ces os étaient plus grands que des tours. Malgré tout cela, s'il faut vous parler vrai, je n'ai jamais cru que Morgante fût aussi énorme qu'on le dit: et voici mes motifs que vous trouverez justes: ses historiens nous racontent qu'il couchait souvent dans les châteaux, dans les maisons où il se trouvait; puisqu'il pouvait tenir dans les appartemens, il n'était donc pas d'une grandeur démesurée.

Cette conversation, qui divertissait le curé, fut tout à coup interrompue par des cris qu'on entendit à la porte.

CHAPITRE II.

Visite de Sancho Pança.

Ces cris venaient de la gouvernante et de la nièce, qui, après avoir quitté l'entretien, voulaient empêcher Sancho de voir son maître. Sancho insistait pour entrer. Que demande ce fainéant? disaient les deux filles ensemble. Retournez chez vous, mon ami, sans venir débaucher notre maître, et le mener ensuite courir les champs. Gouvernante du diable, répondait Sancho, c'est bien lui qui m'a débauché, en me promettant une belle et bonne île,

dont je n'ai pas reçu le premier sou — Ah! ce sont des îles qu'il te faut: on t'en donnera, maudit gourmand; c'est pour toi que les îles sont faites! — Pour moi comme pour un autre; je la gouvernerais mieux que vous, quoique vous en ayez bien l'age. — Que veut dire cet impertinent? Va gouverner ta maison, imbécile; va labourer ton champ, paresseux, et laisse en paix les îles et nous.

Don Quichotte, qui était accouru au bruit avec le barbier, ordonna qu'on fît entrer Sancho. Ses deux voisins alors prirent congé de lui, et s'en allèrent, persuadés qu'il n'y avait point d'espoir de guérison Dès que le maître et l'écuyer se virent ensemble, ils s'enfermèrent; et don Quichotte dit à Sancho: Je suis affligé, mon ami, de t'avoir entendu dire tout à l'heure que c'était moi qui t'avais débauché; ce terme n'est pas convenable. Nous nous sommes mis en campagne ensemble, nous avons couru la même fortune: si l'on t'a berné une fois, je n'ai pas laissé, dans cent occasions, de recevoir aussi quelques désagrémens. Nous n'avons rien à nous envier, et nous devons surtout éviter de nous plaindre l'un de l'autre. Souviens-toi de cette leçon, et parlons à présent d'autre chose.

Que dit-on de moi dans le village? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de mes exploits? Approuve-t-on les efforts que j'ai faits pour ressusciter la chevalerie? Instruis-moi de tout, Sancho, avec la franchise d'un bon serviteur, et ne me traite point comme ces princes à qui, pour le malheur des peuples, on déguise la vérité.

Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai tout sans dorer la pilule; mais il faut que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien. — Je te le promets: parle librement. — Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou, et l'on ajoute que je ne le suis guère moins: les gentilshommes se moquent de ce que vous avez pris le *don*, et de ce que vous vous êtes fait chevalier avec vos deux arpens de terre. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent: C'est un fou assez agréable; d'autres: Il est courageux, mais toujours battu; enfin, monsieur, en totalité on nous accommode assez mal. — Tu ne m'étonnes point, Sancho; l'envie attaqua César, Alexandre, et même don Galaor: je ne puis me plaindre si c'est là tout. — Oui; mais c'est que ce n'est pas tout. — Que dit-on encore? Voyons. — Ah! monsieur, jusqu'à présent je ne vous

ai donné que des roses; mais si vous voulez savoir le reste, j'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemi Carrasco, qui n'est arrivé que d'hier, et qui m'a dit une chose bien singulière; c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de don Quichotte de la Manche. J'y suis aussi, moi, avec mon propre nom de Sancho Pança: l'on a eu soin d'y fourrer encore madame Dulcinée du Toboso. L'on y raconte des aventures, des conversations, qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font donner au diable pour deviner comment l'historien a pu les savoir. — Je vois d'ici, mon ami, que cet historien est quelque sage enchanteur: tu sais que ces gens-là n'ignorent rien. — Non, ce n'est pas un enchanteur: le bachelier Samson Carrasco prétend que c'est un Maure, dont je ne me rappelle pas bien le nom. Mais je vais vous chercher le bachelier. — Tu me feras plaisir, Sancho; je meurs d'impatience d'être instruit de ces détails.

Sancho sort aussitôt pour ramener avec lui le bachelier.

CHAPITRE III.

Entretien de don Quichotte, de Sancho et du bachelier.

Don Quichotte, en attendant Samson Carrasco, se promenait seul dans sa chambre en se disant: Comment se peut-il que mes actions soient déjà écrites et imprimées, tandis que mon épée fume encore du sang de ceux que j'ai vaincus? Est-ce un ami, est-ce un ennemi, qui s'est hâté si fort de publier mes exploits? Je tremble, non qu'il ait affaibli ma gloire, mais qu'il ait compromis celle de Dulcinée, en ne disant pas assez combien mon amour vif et pur, qui lui sacrifia tant de reines, tant de princesses, fut toujours contenu dans les bornes de la décence et du respect. Cette seule crainte m'occupe; le reste m'est indifférent.

L'arrivée de Carrasco interrompit ces réflexions. Ce bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit et persiffleur de son métier. En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui: Permettez,

seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains; que j'honore en votre personne le plus brave, le plus renommé des chevaliers errans passés et futurs. Grâces soient à jamais rendues au savant Cid Hamet Benengeli, qui s'est chargé du glorieux travail d'écrire l'histoire de votre vie, et, par bonheur pour l'Espagne, a trouvé un traducteur digne de l'ouvrage et du héros! Il est donc vrai, répondit don Quichotte, en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées? S'il est vrai, seigneur! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelonne, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse: il s'en fait dans ce moment une édition à Anvers; et j'ose vous présager que cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connaîtra partout le grand don Quichotte; on citera comme des modèles son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, sa patience extrême dans les disgrâces, et le désintéressement, la pureté de ses platoniques amours avec la belle Dulcinée. — Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur le bachelier, quelle est celle de mes actions qu'on paraît priser davantage. — L'on n'est pas d'accord sur ce point; les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent, que votre seigneurie prit pour des géans; les autres, celle des moulins à foulon. Il y en a qui aiment mieux ces deux terribles armées, devenues deux troupeaux de moutons; d'autres enfin font plus de cas des galériens délivrés de leurs chaînes.

Eh! parle-t-on des Yangois, interrompit alors Sancho, lorsque notre bon Rossinante nous attira? ..... — Oui, oui, sans doute; l'auteur n'a pas oublié un seul des coups de bâton que vous avez reçus dans tant de circonstances. Quelques personnes lui reprochent même d'y revenir trop souvent; mais le respect religieux qu'un historien doit à la vérité l'a forcé de ne rien omettre, de tout raconter en détail jusqu'à ces belles cabrioles que, vous fîtes dans la couverture. — C'était, pardieu! bien dans l'air que je les faisais: voilà déjà une faute de votre auteur. Au reste, il n'était pas nécessaire d'aller parler de cette aventure. Non, cela n'était point nécessaire, ajouta don Quichotte; il est de petits accessoires peu importans, et qui ne tiennent point au fond de l'action. Ah! ceux-là, reprit Sancho, ne laissaient pas de me tenir de près; mais c'est égal. Je suis donc, monsieur Carrasco, un des principaux personnages de cette histoire-là? — Vous êtes le second, monsieur Sancho; et beaucoup de gens préfèrent de vous entendre parler aux récits les plus in-

téressans de l'ouvrage. — Je le crois; ces gens ont bon goût; et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la manière dont il me fait parler; car, s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous réponds que cela ne se serait pas passé sans bruit. Je suis un vieux chrétien, moi, et je ne badine pas avec les auteurs maures: je leur conseille de marcher droit.

D'après ce que vous dites, ajouta don Quichotte, je n'ai pas une grande idée de mon historien: je gagerais que c'est quelque babillard, sans talent, sans aucun esprit, qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Les enfans, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, ont tous un égal plaisir à lire l'histoire de don Quichotte; on se la prête, on se la vole, on se l'arrache; elle est sur toutes les toilettes, dans toutes les antichambres. Enfin elle est si bien connue de toutes les classes de la société, qu'on ne peut voir passer un cheval maigre sans dire aussitôt, Voilà Rossinante! Il est vrai, malgré ce succès, qu'on a quelques reproches à faire à l'auteur, comme le trop grand nombre d'épisodes, comme d'avoir oublié de nous dire la manière dont fut volé l'âne de Sancho, ce qu'il fit des cent écus d'or trouvés dans la valise de Cardenio, et quelques autres inadvertances. S'il ne tient qu'à cela, interrompit l'écuyer, je vous satisferai sur ces points; mais cela sera quand j'aurai diné, parce que je meurs de faim.

Don Quichotte, après avoir invité Carrasco à ne le pas quitter de la journée, fit ajouter deux pigeons à l'ordinaire. On servit: après le diner, Sancho donna au bachelier les explications qu'il souhaitait.

CHAPITRE IV.

Suite de la conversation.

Puisqu'il faut vous conter, dit-il, comment on me vola mon âne, vous saurez qu'après l'aventure des galériens nous arrivâmes la nuit dans la Sierra-Moréna, au milieu d'un petit bois, où nous résolûmes d'attendre le jour sans descendre de nos montures. Nous étions un peu fatigués de nos batailles; mon maître s'endormit, appuyé sur sa lance; j'en fis autant sur mon pauvre âne

Ce coquin de Ginès de Passamont, que nous avions délivré des galères, passa par-là pendant mon sommeil: le drôle coupa quatre pieux égaux, sur lesquels il eleva doucement le bât qui me servait de lit. Quand il m'eut ainsi suspendu en l'air, il tira par-dessous mon âne. Je ne m'éveillai que le matin; et, comme j'étendais les bras, un des pieux venant à manquer, je tombai par terre, cherchant des yeux et des mains mon fidèle et bon camarade. Quand je m'aperçus qu'on me l'avait pris, je le pleurai tendrement. Si votre auteur ne l'a pas dit, il a tort. Heureusement, quelques jours après je retrouvai le voleur, et je rentrai en possession de ce que j'aime le mieux au monde.

C'est fort bien, répondit Carrasco; mais qu'avez-vous fait des cent écus d'or? — Ce que j'en ai fait? Pardieu! j'en ai acheté des cotillons à ma femme et des souliers à mes enfans. Sans cela vraimentThérèse m'aurait joliment reçu: pensez-vous qu'elle m'eût pardonné mon escapade, si le ménage n'en avait tiré un peu de profit? Soyons justes, monsieur le bachelier: quand vous ne mettriez qu'à trois maravédis pièce chaque coup de bâton que j'ai reçu à la suite du seigneur don Quichotte, les cent écus ne suffiraient pas pour la quittance. Ainsi, point de chicane, s'il vous plaît, sur l'emploi des cent écus: ils sont bien gagnés, je vous en réponds. Vous êtes satisfait à présent sur les deux points qui vous embarrassaient; si l'on a autre chose à me demander, me voici prêt à répondre à tout questionneur, au roi lui-même en personne.

J'aurai soin, dit Carrasco, de faire parvenir à l'auteur les explications que vous me donnez, et je ne doute point qu'il ne les mette dans sa seconde partie. On promet donc, reprit don Quichotte, une seconde partie? Seigneur, répondit le bachelier, quoique vous sachiez aussi bien que moi que les secondes parties valent rarement les premières, le public la demande: l'auteur s'en occupe; mais il cherche des matériaux qu'il n'espère guère trouver. Je gage, interrompit l'écuyer, que cet imbécile de Maure s'imagine que nous allons rester ici les bras croisés. Ah! vraiment, il nous connaît bien! Avant peu, s'il plaît au Seigneur, nous lui donnerons de l'occupation; et, si mon maître suivait mes avis, déjà nous serions en campagne.

Comme Sancho prononçait ces paroles, Rossinante hennit dans son écurie. Don Quichotte en tressaillit; et, ne doutant point que ce hennissement ne fût un heureux présage, il résolut de partir avant trois jours. Le ma-

lin bachelier, qu'il instruisit de son dessein, l'approuva fort, lui conseilla de s'en aller à Saragosse, où devaient se célébrer des joutes pour la fête de Saint-George. Là, lui dit-il, votre courage triomphera sûrement de tous les chevaliers aragonais, qui sont, comme vous le savez, les meilleurs chevaliers de la terre: la seule grâce que je vous demande, c'est de ne pas vous exposer autant que vous avez coutume de le faire. Songez que votre vie n'est point à vous, qu'elle appartient aux malheureux, aux opprimés, dont vous êtes l'appui: modérez votre valeur trop bouillante: je vous en conjure, seigneur don Quichotte, au nom de l'humanité.

Ce que vous dites là est excellent, ajouta Sancho: mon maître n'est point raisonnable sur cet article; il vous attaque cent hommes armés, comme moi j'attaquerais à table une demi-douzaine de poulardes. Mort de ma vie! il faut de la prudence, et regarder où l'on met le pied; ce n'est pas le tout de savoir avancer, il faut encore savoir reculer quelquefois. Par exemple, moi qui vous parle, j'entends à merveille cette seconde partie de l'art de la guerre; aussi, dans la campagne que nous allons faire, je mets la condition expresse qu'aucune bataille ne me regardera jamais. J'aurai grand soin de mon maître, de l'habiller, de le peigner, de préparer les provisions, de lui donner de bons conseils; mais dès qu'il s'agira de combats, tout est fini, je n'y suis pour rien: chacun son affaire, voyez-vous, et tout ira par merveille. Ensuite, quand monseigneur don Quichotte voudra me récompenser de mes nombreux et bons services, il pourra me donner, sinon une île, puisqu'il paraît que c'est une denrée assez rare, au moins un petit gouvernement, ou rien du tout, si cela l'arrange mieux; car je n'ai pas grande ambition: j'ai fort bien vécu Sancho, je mourrai fort bien Sancho, et j'aurai peut-être beaucoup gagné de n'avoir pas été autre chose.

Vous parlez comme un vrai sage, répondit le bachelier, et votre philosophie me fait penser que vous seriez très propre à gouverner un royaume. Oh! de ce côté-là, reprit Sancho, il y a long-temps que je me suis tâté le pouls; et, à vous dire le vrai, je crois qu'on serait content. Mais laissons le tout à la providence, et à la bonté de mon maître.

Don Quichotte fit un sourire d'approbation; ensuite il pria Carrasco de vouloir bien lui composer un petit acrostiche sur le nom de Dulcinée du Toboso pour prendre congé d'elle à son départ. Le bachelier lui représenta que, ce nom étant un peu

long, un madrigal serait plus facile et peut-être plus agréable. Don Quichotte insista pour l'acrostiche, et Carrasco promit de s'en occuper. Le départ fut fixé à peu de jours de là, le secret recommandé sur toutes choses, et nos trois amis se séparèrent.

CHAPITRE V.

Dispute de Sancho avec sa femme.

Sancho, de retour chez lui, était si gai, si satisfait, que sa femme lui demanda d'où lui venait tant de joie. Ah! ah! répondit-il, Thérèse, je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — Je ne vous entends point, mon homme. — Et moi, je m'entends, ma femme; je suis joyeux de m'en retourner avec monseigneur don Quichotte, et d'avoir l'espoir de trouver une nouvelle centaine d'écus d'or; mais je serais encore plus content si le bon Dieu nous avait donné assez de bien pour nous passer de cette recherche, et m'épargner la douleur de quitter une épouse aussi aimable que vous. J'ai donc grande raison de dire que je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — En vérité, mon ami, depuis que vous êtes entré dans la chevalerie errante, vous avez des façons de parler auxquelles on n'entend goutte. — C'est là précisément le mérite du beau langage. Au surplus, ma chère femme, redoublez de soins pour notre âne, augmentez-lui ses rations, visitez et rajustez son bât; en un mot, que mon équipage se trouve prêt dans trois jours. Ce n'est pas à des noces que je compte aller; c'est à la bataille, madame, à la rencontre des géans, des andriagues, des monstres, qui sifflent, crient, rugissent d'une manière épouvantable; et tout cela ne serait que des roses, si parmi eux ne se rencontraient point des Yangois ou des Maures enchantés. Comprenez-vous ce que je dis! — A merveille, mon homme, et je tremble déjà des périls que vous allez courir. — Madame, ce n'est que par des périls qu'on peut arriver à la gloire et à des gouvernemens. — Nous avons besoin, mon ami, que vous y arriviez avant peu; car votre petit Sancho a quinze ans: il est temps qu'il aille à l'école, surtout d'après les projets de son oncle l'ecclésiastique, qui veut le faire d'église. Votre petite

Sanchette est en âge d'être établie: elle me donne déjà du fil à retordre; et je la crois au moins aussi pressée d'avoir un mari que vous un gouvernement. — Patience! patience! Sanchette sera mariée, mais il faut pour cela que je trouve un gendre digne de moi. — Oh! mon ami, je vous en prie, que ce soit avec son égal; c'est le plus sûr et le meilleur. Si vous allez rendre votre fille une grande dame, lui changer ses souliers contre des pantoufles, et son casaquin contre un habit de cour, vous verrez qu'elle fera ou dira quelque sottise qui vous donnera du chagrin. C'est vous qui êtes une sotte, ma femme; vous ne connaissez point le monde: apprenez que lorsqu'on est riche on ne fait ni on ne dit de sottise. Deux ou trois ans vous suffisent pour prendre l'air et le ton de la grandeur; et puis, quand ma fille ne les prendrait pas, pourvu qu'elle soit madame, je m'en moque, entendez-vous. — Moi, je ne m'en moque point; je ne veux pas qu'un grand dindon de comte ou de marquis à qui vous baillerez Sanchette puisse l'appeler paÿsanne, et lui reprocher son cotillon de serge. Non, jarnidieu! mon mari, ce n'est pas pour cela que j'élevai ma fille: chargez-vous de la dot, je me charge de l'établir. J'ai déjà un mari dans ma manche: Lope Tocho, le fils de notre voisin Jean Tocho, fait les yeux doux à la petite. C'est un bon garçon, grand et fort; c'est lui qui l'aura, par ma foi! L'un vaut l'autre: ils s'aimeront; nous vivrons ensemble, pères, mères, fille, gendre, les petits enfans qui viendront. Dieu nous bénira: nous travaillerons, nous rirons; et tout cela vaut mieux que vos titres et vos grandeurs.

Ici Sancho frappa du pied en élevant les yeux au ciel. O femme de Barrabbas, s'écria-t-il, imbécile, bête brute, qui ne sais pas ce que c'est d'avoir un peu d'élévation dans l'esprit! pourquoi ne veux-tu pas donner Sanchette à quelqu'un dont les enfans seront appelés votre seigneurie? Te sera-t-il donc si dur de t'entendre nommer dona Thérèse Pança; de te voir assise à l'église sur de bons coussins de velours, en regardant dessous toi les filles des gentilshommes? Allons, madame, plus de réflexions; ma fille sera comtesse. — Non, monsieur, elle ne le sera point, et c'est moi qui te le dis, moi que mon parrain baptisa Thérèse, dont le père s'appelait Cascayo, qui ai vécu Thérèse Cascayo, et qui mourrai Thérèse Cascayo, sans souffrir que l'on allonge mon nom. Il serait alors trop lourd à porter. Va, va, je connais le proverbe: les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux.

Crois-tu que je me soucie d'entendre dire derrière moi: Tiens, vois-tu cette gouverneuse? hier elle était dans la crotte, aujourd'hui elle nous éclabousse. Non, par ma foi, cela ne sera pas tant que j'aurai mes cinq ou six sens. Vous êtes le maître d'aller vous faire prince, duc, seigneur, ce qu'il vous plaira; moi, je reste à la maison avec ma fille Sanchette. Une honnête femme a toujours la jambe cassée; les jours de travail sont ses jours de fêtes: elle se promène en filant. Allez, allez, mon mari, avec votre monsieur don Quichotte, qui s'appelle *don* on ne sait trop pourquoi. Quand vous aurez un gouvernement, je vous enverrai votre fils pour que vous lui appreniez à gouverner, parce qu'il est juste que les garçons prennent l'état de leur père; mais d'ici là ne me rompez plus la tête, et laissez-nous en repos Sanchette et moi, à la garde du bon Dieu, qui aura bien soin de nous.

A la bonne heure! répondit Sancho, voilà un arrangement raisonnable. Tu m'enverras mon fils pour que je l'élève selon son rang; et moi je t'enverrai de l'argent pour que tu établisses Sanchette. Vois si cela te convient. C'est parler, reprit Thérèse; et je ne vais pas à l'encontre que tu m'envoies beaucoup d'argent. La paix fut alors retablie dans le ménage, et les deux époux s'embrassèrent.

CHAPITRE VI.

Entretien particulier de don Quichotte et de son ecuyer.

Sancho ne tarda pas à retourner chez don Quichotte, et lui demanda un entretien secret, afin de prendre avec lui certaines précautions prudentes. La gouvernante, voyant qu'ils se renfermaient tous deux, ne douta point que ce ne fût pour méditer une troisième sortie. Dans le désespoir que lui causait cette idée, elle résolut d'aller implorer le secours du bachelier Samson Carrasco, pour qu'il détournât don Quichotte de son funeste dessein. Elle prit aussitôt sa mante, courut chez le bachelier, qu'elle trouva se promenant dans la cour de sa maison. Tout est perdu! s'écria-t-elle, en se jetant en pleurs à ses genoux: c'en est fait, seigneur Carrasco, mon maître s'en va, mon maître s'en va! Que dites-vous donc, madame la gouvernante? reprit le bachelier effrayé; com-

ment! votre maître se meurt! — Autant vaut, mon cher monsieur; il veut encore aller chercher les aventures; ce sera la troisième fois: à la première ils me l'ont ramené moulu de coups de bâton, couché de travers sur un âne; à la seconde, dans une cage, et si pâle, si faible, si maigre, qu'il m'en a couté plus de six cents jaunes d'œufs pour le rétablir un peu; mes poules sont encore vivantes, et peuvent dire si je ments. Jugez, monsieur le bachelier, jugez dans quel état on me le rendra cette fois-ci. — Ne pleurez pas, madame, ne pleurez pas; nous y trouverons peut-être du remède. Retournez chez vous, préparez-moi à déjeûner; je vous suis dans un instant, et vous verrez ce que je sais faire. Sur toutes choses, d'ici au moment ou j'arriverai, dites l'oraison de sainte Appolline. — Mais, monsieur, sainte Apolline ne guérit que les maux de dents; c'est à la cervelle que mon maître a mal. — Faites ce que je vous conseille, et ne croyez pas en savoir plus qu'un bachelier de Salamanque. La triste gouvernante ne répliqua point, et s'en retourna.

Pendant ce temps don Quichotte et Sancho causaient ensemble. Vous saurez, monsieur, commença l'écuyer, que j'ai déjà fait part à ma femme de mon projet de suivre encore votre seigneurie. — Eh bien, ami, qu'en dit Thérèse? — Ah! ah! Thérèse dit bien des choses; elle prétend qu'il faut regarder ou l'on met le doigt, que les écrits parlent quand l'homme se tait, que promettre et tenir sont deux, qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Elle est bavarde, Thérèse, mais moi, je soutiens qu'il faut pourtant l'écouter. — Sans doute je suis de cet avis; mais parle plus clairement, n'entortille pas ce que tu veux dire. — Moi, je ne dis rien; c'est ma femme qui m'assourdit les oreilles, en me criant que nous sommes tous mortels, qu'aujourd'hui l'on est debout, demain enterré; que l'agneau y passe comme le mouton; que cette camarde si laide, qu'on appelle la mort, arrive sans être attendue; qu'elle ne respecte rien, ni les sceptres, ni les mitres: que sais-je, moi? Thérèse répète ce qu'elle entend prêcher en chaire. — Tout cela est d'une grande vérité; mais je ne vois pas à quoi cela revient. — J'étais comme vous, monsieur, je ne le voyais pas non plus; à la fin je crois l'avoir trouvé. Thérèse voudrait qu'au lieu des récompenses que votre seigneurie me promet, et qui viendront ou ne viendront pas, vous me donnassiez, pendant le temps que je serai à votre service, ce qu'elle appelle une espèce de gage, comme qui dirait *tant par mois;* que

ce soit peu, que ce soit beaucoup, c'est égal, parce que la poule pond sur un œuf; plusieurs *peu* font un *beaucoup*; et puis suffit de gagner quelque chose pour être sûr de ne pas perdre. Cela n'empêchera point que, si vous trouvez l'occasion de me glisser une île dans la main, je ne l'accepte, comme de raison, et je la rabattrai de mes gages; nous serons toujours à même de faire ce petit compte, et Thérèse sera contente.

Je commence, reprit don Quichotte, à vous comprendre, ami Sancho; et je ne demanderais pas mieux que de remplir les intentions de votre femme, si j'avais trouvé dans une seule histoire de chevalier errant un exemple d'un écuyer à *tant* par mois. Je les ai toutes lues avec grand soin; je n'y ai vu que des écuyers servant leurs maîtres pour le plaisir de les servir, et attendant sans se plaindre que leur bonté les récompensât: pour rien au monde je ne voudrais déroger à cette antique coutume. Si cet espoir vous suffit, partons ensemble, j'en serai charmé: s'il ne vous suffit pas, Sancho, restez dans votre maison; nous n'en serons pas moins bons amis: et ne craignez pas pour cela que je manque d'écuyers; le colombier fourni de grains attire bientôt les pigeons; bonne espérance vaut mieux que médiocre possession; et l'on laisse aller le fretin pour courir après les carpes. Je ne vous dis ceci, mon enfant, que pour vous prouver que, dans un besoin, je saurais aussi dire des proverbes.

Sancho, tout triste et tout pensif, écoutait en se grattant la tête. Il avait cru d'abord que son maître frémirait à la seule idée de le perdre; la tranquillité de don Quichotte dérangeait tous ses calculs. Le bachelier Carrasco, suivi de la gouvernante, arriva dans ce moment. Il court embrasser don Quichotte; et d'une voix élevée: O fleur de la chevalerie, dit-il, lumière brillante des enfans de Mars, honneur et gloire de la nation espagnole! puisse le Dieu tout-puissant qui veille sur les héros confondre les envieux qui tenteraient de mettre des obstacles à ta troisième campagne! puissent leurs projets coupables retourner à leur confusion! Regardant alors la gouvernante stupéfaite de ce début: Ce n'est pas la peine, lui dit-il, que vous récitiez davantage l'oraison de sainte Apolline; je reconnais que le destin, plus fort que nous, ma chère dame, veut que le grand don Quichotte consacre de nouveau son bras invincible à la défense des opprimés. Si j'apportais le moindre retard à cette mission sublime, ma conscience en serait chargée. Courage donc, brave et beau don Quichotte! rentrez dès demain, dès aujourd'-

lui même, dans cette route de l'honneur; et si quelque chose vous manque, si votre écuyer ne peut vous suivre, me voici prêt à le suppléer.

Don Quichotte se retournant alors vers Sancho: Eh bien! dit-il, penses-tu que je manquerai d'écuyers? Tu l'entends, ami; le voilà ce fameux bachelier Carrasco, ce favori des muses de Salamanque, cet aigle de nos écoles, le voilà qui veut s'exposer aux intempéries de l'air, à la faim, à la soif, à tous les périls, pour suivre, comme simple écuyer, les traces d'un chevalier errant! A Dieu ne plaise que j'enlève aux lettres celui qui doit faire leur gloire, et que je prive les sciences de leur plus digne soutien! Non, non, Seigneur Carrasco, demeurez dans votre patrie pour l'illustrer, pour l'éclairer; je serai content du premier écuyer qui voudra me suivre lorsque Sancho m'aura quitté. Jamais je ne vous quitterai, reprit Sancho en fondant en larmes; si vous avez la bonté de vouloir toujours de moi, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous. Je ne suis pas de ceux dont on dit: Quand le pain est mangé, bon soir la compagnie. Tout le monde sait dans notre village que les Pança ne sont point des ingrats. Quand je vous ai parlé de gages, c'était pour plaire à ma femme, qui, lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, fait le diable à la maison. Mais voilà qui est fini, je serai le maître une fois. Elle aura beau crier, je crierai plus fort, et je lui montrerai qu'elle est ma femme. Tout est dit, monsieur, je ne demande rien, je me contente de ce testament dont vous m'avez déjà parlé: arrangez seulement la chose de manière qu'on ne puisse revenir la dessus, et mettons-nous en chemin; je vous servirai tout aussi bien que monsieur le bachelier, qui vient là s'offrir on ne sait pourquoi.

Notre chevalier tendit la main à Sancho, qui la baisa. La réconciliation étant faite, il fut décidé que don Quichotte partirait avant trois jours. Carrasco lui promit un casque qu'un de ses amis possédait. La gouvernante et la nièce eurent beau dire des injures à ce maudit bachelier, s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, don Quichotte et Sancho firent tous leurs préparatifs. Le surlendemain vers la fin du jour ils montèrent, l'un sur Rossinante, l'autre sur son âne fidèle, et prirent ensemble la route du village du Toboso. Le bachelier les accompagna quelque temps: lorsque la nuit fut venue, il embrassa notre héros, le pria de lui donner de ses nouvelles, et s'en revint plein de joie annoncer au curé et au barbier que don Quichotte était parti.

CHAPITRE VII.

Don Quichotte va voir Dulcinée.

Que le grand Alla soit béni! s'écrie notre historien arabe au commencement de ce chapitre. Que le grand Alla soit béni! répète-t-il avec transport, don Quichotte et Sancho sont en campagne: l'un et l'autre vont de nouveau nous surprendre et nous divertir. Oublions tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont dit; écoutons et regardons: l'action commence sur le chemin du Toboso, comme jadis elle commença dans la plaine de Montiel.

A peine le bachelier venait de quitter nos héros, que Rossinante se mit à hennir et l'âne à lui répondre dans sa langue. Don Quichotte regarda cet hennissement comme un bon augure; Sancho, qui remarqua sans le dire que la voix de l'âne était plus forte et plus sonore que celle du cheval, en conclut que sa fortune particulière l'emporterait sur celle de son maître; ce qui n'était pas plus mal raisonné que ne raisonnent beaucoup de savans en astrologie judiciaire. Ami, lui dit don Quichotte, je crains qu'au milieu de la nuit profonde qui bientôt va couvrir la terre, nous ne puissions apercevoir le Toboso, où j'ai résolu de m'arrêter pour voir la belle Dulcinée, lui demander sa bénédiction, et reprendre à ses genoux une force, une valeur nouvelle. Monsieur, répondit Sancho, ce sera sûrement bien fait; mais vous aurez de la peine à recevoir la bénédiction de madame Dulcinée, à moins qu'elle ne vous la jette par-dessus les murailles de la basse-cour où je la trouvai quand je lui portai votre lettre. — Est-il possible, Sancho, que tu veuilles toujours appeler *basse-cour* la galerie ou le portique du riche palais habité par la princesse que j'adore! — Je vous répète qu'elle était dans une basse-cour, et que je ne connais point de manière d'appeler ce lieu autrement. — Eh bien! c'est là que je veux aller. Pourvu que j'y voie Dulcinée, pourvu qu'un seul rayon de ce soleil vienne échauffer mon courage, éclairer mon âme, vivifier mon tendre cœur, que m'importe tout le reste? — Ma foi! quand je vis ce soleil il n'était pas plus brillant qu'il ne faut: j'avoue qu'il pouvait être obscurci par la poussière du blé que criblait sa seigneurie. — Te revoilà de nouveau dans tes premières erreurs! tu ne réfléchis pas qu'il est impossible que Dulcinée travaille à d'autres ouvrages qu'à ceux que

tu as vus dans nos poëtes occuper les loisirs des nymphes. Quelque enchanteur envieux t'aura montré du blé et un crible à la place de la navette d'or qu'elle tenait dans ses doigts délicats. Tu vas sans cesse répétant que Dulcinée criblait du blé; et ton opiniâtre sottise sera peut-être cause que dans mon histoire on aura parlé de ces vils détails. Juge de l'effet qu'ils doivent produire! juge du parti qu'en sauront tirer les ennemis de cette belle! O envie! affreuse envie! ver méprisable et rongeur des vertus les plus éclatantes! les autres vices du moins peuvent quelquefois valoir une espèce de plaisir; la seule envie se nourrit toujours du poison qu'elle prépare aux autres. — Vous avez bien raison, monsieur; et, quand j'y pense, j'ai peur aussi que dans cet ouvrage-là ma réputation ne coure des risques. Cependant je n'ai jamais dit de mal de messieurs les enchanteurs, et je suis trop pauvre pour exciter l'envie. D'ailleurs qu'a-t-on à me reprocher? Quoique j'aime à rire, je suis bon homme, bon catholique, vieux chrétien, et mortel ennemi des Juifs: que faut-il de plus pour être à l'abri des mauvais propos des historiens? Au surplus, qu'ils disent ce qu'ils voudront; nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds, et je me moque d'eux et de leurs livres. Ah! oui, ma foi! ils ont bien trouvé leur homme, s'ils comptent avec leur plume me faire mourir de chagrin! — Tu t'en inquiètes cependant, et tu me rappelles une certaine dame qui, ayant appris qu'un poëte célèbre venait de faire une satire dans laquelle il déchirait toutes les dames de la cour, se trouva fort offensée d'être la seule dont il ne parlait pas. Elle s'en plaignit avec amertume; et le poëte complaisant ajouta pour elle un petit article, qui, à la vérité, lui ôtait l'honneur, mais plaisait à sa vanité. Nous ressemblons tous à cette dame, mon pauvre Sancho, nous sommes tous plus ou moins esclaves de ce malheureux désir de la renommée, qui, comme tu sais, engagea César à passer le Rubicon, et fit brûler le temple d'Éphèse par l'extravagant Érostrate.

En causant ainsi nos deux voyageurs approchaient du Toboso. Minuit sonnait lorsqu'ils entrèrent dans cette cité célèbre où tous les habitans étaient ensevelis dans un paisible sommeil. Le profond silence qui régnait dans les rues, et que les ténèbres rendaient effrayant, était souvent interrompu par des chiens qui aboyaient, des ânes qu'on entendait braire, des porcs de mauvaise humeur qui grognaient au fond des étables, et quelques chats amoureux miaulant sur le haut des maisons. Le courage de San-

cho commençait à chanceler, et notre héros lui-même regardait ces différens cris comme de tristes présages. Mon fils, dit-il à son écuyer, hâte-toi de me conduire au palais de Dulcinée. Sancho, plus embarrassé qu'il n'osait le dire, parce que de sa vie il n'avait été dans la maison de cette illustre dame, ne savait trop quel chemin prendre. Monsieur, répondit-il avec lenteur, ce n'est pas à l'heure qu'il est que l'on va faire des visites: la porte du palais sera fermée; et si nous faisons du bruit, nous mettrons la ville en rumeur. Allons plutôt au cabaret; on entre là quand on veut sans jamais déranger personne. — Non, non; conduis-moi vers le palais, que je crois être ce grand bâtiment qui s'élève au-dessus des autres. — Ma foi, puisque vous le voyez, vous me ferez plaisir de m'y mener moi-même; car le diable m'emporte si je vois rien! Don Quichotte avança quelques pas, et alla donner contre le clocher. C'est l'église, reprit Sancho; tout ceci ne dit rien de bon, nous sommes dans le cimetiére: allons-nous-en, croyez-moi. Je me souviens à présent que le palais de madame Dulcinée est au fond d'un petit cul-de-sac. — Cela n'est pas possible, ami; jamais dans un cul-de-sac on n'a bâti de maison royale. — Monsieur, chaque pays a ses coutumes; et c'est peut-être celle du Toboso. Venez avec moi, je m'en vais chercher dans cette ruelle; peut-être que dans quelque coin je trouverai ce chien de palais. – Sancho, parlez avec respect de tout ce qui appartient à cette reine des belles; je commence à trouver étrange que vous soyez si embarrassé pour m'indiquer sa demeure. — Comment voulez-vous que, pour une pauvre fois que j'y suis venu, je puisse dans l'obscurité la reconnaître tout de suite, tandis que vous, qui sûrement lui avez fait de nombreuses visites, vous ne la reconnaissez pas vous-même? — Mais, bourreau! ne t'ai-je pas dit que jamais je n'ai vu Dulcinée, que je l'aime sur sa réputation d'une manière idéale et platonique? — Eh bien, monsieur, moi, je l'ai vue à peu près comme vous l'aimez, d'une manière idéale et platonique. — Sancho, finissons: je ne badine point sur cet article. Vous avez vu Dulcinée; et je veux, j'entends, je prétends que vous me la fassiez voir.

Dans ce moment, un villageois qui s'en allait déjà travailler à la terre vint à passer avec ses mules, en chantant l'ancienne romance espagnole:

Vous savez comme on vous mène,
Beaux Français, à Roncevaux.

Je n'aime point, reprit don Quichotte, ce que j'entends chan-

ter à cet homme. Il nous arrivera cette nuit quelque chose de funeste. Mon ami, ajouta-t-il en appelant celui qui passait, je vous souhaite le bonjour, et vous prie de vouloir bien m'indiquer le palais de la princesse Dulcinée. Monsieur, répondit le paysan, il n'y a que peu de jours que je suis dans ce village au service d'un riche fermier. Ici vis-à-vis est la maison du curé et du sacristain, qui connaissent sûrement cette princesse, pour peu qu'elle ait rendu le pain béni. Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler. En disant ces mots il s'éloigna.

Sancho, voyant que son maître affligé ne savait plus quel parti prendre, lui dit: Monsieur, le jour approche; pensez-vous qu'il fût convenable à l'honneur de la princesse que le soleil nous trouvât dans sa rue? Cela ferait parler toutes les commères de cette capitale. Croyez-moi, retirons-nous dans quelque bois voisin d'ici; je reviendrai tout seul, je regarderai à toutes les lucarnes du Toboso, jusqu'à ce que je tombe au palais de madame Dulcinée. Je finirai sûrement par le dénicher: alors je parlerai à madame, et retournerai vous porter ses ordres. Ton conseil est plein de sagesse, lui répondit don Quichotte; je vais le suivre sur-le-champ. Notre écuyer, qui grillait de voir son maître hors du village, se hâta de le conduire à deux milles de là dans un petit bois, où don Quichotte se cacha de son mieux, tandis que Sancho s'apprêtait à s'acquitter d'une ambassade qui réussit comme on va le voir.

CHAPITRE VIII.

Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse Dulcinée.

Avant de commencer cé chapitre, l'auteur de l'histoire prévient ses lecteurs qu'il aurait voulu le passer, parce qu'il craint qu'on ne regarde comme impossible l'excès d'extravagance, de folie, de crédulité, où en vint notre héros. Cependant, après de mûres réflexions, pénétré des grands devoirs qu'impose la qualité d'historien, il a pris le parti de tout dire; et certain de l'authenticité des faits, il les raconte de cette manière.

Au moment de retourner au Toboso, Sancho reçut les ordres

de son maître. Va, mon fils, lui dit don Quichotte, et garde-toi de revenir avant d'avoir vu la beauté suprême qui règne sur ce cœur esclave: prends garde, quand tu la verras, à ne pas te laisser consumer par les brûlans rayons qui partent de ses yeux. Souviens-toi surtout, souviens-toi, ô le plus fortuné des écuyers du monde, de remarquer, de retenir jusqu'au plus petit mouvement que fera cet astre si beau: regarde, alors que tu lui prononceras mon nom, si son front pudique se couvre d'une modeste rougeur, si elle se laisse tomber sur un sofa, sur une estrade, ou si, demeurant debout, elle ne s'appuie point tantôt sur un pied, tantôt sur un autre. Observe encore, lorsqu'elle te répondra, si elle répète deux ou trois fois sa réponse; si elle est douce d'abord, et ensuite plus sévère; ou si, commençant par être sévère, elle finit par être plus tendre; si, en la prononçant rapidement, elle porte la main à sa tête, comme pour ranger ses cheveux, qui n'auront pas besoin d'être rangés. Toutes ces choses, sans conséquence aux yeux d'un indifférent, sont précieuses pour l'amour: il est éclairé par un signe, par un soupir, par un regard, et pénètre les secrets de l'âme, malgré la pudeur qui veut les cacher, et n'obtient jamais que ce qu'il surprend.

Vous pouvez vous en fier à moi, répondit Sancho, je vous entends à merveille. Chassez, chassez toutes vos craintes, le courage vient à bout de tout; on fait prendre feu au bois le plus vert, et l'on finit toujours par trouver le lièvre. Nous avons eu du guignon cette nuit pour découvrir le palais de madame Dulcinée; mais à présent qu'il fait jour, j'espère que ce ne sera plus comme si je cherchais une aiguille dans une botte de foin. — Allons, Sancho, mets-toi en chemin, et ne va pas t'aviser de dire tous ces proverbes à la princesse.

Sancho partit au trot de son âne, laissant don Quichotte à cheval, appuyé tristement sur sa lance, les yeux élevés vers le ciel. Notre écuyer s'occupait déjà des moyens de se tirer de cette difficile ambassade: il ne savait au monde comment faire. Lorsqu'il se vit hors du bois, il s'arrêta, descendit de sa monture, et s'assit au pied d'un arbre pour recueillir ses esprits et s'entretenir avec lui-même.

Ah ça, mon frère Sancho, se dit-il, commençons un peu par savoir où va votre seigneurie. Va-t-elle chercher son âne perdu? — Non, certainement; le voilà. — Où allez-vous donc? — Je vais à la quête d'une princesse, qui est le ciel du soleil de beauté. — C'est fort bien, monsieur; mais où pensez-vous la trouver?

— Dans la grande ville du Toboso. — Ah! c'est différent. Et de quelle part, s'il vous plaît, allez-vous chercher cette grande princesse? — De la part du fameux don Quichotte, qui répare le mal, redresse les torts, donne à manger à ceux qui ont soif, à boire à ceux qui ont faim. — C'est à merveille. Dites-moi si vous connaissez cette beauté si célèbre. — Point du tout: je ne l'ai jamais vue; et mon maître ne la connaît pas plus que moi. — Et pensez-vous que, si messieurs les habitans du Toboso savaient que vous allez chez eux avec le petit projet de parler d'amour à leurs princesses, ils ne fissent pas très bien de vous frotter les épaules avec de bons échalas? — Monsieur, je ne dis pas qu'ils eussent tort: tout ambassadeur que je suis, il serait possible que l'on oubliât le respect dû à ma qualité. — Vous ferez prudemment d'y prendre garde; car je vous préviens que les gens de la Manche ne sont nullement plaisans; que, s'ils s'y mettent une fois, ils vous étrilleront de la bonne manière. Croyez-moi, monsieur Sancho, renoncez a cette ambassade. — Je commence à voir que vous avez raison; et voici le parti que je vais prendre. Mon maître est fou, je n'en puis douter: je ne le suis guère moins de le suivre, mais enfin je ne prends pas encore des moulins pour des géans, des troupeaux de moutons pour des armées. Profitons de la facilité avec laquelle le seigneur don Quichotte se persuade tout ce qu'on lui dit: la première femme que je rencontrerai sera madame Dulcinée; je la ferai voir comme telle à mon maître. S'il dit que non, je dirai que si: je l'affirmerai, je le jurerai; il finira par le croire. L'entrevue se passera comme elle pourra: peu m'importe; je serai quitte de mon message; et si monseigneur don Quichotte n'en est pas content, il ne m'en donnera plus de pareils.

Après ce petit soliloque, notre écuyer, moins inquiet, se reposa plusieurs heures, pour laisser penser à son maître qu'il s'occupait, pendant ce temps, de faire sa commission. Il vit enfin venir à lui, du côté du Toboso, trois paysannes sur des ânes: remontant aussitôt sur le sien, il courut retrouver son maître. Réjouissez-vous, cria-t-il de loin, j'apporte de bonnes nouvelles. Ah! mon fils, répond le héros, parle; hâte-toi de m'apprendre si je dois marquer ce jour avec une pierre noire on blanche. — Marquez-le avec une pierre rouge: je vous annonce que madame Dulcinée vient elle-même vous voir, accompagnée de deux demoiselles d'honneur. — Dieu tout-puissant! que me dis-tu? Prends garde d'abuser mon cœur par

une fausse espérance; il ne pourrait soutenir l'affreux chagrin d'être détrompé. — Vous allez le voir de vos yeux: montez à cheval, et venez au-devant de la princesse, qui ne doit pas être loin. Ah! qu'elle est belle! monsieur! et que son habit est riche! Elle et ses deux demoiselles reluisent d'or, de rubis, de diamans, de chaînes de perles. Les yeux m'en font encore mal; leurs cheveux sont comme le soleil qui se joue dans les vents; et toutes trois sont montées sur trois superbes cananéennes, les plus blanches qu'on puisse voir. — Tu veux dire des haquenées. — Haquenée ou cananéenne, c'est à peu près la même chose; et vous me chicanez toujours pour rien. — Allons, mon fils, allons jouir de cette faveur ineffable; je te donne, dès ce moment, la dépouille du premier combat où tu me verras vainquenr. — A la bonne heure! Quand je la tiendrai, je vous en remercierai.

Nos héros marchaient déjà. Don Quichotte, regardant le chemin, n'y voit que les trois paysannes; il se retourne vers Sancho: Ami, dit-il d'un air inquiet, les as-tu laissées loin de la ville? Comment, répondit l'écuyer, est-ce que vous êtes aveugle? — Je ne vois encore que trois paysannes sur leurs ânes. — Ah! pour le coup, en voici bien d'une autre! Je ne m'y attendais pas. Quoi! monsieur, ces trois princesses toutes d'or, ces trois haquenées blanches, vous paraissent trois paysannes sur leurs ânes! Je n'ai rien à dire, vous êtes malade. — Mais sérieusement je le crains; car je te jure sur ma foi que j'ai beau les considérer, je les vois toujours comme je l'ai dit. — Eh bien! croyez-moi; gardez-en le secret: je ne vous trahirai pas; et venez toujours faire la révérence à la princesse.

A ces mots il met pied à terre, s'avance vers celle des paysannes qui était au milieu des deux autres, arrête son âne par le licou, tombe à deux genoux, et lui dit: O reine, duchesse de beauté, je supplie votre grandeur de vouloir bien recevoir dans sa grâce le chevalier de la Triste Figure, que vous voyez là tout pétrifié par votre magnifique présence. Don Quichotte, à son exemple, s'était aussi mis à genoux, et contemplait attentivement celle que Sancho appelait reine. De temps en temps il frottait ses yeux, tout surpris de ne voir jamais qu'une grosse villageoise, courte, trapue et camarde; il n'osait pas ouvrir la bouche. Les trois paysannes, aussi étonnées, se regardèrent d'abord sans rien dire. Enfin celle que Sancho retenait lui répond avec humeur: Otez-vous de là; laissez-nous passer: nous avons autre chose à

faire que d'écouter vos bêtises. Ah! princesse, répondit l'écuyer, comment n'êtes-vous pas touchée de voir devant vous à genoux la colonne des chevaliers errans? Veux-tu finir? reprit la princesse, ou faut-il que je t'apprenne que je sais étriller les ânes? Mais voyez donc, ma commère, ces petits freluquets qui veulent, je crois, se moquer de nous! Ah! oui, par ma foi! ils ont bonne mine!

Sancho, dit alors don Quichotte, lève-toi, mon fils, lève-toi; je vois trop jusqu'à quel excès va la fureur de mes ennemis: ils veulent ma mort; il seront contens. O vous, unique souveraine de ce cœur brisé d'affliction, vous, innocente victime des enchanteurs cruels, qui, pour me punir, ont osé cacher vos divins attraits sous la figure d'une villageoise; daignez au moins m'honorer d'un regard. Peut-être, hélas! quelque prestige vous empêche aussi de me reconnaître; peut-être mon visage est changé pour vous, mais mon âme est toujours la même; les enchanteurs ne peuvent rien sur l'amour pur, constant, éternel, dont elle brûle pour vous. Je t'en ponds, répliqua Dulcinée, allons! hue! laisse-nous passer. Elle frappe alors des talons son âne, lui fait prendre le galop; et, dans les mouvemens qu'elle se donne, le bât mal sanglé tourne sous le ventre. La princesse, les pieds en l'air, fait la culbute, tombe sur le pré. Don Quichotte vole à son sécours, la relève en baissant les yeux. Sancho raccommode le bât; notre héros veut l'y replacer; mais la villageoise, d'un saut, s'y remet à califourchon, pique des deux, et s'enfuit légère comme un oiseau. Diable! s'écria Sancho, quelle gaillarde! elle caracole mieux qu'un écuyer cordouan. Ses demoiselles la suivaient du même train: bientôt elles disparaissent.

Eh bien! Sancho, dit alors l'infortuné don Quichotte, suis-je assez persécuté par ces maudits enchanteurs! Les perfides, non contens de m'enlever le bonheur suprême de voir ma Dulcinée, de lui parler, ont poussé la barbarie jusqu'à la changer, à la transformer en une laide paysanne; car elle était laide, Sancho. Point du tout, répondit l'écuyer; moi, je ne l'ai vue que très belle. Vous me rappelez cependant qu'elle avait ici, sur la lèvre à droite, une espèce de petit poireau, d'où il sortait comme une moustache de couleur d'or. — Mon ami, suivant les règles de la correspondance, je t'apprends que ce même signe doit se trouver sur sa cuisse droite. — Eh bien, monsieur, je ne doute point que cela ne soit fort joli; mais je n'y ai pas regardé.

Pendant cette conversation nos héros remontaient sur leurs bê-

tes, et prenaient le chemin de Saragosse, où devaient se célébrer des joutes annuelles, qui attiraient beaucoup d'étrangers. Les grands événemens que nous allons décrire empêchèrent don Quichotte de s'y trouver.

CHAPITRE IX.

Aventure du char de la mort.

Don Quichotte, triste et pensif, marchait en réfléchissant à la malice des enchanteurs, et aux moyens de rendre à Dulcinée sa figure et sa dignité première. Ces idées l'occupaient si fort, que les rênes de Rossinante étaient échappées de ses mains sans qu'il s'en fût aperçu. La pauvre bête en profitait pour s'arrêter de temps en temps, et paître l'herbe qu'elle rencontrait. Monsieur, lui dit tout à coup Sancho, le désespoir ne sert jamais qu'à augmenter le mal. Je ne vous reconnais plus du tout. Qu'est devenu ce courage dont vous avez fait preuve dans tant d'occasions? Que diable est ceci? Sommes-nous Espagnols ou non? Que Satan puisse emporter toutes les Dulcinées du monde, plutôt que de voir un chevalier errant comme vous tomber malade de chagrin! Ah! mon ami, répondit le héros en soupirant, respecte, respecte dans tes discours celle dont j'ai causé l'infortune. Sans moi, sans l'horrible haine de mes ennemis, elle serait encore l'ornement de l'univers. Qui le sait mieux que toi, trop heureux écuyer, à qui du moins les méchans n'ont pas ôté le bonheur de contempler sa beauté divine? — C'est vrai, je l'ai toujours vue comme elle est, et je suis encore ébloui de l'éclat de ses deux yeux, qui ressemblaient à deux grosses perles. — Deux perles! mon fils; tu te trompes; ses yeux devaient ressembler à des saphirs. Tu veux sans doute parler de ses dents. — Il est possible, monsieur, que j'aie pris l'un pour l'autre; j'étais troublé presque autant que vous. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de songer que dorénavant les géans ou les chevaliers vaincus que vous enverrez aux pieds de madame Dulcinée auront beaucoup de peine à la reconnaître sous sa nouvelle figure. Je crois lés voir, ces pauvres diables courant les rues du Toboso, comme des imbéciles, demandant par-

tout la princesse, qui leur passera devant le nez sans qu'ils s'en doutent. — Il faut espérer, Sancho, que l'enchantement ne s'étendra pas jusqu'aux géans que je pourrai vaincre. Au surplus, pour en être instruit, j'ordonnerai aux deux premiers de venir me rendre compte de leur voyage. — Vous ferez très sagement; car il est bon de savoir comme on vit.

Don Quichotte allait répondre, lorsqu'il vit tout à coup paraître sur le chemin une charrette découverte, remplie de personnages fort extraordinaires. Celui qui conduisait les mules était un diable hideux. Après lui venait la mort, sous la figure d'un squelette humain, un ange avec de grandes ailes, un empereur portant sur sa tête une belle couronne d'or: à leurs pieds l'Amour enfant tenait son arc à la main; un guerrier couvert de ses armes, et d'autres figures non moins singulières. Notre héros surpris arrêta son coursier; Sancho se mit à trembler de toutes ses forces. Bientôt le vaillant don Quichotte se réjouit de ce nouveau péril; et se plaçant devant la charrette: Charretier, s'écria-t-il, cocher, diable, qui que vous soyez, qui semblez mener la barque à Caron, apprenez-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez. Seigneur, répondit le diable, nous sommes des comédiens de campagne; c'est aujourd'hui l'octave de la Fête-Dieu; ce matin, dans un bourg situé derrière cette colline, nous avons représenté la tragédie des *états de la mort;* ce soir nous devons la jouer encore dans ce village que vous voyez d'ici. Nous avons pensé que ce n'était pas la peine ne nous déshabiller, et nous voyageons comme nous voilà, afin d'être tout prêts en arrivant. Cette mort que j'ai l'honneur de vous présenter est un jeune homme très aimable, qui est l'amoureux de la troupe; la femme de l'auteur fait les reines; celui-ci, les empereurs; cette jeune fille, les anges; et moi, les diables, à votre service; personnage fort important, et qui mène toutes les intrigues au théâtre comme dans le monde. Sur ma parole de chevalier errant, répondit alors don Quichotte, j'avais d'abord cru que c'était quelque grande aventure qui m'était réservée. On a raison de dire qu'il faut se méfier des apparences. Passez, passez, braves gens; allez jouer votre tragédie, et disposez même de moi, si je peux vous être bon à quelque chose; car dès mon enfance j'aimai le théâtre et ceux qui en font profession.

Tandis qu'il parlait, un des comédiens restés en arrière rejoignit ses camarades. Celui-là était vêtu de diverses couleurs et tout couvert de grelots: au

bout d'un bâton qu'il portait à la main étaient attachées trois vessies, dont il frappait vivement la terre, et qu'il agitait dans l'air, en sautant avec ses grelots. Rossinante eut peur de ce bruit; pour la première fois de sa vie il s'avisa de prendre le mors aux dents, et d'emporter son maître dans la campagne. Sancho, voulant le ramener, se jette à bas de son âne, et court après Rossinante; le diable aux grelots saute à l'instant même sur l'âne laissé par Sancho, le force d'aller à coups de vessie, et vole avec lui vers le village. Pendant ce temps, le pauvre Rossinante ne manqua pas de faire ce qu'il faisait toutes les fois qu'il lui arrivait de s'égayer; il tomba rudement avec don Quichotte, et demeura couché près de lui. Sancho, voyant d'un côté son maître à terre, de l'autre, son âne allant au galop, frappé continuellement par les bruyantes vessies, ne savait plus auquel courir. Son bon naturel l'emporta cependant; ce fut son maître qu'il préféra, malgré les douleurs profondes que lui causait chaque coup de vessie donné sur son âne, et qui venait retentir au fond du cœur de Sancho. Inquiet, troublé, désolé, le triste écuyer releva le héros, le remonta sur Rossinante, en lui disant: Monsieur: le diable emporte mon âne. Quel diable? reprit don Quichotte. — Pardi! celui des vessies. Voyez, ô mon Dieu! voyez comme il le fait galoper. Suis-moi, je vais te le faire rendre, fussent-ils déjà tous deux arrivés dans le plus profond de l'enfer.

Par bonheur, dans ce même instant l'âne et le diable culbutèrent; et l'âne, libre après sa chute, s'en revint au grand trot vers son maître. Le voici! s'écria Sancho! le voici! Oh! je m'en doutais, le bon animal ne peut vivre long-temps sans moi. Ce n'est plus la peine de vous fâcher. Comment! s'écria don Quichotte, tu penses que je laisserai l'audace de ce diable impunie? Non, je veux le châtier, fût-ce sur l'empereur lui-même. — Ne vous y frottez pas, monsieur, il n'y a rien à gagner avec des comédiens. Ceux dont le métier est d'amuser les autres ont toujours tout le monde pour eux; jamais on ne leur donne tort. — N'importe, Sancho; mon bras me suffit, quand même l'univers combattrait pour eux.

Il court aussitôt après la charette, en proférant des ménaces terribles. Les comédiens, qui les entendirent et qui le virent s'approcher, se jetèrent promptement à terre, ramassèrent de gros cailloux; et la mort, rangeant en bataille l'empereur, l'ange, l'amour, la reine, et le diable cocher, attendit notre chevalier dans une

excellente disposition. Don Quichotte, étonné, s'arrêta pour examiner son terrain, et voir comment il pouvait attaquer avec avantage ce redoutable bataillon. Monsieur, lui dit alors Sancho, je vous demande s'il n'y aurait pas plus de témérité que de bravoure à un homme seul de prétendre vaincre une armée commandée par la mort en personne, et composée d'empereurs et d'anges. D'ailleurs dans tout ce monde-là il n'y a point de chevalier errant. — Tu as raison, Sancho; c'est toi seul que cette affaire regarde. Je dois être simple spectateur, et ne t'aider que de mes conseils. Allons mon fils, mets l'épée à la main; et va toi-même venger ton âne. — C'est fort bien dit; mais mon âne et moi nous pardonnons à nos ennemis; nous sommes bons, pacifiques, doux, et nous oublions les injures. — A la bonne heure, chrétien Sancho, et si ta clémence te porte au pardon, nous ferons bien de laisser ces fantômes pour courir à des aventures un peu plus dignes de nous.

A ces mots il tourne bride et poursuit froidement sa route, tandis que la mort et son escadron remontés dans la charrette continuent doucement la leur. Ce fut ainsi que cette épouvantable rencontre, grâce à la prudence de Sancho, n'éut point de suite funeste.

CHAPITRE X.

Etrange rencontre du vaillant don Quichotte et du brave chevalier des Miroirs.

NOTRE héros et son écuyer s'arrêtèrent sous de grands arbres pour souper de leurs provisions et attendre le jour suivant. Eh bien! monsieur, dit Sancho, trouvez-vous que les dépouilles de votre première victoire que vous m'aviez promises ce matin m'aient beaucoup enrichi? C'est ta faute, répondit don Quichotte; si tu ne m'avais empêché d'attaquer ces comédiens, tu possèderais à présent la couronne d'or de l'empereur et les ailes de l'amour. — Ma foi! je n'en serais guère mieux; car j'imagine que cette couronne était tout au plus de fer-blanc, et peut-être de papier doré. Tout ce que portent ces farceurs-là n'est pas plus vrai que ce qu'ils

disent. — Sancho, je n'aime point du tout que tu parles mal des comédiens. Ils sont utiles dans un état policé: ils nous présentent le miroir fidèle des vices et des vertus, de ce que nous sommes et de ce que nous devrions être; ils font à la fois jouir et profiter le spectateur. Douce réunion qu'on ne peut trouver que dans le bel art de la comédie! C'est là qu'on voit des empereurs, des pontifes, des dames, des chevaliers, de simples soldats, d'autres personnages, venir tour à tour occuper la scène. Leurs passions, leurs caractères, leurs intérêts différens, les font parler, s'agiter, se tourmenter pendant quelques heures: la toile se baisse, ils sont tous égaux. Voilà le monde, mon ami, excepté que presque toujours la comédie que nous jouons nous-mêmes ne vaut pas celle qu'on voit au théâtre. — Monsieur, cette comparaison est bonne, mais elle n'est pas de vous; je l'ai entendu faire à notre curé, qui disait encore qu'au jeu des échecs toutes les différentes pièces, après s'être promenées pendant la partie, finissaient par aller se coucher pêle-mêle dans la boite; ce qui, me semble, peint aussi-bien ce que nous faisons sur cette pauvre terre. — En vérité, mon ami Sancho, tu sembles acquérir chaque jour plus de raison et plus d'esprit. — Pardi! si en vivant avec vous je ne gagnais pas quelque chose, je serais donc pis que nos champs qui rapportent quand on les cultive. Vous me cultivez, monsieur, et la terre n'est pas mauvaise.

L'écuyer demanda bientôt la permission de fermer les contrevents de ses yeux: c'était sa manière de dire qu'il voulait dormir. Il alla donc délivrer son âne du bât, et Rossinante de sa bride, en lui laissant la selle sur le corps, selon l'exprès commandement de don Quichotte, et revint se livrer au sommeil, après avoir établi les coursiers dans une herbe fraîche et touffue.

L'amitié qu'avaient l'une pour l'autre ces deux excellentes bêtes fut si constante, si tendre, que l'auteur de cette histoire en avait fait le sujet de plusieurs chapitres. Le traducteur n'a pas osé les conserver, par une sorte de respect pour la gravité du fond de l'ouvrage. Il a craint de choquer peut-être le goût délicat de quelques lecteurs, en leur racontant que cet âne et ce pacifique cheval se grattaient quelquefois l'un l'autre, et qu'ensuite Rossinante posait en croix son long cou sur le cou de l'âne complaisant, par-delà lequel il passait au moins d'une demi-aune. Ces bons animaux, regardant la terre, se trouvaient si bien dans cette posture, qu'ils y seraient demeurés trois jours, si la faim

ne les eût pressés: aussi l'auteur les compare-t-il souvent à Nisus et à Euryale, à Oreste et à Pylade, seuls exemples de cette amitié si rare parmi les humains, et dont Rossinante et notre âne pouvaient leur donner des leçons. Hélas! ce ne sont pas les seules que l'homme recevrait des bêtes: et, pour beaucoup d'autres vertus, le chien, l'éléphant, la fourmi, sauraient nous faire rougir.

Mais j'en reviens à nos héros qui dormaient chacun au pied d'un liége. Un bruit soudain dans le bois réveilla tout à coup don Quichotte: il écoute, regarde à travers les arbres, et voit deux hommes à cheval, dont l'un déjà descendu dit a l'autre: Ote la bride à nos coursiers, laisse-les paître dans cette prairie; ce bocage silencieux convient à mes tendres douleurs. A ces mots le voyageur se laisse tomber sur le gazon, et les armes dont il était couvert retentissent contre la terre. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût un chevalier errant. Il s'approche de Sancho, le prend par le bras, l'éveille avec peine, et d'une voix basse: Ami, lui dit-il, si je ne me trompe, voici une très-belle aventure. Plaise à Dieu qu'elle soit bonne! repondit l'écuyer tout endormi; où est-elle donc, monsieur? — Regarde de ce côté; vois-tu ce chevalier errant tristement couché sur l'herbe? Je juge par les paroles qui viennent de lui échapper que ce héros a de profonds chagrins. — Eh bien! qu'est-ce que cela nous fait? En quoi trouvez-vous que ce soit une si belle aventure? — C'est ainsi, mon cher enfant, qu'elles commencent toujours. Mais chut! le chevalier se mouche, et paraît se disposer à chanter. — Ma foi! oui; je gagerais qu'il est amoureux. — N'en doute pas; il n'existe pas de chevalier errant sans amour. La voix de l'inconnu se fit entendre; don Quichotte et son écuyer écoutèrent attentivement ces paroles:

O nuit! que tu me semblais belle
Lorsque, sous tes voiles épais,
J'allais jurer d'être à jamais
Plus amoureux et plus fidèle!

Combien je redoutais le jour,
Quand celle que mon âme adore
Me permettait jusqu'à l'aurore
De lui parler de mon amour!

Moins timide alors, moins sévère,
Elle osait dire sans rougir
Ce qu'à peine elle osait sentir
Dès qu'elle voyait la lumière.

Ton silence mystérieux
Augmentait mon bonheur suprême;
Mon cœur se disait à lui-même:
Tout dort, et je suis seul heureux.

Maintenant, ô nuit, nuit obscure,
Tes ténèbres me font frémir;
Je me crois le seul à souffrir
Dans le calme de la nature.

L'inconnu finit sa romance par un soupir, et reprenant aussitôt

avec une voix dolente, O la plus aimable, s'écria-t-il, la plus ingrate des femmes! jusques à quand, cruelle Cassildée de Vandalie, laisseras-tu se consumer dans la douleur ce chevalier ton captif? La gloire que tant d'exploits m'ont acquise n'est-elle pas un titre à tes yeux? Il ne te suffit donc pas que ma lance ait fait avouer que tu étais la plus belle du monde à tous les chevaliers de la Navarre, de Léon, de la Castille, et même à tous ceux de la Manche!..... De la Manche! reprit don Quichotte, il s'en faut de quelque chose; je ne pense pas avoir fait un aveu dont, avec juste raison, Dulcinée aurait à se plaindre. Tu le vois, Sancho, la passion fait déraisonner ce pauvre chevalier. Écoutons encore ce qu'il va dire. A la manière dont il commence, répliqua l'écuyer surpris, cela m'a l'air d'être long. L'inconnu dans ce moment entendit la voix de Sancho; il se relève, et d'une voix fière: Qui va là? s'écria-t-il; êtes-vous du nombre des infortunés, ou de ceux que le sort favorise? Des infortunés, répondit don Quichotte. — Approchez donc; l'état de mon cœur me rend chers tous les malheureux.

Don Quichotte s'avance alors, et son écuyer le suit. Asseyez-vous près de moi, dit l'inconnu, vous que je présume être un chevalier errant, puisque je vous trouve à cette heure dans ce lieu solitaire et sombre, reposant sur l'herbe verte, lit ordinaire des héros qui suivent notre profession. Oui, seigneur, reprit don Quichotte, j'ai l'honneur d'être chevalier errant; et quoique mon âme trop tendre puisse, hélas! à peine suffire à ses ennuis, à ses douleurs, je retrouve pourtant dans elle un sentiment de compassion pour les maux dont vous vous êtes plaint en chantant. — Seigneur, je le vois trop bien, cette compassion qui m'honore me prouve que vous connaissez le cruel et redoutable amour. — Si je le connais! juste ciel! à qui parlez-vous de ses peines? — Ah! nos cœurs s'entendent, seigneur, nous sommes tous deux dédaignés. Oh! pour cela non, dit alors Sancho qui voulut se mêler de la conversation, mon maître n'est pas dédaigné; nous avons une maîtresse extrêmement commode, et douce comme un petit mouton. Est-ce là votre écuyer? demanda le chevalier inconnu. Oui, répondit don Quichotte. — Je ne laisse pas d'être surpris qu'il ose parler devant son maître. Le mien que vous voyez-là, déjà sur le retour de l'âge, n'a jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche en ma présence. Oh bien! je la prends cette liberté, dit Sancho d'un ait mécontent; je parle tant qu'il me plait devant mon maître, et

devant d'autres qui font souvent les messieurs, et qui peut-être..... Suffit, je m'entends.

L'écuyer de l'inconnu prit alors Sancho par le bras: Frère, dit-il, venez avec moi, nous jaserons tout à notre aise: laissons nos maîtres se raconter leurs amours; ils en ont au moins jusqu'à demain. Je le veux bien, reprit Sancho; je ne serai pas fâché de vous faire voir qui je suis, et de quel bois je me chauffe lorsqu'il s'agit de babiller. Les deux écuyers se retirèrent; et notre auteur abandonne les maîtres pour nous raconter la conversation qu'eurent ensemble leurs valets.

CHAPITRE XI.

Entretien des deux écuyers.

Il faut convenir, monsieur, dit l'inconnu, que la vie que nous menons à la suite des chevaliers errans est une terrible vie: nous ne mangeons pas un morceau de pain qui ne soit acheté à la sueur de notre front. Cela est vrai, monsieur, répondit Sancho; encore ce pain manque-t-il souvent; et vous savez comme moi que l'on est quelquefois deux jours sans autre nourriture que le vent qui souffle. — Je n'en disconviens pas, mon cher confrère, mais heureusement on est soutenu par la certitude des récompenses: il est si rare qu'un chevalier ne trouve pas l'occasion de donner à son écuyer quelque duché, quelque marquisat un peu raisonnable! — Puisque nous en sommes là-dessus, monsieur, je ne vous cacherai point que j'ai déjà dit à mon maître que je me contenterais d'une petite île. Mon maître me l'a promise, et je l'attends tous les jours. — Moi, j'ai demandé au mien un petit canonicat, qui va m'arriver un de ces matins. — Ah! ah! j'entends; votre maître est sans doute un chevalier errant d'église: le mien n'est qu'un séculier. Quelques personnes, que je n'aime guère, voulaient lui persuader de se faire archevêque; ça m'aurait causé, je vous l'avoue, le plus grand des embarras; car, je n'en fais pas le fin, je ne vaux rien pour être ecclesiastique; un bénéfice me gênerait. Grâce au ciel, mon maître ne s'en est pas soucié. Il a fort peu d'ambition, ses désirs sont très modérés: et, sans aller chercher midi à quatorze heures, il persiste à devenir tout

bonnement empereur. — Mais écoutez donc, mon confrère; je ne sais guère si le gouvernement de cette île dont vous me parliez ne sera pas aussi gênant que pourrait l'être un bénéfice. Je connais ces charges-là; elles ne sont rien moins que légères; et le métier de gouverner les autres n'est pas toujours un joyeux métier. Je vous assure que nous ferions mieux de nous retirer chacun dans notre petite gentilhommière, où nous occuperions nos loisirs dans des exercices doux et agréables, comme la chasse, la promenade, la pêche. Au bout du compte, qu'allons-nous chercher? Il n'y a pas un de nous autres qui n'ait son petit château, un bon cheval, une paire de lévriers, et une ligne pour se divertir. — Sans doute, monsieur, sans doute; et j'ai bien tout ce que vous dites là, excepté qu'au lieu du cheval j'ai un âne, mais un âne excellent, superbe, tout gris, que je ne troquerais pas, ma foi! contre le cheval de mon maître. Quant aux lévriers, je n'en ai pas non plus; mais il y en a de reste dans notre village, et j'aime beaucoup à chasser avec les chiens d'autrui. — Eh bien! croyez-moi; faisons une fin: laissons là toutes les chevaleries, et retirons-nous dans nos terres pour nous occuper en paix de l'éducation de nos enfans. Moi qui vous parle, j'en ai trois qui sont trois petits bijoux. J'en ai deux, monsieur, qui, sans vanité, pourraient être présentés au pape, surtout mon aînée, qui est un joli brin de fille. Je l'élève pour être comtesse, quoique sa mère ne le veuille pas. - Quel âge a-t-elle, monsieur, cette future comtesse? — Mais elle approche de quinze ans: déjà cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, découplé, gaillard, et surtout fort comme un Turc. — Diable! voilà de bonnes dispositions pour être comtesse. -- Oh! sa mère a beau dire, elle le sera.

Parlons de nos maîtres, reprit l'écuyer: êtes-vous content du vôtre? Assez, répondit Sancho: il est un peu fou; mais il est bonhomme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, désirant du bien à tout le monde, et si simple, qu'un enfant lui ferait croire qu'il est nuit en plein jour; aussi je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et je donnerais ma vie pour lui. — Le mien n'est pas plus sage qu'il ne faut; mais il s'est fait fou volontairement pour rendre le bon sens à un autre. Quant à sa force, à sa valeur, elles sont extraordinaires. — Il est amoureux, ce me semble? — Oui, d'une certaine Cassildée de Vandalie, qui est une terrible dame pour la cruauté. — Que voulez-vous? chacune

de ces dames-là ne manque pas d'avoir ses défauts. Je ne vous dis rien de celle de mon maître: mais croyez que si la vôtre bronche, la nôtre tombe à chaque pas.

Pendant cette conversation, Sancho toussait et crachait fréquemment comme quelqu'un qui a besoin de boire. Vous avez la langue sèche, dit l'écuyer inconnu; je vais vous chercher un excellent remède, que je porte toujours avec moi. Il se lève alors, et revient avec une grosse bouteille de cuir pleine de vin, et un pâté long d'une demiaune. — Ah! mon dieu! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela, monsieur? — C'est un méchant pâté de levraut. — Juste ciel! ce levraut-là était aussi gros qu'un chevreuil! Quoi! monsieur, vous portez avec vous des pâtés pareils? — Je n'y manque jamais; et vous ne voyez que le reste de nos provisions. — Diable! répétait Sancho en se hâtant d'ouvrir le pâté, dont il saisit une part énorme, vous étes, je le confesse, un écuyer admirable, magnifique, grand, libéral, digne d'être à jamais aimé de ceux à qui vous faites l'honneur de les admettre à votre table. Ces mots étaient prononcés avec de longs intervalles à chaque morceau qu'il avalait. Je ne puis, ajoutait-il, vous exprimer assez ma reconnaissance pour votre aimable politesse: ce pâté a l'air d'être venu là par enchantement. Hélas! malheureux que je suis! mon pauvre bissac ne contient qu'un peu de fromage, si dur, qu'il casserait la tête d'un géant, quelques carottes, quelques avelines; voilà tout: mon maître prétend que les chevaliers ne doivent manger que des fruits secs. Fi donc! mon confrère, répond l'inconnu: ah! je voudrais voir que mon maître s'avisât de m'imposer ce régime! Ces messieurs n'ont qu'à vivre selon leurs lois; mais j'ai toujours à mon arçon, d'un côté, une bonne cantine de viandes froides, de l'autre, cette bouteille que j'aime, que je chéris, et que j'embrasse à tout moment. Monsieur, reprit Sancho d'une voix tendre, voulez-vous bien me permettre de l'embrasser une fois? L'inconnu remit alors la bouteille dans ses mains. Sancho la porte à sa bouche, et, se renversant sur le dos, il se met à regarder les étoiles, et demeure au moins un quart d'heure dans cette position qui lui plaisait. En se relevant, il fit un soupir, laissa tomber sa tête sur son sein. Ah! monsieur, dit-il, ah! monsieur, c'est lui, je le reconnais; il est de Ciudad-réal. — Vous avez raison; c'est de là qu'il est; de plus, il a quelques années. — A qui le dites-vous? mon dieu! Il n'y a pas de vin dont je ne devine, à la seule odeur, le pays et la qualité;

c'est une vertu, un don de famille. Imaginez-vous que j'ai eu deux parens, du côté paternel, qui furent les meilleurs buveurs, les ivrognes les plus renommés de la Manche. Un jour on vint les prier de juger d'un certain vin: l'un approcha son nez du gobelet, l'autre en mit une seule goutte sur sa langue. Le premier dit: ce vin-là est bon, mais il sent le fer; l'autre dit: Ce vin-là est bon; mais il sent le cuir. Le maître du tonneau soutint que cela n'était pas possible, que jamais ni fer ni cuir n'avaient approché de son vin. Au bout d'un certain temps, le tonneau vidé, l'on retrouva dans la lie une très petite clef attachée à un très petit cordon de cuir. Jugez, monsieur, si le descendant de ces deux grands hommes doit sentir le prix du bon vin que vous avez la bonté de lui offrir.

Ce discours fut suivi d'une nouvelle visite à la bouteille. Enfin, quand nos écuyers furent las de boire et de babiller, ils s'endormirent l'un près de lautre. L'auteur de l'histoire les laisse dormir pour retourner aux deux chevaliers.

CHAPITRE XII.

Grande querelle et terrible combat entre les héros errans.

Après une belle et longue conversation, l'inconnu dit à don Quichotte: Seigneur, je dois vous apprendre que cette incomparable Cassildée de Vandalie, dont mon heureux destin m'a rendu l'esclave, n'a payé mes tendres soins qu en occupant sans cesse ma valeur à des travaux plus grands, plus pénibles que ceux du fameux Hercule. L'un de ces travaux était à peine achevé, que Cassildée m'en indiquait un autre, m'assurant toujours en vain que ce serait le dernier. C'est ainsi qu'elle exigea que j'allasse défier à Séville cette célèbre géante nommée la Giralda, *) qui, sans jamais changer de place, se donne un si terrible mouvement. J'allai, je vis, je vainquis, je fixai la Giralda, grâce à un vent du nord qui souf-

*) C'est une figure colossale de bronze doré pesant vingt-huit quintaux, et formant cependant une girouette très mobile au sommet de la tour qui sert de clocher à la cathédrale de Séville.

fla pendant une semaine. Après cet exploit, Cassildée me prescrivit de peser les énormes pierres des taureaux de Guisando; entreprise plus digne d'un crocheteur que d'un chevalier. Elle voulut encore que, me précipitant dans le profond abîme de Cabra, je lui racontasse les merveilles qu'il renfermait. Je vins à bout de tout, seigneur. Alors l'inexorable Cassildée me commanda de parcourir l'Espagne, et de faire avouer, le fer à la main, à tous les chevaliers errans de cette contrée que ma dame l'emportait en beauté sur toutes les princesses du monde. Vous me voyez occupé de cette difficile entreprise. J'ai déjà vaincu une foule de chevaliers, parmi lesquels le triomphe dont je m'honore davantage, c'est d'avoir forcé le plus grand, le plus redoutable de nos guerriers, le fameux don Quichotte de la Manche, à convenir que sa Dulcinée n'était pas digne de disputer la palme à Cassildée de Vandalie.

A ces paroles, notre héros eut besoin de faire un effort pour réprimer sa colère et ne pas répondre par un démenti. Seigneur, dit-il le plus doucement qu'il lui fut possible, je ne m'oppose point à ce que vous ayez vaincu beaucoup de chevaliers espagnols; mais j'ai de fortes raisons de vous assurer que celui que vous avez pris pour don Quichotte n'était pas ce guerrier célèbre: vos yeux sans doute furent abusés. — Comment! que voulez-vous dire? J'ai si bien vaincu don Quichotte, que je vais vous le dépeindre. C'est un grand homme, maigre, sec, dont le visage est long, decharné, le nez aquilin, les moustaches noires et pendantes; il a pris pour son surnom celui de chevalier de la Triste Figure; son écuyer est un laboureur appelé Sancho Pança; le vigoureux coursier qui le porte dans les batailles se nomme Rossinante; sa dame, Dulcinée du Toboso, ci-devant Aldonza Laurenzo, dont il a changé le nom comme j'ai fait pour la mienne, qui s'appelait simplement Cassilde, et que j'appelle Cassildée. Voilà, ce me semble, assez de détails, et si malheureusement ils ne vous suffisent pas, je porte une épée, seigneur, qui prouve tout ce que j'avance. — Avant d'accepter cette preuve, je dois vous répondre, seigneur, que ce don Quichotte dont vous parlez est mon ami le plus tendre, le plus inséparable, le plus intime; que tout ce que je puis faire pour accorder en ce moment la politesse et la vérité, c'est d'imaginer que les enchanteurs ennemis de don Quichotte ont donné ses traits, sa figure, que vous avez exactement dépeints, à quelque guerrier vaincu par vous. Ce n'est pas la première fois que leur effroyable malice employa ces moyens affreux pour ternir la gloire de

celui qu'ils détestent. Hier encore ils ont transformé la divine Dulcinée en une vile paysanne. Ne doutez pas qu'ils n'aient de même métamorphosé mon ami; n'en doutez pas, je vous le répète: si je pensais que sur ce point il vous restât la moindre incertitude, je vous dirais alors, seigneur, que voici don Quichotte lui-même, prêt à vous détromper à pied comme à cheval.

En disant ces mots, le héros se lève, et met la main sur son épée. L'inconnu le regarde sans s'émouvoir: J'aime fort, repond-il, que l'on me détrompe; et, s'il faut vous parler avec franchise, celui qui vous vainquit transformé ne sera pas fâché de vous vaincre en propre personne. Mais les exploits de nuit ne plaisent qu'aux brigands: attendons que la belle aurore puisse éclairer notre combat. J'y mets l'expresse condition que le vaincu demeurera soumis aux volontés du vainqueur, pourvu qu'il ne lui prescrive rien de contraire aux lois de la chevalerie. J'aurais dicté moi-même ces conditions, reprit le fier don Quichotte. Aussitôt les deux héros vont éveiller leurs écuyers, et leur commandent de tenir prêts leurs chevaux au point du jour pour vider cette grande querelle.

Sancho, surpris et tout effrayé, demeura muet à cet ordre. Frère, lui dit l'écuyer inconnu, vous êtes instruit sans doute de la coutume d'Andalousie? Non, répondit le triste Sancho. — Je vais vous mettre au fait, mon ami; c'est, lorsqu'on est témoin d'une bataille, de ne point rester oisif. — Qu'entendez vous par ces paroles? — J'entends que pendant le combat de nos maîtres nous jouerons aussi des couteaux. — Ah! c'est la coutume d'Andalousie? — Oui, c'est un ancien usage auquel on ne peut guère manquer; ainsi, mon confrère, préparez-vous. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que cet usage, fort vilain, est particulier à votre pays. Mon maître, qui connaît assurement bien toutes les ordonnances de la chevalerie, ne m'a jamais dit que les écuyers fussent obligés de se battre entre eux. Mais enfin, en supposant que ce soit une de vos lois, il doit y avoir une punition pour ceux qui manquent à la loi; or je vous déclare d'avance que je me soumets à la punition. D'ailleurs je n'ai point d'épée, — A cela ne tienne, mon cher; j'ai avec moi deux grands sacs de toile; vous en prendrez un, moi l'autre, et nous nous battrons à coups de sac. — Comme cela je veux bien; celui qui frappera le mieux ne risquera que d'ôter la poussière de dessus l'habit de son ennemi. — Sans doute; mais je dois vous prévenir que, de peur que le vent n'emporte les sacs, nous aurons soin de mettre dans chacun une douzaine de gros cailloux. — Seulement! Diable!

comme vous y allez! C'est avec cet édredon-là que vous faites vos oreillers! Oh bien! monsieur, je vous déclare que vos sacs seraient remplis d'étoupes de soie, que je ne me battrais point. Laissons à nos maîtres cette folie; vivons et buvons, croyez-moi. Avez-vous peur que la mort ne vienne nous prendre trop tard? Allez, allez, soyez tranquille; ne cueillons pas le fruit vert, il tombe assez de lui-même quand il est mûr. — Cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous battre au moins une demi-heure. — Pas une seule minute. Il serait beau vraiment qu'après avoir bu ensemble de ce bon vin que vous m'avez donné si généreusement, nous allassions nous échiner! Non, non, il n'en sera rien; je ne peux me battre qu'en colère, et je n'aurai jamais de colère contre quelqu'un aussi aimable que vous. — Pardonnez-moi, je sais un moyen: avant de commencer je vous donnerai, si vous voulez, une demi-douzaine de soufflets; cela réveillera votre colère, fût-elle plus assoupie qu'une marmotte. — Non, monsieur; il vaut beaucoup mieux laisser dormir nos colères; Dieu nous ordonne de vivre en paix: chacun de nous ne peut qu'y gagner. Tel qui cherche noise finit souvent par se faire frotter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion: vous ne savez pas ce dont je suis capable. Restons en repos, je vous le répète; le mal qui en arriverait serait sur votre conscience.

Dans ce moment la brillante aurore s'avançait sur son char d'opale; les plantes, les fleurs, les tendres arbustes, relevaient à son doux aspect leurs têtes humides de rosée; les oiseaux secouant leurs ailes se répondaient d'un arbre à l'autre; les forêts, les prés, tout couverts de perles liquides, de pierres précieuses, réfléchissaient les couleurs du ciel; les fontaines, les ruisseaux limpides murmuraient plus agréablement; la terre, les eaux, toute la nature semblait sourire à l'astre du jour, lorsque le pauvre Sancho, jetant les yeux sur cet écuyer avec lequel il avait passé la nuit, pensa tomber à la renverse en découvrant son terrible nez. Ce nez énorme lui ombrageait tout le visage, descendait de deux doigts audessous de la bouche: il était de plus surmonté de plusieurs grosses verrues rougeâtres, et donnait au reste da la figure un air, un aspect effroyables. Sancho recula quatre pas, croyant apercevoir un spectre. Il résolut bien dans son cœur de recevoir mille soufflets plutôt que de se mettre an colère contre le possesseur d'un tel nez.

Don Quichotte, pendant ce temps, contemplait son adversaire, dont la visière exactement fermée ne lui permettait pas de voir le visage. Sa taille n'était pas haute,

mais ses membres paraissaient forts. Il portait pardessus ses armes une casaque de brocard d'or, semée d'une multitude de lunes brillantes comme des miroirs. Un superbe panache de plumes blanches, vertes, jaunes, ombrageait son casque; et sa grosse lance était armée d'un fer acéré long d'un palme. Notre héros jugea que son ennemi devait être redoutable. Il s'en réjouit au fond de son cœur, et lui demanda poliment de vouloir bien lever sa visière. Je ne montre jamais mon visage qu'après le combat, répondit fièrement l'inconnu. Du moins, reprit notre chevalier, daignez me regarder avec attention, et me dire si je suis ce don Quichotte que vous prétendez avoir vaincu. — Il est impossible, seigneur, de lui ressembler davantage. Je n'ose pourtant rien affirmer, d'après ce que vous m'avez dit des enchanteurs qui le poursuivent. — Il suffit: montons à cheval, cette lance finira votre erreur.

Tous deux aussitôt s'élancent sur leurs coursiers, et s'éloignent pour prendre du champ. Don Quichotte n'avait pas fait vingt pas que le chevalier des Miroirs lui crie: Souvenez-vous bien, seigneur, de la parole donnée; le vaincu doit rester soumis à la volonté du vainqueur. Sans doute, répondit don Quichotte en s'arrêtant, à condition qu'il ne lui prescrira rien de contraire aux lois de la chevalerie. Dans ce moment ses yeux se portèrent sur l'étrange nez de l'écuyer; il demeura surpris à cette vue. Sancho, qui tremblait de toutes ses forces, et cherchait à s'éloigner de ce nez terrible, s'en vint supplier son maître de vouloir bien l'aider à monter sur un arbre, pour voir, disait-il, plus à l'aise le beau combat qu'il allait livrer. Je t'entends, répondit don Quichotte, tu n'aimes à regarder les taureaux que du haut de la galerie. — Monsieur, je ne vous cache point que ce diable de nez me fait un peu de peur; je ne me soucie pas de rester à sa portée. — Je le conçois, mon ami; et si je n'étais moi-même, j'en serais peut-être troublé.

Le héros se détourne alors pour placer Sancho sur un liége. Le chevalier des Miroirs arrivait dans cet instant de toute la vitesse de son coursier, c'est-à-dire, au petit trot; car ce coursier ne valait guère mieux que Rossinante. Il s'aperçoit en arrivant que don Quichotte, occupé de son écuyer, n'avait pas encore pris du champ: il s'arrête pour l'attendre. Notre héros qui le voit près de lui se retourne vivement, enfonce les éperons dans les flancs maigres de Rossinante, et, pour la première fois de sa vie, le fait partir au galop. L'inconnu veut en faire autant; mais, malgré ses coups de talons, son cheval essoufflé demeure immobile. Le pauvre che-

valier s'agitait avec ses jambes, avec sa bride, avec sa lance et son écu; quand le héros de la Manche, arrivant sur lui comme la foudre, lui fait vider les arçons, et le jette à terre sans connaissance. Aussitôt à pied, l'épée à la main, il court auprès du vaincu, dont il se hâte de délacer le casque pour s'assurer s'il était mort. Sancho, plein de joie, s'était pressé de descendre de son arbre. Il arrivait lorsque son maître, découvrant le visage de son ennemi, reconnaît..... faut-il le dire? et qui jamais pourra le croire?..... les traits, la figure, la propre figure du bachelier Samson Carrasco. Stupéfait de surprise: Sancho, s'écrie-t-il, viens, accours, et juge toi-même du nouveau tour de la malice inconcevable de ces perfides magiciens. Sancho s'approche, regarde, et, reconnaissant le bachelier qui demeurait étendu sans mouvement, se met à faire de grands signes de croix. Monsieur, dit-il, c'est égal; commencez par lui passer votre épée au travers du corps, ce sera toujours un enchanteur de moins. Je pense que tu as raison, répond don Quichotte; ce ne peut être que pour m'abuser et se soustraire à ma vengeance que ce négromant vient de prendre la figure de Carrasco. Il lève aussitôt son épée; mais l'ecuyer inconnu, dépouillé de son grand nez, vint se jeter aux pieds du vainqueur: Arrêtez, s'écria-t-il, ne tuez pas votre ami; c'est le pauvre Samson Carrasco, c'est lui: n'en doutez pas, monsieur, je vous l'assure, vous le certifie, vous le jure sur ma conscience. Où est votre nez, damanda Sancho? Le voilà, répond l'écuyer en le tirant de sa poche, et lui montrant un nez postiche. Sainte Marie! ajouta Sancho en considérant l'écuyer tremblant, n'est-tu pas Thomas Cecial, mon voisin et mon compère?—Sans doute, je suis Thomas Cecial, et je t'expliquerai pourquoi le malheureux Carrasco et moi nous nous étions ainsi déguisés. Au nom de Dieu! empêche ton maître de le tuer.

Le bachelier reprit alors ses sens; et don Quichotte lui présentant la pointe de son épée: Chavalier, dit-il, vous allez mourir, si vous ne confessez que la beauté de Dulcinée l'emporte sur celle de votre dame, et si vous ne me promettez d'aller jusqu'à la ville du Toboso vous remettre à la discrétion de cette illustre princesse, pour revenir ensuite me rendre compte de l'état où vous l'aurez trouvée. Je confesse et promets tout ce qu'il vous plaira, répondit d'une voix faible Carrasco. Ce n'est pas tout, reprit don Quichotte: avouez et croyez que le chevalier que vous avez jadis vaincu ne pouvait être don Quichotte, mais quelqu'un qui lui ressemblait; comme, de mon côté, j'avoue et je crois que vous n'êtes

pas le bachelier Carrasco, mais quelqu'un qui lui ressemble. Vous avez toute raison, reprit le pauvre infortuné: j'avoue, je crois, je pense, je sens que ce que vous dites est la vérité; mais, pour Dieu! donnez-moi la main, et daignez m'aider à me relever.

Don Quichotte satisfait secourut son ennemi, parvint avec les deux écuyers à le remettre à cheval; et, le laissant entre les mains de Thomas, qui le conduisit au prochain village, il reprit, suivi de Sancho, la route de Saragosse.

CHAPITRE XIII.

De ce qu'ètaient véritablement le chevalier des Miroirs et son écuyer.

Tout orgueilleux de sa victoire, animé par l'espérance que le chevalier des Miroirs, fidèle aux sermens qu'il avait faits, reviendrait lui porter des nouvelles de l'enchantement de Dulcinée, don Quichotte ne se possédait pas de joie, et s'éloignait à grands pas de son adversaire. Celui-ci, triste, humilié, s'en allait la tête basse, songeant avec assez d'humeur à la désagréable issue qu'avaient eue ses beaux projets. C'était d'après les conseils de maître Nicolas et du curé que le malin Carrasco s'était fait chevalier errant. Ces deux amis de notre héros, désespérant de le retenir chez lui, avaient ensemble arrêté de laisser partir don Quichotte, de le faire suivre ensuite par le bachelier ainsi déguisé. Vous l'appellerez au combat, lui avaient-ils dit, vous le vaincrez aisément et vous lui ferez jurer de demeurer deux ans dans sa maison, sans pouvoir reprendre les armes. Don Quichotte, scrupuleux observateur des lois de la chevalerie, ne manquera sûrement point à sa parole; et nous aurons alors le temps de guérir son pauvre cerveau.

Le jeune bachelier n'avait vu dans cette commission qu'une partie de plaisir. Thomas Cecial, voisin de Sancho, homme d'esprit et d'un naturel gai, s'était offert pour jouer le rôle d'écuyer. Carrasco s'équipa comme nous l'avons vu. Thomas se munit d'un grand nez postiche pour que Sancho ne le reconnût pas, et, tous deux en marche sur des haridelles, avaient suivi les traces de notre héros, qu'ils pensèrent joindre près du char de la mort. Le soir même ils

le découvrirent dans le bois, où l'aventure que nous avons décrite pensa se terminer tragiquement pour le pauvre bachelier, et le mettre tout-à-fait hors d'état de recevoir jamais ses licences.

Monsieur Carrasco, lui disait Thomas en le ramenant, savez-vous bien que, dans le fait, nous n'avons que ce que nous méritons? Don Quichotte est fou, nous nous croyons sages; il s'en va fort bien portant et plein de joie, nous nous en retournons fort tristes et frottés de main de maître. De quel côté pensez-vous que soit le bon sens? Du nôtre, répondit Carrasco, parce que notre folie ne durera qu'autant que nous le voudrons bien. — En ce cas j'ai l'honneur de vous dire que je ne veux plus que la mienne dure; et, dès que nous aurons gagné un village où vous pourrez vous faire panser, je vous avertis que je m'en retourne chez nous. — Tu feras fort bien, mon ami; mais, quant à moi, je te réponds que, puisque me voilà chevalier, je ne cesserai de l'être qu'après avoir étrillé monsieur don Quichotte. Je suis piqué, je l'avoue; jusqu'à présent j'avais cherché ce fou-là pour le guérir, mais à présent ce sera pour me venger.

En parlant ainsi, nos héros battus arrivèrent à un bourg où le bachelier s'arrêta pour se remettre de sa lourde chute. Son écuyer l'y laissa, et notre historien le laisse aussi jusqu'au moment fort éloigné où nous le verrons reparaître.

CHAPITRE XIV.

Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.

Nous avons dit que don Quichotte, fier de son triomphe, et ne doutant plus qu'il ne fût le plus vaillant chevalier du monde, poursuivait sa route vers Saragosse. Assuré désormais de mettre à fin les plus terribles aventures, il se moquait en lui-même des enchantemens, des enchanteurs, et ne se rappelait plus ce nombre infini de disgrâces que ces méchans lui avaient causées. Le seul souvenir qui venait troubler son extrême félicité, c'était la métamorphose de Dulcinée. Il y pensait avec douleur, et s'occupait profondément des moyens de lui rendre sa première forme, lorsque le bon Sancho le tira de sa rêverie.

Monsieur, dit-il, j'ai toujours devant les yeux l'effroyable nez de mon compère Thomas Cecial. Je ne puis encore comprendre comment l'on quitte et l'on reprend à volonté un nez aussi extraordinaire. Eh quoi! mon ami, reprit le héros, ta simplicité te fait-elle croire que cet écuyer fût Thomas Cecial, et que le chevalier des Miroirs fût le bachelier Carrasco? — Ma foi! je ne sais qu'en dire. Le nez ôté, je vous jure que c'était Thomas Cecial en personne. Je l'ai vu, je lui ai parlé souvent chez nous; et j'ai reconnu sa figure, ses traits et son son de voix. — Mais, mon pauvre Sancho, raisonnons un peu: comment voudrais-tu que Carrasco se fût fait chevalier errant exprès pour venir me combattre? Suis-je son ennemi? lui ai-je fait du mal? a-t-il quelque motif de se plaindre de moi? un bachelier peut-il porter envie à la gloire que je me suis acquise dans la profession des armes? — Je sens bien cela, monsieur; mais si c'est un tour de magiciens, pourquoi diable ont-ils été choisir, parmi tant d'autres figures qui sont dans le monde, précisément les deux visages de Carrasco et de mon compère Thomas? — Par une raison bien simple: les enchanteurs, ayant prévu que dans ce fameux combat la victoire suivrait ma lance, se sont hâtés de donner au vaincu le visage d'un de mes amis, afin que cette ressemblance retînt ma juste colère et m'empêchât d'ôter la vie à celui qu'ils avaient armé contre moi. Ce talent de changer les figures doit peu te surprendre, Sancho, puisque toi-même, il n'y a pas long-temps, fus le témoin oculaire de la triste métamorphose de Dulcinée. Tu sais trop bien qu'à l'instant où ses attraits divins t'éblouissaient je ne voyais devant moi qu'une grossière et laide paysanne. Assurément cette transformation était beaucoup plus difficile, infiniment plus étonnante que celle du bachelier. Au surplus, que m'importent leurs ruses? elles n'empêcheront pas que je ne sois vainqueur.

Sancho, qui savait fort bien que la métamorphose de Dulcinée était son unique ouvrage, et non celui des magiciens, n'était pas entièrement satisfait des raisons que lui donnait son maître. Il n'osait répliquer de peur de se trahir, et se grattait le tête sans répondre, lorsque nos héros furent joints par un cavalier monté sur une belle jument pommelée. Ce cavalier portait un manteau de drap vert, bordé de velours violet, avec un bonnet du même velours; l'équipage de la jument était de ces deux couleurs. Il était armé d'un sabre mauresque que soutenait un riche baudrier; à ses bottines, semblables au baudrier, étaient attachés de éperons vernis en vert. Tout était propre sans recherche;

et le visage, l'air du voyageur, qui paraissait avoir cinquante ans, ses cheveux gris, son front serein, semblaient inspirer à la fois la confiance et le respect.

En passant près de don Quichotte, il le salua poliment, et continua son chemin. Notre chevalier l'appela: Seigneur, dit-il, si vous suivez cette route, et qu'il vous importe peu de marcher moins vite, je serais charmé d'avoir l'honneur de voyager avec vous. Je vous l'aurais proposé le premier, répondit le cavalier, si je n'avais craint que ma jument ne fît emporter votre cheval. Oh! n'ayez pas peur, s'écria Sancho; notre cheval est le plus honnête et le mieux élevé du monde. Jamais il ne s'est oublié qu'une seule fois dans sa vie; mon maître et moi nous nous en souviendrons long-temps. Vous pouvez en toute sûreté marcher à côté de lui; la pauvre bête n'y regardera point. A ces mots le voyageur ralentit son pas, et se mit à considérer la mine de don Quichotte. Celui-ci venait d'ôter son casque et de le remettre à Sancho, qui le portait à l'arçon de son bât. La figure extraordinaire du chevalier, l'étonnante longueur de son cheval, sa haute taille, ses armes, son visage sec et jaune, causèrent une si grande surprise à l'étranger, que don Quichotte le lut dans ses yeux. Vous paraissez étonné de me voir, lui dit-il avec un doux sourire; mais vous cesserez de l'être quand je vous aurai dit que je suis un de ces chevaliers qui vont cherchant les aventures. J'ai abandonné mon pays, ma famille, ma maison; j'ai engagé presque tout mon bien pour me jeter aveuglément entre les bras de la fortune. J'ai voulu ressusciter l'ancienne chevalerie errante; et depuis long-temps, à travers les victoires et les défaites, les revers et les succès, toujours supérieur aux événemens, je parcours le monde en secourant les faibles, défendant les opprimés, soutenant l'honneur des belles, et protégeant avec cette lance les veuves et les orphelins. Quelques exploits assez heureux pour cette sainte et digne cause m'ont déjà valu l'honneur d'être le héros d'une histoire imprimée: trente mille exemplaires de ma vie sont répandus en Espagne; je ne serais pas surpris que bientôt on en vît paraître trente mille autres. Enfin, pour tout vous dire en un seul mot, je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le chevalier de la Triste Figure. Ma modestie souffre un peu de me louer ainsi moi-même; mais le mérite le plus discret est forcé de parler de lui lorsque personne n'est là pour le vanter.

Après ces paroles don Quichotte se tut, et l'étranger, encore plus surpris, ne trouvait rien à lui répondre. Après un assez long silence: Seigneur chevalier, dit-il,

ma franchise ne peut vous cacher que ce que vous venez de me dire, loin de faire cesser mon étonnement, ne sert qu'à l'augmenter. Je ne croyais point qu'il y eût aujourd'hui des chevaliers courant le monde, encore moins que leur histoire fût imprimée. Malgré mon respect très sincère pour l'occupation si louable de secourir les opprimés, de défendre les veuves et les orphelins, je n'aurais jamais pensé, si je ne le voyais de mes yeux, qu'il y eût des hommes assez vertueux pour consacrer leur vie à ce noble emploi. Je vous en félicite de tout mon cœur; et si votre histoire imprimée n'est, comme je le présume, qu'une suite de ces bonnes actions, j'aurai beaucoup plus de plaisir à la lire que je n'en ai trouvé dans ces volumineux ramas de mensonges qu'on appelle romans de chevalerie, où la raison, les mœurs et le goût sont également blessés. Monsieur, reprit don Quichotte assez gravement, tout le monde n'est pas d'accord que les livres dont vous parlez ne soient que des recueils de mensonges. — Personne, ce me semble, n'en doute. — Moi, j'en doute; et si j'étais sûr d'avoir le plaisir de causer quelques heures avec vous, je vous prouverais incontestablement qu'il n'est peut-être point d'histoires aussi authentiques, aussi vraies, aussi utiles, que les histoires de chevalerie. Malheureusement je sais trop qu'il est à la mode à présent de les placer au rang des fables. Laissons cette discussion, et permettez-moi de vous demander à mon tour quel état, quel genre de vie votre goût vous a fait choisir?

Seigneur, répondit l'étranger, je dois ces détails à votre politesse. Je suis gentilhomme; j'habite un village où nous irons dîner aujourd'hui, si vous voulez bien me faire cet honneur. Mon nom est don Diègue de Miranda; ma médiocre fortune est plus que suffisante pour mes désirs. Je passe ma paisible vie avec ma femme, mes enfans et quelques amis. La chasse et la pêche sont les amusemens qui remplissent mes loisirs. Je n'ai ni meute ni équipage: les grands apprêts ne conviendraient point à mes simples délassemens. Un héron, une perdrix privée, sont tout ce qu'il me faut et tout ce que je veux. J'ai quelques livres, les uns latins, les autres espagnols: j'en fais comme de mes amis, j'ai soin qu'ils soient en petit nombre. L'histoire m'instruit et m'amuse. J'élève mon âme avec les ouvrages de piété, mais je lis davantage les auteurs profanes, lorsqu'ils réunissent une morale pure au charme de l'imagination et à l'harmonie du style. Je vais quelquefois dîner chez mes voisins; je les invite chez moi plus souvent. Dans ces repas toujours abondans, jamais recherchés, je

tâche d'égayer mes convives, sans me permettre de médire, et sans souffrir qu'on y médise de personne. Je ne m'informe point des actions d'autrui; je me borne à veiller sur les miennes; mes yeux et ma sévérité ne s'étendent point au-delà de mon étroit horizon. Attentif autant que je le peux à remplir les préceptes de ma religion sainte, je n'oublie pas surtout de partager mes biens avec les pauvres. Quand j'ai le bonheur de pouvoir donner, je fais en sorte que ce soit un secret entre mon cœur et celui qui reçoit: je sais trop que la vanité détruit le mérite d'une bonne action; et je me dis que, puisque cette bonne action est un plaisir, ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je tâche de remettre la paix entre mes voisins brouillés, de réunir les familles divisées, de leur prouver que le bonheur dans ce monde n'est autre chose que la volonté de s'aider mutuellement. C'est ainsi que je coule mes jours, en attendant avec tranquillité le moment où j'en rendrai compte au souverain créateur, dont j'espère que la miséricorde surpassera la justice.

Don Diègue cessa de parler; et Sancho, qui l'avait écouté avec une extrême attention, se jette à bas de son âne, court saisir la jambe du bon gentilhomme, la serre tendrement, pousse des sanglots, et se met à lui baiser les pieds. Que faites-vous donc, mon frère? lui dit don Diègue surpris. Ce que je dois, monsieur, répondit Sancho, ce que doivent faire les honnêtes gens qui vous connaîtront. Vous êtes le premier saint en manteau vert que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis point saint, mon ami; je sais trop, hélas! tout ce qui me manque; votre simplicité vous abuse; et votre humble modestie prouve que vous valez mieux que moi. — Il s'en faut bien, ma foi! répond Sancho en s'en retournant à son âne; et, remonté sur son bât, il essuie avec ses mains les larmes d'attendrissement que don Diègue avait fait couler.

Monsieur, reprit don Quichotte, permettez à l'intérêt que vous inspirez de vous faire encore quelques questions. Vous savez que les anciens philosophes, privés malheureusement des lumières de la foi, faisaient consister le bonheur dans les prospérités terrestres, et n'en connaissaient pas de plus grande que celle d'avoir une famille nombreuse. Daignez me dire si vous avez beaucoup d'enfans. Je n'ai qu'un fils, répondit tristement don Diègue; et je vous avoue avec peine que ce fils si cher à mon cœur ne contribue pas autant qu'il le pourrait à la félicité de son père. Il a dix-huit ans, monsieur; il en a déjà passé six à Salamanque à s'instruire dans les langues grecque et latine;

lorsque j'ai voulu qu'il s'appliquât à d'autres sciences plus utiles à son avancement, je n'ai pu l'obtenir de lui, tant l'amour de la poésie remplit et transporte son âme. Au lieu de profiter de son esprit, de ses talens, des avantages qu'il aurait pour devenir magistrat, auditeur, pour arriver même au conseil, il passe sa vie à examiner si tel vers d'Homère est plus beau que tel vers de Virgile, si une épigramme de Martial n'a pas un sens différent de celui des commentateurs. Son avancement, sa fortune, l'occupent infiniment moins qu'Horace, Perse, Juvénal, car il ne fait pas grand cas des poëtes de notre nation : il dédaigne même nos langues modernes; et tout ce qui n'est pas grec ou latin ne lui paraît guère mériter d'estime.

Monsieur, reprit don Quichotte, je n'ai pas besoin de vous rappeler que les défauts des enfans ne doivent jamais altérer la tendresse paternelle: les pères ont le droit sans doute, et c'est même un devoir sacré, d'indiquer dès l'enfance à leurs fils le chemin qu'ils doivent suivre avec le plus d'avantage, de les y mener par la main, en les contenant avec soin dans l'étroit sentier des vertus: mais lorsque les enfans sont grands, et que, sans abandonner ces vertus, ils marquent de l'éloignement ou du dégoût pour la route qu'on leur a tracée, qu'ils préfèrent décidément tel état à tel état, telle science à telle autre, je pense que c'est là le point où s'arrête l'autorité d'un père; je pense qu'il n'a plus le droit de forcer leur inclination. Cette contrainte serait tout au plus permise au manouvrier indigent qui a besoin, pour manger du pain, que son fils apprenne son métier. Le vôtre n'est pas dans ce cas, et je ne vois point que vous deviez autant vous affliger de son goût pour la poésie. La poésie, seigneur gentilhomme, est une jeune et belle vierge, que ses attraits, son éclat, sa délicate pudeur, rendent l'objet des hommages de toutes les autres sciences. Jalouses et fières entre elles, c'est la seule poésie qu'elles veulent bien consentir à regarder comme leur reine: elles ne croient pas déroger en s'humiliant à sa cour. Réunies pour lui complaire, elles s'honorent de l'embellir, et savent qu'en l'embellissant elles reçoivent d'elle un lustre nouveau. J'estime heureux le jeune homme épris de la poésie, mais il faut qu'il sache l'aimer: il faut qu'il n'expose point cette pudique maîtresse à des regards effrontés; qu'il ne recherche point pour elle les humilians succés que donne un public ignorant; qu'il ne la vende point dans la satire à la haine ou à l'orgueil; quil ne la prostitue point sur le théâtre aux yeux d'un vulgaire imbécile, et je comprends dans ce vulgaire

non-seulement le peuple des spectateurs assis aux dernières places, mais le peuple des seigneurs, qui ne jugent pas mieux aux premières. Si, dis-je, monsieur votre fils aime ainsi la poésie, il y trouvera, je vous le promets, avec le charme de sa vie, avec la gloire de son nom, le goût de toutes les vertus.

Quant au peu d'estime qu'il a pour nos poëtes, pour notre langue, je crois que c'est une erreur, quoique je connaisse beaucoup de personnes qui partagent cette prévention contre les modernes. Ces personnes ne réfléchissent point qu'Homère et Virgile étaient modernes lorsqu'ils écrivaient, que leurs beaux vers ont été faits dans la langue qu'on parlait alors. Eurent-ils besoin d'un autre idiome pour exprimer leurs sublimes pensées? Admirons-les, j'en suis bien d'avis; mais admirons aussi un bon poëte d'Allemagne qui parle allemand, un Castillan qui parle espagnol, un Biscayen même, si, dans son jargon, il me dit de belles choses. Allez, allez, seigneur don Diègue, quand un ouvrage déplait, ce n'est jamais la faute de la langue, mais la faute de l'auteur. S'il était né poëte, s'il avait reçu en venant au monde cette flamme divine et brûlante sans laquelle le travail le plus opiniâtre ne produit rien, il saurait nous rendre sa langue agréable, y découvrir des richesses cachées, et la placer bientôt par ses écrits au rang des langues savantes. Dites donc à votre fils de ne point mépriser notre idiome, d'être sûr que, s'il nous venait un Homère, l'Iliade espagnole vaudrait la grecque. Ne vous opposez point à sa passion pour les vers: recommandez-lui seulement de n'en faire que de bons; d'imiter ces auteurs anciens qu'il a raison d'adorer; de faire la guerre aux vices sans jamais la faire aux personnes; de chanter, de célébrer, d'inspirer des sentimens aimables, de se souvenir toujours que le véritable génie vient du cœur, et non de la tête, que la plume est la langue de l'âme, et que le plus sûr moyen de bien peindre les vertus, c'est de les posséder soi-même. Vous verrez, seigneur gentilhomme, qu'en suivant une telle route votre fils se fera bientôt estimer, aimer, honorer. La fortune même aura honte de ne pas lui accorder quelques faveurs; et les rois, les grands de la terre, se verront forcés par la renommée de le couronner un jour de cet immortel laurier qui jamais n'est frappé de la foudre, pour avertir les humains du respect qu'on doit au génie.

Don Diègue de Miranda écoutait don Quichotte avec plaisir, et se reprochait la mauvaise opinion que lui avaient donnée de son bon sens les premiers discours qu'il avait tenus. Sancho,

que cette longue dissertation n'amusait guère, s'était détourné du chemin pour aller demander du lait à des bergers qu'il voyait dans les champs. Le gentilhomme, enchanté de l'instruction, de l'esprit de notre héros, allait renouer l'entretien, lorsque don Quichotte, levant la tête, aperçut devant lui, sur la route, un grand chariot sur lequel flottaient des banderoles aux armes du roi: il ne douta point que ce ne fût une aventure, et, pressé de reprendre son casque, il appelle à haute voix son écuyer. A ses cris, Sancho quitte les bergers, et revient auprès de son maître au plus grand trot de son âne.

CHAPITRE XV.

Où l'on verra la plus grande preuve de courage que don Quichotte ait jamais donnée.

Il faut savoir qu'au moment où notre chevalier appela Sancho, celui-ci venait d'acheter aux bergers une demi-douzaine de fromages tout frais. Pressé par les cris de son maître, ne sachant comment emporter ses fromages, il les mit précipitamment dans le casque du héros, et se hâta d'arriver. Ami, lui dit don Quichotte, donne-moi mon casque: ou je ne me connais pas en aventures, ou celle qui se présente exige que je sois bien armé. A ces mots le gentilhomme en manteau vert promena ses yeux le long du chemin, et ne découvrit autre chose que le grand chariot couvert, surmonté de banderoles; ce qui lui fit penser d'abord que c'était de l'argent pour le trésor royal. Il le dit au chevalier; mais celui-ci, qu'on ne dépersuadait pas aisément de ce qu'il croyait une fois, lui répondit qu'il savait bien à quoi s'en tenir: qu'il avait des ennemis visibles ou invisibles, toujours prêts à l'attaquer sous toutes sortes de formes; et, brûlant déjà dêtre aux mains, il arrache son casque à Sancho, le met promptement sur sa tête, sans prendre garde à ce qu'il contenait; et, s'affermissant sur ses étriers, il se prépare au combat.

L'extrême chaleur du cerveau de don Quichotte ne tarda pas à fondre les fromages, qui commencèrent à couler en petit-lait le long du front, du nez, des joues de notre chevalier surpris. Qu'est-ce ci, dit-il, mon ami Sancho? le sommet de ma tête semble se ramollir; ma cervelle devient de

l'eau; jamais pareille sueur ne m'inonda si complètement. Oui, je sue en vérité; ce n'est pourtant pas de terreur; il faut que ce soit le présage d'une épouvantable aventure. Donne-moi de quoi m'essuyer, Sancho; mes yeux en sont aveuglés. L'écuyer, sans dire un mot, lui donna promptement un mouchoir, priant Dieu tout bas que son maître ne s'aperçut pas de la vérité. Mais notre héros ôte son casque; et, tout étonné de voir dans le fond quelque chose qui ressemblait à du lait caillé, il en approche ses narines. Par les beaux jours de Dulcinée, s'écrie-t-il, mon étourdi, mon traître d'écuyer a rempli mon casque de fromage. Monsieur, répond Sancho d'un air naïf, si ce sont des fromages, donnez-les-moi, car je les aime beaucoup. Cependant je me garderai d'y toucher. Que le diable les mange, puisque c'est lui qui les a mis là. Ah! vraiment, vous me connaissez bien, d'imaginer que j'irais prendre votre casque pour en faire un pot à fromages! Non, non, cela ne me ressemble point; et tout ce que j'en puis conclure, c'est que j'ai sûrement aussi des enchanteurs qui me poursuivent, comme faisant portion d'un chevalier errant. Ces coquins-là ont imaginé cette malice afin que votre seigneurie se mît en colère contre moi et me frottât les épaules; mais ils seront attrapés, parce que mon bon maître réfléchira que je n'avais point avec moi de fromages, et que, si j'en avais eu, ce ne serait pas dans un casque, mais bien dans mon estomac que je les mettrais.

Don Quichotte, sans répondre, s'essuie le visage et la tête, nettoie son casque, le remet ensuite, baisse sa visière; et serrant sa lance: Qu'ils viennent, s'écria-t-il, je les attends, je les défie; je me sens capable à présent de vaincre Satan lui-même. Le gentilhomme, toujours plus surpris, écoutait, regardait tout; et la voiture aux banderoles arrivait. Elle n'était conduite que par deux hommes, dont l'un était sur les mules, l'autre sur le derrière du chariot. Don Quichotte marche vers eux: Frères, dit-il, où allez-vous? quel est ce char? que contient-il? que signifient ces banderoles? Monsieur, répondit le conducteur, cette voiture est à moi: elle contient deux grandes cages où sont deux lions d'Afrique que le gouverneur d'Oran envoie à sa majesté; les banderoles où vous voyez les armes du roi vous apprennent que le présent est pour lui. — Sont-ils un peu forts ces lions? — Si forts, que jamais il n'en vint de pareils en Espagne. J'en ai déjà passé plusieurs; mais voici les plus beaux que j'aie vus. Le lion est dans cette cage, la lionne dans celle-là: ils n'ont pas encore mangé d'aujourd'hui, et commencent à sentir

la faim; je prie votre seigneurie de ne pas nous retenir davantage. J'entends, reprit don Quichotte avec un souris de dédain; c'est-à-dire que l'on me dépêche de petits lions. Ah! ah! des lionceaux à moi! à moi des lionceaux, vraiment! Ces messieurs sauront tout à l'heure ce que je sais faire des lionceaux. Mon ami, donnez-vous la peine de descendre, ouvrez ces cages, et laissez-moi ces pauvres bêtes; je serai bien aise d'apprendre aux enchanteurs qui me les adressent ce que c'est que don Quichotte de la Manche.

Tandis que le conducteur pétrifié regardait en silence notre héros, et que don Diègue de Miranda le contemplait avec le même étonnement, Sancho s'approche de ce gentilhomme, les mains jointes, les larmes aux yeux: Mon bon seigneur, lui dit-il, rien n'est si sûr que ces lions vont nous manger, si vous n'empêchez pas mon maître de prendre dispute avec eux. — Votre maître n'est pas si fou, répondit don Diègue, que d'aller attaquer ces animaux terribles. — Vous ne le connaissez pas, monsieur; il attaquerait l'enfer. — Rassurez-vous, je vais lui parler. Se retournant alors vers don Quichotte, qui pressait le conducteur d'ouvrir les cages: Seigneur chevalier, dit-il, ai-je besoin de vous rappeler que la véritable valeur s'accorde toujours avec la prudence? Les héros les plus intrépides n'affrontent jamais un péril au-dessus des forces humaines. Ce n'est point pour vous attaquer que ces lions ont passé la mer. Je vous réponds qu'ils n'ont l'à-dessus aucune mauvaise pensée; ils s'en vont bonnement à la cour se faire présenter à sa majesté. Ne les retenez pas plus long-temps, et laissez-les en paix continuer leur route. Seigneur gentilhomme, répondit don Quichotte, vous vous entendez à merveille à la chasse des perdrix, à la pêche du héron, au gouvernement de votre famille; moi je m'entends à la chevalerie: chacun son affaire, et tout ira bien. Je sais beaucoup mieux que je n'ai l'air de le savoir si ces lions ont quitté l'Afrique pour m'attaquer ou ne pas m'attaquer. Je vais l'éprouver à l'instant. Et toi, coquin de conducteur, je jure Dieu que, si tu n'ouvres ces cages tout à l'heure, cette lance que tu vois va te clouer à ta charrette.

Le conducteur, effrayé de ces paroles et de l'air dont elles étaient prononcées, supplia notre héros de lui permettre au moins de dételer ses mules, et de sauver ces pauvres bêtes qui faisaient seules toute sa fortune. Homme de peu de foi, s'écria don Quichotte, ma pitié t'accorde ce que tu demandes. Détèle tes mules et fuis; dans un moment tu verras toi-même l'inutilité de

tes précautions. Le conducteur descendit aussitôt, se hâta de dételer; et, regardant encore don Diègue et Sancho: Messieurs, dit-il à haute voix, je vous prends à témoin que c'est par force que je vais rendre libres ces animaux. De tout le mal qu'ils feront, des frais, des dommages, de la perte de mon salaire, rien ne me doit être imputé, mais bien à ce monsieur qui me contraint. Je vous exhorte à vous mettre en sûreté avant que j'ouvre les cages; quant à moi, je ne risque rien, parce que les lions me connaissent. Don Diègue voulut encore essayer de parler à don Quichotte, il ne fut pas écouté. Sancho, les larmes aux yeux, vint le prier, le conjurer de renoncer à cette aventure, auprès de laquelle les moulins à vent, les foulons, les coups d'étrivières ne lui semblaient que des roses. Monsieur, monsieur, disait-il avec un accent lamentable, prenez garde qu'il n'y a rien ici qui ressemble à de l'enchantement. J'ai vu a travers les barreaux une seule patte de ces messieurs; je vous réponds, sur ma foi, que, d'après cette patte-là, le lion doit être plus gros qu'une montagne. Oh! sans doute, répondit don Quichotte, les lions sont gros quand on a peur. Retire-toi, mon pauvre Sancho; si je péris dans ce combat, tu sais ce que tu dois dire à Dulcinée: depuis long-temps entre nous deux tout est réglé sur ce point. Allons, pars, et finissons.

Don Diègue, voyant enfin que rien ne pouvait ébranler la résolution de notre chevalier, prit le parti de piquer sa jument, et de s'éloigner dans la campagne. Le charretier le suivit sur ses mules, ainsi que le triste Sancho, qui voyait déjà son maître dans les griffes de ces lions, et maudissait l'heure fatale où il s'était remis à son service. Au milieu de ses lamentations il n'en pressait pas moins son âne pour s'éloigner le plus qu'il pouvait. Dès que le conducteur les vit assez loin, il voulut tenter de nouveau de persuader don Quichotte; mais celui-ci, d'une voix fière, lui réitéra ses ordres; et, tandis que le conducteur se préparait à obéir, notre héros songeait en lui-même s'il ne ferait pas mieux de combattre à pied. La crainte que Rossinante ne s'effrayât de la présence des lions lui fit adopter ce dernier parti. Aussitôt il se jette à terre, se débarrasse de sa lance, de son écu, tire son épée; et, se recommandant à Dieu et à Dulcinée, tranquille, l'œil assuré, il vient d'un pas ferme et grave se placer devant le chariot.

O valeureux don Quichotte! s'écrie dans cet endroit le véridique auteur de cette histoire, ô le plus grand, le plus intrépide des héros dont l'Espagne se glo-

rifie! où trouvérai-je des expressions assez nobles, assez élevées, pour peindre dignement ton courage? comment transmettre à l'incrédule postérité des exploits si fort au-dessus de l'admiration des hommes? Seul, à pied, sans autre soutien que ce cœur, ce cœur magnanime, rempart impénétrable à la peur, sans autres armes qu'une épée, hélas! assez mal affilée, qu'un bouclier peu garni de fer, à moitié rongé de la rouille, tu attends, tu viens affronter les deux plus terribles lions qu'aient produits les déserts d'Afrique! Non, je ne te louerai point, ô chevalier de la Manche! je raconterai ton action.

Le conducteur, pressé de plus en plus par notre héros, qui brûlait d'en venir aux mains, se décide enfin à le satisfaire. Il ouvre en plein la cage du lion, et découvre tout à coup son énorme taille, sa crinière horrible, ses yeux farouches et sanglans. Don Quichotte le considère sans effroi; le lion se retourne, se coule, étend lentement ses membres, allonge ses muscles, ses griffes, ouvre sa gueule profonde, et fait un long bâillement; ensuite, avec une langue qui sort de deux pieds par-delà ses dents, il essuie, nettoie son mufle, passe et repasse cette langue sur ses joues, sur ses paupières, se lève, allonge sa tête hors de la cage, et promène à droite et à gauche deux prunelles qui ressemblaient à deux immenses brasiers.

Notre chevalier attentif suivait tous ses mouvemens; il n'était ému que du vif désir de commencer le combat; mais le généreux lion, qui se souciait peu de chevalerie, de bravades, d'exploits glorieux, après avoir regardé de toutes parts, se retourne de la tête à la queue, présente son derrière au héros, et se couche au fond de sa cage. Don Quichotte voulut que le conducteur l'irritât à coups de bâton, et le forçât de s'élancer. Non pas, s'il vous plaît, reprit le pauvre homme; car la première chose qu'il ferait serait de me mettre en morceaux. Mais en vérité, seigneur chevalier, vous devriez être plus que content: vous avez poussé la valeur jusqu'au dernier point où elle peut atteindre; pourquoi vouloir tenter deux fois la fortune? La porte est ouverte, il ne tient qu'au lion de sortir; vous l'avez attendu, vous l'attendez encore: il me semble que lorsque le plus brave des guerriers a défié son ennemi, lui a présenté le combat, et que l'autre le refuse, il a mis sa gloire à couvert. La victoire est à vous, seigneur: le lion a fui, donc il est vaincu.

Vous avez raison, reprit don Quichotte; ami, fermez cette cage, et donnez-moi une attestation en bonne forme de ce que vous m'a-

vez vu faire: signez qu'il est véritable que vous avez ouvert au lion; que je lui ai offert le combat, qu'il ne l'a pas accepté; qu'une seconde fois je l'ai défié, qu'une seconde fois il a craint de se mesurer avec moi. Je suis quitte envers mon devoir: meurent, meurent enchanteurs! et vive la chevalerie!

Le conducteur ne demandait pas mieux que d'obéir à ces derniers ordres. Il referma promptement la cage, tandis que notre héros, mettant son mouchoir au bout de sa lance, fit des signes et cria de loin à don Diègue et à Sancho de revenir promptement. Ceux-ci, tout en fuyant, retournaient à chaque pas la tête; ils aperçurent le mouchoir, et Sancho dit le premier: Que je meure si mon maître n'a pas vaincu ces terribles bêtes! le voilà qui nous appelle. Don Diègue et le charretier s'arrêtèrent à ces paroles, reconnurent la voix de don Quichotte, et retournèrent à lui. A peine arrivés: Mon ami, dit le héros au charretier, vous pouvez ratteler vos mules et poursuivre votre route. Et toi, Sancho, donne deux écus d'or à ces messieurs pour le temps que je leur ai fait perdre. De tout mon cœur, reprit l'écuyer. Mais que sont devenus les lions? sont-ils morts, sont-ils vivans? Le conducteur se mit alors à raconter en détail, et non sans de grandes louanges de don Quichotte, comment le lion effrayé n'avait pas voulu, n'avait pas osé combattre, et comment notre héros, après avoir laissé long-temps la cage ouverte, ne venait que de consentir à ce qu'on la refermât. Eh bien, que t'en semble, ami Sancho? s'écria don Quichotte charmé; penses-tu que le vrai courage soit toujours victime des enchanteurs? Va, mon fils, je sais trop bien qu'ils ont quelque pouvoir sur la fortune, mais ils n'en ont pas sur la vertu.

Sancho donna les écus d'or. Le conducteur et le charretier vinrent baiser la main du héros, le remercièrent de ses dons, et lui promirent de raconter au roi l'action dont ils avaient été témoins. Messieurs, répondit don Quichotte, si sa majesté vous demande quel est celui qui osa mettre à fin cette aventure, je vous serai obligé de lui dire que c'est le chevalier des Lions. Je suis résolu de m'appeler ainsi désormais, et de quitter le surnom de *la Triste Figure*, que j'avais porté jusqu'à présent: en cela, messieurs, vous pouvez être sûrs que je suis autorisé par l'antique privilége des chevaliers, qui changeaient tant qu'il leur plaisait et d'emblèmes et de surnoms. Le conducteur et le charretier ne s'opposèrent point à ce changement; ils prirent congé de don Quichotte, et continuèrent leur route, tandis que celui-ci pour-

suivait la sienne avec don Diègue et son écuyer.

Ce bon don Diègue, de plus en plus étonné, ne disait pas une parole, et réfléchissait en lui-même sur l'opinion qu'il devait avoir de la sagesse ou de la folie de don Quichotte. Il n'avait pas encore lu la première partie de son histoire: il rapprochait tout ce qu'il lui avait entendu dire de raisonnable, de poli, d'élégant, et ce qu'ensuite il lui avait vu faire; son discours sur la poésie, et ce casque plein de fromage, qu'il regardait comme un tour que lui jouaient les enchanteurs; ces conseils pleins de sagesse sur l'amour, sur l'autorité paternelle, et cette résolution soudaine d'attaquer deux lions qu'il rencontrait. Tant de contradictions l'occupaient fortement. Don Quichotte s'en aperçut: Seigneur don Diègue, dit-il, je crois être certain que vous pensez à moi, et je vous passe de tout mon cœur de me regarder comme un fou; mais raisonnons un peu, s'il vous plaît.

On estime l'adroit chevalier qui, dans une grande place, en présence de la cour, perce de sa lance un taureau furieux; on applaudit à celui qui, pour plaire à la beauté qu'il aime, remporte l'honneur d'un tournoi. Je suis loin de mépriser cette gloire: mais il en est une plus belle, parce qu'elle est plus utile; c'est celle du chevalier errant, qui va parcourant les déserts, les solitudes, les montagnes, affrontant, cherchant les périls, uniquement pour défendre, pour soulager quelques infortunés, pour faire de bonnes actions qui valent mieux que des actions brillantes. Que d'autres par leur valeur, leur magnificence, leurs grâces, soient les favoris des rois, l'ornement des cours, les amis des belles: j'aime mieux être le soutien de la veuve et de l'orphelin: souffrir pour les autres me paraît plus doux que de jouir pour moi seul; et, afin d'arriver promptement à cette perfection de vertu à laquelle je voudrais atteindre, je dois, autant qu'il est en moi, endurcir mon corps aux fatigues, accoutumer mon âme aux dangers; je dois rechercher ces dangers, les braver, m'y jeter, m'y plaire, travailler à chaque instant à me rendre inaccessible aux vices et à la peur. Ainsi je rencontre sur mon chemin des lions, je les attaque sans hésiter: je sais que cette entreprise peut paraître téméraire; je sais que la vraie valeur est aussi loin de la témérité que la crainte: mais en vertu, seigneur don Diègue, en morale, surtout en courage, il vaut mieux risquer de passer le but que de demeurer en deçà.

Je ne puis m'empêcher, reprit don Diègue, d'applaudir à tout ce que vous dites: la raison elle-

même semble parler par votre bouche; et si jamais les lois si pures de la chevalerie errante étaient perdues sur la terre, on les retrouverait dans votre cœur. Mais je vous demande d'allonger le pas afin d'arriver à ma maison, où j'espère que vous voudrez bien vous délasser quelques jours. Notre héros le remercia poliment; et, pressant le paresseux Rossinante, il arrivèrent vers les deux heures chez don Diègue, que don Quichotte appelait le chevalier du manteau vert.

CHAPITRE XVI.

Séjour de notre héros chez don Diègue, avec d'autres extravagances.

La maison de don Diègue était grande et spacieuse. Ses armoiries, sculptées en pierre, ornaient le fronton de la porte. Des celliers étaient dans la cour, autour de laquelle on voyait rangées beaucoup de dame - jeannes de terre que l'on fait au Toboso: ces dame-jeannes du Toboso rappellèrent à don Quichotte sa chère et malheureuse Dulcinée. Il s'arrêta, fit un profond soupir, et, regardant les dame-jeannes avec des yeux pleins de larmes, se mit à dire ces vers:

O GAGES chers et douloureux
D'une amour si belle et si pure,
Pourquoi rallumez-vous mes feux,
Et déchirez-vous ma blessure?

Cette tendre exclamation adressée aux dame-jeannes fut interrompue par le jeune étudiant, fils de don Diègue, qui venait au-devant de son père avec sa mère dona Christine. Tous deux s'arrêtèrent involontairement pour considérer l'étrange figure du héros. Celui-ci se hâte de quitter Rossinante, et vient avec beaucoup de courtoisie baiser la main de dona Christine. Madame, lui dit don Diègue, je vous demande de recevoir avec la grace qui vous est naturelle le seigneur don Quichotte de la Manche, que je vous présente comme le plus vaillant, le plus instruit, le plus aimable des chevaliers errans. Dona Christine, malgré sa surprise, fit un accueil fort obligeant à don Quichotte, qui lui répondit dans des termes aussi respectueux qu'élégans, combla de politesses le fils de la maison, et ne tarda pas à lui donner une très bonne opinion de son esprit.

Notre chevalier fut conduit

dans une salle où Sancho le désarma, jeta sur sa tête cinq ou six aiguières, lui donna du linge blanc, et bientôt après le héros sortit en pourpoint de peau de chamois, un peu noirci du frottement des armes, avec le collet vallon, sans dentelles et sans plis, des brodequins à la mauresque, sa bonne épée à son côté suspendue à un baudrier de loup marin, et les épaules couvertes d'un manteau de drap minime. Dans cet équipage leste et galant, don Quichotte parut au salon, où l'attendait le fils de don Diègue, d'autant plus curieux de causer avec son hôte, qu'à toutes les questions faites à son père sur cet homme singulier don Diègue avait répondu qu'il ne pouvait encore le juger, que ses actions et ses discours, presque toujours en opposition, étaient un mélange continuel de sagesse et de folie, mais plus souvent de cette dernière. Don Laurenzo, c'était le nom de ce fils, entretint notre héros, tandis que Dona Christine faisait préparer un festin digne du noble convive qu'elle voulait bien traiter.

Monsieur, dit don Quichotte au jeune homme, votre père m'a déjà parlé de votre amour extrême pour l'étude, pour la poésie surtout; et j'ai appris avec intérêt et plaisir que vous étiez un grand poëte. Seigneur, répondit Laurenzo, ma vanité n'ira jamais jusqu'à me croire tel: j'aime beaucoup les beaux vers; mais plus j'en lis, et plus je vois qu'il ne m'appartient pas d'en faire. — Tant de modestie me confirme dans mon opinion: le véritable talent est modeste. Ainsi, sans vous embarrasser par des éloges, que vous aimez mieux mériter que recevoir, je vous demanderai de me faire lire quelqu'une de vos poésies; ce n'est pas que je prétende être capable de les juger, mais je me crois digne de les sentir.

Jusqu'à présent, dit en lui-même don Laurenzo, cet homme me paraît aussi raisonnable que spirituel: mon père l'a jugé sévèrement. Seigneur, reprit-il, on voit bien que vous avez fait d'excellentes études; oserai-je vous demander à quelle science vous vous êtes particulièrement appliqué? — A une seule, qui les renferme toutes. — Et quelle est-elle, s'il vous plaît? — La chevalerie errante. Celui qui la professe, monsieur, est obligé de tout savoir: la justice distributive et commutative, afin de donner à chacun ce qui appartient à chacun; la théologie, pour rendre raison de la loi divine qu'il croit et soutient; la médecine et la botanique, pour trouver dans les déserts les herbes qui guérissent les blessures; l'astronomie, pour reconnaître aux étoiles dans quels climats le destin le con-

duit; les mathématiques, pour faire la guerre et pour défendre les places: il doit posséder les arts mécaniques, dont il ne peut se passer; les arts agréables, qui lui sont nécessaires pour son propre délassement et pour plaire toujours à sa dame; enfin toutes les vertus morales, dont la parfaite réunion peut seule former le vrai chevalier. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, malheureusement trop peu honorée dans ce siècle corrompu, mais, grâce au ciel, non encore éteinte.

Don Laurenzo écoutait la tête baissée, en se disant cette fois que son père ne jugeait pas si mal. La conversation fut interrompue par le dîner: on alla se mettre à table; et don Diègue ainsi que Christine traitèrent leur hôte avec une politesse qui ne différait point de l'amitié. Don Quichotte était charmé du ton, des manières des habitans de cette maison. Ce qui le frappait le plus, c'était le merveilleux silence, l'ordre, la paix, l'arrangement, qui régnaient dans cet asile: depuis les maîtres jusqu'au dernier domestique, tous savaient ce qu'ils devaient faire, s'en acquittaient sans murmure, sans jalousie, sans affectation; tous avaient l'air sage, heureux, et ne semblaient former qu'une famille de frères sans cesse du même avis.

En sortant de table, notre héros pria de nouveau le jeune homme de vouloir bien lui montrer de ses vers. Celui-ci, sans se faire presser, lui lut alors cette glose, en excusant d'avance ses défauts sur la gêne et la difficulté de ce genre de poésie:

«Grandeurs, trésors que l'on envie,
«Pour moi vous n'avez point d'attraits?
«Hélas! que faut-il à ma vie?
«La vertu, l'amour et la paix.»

Tandis que la foule éblouie,
Ose croire à vos vains plaisirs,
Je vous préfère mes soupirs,
«Grandeurs, trésors que l'on envie.»

Transports si voisins des regrets,
Bonheur d'un jour, rapide ivresse,
Que suit une longue tristesse,
«Pour moi vous n'avez point d'attraits.»

Mais lorsqu'aux pieds de mon amie
Je lis dans ses yeux mon destin,
Heureux hier, heureux demain,
«Hélas! que faut-il à ma vie?»

L'espoir de lui plaire à jamais
Me rend meilleur, plus doux, plus sage,
Et me fait chérir davantage
«La vertu, l'amour et la paix.»

A peine don Quichotte eut-il entendu ces vers, qu'il se lève, saisit la main de don Laurenzo; et la serrant de toute sa force: Par la céleste lumière! s'écria-t-il, heureux et digne jeune homme, vous méritez d'être couronné par les académies d'Athènes, de Paris et de Salamanque. Puissent les juges stupides qui vous refuseraient le premier prix deve-

nir l'horreur des muses, le but des flèches d'Apollon! Je bénis le ciel et mourrai content; j'ai vu, j'ai trouvé un poëte.

Don Laurenzo remercia notre chevalier; et, quoique sa manière de s'exprimer lui parût un peu singulière, il ne l'en trouva pas moins aimable. Il fut même flatté de ses éloges, et trouva que son esprit, ses connaissances, son goût, devaient rendre plus indulgent pour les écarts légers de son imagination. Après avoir passé quatre jours dans la maison de don Diègue, le héros de la Manche voulut retourner à la recherche des aventures, dont il savait, disait-il, que ce pays abondait. Une de celles qu'il désirait le plus d'entreprendre, c'était de pénétrer au fond de la caverne de Montésinos, lieu célèbre où sont les sept sources du Ruidera. Don Diègue et son fils applaudirent à ce projet, le supplièrent d'emporter de chez eux tout ce dont il pourrait avoir besoin, et l'assurèrent du plaisir extrême qu'il leur ferait en acceptant leurs offres. Don Quichotte leur rendit grâces, et fixa l'instant de son départ, au grand regret de Sancho, qui se trouvait fort bien chez don Diègue, s'accommodait à merveille de l'abondance qu'il y voyait régner, et ne se souciait pas de retourner à la frugalité des dîners chevaleresques: aussi le prudent écuyer eut-il grand soin, avant de partir, de bien garnir son bissac; après quoi, les larmes aux yeux, et jetant de tendres regards sur cette heureuse maison, il amena Rossinante à son maître. Celui-ci fit ses adieux à tout le monde; et tirant en particulier don Laurenzo: Votre noble cœur, lui dit-il, est passionné pour la gloire; vous avez deux chemins à suivre. Le premier, difficile et long, est celui de la poésie, où je vous prédis des succès, surtout si votre bon esprit, gourmandant votre vanité, devient lui-même un censeur sévère de vos ouvrages: l'autre route est beaucoup plus courte, mais infiniment plus pénible; faites-vous chevalier errant. Vous aurez du mal, j'en conviens, mais vous finirez par être empereur.

Don Laurenzo lui réprésenta qu'il était encore bien jeune pour prendre une si grande résolution, et lui promit cependant de réfléchir sur ses conseils. Don Quichotte renouvela ses adieux, ses complimens, et, emportant les regrets de cette aimable famille, se mit en chemin, suivi de Sancho.

CHAPITRE XVII.

Histoire du berger amoureux.

Notre chevalier n'était pas encore loin du village de don Diègue, lorsqu'il rencontra deux étudians et deux villageois, montés chacun sur un âne, et voyageant de compagnie. Après les avoir salués et s'être assuré qu'ils suivaient la même route, il leur offrit de les accompagner, en se pressant de leur apprendre qu'il était chevalier errant. Cette explication parut du grec aux villageois; mais les deux étudians la comprirent, et jugèrent que notre héros n'avait pas la tête saine. Cependant ils lui témoignèrent assez de respect; et l'un d'eux lui dit: Seigneur, comme les chevaliers errans ne sont jamais guidés dans leur chemin que par les aventures qui se présentent, nous vous proposons de venir avec nous assister aux plus belles noces qu'on ait célébrées jusqu'à ce jour. Volontiers, reprit don Quichotte; quel est le prince qui se marie dans ces contrées? — Ce n'est point un prince, c'est un simple laboureur, mais le plus riche du pays: celle qu'il épouse n'est qu'une villageoise, mais la plus belle de la terre. Elle n'a pas d'autre nom que *la belle Quitterie*; son époux s'appelle *le riche Gamache*. Il a vingt-deux ans, sa femme dix-huit; et l'on peut dire que ce mariage est fort bien assorti de part et d'autre, s'il est vrai que la richesse puisse balancer la beauté. Cette noce, pour laquelle le magnifique Gamache a fait des frais extraordinaires, doit se célébrer dans une immense prairie voisine du village de la mariée. Le nouvel époux a fait couvrir en entier cette prairie de verdure; les rayons du soleil ne pourront y pénétrer. Là, sous un ciel de feuilles et sur un gazon de fleurs, les habitans rassemblés de plus de dix lieues à la ronde viendront former des danses, des jeux, jeter la barre, faire des armes, disputer le prix du saut, de la course, et divertir les jeunes filles par les bruyantes castagnettes, par des romances, des chansons accompagnées de la guitare. Mais tous les plaisirs de cette belle fête ne sont rien auprès de l'intérêt qu'inspire un malheureux jeune homme qui s'y trouvera peut-être, et dont la seule vue fera verser bien des pleurs.

Ce jeune homme s'appelle Basile; c'est un berger dont la pauvre chaumière est appuyée contre le mur de la maison de Quitterie.

Il est né dans cette chaumière; et, dès sa plus tendre enfance, son premier sentiment, son unique plaisir fut d'aimer sa jeune voisine. Il était sans cesse avec elle; et Quitterie, de même âge que lui, le cherchait quand il ne venait pas. Ces deux aimables et beaux enfans, avant de savoir bien parler, s'étaient déjà dit qu'ils s'aimaient: tout le village en était instruit, et s'intéressait aux jeunes amours de Basile et de Quitterie, dont les noms passés en proverbe se prononçaient naturellement lorsqu'il s'agissait d'innocence et de tendresse.

L'âge vint, et le père de Quitterie défendit à Basile de parler à sa fille. Les pauvres amans obéirent au père, mais l'amour ne lui obéit pas. Basile, tout en évitant Quitterie, se trouvait toujours ou elle passait; Quitterie, tout en le fuyant, ne manquait jamais de le rencontrer. Le père, fâché, prit alors le parti de marier sa fille, et choisit pour gendre le riche Gamache. L'extrême pauvreté de Basile était, hélas! la seule chose qu'il eût à lui reprocher; car, s'il faut dire la vérité, la nature a pris soin de dédommager Basile du tort que lui fit la fortune. C'est le berger le plus aimable du pays; personne ne jette une barre aussi bien, personne ne peut le vaincre à la lutte ni le gagner à la paume; les cerfs ne courent pas si vite, les chevreuils sautent moins légèrement. Il sait de plus la musique, fait de jolis vers, chante comme l'alouette, touche admirablement bien de la guitare, et fait des armes mieux qu'un maître.

Quand ce ne serait qu'à cause de cette dernière science, interrompit don Quichotte, Basile mériterait d'épouser non-seulement la belle Quitterie, mais même la reine Geneviève, en dépit d'Artus et de Lancelot. Par ma foi! s'écria Sancho, que ma femme n'est-elle ici, elle dirait comme vous. Thérèse est toujours d'avis qu'on se marie avec son égal. La brebis avec le belier, dit-elle, et tout va le mieux du monde. Thérèse a raison; et je donnerais quelque chose pour que ce bon Basile, que j'aime déjà, épousât demain Quitterie, sous cette grande feuillée que monsieur Gamache a fait construire. Pardi oui! parce que monsieur Gamache a des écus, voilà une belle raison de lui bailler une jolie fille! C'est d'amour, et non pas d'écus, qu'une jolie fille a besoin. N'allons pas trop loin, reprit don Quichotte, et ne méconnaissons pas l'autorité paternelle. Si les filles avaient le droit de choisir seules leurs époux, nous en verrions qui souvent épouseraient le valet de leur père, ou le premier mauvais sujet qui passerait sous leur fenêtre. L'A-

mour, avec son bandeau sur les yeux, est assez sujet aux erreurs pour souffrir que la raison vienne quelquefois le guider. Un homme qui doit faire un long voyage met du temps et de la prudence dans le choix de son compagnon: ne doit-on pas hésiter et réfléchir encore plus quand il s'agit de l'hymen, c'est-à-dire d'un voyage qui dure toute la vie, quand il s'agit de former un nœud qui n'est pas plus tôt serré qu'il devient le nœud gordien, et que rien ne peut le rompre, si ce n'est la faux de la mort? Je pourrais m'étendre sur cette matière; mais j'aime mieux écouter monsieur le licencié, qui nous apprendra peut-être quelque autre chose de ce Basile.

Seigneur, reprit l'étudiant, depuis que ce malheureux a su que la belle Quitterie épousait le riche Gamache, il a quitté sa chaumière, s'est retiré dans les bois, où il vit tout seul, triste, morne, sombre, et ne se nourrissant que de fruits sauvages, et passant les nuits sous les arbres. On le rencontre quelquefois se promenant autour du village; il marche lentement, es yeux baissés vers la terre, la tête penchée sur son sein, les bras croisés devant sa poitrine, ne disant rien, ne regardant pas, et semblable à une statue qui ne marche que par ressorts. Nous l'aimons, nous le plaignons tous; nous tremblons que son amour violent ne le conduise demain à ces noces, et qu'en entendant Quitterie prononcer le *oui* fatal il ne tombe mort à l'instant.

Oh! j'espère, s'écria Sancho, que le bon Dieu y mettra ordre: il y a du remède à tout. L'avenir n'est connu de personne. Il passe bien de l'eau sous le pont dans vingt-quatre heures. Ce qui n'arrive pas une fois arrive l'autre. Souvent il pleut et fait soleil en même temps. Tel se couche en bonne santé, qui le lendemain se relève mort. Qui peut se flatter d'attacher un clou à la roue de la fortune? Entre le *oui* et le *non* d'une femme je ne voudrais pas risquer la fine pointe d'une aiguille; et puisque Quitterie aime Basile, je ne désespère de rien pour lui, car, comme on dit, l'amour a des lunettes qui lui font paraître le cuivre de l'or; le pauvre est riche à ses yeux, et le verre devient du diamant. Bonté divine! reprit don Quichotte, ne peux-tu donc t'arrêter, mon pauvre Sancho, aussitôt que tu as commencé la longue suite de tes proverbes? Dis-moi, bavard, dis-moi quel rapport ont avec Quitterie et Basile ta roue de fortune, ton clou, tes lunettes de l'amour, et toutes tes extravagances. — Plus de rapport qu'on ne pense; si l'on ne m'entend point ce n'est pas ma faute. Je m'entends à

merveille, moi, et mes discours ont un grand sens. Mais votre seigneurie me tarabuste toujours, et n'est jamais plus contente que lorsqu'elle peut épingler mes sentences. — Dis donc *épiloguer*, malheureux ignorant, qui ne sais pas encore ta langue. — Monsieur, je la sais assez pour parler raison; c'est tout ce qu'il faut. Je n'ai pas été élevé à la cour, et je n'ai pas fait mes études à Salamanque: n'exigez donc point que je parle comme un homme de Tolède. Je vous demande d'ailleurs ce que peuvent faire une ou deux lettres de plus ou de moins dans un mot.

Don Quichotte allait répondre et disserter sans doute longuement sur la pureté du langage; mais il était déjà nuit, et le spectacle soudain d'une infinité de lumieres l'avertit qu'ils approchaient du village de Quitterie. Le riche Gamache avait fait planter dans la prairie destinée à la fête une foule de grands arbres tout chargés de lampions. L'air était pur, le ciel sans nuage, et l'haleine du zéphir si douce, qu'elle agitait à peine les feuilles, et ne nuisait point a l'éclat de cette belle illumination: l'on entendait sous l'immense ramée les sons divers et confus, des flûtes, des psaltérions, des grelots de tambour de Basque. Les musiciens, déjà placés sur des tréteaux, faisaient danser plusieurs quadrilles: dans d'autres groupes on chantait, on jouait à différens jeux. Plus loin, des tables se dressaient pour les festins du lendemain: on préparait des pantomimes; on apportait des guirlandes, on les tressait, on les plaçait. Tout le monde en mouvement allait, venait, travaillait; et l'on eût dit que la foule immense qui remplissait la prairie n'était composée que d'amans heureux.

Notre héros, malgré l'invitation des étudians, ne voulut point s'approcher de l'enceinte: il en donna pour raison que la coutume des chevaliers était de passer la nuit dans les déserts solitaires. En conséquence, il prit congé de ses compagnons, se détourna du chemin, et s'en alla dormir au milieu des champs. Sancho le suivit à regret, et soupira douloureusement en songeant qu'il n'était plus dans la maison de don Diègue.

CHAPITRE XVIII.

Noces de Gamache.

La belle aurore avait à peine répandu dans les campagnes les perles liquides qui tombent de sa chevelure d'or, lorsque le héros de la Manche, ennemi de la paresse, se lève et appelle son écuyer. Celui-ci ronflait encore. O le plus heureux des mortels! s'écria don Quichotte en le regardant: sans soucis, sans inquiétude, sans crainte des enchanteurs, ignoré de l'envie que tu ignores tu dors d'un sommeil paisible! Tu dors, et les peines toujours renaissantes d'une passion sans espoir, les soins pénibles et nécessaires pour le soutien de tes jours ne troublent point ton repos; la douloureuse ambition, la pompe vaine du monde, l'insatiable désir et des honneurs et des richesses, sont inconnus à ton humilité. Rien ne t'occupe que ton âne: c'est moi qui suis chargé de penser à toi; juste obligation qui compense les amertumes de la servitude! Il faut que le maître veille pour nourrir, pour récompenser le fidèle serviteur qui dort; il faut qu'il travaille pour le rendre heureux, et qu'il devienne sa providence.

A tout cela Sancho ne répondait rien, et n'aurait pas de sitôt répondu, si don Quichotte ne l'eût poussé de sa lance. En ouvrant les yeux, l'écuyer tourna deux ou trois fois la tête, et sembla recueillir avec attention toute la finesse de son odorat: Monsieur, dit-il, si je ne me trompe, il vient de là-bas, de cette ramée, une odeur bien plus agrèable que celle des roses et du jasmin; je crois, je suis sûr de sentir des grillades et des fritures. Ah! monsieur, les heureux mariages que ceux qui commencent par cette odeur-là! Lève-toi gourmand, reprit don Quichotte; hâtons-nous d'aller voir ces noces, qui peut-être causeront la mort de l'infortuné Basile. — Ma foi, hier j'étais pour lui; mais depuis que je sens ces grillades, j'avoue que monsieur Gamache me paraît avoir du mérite. Il faut être juste, au fond: que diable! quand on n'a pas le sou, on ne peut pas épouser Quitterie. Monsieur Gamache, j'en suis sûr, enterrerait Basil sous ses pistoles: les belles roses, les bijoux qu'il achètera pour sa femme, valent un peu mieux que les sauts, les coups de fleuret, les jolies chansons de Basile. Que vous donne-t-on au marché pour une chanson, ou pour un coup

de fleuret? Toutes ces grâces, toutes ces sciences ne paient pas le boucher: lorsque c'est un homme riche qui les possède, elles ont beaucoup de mérite; mais pour que la maison tienne, il faut que les fondemens soient bons, et je n'en connais pas de meilleurs que l'argent.

Par le dieu du ciel, interrompit notre héros, il n'existe pas sur la terre un aussi grand babillard que toi: à peine éveillé, tu commences tes longues sottises! — Monsieur, rappelez-vous, s'il vous plaît, nos conventions avant de nous remettre en campagne. Pourvu que je ne dise rien contre madame Dulcinée et contre la chevalerie, vous m'avez donné le droit de parler tant qu'il me plaira. — Je ne me souviens point du tout de cette convention; et quoi qu'il en soit, je t'ordonne de te taire et de me suivre à cette prairie, où les instrumens de musique ont déjà donné le signal des jeux. L'écuyer obéissant alla brider Rossinante: nos deux héros se mirent en marche, et, montés sur leurs coursiers, entrèrent sous la feuillée.

Le premier objet qui attira les yeux de Sancho fut un jeune bœuf embroché dans un grand orme, et que l'on faisait rôtir auprès d'un bûché enflammé. Autour de cet immense feu étaient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisaient à leur aise plusieurs moutons tout entiers: les faons, les lièvres, les lapins, déja dépouillés; les oies, les poules, les pigeons, sans plumes: toutes les espèces de volaille et de gibier étaient pèlemèle pendues à des arbres, et ne pouvaient se compter. Plus de soixante dame-jeannes du meilleur vin de la Manche étaient rangées à droite et à gauche: des piles énormes de pains blancs s'élevaient comme les monceaux de blé dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les autres ainsi que des tuiles, formaient une haute muraille; et deux immenses chaudières, semblables à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servaient à frire les beignets, que l'on retirait avec de larges pelles pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux. Plus de cinquante cuisiniers ou cuisinières, tous propres, habiles, alertes, travaillaient, chantaient et riaient. Dans le ventre du bœuf rôti l'on avait eu soin d'enfermer douze petits cochons de lait, qui cuisaient là sans être vus, et devaient surprendre les nombreux convives. Les épiceries étaient prodiguées dans de grands coffres ouverts. Enfin une armée entière aurait trouvé de quoi se nourrir dans cette abondance rustique.

Sancho regardait, contemplait,

admirait tout; le doux sourire était sur ses lèvres; une pure joie dilatait son cœur. Tantôt, séduit par la bonne odeur qui s'exhalait des marmites, il s'arrêtait autour d'elles; tantôt il les abandonnait pour aller soupirer près des dame-jeannes, et bientôt quittait ces dernières pour se rapprocher des beignets. Enfin, ne pouvant plus supporter tant d'émotions différentes, il aborde un des cuisiniers; et, les yeux baissés, l'air modeste, d'une voix soumise et flatteuse, lui demanda la permission de tremper un petit morceau de pain dans une de ces grandes marmites. Pardi! frère, lui répondit le cuisinier, l'intention du riche Gamache n'est pas que ce jour soit un jour de jeûne. Cherchez, prenez un cuiller, écumez une poule ou deux, et grand bien vous fasse! Monsieur, vous êtes fort poli, reprit Sancho de la même voix; mais je ne vois point de cuiller. — Attendez, mon pauvre ami, vous m'avez l'air bien timide; je vais à votre secours. Aussitôt l'obligeant cuisinier prend un poêlon qu'il enfonce dans la marmite, et retire trois poules avec deux oisons; et les présentant à Sancho: Tenez, dit-il, mon bon frère, déjeûnez avec cette écume, en attendant le dîner. Je vous remercie, monsieur; mais je n'ai rien pour mettre cela. — Eh! emportez le poêlon: n'avez-vous pas peur de ruiner Gamache? Sancho ne se le fit pas redire: il salua le cuisinier tendrement, et courut se mettre dans un petit coin.

Pendant ce temps, don Quichotte considérait douze villageois parés de leurs habits de fêtes, montés sur de belles jumens richement enharnachées et portant des sonnettes au poitrail. Ces cavaliers, en arrivant, commencèrent aussitôt les courses, tantôt en troupes, tantôt dispersés, se mêlant, se séparant, et criant à haute voix: Vivent Quitterie et Gamache! Il est le plus riche de nous; elle est la plus belle du monde: vivent à jamais ces époux heureux! Notre héros se disait tout bas: Ils n'oseraient s'exprimer ainsi s'ils avaient vu Dulcinée. Au même instant, par les divers côtés de la feuillée, parurent différens groupes de danseurs: parmi eux se distinguaient vingt-quatre jeunes garçons, vêtus de blanc, portant sur leurs têtes des mouchoirs de soie de couleur, et tenant l'épée à la main. Arrivés au milieu du cercle, chacun choisit son adversaire, sa place, se prépare au combat; et tous s'attaquent à la fois. Leur adresse, leur agilité, leurs coups redoublés et parés, leurs épées voltigeant dans l'air, leurs victoires toujours disputées et jamais sanglantes, les sauts, les ris, les cris de joie des vaincus

comme des vainqueurs, donnèrent un long plaisir à tous ceux qui les regardaient, et charmèrent surtout don Quichotte.

Ces combattans firent place à une troupe de jeunes filles, dont la plus âgée avait dix-huit ans, et que l'on avait choisies parmi les plus belles du pays: elles étaient vêtues de vert, les cheveux épars, couronnées de roses, et se tenaient entre elles par des guirlandes d'amarante et de jasmin. Un vénérable vieillard et une ancienne matrone étaient à leur tête: elles s'avançaient en dansant au son d'une cornemuse maure; et le plaisir qui brillait dans leurs yeux s'accordait avec la pudeur qui ne quittait pas leurs visages.

Après elles, une pantomime attira tous les regards. On vit s'élever un chateau superbe, inaccessible des quatre côtés. A ses créneaux l'on distinguait une jeune et timide fille, dont les attraits éblouissaient les yeux. L'Amour, environné de son aimable cortége, vint tirer contre les murailles toutes les flèches de son carquois, et fit de vains efforts pour s'emparer de la charmante captive. La Fortune, qu'on reconnaissait à ses habits éclatans d'or, à la richesse de ses courtisans, osait tenter la même entreprise. Après plusieurs attaques et plusieurs ruses, longtemps déjouées par les deux émules, le château s'écroulait devant la Fortune, et lui livrait la jeune beauté. L'Amour, oubliant son dépit, venait bientôt se mêler aux vainqueurs, les couronnait de ses mains, et les deux troupes réconciliées célebraient dans une danse vive le triomphe de la Fortune.

Notre héros, attentif à ce que signifiait la pantomime, demanda quel en était l'auteur; on lui répondit que c'était un bénéficier du village, homme de beaucoup d'esprit. Je suis sûr, reprit don Quichotte, que cet honnête ecclésiastique dîne plus souvent chez Gamache que chez le malheureux Basile. Ecoutez donc, lui dit Sancho qui déjeunait non loin de là, je vous avoue que le roi est mon coq, et que plus je vais, plus je me sens d'amitié pour monsieur Gamache. Je le crois, reprit don Quichotte, tu es du naturel de ceux qui sont toujours pour le plus fort. — Il ne s'agit point du plus fort; il s'agit seulement de savoir si en écumant la marmite de Basile j'en aurais retiré ceci. Considérez, s'il vous plaît, la mine de cette poularde, et convenez que dans ce monde, comme disait ma grand'mère, il n'y a jamais que deux familles, ceux qui ont, ceux qui n'ont pas; et ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont. Je suis de son avis, monsieur; l'avoir est au-dessus du savoir,

et je préfère l'âne couvert d'or au cheval le mieux harnaché. — Crois-moi, mon pauvre Sancho, mange au lieu de commencer tes sentences. — Oh! soyez tranquille, monsieur, je n'en perds pas un coup de dent. Dans la cuisine de Basile j'aurais plus de temps pour parler. — Tu en trouves toujours de reste. — Point du tout; je ne me permets une petite conversation par-ci par-là que lorsque je n'ai rien à faire. Je sais trop que dans l'autre monde on doit nous faire rendre compte des paroles inutiles; ainsi je vous demande la permission de ne plus m'occuper que de ce poêlon.

Cela dit, le bon écuyer se remit à manger avec tant d'appétit, qu'il en aurait donné l'envie à son maître, sans les grands événemens que nous allons rapporter.

CHAPITRE XIX.

Suite des noces de Gamache.

On entendit tout à coup vers le haut de la feuillée un grand bruit mêlé de cris de joie. C'étaient les villageois à cheval qui se rassemblaient en cérémonie pour aller au-devant des époux. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître, précédés d'une foule d'instrumens divers, accompagnés du curé, entourés des deux familles et des principaux habitans de tous les villages voisins. Sancho n'eut pas plus tôt aperçu Quitterie, qu'il s'écria: Ma foi, l'on peut dire que celle-là n'est pas mal mise. Je ne pense pas qu'à la cour il y ait de plus beaux affiquets. Regardez, regardez, monsieur, le drap vert dont est elle vêtue est du velours le plus cher, la toile blanche qui le borde n'est rien moins que du satin; et son collier de corail, savez-vous qu'il est garni d'or? Voyez ses mains, je vous prie; elles sont pleines de bagues, de perles, dont chacune vaut un œil de la tête. Sainte Marie! les beaux cheveux! ils sont de couleur de châtaigne, et traînent jusqu'à la terre. La jolie taille! comme elle est fine et droite! Avec tous les bijoux qui lui pendent aux oreilles, on croirait voir un palmier chargé de dattes. Don Quichotte rit des éloges

de son écuyer, et convint qu'après Dulcinée Quitterie était la plus belle femme qu'il eût encore vue.

Quitterie, le visage pâle, l'air sérieux, les yeux baissés, s'avançait, à côté de Gamache, vers une espèce d'amphithéâtre de feuillage, où le curé devait les unir. Ils étaient près d'y arriver, lorsqu'au milieu de la foule et du tumulte une voix se fait entendre derrière eux: Arrêtez, disait cette voix, craignez-vous que le temps ne vous manque? Quitterie, Gamache, ceux qui les environnaient, tournèrent aussitôt la tête. On aperçoit un jeune homme vêtu d'une robe noire bordée de rouge, les cheveux épars, couronné de cyprès, et portant un bâton à la main. Tout le monde reconnut Basile; et tout le monde, qui l'aimait, trembla que son désespoir ne vînt ensanglanter la fête. La foule s'ouvre devant lui: Basile s'avance d'un pas rapide, approche, arrive palpitant, s'arrête non loin des époux, enfonce son bâton sur la terre, et fixant sur Quitterie des yeux égarés et farouches, il reprend haleine quelques instans.

Ecoutez-moi, dit-il enfin d'une voix rauque et tremblante, écoutez-moi, parjure Quitterie; vous n'aurez pas long-temps à m'entendre. Je peux, sans vous faire rougir, révéler tout haut nos secrets; je peux vous rappeler ici que, depuis que je vous aime, c'est-à-dire depuis que j'existe, jamais je ne demandai, je ne désirai rien de vous qui pût causer un moment d'alarme à votre sévère pudeur. Heureux, content de vous aimer, satisfait de la promesse que vous ne seriez qu'à Basile, je travaillais avec ardeur, avec patience, avec courage, à mériter que la fortune daignât enfin me sourire. Vous m'abandonnez, Quitterie, et vous savez cependant que tant que Basile voit le jour vous ne pouvez avoir un autre époux. Je vous connais trop pour n'être pas sûr que cette seule idée doit empoisonner toute votre félicité. Rassurez-vous, Quitterie; je viens dégager vos sermens, vous affranchir de tout remords, vous rendre libre, indépendante, et digne de l'heureux époux que vous m'avez préféré; je viens crier comme vous tous: Vive, vive le riche Gamache avec la belle Quitterie! et j'ajouterai seulement: Meure, meure le pauvre Basile!

En disant ces mots il saisit son bâton, retire un long glaive qu'il renfermait, en place la poignée à terre, s'élance sur la pointe, et tombe dans des flots de sang. On crie, on accourt: le fer acéré sortait de deux pieds par le dos. Basile était sans mouvement; don Quichotte le tenait dans ses bras; ses nombreux amis en versant des larmes essayaient de retirer le fer: mais le curé les retint, et

voulut d'abord confesser le mourant, dans la crainte qu'il n'expirât. Ce dernier avis prévalut. Basile, d'une voix éteinte, s'écria: Je meurs, mes amis; ah! du moins si Quitterie daignait à mon dernier moment me donner la foi d'épouse, je sens qu'alors mon âme plus calme pourrait s'ouvrir au repentir, et s'occuper de mériter le pardon de mon désespoir. Le curé lui représenta qu'il ne devait plus songer à Quitterie, mais se rappeler ses fautes passées, et les avouer avec pitié. Non, non, répondit Basile, je suis incapable de rien si Quitterie ne me donne sa main, si Quitterie ne m'appelle son époux. Avec ce titre, dont je dois jouir si peu, vous me verrez obéissant à tout ce que vous me prescrirez.

Don Quichotte alors éleva la voix, publia ce que demandait Basile, ajoutant, avec une éloquence vive et forte, que le généreux Gamache devait lui-même se prêter au désir du moribond; que Quitterie, veuve de Basile, et couverte d'un crêpe funèbre, serait aussi pure, aussi chaste que Quitterie sortant de la maison paternelle, couronnée de roses blanches; que son hymen avec Gamache ne serait retardé que d'un instant, puisque l'autel où elle allait prononcer le serment qu'on lui demandait n'était autre chose que le tombeau de l'infortuné Basile.

Gamache, surpris, incertain, regardait cette étrange scène, et ne savait que répondre. Il cherchait ce qu'il devait faire dans les yeux de ceux qui l'environnaient; et tous étaient pour Basile, tous lui demandaient d'avoir compassion d'un malheureux qui, n'ayant plus rien à espérer de cette vie, allait encore perdre son âme. Gamache, pressé, tourmenté, dit enfin que si Quitterie consentait à ce mariage d'un moment, il ne s'y opposerait point. Aussitôt les amis de Basile volent tous vers Quitterie, tombent à ses pieds, embrassent ses genoux, la supplient, la conjurent de donner sa main à celui qui ne meurt que pour l'avoir aimée. Quitterie, presque sans connaissance, appuyée sur ses compagnes, pouvait à peine répondre, cherchait à cacher ses pleurs, et regardait sans cesse son père, qui ne se pressait pas de s'expliquer; mais le curé l'y força. Le curé, d'une voix sévère, déclara que le triste Basile touchait à son dernier instant, et qu'il fallait se décider, ou répondre de tout à Dieu. Alors le père de Quitterie fit un signe de consentement; celle-ci l'eut à peine aperçu qu'elle vole, se précipite vers Basile, tombe à genoux, saisit sa main, la presse, la couvre de larmes, et d'un accent entrecoupé, les yeux fixés sur les yeux

du mourant : Basile, dit-elle, Basile, recevez ma main et ma foi; je suis à vous, je vous appartiens, je jure que je suis votre épouse. Ah! Quitterie, répond-il, puis-je compter, puis-je être sûr que ce que vous faites pour moi n'est pas l'effet de la compassion? Ne me trompez-vous pas, Quitterie? Répétez, répétez encore que vous m'appartenez, que je suis votre époux, que vous me donnez votre main de votre plein gré, sans violence, sans restriction, sans aucune feinte, sans avoir égard à l'état où je suis. Oui, oui, s'écria Quitterie, je me donne à vous, je suis votre épouse, quelque événement qui puisse arriver, soit que j'aie l'affreuse douleur de vous voir mourir dans mes bras, soit que nous passions ensemble de longues et heureuses années. Il suffit, reprit Basile, recevez donc de nouveau ce que je vous ai donné depuis si long-temps, mon cœur, mon âme, ma foi, ma vie, et tout ce qui est en moi. Monsieur le curé, hâtez-vous de bénir notre mariage.

Sancho, temoin de ce qui se passait, disait en essuyant ses pleurs : Ce pauvre jeune homme, malgré le sang qu'il a perdu, parle encore avec bien de la force. Le bon curé tout attendri donna la bénédiction aux époux, en y joignant une prière à Dieu de recevoir dans sa miséricorde l'âme du malheureux Basile. Celui-ci n'eut pas plus tôt entendu que la cérémonie était achevée, qu'il se relève légèrement, tire le fer de sa blessure, et, retombant aux pieds de Quitterie, lui demande de lui pardonner ce qu'il osa tenter pour l'obtenir. Tout le monde resta muet de surprise; quelques-uns, plus simples que les autres, crièrent miracle! miracle! Non, répondit Basile à haute voix, point de miracle, mais adresse, mais industrie, mais ruse permise à l'amour.

Alors il découvre à tous les yeux un flexible tuyau de fer-blanc qu'il avait placé de manière que le glaive dont il s'était frappé, contenu par ce tuyau, semblait lui traverser le corps. Des vessies pleines de sang avaient été crevées du même coup. L'esprit inventif de Basile, sa dextérité, son adresse extrême, avaient mis tant d'art et tant de justesse dans l'apprêt, dans l'exécution, qu'il était impossible au plus soupçonneux de ne pas le croire percé de part en part et mourant de sa blessure.

L'aveu public qu'il en fit, sa franchise, son air, sa grâce, l'intérêt qu'inspire un amant aimé, donnèrent à Basile presque tous ses juges. On applaudit à son succès. Quitterie, à peine revenue de son trouble, de sa surprise, ne pouvait, malgré ses efforts, dissimuler sa vive joie.

Quelques-uns, plus scrupuleux, ou peut-être humiliés de s'être laissé tromper, ayant osé dire que le mariage était nul, comme contracté par une fraude, Quitterie ne put se contenir plus longtemps, et s'écria d'une voix émue qu'elle le confirmait de nouveau.

A ce mot, Gamache furieux, ses parens, ses amis, ses valets, mettent l'épée à la main, et veulent fondre sur Basile. Mille autres épées le défendent, et don Quichotte, la lance en arrêt, vole à la tête de ses défenseurs. Sancho, qui toute sa vie avait abhorré cette manière de se disputer, se réfugia bien vite au milieu des grandes marmites, espérant que ce sanctuaire serait respecté par tous les partis. Les deux troupes allaient se charger, lorsque don Quichotte, d'une voix terrible, se mit à crier: Que prétendez-vous, soldats du riche Gamache? Quoi! dans les champs de l'honneur, les généraux les plus fameux, les plus braves, les plus habiles, se permettent les stratagèmes; et vous voudriez les interdire aux amans! Ah! que l'amour ait au moins les priviléges de la guerre. Quitterie était à Basile, il eut son cœur, il a sa foi; c'est le seul bien qu'il possède au monde; et Gamache en possède tant d'autres! Gamache, si riche en troupeaux, oserait-il vouloir ravir l'unique brebis du pauvre? Non, Dieu réprouve ces ravisseurs, et cette lance les punit.

Ce discours, l'air, le ton, la mine guerrière de notre héros, intimidèrent tous ceux qui ne le connaissaient pas. Le curé profita de ce moment pour venir prêcher la paix; bientôt Gamache lui-même, réfléchissant que Quitterie s'était déclarée pour son rival, voulut lui rendre mépris pour mépris, et crut la punir en la laissant heureuse. Il remit son épée dans le fourreau, affecta de dire froidement qu'il était déjà consolé, qu'il n'en voulait plus à Basile, et lui abandonnait sans peine un trésor trop facile à perdre. Il fit plus; il demanda, pour ne point paraître piqué, que les fêtes continuassent, que les apprêts qu'il avait faits servissent aux nouveaux époux. Mais Quitterie et Basile n'acceptèrent point cette invitation: ils se retirèrent ensemble à la chaumière de Basile, et furent suivis de beaucoup de monde: car si les riches ont des flatteurs, les pauvres ont des amis. Les époux amans, avant de partir, placèrent don Quichotte entre eux deux, lui donnèrent chacun le bras, lui prodiguèrent les respects et les plus tendres caresses. Sancho, chagrin d'être obligé d'abandonner la fête avant de dîner, suivit son maître avec Rossinante et l'âne, retournant souvent la tête du côté des grandes marmites et poussant de profonds soupirs.

CHAPITRE XX.

Grande et surprenante aventure de la caverne de Montésinos.

Basile, malgré sa pauvreté, trouva moyen, dans son humble cabane, de bien traiter ses amis, et surtout de marquer sa reconnaissance au vaillant chevalier de la Manche. Quitterie, à l'envi de son époux, exaltait à chaque instant l'éloquence, le courage de notre héros, et ne l'appelait que son Cid. Don Quichotte charmé demeura trois jours avec les amans; et Basile, jaloux de gagner son estime, entreprit de justifier auprès de lui l'artifice dont il avait usé. Vous n'avez pas besoin de justification, répondit notre chevalier; Gamache avait employé pour vous enlever Quitterie tous les avantages qu'il avait sur vous, c'est-à-dire ses richesses; assurément vous étiez en droit d'employer contre votre rival les avantages que vous avez sur lui, c'est-à-dire l'adresse et l'esprit. D'ailleurs un seul titre, le plus beau de tous, rend légitimes tous vos efforts; vous étiez aimé: je ne connais rien à opposer à ce mot. Soyez-le toujours, Basile; et pour l'être, aimez toujours. A présent, la seule chose qui doit vous occuper, c'est de tâcher de rendre utiles à votre épouse, à vous-même, les dons que vous avez reçus de la nature. Quitterie est à vous pour toujours; vous ne devez plus désirer de plaire aux autres, ni d'obtenir des succès qui ne flattent que l'amour-propre. Songez à votre fortune; elle n'est rien sans l'amour, elle est beaucoup avec lui. Une belle et honnête femme est sans doute le premier des biens; mais celui qui la possède a besoin qu'elle soit heureuse; qu'aucun souci, qu'aucune inquiétude ne vienne troubler les délices de leur amour mutuel: or pour cela, mon ami, un peu d'aisance est nécessaire. Il vous sera facile de l'obtenir, si vous tournez votre esprit vers ce but, si vous employez vos talens à forcer la volage fortune à favoriser un travail suivi. Quand vous le voudrez fortement, vous y parviendrez bientôt; et c'est alors, c'est alors qu'il ne vous manquera plus rien; car aucun bonheur sur la terre ne peut se comparer à celui de deux époux bien épris, dont l'un s'occupe à entretenir l'abondance, la prospérité dans la maison, dont l'autre en fait l'ornement, le charme, y fixe la joie, la gaieté, délasse celui qui travaille, le récompense de ses peines, le fait jouir et le remer-

cie du présent et de l'avenir. Un tel ménage est le paradis; je le sens, j'en suis certain, quoiqu'il ne me soit point arrivé de serrer encore les nœuds d'hyménée, et que des chagrins trop longs à vous dire m'en laissent à peine la douce espérance.

L'époux de Quitterie, touché de ces paroles, remercia notre hèros, et lui promit d'en profiter. Sancho, qui écoutait son maître, disait entre ses dents: Ce diable d'homme parle à merveille de tout. J'avais d'abord cru qu'il ne savait rien que sa chevalerie errante; mais il serait en état, s'il le voulait, de se faire prédicateur, et d'aller dans toutes les chaires instruire et convertir son prochain. Que dis-tu, Sancho? reprit don Quichotte; je crois t'entendre murmurer. — Point du tout, monsieur; je réfléchissais à part moi qu'il m'aurait été bien utile d'entendre vos beaux discours avant de me marier; j'aurais peut-être mieux choisi. — Comment! Thérèse, me semble, est une excellente femme. — Excellente, c'est beaucoup dire: il y en a de pires sans doute; mais il y en a beaucoup de meilleures. — Sancho, ce n'est pas bien à toi de dire du mal de ta femme; elle est la mère de tes enfans; cette qualité suffit pour mériter ton respect. — Ah bien oui, ma foi, du respect! elle en a joliment pour moi! Allez, nous ne nous devons rien; vous ne savez pas comme elle me traite quand ses jalousies lui prennent; elle est alors un vrai satan.

Les trois jours étant ècoulés, don Quichotte voulut partir, et pria Basile de lui donner un guide qui le conduisît par le plus court chemin à la caverne de Montésinos, dans laquelle il était résolu de descendre. Basile lui amena un jeune écolier de ses parens, homme d'esprit, dont la conversation devait l'amuser dans la route. Sancho fournit de nouveau le bissac, mit la selle sur Rossinante; et bientôt notre héros, accompagné de son écuyer et du guide, montés chacun sur leur âne, prit congé de ses aimables hôtes, qui le virent partir à regret.

Dans le chemin, don Quichotte s'informa du jeune écolier quelles étaient ses occupations. Monsieur, répondit celui-ci, je fais des livres qui m'amusent en attendant qu'ils amusent les autres. J'en ai deux sur le métier: l'un s'appelle *les Métamorphoses;* c'est une imitation comique de l'Ovide des Latins. Je m'abandonne dans cet ouvrage à la folie de mon imagination, et je tâche de donner une origine plaisante aux monumens célèbres de notre Espagne. L'autre portera le titre pompeux *du Principe de toutes choses.* Je m'y moquerai des pédans, des com-

mentateurs, des étymologistes, en recherchant, en découvrant avec de pénibles soins et des citations nombreuses de graves puérilités. Enfin je tâcherai dans ces deux ouvrages de verser le ridicule sur ces prétendus savans qui sont tout fiers d'avoir appris ce dont personne ne se soucie, et nous étalent avec emphase leur profonde connaissance des riens.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs arrivèrent à un village où ils passèrent la nuit. Le guide avertit don Quichotte qu'il n'était plus qu'a deux lieues de la caverne, et que s'il avait toujours le projet d'y descendre, de longues cordes étaient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain il partit avec ses deux compagnons, et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui, quoique large et spacieuse, était si remplie de ronces, de broussailles, de figuiers sauvages, que l'on pouvait à peine l'apercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit passer sous les bras plusieurs doubles de la corde. Ah ça, monsieur, lui dit Sancho, que votre seigneurie prenne garde à ne pas faire comme ses bouteilles qu'on met refraîchir dans les puits et qu'on retire cassées: je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là-dedans. Attache toujours et tais-toi, reprit gravement don Quichotte; cette grande aventure m'est réservée. Seigneur, dit le guide, je vous supplie de ne rien oublier des merveilles que vous allez découvrir, afin que, d'aprés votre rapport, je puisse en enrichir mon livre. Soyez tranquille, ajouta Sancho; à présent qu'il a les doigts sur la flûte, ne doutez pas qu'il n'en joue. Notre héros, se voyant attaché, regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette, pour avertir de temps en temps qu'il était encore en vie; mais, s'abandonnant à la providence, il se jette à genoux, fait tout bas sa prière à Dieu pour lui demander son secours; et puis, élevant la voix: O dame de mes pensées, s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée, si les vœux de ton amant peuvent parvenir jusqu'à toi je te demande de le soutenir par un regard favorable: je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abîme, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux et point de périls au-dessus d'un cœur qui t'adore.

Cela dit, il s'approche de l'entrée, tire son épée, coupe les broussailles qui lui fermaient le chemin. Mais au même instant un grand bruit se fait entendre dans la caverne; et une épaisse nuée de corbeaux, de chauve-souris, en sort avec tant d'impé-

tuosité, que notre héros est renversé par terre. Son intrépide cœur n'est point alarmé de cet augure malheureux; il se relève, chasse les monstres, et, s'abandonnant à la corde, se laisse couler dans le précipice. Dieu te conduise, s'écria Sancho en faisant des signes de croix, fleur, crême, écume de chevalerie! Que la Notre-Dame de France et la Trinité de Gaïete veillent sur toi, cœur de bronze, bras d'acier, vaillance de l'univers! Dieu te conduise encore une fois, et te ramène sain et sauf dans ce monde, que tu quittes à propos de rien! Don Quichotte ne répondait à ces exclamations qu'en demandant qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyer obéissaient: bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étaient à leur fin. Incertains de ce qu'ils devaient faire, ils demeurèrent à peu près une demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps ils jugèrent qu'il fallait retirer la corde; mais elle revenait sans aucun poids, ce qui leur fit imaginer que don Quichotte n'était plus au bout. Sancho pleurait, se désolait, et retirait plus vite la fatale corde. Enfin, au bout de quatre-vingts brasses, il sent tout à coup qu'elle était pesante; il en jette un cri de joie. Après dix brasses encore il voit distinctement son maître. Ah! Dieu soit béni! dit-il, et soyez le bien revenu! nous avons eu une terrible peur que vous ne fussiez resté pour les gages. Don Quichotte ne répondait point. Quand il fut tout-à-fait remonté, on s'aperçut qu'il était endormi. Aussitôt on l'étend par terre, on le délie, on le secoue; et le héros, ouvrant les yeux qu'il porte à droite et à gauche, s'écrie: O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers! Hélas! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe, et que les plaisirs de la vie, semblables aux fleurs du matin, se flétrissent dès le soir même! Que je vous plains, que je vous plains, ô malheureux Montésinos, Durandart! ô Belerme, triste Guadiana! et vous, filles de Ruidera, dont les eaux toujours abondantes ne sont que les larmes que vos yeux répandent!

Sancho, le guide, tout surpris, écoutaient ces graves paroles que don Quichotte prononçait avec l'émotion et l'accent de la plus profonde douleur. Ils lui demandèrent de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer. Ce n'est point un enfer, reprit-il, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfans; écoutez bien, et croyez.

CHAPITRE XXI.

Admirable récit que fait don Quichotte de ce qu'il a vu dans la caverne de Montésinos.

Je descendais, mes amis, soutenu par votre corde, dans les ténèbres de cet abîme, lorsqu'à une longue distance du jour je découvris sur ma droite une cavité profonde, éclairée en quelques endroits par de faibles rayons de lumière, qui sans doute répondaient de loin à la surface du globe. Je résolus d'entrer dans cette cavité: je vous criai, mais en vain, de ne plus filer la corde; je m'arrêtai sur un roc en saillie; et voyant que, malgré mes cris, la corde arrivait toujours, je la saisis, j'en fis un rouleau sur lequel je me reposai. A peine assis, un sommeil paisible vint s'emparer de mes sens. Tout à coup je me réveille, et me trouve au milieu d'un pré délicieux, ou toutes les beautés de la nature semblaient être réunies. Je regarde, je m'assure bien que je ne suis plus endormi: certain que ce n'est point un songe, je m'avance dans cette prairie, et je découvre bientôt un superbe palais de cristal, qui, réfléchissant les feux du soleil, éblouissait mes faibles yeux. Deux portes d'émeraudes s'ouvrent: il sort du palais un vieillard vêtu d'une tunique verte, couvert d'un manteau mordoré, portant sur la tête une toque noire. Sa barbe blanche passait sa ceinture, sa main tenait un rosaire, dont les petits grains, de la taille des noix, étaient séparés par des diamans plus gros que des œufs d'autruche. Son air, sa démarche, sa gravité, me pénétrèrent de respect.

Il vint à moi; je l'attendis: Depuis long-temps, me dit-il, intrépide don Quichotte, tout ce que nous sommes ici d'enchantés, soupirons après votre arrivée. Suivez-moi, digne chevalier, le destin permet que je vous révèle les etonnantes merveilles de ce château de cristal, dont je suis l'alcade éternel: c'est Montésinos qui vous parle. Vous êtes Montésinos! répondis-je avec surprise: ah! seigneur, hâtez-vous de m'apprendre si je dois ajouter foi à ce qu'on rapporte de vous. Est-il vrai qu'à Roncevaux, après la mort de votre ami le courageux Durandart, vous enlevâtes son cœur selon sa prière dernière, et vous allâtes le porter à son amante Belerme? Oui, je l'ai fait, j'ai dû le faire, me répondit Montésinos. Venez vous-même voir Durandart.

Alors il marche et me conduit dans une salle basse du palais, dont les murailles étaient d'albâtre. Là j'aperçois un tombeau de marbre d'une magnifique sculpture, sur lequel un homme en chair et en os était couché de son long. Cet homme, qui semblait endormi, tenait sa main droite sur son côté gauche. Voilà mon ami Durandart, dit Montésinos en pleurant, voilà le héros et la fleur des amans et des chevaliers. Ce fameux Français appelé Merlin, que sa science en négromancie fit passer pour le fils du diable, l'enchanta dans ces tristes lieux avec d'autres personnes que vous connaîtrez. Cependant Durandart est mort il y a plusieurs siècles: j'ai tiré son cœur de son sein, et cela ne l'empêche point de se plaindre, de gémir sans cesse.

Dans ce moment Durandart, d'une voix triste et lamentable, s'est écrié:

MONTÉSINOS, mon cher cousin,
As-tu, fidèle à ta promesse,
Lorsque j'ai fini mon destin,
Porté mon cœur à ma maîtresse?

Oui, oui, mon bien aimé cousin, a répondu le vieillard en se mettant à genoux: soyez tranquille; après votre mort, je vous enlevai votre cœur le plus adroitement qu'il me fut possible. Je le mis dans un beau mouchoir de dentelles avec des aromates et du sel: je n'oubliai pas de vous enterrer, et je pris le chemin de France pour aller porter votre présent à l'infortunée Belerme. Depuis lors, sans savoir comment, Belerme s'est trouvée ici avec vous, moi, votre écuyer Guadiana, la bonne duègne Ruidera, sept de ses filles, deux de ses nièces, et une infinité d'autres malheureux enchantés par le grand Merlin. Voilà cinq cents ans que nous y sommes; nous nous portons bien, grâce à Dieu, si ce n'est la duègne Ruidera, ses filles, ses nièces, qui, à force de pleurer, ont été métamorphosées en fontaines. Il est aussi arrivé un malheur à votre écuyer Guadiana; il est devenu tout à coup un fleuve. Dès qu'il s'est aperçu qu'il coulait, il a été si affligé de s'éloigner de vous, mon cousin, qu'il est rentré sous la terre: mais le destin, plus fort que lui, le force d'en ressortir et de continuer sa route vers le royaume de Portugal. Depuis cinq cents ans je vous répète tous les jours ce que je viens de vous dire: vous ne me repondez jamais, ce qui me fait penser que vous ne me croyez point, et me cause une douleur mortelle. Aujourd'hui j'ai du plaisir à vous annoncer que le fameux don Quichotte de la Manche, dont le savant Merlin fit tant de prédictions, est arrivé dans ce palais: j'ai lieu d'espérer que ce héros pourra nous

désenchanter, car vous savez que les grandes actions sont réservées aux grands hommes.

Ah! mon cher cousin, répond Durandart d'une voix dolente, je le souhaite sans m'en flatter: à tout événement prenons patience, et mêlons les cartes. Cela dit, il perd la parole et se retourne sur le côté.

Au même instant, des plaintes, des crix, m'ont fait retourner la tête: j'ai vu dans une salle, à travers les murs de cristal, une procession de fort belles dames, toutes vêtues de deuil, portant des rubans blancs sur la tête. Celle qui marchait la dernière était plus en deuil que les autres, et ses longs voiles traînaient à terre: elle avait les sourcils rapprochés, le nez camard, la bouche grande, les dents assez mal rangées, mais plus blanches que des amandes sans leur peau. Dans ses mains était un mouchoir qui paraissait envelopper quelque chose: ses yeux regardaient ce mouchoir sur lequel ses larmes coulaient.

Voilà Belerme, m'a dit le vieillard, précédée de ses femmes, enchantées ici comme elle. Quatre fois la semaine cette triste amante vient faire cette procession autour du corps de son amant. Vous la trouvez peut-être moins belle que la renommée ne vous l'avait peinte, mais cinq cents ans de douleur altèrent toujours un peu la plus fraîche des beautés. Vous voyez qu'elle est fort pâle et qu'elle a les yeux battus. Gardez-vous d'attribuer cette pâleur à quelque indisposition: Belerme depuis long-temps n'a plus aucune indisposition; c'est le seul chagrin qui fait disparaître les roses de son visage. Sans cela vous pouvez compter qu'elle égalerait en attraits Dulcinée du Toboso.

Seigneur don Montésinos, ai-je répondu vivement, point de comparaison, s'il vous plaît; rarement elles plaisent à tout le monde. La sans pareille Dulcinée est ce qu'elle est; la dame de Belerme a son mérite. Ne disputons point là-dessus. Alors Montésinos m'a demandé pardon, et nous sommes restés bons amis.

Je m'étonne, interrompit Sancho, que vous ne soyez pas tombé à coups de poing sur ce vieillard, et que vous ne lui ayez pas arraché les poils de la barbe. Non, répondit notre héros: il a fait sur-le-champ réparation à Dulcinée; et je n'oublie jamais le respect dû aux vieillards, surtout quand ils sont enchantés. Mais, monsieur, dit le jeune guide, je ne puis comprendre que vous ayez vu tant de choses pendant une heure tout au plus que vous avez été dans cette caverne. Comment! une heure! s'écria don Quichotte; j'ai remarqué trois fois le soleil se lever et se cou-

cher. Ce n'est que le troisième jour que l'aventure la plus belle, la plus intéressante m'est arrivée. Eh! quelle est-elle? demanda Sancho. Mon ami, reprit notre chevalier, je me promenais avec Montésinos dans la délicieuse prairie, lorsque tout à coup j'aperçois, jouant ensemble sur le gazon, trois villageoises absolument semblables à celles que nous rencontrâmes sur la route du Toboso. Surpris, troublé de cette vue, j'ai prié le vieillard de me dire s'il connaissait ces trois villageoises. Non, m'a-t-il dit; elles ne sont arrivées que depuis peu; mais je pense que ce doivent être des princesses enchantées; car c'est ici le rendez-vous de toutes les victimes des enchanteurs. Ne doutant plus alors que ce ne fût Dulcinée, j'ai volé vers elle; je l'ai reconnue, et j'ai voulu lui parler; mais, hélas! sans me répondre, sans me jeter un regard, elle a fui comme un faon timide. Je suis resté les bras tendus, dévorant mes pleurs, mes soupirs; et je me disposais à poursuivre cette fugitive si chère à mon cœur, lorsque le palais, la prairie, Montésinos, tous les objets ont disparu soudain à mes yeux.

O mon bon Dieu! s'écria Sancho en se frappant le front de ses mains, est-il possible que les enchanteurs soient assez forts pour ôter ainsi la raison et le bon sens à mon maître! Ah! monsieur, je vous le demande par tout ce que vous révérez, ne contez jamais à personne ce que vous venez de nous dire; car on finira par croire que vous êtes un peu timbré. Mon fils, répond notre héros, je pardonne à ton amitié les conseils sévères qu'elle me donne; mais tu connais mon horreur pour le mensonge; je t'affirme, je te répète que tout ce que tu viens d'entendre m'est arrivé de point en point. Je n'ai pas encore tout dit; et lorsqu'il en sera temps, je t'apprendrai bien d'autres merveilles qui te rendront celles-ci très simples et très croyables.

CHAPITRE XXII.

Où l'on trouvera des détails extravagans et ridicules, mais nécessaires à l'intelligence de cette étonnante histoire.

Le traducteur de Cid Hamet Benengeli a grand soin de nous avertir qu'à la fin du chapitre que l'on vient de lire l'auteur arabe avait écrit à la marge cette remarque importante:

« Jusqu'à présent tout ce que « l'on a vu de don Quichotte, « quoique grand, quoique extra- « ordinaire, peut s'expliquer na- « turellement. La seule aventure « de la caverne de Montésinos « semble difficile à croire. D'un « autre côté, la candeur, la bonne « foi, la franchise de notre héros, « repoussent tout soupçon qu'il « ait pu mentir. Ce qui paraît le « plus vraisemblable, c'est que « pendant son sommeil il ait rêvé « ce qu'il a dit. Cette opinion, « que l'on abandonne à la saga- « cité du lecteur, accorderait as- « sez bien le respect dû à don « Quichotte et les égards dus à « la raison. »

Quoi qu'il en soit, le jeune guide remercia notre chevalier de son étonnant récit, et lui promit d'en profiter dans son livre des Métamorphoses, en expliquant d'une manière certaine la véritable origine du fleuve Guadiana et des fontaines de Ruidera, jusqu'à ce jour inconnue. Don Quichotte lui donna d'excellens conseils sur les moyens d'assurer le succès de son ouvrage. Après avoir dîné sur l'herbe des provisions de Sancho, tous trois remontèrent à cheval pour aller coucher dans une hôtellerie qui n'était pas fort éloignée.

Ils étaient à peine dans le grand chemin, qu'ils furent joints par une homme à pied, pressant à coups de fouet la marche d'un mulet chargé de lances. Cet homme suivait la même route que notre héros, et passa près de lui sans s'arrêter. Mon ami, lui cria don Quichotte, votre pauvre mulet n'en peut plus; il faut que vous ayez de grandes affaires pour le presser aussi vivement. J'en ai de grandes en effet, répondit le voyageur; car les armes que vous voyez doivent servir demain dans un combat. Je ne puis vous en dire davantage: mais, si vous venez coucher à la première hôtellerie, où je compte m'arrêter quelques heures, je vous instruirai du singulier motif de la bataille qui doit se livrer. En disant ces derniers mots, le voyageur était déjà loin.

On peut juger de l'extrême désir qu'eut aussitôt notre chevalier de rejoindre cet homme et de lui parler. Il fit doubler le pas à Rossinante, et se hâta de gagner l'hotellerie, où il arriva peu avant la nuit. Cette fois il ne la prit point pour un château, ce qui fit grand plaisir à son écuyer. A peine descendu de cheval, don Quichotte demanda des nouvelles de l'homme qui conduisait le mulet chargé de lances. L'aubergiste lui répondit qu'il était à l'écurie. Notre héros courut l'y chercher, et le trouva criblant de l'avoine. Dans l'impatience où il était de l'entretenir, il l'aida lui-même à donner à manger à son mulet; ensuite il le mena s'asseoir avec lui sur un banc de pierre, le somma de sa promesse; et l'aubergiste, le guide, Sancho, étant venus se mettre en cercle pour écouter, le voyageur commença son récit.

Dans un village, dit-il, éloigné d'ici de quatre lieues, un de nos échevins perdit son âne. Malgré toutes les diligences qu'il fit, il ne put le retrouver. Quinze jours après, un autre échevin, confrère du maître de l'âne perdu, vint l'embrasser sur la place, en lui disant: Réjouissez-vous, je vous apporte des nouvelles de votre âne. Ah! mon confrère, répondit l'autre, que je vous suis obligé! Ces nouvelles sont-elles bonnes? — Oui, mon confrère; je l'ai vu, je l'ai rencontré dans la montagne, sans bât, sans harnais, tout nu, fort maigre, mais enfin c'est lui: j'ai fait tout au monde pour vous le ramener; la maudite bête est déjà si sauvage, qu'elle n'a voulu entendre à rien; et, se mettant à ruer aussitôt que j'approchais, elle est allée se cacher dans le plus fourré de la montagne. Je vous propose, mon confrère, d'y retourner avec vous, et j'espère qu'à nous deux nous viendrons à bout de la prendre. — Pardi! mon confrère, vous êtes bien obligeant! j'accepte volontiers ce service, que je vous rendrai de bon cœur quand l'occasion s'en présentera.

Cela dit, nos deux échevins s'en vont ensemble à la montagne, cherchent, recherchent avec soin; mais l'âne ne paraît pas. Celui qui prétendait l'avoir vu dit à l'autre: Mon confrère, ne nous décourageons point; j'ai un moyen sûr pour trouver votre âne. Je vous confie que personne au monde ne sait aussi bien braire que moi; c'est un talent que j'ai cultivé dès l'enfance, et que je peux dire avoir porté à sa dernière perfection. Je vais l'employer à votre service. Soyez certain que votre âne y sera trompé le premier. Ma foi, mon confrère, reprit l'autre, j'ai la satisfaction de penser que je pourrai vous aider. Je ne veux point vous cacher que tous ceux qui

me connaissent s'accordent à convenir que, lorsque je me mets à braire, on croirait entendre un âne: je m'en suis fait une occupation, une étude particulière; et, sans vouloir vous rien disputer, j'ai lieu d'espérer que vous serez satisfait. — Tant mieux! vraiment, j'en suis ravi. Prenez d'un côté, moi de l'autre, et, sans rivalité, sans jalousie, mettons-nous tous deux à braire, afin de retrouver votre âne. — Votre idée est lumineuse, et vous justifiez bien l'excellente opinion que j'eus toujours de votre bon sens et de votre esprit.

Aussitôt ils se séparèrent; et dès qu'ils se sont perdus de vue, tous deux se mettent à braire avec tant de perfection, qu'ils accourent l'un vers l'autre, croyant que c'était l'âne qui leur répondait. Surpris également de se rencontrer: Quoi! c'est vous, mon confrère! dit le premier. — C'est moi-même, répond le second. — Est-il possible, mon confrère, que ce soit vous que je viens d'entendre? — Oui, mais je suis dans l'admiration. — Par ma foi! je n'en reviens pas. — C'est qu'il n'y a point de différence. — Vous êtes indulgent: c'est vous qui méritez ces éloges. Quel son! comme il est soutenu! comme il est plein! comme il est beau! — Et vous donc! quelle vérité dans les repos, dans les reprises? Ah! je vous cède la palme. — Point du tout; mais je suis flatté qu'un connaisseur comme vous daigne m'accorder quelque estime. Recommençons, si vous le voulez bien.

Chacun reprend alors un chemin différent, se remet à braire, et quatre ou cinq fois vient à la voix de son confrère, toujours trompé par la ressemblance. L'âne perdu était le seul qui ne dît rien: il n'avait garde de rien dire; nos échevins le trouvèrent à demi mangé par les loups. Je ne m'étonne plus, dit l'un, que votre voix ne l'ait pas fait venir. S'il n'était pas mort, reprend l'autre, je ne lui aurais jamais pardonné de ne vous avoir pas répondu. Consolés par ces éloges réciproques, ils retournèrent au village, où leur premier soin fut de raconter ce qui leur était arrivé. Tous deux parlèrent avec enthousiasme de la grâce, de la perfection, du talent extraordinaire que chacun d'eux avait à braire. Ces récits volèrent de bouche en bouche, et se répandirent dans le pays. Le diable, qui se plaît toujours à faire naître des noises, engagea quelques habitans des villages voisins à se mettre à braire en rencontrant les nôtres, et à leur dire que c'était la langue de leurs échevins. Les petits garçons, qui ne valent rien nulle part, se mêlèrent de la plaisanterie. Dès ce moment elle devint générale

notre village n'a plus d'autre nom que le village des ânes. L'on s'est fâché, l'on s'est battu: enfin demain nous nous rassemblons pour livrer une bataille en règle à ceux qui nous insultent journellement. C'est pour cela que je viens d'acheter, aux frais de notre commune, les lances que vous avez vues sur mon mulet.

Don Quichotte allait prendre la parole, et faire de sages réflexions sur cette singulière aventure, lorsqu'on vit entrer dans l'hôtellerie un homme vétu de peau de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre vert sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria: Seigneur aubergiste, avez-vous de la place? Pouvez-vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre? Eh! c'est maître Pierre, répond l'aubergiste avec un transport de joie: c'est maître Pierre! Réjouissons-nous! soyez le bien venu, maître Pierre! où sont donc le singe et les marionnettes? Ils ne sont pas loin, reprit l'arrivant; mais je vous demande avant tout si vous pouvez les loger. — Si je le peux! pour vous, maitre Pierre, je refuserais le duc d'Albe. Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes: j'ai beaucoup de monde ici; la recette sera bonne, et nous allons rire ce soir. — Je ne demande pas mieux: je modérerai le prix; pourvu qu'on paie ma dépense, je ne prendrai rien pour les places.

En parlant ainsi, maître Pierre sort pour faire avancer sa charrette, et don Quichotte s'informe de ce que c'est que cet homme, ce singe et son prétendu spectacle. Seigneur, répond l'aubergiste, notre bon ami maître Pierre court depuis long-temps ce pays, en faisant jouer par ses marionnettes une pièce admirable, dont le sujet est la belle Mélisandre délivrée des mains des Maures par son amant don Gaïféros: il a de plus avec lui un singe, le plus habile, le plus savant des singes, et peut-être même des hommes; car on n'a qu'à lui faire telle question que l'on veut, il l'écoute, saute sur l'épaule de son maître, lui dit à l'oreille sa réponse, que maître Pierre répète tout hâut. Cette réponse est presque toujours étonnante pour la justesse, l'esprit et la vérité. On croit ce singe sorcier; ce qui pourrait fort bien être. Il n'en coûte que deux réaux par question: ces deux réaux ont déjà fait la fortune de maître Pierre, qui passe pour être fort riche. Mais tout le monde l'aime ici: il est bon homme, gai, franc, parle comme six, boit comme douze, et sait une foule de contes qui nous font mourir de rire.

Maître Pierre reparut alors

avec sa charrette, son petit garçon, ses marionnettes, son singe, qui était assez grand, sans queue, avait le derrière pelé, l'air vif et spirituel. Don Quichotte s'avança vers lui: Monsieur le devin, dit-il, je vous demande de me dire ce qui doit m'arriver demain. Seigneur, répondit maître Pierre, cet animal ne se flatte pas de connaître l'avenir, il n'est habile que sur le présent et le passé. Pardi! s'écria Sancho, voilà une belle science! Je ne donnerais pas une épingle pour qu'on m'apprenne ce qui m'est arrivé; je le sais mieux qu'un autre apparemment. Mais puisque ce monsieur le singe connaît le présent, je lui offre mes deux réaux pour qu'il me dise ce que fait dans ce moment Thérèse Pança ma femme. Maître Pierre refusa de prendre l'argent d'avance: il donne un coup sur son épaule gauche; le singe saute à l'instant, approche sa bouche de l'oreille de son maître, remue vivement ses deux mâchoires, et revient à terre au bout de quelques minutes. Maître Pierre, sans parler, s'avance vers don Quichotte, se met à genoux, et saisissant les jambes de notre chevalier: Permettez-moi, lui dit-il, d'embrasser avec respect les genoux du restaurateur de la chevalerie errante, qui, sans vous, allait être éteinte. Permettez-moi de rendre mes hommages au vaillant don Quichotte de la Manche, le vengeur des opprimés, l'appui des malheureux, le soutien des faibles, l'espoir et l'admiration de ceux qui aiment encore la vertu.

A ces paroles, notre héros, son écuyer, le guide, l'aubergiste, tout le monde, demeurèrent stupéfaits. Sans leur donner le temps de se remettre, maître Pierre regarde Sancho. O toi, lui dit-il, le meilleur, le plus fidèle écuyer du plus grand chevalier du monde, réjouis-toi; ta femme Thérèse est à présent occupée de filer une livre de lin. Solitaire dans sa maison, pensant à l'époux qu'elle adore, elle n'a près d'elle qu'un vieux pot cassé, dans lequel elle a mis du vin, qui de temps en temps soutient son courage. Eh bien! je le crois, répondit Sancho: Thérèse est une brave femme; et si elle n'était point jalouse, je ne la troquerais pas pour la géante Andalone, qui avait un si grand mérite, à ce que prétend mon maître. Quant à ce petit pot de vin qui tient compagnie à Thérèse, je la reconnais encore là; jamais elle ne se laisse manquer de rien, fût-ce aux dépens de ses héritiers.

Je suis forcé d'avouer, interrompit don Quichotte, que plus on vit, plus on apprend. Je n'aurais jamais cru qu'un singe pût deviner avec cette justesse. Car enfin, messieurs, je ne m'en cache point: je suis ce don Qui-

chotte de la Manche, que cet admirable animal a beaucoup trop vanté sans doute; mais, sans mériter ces éloges, je puis dire que j'ai un bon cœur, et que je désire de faire du bien à tous ceux que je rencontre. Seigneur chevalier, reprit maître Pierre, ma joie est si grande de vous avoir vu, que je vais a l'instant préparer mes marionnettes, et donner mon spectacle gratis à tous ceux qui sont ici. Allons! allons! cria l'hôte avec transport: les marionnettes! les marionnettes! Ma fille, ma femme, préparez la belle salle pour les marionnettes de maître Pierre.

Tandis que la salle se préparait, Sancho voulut encore savoir du singe si les grandes choses que son maître avait vues dans la caverne de Montésinos étaient véritables ou non. Le singe sàuta, selon l'usage, sur l'épaule de maître Pierre, qui, après l'avoir écouté, dit gravement à Sancho: Le devin prétend que votre question est difficile et captieuse; mais qu'un seul mot y répondra. Tout ce que l'illustre don Quichotte assure avoir vu dans la caverne de Montésinos est au moins très vraisemblable. Notre héros, fort satisfait de la réponse, se rendit dans la salle du spectacle; on lui donna la place d'honneur. Tout ce qui était dans l'auberge vint se ranger derrière lui. Plusieurs bougies furent allumées autour d'un petit théâtre qu'elles éclairaient parfaitement. Maître Pierre se cacha derrière pour faire mouvoir les figures; son petit garçon se plaça debout sur le devant de la scène, tenant une baguette à la main, pour tout expliquer aux spectateurs; et la toile se leva.

CHAPITRE XXIII.

Les marionnettes de Mélisandre.

La cour de Didon, la suite d'Énée, écoutaient dans un profond silence. Toutes les oreilles étaient attentives, tous les yeux fixés sur la scène, lorsqu'on entendit derrière le théâtre un grand bruit de trompettes et de tambours, mêlé de salves d'artillerie. Alors le petit garçon prit la parole, et dit, d'un ton de fausset.

Ici commence la véritable histoire de la belle Mélisandre et de son époux don Gaïféros, histoire tirée des chroniques fran-

çaises et des romances espagnoles, que grands et petits connaissent. Vous allez voir comment Mélisandre, prisonnière chez les Maures de Sansuegne, qui s'appelle à présent Saragosse, fut remise en liberté par son mari don Gaïféros. Le voilà ce don Gaïféros, qui, oubliant un peu sa femme, s'amuse et se divertit à la cour de l'empereur Charlemagne, père putatif de Mélisandre; le voilà qui fait une partie de dames, comme le dit la romance:

Don Gaïféros joue aux dames,
A la sienne il ne songe pas.

Vous voyez présentement ce personnage qui paraît avec la couronne en tête et le sceptre dans la main; c'est l'empereur Charlemagne. Il n'est pas de trop bonne humeur de voir son gendre oublier sa femme, et vient lui parler vertement de tous les dangers que court son honneur en laissant ainsi son épouse captive. Don Gaïféros lui repond, et l'empereur se fâche à tel point, qu'il est prêt à lui donner de son sceptre sur la figure: on prétend qu'il lui en donna. Quand sa réprimande est finie, Charlemagne lui tourne le dos. Voyez comment don Gaïféros, piqué de ce qu'il vient d'entendre, se lève enflammé de colère; comme il jette par terre la table, les dames et le damier; comme il demande ses armes, et prie son cousin, don Roland, de lui prêter sa bonne épée Durandal. Don Roland refuse de la lui prêter; il s'offre d'aller avec lui pour délivrer Mélisandre: mais don Gaïféros le remercie; il dit que lui seul suffira, va s'armer, monte à cheval, et prend la route de Sansuegne.

A présent, messieurs, regardez cette grande et haute tour du palais de Saragosse; voyez-y sur le balcon cette jeune dame habillée en Maure; c'est la femme de Gaïféros, c'est la belle Mélisandre, qui dès le matin vient s'établir là, tourne ses yeux sur le chemin de France, songe à Paris, à son époux, et soupire d'en être si loin. Mais considérez une chose épouvantable, inouïe, et qui va vous faire frémir: remarquez ce petit Maure qui vient derrière Mélisandre, tout doucement, pas à pas, avec le doigt sur la bouche, prenant garde d'être aperçu. Il s'approche de la princesse, arrive, fait un peu de bruit; elle se retourne: aussitôt le petit Maure lui prend un baiser. Mélisandre est au désespoir; voyez comme elle essuie ses lèvres avec la manche de sa chemise, pleure, se désole, les essuie encore, et s'arrache ses beaux cheveux blonds. Ah! messieurs, à combien d'horreurs les captives sont exposées!

Mais vous voyez ce vieux

Maure qui se promène avec gravité dans cette galerie dorée; c'est Marsile, roi de Sansuegne. Il a vu l'insolence du petit Maure; et, quoique ce soit un de ses parens, et même son favori, Marsile ordonne qu'on le prenne, qn'on lui donne deux cents coups de fouet au milieu de la place publique. Voilà que la sentence s'exécute; car chez les Maures point d'appel; les procédures ne sont pas longues; avantages qu'ils ont sur nous, qui jamais ne les voyons finir.

Petit garçon, interrompit don Quichotte, suivez votre histoire, sans commentaire; les digressions nuisent à l'intérêt. Sans doute, s'écria maître Pierre derrière le théâtre; bavard que vous êtes, profitez des avis de monsieur, sans vous jeter dans des raisonnemens au-dessus de votre portée. Cela suffit, répondit le petit garçon d'une voix moins haute; je n'ai pourtant rien dit de mal.

Ce chevalier, reprit-il, que vous voyez sur son cheval, couvert d'une cape gasconne, c'est don Gaïféros lui-même. Il arrive au pied de la tour; Mélisandre le considère, et le prend pour un voyageur. Elle lui chante d'une douce voix l'ancienne romance que vous savez tous:

Beau chevalier, viens-tu de France?
As-tu vu don Gaïféros?

Voyez comment Gaïféros se dépêche d'ôter sa cape, comment sa femme le reconnaît, et comme elle en saute de joie. La voilà prête à s'élancer du haut de balcon par terre pour le rejoindre plus vite; mais elle aime mieux cependant nouer ensemble les draps de son lit, et se laisser couler en bas. La voilà qui vient, qui descend, elle est déjà tout près d'arriver. Ah! quel malheur! son beau falbala s'accroche à un grand clou du mur; Mélisandre reste suspendue; hélas! que deviendra-t-elle?

Mais n'en soyez pas inquiets. Voyez-vous don Gaïféros escalader la muraille, arriver jusqu'à sa femme, la saisir, la tirer à lui, sans regarder seulement s'il déchire ou non le beau falbala. Elle meurt de peur; il l'emporte, la jette à califourchon, jambe de ça, jambe de là, sur la croupe de son cheval, se remet en selle, lui dit de l'embrasser fortement, de croiser ses bras contre sa poitrine; pique des deux, prend le galop; et la belle Mélisandre, qui se sent un peu cahôtée, serre son mari de toutes ses forces, tremble, le serre encore plus, parce qu'elle n'est pas accoutumée à cette manière de voyager.

Remarquez à présent, messieurs, que le cheval de Gaïféros ne manque pas de hennir sitôt qu'il sent sur son dos la belle et honorable charge de son maître

et de sa maîtresse. Voyez comme il galope bien, comme il est déjà loin de Saragosse, et comme il a pris de lui-même la grande route de Paris. Allez en paix, couple d'amans; allez jouir du bonheur d'être ensemble et de vous aimer dans votre chère patrie! qu'aucun accident ne vienne troubler un voyage aussi délicieux! que vos amis et vos parens, réjouis par votre arrivée, vous pressent tous deux dans leurs bras, et soient long-temps les heureux témoins de la félicité que donnent l'amour et l'hymen réunis!

Petit garçon, s'écria pour la seconde fois maître Pierre, vous avez donc aujourd'hui la rage des réflexions: on vous les a défendues. Le petit garçon ne répondit rien.

Malheureusement, réprit-il, Mélisandre avait été vue descendant du haut de la tour, et fuyant avec son époux. Le roi Marsile averti fait aussitôt répandre l'alarme, battre le tambour, sonner le tocsin. Entendez-vous le tintamarre horrible qui se fait dans Saragosse? entendez-vous les armes, les cris, les instrumens de musique, toutes les cloches à la fois qui retentissent de toutes parts?

Doucement, interrompt encore notre héros, les Maures n'avaient point de cloches; il se servaient de timbales, de fifres; maître Pierre, c'est une faute. Vous avez raison, seigneur chevalier, lui répondit maître Pierre; mais je vous demande de nous la passer. Il y en a bien d'autres, ma foi, dans nos comédies les plus admirées! Poursuivez, petit garçon; le seigneur don Quichotte est indulgent.

Au milieu de tout ce tumulte, voyez présentement, messieurs, la superbe cavalerie qui va sortant de la ville à la poursuite de Mélisandre. Regardez ces beaux cavaliers avec leurs grandes moustaches, leurs cimeterres à la main, leur air farouche et terrible. Écoutez toutes ces trompettes, ces timbales, ces cors, ces hautbois. O combien voilà d'escadrons! En voici, messieurs, de nouveaux; en voilà qui passent encore. Tous les Maures sont à cheval, tous les Maures ont pris les armes. Oh! que je crains pour nos amans! Si par malheur ils sont rejoints, vous les allez voir revenir attachés à la queue de leur coursier, et livrés ensuite aux atrocités d'un peuple infidèle et barbare.

Non, par Dieu! s'écrie notre héros avec une voix de tonnerre, non; tant que je vois le jour il ne peut rien arriver au brave don Gaïféros. Arrêtez, lâches Musulmans, cessez une indigne poursuite; c'est moi qui défends Mélisandre, c'est moi qui vous défie tous. A ces mots, l'é-

pée à la main, il s'élance sur les marionnettes, enfonce, renverse les escadrons maures, détruit les tours, les maisons, les remparts de Saragosse, pénètre même plus loin: et si maître Pierre ne s'était baissé, sa tête tombait sur la scène avec celles de ses guerriers.

Ce pauvre maître Pierre, à l'abri derrière sa plus forte planche, criait de toutes ses forces: Seigneur don Quichotte, seigneur don Quichotte, apaisez-vous, s'il vous plaît; ceux que vous tuez ne sont pas des Maures, ce sont des figures de pâte. Ah! malheureux que je suis! vous me cassez tout, vous me ruinez. Don Quichotte n'écoutait rien, et continuait le carnage. En moins de huit ou dix minutes le théâtre croula par terre; la cavalerie fut taillée en pièces; le roi Marsile, grièvement blessé, demeura dans les débris; l'empereur Charlemagne tomba d'un côté, sa couronne et son sceptre de l'autre; le singe, effrayé du tapage, brisa sa chaîne et s'enfuit sur les toits; le petit garçon courut se cacher; le guide, l'aubergiste, tout l'auditoire, se hatèrent de gagner la porte; Sancho lui-même voulut se sauver, et n'a pas craint de dire depuis qu'il n'avait jamais vu son maître dans une si furieuse colère.

Notre héros, au milieu des morts, des blessés et des fuyards, maître du champ de bataille, ne voyant plus d'ennemis, s'arrête pour reprendre haleine. Je voudrais bien, s'écria-t-il, que tous ceux qui osent nier l'utilité de la chevalerie fussent témoins de cette aventure. Où en seraient don Gaïféros et la belle Mélisandre, si le hasard ou leur bonheur ne m'avait pas conduit ici! Mon bras les a délivrés de cette horde de mécréans. Vive, vive la chevalerie! elle seule fait des heureux.

Ce n'est pas moi qu'elle rend tel, répondit maître Pierre d'une voix douloureuse dans le coin où il se tenait. Je peux dire comme le roi Rodrigue quand il eut perdu sa bataille: Hier j'étais maître de l'Espagne, aujourd'hui je n'ai point d'asile: j'avais, il n'y a pas un quart d'heure, des empereurs, des rois à mes ordres; je faisais marcher d'un seul mot de nombreuses et belles armées; mes palais, mes villes, mes coffres étaient pleins de dames, de chevaliers, de coursiers superbes, de harnais magnifiques: et me voilà dépouillé, solitaire, pauvre, à l'aumône, puisque mon singe, d'où venait tout mon bien, court à présent les toits du logis, d'où rien au monde ne le fera descendre! Hélas! à qui dois-je tant d'infortunes? à l'injuste et soudaine colère d'un chevalier jusqu'à ce jour l'ami, le père des malheureux, le soutien des faibles et des opprimés. C'est pour

moi seul qu'il est cruel: je n'en bénis pas moins son nom glorieux.

Ce touchant discours attendrit Sancho. Ne pleurez pas, dit-il, maître Pierre, vos plaintes me fendent le cœur. Je connais monseigneur don Quichotte; il est bon, il est scrupuleux; et, s'il vous a fait quelque tort, vous pouvez être certain qu'il vous en dédommagera. Assurément, dit notre héros; mais je ne sache pas que maître Pierre aît rien à réclamer de moi. Comment, rien! reprit celui-ci; regardez donc ces corps morts, ces villes détruites, ces membres épars, ces princesses mutilées; n'est-ce pas mon bien? n'est-ce pas mon sang que vous avez répandu? n'est-ee pas ces marionnettes qui seules me faisaient vivre, et que votre bras invincible a réduites presque au néant? Allons, dit notre chevalier, voici sans doute un nouveau tour de messieurs les enchanteurs: vous verrez que ces ennemis ne seront plus que des marionnettes. Ma foi! je ne vous cache point que je les ai pris pour des Maures, Mélisandre pour Mélisandre, don Gaïféros pour don Gaïféros: j'ai fait ce que ma profession m'obligeait de faire. Si la chance tourne à présent, ce n'est pas ma faute; et, pour vous prouver la pureté de mes intentions, je me condamne de bon cœur à vous payer le dommage. Estimez-le vous-même, maître Pierre; je m'acquitterai sur-le-champ. Maître Pierre, en s'inclinant, répondit qu'il n'en attendait pas moins du magnanime don Quichotte, et proposa de rendre juges de ses demandes l'aubergiste et le grand Sancho. Ces deux arbitres furent agréés.

Maître Pierre alors releva de terre Marsile, roi de Saragosse, avec la tête partagée en deux. Messieurs, dit-il, je m'en rapporte à vous: pensez-vous qu'il soit bien facile de faire remonter sur son trône le monarque que je vous présente? Ne faut-il pas le regarder comme à peu près mort? et croyez-vous que ce soit trop de quatre réaux et demi pour le trépas du roi Marsile? C'est juste, s'écria don Quichotte. Et celui-ci, reprit maître Pierre, qui a la poitrine, l'estomac et le ventre ouvert, c'est pourtant le grand empereur Charlemagne: est-ce trop de cinq réaux pour le guérir? Mais c'est beaucoup, dit Sancho. Ma foi! non, reprit l'aubergiste; considérez la blessure. A la bonne heure, ajouta don Quichotte, je donne cinq réaux pour l'empereur. Ah! mon Dieu! s'écria maître Pierre, en voici une qui a le nez coupé et un œil crevé! et c'est la belle Mélisandre! hélas! qui la reconnaîtrait? Messieurs, un peu de conscience: songez à ce qu'elle fut, et regardez ce qu'elle est,

ce nez avec cet œil de moins ne valent-ils pas deux réaux et douze maravédis? Maître Pierre, reprit don Quichotte d'un air sévère, on ne me vend point des chats pour des lièvres; au train dont allait le cheval de don Gaïféros, Mélisandre et lui doivent être en France. Je suis sûr qu'ils y sont arrivés, et qu'au moment où je vous parle, cette belle, avec son mari, se repose entre deux draps. Rayez donc cet article, s'il vous plaît. Vous avez raison, répondit maître Pierre, qui ne voulait pas de dispute: ce nez coupé n'est point Mélisandre; je la reconnais à présent, c'est une de ses dames d'honneur qui se sera trouvée dans la bagarre. Je ne demande pour elle que quelques maravédis.

Ainsi fut réglé le tarif des tués et des blessés. Le tout, modéré par les arbitres, fit une somme de quarante réaux, que Sancho paya sur-le-champ, en ajoutant quelque chose de plus pour la peine de reprendre le singe. Maître Pierre fut content, don Quichotte fort satisfait d'avoir sauvé Mélisandre, et la paix rétablie dans l'hôtellerie, où tout le monde alla se coucher. Le lendemain, dès le point du jour, maître Pierre partit avec sa charrette, son singe et les débris de son théâtre. Notre héros se mit en route plus tard, après avoir pris congé de son guide, et payé sa dépense à l'aubergiste, qu'il laissa tout émerveillé de ce qu'il avait fait et dit.

CHAPITRE XXIV.

Suite de l'aventure des ânes.

Le bénévole lecteur est sans doute curieux de savoir ce que c'était que maître Pierre; je ne lui en ferai point un secret. Il se rappelle les galériens délivrés jadis par notre chevalier, et ce fameux Ginès de Passamont, voleur de l'âne de Sancho. Ginès craignant, pour bonnes raisons, de tomber entre les mains de la justice, s'était mis un emplâtre sur lœil, avait acheté un singe, qu'il avait dressé à son petit manége, et s'était établi joueur de marionnettes. L'adroit fripon ne manquait jamais, avant d'entrer dans un bourg, de s'informer soigneusement des principaux habitans, de leurs affaires, de leurs relations, de ce qui leur était ar-

rivé. Dès qu'il se voyait instruit, il allait dans ces lieux montrer ses marionnettes, pour lesquelles il avait fait une demi-douzaine de pièces intéressantes ou comiques; ensuite il annonçait que son singe répondait sur le présent et le passé, moyennant deux réaux par question. Tout le monde s'empressait d'interroger le singe devin; Ginès, qui avait de l'esprit, tirant parti de ce qu'il savait, suppléant à ce qu'il ne savait pas, faisait parler son singe avec beaucoup d'adresse, étonnait, amusait ses spectateurs, s'enrichissait de leur argent, et les renvoyait satisfaits. Il avait fort bien reconnu dans l'auberge son libérateur don Quichotte et l'écuyer Sancho Pança; qu'on ne pouvait guère oublier, pour peu qu'on les eût rencontrés; il ne perdit point cette heureuse occasion de faire valoir l'habileté de son singe et de se divertir lui-même, quoique le jeu pensât lui coûter cher, lorsque don Quichotte, attaquant la cavalerie du roi Marsile, fit passer son épée si près de sa tète.

Notre héros, sorti de l'auberge, voulut, avant de gagner Saragosse, visiter les rives de l'Èbre; il marcha pendant deux soleils sans qu'il lui arrivât d'aventure; mais le troisième jour, comme il gravissait une petite colline, il entendit un bruit de tambours, de trompettes et d'arquebusades. Ne doutant point que ce ne fût quelque régiment en marche, il piqua Rossinante, arriva sur la colline, et découvrit dans le vallon une troupe de deux cents hommes à peu près, armés de lances, d'arbalètes, de pertuisanes et de hallebardes. Notre chevalier descendit le coteau, s'approcha du bataillon, et distingua bientôt la principale bannière, sur laquelle on avait peint un fort joli petit âne, la bouche béante, les naseaux ouverts, le cou tendu, les oreilles dressées, paraissant braire de toutes ses forces. Autour du drapeau l'on voyait écrit:

Le braire de nos échevins
Nous sert de trompette guerrière.

Don Quichotte, d'après cette inscription, ne douta point que ce ne fût l'armée de ce village insulté par ses voisins, et qui venait se venger des railleurs. Il voulut joindre cette armée malgré les représentations de Sancho, qui de sa vie ne se soucia de se trouver dans de semblables fêtes.

Les paysans de la bannière de l'âne firent un bon accueil à notre chevalier, dont les armes, dont la figure ne laissèrent pas de les étonner. Don Quichotte leur témoigna le désir de parler à tout le bataillon. On fit silence, on l'environna. Le héros prit la parole:

Illustres seigneurs, dit-il, c'est

votre seul intérêt qui m'engage à vous donner des avis que je crois sages et utiles: si, par malheur, ils vous déplaisent, faites un signe, je me tairai. Premièrement je dois vous dire que je suis chevalier errant, que ma profession est celle des armes, et que mon devoir, comme mon plaisir, et de secourir avec cette épée tous ceux qui ont besoin d'appui. Je suis instruit du motif qui vous a fait prendre les armes; vous voulez venger de prétendus affronts; mais croyez-moi, braves amis, je connais les lois de l'honneur, et je vous réponds sur le mien que jamais un corps, une ville, une assemblée quelconque d'hommes ne doit se regarder comme blessée par les outrages de quelques individus isolés. En reproches comme en louanges, tout ce qui est général ne s'applique jamais à personne. Qu'importe que quelque méchant, quelque sot, ou quelque étourdi, insulte une nation, une province entière, par ces fades quolibets qui se propagent dans les bouches grossières? Cette province, cette nation, ira-t-elle allumer la guerre pour un propos imbécile tenu par un insolent? Non, non; Dieu nous l'interdit, et la raison s'y oppose. La guerre est un fléau si terrible, la nécessité de verser du sang est un malheur si affreux et si ressemblant au crime, qu'il faut une bien grande cause pour oser s'y déterminer. Vous voulez vous venger, dites-vous: ah! ce seul mot vous avertit que vous allez vous rendre coupables. Vous venger! et vous êtes chrétiens! Vous venger de qui? de vos frères, de vos voisins, de vos compatriotes! Êtes-vous donc infidèles aux préceptes de votre religion? Êtes-vous donc insensibles à la voix de l'humanité? Allons, mes braves amis, plus de haine, plus de colère: aimons-nous; cela vaut mieux que de vaincre. N'avons-nous pas assez de maux que nous ne pouvons empêcher, sans nous en faire encore nous-mêmes?

Le diable m'emporte, disait en lui-même Sancho, si mon maître n'est pas aussi bon théologien qu'un évêque! Il faut que j'essaie aussi de faire de petits sermons: je suis persuadé que je m'en tirerai fort bien; je me sens du talent pour parler en public, et je vais m'essayer avec ces gens-ci. Notre écuyer profite aussitôt du silence qu'observait encore le bataillon, presque persuadè par don Quichotte. Messieurs, dit-il d'une voix haute, celui que vous venez d'entendre, monseigneur don Quichotte de la Manche, qui s'appelait jadis le chevalier de la Triste Figure, et se nomme à présent le chevalier des Lions, est un homme qui n'ignore de rien, qui sait du

latin et de l'espagnol plus que nous tous, qui connaît tout ce qui concerne la partie des batailles et des affaires d'honneur mieux qu'aucun bachelier du monde; ainsi je vous exhorte fort à suivre ce qu'il vous dit, et je m'en rends caution d'avance. Que diable! messieurs, faut-il donc s'échiner les uns les autres parcequ'on vient nous braire aux oreilles? Eh! quand j'étais petit garçon, je tirais vanité de savoir braire; personne ne s'avisait de m'en railler; au contraire, les plus huppés de mon village portaient envie à mon talent. Tenez, messieurs, vous en allez juger; car cette science est comme celle de nager, elle ne s'oublie jamais: écoutez-moi donc, je vous prie.

Sancho serre alors son nez d'une main, et se met à braire avec tant de force, que toute la vallée en retentit. Un des paysans qui l'environnaient crut que Sancho se moquait d'eux; et levant le gros bâton qu'il portait, lui en appliqua sur l'épaule un coup si pesant, que notre pauvre écuyer tomba de son âne à terre. Don Quichotte voulut frapper le paysan; le bataillon tout entier presse, menace le héros; les lances, les arquebuses se dirigent toutes sur lui; mille pierres lancées par des bras robustes sifflent déjà près de sa tête. Ces lances, ces pierres ne l'eussent guère effrayé, mais la seule vue des armes à feu, que toute sa vie il avait détestées, le força de tourner bride. Il fit plus; il piqua des deux, et sortit au grand galop du milieu de cette troupe d'ennemis, en se recommandant à Dieu, et se croyant à chaque instant atteint et percé d'une balle. Par bonheur personne ne tira. Satisfaits de l'avoir vu faire sa retraite, les paysans relevèrent Sancho, encore étourdi de sa chute, le remirent sur son âne, et le laissèrent aller. Le pauvre écuyer n'avait pas la force de conduire sa monture; mais l'âne alla de lui-même rejoindre son ami Rossinante. Le bataillon, après avoir attendu toute la journée les ennemis, qui ne parurent point, s'en retourna triomphant; et s'il s'en était trouvé parmi eux qui fussent instruits des coutumes grecques, ils n'auraient pas manqué sans doute, avant de quitter ce lieu, d'élever un beau trophée.

CHAPITRE XXV.

Détails importans qu'il faut lire.

Il est des occasions dans la guerre où le plus brave doit fuir. Personne n'en pourra douter après avoir vu don Quichotte tourner le dos à ses ennemis. Le pauvre Sancho l'eût bientôt réjoint; mais en arrivant il se laissa tomber aux pieds de Rossinante. Don Quichotte descendit pour visiter ses blessures: il n'en trouva point, et le regardant avec des yeux irrités: De quoi vous avisez-vous, lui dit-il, d'aller braire au milieu d'une armée qui ne fait la guerre que pour ce motif? Vous qui savez tant de proverbes, avez-vous oublié celui de ne jamais parler de corde dans la maison d'un pendu? Que méritait votre impertinence, sinon des coups de bâton, et peut-être même des coups de sabre? Oh! je ne brairai plus, monsieur, répondit tristement Sancho, voilà qui est fait pour ma vie; je renonce même à parler en public. Vous me permettrez seulement de penser que les chevaliers errans savent fuir tout comme les autres, et ne s'embarrassent guère de leurs malheureux écuyers. — Qu'entendez-vous par ces paroles? Se retirer n'est pas fuir; et la véritable valeur, qui jamais ne ressemble à la témérité, sait se conserver quand il le faut pour des périls dignes d'elle. L'histoire en fournit mille exemples.

A tout cela Sancho, remonté sur son âne, et cheminant la tête basse, ne répondait que par des soupirs. Qu'avez-vous donc à soupirer? reprit l'impatient don Quichotte. Pardieu! répondit l'écuyer, j'ai que tout le dos me fait mal depuis le bas de l'épine jusqu'à la nuque de mon cou. — Je vous en dirai la raison; c'est que le bâton dont on vous a frappé était sûrement fort long et fort gros. En tombant sur vous, toute sa longueur aura porté bien d'à-plomb; et si cette longueur eût été plus considérable, vous souffririez encore plus de douleur. — Ma foi, monsieur, vous l'avez trouvé; je remercie votre seigneurie de m'apprendre que je n'ai eu mal qu'à l'endroit ou l'on m'a touché. Cela me soulage beaucoup, et je ne l'eusse pas deviné sans vous. Comme vos belles réflexions me font aussi réfléchir, je vous dirai franchement qu'on se lasse de tout dans le monde, et que je commence à me dégoûter des profits qu'on trouve à la suite de messieurs les chevaliers errans. Un jour l'on est berné pour eux, le lendemain bâtonné, sans qu'ils s'en mettent en peine. Ils vous récompensent,

à la vérité, de ces petits accidens en vous faisant mourir de faim, en vous donnant à boire l'eau des ruisseaux, et vous offrant pour dormir les verts gazons des campagnes. Je commence à croire qu'il serait plus sage de m'en retourner chez moi travailler avec ma femme et mes enfans, vivre en paix, sans m'embarrasser de la chevalerie, qui, la vôtre exceptée, monsieur, me paraît de toutes les folies la plus sotte et la plus ennuyeuse.

Avant de vous répondre, Sancho, reprit froidement don Quichotte, convenez avec moi d'une chose; c'est que depuis que vous parlez votre dos vous fait moins de mal. Continuez, mon fils, ne vous gênez point; dites tout ce qu'il vous plaira. Le léger ennui d'entendre des sottises ne peut-être mis en comparaison avec le plaisir de vous soulager. Quant à l'envie que vous avez de retourner à votre maison, à Dieu ne plaise que je vous retienne! Vous avez ma bourse: voyez depuis quand nous sommes ensemble, combien vous devez gagner par jour, et payez-vous par vos mains. — Monsieur, quand je servais Thomas Carrasco, le père du bachelier, j'avais deux ducats par mois, et l'on me nourrissait encore. Il me semble qu'on à plus de mal au service d'un chevalier qu'au service d'un laboureur; car enfin, chez ce laboureur, quand on a bien travaillé, l'on est sûr de manger à sa faim, et de dormir dans un lit. Je ne me rappelle pas qu'avec votre seigneurie ce bonheur me soit arrivé, si ce n'est le peu de jours que nous avons passés chez don Diègue, et l'instant où monsieur Gamache me permit d'écumer son pot. — Fort bien! Que prétendez-vous donc que je vous donne de plus que le laboureur Thomas Carrasco? — Ma foi! quand vous ajouteriez deux réaux aux deux ducats, je ne crois pas que cela fût trop, pour les gages seulement; et puis pour la promesse de cette île qui est encore à venir, je pense qu'il faudrait six réaux. — J'y consens; comptez vous-même ce que cela fait depuis vingt-cinq jours que nous sommes en campagne. — Bonté divine! vingt-cinq jours! il y a plus de vingt-cinq ans que vous m'avez promis cette île, et que nous courons après à travers les coups de bâton. — Je pense qu'il y a de l'erreur dans votre calcul; mais vous voulez garder tout mon argent, et je ne dispute point; je vous le donne de bon cœur. Allez, retournez chez vous; abandonnez votre maître; soyez le premier écuyer qui, par un vil intérêt, par une cupidité basse, délaissa celui qui l'avait nourri; je n'en serai que trop vengé. Ingrat, insensé que vous êtes! vous touchiez enfin à l'instant de pos-

séder ce gouvernement dont vous êtes si peu digne, vous alliez recevoir le prix des souffrances que j'ai partagées; mais vous vous rendez vous-même justice en retournant à l'état vil pour lequel vous êtes né.

Sancho, pendant ce discours, regardait de temps en temps son maître, soupirait encore plus fort, et ne trouvait plus rien à répondre. Après un assez long silence, sanglotant, les larmes aux yeux: Monseigneur, dit-il, monseigneur, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convenu; je suis un véritable âne, il ne me manque que le bât; et si vous voulez le mettre sur mon dos, je serais loin de m'en plaindre; vous ne ferez qu'une justice. Pardonnez, je vous en prie, à ma jeunesse; je parle beaucoup, et je sais fort peu; mais je suis plus sot que méchant, et vous n'ignorez pas que Dieu pardonne au pêcheur qui se convertit. Mon pauvre ami, reprit don Quichotte, nous avons tous besoin qu'on nous pardonne; et je ne fais que mon devoir en oubliant ce qui s'est passé. Tâche seulement de te corriger de cet amour de l'argent, trop indigne d'une belle âme ; élève ton cœur, ton esprit, en songeant aux récompenses, tardives peut-être, mais sûres, que je dois te donner un jour: en les attendant, soyons bon amis; l'amitié console de tout, et tu peux compter sur la mienne.

Le bon écuyer essuya ses pleurs et remercia son bon maître. Tous deux entrèrent dans un bois, où ils passèrent la nuit gaiement, malgré les douleurs de Sancho, que le serein rendait plus vives. A l'aube du jour ils reprirent leurs montures et suivirent ensemble les bords de l'Èbre.

CHAPITRE XXVI.

Aventure de la barque enchantée.

Don Quichotte et Sancho Pança cheminaient paisiblement sur les rives de ce beau fleuve qui va portant l'abondance, et roule avec majesté dans un canal toujours plein des ondes toujours transparentes. Ce magnifique spectacle de la verdure et des eaux faisait rêver notre chevalier, et lui inspirait de tendres pensées. Tout à coup il aperçoit une petite barque sans rames,

sans gouvernail, amarrée à un tronc d'arbre. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et sans rien dire descend aussitôt de cheval. Sancho lui demande ce qu'il veut faire. Mon devoir, répondil gravement. Cette barque n'est pas là pour rien. Si tu connaissais comme moi nos livres, tu saurais, ami, que lorsqu'un chevalier se trouve dans un péril imminent, l'enchanteur chargé du soin de ses affaires ne manque jamais d'envoyer quelquefois à deux mille lieues, soit un nuage, soit un hippogriffe, soit une petite barque, à un autre chevalier, qui arrive en un clind'œil, par les airs ou sur les flots, au secours du héros opprimé. C'est notre usage de tous les temps. Voici la barque; hâte-toi donc d'attacher à un arbre Rossinante avec ton âne; entrons dans ce léger esquif, et suivons en aveugles nos destinées. Monsieur, je vous obéirai, répondit l'écuyer surpris, parce que le proverbe dit: Obéis d'abord à ton maître, ensuite tu raisonneras. Mais s'il m'était permis de commencer par raisonner, je vous dirais que cette barque appartient à quelques pêcheurs qui pêchent dans cette rivière les meilleures aloses du monde. Il n'y a point d'enchantement; et j'ai beaucoup de peine à me résoudre à quitter ainsi nos pauvres bêtes. N'en sois pas inquiet, Sancho; celui qui va nous conduire peut-être à l'extrémité du pôle saura prendre soin de nos coursiers. — Allons, monsieur, les voilà liés. Quand partons-nous pour ce beau pays? — Tout à l'heure, ami: suis-moi, lève l'ancre, et fendons les mers.

Notre héros saute dans la barque: son écuyer, qui le suit, rompt le lien qui l'attachait, et le bateau, s'éloignant du bord, suit doucement le cours du fleuve. Il n'était pas encore à deux toises du rivage, que Sancho se mit à trembler de peur. Monsieur, dit-il, voyez Rossinante qui fait des efforts pour se détacher; voyez mon âne, comme il me regarde avec inquiétude et tendresse! O mes bons amis, mes pauvres enfans! ne vous désolez pas, je vous prie, nous reviendrons, nous reviendrons; j'espère que la folie qui nous force à vous abandonner ne sera pas de longue durée, bientôt nous serons rejoints. Ces paroles étaient entrecoupées de sanglots; mais le sévère don Quichotte, indigné de tant de faiblesse, fixe sur Sancho des yeux de colère: Qu'as-tu, lui dit-il, homme sans courage, plus timide que le faon des bois, plus pussillanime que le ver de terre? que te manque-t-il? et que souffres-tu? Te fait-on traverser pieds nus les éternelles glaces des monts Riphées? assis à ton aise dans un navire, com-

me Cléopatre sur le Cydnus, tu suis le paisible cours du plus beau fleuve du monde; tu fais cent lieues par minute; et depuis que nous parlons nous avons déjà parcouru quarante degrés de latitude. Si j'avais un astrolabe je te dirais juste où nous sommes; mais d'avance je puis t'assurer que nous avons au moins passé la ligne équinoxiale. — Je vous crois, monsieur, je vous crois. Mais dites-moi, s'il vous plaît, combien a-t-on fait de chemin quand on est à cette ligne, que vous appelez je ne sais comment? — Calcule toi-même: l'équateur divise notre planète en deux parties égales; Ptolémée, le plus habile cosmographe que nous connaissions, compte trois cent soixante degrés du pôle arctique au pole antarctique. Tu vois donc que nous avons déjà parcouru la moitié de notre globe terraqué. — Ah! mon Dieu! comment voulez-vous que j'entende rien à ces mots terribles? Parlez espagnol, s'il vous plaît, et dites-moi comment l'on est sûr que l'on a passé cette ligne. — Écoute, lorsque nos vaisseaux partent de Cadix pour les Indes, ils reconnaissent qu'ils sont au-delà de la ligne équinoxiale, à ce que tous les insectes qui sont alors dans le vaisseau viennent à mourir sur-le-champ.

Sancho, qui écoutait son maître avec une extrême attention, porte vivement la main à sa jambe, et regardant don Quichotte: Monsieur, lui dit-il, vous pouvez compter que nous n'avons point passé cette ligne, car je viens de prendre une puce qui me mordait jusqu'au sang: d'ailleurs Rossinante est làbas; je le vois encore avec l'âne; et nous allons si doucement que nous n'avons pas fait vingt toises.

Dans ce moment, la barque enchantée, arrivant près d'une grande île où le lit du fleuve était plus étroit, se mit à marcher plus rapidement, et, se rapprochant du bord alla donner contre un tronc de saule, qui la fit aussitot chavirer. Notre héros et son écuyer tombèrent au milieu des ondes. Don Quichotte, qui savait nager comme un poisson, eut bientôt gagné la rive, malgré le poids de ses armes. Sancho, qu'il aida, se sauva de même; et comme ils se regardaient à terre, ruisselant d'eau de toutes parts, ils se virent environnés de pêcheurs maîtres de la barque. Ceux-ci demandaient avec de grands cris qu'on leur payât le dommage. Don Quichotte ne s'y refusait point, pourvu, disait-il, qu'on lui indiquât la forteresse ou le château dans lequel on retenait captif le chevalier qu'il venait délivrer. Quel forteresse et quel chevalier? répondaient toujours les pêcheurs. Il ne s'agit que de notre barque,

que vous avez pensé mettre en pièces. Allons, dit enfin le héros, je vois que je prêche dans le désert, et je commence à deviner le grand secret de cette aventure: c'est un combat de magiciens. L'un voulait que je délivrasse ce malheureux chevalier, l'autre veut le retenir; l'un m'envoya cette barque, et l'autre l'a renversée. J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire; apparemment que les destinées réservent à un autre un si grand exploit. Il suffit; qu'on paie ces bonnes gens. Sancho convint du prix avec les pêcheurs, et sur-le-champ l'acquitta. Nos deux héros, assez tristes, après s'être séchés au soleil, s'en retournèrent joindre leurs coursiers. Telle fut la glorieuse fin de l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXVII.

Comment notre héros rencontra une belle dame qui chassait.

Sancho voyait avec douleur que la bourse de son maître tirait à sa fin. Chaque maravédis qu'il en fallait ôter pour les folies de don Quichotte lui arrachait de douloureuses larmes. Il commençait à désespérer de parvenir à la haute fortune qui lui avait été promise, et réfléchissait en silence au parti qu'il devait prendre, tandis que notre héros, occupé de Dulcinée, séloignait des bords de l'Èbre.

Comme ils traversaient tous deux une prairie, don Quichotte aperçut une troupe de fauconniers et de chasseurs. Au milieu d'eux était une jeune dame d'une figure agréable et noble, en superbe habit d'amazone, et montée sur une haquenée blanche. Elle tenait à sa main un faucon; la déférence, les hommages qu'on s'empressait de lui rendre, annonçaient qu'elle était d'un haut rang, et qu'elle commandait à tous les chasseurs.

Mon fils Sancho, dit notre chevalier, cours auprès de cette belle dame qui porte un oiseau sur le poing: dis-lui que le chevalier des Lions, qui met à ses pieds son profond respect, lui demande la permission de se présenter devant son altesse pour lui offrir ses services. Prends garde surtout à la manière dont tu t'acquitteras de ce message,

et ne va pas mêler tes proverbes au discours que tu lui feras. Pardi! ah pardi! répondit Sancho, vous avez bien trouvé votre homme! N'ayez pas peur que je lui dise des proverbes; je sais la manière dont il faut parler. Un bon payeur ne craint jamais de donner des gages; quand la maison est approvisionnée, le dîner est bientôt prêt; nous ne sommes pas faits d'hier. Est-ce donc ici la première fois que je me suis acquitté d'une ambassade à de belles dames? — Je ne sache pas, mon ami, t'en avoir jamais donné, si ce n'est pour madame Dulcinée. — Cela suffit bien, vraiment; et vous pouvez me regarder comme un vieux routier d'ambassade que rien ne doit embarrasser. Laissez-moi faire, vous allez voir.

Sancho part au trot de son âne, arrive au milieu des chasseurs, s'approche de l'amazone, descend, se met à genoux, et lui dit: Madame, qui êtes si belle, je m'appelle Sancho Pança, écuyer du chevalier des Lions, que vous voyez arrêté là-bas. Mon maître, qui s'appelait jadis le chevalier de la Triste-Figure, m'envoie vous dire qu'il serait charmé de baiser les pieds de votre beauté, de se consacrer au service de votre altesse et de votre oiseau: mais il lui faut pour cela votre permission; et j'ajoute que votre seigneurie peut fort bien la lui donner, parce qu'elle n'en sera pas fâchée. Aimable écuyer, répondit la dame, vous vous acquittez à merveille des messages que l'on vous donne. Commencez par vous relever; l'ami, le compagnon fidèle du chevalier de la Triste-Figure, dont je connais parfaitement et la gloire et les exploits, ne doit point parler à genoux. Levez-vous donc, je vous prie, et retournez dire à votre maître que le duc mon époux et moi nous serons charmés tous les deux de le recevoir dans notre maison, peu éloignée d'ici.

Sancho, surpris, enchanté d'entendre le nom de duc, et de se voir si bien accueilli, si bien traité par une duchesse, ne songeait pas à se relever, et ne se laissait point de considérer cette dame si bien mise, si agréable, si polie pour les écuyers. La duchesse, en lui tendant la main, lui demanda si son maître n'était pas ce fameux don Quichotte de la Manche, amant de Dulcinée du Toboso, dont on avait imprimé l'histoire. C'est lui-même, répondit Sancho; et l'écuyer, que vous devez avoir vu dans l'histoire jouer un assez beau rôle, c'est moi, madame la duchesse, à moins que l'imbécile d'historien ne m'ait changé en nourrice. J'en suis ravie, reprit la duchesse: cette certitude ajoute au désir que j'ai de vous

recevoir avec votre illustre maître.

Notre écuyer s'inclina respectueusement, traversa d'un air fier la troupe des chasseurs, alla remonter sur son âne et rendre compte à don Quichotte de l'agréable réponse de madame la duchesse, dont il éleva jusqu'au ciel la beauté, la politesse, et la bienveillance particulière dont elle l'avait honoré. Notre héros, en l'écoutant, se redresse sur sa selle, s'affermit sur ses étriers, lève sa visière, raccourcit ses rênes pour donner un peu de grâce à Rossinante, et s'avance la tête haute. La duchesse, pendant ce temps, avait fait appeler son époux, l'avait instruit de l'ambassade; et, comme ils avaient lu tous deux la première partie de cette histoire, ils se firent un plaisir extrême de connaître le héros de la Manche, de se plier entièrement à son humeur, à ses idées, et convinrent de le traiter comme un véritable chevalier errant. Don Quichotte, arrivant alors, voulut se hâter de descendre: Sancho, se dépêchant aussi d'aller lui tenir l'étrier, s'embarrassa si bien la jambe dans une corde de son bât, qu'il resta pendu par le pied. Notre héros ne le vit point, et, croyant qu'il tenait son étrier, descendit sans précaution; mais la selle de Rossinante, apparemment mal sanglée, entraînée par le poids du corps, tourna sous le ventre, et le chevalier arrive à terre couché de son long. Au désespoir de cet accident, il maudissait tout bas et sa selle et son traître d'écuyer, lorsque les chasseurs, par l'ordre du duc, coururent le relever et dépendre le pauvre Sancho. Don Quichotte, un peu froissé de sa chute, venait en boitant se mettre à genoux devant madame la duchesse. Le duc le retint, l'embrassa: Seigneur chevalier de la Triste-Figure, lui dit-il d'un ton sérieux, il est bien cruel pour moi que le premier pas que vous faites sur mes terres puisse vous sembler une chute; j'ose me flatter que ce contre-temps ne vous dégoûtera point de demeurer avec vos admirateurs. Vaillant prince, répondit le héros, il n'est point de plaisir qu'on n'achète; et je ne me plaindrais point de payer beaucoup plus cher le bonheur extrême de vous faire ma cour. Mon négligent écuyer babille infiniment mieux qu'il ne sait sangler une selle; c'est à lui seul que je dois m'en prendre. Au surplus, par terre ou debout, à cheval, à pied, de toutes façons, je n'en suis pas moins dévoué à vos ordres et à ceux de madame la duchesse, dont la suprême beauté exerce un empire si doux. Prenez garde, seigneur don Quichotte, répondit modestement le duc; l'amant de l'incomparable

Dulcinée ne peut trouver aucune femme belle.

Sancho, libre alors et relevé de terre, vint se mêler à l'entretien. Il est vrai, dit-il monseigneur, que madame Dulcinée est au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer; mais vous savez qu'après avoir trouvé un lièvre au gîte, on en trouve quelquefois un autre. Dame nature ressemble à un faiseur de pots de terre, qui fait aujourd'hui un beau pot, et en fait un aussi beau demain. Ainsi madame Dulcinée est très belle assurément, mais madame la duchesse est très belle aussi. Madame, je dois prévenir votre altesse, interrompit don Quichotte, que jamais chevalier errant n'eut un écuyer aussi familier, aussi bavard que le mien: je vous en demande pardon pour lui. Félicitez-m'en plutôt, reprit la duchesse en riant; dès long-temps je suis instruite que Sancho a de l'esprit, de la gaieté, de la grâce: il peut parler beaucoup et souvent, sans craindre de m'ennuyer. Allons, ajouta le duc, prenons le chemin du château, si l'illustre chevalier de la Triste-Figure veut nous faire l'honneur d'y venir. Sans doute, dit Sancho d'un air capable, il le veut bien, et moi aussi; mais, monsieur le duc, n'oubliez donc pas que nous nous appelons à présent le chevalier des Lions.

En parlant ainsi, l'écuyer rajustait la selle de Rossinante. Quand cela fut fait, don Quichotte remonta sur son coursier: le duc reprit aussi le sien; et la duchesse, placée entre son époux et le chevalier, se mit en route vers le château. Au bout de quelques pas, elle appela Sancho pour venir causer avec elle. Sancho ne demandait pas mieux; il poussa promptement son âne à côté de la duchesse, se mit en rang avec monsieur le duc, et ne laissa pas tomber la conversation.

CHAPITRE XXVIII.

Qui contient de grandes choses.

Indépendamment du plaisir extrême qu'éprouvait notre écuyer en se voyant le favori de madame la duchesse, l'espérance de passer quelque temps dans une bonne maison, sans doute aussi bien fournie que celle de don Diègue, remplissait son âme d'une

vive joie: sa gaieté naturelle en était doublée; et, sa protectrice l'encourageant, il s'y livrait sans réserve. Lorsque l'on approcha du château, le duc alla lui-même en avant donner des ordres pour la réception qu'il voulait faire à don Quichotte. Dés que le chevalier arrriva, deux écuyers, richement vêtus, vinrent l'aider à descendre; quatre belles demoiselles lui présentèrent en cérémonie un superbe manteau d'écarlate, qu'elles attachèrent sur ses épaules. Les galeries se remplirent de monde; et tous les habitans de la maison, se réunissant pour voir le héros, jetant sur lui des essences, criaient: Heureux, heureux le jour où nous recevons ici la fleur de la chevalerie! Enchanté de tant d'honneurs, don Quichotte s'avançait gravement donnant la main à la duchesse, et remerciant tout bas le ciel de ce qu'enfin, une fois dans sa vie, il se voyait traité de la même manière qu'il avait vu, dans ses livres, traiter les anciens chevaliers errans.

Sancho, pour ne pas se séparer de sa bonne amie la duchesse, avait été forcé d'abandonner son âne: il se le reprochait au fond du cœur; et sa tendre inquiétude pour cet animal lui fit aborder une vieille duègne, qu'il distingua dans la foule. Madame Gonzalès, lui dit-il tout bas, je voudrais bien savoir votre nom pour avoir l'honneur de vous parler en secret. Je m'appelle, répondit la duègne, dona Rodrigue de Grijalva. Qu'y a-t-il pour votre service? Ah! madame Rodrigue de Grijalva, vous me feriez un grand plaisir de vouloir aller jusque dans la cour, où vous trouverez un âne gris. Cet âne est à moi: je l'aime beaucoup: le pauvre enfant est timide, et n'est point accoutumé se voir seul. J'ai peur qu'il ne sache que devenir; je vous prie de le mener vous-même à l'écurie, et de lui donner ce qu'il lui faut. Pardi! répondit la duègne d'une voix aigre, nous voilà bien, si le maître n'en sait pas plus que le valet! Apprenez, mon ami, que dans cette maison il n'est pas d'usage d'envoyer les duègnes à l'écurie. — Oh! oh! vous êtes donc bien fière! Mon maître m'a pourtant raconté que, quand Lancelot revint d'Angleterre, les duègnes pansaient son cheval. Or mon âne, j'en suis bien sûr, vaut le cheval de Lancelot. — Je ne m'embarrasse guère de Lancelot ni de votre maître. Gardez vos contes et vos facéties pour ceux qui savent les payer: quant à moi, je vous en préviens, je n'en donnerais pas une figue. — Ma foi! si vous me la donniez, je la trouverais peut-être trop mûre. Vous êtes un insolent, s'écria la duègne en

fureur, et je vous ferai repentir de vos impertinens propos.

A cet éclat, la duchesse, se retournant, vit que madame Rodrigue avait les yeux hors de la tête, et le visage fort allumé. Que vous arrive-t-il, lui demanda-t-elle? — Madame, c'est ce paysan qui veut que j'aille panser son âne, parce qu'il prétend que les duègnes pansaient le cheval d'un Lancelot; ensuite il dit que je suis vieille. — Ah! voilà le pis, répond la duchesse. Vous avez grand tort, mon ami Sancho; regardez donc bien madame Rodrigue, et mettez-vous dans la tête qu'elle est toute jeune encore. Ces grandes coiffes qu'elle porte ne doivent pas vieillir à vos yeux son visage de dix-huit ans. — Madame la duchesse, répliqua Sancho, je peux vous jurer sur ma conscience que je n'ai seulement pas pensé ni à son visage ni à ses années; je n'étais occupé que de mon âne que j'ai laissé seul dans la cour; et j'ai fait part de mon chagrin à cette madame Rodrigue, parce que je la croyais plus charitable qu'une autre. — Sancho, dit alors don Quichotte, ce n'est pas ici le lieu de parler de tout cela. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est partout le lieu de songer aux gens qu'on aime; et partout où j'y songe j'en parle. Vous avez raison, interrompt le duc; mais soyez parfaitement tranquille, j'ai donné des ordres pour que votre âne fût conduit à l'écurie, et traité comme vous-même. Il sera content, je vous en réponds.

A la suite de cet entretien, qui divertissait tout le monde, excepté notre héros, on l'introduisit dans une superbe salle tapissée de drap d'or. Six demoiselles vinrent le désarmer, et, sans laisser échapper un souris, offrirent de le déshabiller et de lui passer sa chemise. Le modeste don Quichotte s'y refusa, fit appeler son écuyer pour achever sa toilette, et s'enferma seul avec lui. Sot que vous êtes, lui dit-il alors, que signifie votre scène avec cette vénérable duègne? était-ce le moment de vous occuper de votre âne? à la manière dont on vous traite, craignez-vous qu'on n'oublie nos coursiers? Prenez-y garde, Sancho; vous ne vous observez point assez: vous semblez vous plaire à faire deviner promptement que vous êtes sans éducation. Songez que c'est sur le ton, sur les manières des domestiques que l'on juge de leurs maîtres, et que le plus grand avantage des princes est d'avoir à leur service des personnes aussi bien élevées qu'eux-mêmes. Que voulez-vous qu'on pense de moi, si l'on ne voit en vous qu'un paysan grossier ou un insipide bouffon? Le métier de plaisant n'est rien moins qu'aisé; lors même qu'on

y réussit, il est rare qu'il attire l'estime. Parlez moins, Sancho, parlez beaucoup moins, réfléchissez avant de parler; ne détruisez pas vous-même le bien qui doit vous arriver, et par les personnes avec qui nous sommes, et par le maître que vous servez.

Sancho promit de bonne foi d'être plus circonspect à l'avenir, et de se mordre la langue toutes les fois qu'il voudrait dire une sottise. Il habilla son bon maître, qui mit par-dessus son pourpoint chamois, le beau manteau d'écarlate, le baudrier de loup marin soutenant sa redoutable épée, sur sa tête un bonnet de satin vert, et sortit dans cet équipage. Les demoiselles étaient à la porte tenant une aiguière d'or pour qu'il se lavât les mains. Quand cela fut fait, douze pages, precédés d'un maître d'hôtel, vinrent lui annoncer que le diner était prêt. Don Quichotte, entouré des pages, fut conduit avec beaucoup de pompe à la salle du festin, où quatre couverts seulement se voyaient sur une table chargée de beaucoup de mets. Le duc et la duchesse l'attendaient avec un grave écclésiastique, de ceux qui s'établissent dans les maisons des grands afin de les gouverner; de ceux qui, n'étant point nés princes, ne s'en croient pas moins le talent de conduire à leur gré les princes, s'emparent de leurs affaires, de leur esprit, de leur bien, commandent en conseillant, et, ne pouvant jamais s'élever jusqu'à la hauteur des personnes qu'ils dirigent, les font descendre jusqu'à leur bassesse.

Tel était cet ecclésiastique, qui regardait d'un œil mécontent les politesses, les cérémonies que l'on faisait à don Quichotte. Celui-ci disputa beaucoup pour ne point prendre la place d'honneur; mais le duc enfin l'y força; la duchesse se mit à sa droite, l'ecclésiastique vis-à-vis, et Sancho, tout étonné des instances qu'avait faites le duc pour donner à son maître la première place, ouvrit le premier la conversation.

Si vos seigneuries, dit-il, me permettent de leur faire un conte, je pense qu'elles trouveront qu'il vient ici fort à propos. A ce mot, don Quichotte, inquiet, regarda fixement l'écuyer. N'ayez pas peur, reprit celui-ci, je n'ai pas oublié les conseils que vous venez de me donner. Je ne dirai rien qui ne soit à dire, et vous pouvez vous-même attester la vérité de mon conte, car c'est dans notre village que la chose est arrivée. Madame, interrompit don Quichotte, vos bontés ont tourné la tête de ce pauvre homme; ordonnez-lui de se retirer. Je lui ordonne au contraire, reprit la duchesse, de ne pas me quitter un moment;

plus je le vois, plus je le trouve aimable. Madame, répliqua Sancho, je ne désire l'être qu'à côté de votre grandeur. Mais j'en reviens à mon conte. Vous saurez donc qu'un gentilhomme de mon village, fort riche, et de très grande condition, puisqu'il était de la famille de Medina del Campo, et qu'il avait èpousé dona Mincia de Quinones, fille de don Alonze de Maranno, chevalier de Saint-Jacques, le même qui se noya le jour de sa mort, et pour lequel il y eut dans notre village une dispute terrible, où monseigneur don Quichotte se trouva mêlé, lorsque ce mauvais sujet de Tomazile, le fils de Balvastre notre maréchal, fut blessé si grièvement; vous devez bien vous en souvenir, monsieur mon maître: je vous demande de le dire tout haut, afin qu'on voie que je ne suis point menteur. Allons, répondit don Quichotte, tout cela est fort exact, j'en conviens; mais c'est un peu long. Point du tout, interrompit la duchesse: je prie mon ami Sancho de ne passer aucun detail; car je trouve qu'il conte avec beaucoup de grâce. C'est vous qui me la donnez, madame, ajouta Sancho. Je vous dirai donc que ce gentilhomme, que j'ai connu tout comme je connais mon maître, puisque de sa maison à la mienne il n'y a guère plus d'une portée d'arbalète; ce gentilhomme, certain jour, amena dîner chez lui un pauvre laboureur de chez nous. Quand il fut question de se mettre à table, ce gentilhomme, devant Dieu soit son âme! car il est mort depuis ce temps, et même il est mort comme un saint; je puis vous le dire, quoique je n'y fusse pas présent, parce que j'étais allé faire la moisson à Tembleque; mais tout le monde en fut édifié. Je vous en raconterai quelque jour les circonstances; j'abrège dans ce moment, attendu qu'on ne permet point la plus petite réflexion. Quand il fut question de se mettre à table, le laboureur disputait avec ce gentilhomme pour ne pas se mettre à la place d'honneur: le gentilhomme voulait qu'il s'y mit; le laboureur s'obstinait, craignant de manquer à la politesse. Enfin le gentilhomme ennuyé fit asseoir le laboureur de force, et lui dit: Tranquillisez-vous; partout où nous sommes ensemble, je suis à la place d'honneur. Voilà mon conte tel qu'il est; je vous le donne pour ce qu'il vaut.

Don Quichotte, qui souffrait le martyre depuis que Sancho parlait, devint plus rouge que son manteau lorsqu'il entendit le dernier mot du conte. Le duc et la duchesse s'en aperçurent, et, de crainte de le fâcher, ne répondirent point au malicieux écuyer, et changèrent de

conversation. Y a-t-il long-temps, demanda la duchesse, que le chevalier des Lions n'a eu de nouvelles de madame Dulcinée? Lui a-t-il envoyé depuis peu quelques guerriers, quelques géans vaincus? Madame, répondit le héros, vous rouvrez une plaie profonde. C'est en vain que plusieurs géans, plusieurs guerriers abattus ont reçu l'ordre de moi d'aller trouver Dulcinée. Comment pourront-ils la reconnaître? Elle est enchantée, madame, elle est tout à coup devenue une laide paysanne. Non pas aux yeux de tout le monde, reprit Sancho; car je l'ai toujours vue fort belle, surtout fort gaillarde et très leste. Je vous réponds, madame la duchesse, qu'elle vous saute une bourrique plus legèrement qu'un chat sur une table, et qu'il n'y a pas de danseur de corde qui fasse aussi bien la cabriole. Vous l'avez donc vue enchantée? demanda le duc à Sancho. — Si je l'ai vue, monseigneur! c'est de ma façon qu'elle l'est, c'est-à-dire que c'est moi qui ai dècouvert le premier ce malheureux enchantement.

Jusque-là l'ecclésiastique, à qui les géans, la chevalerie et Dulcinée déplaisaient beaucoup, s'était assez bien contenu; mais, comme il était colère, et qu'il ne pouvait souffrir les amusemens des autres quand il ne s'amusait pas, il fixa sur le duc des yeux irrités: Monseigneur, dit-il, d'une voix sévère, votre excellence rendra compte à Dieu du coupable plaisir qu'elle se donne. Comment voulez-vous que ce pauvre fou que vous appelez don Quichotte ne devienne pas cent fois plus fou lorsqu'il voit votre excellence partager son stupide délire, et répondre de sang froid aux extravagances qu'il dit? Et vous, malheureux imbécile, qui ne voyez même pas que l'on se moque de vous, pouvez-vous croire de bonne foi que vous êtes chevalier errant, que votre Dulcinée est enchantée, que vous avez vaincu pour elle des géans, et toutes les autres sottises dont vous nous ennuyez depuis une heure? En connaissez-vous des chevaliers errans? Y a-t-il des géans en Espagne? Les Dulcinées enchantées sont-elles communes dans votre pays? Croyez-moi, retournez chez vous, regagnez votre maison, allez élever vos enfans et faire valoir votre bien, sans courir le monde comme un vagabond, en donnant à rire aux passans.

Notre héros attentif écouta jusqu'au bout le fougueux ecclésiastique. Dès qu'il eut fini son discours, attachant sur lui des yeux enflammés, se levant debout, tremblant de fureur, et d'une voix altérée: Monsieur lui dit-il..... Mais cette reponse vaut seule un chapitre.

CHAPITRE XXIX.

Réplique de don Quichotte l'ecclésiastique, avec d'autres événemens.

Monsieur, dit notre héros en employant toutes les forces de son âme à modérer sa juste colère, les lieux où nous sommes, la présence de madame la duchesse, et le respect que je dois à votre caractère, m'imposent la pénible loi de ne vous répondre que par des paroles; votre état que je révère, et qui vous sauve aujourd'hui la vie, semblait me promettre de votre part des conseils, si j'en ai besoin, et non pas d'infâmes outrages. Autant on doit estimer et chérir l'homme de bien qui se consacre à la difficile fonction d'avertir ses frères de leurs fautes, de les guérir de leurs erreurs, de les ramener doucement au chemin de la vérité, autant il est juste de mépriser et de haïr celui qui prend un si beau prétexte pour se livrer a ses emportemens, et se donner le cruel plaisir d'offenser avec impunité. Qu'avez-vous à me reprocher? quel mal est-je fait? quelle faute commise vous engage à me donner l'avis de retourner dans ma maison prendre soin de mes enfans, sans vous informer d'abord si j'en ai? Vous me faites un crime de courir le monde: vous seriez peut-être plus indulgent si je m'introduisais dans la maison d'autrui pour la gouverner à mon gré, pour m'emparer de l'esprit des maîtres, pour m'arroger ensuite le droit de commander à mes bienfaiteurs. Nous différons en cela, monsieur: je ne vois aucun mal, je l'avoue, à se consacrer au service des malheureux, à les chercher partout où ils sont, à s'exposer à tous les dangers dans l'espérance de leur être utile. Vous avez vos raisons sans doute pour regarder comme de pauvres fous ceux qui mènent cette dure vie; et votre zèle se permet de le leur dire en public. J'ai plus de charité que vous, monsieur; car je ne dis pas tout ce que je pense à ces ambitieux cachés qui marchent toujours à leur but par le tortueux sentier de la fausseté, de l'adulation, de la basse hypocrisie, et ne craignent pas de couvrir leurs vices du manteau sacré des vertus.

Pardieu! s'écria Sancho, voilà ce qui s'appelle répondre. N'ajoutez plus rien, mon cher maître: vous avez coupé le sifflet à ce beau monsieur qui nous dit qu'il n'y a point de chevaliers

errans, point de géans, point de fantômes. Je voudrais pour son instruction qu'il les eût vus d'aussi près que moi. N'est-ce pas vous, reprit alors l'ecclésiastique avec un souris forcé, qui vous appelez Sancho Pança, à qui votre maître a promis le gouvernement d'une île? Oui, monsieur, répondit l'écuyer, et je mérite ce gouvernement tout aussi-bien que certains personnages; et je suis de ceux de qui l'on peut dire: S'il s'est mis avec les bons, c'est qu'il est bon: je ne demande pas qui tu es, mais qui tu hantes: quand on sait choisir un bel arbre, il est rare qu'on manque d'ombre. Et, grâce au ciel, je l'ai choisi: j'ai un bon maître, je suis avec lui depuis long-temps, j'y profite tous les jours; et j'espère qu'avec l'aide de Dieu ni lui ni moi ne manquerons d'empires, non plus que d'îles à gouverner.

Non certainement, interrompit le duc; car j'en possède neuf assez considérables; et, en faveur du seigneur don Quichotte, je vous donne dès aujourd'hui le gouvernement de la plus belle. Sancho, s'écria notre chevalier, cours te mettre à genoux devant son excellence, et la remercier de son bienfait. L'écuyer obéit sur-le-champ. L'ecclésiastique furieux lança sur le duc un regard terrible: Puisque dans cette maison, dit-il, on encourage le délire, on applaudit aux insensés, je déclare à votre excellence que je n'y remettrai les pieds que lorsque ces fous en seront dehors. En prononçant ces mots il se lève de table, et sort précipitamment, sans que le duc et la duchesse fissent beaucoup d'efforts pour le retenir.

Seigneur chevalier des Lions, reprit le duc d'un ton sérieux, je ne vous fais point d'excuse de la scène qui s'est passée; vous êtes trop au-dessus d'une telle injure, et ce que vous avez répondu suffit assurément pour la venger. Je suis de votre avis, répondit don Quichotte: tout est permis à trois espèces de personnes, aux enfans, aux femmes, aux prêtres. Comme ils sont toujours sans défense, ils ne peuvent jamais offenser: il faut que la force soutienne l'affront pour que cet affront déshonore. Je ne conseille pourtant pas à cet honnête ecclésiastique de répéter ce qu'il a dit devant d'autres chevaliers: un Amadis, par exemple, un Galaor, pourraient fort bien l'écouter un peu moins patiemment que moi. Ah! ah! s'écria Sancho, ceux-là n'auraient répondu que par un bon coup de sabre, qui vous aurait ouvert monsieur le licencié comme un melon. Mort de ma vie! si Renaud de Montauban s'était trouvé là, que serait devenu ce pauvre ecclésiastique?

il l'aurait écrasé comme une puce.

La duchesse n'en pouvait plus de rire, et trouvait Sancho plus divertissant et plus aimable que son maître. Enfin le dîner s'acheva. Dès que l'on fut sorti de table, quatre demoiselles se présentèrent: l'une portait une aiguière, l'autre un pot à l'eau d'argent; la troisième du linge extrêmement fin, et la quatrième, les bras retroussés jusqu'aux coudes, avait à la main une savonnette de senteur. Celle qui tenait l'aiguière vint, avec beaucoup de grâce, la placer sous le menton de don Quichotte, qui, la regardant sans parler, et croyant que c'était sans doute un usage du pays, se laissa faire, et allongea son maigre cou. La seconde demoiselle versa de l'eau dans l'aiguière: celle qui portait la savonnette se mit à savonner la barbe du héros; et, faisant mousser fort habilement l'eau que l'on versait sans cesse, couvrit avec cette mousse les joues, le nez, jusqu'aux yeux du docile chevalier. Le duc et la duchesse, qui n'avaient point ordonné cette cérémonie, se regardaient et ne savaient s'ils devaient en rire ou s'y opposer. Tout à coup la demoiselle qui savonnait toujours se plaignit de manquer d'eau: une de ses compagnes en alla chercher, et notre pauvre chevalier demeura, pendant ce voyage, le cou tendu sur l'aiguière, le visage couvert de mousse, et les paupières fermées pour qu'elle n'entrât pas dans ses yeux. Tout le monde mourait d'envie de rire, mais tout le monde se contenait; et les trois demoiselles, debout, immobiles, la tête baissée, n'osaient regarder leurs maîtres, qui avaient de la peine eux-mêmes à s'empêcher d'éclater. Enfin l'on apporta de l'eau; la demoiselle acheva de laver la barbe de don Quichotte, l'essuya doucement avec le linge, lui fit, ainsi que ses trois acolytes, une profonde révérence, et se retirait gravement, lorsque le duc, pour prévenir tout soupçon de notre héros, rappela l'aimable baigneuse, et lui demanda de vouloir lui rendre le même service. La demoiselle l'entendit à merveille; et, se mettant à l'ouvrage, elle traita précisément son maître comme elle avait traité le chevalier.

Sancho, fort attentif à tout ce qu'il voyait, disait entre ses dents: Par la mardi! je voudrais bien que ce fût l'usage de laver la barbe des écuyers aussi-bien que celle de leurs maîtres; cette cerémonie me plairait assez, quand même on irait jusqu'à me raser. Que dites-vous tout bas, Sancho, lui demanda la duchesse. — Je dis, madame, qu'il fait bon vivre pour apprendre. Jusqu'à présent j'avais pensé que

chez les princes on se contentait, en sortant de table, de donner à laver les mains : j'ignorais qu'on vînt savonner la barbe ; et dans le fond cette coutume me paraît fort propre et fort agréable. — Eh bien, mon ami, vous n'avez qu'à parler, ces demoiselles vous laveront la barbe ; elles vous mettront même au bain, si cela vous fait plaisir. — Oh ! madame, pour le bain, je vous suis fort obligé ; ce n'est guère mon usage. Voyez, dit alors la duchesse au maître d'hôtel, à ce que l'on donne à Sancho tout ce qu'il pourra désirer. Le maître-d'hôtel promit d'y veiller, et emmena l'écuyer dîner avec lui.

Don Quichotte, demeuré seul avec ses aimables hôtes, parla de Dulcinée selon sa folie, et de beaucoup d'autres choses avec esprit et raison. Après l'avoir écouté, le duc lui demanda sérieusement s'il pensait que son écuyer Sancho fût en état de bien gouverner l'île dont il voulait lui faire don. Seigneur, reprit don Quichotte, je dois vous répondre avec franchise. Le caractère de Sancho est un assemblage singulier des choses les plus contraires ; il est à la fois bon homme et subtil, ingénu et fin, naïf et rusé ; il doute de tout et croit tout, déguise souvent une repartie pleine de sel sous une écorce grossière ; et lorsqu'il semble dire une niaiserie, il se trouve qu'il vous a donné une excellente leçon. Quant à son cœur ; il est bon, et sa probité parfaite. Il aime la vertu par instinct, sans réfléchir qu'il doit l'aimer : naturellement il voit assez juste, et sa simplicité cache un grand sens. J'ose croire que cela suffit pour faire un bon gouverneur ; du moins j'en connais beaucoup qui sont loin d'avoir les qualités de Sancho, et qui ne savent pas mieux lire que lui. En général, monsieur le duc, la science du gouvernement ne doit pas être si difficile qu'on l'imagine : voyez la foule de ceux qui s'en mêlent, et qui s'en tirent passablement. Sancho s'en tirera comme eux, surtout lorsque je lui aurai donné quelques conseils.

Dans ce moment l'on entendit de grands cris, beaucoup de tapage, et l'on vit arriver Sancho tout effrayé, portant au cou un tablier de cuisine, e poursuivi par une douzaine de valets dont l'un tenait un chaudron rempli d'eau fumante. Qu'est-ce ci ? demanda la duchesse ; que voulez-vous à ce brave homme ? Madame, répondit un des valets, nous voulons lui laver la barbe selon les ordres de votre excellence, et monsieur ne veut pas s'y prêter. Non, sans doute, s'écria Sancho ; son excellence n'a pas ordonné de prendre un chaudron pour plat à barbe ; et cette eau bouil-

lante ne ressemble point à la savonnette de senteur dont on s'est servi pour mon maître. On plaisante mal dans les maisons des princes; et l'on oublie souvent que les jeux ne valent rien aussitôt qu'ils peuvent fâcher. Je ne veux point de vous pour mes barbiers: le premier qui touche à ma barbe je lui applique mon poing fermé sur la sienne de façon qu'il s'en souviendra. Sancho a raison, reprit la duchesse en affectant un air sérieux qu'elle pensa perdre deux ou trois fois en regardant la mine de l'écuyer; vous êtes tous bien hardis d'oser contrarier un homme que monsieur le duc a fait gouverneur, et que vous savez être mon ami; laissez-le en paix, je vous le conseille ou je vous chasse tous à l'instant.

Cette seule parole fit fuir les valets. Sancho voulut d'abord les poursuivre; mais, par réflexion, il revint, portant toujours son tablier au menton, se jette aux genoux de la duchesse. Madame, lui dit-il, c'est fini, d'après la bonté que vous venez de me témoigner, je suis décidé à me faire chevalier errant, et à vous choisir pour ma dame. En attendant, je ne suis qu'un pauvre écuyer, laboureur de mon métier; je m'appelle Sancho, j'ai une femme et des enfans; si dans tout cela vous trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tout est à votre service, vous en pouvez disposer comme de votre bien propre. Il est aisé de voir, répondit la duchesse, que vous fûtes élevé dans le centre même de la politesse et de la fine galanterie. Vous parlez et vous pensez comme le digne compagnon du plus courtois des chevaliers et du plus délicat des amans. J'en suis reconnaissante, mon ami Sancho, et j'espère vous le prouver en pressant monsieur le duc de vous donner le gouvernement qu'il vous a promis.

Après cet entretien, don Quichotte se retira pour aller faire sa méridienne. La duchesse invita l'écuyer à venir dans une salle fraîche, où elle comptait passer l'après-midi avec ses femmes. Sancho lui répondit que, quoique son usage fût toujours de reposer quatre ou cinq heures après son dîner, cependant il allait la suivre, et qu'il ferait son possible pour ne pas s'endormir en causant avec elle. Le duc alla donner de nouveaux ordres pour les fêtes chevaleresques qu'il préparait à notre héros.

CHAPITRE XXX.

Entretien de la duchesse et de Sancho.

Sancho, selon sa promesse, alla trouver la duchesse, qui le fit asseoir près d'elle, quoique le modeste écuyer refusât d'abord cet honneur. Forcé d'obéir à la fin, il fut aussitôt entouré par les duègnes et les demoiselles de la suite de la duchesse; et celle-ci commença la conversation. Mon cher gouverneur, lui dit-elle, à présent que nous sommes en liberté, je voudrais que votre seigneurie m'expliquât deux ou trois choses qui m'ont embarrassée en lisant l'histoire du grand don Quichotte: par exemple, il est bien certain que vous n'avez jamais vu madame Dulcinée, que vous ne lui portâtes point la lettre de votre maître: comment avez-vous osé lui dire que vous l'aviez trouvée criblant du blé, qu'elle vous avait fait telle réponse? Je ne reconnais point dans ce mensonge la fidélité d'un bon écuyer, et je suis fâchée d'avoir un petit reproche à faire à quelqu'un que j'estime et que j'aime autant que vous.

A ces paroles, Sancho se lève, et mettant le doigt sur la bouche, le corps à demi courbé, marchant sur la pointe des pieds, il va regarder doucement sous les tables, derrière les meubles, s'assure que la porte est fermée, revient à pas de loup prendre sa place, et d'un air mystérieux: Je voulais être sûr, dit-il, que personne ne nous écoute, avant de vous révéler des secrets fort importans. Le premier de ces secrets va sûrement beaucoup vous surprendre; je n'ai rien de caché pour vous, madame la duchesse, et je vous confie que depuis longtemps je regarde monseigneur don Quichotte comme un peu fou. Ce n'est pas qu'il ne dise parfois des choses pleines de sagesse, qui le font admirer de tous ceux qui les entendent; mais cela n'empêche point que je n'aie de bonnes raisons de penser qu'il extravague souvent. D'après cette opinion, je me permets, lorsque je suis dans l'embarras, de m'en tirer en lui faisant croire tout ce qui me vient dans la tête; c'est ainsi que je lui rapportai la réponse de madame Dulcinée, et c'est ainsi qu'il n'y a pas huit jours j'ai enchanté de ma façon cette très illustre dame. La duchesse voulut savoir l'histoire de l'enchantement; notre écuyer la raconta dans tous ses détails, et dans des termes qui divertirent fort la compagnie.

C'est fort bien, reprit la duchesse; mais, d'après les aveux que vous me faites, il me vient un assez grand scrupule. Je pense à vous,

et je me dis: Puisque don Quichotte est fou, puisque Sancho son écuyer le connaît pour tel, et que, malgré cette connaissance, il ne laisse pas de le suivre et de s'associer à ses folies, il s'ensuit que mon ami Sancho doit être un peu fou lui-même. D'après ce raisonnement, ma conscience me reproche d'employer mon crédit auprès de mon époux pour obtenir une île à Sancho, c'est-à-dire pour donner des hommes à gouverner à un homme qui n'est pas en état de se gouverner lui-même. Vraiment! répondit l'écuyer, votre manière de raisonner et votre scrupule sont fort justes. Je suis le premier à convenir que, si j'avais deux grains de bon sens, j'aurais depuis long-temps quitté mon maître; mais, madame la duchesse, écoutez bien ce petit mot, qui vaut peut-être beaucoup de raison: J'aime monseigneur don Quichotte, nous sommes du même village, il m'a nourri, m'a donné des ânons: il a un bon cœur, moi aussi: nous ne nous séparerons qu'à la mort. Quant à ce gouvernement promis, si vous y voyez de l'inconvénient, je m'en passerai fort bien. Peut-être même sera-ce un bonheur pour moi de ne pas l'avoir. Notre curé raconte une fable que je n'ai jamais oubliée; c'est celle de la fourmi qui voulut avoir des ailes, et qui s'en repentit bientôt. Sancho écuyer ira plus aisément en paradis que monsieur Sancho gouverneur. Vous connaissez le proverbe: Le pain est tout aussi bon ici qu'en France; la nuit tous les chats sont gris; les riches ne dînent pas deux fois; les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître d'hôtel; quatre aunes de gros drap tiennent aussi chaud que quatre aunes de fines étoffes; au bout du compte il faut s'en aller, et le prince ne fait pas ce voyage plus commodément que le journalier; le pape et le sacristain d'un village n'occupent pas dans la terre plus de place l'un que l'autre, debout ils étaient différens, couchés c'est la même mesure. Ainsi, madame la duchesse, ne vous gênez point, je vous prie; gardez votre île, si le cœur vous le dit; pourvu que vous me donniez votre amitié, je serai plus content.

Non, non, bon Sancho, reprit la duchesse, vous devez savoir que la parole des chevaliers est sacrée; or, monsieur le duc est chevalier, quoiqu'il ne soit pas errant; il vous a promis une île, et vous l'aurez en dépit de tous les envieux. Avant peu vous serez installé dans votre dignité de gouverneur, revêtu d'or et de soie, maître absolu dans votre île. Je vous recommande seulement de traiter avec bonté vos vassaux, qui sont tous des gens de bien. — Qu'ils soient tranquilles, madame la duchesse, et vous pouvez l'être sur ma parole. J'ai été pauvre; c'est une grande avance pour avoir compassion des pau-

vres. On plaint le mal quand on l'a senti: de ce côté point d'inquiétude. Pour ce qui est de ne point se laisser tromper par les fripons qui viennent toujours enjôler les grands, et leur faire faire des sottises, je vous réponds qu'avec moi ces beaux messieurs perdront leur temps. Je suis un vieux limier, voyez-vous; il n'est pas aisé de me faire prendre le change. On ne me persuade pas que des vessies sont des lanternes, et je sais toujours où mon soulier me blesse. Soyez donc sûre que les bons trouveront en moi leur ami, que je les écouterai, les recevrai, les servirai à tous les instans du jour. Pour les méchans point d'oreille. Voilà tout mon secret: cela suffit-il? — Sans doute, et je n'ai plus la moindre inquiétude sur votre gouvernement; mais je vous avoue qu'il m'en reste un peu sur ce que vous m'avez dit de madame Dulcinée. Vous êtes persuadé que son enchantement n'est pas véritable, que c'est vous qui l'imaginâtes et qui le fîtes croire à votre maître. Savez-vous bien, mon cher ami, que vous pourriez être dans l'erreur, et que la paysanne montée sur l'âne était Dulcinée elle-même? Je vous étonne, mais j'ai de bonnes raisons pour vous parler ainsi. Dès long-temps nous sommes liés avec certains enchanteurs, qui nous veulent du bien et nous avertissent de ce qui se passe dans le monde. C'est par eux que je suis instruite que tout ce que vous avez dit à votre maître, en croyant mentir, se trouvait vrai de point en point: que lorsque vous pensiez le tromper, c'était vous-même que vous trompiez, et que la malheureuse Dulcinée est en effet devenue une laide paysanne. Il y a plus; c'est qu'il est très vraisemblable qu'à l'instant où vous y penserez le moins vous la verrez paraître ici.

Notre écuyer, stupéfait, écoutait la duchesse attentivement. Ma foi! madame, dit-il, je suis tenté de vous croire, en me rappelant ce qu'a vu mon maître dans la caverne de Montésinos. Tout se rapporte avec vos paroles, et me donne beaucoup à penser. Au fait, dans toute cette histoire je n'eus point de mauvaise intention. Je vis une paysanne, je la crus telle, et voilà tout. Si c'est madame Dulcinée, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; il serait très injuste que cela m'attirât quelque affaire avec les ennemis de mon maître, et qu'on allât répétant, Sancho a dit ceci, Sancho a dit cela. Je n'aime point les caquets: et madame Dulcinée n'a qu'à s'arranger comme elle voudra; je déclare que je n'y suis pour rien. Il est pourtant bien extraordinaire que ce que je croyais avoir pris sous mon bonnet pour satisfaire la curiosité de monseigneur don Quichotte se trouve ensuite une chose vraie. J'ai donc deviné ce qu'il en était, et je l'ai dit sans le savoir? —

N'en doutez pas, Sancho ; je suis votre amie, et je ne voudrais pas vous tromper. Mais racontez-moi, je vous prie, ce que votre maître a vu dans la caverne de Montésinos.

Notre écuyer fit alors, à sa manière, le détail circonstancié du voyage souterrain de don Quichotte. Son récit amusa beaucoup la duchesse, qui lui confirma de nouveau la promesse du gouvernement, et l'envoya se reposer. Sancho, plein de joie, lui baisa la main, et la supplia de lui accorder une grâce qui lui tenait infiniment au cœur. Parlez, lui dit la duchesse, vous avez tout pouvoir sur moi. — Ah ! madame, c'est que je crains de fâcher votre grandeur ; mais je ne puis m'empêcher de lui recommander mon âne ; j'ai peur qu'on ne le néglige dans cette grande maison, et je vous prie de dire un petit mot pour que l'on prenne soin de lui. Je m'en charge, soyez tranquille, j'irai moi-même veiller à ce qu'il ne manque de rien. — Non, je vous en prie, ce serait trop ; ni lui ni moi ne méritons une visite de votre part ; mais un petit mot en passant, voilà tout ce que nous voulons. — J'en dirai plus d'un, je vous le promets ; et je vous conseille, lorsque vous irez prendre possession de votre île, d'y mener votre âne avec vous. — Oh ! que je n'y manquerai pas ; et ce ne sera pas le premier âne que l'on aura vu établir dans un bon gouvernement.

Cela dit, Sancho s'en alla dormir ; et la duchesse rejoignit son époux pour préparer à don Quichotte une belle et grande aventure, parfaitement dans le goût de l'ancienne chevalerie.

CHAPITRE XXXI.

Grande aventure de la forêt.

La duchesse, de plus en plus occupée de se divertir de ses hôtes, s'applaudit fort d'avoir persuadé à notre bon écuyer que l'enchantement de Dulcinée était véritable, quoique imaginé par lui-même. D'après cette idée et le récit des merveilles de la caverne de Montésinos, elle disposa la grande aventure qu'elle réservait à don Quichotte. Quand tout fut prêt, l'aimable duchesse indiqua pour le lendemain une partie de chasse avec des chevaux, des piqueurs nombreux, et l'appareil le plus magnifique. On porta de sa part à

notre héros un superbe habit de chasseur, que le chevalier refusa, d'après le vœu qu'il avait fait de ne jamais quitter ses armes. Sancho ne refusa point celui qu'on vint lui offrir, qui était d'un beau drap vert: il le regarda, l'examina bien, s'assura qu'il était tout neuf, et se promit de le vendre à la première occasion.

Dès le lendemain du jour fixé, don Quichotte, armé de pied en cap, Sancho, revêtu de son habit vert, vinrent attendre la duchesse, qui parut bientôt mise en amazone, une longue lance à la main, et, belle, légère comme Diane, s'élança sur un beau coursier dont notre héros tint la bride malgré les instances du duc. On offrit à l'écuyer un vigoureux andaloux qui frappait la terre du pied: l'écuyer demanda son âne, et ne voulut jamais d'autre monture. Tous les chasseurs à cheval partirent à la suite de la duchesse, et se rendirent dans une forêt située entre deux montagnes. Là les postes furent pris, les chiens découplés, les toiles placées, et la chasse commença par des fanfares et des cris de joie. La courageuse duchesse descend aussitôt de son palefroi, court occuper un défilé par où les sangliers avaient coutume de passer, et prépare déjà sa lance. Don Quichotte et le duc à pied se tiennent à ses côtés. Sancho, qui venait d'apprendre que c'était aux sangliers qu'on en voulait, ne jugea point à propos de descendre de son âne; il se mit derrière son maître, après s'être assuré d'une allée par laquelle on pût s'échapper.

A peine avait-il pris ses précautions, que tout à coup un sanglier énorme, poursuivi par toute la meute, paraît, vient, arrive, les yeux pleins de feu, la gueule écumante, présentant aux chiens, aux chasseurs, des défenses épouvantables. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance droit au sanglier; le duc le suit: la duchesse, plus prompte, les aurait devancés tous deux, si son époux ne l'eût retenue. Sancho, voyant l'animal, se jette à bas de son âne, s'enfuit, et, gagnant un arbre, fait ses efforts pour monter dessus; mais il ne peut arriver qu'à la moitié. Troublé par la peur, il saisit une branche sèche; la branche casse sous sa main: Sancho tombe: chemin faisant une autre branche l'accroche et le tient suspendu dans l'air. Le malheureux écuyer, qui voit que la maudite branche déchire son habit vert, et qui craint encore dans sa position d'être à la portée du sanglier, se met à jeter des cris si perçans, que tout le bois en retentit. L'animal, pendant ce temps, expirait sous les coups des chasseurs. Don Quichotte aperçut alors l'écuyer au bout de la branche, les bras tendus, la tête en bas, et tout auprès de lui son âne, seul ami qui ne l'eût pas abandonné. Notre héros courut le délivrer.

Sancho mis à terre ne s'occupa plus que de pleurer l'énorme déchirure de son bel habit vert tout neuf.

Les chasseurs, après avoir placé le sanglier sur un mulet, le couvrirent de rameaux de myrte, et le portèrent en triomphe jusqu'à des tentes dressées au milieu de la forêt. Là se trouvèrent des tables couvertes d'excellens mets: on ne songea qu'à dîner; et Sancho s'approchant de la duchesse, lui montra, d'un air fort triste, son habit vert déchiré. Madame, dit-il, vous voyez ce que l'on gagne à vos belles chasses: si vous n'attaquiez que des lièvres ou bien de petits oiseaux, je n'en serais pas pour mon habit vert. Quel diable de plaisir trouvez-vous à venir chercher un animal qui d'un seul coup de dent peut vous envoyer dans l'autre monde, toute duchesse que vous êtes? Ne savez-vous pas la vieille romance?

Favila fut mangé des ours
Pour avoir trop aimé la chasse.

Ce Favila fut un roi goth, interrompit don Quichotte: il périt en effet dans les montagnes où il se plaisait à s'égarer. J'ai donc raison, reprit Sancho, de vouloir que les rois et les princes ne s'exposent point à ces dangers-là. Voilà un beau mérite et une belle gloire d'aller tuer une pauvre bête qui ne songeait pas à vous! Sancho, répondit le duc, ne dites point de mal de la chasse; elle fut toujours le délassement et des rois et des héros. Elle est un art comme la guerre, dont elle retrace l'image, dont elle a les ruses, les stratagèmes; d'ailleurs elle accoutume le corps à supporter la fatigue, rend plus agile, plus robuste, et préserve de beaucoup de vices, en éloignant de nous la mollesse. Quand vous serez gouverneur, je vous conseille d'aller à la chasse. — Pour cela, non, monseigneur: un bon gouverneur a la jambe cassée, et se tient à la maison. Ne serait-il pas beau, vraiment, que lorsqu'on vient lui demander justice on répondit que monsieur chasse? Monsieur ne doit pas vivre avec des sangliers quand des hommes ont affaire à lui; c'est un plaisir de fainéant, et non pas de gouverneur. Je ne dis pas que quelquefois je ne cherche à me divertir: certainement, pour me distraire, je me permettrai, les fêtes et les dimanches, de jouer une petite partie à la boule, ou à la triomphe; il n'y a rien à dire à cela, parce que je serai toujours prêt à quitter. Mais n'ayez pas peur que l'on me reproche de perdre mon temps et celui des autres. — Vous êtes sévère, Sancho: nous verrons si vos actions répondront à vos maximes. — Mes actions y répondront, soyez-en sûr. Quand on avoue la dette, c'est qu'on a volonté de payer: promettre et tenir, c'est tout un pour moi; je ne crains pas d'avancer des gages; et

l'on n'a qu'à me donner l'anguille, l'on verra si je sais la serrer.

Le dîner se passa dans ces entretiens; ensuite on continua la chasse. La nuit venue, comme on était prêt à s'en retourner au château, la forêt parut tout d'un coup éclairée d'un nombre infini de lumières; on entendit dans le lointain des timbales, des trompettes, d'autres instrumens guerriers. On s'arrête, on se regarde, on se demande d'où peut venir ce bruit. Le bruit augmente; les tambours, les fifres, les clairons maures, retentissent, se confondent, et semblent toujours s'approcher. Don Quichotte lui-même est surpris, le duc inquiet, la duchesse troublée, Sancho tremblant. Tous gardaient un profond silence, lorsqu'un courrier vêtu en démon vint à passer en sonnant d'un effroyable cornet. Courrier, lui demanda le duc, qui êtes-vous? qu'allez-vous chercher et quelle est cette grande armée qui traverse la forêt. Je suis le diable, répond le courrier d'un accent terrible: je cours après don Quichotte de la Manche; et le bruit que vous entendez vient d'une troupe d'enchanteurs, qui conduisent sur un char Dulcinée du Toboso. Si vous étiez le diable, reprit le duc, vous auriez déjà reconnu le héros que vous cherchez, puisque le voilà devant vous. Le diable se retourne alors: Chevalier des Lions, dit-il, le grand Merlin m'envoie vers toi pour te commander de l'attendre ici. Tu l'y verras avec ta Dulcinée; il doit t'indiquer le moyen de désenchanter cette illustre dame. J'ai dit, tu m'entends, obéis. A ces mots, il sonne du cor, s'échappe, et fuit dans le bois.

La surprise de tout le monde augmente, surtout celle de Sancho, qui ne douta plus qu'en effet Dulcinée ne fût enchantée. Seigneur, demanda le duc à notre héros, aurez-vous le courage d'attendre? Oui, sans doute, répondit-il, l'enfer dût-il m'attaquer. Vous êtes le maître, ajouta Sancho; pour moi, je déclare que je m'en vais. Ces messieurs sont un peu trop laids pour qu'on ait du plaisir à les voir. En parlant ainsi, l'écuyer veut prendre le chemin du château; mais un épouvantable bruit, qui justement venait de ce côté, le force de rester à sa place. Ce bruit ressemblait à celui que font les roues d'un char mal jointes, lorsque, suivant les pas des bœufs, elles crient à chaque tour. Au même instant, aux quatre coins de la forêt, on entendit des décharges de mousqueterie, comme si quatre combats se livraient à la fois. Les tambours, les cors, les trompettes, les timbales, les clairons et les cris des combattans, retentirent d'un son plus fort, plus animé, plus aigu. Ces sons divers confondus ensemble, ces lumières dans l'obscurité, ces coups redoublés de mousquets, et surtout le continuel gémissement

de ces roues, pensèrent effrayer don Quichotte lui-même: mais le héros soutint cette épreuve, trop forte pour son écuyer. Sancho, demi-mort de peur, se laissa tomber presque sans connaissance sur les genoux de la duchesse. On courut chercher de l'eau, qu'on lui jeta sur le visage; bientôt il reprit ses sens.

Ce fut pour voir arriver le char, dont on entendait gémir les roues: il était traîné par quatre grands bœufs tout couverts d'une étoffe noire. Ces bœufs portaient à chaque corne une longue torche allumée. Au milieu du char, sur un trône, on remarquait trois vieillards, dont la barbe blanche passait la ceinture: ils étaient environnés de démons si laids, si horribles, que Sancho ferma les yeux pour ne pas les voir. Le char s'arrêta devant don Quichotte; un des trois vieillards se leva. Reconnais-moi, lui dit-il, je suis le savant Lirgande. Et moi le puissant Alquif, reprit le second vieillard. Et moi l'enchanteur Arcalaüs, ajouta le troisième d'une voix menaçante: malheur, malheur aux chevaliers dont je suis l'ennemi mortel! Le char reprit alors sa marche, disparut; et l'on entendit une agréable musique de flûtes et de hautbois. Ces doux sons ranimèrent Sancho, qui, toujours près de la duchesse, dont il tenait le jupon, lui dit à l'oreille: Madame, cette musique me fait espérer des visions un peu moins effroyables. Je le souhaite, répondit la duchesse; mais ne me serrez pas si fort, car l'on dirait que vous avez peur.

CHAPITRE XXXII.

Moyens que l'on proposa pour désenchanter Dulcinée.

L'ESPOIR de Sancho ne fut point trompé. L'on vit bientôt paraître un char de triomphe, attelé de six mules grises, caparaçonnées de blanc. Dans le char, qui était fort vaste, douze figures toutes blanches, portant des flambeaux allumés, entouraient un trône, sur le haut duquel on voyait assise une nymphe vêtue d'une toile d'argent, dont l'éclat éblouissait les yeux. Son visage était couvert d'un voile, mais si fin, si transparent, que son tissu laissait distinguer les traits charmans de la nymphe. Elle paraissait avoir dix-huit à dix-neuf ans; sa modestie et sa grâce égalaient seules sa beauté. Près d'elle se tenait debout une longue figure immobile vêtue d'une tunique noire,

la tête voilée d'un crêpe. Au moment où le char parvint et s'arrêta devant don Quichotte, les flûtes, les hautbois cessèrent; l'on n'entendit que les accords d'une douzaine de harpes qu'on touchait à la fois à l'entour du trône. La longue figure immobile ôta tout à coup son voile, et fit voir un vieillard pâle qui ressemblait à un spectre. Sancho pensa tomber une seconde fois; don Quichotte fut ému. Le vieillard, en le regardant, lui adressa ces paroles:

O toi dont les nobles travaux
Méritaient en amour un destin plus prospère,
Reconnais ce Merlin, des enchanteurs le père,
Le fléau des méchans, et l'ami des héros.
Sur les bords du Lethé j'appris que Dulcinée
Avait en un moment perdu tous ses attraits;
Je viens finir les maux de cette infortunée.
Du sort écoute les arrêts:

Par la main de Sancho, sur son large derrière,
Trois mille et trois cents coups appliqués fortement
Avec une longue étrivière,
Rendront à cet objet charmant
Son éclat, sa beauté première.

Oui dà! s'écria Sancho, rien que trois mille trois cents coups de fouet! c'est une misère, n'est-ce pas? Pardieu! monseigneur Merlin, vous avez là de belles recettes pour désenchanter les gens! Je ne vois point ce que ma peau peut avoir de commun avec les magiciens; mais, dans tous les cas, je vous avertis que si madame Dulcinée ne peut redevenir belle que lorsque je me serai fouetté, la pauvre dame risque beaucoup de demeurer laide toute sa vie. Insolent que vous êtes! reprit don Quichotte en colère, je vous épargnerai la peine de vous fustiger; car je ne sais qui me tient que je ne vous attache tout à l'heure à cet arbre, et que je ne vous applique deux fois plus de coups qu'on n'a la bonté de vous en demander. Non, interrompit Merlin. Sancho doit se fouetter lui-même, de son plein gré, quand il voudra, sans que personne puisse l'y contraindre. Le destin qui le favorise veut encore que le bon Sancho soit le maître de réduire à moitié le nombre de coups qu'on exige, en consentant à les recevoir par une main étrangère. Je ne veux, répondit Sancho, ni d'une main étrangère, ni de la mienne. Qu'ai-je à démêler, s'il vous plaît, avec madame Dulcinée? est-ce ma fille ou ma femme? Par quelle raison dois-je me donner les étrivières pour ses beaux yeux? Que monsieur mon maître, qui lui appartient, qui l'appelle, à chaque instant du jour, sa vie, son âme, son tout, se les fasse donner pour elle, rien de si juste; mais quant à moi, serviteur, n'y comptez pas, je vous le répète.

La jeune nymphe se lève alors du trône où elle était assise, et,

se dépouillant de son voile, fait voir sa beauté dans tout son éclat: O le moins pitoyable des écuyers, dit-elle d'une voix dolente, cœur de pierre, âme de bronze, comment peux-tu me refuser une pénitence légère, qu'un enfant, pour la moindre faute, subit tous les jours sans se plaindre? Regarde autour de toi, barbare: tous ceux qui me voient, qui m'entendent, sont attendris de mes malheurs; toi seul toi seul, inaccessible au sentiment de la pitié, tu considères de sang-froid mes yeux, jadis si brillans, aujourd'hui noyés de pleurs; mes joues autrefois vermeilles, et maintenant décolorées; ma jeunesse enfin, qui me promettait de longues années de bonheur, et qui se flétrit, se consume dans les larmes, dans le désespoir. Garde-toi de me croire telle que tu me vois en ce moment; par un prodige de son art, Merlin me fait paraître ici comme j'étais avant mon malheur. Merlin a cru qu'il n'était point de tigre au monde que la beauté gémissante ne parvînt à désarmer; mais les tigres sont moins cruels, sont moins féroces que Sancho. Ah! reviens, reviens à ton caractère, que la nature ne fit point méchant, laisse-toi toucher, si ce n'est pour moi, du moins pour ton malheureux maître, qui souffre plus que moi-même des maux dont je suis accablée, et que je vois, attendant ta réponse, prêt à mourir de sa douleur.

Il n'est que trop vrai, s'écria don Quichotte en s'appuyant sur le duc, je sens que mes forces vont m'abandonner. Sancho, mon ami Sancho, reprit alors la duchesse, votre cœur ne vous dit-il rien? — Pardonnez-moi, madame, il me dit que les coups de fouet ne sont pas agréables, et que décidément je n'en veux point. Mais en vérité, quand j'y pense, on prend ici de singuliers moyens pour obtenir ce que l'on désire. Madame Dulcinée, afin d'être belle, demande que je me déchire la peau: et, pour m'engager à lui accorder cette petite bagatelle, elle m'appelle cœur de pierre, âme de bronze, barbare, tigre, tout ce qu'il y a de pis dans le monde. Encore si elle m'apportait de l'onguent et de la charpie, ou quelque petit présent en avancement de reconnaissance, on verrait ce que l'on peut faire; on sait qu'un âne chargé d'or monte la montagne plus facilement, et qu'avec de la patience et des cadeaux il n'est rien dont on ne vienne à bout; mais au contraire on m'accable d'injures. Monsieur mon maître, le plus intéressé dans l'aventure, et qui devrait au moins me caresser, me propose pour encouragement de m'attacher à un arbre et de me doubler ma portion. Ma foi! messieurs, je suis fort touché de vous voir tous attendris; cependant vous devriez penser qu'il s'agit ici de fouetter non-seulement un écuyer, mais encore un gou-

verneur d'île; cela demande quelques réflexions, cela exige quelques politesses; il faut me donner le temps d'y songer, il faut choisir le moment d'obtenir une si grande grâce; et celui que vous prenez n'est point du tout bien choisi; je suis fort fatigué, fort las, et de très mauvaise humeur d'avoir déchiré mon habit vert.

Puisque rien ne peut vous fléchir, mon ami Sancho, dit alors le duc, je suis obligé de vous avouer que je me ferais un scrupule de vous donner l'île promise, par la raison qu'un gouverneur d'une âme aussi dure que la vôtre, insensible aux larmes des belles, des affligés, des malheureux, n'est pas digne de commander à des hommes. Ainsi vous n'avez qu'à choisir; renoncez au gouvernement, ou subissez l'arrêt du destin. Ne pourrait-on pas, répondit Sancho, me donner deux jours pour faire ce choix? Non, s'écria Merlin; décidez-vous à l'instant même. Si vous persistez dans votre refus, Dulcinée, toujours paysanne, va retourner dans la caverne de Montésinos; si vous acceptez la pénitence, Dulcinée avec tous ses attraits ira dans les Champs-Élysées attendre l'accomplissement de la parole que vous me donnerez.

Sancho, la tête baissée, ne se pressait pas de répondre. Allons! mon ami, lui dit la duchesse, un peu de résolution! un peu de reconnaissance pour le maître qui vous a nourri! Un *oui* ne vous coûtera guère, et nous rendra tous heureux. Considérez... Mon Dieu! madame, interrompit l'écuyer, je considère que le mal d'autrui n'est que songe, et qu'il est facile de donner des conseils dans les affaires où l'on n'est pour rien. Mais malheureusement pour moi je vous aime trop, madame la duchesse, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose. Je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, pour que le monde jouisse encore des attraits de madame Dulcinée, que je ne croyais ni si belle, ni si enchantée. J'y mets pourtant les conditions suivantes: d'abord, que je serai le maître absolu du temps où il me plaira d'accomplir la pénitence, sans que jamais on ait le droit de me presser sur ce point; item, que je ne serai point tenu de me fouetter jusqu'au sang; item, que si quelque coup porte par hasard en l'air, il entrera toujours dans le compte; enfin que, si je me trompe dans le calcul à mon désavantage, le seigneur Merlin, qui sait tout, prendra soin de m'en avertir. Soyez tranquille sur cet article, répond l'enchanteur; car au même instant on finira le nombre prescrit, Dulcinée désenchantée viendra remercier elle-même son aimable libérateur, et lui offrir un digne prix des peines qu'il aura souffertes. — Allons! voila qui est dit, j'accepte la dure pénitence.

A ce mot la musique se fit entendre, ainsi que le bruit de la mousqueterie. Dulcinée salua de la tête le duc, la duchesse, don Quichotte, et fit à Sancho une révérence qu'elle accompagna d'un sourire gracieux. Le char continua sa route. Notre héros, transporté de joie, courut se jeter au cou de son fidèle écuyer; tout le monde le félicita de l'heureuse fin de cette aventure; et la belle aurore, qui déjà commençait à teindre de couleur de pourpre les nuages de l'orient, engagea toute la troupe à regagner le château.

CHAPITRE XXXIII.

Lettre de Sancho à sa femme, avec d'autres événemens.

C'ÉTAIT l'intendant du duc, homme d'un esprit inventif et gai, qui avait disposé toute l'aventure dont on vient de rendre compte. Il promit à ses maîtres une fête nouvelle, dont les préparatifs étaient déjà faits. Peu de jours après, la duchesse, que Sancho ne quittait plus, lui demanda s'il s'occupait de désenchanter Dulcinée; l'écuyer lui répondit qu'il était fort exact à tenir sa parole, et que déjà la nuit passée il s'était donné cinq coups à compte de trois mille trois cents. Ce n'est guère, reprit la duchesse; mais avec quoi vous êtes-vous frappé? — Avec ma main, répondit Sancho. Cela ne suffit pas, vraiment, je doute que le sage Merlin approuve cette manière d'accomplir la pénitence. Il faut avoir une discipline de bonnes petites cordelettes, dont chaque nœud se fasse sentir. Vous jugez bien, mon cher ami, que la gloire de désenchanter une illustre dame comme Dulcinée doit coûter un peu de peine à celui qui l'entreprend. — Comme il vous plaira, madame: choisissez vous-même cette discipline, je m'en servirai volontiers, pourvu qu'elle ne me fasse point de mal; car je vous confie que ma peau est d'une délicatesse, d'une finesse extraordinaire; ainsi je vous recommande d'y avoir égard. Mais, en attendant, permettez que je montre à votre altesse une lettre que j'écris à ma femme Thérèse Pança. Je serai bien aise de savoir si vous en êtes contente, et si vous trouvez que mon style soit celui d'un gouverneur. — Est-ce vous tout seul qui l'avez écrite? — Non, parce que j'ai beaucoup d'affaires qui me prennent tout mon temps, et que d'ailleurs je ne sais ni lire ni écrire, quoique je sache signer mon nom;

mais c'est moi qui l'ai dictée. — Voyons-là donc; je suis sûre qu'elle sera digne de vous. Aussitôt Sancho tira de son sein un papier où la duchesse lut ces paroles:

Lettre de Sancho Pança à Thérèse Pança sa femme.

Qui aime bien, étrille bien, ma chère femme; c'est ainsi que la fortune m'a traité. Tu n'entends peut-être pas ce que je veux dire, par la suite tu l'entendras mieux. Il s'agît Thérèse, présentement de t'acheter un carrosse. Toute autre manière d'aller ne peut plus te convenir, et n'est bonne que pour les chats. Tu es femme d'un gouverneur; je pense que ce mot dit tout.

Je t'envoie un habit vert de chasse, dont madame la duchesse, qui m'aime et que j'aime beaucoup, m'a fait présent; arrange-le de manière que tu en puisses tirer un corset et un jupon pour la petite. Mon maître, à ce que j'entends dire, est un fou sage et agréable; on ajoute que je ne lui dois rien. Tu sauras de plus, ma femme, que nous avons fait un voyage à la caverne de Montésinos. L'enchanteur Merlin m'a choisi pour désenchanter madame Dulcinée, qui s'appelle chez nous Aldonza Laurenzo. Moyennant trois mille trois cents coups de fouet qu'il faut que je me donne, moins cinq que je me suis déjà donnés, la susdite dame se trouvera désenchantée comme père et mère. Il est inutile, Thérèse, d'aller conter cette histoire à tes voisines: l'une dirait blanc, l'autre noir; ce serait des caquets à n'en pas finir.

Je compte me rendre dans mon gouvernement avant peu de jours; je t'avoue que j'ai hâte d'y arriver pour amasser de l'argent, chose dont on dit que les nouveaux gouverneurs sont friands. Quand j'aurai tâté le pouls à mon île, je te manderai s'il faut que tu viennes m'y joindre. Notre âne se porte à merveille, et te dit bien des tendresses. Madame la duchesse te baise les mains: réponds poliment sur cet article: car la politesse, à ce que prétend mon maître, est une fort bonne chose, qui ne coûte presque rien. Dieu n'a pas voulu que je trouvasse dans nos courses une autre valise avec cent écus d'or; mais console-toi, Thérèse, le gouvernement nous revaudra cela. Tout le monde m'assure qu'il ne s'agit que d'avoir des mains. Sois tranquille, tu seras riche. Dieu te rende telle, ma chère femme, et me conserve long-temps pour te servir!

De ce château, le 20 juillet 1614.

Ton mari le gouverneur,

SANCHO PANÇA.

La duchesse, après avoir lu cette épître, dit à Sancho qu'elle était fort bien, excepté qu'elle semblait annoncer un certain amour de l'argent peu louable dans un gouver-

neur. Sancho lui offrit d'en écrire une autre; mais la duchesse garda celle-ci, qu'elle alla montrer au duc dans un superbe jardin où ce jour même on devait dîner. La lettre et les explications que donnait Sancho firent l'entretien du repas. A peine avait-on desservi qu'on entendit dans le lointain le triste son d'un fifre aigu et d'un grand tambour en sourdine. Cette discordante musique approchait assez lentement: tout à coup on voit arriver une espèce de géant, vêtu d'une longue tunique noire, que traversait un large baudrier de même couleur, auquel pendait un effroyable cimeterre. Cet homme était précédé de deux tambours et d'un fifre, vêtus de deuil comme lui; une barbe énorme et d'une blancheur éblouissante lui descendait jusqu'aux genoux. Il s'avance d'un pas lent, réglé par les coups des tambours, vient s'incliner devant le duc, se relève, et d'une voix grave lui adresse ces paroles:

Puissant prince, tu vois devant toi Trifaldin de la barbe blanche, l'écuyer et l'ambassadeur de la comtesse Trifaldi, surnommée la Doloride. Cette infortunée est venue à pied du royaume de Candaya, dans le seul espoir de te raconter ses incroyables aventures, et d'obtenir de toi quelques renseignemens sur l'invincible chevalier don Quichotte de la Manche, qui seul peut terminer ses maux. Elle est à la porte de cette forteresse, et demande la permission de mettre à tes pieds ses douleurs.

Après ce discours, Trifaldin toussa, et mania du haut en bas son épaisse barbe blanche. Brave écuyer, répondit le duc, dès longtemps nous sommes instruits des infortunes étranges de la triste Doloride: assurez-la du plaisir que j'aurai de la recevoir, de lui donner tous les secours que ma qualité de chevalier m'oblige d'offrir aux dames. Ajoutez, pour la consoler, que le valeureux don Quichotte se trouve justement ici. A ces mots le géant Trifaldin s'incline de nouveau devant le duc, et s'en retourne du même pas, toujours au son de sa triste musique.

Vous le voyez, s'écria le duc en s'adressant à notre héros; malgré les efforts de l'envie, la vertu ne peut échapper aux justes hommages de l'univers. Peu de jours se sont écoulés depuis que votre présence honore ces lieux, et voilà que des pays les plus lointains les malheureux, les opprimés, guidés par votre seule renommée, viennent implorer votre appui. J'avoue, répondit don Quichotte avec un souris modeste, que je désirerais voir ici l'ecclésiastique qui l'autre jour parlait avec tant de dédain de la chevalerie errante; peut-être croirait il enfin que les victimes des méchans ou du sort ne vont point chercher du remède à leurs maux à la porte des courtisans, des ministres, des grands de la terre,

même des pieux ecclésiastiques; c'est le chevalier errant qui devient leur seul refuge; c'est lui dont le glaive en tout temps se trouve prêt à les sauver. O Dieu de bonté, je te remercie de m'avoir donné cet emploi si difficile, mais si glorieux! Qu'elle arrive cette Doloride, qu' elle me raconte ses peines: elle peut compter d'avance et sur mon bras et sur mon cœur.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire de la Doloride.

La comtesse Trifaldi ne tarda pas à paraître. On vit entrer dans le jardin douze femmes vêtues de deuil, avec des coiffes blanches si longues, qu'elles retombaient jusqu'à terre. Elles marchaient sur deux lignes, et précédaient la comtesse, dont l'immense robe noire se terminait par trois pointes, que trois pages portaient gravement. Cette comtesse était voilée, ainsi que ses douze compagnes, et s'avançait en s'appuyant sur son écuyer Trifaldin. Le duc, la duchesse, notre héros, se levèrent à son approche: la Doloride, sans ôter son voile, vint se jeter aux pieds du duc, qui se hâta de la faire asseoir à côté de la duchesse, et lui demanda respectueusement ce qu'il pouvait faire pour son service. Puissantissime seigneur, répondit-elle d'une voix forte, et vous bellissime dame, et vous illustrissimes auditeurs, je suis bien sûre d'émouvoir vos cœurs obligeantissimes par les récits de mes chagrins, de mes tourmens horribilissimes. Mais, avant tout, daignez m'informer si vous possédez dans ces lieux l'invictissime don Quichotte et son écuyer excellentissime. Oui, madamissime, interrompit Sancho; voilà devant vous le magnanissime don Quichotte de la Manchissime, avec son écuyer fidélissime; vous les trouverez diligentissimes à servir votre beauté dolorissime. Don Quichotte alors se fit connaître, et promit de tout entreprendre pour l'infortunée comtesse. Celle-ci voulut embrasser ses genoux; notre héros ne le souffrit point, et lui demanda seulement de l'instruire de ses malheurs. La Doloride, toujours voilée, commença ce triste récit:

Vous connaissez sans doute, dit-elle, le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du sud et la grande Trapobane, deux lieues par-delà le cap Comorin. C'est là que régnait la reine Magonce,

veuve du roi Archipiela, qui n'avait laissé en mourant pour seule héritière de ce vaste État que l'infante Antonomasie. Ma naissance, mon âge, ma qualité de première duègne du palais, me valurent l'emploi glorieux d'élever la jeune princesse. Elle n'avait que quatorze ans; déjà sa beauté, son esprit, surtout son extrême sagesse, étaient célèbres dans l'univers. Une foule de princes soupiraient pour elle; et parmi tant d'amans couronnés un simple chevalier de la cour osa se mettre sur les rangs. Il n'avait pour lui que ses grâces, sa jeunesse et son amour. Habile dans l'art de plaire, il était poëte, musicien, chantait, jouait de la guitare, et possédait au souverain degré tous ces frivoles talens que les femmes préfèrent toujours aux qualités les plus solides. Mais, par mes soins vigilans, Antonomasie aurait échappé à ses poursuites, si le séducteur, pour venir à bout de son téméraire projet, n'eût employé le moyen le plus perfide et le plus coupable. Le traître fit semblant de m'aimer; et, je vous l'avoue à ma honte, malgré ma longue expérience, malgré ma sévère vertu, je le crus épris de mes charmes; je remarquai davantage les siens; mon cœur trop sensible se laissa toucher. Hélas! j'excusais ma faiblesse en me disant que je sauvais l'infante, que je m'exposais à sa place au danger qui la menaçait. Ce dévouement de ma part me paraissait noble et sublime. J'écoutai donc le jeune chevalier, je me laissai toucher par les vers charmans qu'il venait chanter sous mes fenêtres. Il excellait surtout dans les séguidilles, espèce de couplets gais et tendres, accompagnés d'un refrain fort à la mode en Candaya. Je n'ai jamais oublié ceux qui me touchèrent le plus, et que je vais vous répéter, malgré les sanglots qui m'oppressent.

La Doloride alors, d'un accent un peu viril, se mit à chanter cette séguidille.

L'avare cache sa richesse,
L'ambitieux ses grands desseins,
Le sage dérobe aux humains
Et son bonheur et sa sagesse:
L'Amour, l'Amour seul se trahit:
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je fuis partout certaine belle,
Partout je cherche à l'éviter;
Mais quand je viens de la quitter,
Je me retrouve plus près d'elle.
Malgré lui l'Amour se trahit:
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si l'on prononce en ma présence
Son nom, que je ne dis jamais,
Je baisse les yeux, je me tais,
Et l'on entend bien mon silence.
Malgré lui l'Amour se trahit:
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si je veux, d'une voix hardie
Parler d'elle et la célébrer,
Helas! j'ai beau m'y préparer,
Je me trouble et je balbutie,
Malgré lui l'Amour se trahit:
C'est un enfant, il fait du bruit.

Enfin contre moi tout conspire:
Mon air libre, mon embarras;
Ce que je dis ou ne dis pas,
Tout apprend que j'aime Thémire.
Malgré lui l'Amour se trahit:
C'est un enfant, il fai du ruit.

Je ne pus résister, reprit la comtesse, au jeune amant qui peignait si bien ce que mon cœur éprouvait. Ah! messieurs, cette aventure m'a souvent fait réfléchir que des États policés on devrait bannir les poëtes, non ceux qui font des vers tels qu'on en voit dans la plupart des recueils modernes, ces vers-là ne sont point dangereux, mais ceux qui ont le talent funeste d'embellir un sentiment tendre de toutes les graces de l'esprit, d'exprimer délicatement les plus secrètes pensées, de tout dire en ayant l'air de tout cacher, et d'émouvoir l'âme en flattant l'oreille; voilà, voilà les poëtes maudits qu'il faudrait fuir à l'égal de la peste, ou reléguer, s'il était possible, pardelà le cercle polaire. Mais où vais-je m'égarer? Je reviens à mes malheurs.

Simple et crédule, malgré mon âge, je me crus aimée de don Clavijo (c'était le nom du jeune chevalier): je me persuadai, comme une insensée, qu'une plus longue résistance le ferait mourir de douleur, et je résolus de me sacrifier pour lui conserver la vie. Je consentis en rougissant à un rendez-vous qu'il me demandait; je l'introduisis dans ma chambre, voisine de celle d'Antonomasie. Le perfide ne fit qu'y passer; il court dans celle de l'infante, repousse la porte, s'enferme avec elle, et me laisse seule dans le désespoir. Mes efforts, mes larmes, mes cris, ne purent le rappeler; il demeura longtemps avec l'infante. Heureusement quand il fut sorti cette princesse m'assura bien qu'il ne s'était point écarté du respect le plus sévère. D'après sa parole, d'après l'ascendant qu'avait sur moi don Clavijo, j'eus la faiblesse de tout pardonner, j'eus celle de consentir à de nouvelles entrevues, innocentes comme la première. Jugez quelle fut ma surprise lorsque je m'aperçus, quelque temps après, que la sage Antonomasie était grosse. Il n'était plus possible de le cacher; la pauvre enfant vint me l'avouer avec une tendre confiance, et m'ajouta qu'elle avait signé une promesse de mariage à son coupable séducteur. J'allai trouver don Clavijo: nous convînmes que sans perdre de temps il irait montrer sa promesse au premier juge du bailliage, et lui demander pour épouse la belle Antonomasie. Tout s'exécuta selon nos projets; le juge, après s'être assuré que la promesse était en bonne forme, s'en vint interroger l'infante, reçut sa déclaration, la fit remettre entre les mains d'un honnête alguasil de cour, et donna bientôt la sentence par laquelle don Clavijo était reconnu l'époux légitime de la belle héritière de Candaya.

Madame la Doloride, interrompit alors Sancho, dans votre royaume comme dans le nôtre vous avez donc des alguasils de cour, des juges, des poëtes et des seguidilles? je m'étais toujours douté que tous les pays se ressemblent. Mais continuez, je vous prie, il me tarde de savoir la fin de votre intéressante histoire. La comtesse poursuivit en ces termes.

La reine Magonce s'affecta si fort du mariage précipité de sa fille, qu'au bout de trois jours elle fut mise en terre. Elle mourut donc? demanda Sancho. Oui, répondit Trifaldin: il est d'usage dans le royaume de Candaya de n'enterrer que des personnes mortes. A la bonne heure, reprit l'écuyer, quoiqu'il me semble que madame Magonce ait pris la chose un peu trop vivement: je ne vois pas que votre princesse eût commis un si grand crime en épousant un chevalier aussi gentil que vous nous l'avez peint; mille autres ont fait pis, ma foi! et mesdames leurs mères se portent fort bien. D'ailleurs ne sait-on pas que les chevaliers, surtout les errans, finissent presque tous par être rois ou empereurs? Sancho a raison, ajouta don Quichotte; cette fortune leur est assez ordinaire. Mais écoutons la fin de l'histoire; je présume que c'est le plus triste qui nous reste encore à savoir.

Ah! sans doute, reprit la comtesse; ce que vous avez entendu n'est rien auprès de ce que vous allez entendre. La reine étant morte, nous nous occupâmes de lui rendre les derniers devoirs. A l'instant même où l'on venait de la descendre dans la sépulture, nous voyons paraître au-dessus de la tombe, monté sur un cheval de bois, le fameux géant Malambrun, cousin germain de la défunte, et le plus cruel des magiciens. Malambrun, pour venger la mort de sa cousine, qu'il aimait, enchanta les nouveaux époux sur la pierre de cette même tombe. La belle Antonomasie devint une guenon de bronze, don Clavijo un crocodile d'un métal qui nous est inconnu. Tout à coup près de ces figures on vit s'élever un perron de marbre, sur lequel était écrit en caractères syriaques: *Ces deux coupables amans ne reprendront leur première forme que lorsque le vaillant chevalier de la Manche osera m'appeler en combat singulier.* Non content de cette vengeance, le terrible Malambrun tira son large cimeterre, me saisit tremblante par les cheveux, et prêt à frapper s'arrêta: Non, dit-il, je veux te laisser la vie, afin de mieux te punir, afin d'envelopper dans ton châtiment toutes les duègnes du palais qui n'ont pas veillé sur l'honneur de la jeune Antonomasie. A ces mots il disparaît; et mes compagnes et moi nous nous sentons toutes à nos mentons comme de milliers de pointes d'aiguilles.

Nous nous pressons d'y porter les mains; hélas! nous trouvons..... nous trouvons ce que nous allons vous montrer.

La Doloride aussitôt et les douze duègnes qui l'accompagnaient lèvent à la fois leurs voiles, et font voir d'épaisses barbes, les unes noires, les autres blondes, quelques-unes grises, quelques autres blanches. Sancho recula six pas; le duc, la duchesse et notre héros se regardèrent avec des yeux surpris. Voilà, voilà, reprit la comtesse, dans quel état nous a mises ce scélérat de Malambrun; voilà comment ce barbare a deshonoré nos charmes. Plût au ciel que son cimeterre eût tranché nos tristes jours! La vie est pour nous un affreux supplice. Que peut devenir, que peut espérer une duègne avec de la barbe? qui voudra prendre soin d'elle? à qui pourra-t-elle plaire? Hélas! sans barbe trop souvent elle ne plaît à personne, on la dédaigne, on la repousse; jugez du sort qui nous attend! O duègnes, mes chères compagnes, venez, venez; pleurons ensemble notre épouvantable avenir. En disant ces paroles la Doloride s'évanouit.

CHAPITRE XXXV.

Continuation et fin de cette mémorable aventure.

Il faut convenir que les personnes oisives qui s'amusent de cette lecture ont de grandes obligations à Cid Hamet Benengeli; combien elles doivent être reconnaissantes des soins, des peines que prend cet auteur pour nous rendre compte des plus petits détails, pour nous éclaircir jusqu'aux moindres doutes, pour nous découvrir les plus secrètes pensées des personnages qui nous intéressent! O admirable historien, ô trop heureux don Quichotte, et vous, aimable Sancho, vivez, vivez à jamais dans la mémoire des hommes pour prix des momens agréables que vous leur faites passer!

Sancho, voyant la Doloride évanouie, s'écria: Par le nom que je porte! je n'ai jamais ouï conter à mon maître d'aventure aussi extraordinaire qe celle-ci. Ah! coquin, fils de Satan de Malambrun, où diable ton esprit maudit a-t-il été imaginer de donner de la barbe à de pauvres filles qui n'ont peut-être pas de quoi payer un baigneur? Ce que vous dites n'est que trop vrai, répondit une des douze duègnes; le géant ne nous a pas laissé un maravédis. Nous

sommes condamnées à mourir dans le triste état où vous nous voyez, si votre maître n'a pitié de nous. Rassurez-vous, reprit don Quichotte: je jure de finir vos maux, et d'y travailler à l'instant même; apprenez-moi ce que je dois faire.

A cette parole, la Doloride revint de son évanouissement. Indomptable héros, dit-elle, mon âme, prête à s'échapper, s'est arrêtée à vos accens: je renais à la vie pour vous applaudir, et vous donner les moyens d'ajouter à votre gloire. Sachez que d'ici au royaume de Candaya l'on compte cinq mille deux ou trois lieues par le grand chemin de terre; mais, en allant par les airs, on n'en compte guère que trois mille deux cent vingt-sept. Le cruel Malambrun nous a dit qu'au moment même où nous aurions trouvé le chevalier que nous cherchions, il lui enverrait le fameux cheval de bois que montait Pierre de Provence lorsqu'il enleva la belle Maguelone. Ce cheval, qui n'est point ferré, qui ne mange, ne dort jamais, se dirige par une cheville plantée au milieu de son front; plus rapide que la pensée, il vole au-dessus des nuages. C'est le chef-d'œuvre du savant Merlin, ami de Pierre de Provence Malambrun, par un effet de son art, s'est rendu maître de ce coursier, sur lequel il traverse le monde, arrive le matin en France, et le soir même au Pérou: c'est une monture si douce, que la charmante Maguelone ne se trouvait en aucun lieu aussi bien assise, si à son aise, que sur la croupe de ce cheval. J'espère, je ne doute point qu'avant une demi-heure vous ne le voyiez arriver pour vous porter devant Malambrun.

Combien tient-on sur ce cheval, demanda Sancho d'un air inquiet. On y tient deux, répond la Doloride, l'un sur la selle et l'autre en croupe. Lorsque le chevalier qui le monte n'enlève pas une dame, c'est ordinairement son écuyer qui occupe la place de la belle Maguelone. — Ah! fort bien; et dites-moi, s'il vous plaît, le nom de ce beau coursier de bois. — Il ne s'appelle point Pégase, ni Bucéphale, ni Bayard, ni Bride-d'Or, ni Frontin, ni Xante, ni Éoïs, ni.... — Mon Dieu! je me doute bien qu'il ne se nomme pas non plus Rossinante comme le cheval de mon maître, qui vaut mieux que tous ceux dont vous parlez: mais enfin il a un nom; et c'est ce nom que je vous demande. — Ce nom est *Chevillard le léger*, qu'il mérite assurément, puisqu'il est de bois et qu'il vole. — Eh bien! je suis le serviteur de monsieur Chevillard le léger; mais j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne monterai point sur sa croupe. Pardi oui! moi qui ai de la peine à me tenir sur mon âne, dont le bât tout neuf est plus doux qu'un petit matelas de soie, vous pensez

que, sans mon coussin, j'irai faire trois ou quatre mille lieues à cheval sur un soliveau. Oh que nenni! oh que nenni! Je prends assurément beaucoup de part au malheur arrivé à votre menton; mais je ne puis risquer de me casser le cou pour le plaisir de vous voir rasée: d'ailleurs il faut que vous sachiez que je suis déjà retenu pour désenchanter madame Dulcinée. — Cependant, aimable Sancho, il est arrêté dans les destinées que rien ne peut se faire sans vous. — Rien ne se fera donc, madame la Doloride, car il est arrêté dans ma volonté que je ne suivrai point mon maître. Nous autres écuyers ne sommes jamais pour rien dans toutes ces aventures: vous savez que les historiens, en rendant compte des belles prouesses de nos maîtres, ne parlent non plus de nous que du Grand-Turc. Je ne le trouve point mauvais; mais je ne veux point me mêler d'une affaire qui ne me regarde pas. Encore si c'était une belle dame, ou une jeune et jolie fille qu'il fallût tirer d'embarras, on pourrait voir: un honnête homme souvent ne demande pas mieux que de s'exposer. Mais pour une duègne barbue! ma foi non; je n'en suis point tenté: je reste auprès de madame la duchesse, dont j'aime mieux le petit doigt que toutes les duègnes de l'univers.

Il est pourtant certaines duègnes, reprit aigrement la dame Rodrigue, qui seraient comtesses ou duchesses, si la fortune les avait bien traitées. Là-dessus, reprit Sancho, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis de l'avis de la fortune. La dame Rodrigue allait repliquer, lorsqu'à l'entrée de la nuit on vit paraître dans le jardin quatre sauvages demi-nus, portant sur leurs épaules un grand cheval de bois. L'un d'eux le pose à terre sur ses quatre pieds, et s'écrie d'une voix grave: Le valeureux Malambrun engage sa parole à celui de vous assez hardi pour le combattre de n'employer contre lui d'autres armes que son épée. Qu'il monte donc sur ce coursier; que son écuyer monte en croupe: il leur suffira de tourner la cheville que vous voyez pour être portés à travers les airs devant le redoutable Malambrun; mais de peur qu'ils ne soient étourdis de la hauteur et de la rapidité de leur course, il est nécessaire qu'ils aient les yeux bandés jusqu'au moment où Chevillard les avertira par ses hennissemens qu'ils sont à la fin de leur route.

Cela dit, les quatre sauvages se retirent précipitamment; et don Quichotte, plein d'ardeur, veut s'élancer sur Chevillard. Il ordonne à Sancho de le suivre Non, s'il vous plaît, répondit l'écuyer: depuis que j'ai vu la mon-

ture je me soucie encore moins du voyage. Je ne suis pas un sorcier pour voler ainsi sur un bâton; et que penseraient mes insulaires quand ils sauraient que leur gouverneur perd son temps à courir dans l'air? D'ailleurs il y a trois mille lieues d'ici au pays de Candaya: lorsqu'une fois nous serons là, si monsieur Chevillard est fourbu, si le géant ne veut plus nous le prêter, comment revenir, je vous prie? Nous serons au moins douze ans à faire le chemin à pied. Pendant ce temps que deviendra mon île? Non, vous dis-je; tout bien réfléchi, je me dois à mon peuple, et je ne puis m'exposer. Saint Pierre se trouve bien à Rome; moi je me trouve à merveille ici, j'y reste.

La duchesse alors employa son crédit pour déterminer notre écuyer; elle lui rappela ses devoirs, le pria, le supplia, par l'amitié qu'elle avait pour lui, de ne point abandonner son maître, de se montrer digne du gouvernement qui l'attendait au retour, et fit si bien, que Sancho, les larmes aux yeux, s'écria qu'il ne pouvait résister aux instances de sa bonne amie madame la duchesse, et qu'il était prêt à partir. Don Quichotte court l'embrasser, le tire à part; et d'une voix basse: Mon fils, lui dit-il, nous allons commencer un long et périlleux voyage, pendant lequel je prévois que nous serons sans cesse occupés. Ne pourrais-tu pas, avant de nous mettre en route, te retirer un moment dans ta chambre, sous prétexte d'aller chercher quelque chose, et là te donner un bon à compte sur les trois mille trois cents coups de fouet nécessaires à la félicité de celle qui règne sur mon cœur? Quand tu ne t'en donnerais que cinq cents, ce serait toujours cela, mon ami; tu sais bien qu'en toutes choses le plus difficile est le commencement.

Pardieu! répondit Sancho, vous faites de belles propositions, et vous prenez bien votre temps! Je vais parcourir trois mille lieues à cheval sur une planche, et vous voulez que je commence par me déchirer le derrière! En vérité votre seigneurie a perdu tout-à-fait le bon sens. Finissons d'abord l'aventure des barbes de ces dames; au retour nous nous occuperons de madame Dulcinée. Je vous renouvelle ma parole de la désenchanter le plus tôt possible; mais n'en parlons point jusque-là. — Allons, mon ami, je m'en fie à ta bonne foi; souviens-toi de ta promesse. — Oui, oui, je n'y manque jamais. En disant ces mots ils revinrent, et don Quichotte, tirant un mouchoir, pria la Doloride de lui bander les yeux. Quand cela fut fait, il monta sur Chevillard, où ses longues jambes, n'ayant point

d'étrier et tombant presque jusqu'à terre, lui donnaient l'air de ces grandes figures que l'on voit dans les tapisseries. Sancho ne se pressait pas de le suivre, et demandait un coussin; mais le coussin fut refusé par la sévère Doloride; et Sancho, les yeux bandés, se mit enfin sur cette croupe dure, en suppliant toute la compagnie de dire pour lui quelques *Ave, Maria*. Poltron, lui criait notre chevalier, que peux-tu craindre? N'es-tu pas à la place jadis occupée par la belle Maguelone? Ne suis-je pas à celle de Pierre de Provence? et le courage de ce héros est-il au-dessus du mien? Il tourne à ces mots la cheville; et sur-le-champ toutes les duègnes se mettent à crier ensemble: Dieu te conduise, vaillant chevalier! Dieu te conserve, écuyer intrépide! Vous êtes déjà dans les airs, nos yeux ne peuvent plus vous suivre. Tiens-toi bien, brave Sancho; si tu tombais, ton horrible chute serait semblable à celle de Phaéton.

Sancho écoutait, et serrait son maître de toutes ses forces. Tu m'étouffes, disait don Quichotte; pour Dieu, laisse-moi respirer. Je ne comprends pas ce qui te fait peur; il n'est point de coursier au monde dont l'allure soit aussi douce; nous avons déjà fait plus de mille lieues, et il semble que nous n'ayons pas changé de place. Cela est vrai, répondait l'écuyer; mais je sens de ce côté un vent terrible qui me souffle au visage. Sancho ne se trompait point; l'intendant du duc avait disposé plusieurs hommes avec de grands soufflets pour donner du vent à nos deux héros. Sans doute, reprit don Quichotte aussitôt qu'il sentit ce vent, que nous sommes déjà parvenus à la seconde région de l'air, où se forment la neige et la grêle; si nous allons toujours de ce train, nous serons bientôt à la région du feu d'où nous viennent les tonnerres. Je ne sais comment tourner cette cheville pour modérer Chevillard.

A l'instant même les soufflets furent remplacés par des étoupes enflammées dont on environna les voyageurs. Ah! monsieur, s'écria Sancho, nous y sommes dans votre région du feu: je sens déjà la chaleur, et la moitié de ma barbe est brûlée. Je m'en vais ôter mon bandeau. Garde-t'en bien, répondit don Quichotte; cette désobéissance nous attirerait quelque grand malheur. Il faut nous abandonner entièrement à l'enchanteur qui nous mène. Peut-être sommes-nous sur le point d'arriver à Candaya, où nous allons fondre comme un épervier sur sa proie. — A la bonne heure, monsieur; mais il est temps que nous arrivions. Cette manière d'aller me fatigue;

et si madame Maguelone se trouvait bien sur cette croupe, elle avait la peau plus dure que la mienne.

Toute cette conversation était entendue par le duc et la duchesse, qui pouvaient à peine retenir leurs ris. Lorsqu'ils s'en furent assez amusés, l'intendant fit sortir du jardin toutes les duègnes barbues; et le duc, la duchesse, leurs gens, s'etendirent sur le gazon, comme ensevelis dans un profond sommeil. Alors on fait tomber nos héros de cheval par une violente secousse, et l'on met aussitôt le feu à la queue de Chevillard, dont le corps était plein d'artifices. Chevillard saute dans l'air, au milieu des fusées et des serpenteaux. Don Quichotte et son écuyer se relèvent, ôtent leurs bandeaux, et, tout surpris de se retrouver dans le même lieu, distinguent bientôt une grande lance à laquelle était attaché un parchemin sur lequel on lisait ces mots: »L'invincible «chevalier de la Manche a ter«miné la grande aventure de la «comtesse Trifaldi, surnommée «la Doloride. Il lui a suffi d'o«ser l'entreprendre. Malambrun «se reconnaît vaincu; le menton «des duègnes n'a plus de barbe; «Antonomasie et don Clavijo sont «rétablis sur leur trône. Il ne «reste plus à finir que la péni«tence prescrite au meilleur des «écuyers, pour que la plus dou«ce des tourterelles soit enfin «rendue à son tourtereau. Tels «sont les arrêts de Merlin.»

Don Quichotte, transporté de joie, se hâta d'aller vers le duc, qui paraissait, ainsi que les autres, privé de l'usage de ses sens. Seigneur, lui dit notre héros en le prenant par la main, revenez à vous, tout est terminé; vous en verrez la preuve dans l'écriteau suspendu à cette lance. Le duc, la duchesse et leur suite, faisant semblant de revenir d'un long évanouissement, racontèrent avec effroi qu'à l'instant où Chevillard en feu était redescendu dans le jardin, la Doloride et ses compagnes, dépouillées de leurs barbes, avaient disparu tout à coup, et qu'eux-mêmes étaient tombés sans connaissance. Ils allèrent ensuite lire l'écriteau, félicitèrent don Quichotte, exaltèrent son courage; et la duchesse questionna Sancho sur les périls qu'il avait courus. L'écuyer, tout fier des éloges qu'on lui prodiguait, répondit qu'il avait beaucoup souffert en passant par la région du feu; qu'il avait même, sans le dire à son maître, relevé tant soit peu le mouchoir qui lui couvrait les yeux, et qu'alors il avait découvert la terre au-dessous de lui, aussi petite qu'un grain de moutarde. On parut surpris de cette assertion; Sancho, pour la confirmer, ajouta que les hommes, qu'il distinguait fort bien,

n'étaient pas plus gros que des noisettes. Il dit encore, car il était en train de raconter, une foule d'autres détails sur les merveilles qu'il avait vues; et lorsque don Quichotte étonné voulut lui faire quelques objéctions, l'écuyer voyageur, s'approchant de son maître, lui dit: Monsieur, je n'ai pas douté de ce que vous avez vu dans la caverne de Montésinos; ayez la bonté de croire de même ce que j'ai vu dans le ciel.

CHAPITRE XXXVI.

Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son île.

Satisfaits de l'heureux succès de l'aventure de la Doloride, et voulant mettre à profit la rare crédulité de leurs hôtes, le duc et la duchesse donnèrent des ordres pour que Sancho prît possession du gouvernement promis. Dès le lendemain du voyage aérien, le duc vint dire à notre écuyer de se tenir prêt à partir pour son île, où ses nouveaux sujets l'attendaient comme on attend la rosée du moi de mai. Monseigneur, répondit Sancho en faisant une profonde révérence, mes sujets, ainsi que votre altesse, sont assurément beaucoup trop polis; mais je ne vous cacherai point que, depuis que du haut du ciel j'ai vu la terre au-dessous de moi plus petite qu'un grain de moutarde, je ne me soucie plus autant de devenir gouverneur. Qu'est-ce en effet, je vous le demande, que de commander dans un petit coin d'un grain de moutarde? cela vaut-il la peine de s'en tourmenter ou d'en être fier? Le plus sage est de s'en tenir à l'état où la fortune nous a placés, d'y mener une vie obscure, irréprochable, tranquille, sans se mêler de gouverner quelques douzaines de ces petits hommes qui de près ne sont pas grand'chose, et d'un peu de loin ne sont rien du tout. Comment! Sancho, reprit le duc, vous parlez en vrai philosophe, et vous me prouvez chaque jour davantage que vous serez un excellent gouverneur. Au surplus, j'acquitte ma parole: je vous ai promis une île: elle est prête. Vous la trouverez belle, bonne, bien conditionnée; c'est à vous de voir si vous la voulez. — Oh! puisqu'elle est là, monseigneur,

et qu'elle me vient de vous, je ne la refuserai point, quand ce ne serait que pour prouver que je m'entends en gouvernement tout aussi bien et peut-être mieux que tant de bavards qui en parlent. — Soyez donc prêt demain matin à vous rendre dans vos États. Ce soir on doit vous apporter les nouveaux habits et les autres choses nécessaires à votre dignité. — Comment sont-ils faits ces nouveaux habits? On aura beau m'habiller de toutes les façons, je n'en serai pas moins Sancho Pança. — Sans doute; mais vous savez bien que des marques extérieures distinguent les diverses professions; un magistrat n'est pas mis comme un soldat, un soldat ne l'est point comme un prêtre. Vous, Sancho, qui devez être à la fois et militaire et lettré, vous aurez un vêtement qui tiendra de l'un et de l'autre. — Je crois vous avoir dit, monseigneur, que je n'étais pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire; mais beaucoup de gouverneurs ne l'ont guère su plus que moi. Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien lorsque je suis le plus fort. Voilà tout ce que je peux vous offrir.

Don Quichotte arriva dans ce moment; il venait d'être instruit de ce qui se passait; et voulant donner à Sancho quelques conseils sur sa conduite future, il demanda la permission au duc de l'emmener dans sa chambre. Là, quand il eut fermé la porte, et forcé l'écuyer de s'asseoir à ses côtés, il dit ces paroles d'un air grave:

Ami Sancho, je rends grâce à Dieu de te voir déjà comblé des faveurs de la fortune avant qu'elle ait encore daigné me sourire. Sans avoir rien fait, sans fatigue, sans qu'il t'en ait presque rien coûté, te voilà souverain d'un puissant État, tandis que ton maître, dont tu connais les travaux, est toujours simple chevalier. Je te dis ceci, mon ami, pour t'empêcher d'attribuer à ton mérite ce que tu ne dois qu'à la bonté du ciel et à l'excellence de la chevalerie errante. Tu dois reconnaître aujourd'hui la vérité de mes anciennes promesses. Crois de même aux nouveaux conseils que tu vas recevoir de moi. Eux seuls peuvent te préserver de cette foule d'écueils dont l'homme est environné sur la mer orageuse de la grandeur.

Premièrement, ô mon fils, crains Dieu: qui le craint est déjà sage.

Observe-toi sévèrement, et tâche de parvenir à te connaître toi-même, étude longue, difficile, mais nécessaire pour éviter de ressembler à la grenouille qui voulut s'égaler au bœuf. Rappelle-toi bien, redis-toi souvent qu'autrefois, dans ta jeunesse,

le sort te fit garder les pourceaux.

Non pas, s'il vous plaît, interrompit l'écuyer, ce n'était pas dans ma jeunesse, mais quand j'étais petit garçon. Depuis, lorsque je commençai à devenir un peu grand, l'on me faisait garder les oies.

Ne crains point d'avouer toi-même l'obscurité de ton origine. L'orgueil presque toujours suit le vice; l'humilité pare la vertu. Annonce et déclare sans honte que tu descends de laboureurs. En voyant que tu t'en souviens, personne ne sera tenté de t'en faire souvenir.

Garde-toi de porter envie aux princes, aux grands plus nobles que toi. Ces dons du hasard, dont ils sont si fiers, valent peu la peine d'être désirés. Songe que l'on hérite de la noblesse, et que l'on acquiert la vertu. Juge laquelle vaut le mieux.

Si par hasard, lorsque tu seras dans ton île, un de tes parens vient te voir, reçois-le avec la même joie, avec la même amitié que tu le recevais jadis quand il venait dans ta chaumière. Dieu te le prescrit, la nature te le conseille, regarde donc cette obligation comme un devoir, et remplis-là comme un plaisir.

Si tu appelles ta femme auprès de toi, ce que je te conseille, Sancho, car il n'est pas bon qu'un gouverneur soit sans sa femme, tâche d'adoucir, de polir son ton, ses manières rustiques. Tout le bien que fait un époux peut être detruit dans un seul moment par une épouse indiscrète ou grossière. Porte une sévère attention à ce qu'elle ne reçoive jamais de présens. Quand même tu l'aurais ignoré, tu n'en serais pas moins responsable.

Ne te crois jamais assez de génie pour interpréter à ton gré les lois: ce crime est un des plus grands que puisse commettre l'orgueil.

Que jamais aucun sentiment, soit de pitié, soit de haine, ne t'empêche de rechercher, de poursuivre, de distinguer la vérité. Sois sourd aux promesses du riche, sois touché des larmes du pauvre; mais, quoique inflexible pour l'un et compatissant pour l'autre, sois également juste pour tous deux.

Toutes les fois que la clémence pourra s'accorder avec l'équité, ne crains pas d'être clément. Ce plaisir est la seule récompense du magistrat qui fait son devoir. Que jamais ta baguette de juge ne plie sous le poids de l'or; mais il est quelques occasions où tu peux l'incliner doucement du côté de la miséricorde.

Si ton ennemi plaide devant toi, ne te souviens que de sa cause.

Ne perds pas de vue que les erreurs d'un juge ne se réparent

jamais qu'aux dépens de sa réputation et de sa fortune, ou bien lui causent le chagrin plus grand de ne pouvoir être réparées.

Lorsqu'une jeune et belle femme viendra te demander justice, ferme les yeux en l'écoutant.

Ne dis jamais de parole dure, même au coupable condamné; son supplice expie sa faute; il ne lui reste que son malheur, que tu ne dois pas outrager.

Enfin souviens-toi toujours que la misérable espèce humaine est naturellement portée au mal; sois indulgent toutes les fois que l'indulgence ne nuit à personne; rappelle-toi que pour louer Dieu nous l'avons appelé *bon*.

En suivant ces conseils, Sancho, tes jours seront purs et paisibles, ton nom sera respecté, ta personne sera chérie; tu rendras tes vassaux heureux, tu marieras tes enfans, tu vieilliras au sein de ta famille, au milieu de tes amis, honoré, béni par tous; et quand tes yeux se fermeront, des larmes sincères baigneront ta tombe.

Je dois à présent, mon ami, te parler de quelques détails qui sembleraient minutieux à d'autres, mais que je crois d'une grande importance dans la place que tu vas remplir: ils regardent ton intérieur.

Sois propre sur ta personne, sans jamais être recherché: sois bien mis sans magnificence; et que ton vêtement, avec soin arrangé, n'annonce point par son désordre la négligence de celui qui le porte.

Fuis l'avarice, aime l'économie; compte avec toi-même souvent; ne fais pas toute la dépense que tu peux faire, afin de pouvoir toujours payer celle que tu feras. D'ailleurs il est des moyens sûrs de bien placer ses épargnes: si ton revenu te permet d'avoir six pages, n'en prends que trois, et nourris trois pauvres; ce seront des serviteurs que tu trouveras dans le ciel.

Sois sobre dans tes repas, sans affecter la sobriété: dîne peu, ne soupe point, si tu veux conserver ta santé, le premier des biens de ce monde.

Prends garde à l'usage du vin; songe qu'il trahit les secrets, et fait oublier les promesses.

Sois modéré dans ton sommeil; le temps qu'on peut lui ravir se trouve gagné pour la vie. La diligence est mère des succès, la paresse est mère des vices.

Corrige-toi de ton habitude de mêler à tes discours cette foule de proverbes qui, le plus souvent, sont hors de propos: ce n'est pas, je te l'ai déjà dit, qu'un proverbe court et bien appliqué n'ait quelquefois de la grâce; mais en les accumulant tu leur ôtes tout leur mérite.

Pour ce dernier article, mon-

sieur, interrompit l'écuyer, le bon Dieu seul peut y mettre ordre. J'ai la tête pleine de proverbes: aussitôt que je veux parler, ils se pressent tous sur mes lèvres; et quelquefois les meilleurs ne sortent pas les premiers. Cependant je vous promets d'y prendre garde. Un bon averti en vaut deux. Quand la maison est bien fournie, le souper est bientôt prêt. Il y a du reméde à tout, hors à la mort. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. D'ailleurs il n'est rien tel que d'être le maître; quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut. L'on n'a qu'à se frotter à moi, l'on y laissera sa laine. Les sottises des riches sont des sentences. Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt. Ma grand'mère disait souvent: Tu vaux autant que tu possèdes...

Satan puisse-t-il t'emporter! s'écria don Quichotte en colère: depuis que je t'ai recommandé de ne plus dire de proverbes, tu en inventes, je crois, de nouveaux. Va, je n'espère rien de toi: tu ne seras que ridicule dans la place que l'on t'a donnée, et la honte en rejaillira sur ton maître. Je ne sais qui me tient que tout à l'heure je n'aille avertir le duc de l'imprudence qu'il commet en confiant un gouvernement à un mauvais bouffon comme toi.

Monseigneur, ne vous fâchez pas, reprit Sancho d'une voix soumise, et n'oubliez pas que c'est vous qui m'avez mis dans la tête cette île à laquelle je ne pensais point. Si vous me croyez incapable de rendre mes sujets heureux, je suis le premier à n'en plus vouloir: toutes les grandeurs du monde ne me consoleraient pas de mal faire. J'aime mieux être un bon écuyer mangeant du pain et des ognons que d'être un mauvais gouverneur nourri de perdreaux et de poulardes.

Ces derniers mots nous réconcilient, dit don Quichotte en lui tendant la main; je vois que ton cœur est bon, et c'est le premier mérite. Ami, tu seras gouverneur: je t'écrirai de ma main les avis qui te sont nécessaires; ils suffiront, j'espère, pour te guider. Allons! plus d'inquiétude; suis-moi, l'on m'attend pour dîner.

CHAPITRE XXXVII.

Départ de Sancho pour son île. Étrange aventure arrivée à don Quichotte.

Cid Hamet Benengeli, en commençant ce chapitre, fait des excuses à ses lecteurs de les entretenir sans cesse de don Quichotte et de Sancho, sans se permettre la moindre digression, ni le plus court épisode. Dans sa première partie il avait cru nécessaire de varier ses récits, de délasser l'attention par les histoires du *Curieux extravagant* et du *Captif*, qui ne tiennent pas au fond du sujet : certains censeurs le lui ont reproché. Notre auteur docile s'est imposé la loi, dans cette seconde partie, de ne parler uniquement que de ses héros. Cette contrainte n'a pas rendu son ouvrage plus facile, ni peut-être plus agréable; mais il espére du moins qu'on lui saura quelque gré, soit des épisodes qu'il a donnés, soit de ceux qu'il ne donne pas. Cela dit, il continue.

Don Quichotte, selon sa promesse, remit à Sancho ses conseils par écrit. L'écuyer, peu soigneux, les laissa tomber de sa poche; et le duc et la duchesse, à qui on vint les rapporter, admirèrent en les lisant le singulier mélange d'esprit, de folie, de raison, de crèdulité, de philosophie, qui composait le caractère de notre héros. L'intendant, qui s'était si bien acquitté du rôle de la comtesse Trifaldi, reçut ordre dès le même soir de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appelait son île. Il se rendit en cérémonie auprès de notre écuyer, qu'on avait déjà revêtu d'une espèce de simarre, et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille. Sancho, dans cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse, dont il baisa tendrement la main; ensuite, le cœur gros de soupirs, il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction, avec des yeux pleins de larmes. Le bon écuyer ne put retenir les siennes; enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son âne chéri, que le duc avait fait couvrir d'un magnifique harnais. Sancho retournait souvent la tête pour le regarder avec complaisance; et, presque aussi reconnaissant des honneurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avançait vers sa capitale, plus content et plus satisfait que le successeur des Césars.

Laissons aller en paix Sancho pour nous occuper de son maître, qui ne l'eut pas plus tôt perdu qu'il se trouva dans une affreuse solitude. Une profonde mélancolie s'empara du cœur de notre héros. La duchesse, qui s'en aperçut, le supplia de choisir dans toute sa maison quelqu'un qui pût le servir à la place de Sancho. Non, madame, répondit tristement le chevalier, je ne puis accepter de vos bontés que le sentiment qui vous les inspire; j'ose même prier votre excellence de défendre à vos serviteurs d'entrer jamais dans mon appartement. Seigneur, reprit la duchesse, on ne veut ici que vous plaire; mais vous me permettrez au moins de vous donner pour vous déshabiller quatre de mes jeunes filles, plus fraîches et plus brillantes que les roses d'un beau printemps. — Hélas! madame, pour moi ces roses ne pourraient avoir que des épines mortelles. De nouveau je vous le demande, qu'elles ne paraissent point à mes yeux, que ma porte, toujours fermée, soit le rempart de ma pudeur et de ma fidélité. J'aimerais mieux dormir tout vêtu que de me voir déshabiller par des serviteurs aussi dangereux. — Il suffit, seigneur don Quichotte, je vais donner des ordres les plus sévères pour que personne n'approche du sanctuaire de la modestie: vous êtes bien sûr, je l'espère, que ce ne sera pas moi qui tendrai des piéges à votre vertu, je l'admire, je la respecte, et je félicite au fond de mon âme cette heureuse et belle Dulcinée, dont le nom doit être à jamais célèbre, puisqu'elle a seule mérité l'amour du plus vaillant et du plus chaste des chevaliers de l'univers.

Don Quichotte remercia la duchesse par un soupir et par un doux regard. Ils allèrent se mettre à table. Aussitôt après le souper notre héros se retira dans sa chambre, dont il ferma la porte soigneusement; ensuite, à la clarté de deux bougies, il se déshabilla tout seul. Mais, hélas! en tirant ses bas notre malheureux chevalier fit sauter à l'un des deux une douzaine de mailles; ce qui lui causa un violent chagrin. Il n'avait, il faut bien le dire, que cette seule paire de bas, et pas un brin de soie verte, car ils étaient de cette couleur, pour raccommoder cet énorme trou. O pauvreté! pauvreté! s'écrie dans cet endroit Benengeli, je n'ai jamais pu comprendre comment le sage Sénèque t'a nommée un présent du ciel: je ne connais rien de pis que ce funeste présent, surtout pour ceux que leur naissance, leur état, leur éducation, obligent de dissimuler les privations dures que tu leur imposes, de les supporter en silence, de les cacher à

tous les yeux, et de sourire, quand ils souffrent.

Tourmenté par ces tristes idées, et résolu de mettre ses bottes le lendemain, notre héros éteignit ses bougies, se coucha, mais ne put dormir à cause de la chaleur. Il se releva bientôt, ouvrit une jalousie qui donnait sur le jardin, où deux femmes s'entretenaient au-dessous de sa fenêtre. Don Quichotte prêta l'oreille, et ne fut pas peu surpris d'entendre ces mots.

Pourquoi me demandes-tu de chanter, ô ma chère Émerancie? Ignores-tu que, depuis l'instant où la fortune a conduit ici ce trop aimable étranger, je ne sais plus que soupirer? D'ailleurs je courrais le double péril d'être entendue de la duchesse, qui ne me pardonnerait pas mon audace, et de n'être pas écoutée de cet Énée dangereux, qui rira peut-être de mes douleurs. Non, non, ma chère Altizidore, répondit alors l'autre voix; la duchesse dort d'un profond sommeil, et tout le monde ici repose, excepté le maître de ton âme, que je viens d'entendre ouvrir sa fenêtre. Chante-lui d'une voix douce, au son de ta harpe mélodieuse, les tendres peines qu'il te fait souffrir. — Tu le veux, Émerancie, eh bien! je cède à tes instances; mon faible cœur est d'accord avec toi. Les voiles épais de la nuit cacheront du moins ma rougeur; et je serai peut-être excusée par ceux qui connaissent l'amour.

A ces mots Altizidore préluda doucement sur sa harpe; et notre héros interdit, se rappelant les aventures de fenêtres, de jalousies, de jardins, de musique, de rendez-vous nocturnes, qu'il avait vues dans ses livres, ne douta point qu'on ne vînt attaquer sa fidélité pour Dulcinée. Il se recommanda fortement à son unique souveraine, et, sûr de résister à tous les périls, il fit semblant d'éternuer pour avertir qu'il écoutait. La voix alors chanta cette romance sur un air plaintif et touchant:

Dans le printemps de mes années
Je meurs victime de l'amour,
Semblable à ces roses d'un jour
Que le même jour voit fanées.
Ah! gardez vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Douce amitié, raison, sagesse,
Vous seules pour qui je vivais;
Reprenez-moi tous vos bienfaits,
Ils ne valent pas ma tristesse.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

O vous à qui tout est facile,
Dont le bras dompte l'univers,
Hélas! pour me donner des fers
Votre valeur fut inutile.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

N'exigez pas que le silence
Vous dérobe mes tendres feux;
Les derniers biens des malheureux,
Sont la plainte avec l'espérance.

Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Don Quichotte, en écoutant ces paroles, poussait de profonds soupirs, et se disait à lui-même: Il faut que je sois né bien malheureux! je ne puis paraître devant une femme sans qu'elle devienne éprise de moi. O Dulcinée, Dulcinée! on ne veut pas te laisser jouir de ma constance et de mon amour; on se réunit de toutes parts pour te disputer mon cœur. Eh! que vous a-t-elle fait, reines, impératrices, princesses? pourquoi la persécutez-vous! pourquoi tenter de lui enlever le seul bien qu'elle possède au monde! Je vous le dis, je vous le répète, tous vos efforts seront vains: je n'aimai, je n'aime, je n'aimerai que ma chère Dulcinée; seule à mes yeux elle est aimable, belle, sage, spirituelle: seule elle réunit toutes les perfections; seule elle est et sera l'objet de mon culte, de mes soupirs, de ma passion éternelle. Chantez, pleurez, désolez-vous; mon parti est pris; je n'existe, je n'existerai que pour adorer Dulcinée.

En disant ces mots, il ferme sa fenêtre impatiemment, et va se recoucher avec humeur. Laissons-le dormir, si sa colère le lui permet, et retournons trouver le grand Sancho.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment Sancho prit possession de son île et la gouverna.

O TOI qui sur un char de flamme parcourt sans cesse les deux hémisphères; flambeau sacré de l'univers, éternel ornement des cieux: père immortel de la nature, dieu de Chrysa, de Sminthe et de Délos, puissant bienfaiteur du monde, à qui les hommes ont dû la salutaire médecine, la poésie enchanteresse ; viens échauffer mon faible génie du feu divin de tes rayons, viens me prêter ta lyre d'or, et célébrer avec moi les hauts faits, les grandes merveilles du gouvernement de Sancho Pança.

Un bourg à peu près de mille maisons, qui appartenait au duc, composait le puissant État où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria. Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les principaux du peuple qui venaient au-devant de lui. Les cloches sonnèrent; tous les habi-

tans témoignèrent une grande joie. Notre écuyer au milieu d'eux fut porté en triomphe à la paroisse, où il rendit grâces à Dieu, après quoi les clefs de la ville lui furent remises, et des crieurs publics le proclamèrent gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paraître trop surpris : mais ceux des habitans qu'on n'avait pas mis du secret ne laissaient pas d'être étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avait choisi pour maître.

Au sortir de l'église, Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siége de velours, sous un magnifique dais. L'intendant du duc, qui faisait l'office de maître des cérémonies, lui dit avec respect: Seigneur, une coutume antique et révérée prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette île de commencer par juger deux ou trois causes un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir: votre seigneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage.

Tandis que l'intendant parlait, Sancho regardait avec attention de grandes lettres écrites sur la muraille en face de lui. Curieux de savoir ce qu'elles disaient, et regrettant fort de ne pas savoir lire, il pria doucement l'intendant de lui expliquer ce que c'étaient que ces peintures. Seigneur, répondit celui-ci, voici les paroles gravées sur cette pierre: Aujourd'hui, tel jour de tel mois, pour le bonheur de cette île, don Sancho Pança en prit possession. Qui appelle-t-on don Sancho Pança? reprit notre gouverneur. — Ce ne peut être que votre seigneurie; jamais un autre Pança ne s'est assis à la place où vous êtes. — Eh bien! vous aurez soin, monsieur, de faire effacer ce *don*; dans notre famille nous ne sommes point dans l'habitude de prendre ce qui ne nous appartient pas. Je m'appelle Pança tout court; mon père s'appelait de même, ainsi que mon grand-père et mon bisaïeul, tous vieux chrétiens et gens d'honneur. Si l'on croit ici me faire sa cour en flattant ma vanité, l'on se trompe; j'espère prouver avant peu que j'aime mieux les bonnes actions que les titres. Retenez cela, s'il vous plaît; et qu'on me donne à juger les causes que l'on voudra, je ferai de mon mieux pour qu'on soit content.

Comme il parlait, entrèrent deux hommes, dont l'un était vêtu en paysan, et dont l'autre portait de grands ciseaux. Seigneur gouverneur, dit celui-ci, je suis tailleur de mon métier; hier ce laboureur est venu me

trouver dans ma boutique, et, me montrant un morceau de drap: Pourriez-vous, m'a-t-il dit, faire une capote avec l'étoffe que voici? Oui, lui ai-je répondu sur-le-champ, j'en aurai assez pour une capote. Surpris de ce que je n'hésitais pas, et croyant sans doute que je voulais lui voler de son drap: Regardez bien, a-t-il repris, n'en auriez-vous pas assez pour deux capotes? Oh! mon dieu oui, lui ai-je dit en souriant; car j'ai deviné ses soupçons. Alors il m'en a demandé trois; et augmentant toujours le nombre à mesure que je promettais de le satisfaire, nous avons fini par convenir ensemble que je lui livrerais cinq capotes. Elles sont prêtes; et cet honnête homme refuse non-seulement de m'en payer la façon, mais il veut que je lui rende son drap. J'ai recours à votre justice.

Mon frère, demanda Sancho au laboureur, le fait s'est-il passé comme il le dit? Je le confesse, répondit-il; mais je demande à votre seigneurie d'ordonner qu'on lui montre les cinq capotes. Très-volontiers, s'écria le tailleur en tirant sa main de dessous son manteau, et faisant voir au bout de ses cinq doigts cinq petites capotes fort jolies. Vous les voyez, ajouta-t-il; je les donne à examiner au plus habile tailleur, il n'y trouvera pas un point à reprendre; et je jure sur ma conscience qu'il ne m'est pas resté le plus petit morceau de drap.

Tout le monde se mit à rire: Sancho seul ne perdit point sa gravité. Le bon sens, dit-il, dans cette occasion, doit tenir la place de la loi: j'ordonne que le tailleur perde sa façon, et le laboureur son étoffe. Appelez-en d'autres; car le temps m'est cher, et je n'aime pas le perdre.

Deux vieillards se présentèrent. Seigneur, dit l'un d'eux, j'ai prêté dix écus d'or à cet homme; un long-temps s'est écoulé sans qu'il m'ait parlé de sa dette. Voyant qu'il paraissait l'avoir oubliée, je l'ai prié de me rendre mon or. Quelle a été ma surprise lorsque, pour toute réponse, il m'a dit me l'avoir rendu! Je n'ai ni billet ni témoins. Je demande à votre seigneurie d'ordonner à mon débiteur de jurer qu'il m'a payé: je l'ai toujours connu pour un honnête homme; je ne puis croire qu'il voulût faire un faux serment.

Qu'avez-vous à dire? demanda Sancho à l'autre vieillard, qui écoutait en silence, appuyé sur un gros bâton. Je suis prêt, répondit-il, à jurer sur votre baguette de juge que j'ai remis à cet homme les dix écus d'or qu'il m'a prêtés. Sancho baissa sa baguette, et le vieillard, donnant son baton à tenir à son créancier, étend la main sur la croix de la baguette, et fait serment qu'il a

rendu la somme qu'on lui demandait, ensuite il reprend son bâton, et d'un air rassuré regarde tout le monde. Le premier vieillard étonné considère quelques instans celui qui venait de jurer, puis il lève les yeux au ciel avec plus de pitié que de colère; et, sans rien dire, il allait sortir, lorsque Sancho le rappela. Sancho, qui n'avait pas perdu un seul de leurs mouvemens, comparait, en se frottant le front, les visages des deux plaideurs, et distinguait fort bien sur l'un le caractère de la probité. Tout n'est pas fini, dit-il: vieillard qui jurez si facilement, donnez-moi votre gros bâton. Prenez-le, continua-t-il, vous qui demandez ce qui vous est dû: vous pouvez partir à présent sur ma parole; vous êtes payé. Mais, seigneur, reprit le créancier, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or. Je pense qu'il les vaut, répond le gouverneur, et pour nous en assurer, j'ordonne qu'on le brise tout à l'heure. Il est obéi; les dix écus d'or sortent du milieu du bâton. Toute l'assemblée applaudit; et les habitans de l'île ne doutent plus que leur gouverneur ne soit un nouveau Salomon.

Sancho, satisfait de lui-même, écoutait avec complaisance les justes éloges qu'on lui prodiguait, quand une femme éplorée arrive, tenant à la gorge un jeune berger, et criant: Vengeance! vengeance! ce scélérat que vous voyez m'a trouvée seule au milieu des champs; il s'est prévalu de sa force pour m'enlever le bien le plus cher, le plus précieux à une honnête fille, le bien qu'à travers mille périls j'avais, avec tant de peine, conservé depuis plus de vingt ans, et que j'étais loin de garder pour un pareil misérable. Justice, justice, seigneur gouverneur! Je vais vous la rendre, répondit Sancho; mais c'est au jeune homme à parler. Hélas! seigneur, reprit celui-ci, je n'ai pas grand'chose à dire. Je suis un malheureux porcher; ce matin j'étais venu vendre au marché quatre cochons, sauf votre respect, que j'ai même donnés pour moins qu'ils ne valaient. En retournant a mon village, j'ai rencontré cette brave femme, qui m'a dit bon jour d'un air amical. Amicalement j'ai répondu bon jour, et nous nous sommes mis à causer ensemble. Le diable, qui se mêle de tout, s'est mêlé de notre conversation; mais je vous assure, et je suis tout prêt à l'affirmer par serment, que cette bonne dame n'a point trouvé mauvais que le diable s'en mêlât. Elle est a présent bien méchante, elle était alors douce comme un mouton.

Cela n'est pas vrai, interrompt la femme en criant, je me suis long-temps défendue, je n'ai cédé qu'à la force; et je demande,

selon les lois, des dommages et intérêts. Cela est juste, reprit le gouverneur. Jeune homme, vous avez sur vous de l'argent? — Hélas! seigneur, j'ai vingt ducats, prix des cochons que j'ai vendus; les voilà dans une bourse. — Donnez cette bourse à la plaignante, et ne vous arrêtez plus une autre fois à causer amicalement. La femme aussitôt prit la bourse, donna mille bénédictions à l'excellent gouverneur qui venait au secours des filles malheureuses, lui fit une douzaine de révérences, et s'en alla toute consolée. Dès qu'elle fut hors de la porte, Sancho dit au berger qui pleurait: Mon ami, cours après ta bourse; elle est à toi si tu la reprends. Le jeune homme ne se le fait pas répéter; il part comme un trait; et les spectateurs ne peuvent deviner encore quelle est l'intention du gouverneur.

Au bout de quelques instans on voit revenir la plaignante échevelée, les yeux en feu, les bras levés, tenant sa bourse dans son sein, et menaçant d'un air furieux celui qui cherchait à s'en emparer. Qu'est-ce donc? s'écria Sancho. C'est ce voleur, répondit la femme, qui, malgré votre jugement, en plein jour, devant tout le monde, veut me reprendre cette bourse; mais, pour en venir à bout, il en faudrait bien quatre comme lui. Ah! qu'il ne connaît guère celle qu'il attaque! Allez, allez, petit garçon, mes poings sont plus forts que les vôtres. Ma foi! je l'avoue, dit le jeune homme essoufflé; je renonce à mon entreprise ainsi qu'à mes pauvres ducats. Vaillante fille, s'écria alors Sancho, rendez cette bourse à cet homme; si vous aviez défendu votre honneur comme vous défendez votre argent, rien ne vous serait arrivé. Sortez tout à l'heure, effrontée; et si vous osez jamais reparaître dans mon île, je vous ferai donner deux cents coups de fouet.

Le jugement s'exécuta sur l'heure. L'admiration qu'on avait déjà pour la sagesse du gouverneur fut portée à son comble par ce dernier trait, et celui qui avait l'ordre secret de tenir un registre exact des actions de notre écuyer eut grand soin d'envoyer au duc tous les détails de cette aventure.

CHAPITRE XXXIX.

Nouvelle persécution qu'éprouva notre chevalier.

PENDANT ce temps, le héros de la Manche, troublé par les tendres plaintes de l'amoureuse Altizidore, affligé de l'absence de son écuyer, faché d'avoir déchiré ses bas verts, ne pouvait trouver le sommeil. Dès que l'anrore parut, il se leva, prit son habit de peau de chamois, ses bottes, son manteau d'écarlate, sa belle toque de velours vert, le grand rosaire qu'il ne quittait jamais, et, dans cet équipage, attendit le moment de descendre chez la duchesse. Comme il traversait une galerie qui conduisait à son appartement, les premières personnes qu'il rencontra furent Altizidore et sa confidente. A son aspect Altizidore se laissa tomber sans mouvement dans les bras de son amie, qui se hâta de la délacer. Don Quichotte s'approcha pour lui donner du secours. Mais la discrète confidente, le repoussant avec colère: Laissez-nous, dit-elle, seigneur chevalier; tant que vous demeurerez ici, je doute que ma triste amie puisse reprendre ses sens. Laissez-nous, je vous le répète; les ingrats ne sont bons à rien. Je me retire, madame, répondit notre héros: j'espère que cet accident n'aura pas de suite ; et je vous prie de faire porter dans ma chambre quelque instrument de musique qui puisse ce soir accompagner ma voix.

En prononçant ces paroles, les yeux baissés, don Quichotte entra chez la duchesse, qui venait de faire partir un de ses pages pour aller porter à Thérèse Pança la lettre et le présent de son époux. La promenade et la conversation remplirent cette journée. Le soir venu, notre chevalier se retira de bonne heure, et trouva sur sa table une vielle. Il rendit grâces au hasard qui lui présentait l'instrument dont il jouait le moins mal, se hâta de l'accorder, se plaça sur son balcon, dont il ouvrit la jalousie, et, d'une voix un peu enrouée, se mit à chanter cette romance, que la duchesse et toutes ses femmes écoutaient dans le jardin.

L'AMOUR un jour, éloigné de sa mère,
Se reposait sous un ombrage frais,
Un autre enfant, qui le vit solitaire,
Vint lui voler quelques-uns de ses traits.

FIER de ce vol, certain de ses conquêtes,
Depuis ce temps il dit qu'il est l'Amour.

Il est suivi surtout par les coquettes,
Qui prennent soin de lui former sa cour.

Mais à l'Amour il ne ressemble guère:
L'un est discret, délicat et constant;
L'autre volage, étourdi, téméraire:
L'un est un dieu, l'autre n'est qu'un enfant.

Les traits de l'un, lancés d'une main sûre,
Font naître un feu qui consume et nourrit:
Les traits de l'autre, errant à l'aventure,
Blessent à peine, un seul jour en guérit.

C'est au premier que je rends mon hommage;
Mon cœur veut vivre et mourir sous ses lois,
Depuis qu'il sert la beauté qui l'engage,
Il sent trop bien qu'on n'aime qu'une fois.

Comme il en était à ce dernier couplet, tout à coup d'une fenêtre placée au-dessus de la jalousie, on jette sur notre héros un grand sac rempli de chats qui portaient tous des grelots à la queue. Le bruit qu'ils firent en tombant épouvanta le duc et la duchesse, qu'Altizidore et ses compagnes n'avaient pas instruits de ce nouveau tour. Don Quichotte, d'abord effrayé, ne douta point qu'une légion de diables ne vînt l'attaquer. Il rappelle son courage, prend son épée, et se met à poursuivre les chats qui couraient par toute sa chambre. Ces animaux en fuyant éteignent bientôt les bougies. Notre chevalier, dans les ténèbres, étourdi par le bruit des grelots, allongeait à droite, à gauche, des coups d'estoc et de taille, en criant de toutes ses forces: Hors d'ici, magiciens perfides! hors d'ici, canaille infernale! don Quichotte vous brave tous. Les malheureux chats, aussi troublés que lui, sautaient sur les meubles, sur les corniches, roulaient des yeux comme des escarboucles, et remplissaient l'air de leurs miaulemens. Un d'eux, blessé par le héros, s'élance droit à son visage, s'attache à son nez avec les griffes, et lui fait pousser des cris effroyables. Le duc, la duchesse, leurs gens, se pressent d'accourir à ses cris. Ils arrivent avec des flambeaux; ils trouvent notre chevalier employant vainement ses forces à se débarrasser de son ennemi, qui, grondant, soufflant et jurant, ne voulait pas abandonner son poste. On se hâta d'aller à son secours. N'approchez pas, criait le héros, seul je saurai venir à bout de ce magicien, de cet enchanteur, quelque forme qu'il puisse prendre. Heureusement le chat épouvanté prit la fuite avec ses compagnons: et la duchesse, peu satisfaite d'une plaisanterie qui coûtait du sang à don Quichotte, envoya chercher des compresses pour panser

ses égratignures. Ce fut la belle Altizidore qu'elle chargea de ce soin. Altizidore, en enveloppant de linge le visage du chevalier blessé, lui dit à l'oreille: Seigneur, les magiciens vengent quelquefois les cœurs tendres que l'on dédaigne. Don Quichotte fit semblant de ne pas entendre; il remercia le duc et la duchesse des soins qu'ils lui prodiguaient, les assura qu'il connaissait parfaitement les ennemis qu'il venait de combattre, et, le pansement achevé, pria qu'on le laissât dormir.

CHAPITRE XL.

Continuation du gouvernement de Sancho Pança.

Ce même jour l'illustre Sancho, après avoir fait éclater sa sagesse dans les jugemens qu'on a rapportés, fut conduit en grande pompe de la salle de justice au palais qui devait être sa demeure. Là, dans une vaste salle était dressée une grande table couverte d'excellens mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des haut-bois, se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguière au gouverneur, qui se lava gravement les mains, en regardant de côté le dîner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert était seul. A ses côtés se plaça debout un vénérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho, sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quelques instans, tandis qu'un jeune bachelier bénissait les mets, et que le maître-d'hôtel approchait les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il portait à sa bouche le premier morceau, que le grand personnage noir baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître-d'hôtel, diligent, vient présenter un autre mets: le gouverneur veut en goûter; la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays était de dîner comme l'on joue à passe-passe. Non, seigneur, répond le grand personnage; j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île; cette

place, qui me fait jouir de fort gros appointemens, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat dont votre seigneurie a goûté était un aliment froid que son estomac aurait eu de la peine à digérer; le second au contraire était chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles, et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

C'est à merveille, reprit Sancho : mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me faire du bien; je vais en manger une ou deux sans courir le plus petit danger. — Non assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. — Pourquoi cela, s'il vous plaît? — Parce que notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses Aphorismes: *Omnis saturatio mala, perdix autem pessima*; ce qui signifie que la perdrix et le plus mauvais des alimens. — Cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur la table, de marquer une bonne fois ce qui est salutaire, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dîne, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim. — Votre seigneurie a raison; je vais lui indiquer les alimens qu'elle pourra se permettre. Ces lapereaux ne valent rien, parce que c'est un gibier lourd: ce veau ne vous est pas meilleur, parce que ce n'est pas une viande faite: ces ragoûts sont détestables, à cause des épiceries; ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis; mais comme le voilà, c'est impossible. — Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table, et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de toutes sortes de viandes, il est impossible que dans le nombre je n'en trouve pas quelqu'une qui me convienne. Portez-moi cette oille, maître d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciel! qu'osez-vous demander? rien n'est plus malsain, rien n'est plus funeste qu'une oille : il faut laisser ce mets grossier au chanoines, aux professeurs de colléges, aux festins de noces des laboureurs; leurs estomacs peuvent s'en accommoder, mais celui d'un gouverneur demande des alimens plus légers. Votre seigneurie doit fort bien dîner avec un peu de conserve de coing, ou quelque autre confiture; et si elle sent une grande

faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits.

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil; et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête: Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît? Je m'appelle, répondit-il, le docteur Pedro Recio de Aguero; je suis né dans le village de Tirtea de Fuera, qui est entre Caroquet et Almodovar del Campo, sur la droite; et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone. Eh bien! s'écria Sancho avec des yeux brûlans de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Aguero, natif de Tirtea Fuera, qui avez pris le bonnet à Ossone, sortez tout à l'heure de ma présence; sinon, je jure Dieu que je vous fais pendre, vous et tous les médecins de Tirtea Fuera que je trouverai dans mon île; sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs, ou je vous étrille si bien, que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin.

Le docteur tout tremblant s'enfuit. Sancho, remis à peine de sa fureur, allait commencer à dîner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courrier. Le maître d'hôtel, regardant par la fenêtre, s'écria: Voici sûrement des nouvelles importantes, car c'est de la part de monseigneur le duc. Le courrier, couvert de poussière, vint présenter un paquet à Sancho, qui le remit à l'intendant, et s'en fit lire l'adresse. Elle portait à don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, pour être remise en ses mains ou dans celles de son secrétaire. Qui est mon secrétaire? demanda Sancho. C'est moi, seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah! ah! c'est la première fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre si vous pouvez, et rendez-m'en compte.

Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda de parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant; et le secrétaire fit lecture de la lettre qui s'exprimait en ces termes:

« Je viens d'être averti, seigneur don Sancho, que mes « ennemis et les vôtres doivent « venir vous attaquer pendant la « nuit. Tenez-vous prêt à les re- « cevoir. Je sais de plus, par « des espions fidèles, que quatre « assassins déguisés sont entrés « dans votre ville; ils en veulent « à vos jours. Examinez avec soin « tous ceux qui vous approche- « ront, et surtout ne mangez de

« rien de ce qu'on vous présen-
« tera. Je me prépare à vous « secourir, mais j'espère tout « de votre valeur et de votre pru- « dence.

« Votre ami le duc. »

Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul de basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours, ce ne peut être que lui, qui voulait me faire mourir de faim. Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier votre seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés. A la bonne heure! reprit tristement Sancho; mais faites-moi donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin: ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre, il faut que je mange; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, surtout quand ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommande; ajoutez des baisemains un peu galans pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérèse ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat; et arrangez le tout d'un bon style, comme un Biscayen que vous êtes. Allons! continua-t-il en soupirant, qu'on desserve cette belle table, et qu'on m'apporte mes raisins, puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste dîner.

Dans ce moment un page vint dire qu'un laboureur demandait à être introduit pour une affaire pressante. Courage, s'écria Sancho, je n'aurai pas le temps de manger même du pain. Est-ce là l'heure de venir me parler d'affaire pressante? pense-t-on que les gouverneurs soient de fer? Ah! pour peu que ceci dure, je n'y pourrai résister. Faites entrer ce laboureur, et prenez garde que ce ne soit un espion. Le page assura qu'il avait au contraire la mine du meilleur des hommes, et qu'il prévenait en sa faveur. Sur cette assurance on l'introduisit; et le bon paysan, d'un air niais, demanda d'abord lequel de ces deux messieurs était monsieur le gouverneur. L'intendant lui montra Sancho, devant lequel il se mit à genoux, en le priant de lui donner sa main à baiser. Sancho ne le voulut point,

lui commanda de se lever et de dire promptement son affaire. J'aurai bientôt fini, reprit le paysan, pour peu que votre seigneurie daigne m'écouter.

Il faut d'abord qu'elle sache que je suis laboureur, natif du village de Miguel Turra, qui n'est qu'à deux lieues de Ciudad-réal. Vous connaissez peut-être ce pays-là? Oui, répondit Sancho, c'est a côté de chez nous. Mais, abrégeons, je vous prie, et ne recommençons pas l'histoire de Tirtea Fuera. Deux mots suffiront, continua le paysan. Dans ma jeunesse je me suis marié, par la miséricorde de Dieu, en face de la sainte église catholique et romaine, avec une brave et digne femme; j'en ai eu deux garçons, dont le cadet sera bientôt bachelier, et l'aîné ne tardera pas à recevoir ses licences. Depuis quelques années je suis comme qui dirait veuf par la perte que j'ai faite de ma femme, à qui un mauvais médecin donna mal à propos une médecine dans le temps où elle était grosse: elle en mourut; ce qui l'empêcha d'accoucher à son terme. Si elle était accouchée, et qu'elle m'eût donné encore un garçon, je l'aurais fait étudier pour être docteur, afin qu'étant docteur il n'eût pu porter envie à ses deux frères le bachelier et le licencié. Mais c'est une affaire finie, à laquelle il ne faut plus penser.

Je vous conseille même de n'en plus parler, interrompit Sancho. Jusqu'à présent de tout ce que vous avez dit je ne peux conclure autre chose sinon que vous êtes veuf depuis que votre femme est morte. Tâchez de finir, mon cher frère; voilà l'heure de dormir.

Monseigneur a très bien entendu ce que je voulais lui dire, reprit le laboureur; je n'ai presque rien à ajouter. . Mon fils cadet, j'entends celui qui doit être bachelier, est devenu amoureux d'une fille de notre village, qui s'appelle Claire Perlerine, fille d'André Perlerin, le plus riche fermier du pays. Tous ceux de cette famille, de temps immémorial, se sont appelés Perlerins, sans que l'on sache trop pourquoi, car on prétend que ce n'est pas leur nom. Bien est-il vrai que cette Claire Perlerine, dont mon fils est amoureux, est une perle d'Orient, tant elle est belle et charmante; la rose du matin n'est pas aussi fraîche, aussi fleurie que cette Claire Perlerine, quand on la regarde du coté droit; du coté gauche elle est moins bien, parce que la petite vérole lui a couturè la joue, et lui a fait perdre un œil: avec cela plusieurs fluxions lui ont enlevé la moitié de ses dents; et un petit goître qui s'est formé sous son menton la force de pencher sa

tête sur une épaule; mais, comme je vous l'ai dit, elle est parfaite du côté droit, et c'est par ce côté-là que mon fils le bachelier l'a vue. Monseigneur pardonne ces petits détails. Je chéris déjà Claire Perlerine comme ma future belle-fille; et vous n'ignorez point que les pères aiment à parler de leurs enfans.

Oui, je le sais, reprit Sancho; mais les gouverneurs aiment à dîner, et j'attends, pour commencer, que vous ayez fini l'histoire des Perlerins et Perlerines. — Elle va finir, monseigneur. Or donc mon fils le bachelier a eu le bonheur de se faire aimer de la belle Claire Perlerine. Depuis long-temps cette charmante personne aurait donné sa main à mon fils, si une petite incommodité qu'elle a dès l'enfance ne l'empêchait de remuer les bras. Elle est ce que nous appelons nouée, et ne peut se lever de son siége. Cela ne fait rien à mon fils, qui est un garçon fort doux, fort aimable, malgré le malheur qu'il a d'être possédé; ce qui, deux ou trois fois par jour, le fait écumer comme un furieux, se déchirer le visage, et briser tout ce qui est autour de lui. Ce pauvre enfant, qui n'en est pas moins un ange pour la bonté, voudrait épouser sa maîtresse Claire Perlerine; mais le père de Claire Perlerine ne veut pas consentir au mariage de ces deux amans si intéressans. Je viens vous prier, monseigneur, de me donner une lettre pour ce père, dans laquelle vous lui ordonnerez de marier sa fille à mon fils. Voilà le sujet qui m'amène aux pieds de votre seigneurie. — Est-ce tout, mon frère? avez-vous fini? — Ah! monseigneur, si j'osais je vous demanderais encore une petite grâce; mais j'ai peur d'être indiscret, et d'abuser de vos momens. — Osez, osez, ne craignez rien: je ne suis ici que pour vous entendre. — Eh bien, monseigneur, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai point que je souhaiterais beaucoup qu'en faveur de ce mariage votre seigneurie eût la bonté de donner à mon fils le bachelier un petit présent de noces, quand ce ne serait que cinq ou six cents ducats; cela l'aiderait à se mettre en ménage, et ferait qu'il dépendrait moins de la mauvaise humeur de son beau-père, parce que vous savez que pour être heureux il faut être indépendant. — Est-ce là tout ce que vous demandez, mon ami? voyez s'il n'est rien qui vous tente encore; parlez avec assurance, et qu'une mauvaise honte ne vous retienne point. — Monseigneur, vous êtes bien bon; mais en vérité c'est tout.

A ces paroles Sancho se lève, saisit la première chaise qui lui tombe sous sa main: et courant

au laboureur, qui se hâta de s'enfuir: Misérable! s'écria-t-il, il faut que je t'assomme tout à l'heure pour t'apprendre à venir me demander six cents ducats. A-t-on jamais vu pareille insolence? Six cents ducats! et où les prendrais-je? ai-je reçu seulement un malheureux maravédis depuis que je suis gouverneur? Six cents ducats! si je les avais, je ne manquerais pas sans doute de les envoyer à Miguel Turra pour la famille des Perlerins et pour ton fils le possédé. Mais où en sommes-nous? Sainte Marie! il semble que mon île soit le rendez-vous des fous de tous les pays. Qu'on ne laisse plus entrer qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon pain.

CHAPITRE XLI.

Visite de la dame Rodrigue à notre chevalier.

Tandis que Sancho Pança commençait à s'apercevoir des inconveniens de la grandeur, don Quichotte égratigné se voyait forcé de garder la chambre: six jours entiers s'écoulèrent sans qu'il lui fût possible de se montrer en public. Pendant ce temps, une nuit qu'il ne dormait pas, selon sa coutume, il entendit ouvrir doucement sa porte, et ne douta point que ce ne fût l'amoureuse Altizidore qui venait livrer un nouvel assaut à sa fidélité pour sa dame. Non, s'écria-t-il à demi-voix et se répondant à lui-même, non; toutes les bautés de la terre ne parviendront pas à me faire oublier un seul instant celle que j'adore. Non, ma chère Dulcinée, mon unique amie, ma souveraine, où que tu sois, quoi que tu sois, paysanne, princesse, nymphe, ce tendre cœur t'appartient, t'appartiendra jusqu'à la mort; personne ne peut te le ravir.

En achevant ces paroles, il se lève debout sur son lit, la porte s'ouvrait à l'instant. Quelle fut la surprise de notre héros en voyant paraître à la place de la jeune Altizidore une vieille duègne, dont les coiffes blanches balayaient presque le plancher, portant sur son nez vénérable une paire de grandes lunettes, et tenant de la main gauche une petite bougie, dont avec la droite elle repoussait la lumière loin de son visage ridé! A cet aspect, le chevalier, s'imaginant que c'était une sorcière qui venait s'em-

parer de lui pour le mener au sabbat, commence à faire des signes de croix. La duègne, qui s'avançait à pas lents, aperçoit à son tour cette grande figure, debout sur le lit, enveloppée dans une couverture de satin jaune, le visage à demi couvert de compresses, les moustaches en papillotes, et redoublant ses signes de croix. Jésus! dit-elle, que vois-je? Elle ressent une frayeur pareille à celle qu'elle inspirait, s'arrête toute tremblante, laisse échapper sa bougie qui s'éteint, se retourne promptement pour fuir, s'embarrasse dans sa longue robe, et tombe au milieu de la chambre.

Je te conjure, ô fantôme! s'écrie alors don Quichotte, de me déclarer ce que tu veux de moi: si tu es une âme en peine, je ferai pour ta délivrance tout ce que me prescrivent ma qualité de chrétien et ma profession de chevalier errant. Seigneur don Quichotte, répondit la duègne, s'il est bien vrai que vous êtes le seigneur don Quichotte, ne me prenez point pour une âme en peine; je suis la dame Rodrigue, duègne de madame la duchesse; je venais chez vous avec l'intention de vous raconter mes peines, et de vous demander votre appui. — Je veux bien vous croire, madame Rodrigue; et je consens à vous entendre, pourvu que vous ne soyez point chargée de quelque message amoureux: je vous préviens que sur cet article votre ambassade serait sans succès. — Ah! vous me connaissez mal, seigneur don Quichotte, si vous me croyez capable de me charger d'un message amoureux. D'abord je ne suis pas encore d'un âge à m'acquitter pour les autres de pareilles commissions: je me porte bien, Dieu merci; j'ai encore toutes mes dents, excepté quelques-unes que m'ont enlevées les catarrhes si fréquens dans ce pays; et si je voulais m'occuper de semblables badinages, je pourrais..... Mais, puisque vous le permettez, je vais rallumer ma bougie, et je reviendrai vous confier tous les secrets de mon cœur. Aussitôt, et sans attendre de réponse, elle sortit de l'appartement.

Notre héros, demeuré seul, réfléchit aux dernières paroles de madame Rodrigue. Ceci, dit-il, m'a l'air d'une nouvelle aventure: le diable est fin; il a vu qu'il ne pouvait triompher de moi en employant des duchesses, des reines, des belles de quinze ou seize ans; peut-être espère-t-il me trouver moins sur mes gardes avec une vieille duègne. Trop souvent celui qui résiste aux plus terribles épreuves succombe dans une occasion où rien ne lui parait à craindre. Madame Rodrigue va revenir; je serai seul avec elle; cette chambre, cette soli-

tude, l'heure qu'il est, ce qu'elle me dira, tout se réunit contre ma sagesse. Je peux être faible un moment..... Faible pour madame Rodrigue! Je n'ai qu'à regarder ses rides, ses coiffes blanches, ses lunettes..... le diable, le diable lui-même s'enfuirait épouvanté..... Ah! c'est ainsi que l'orgueilleux raisonne: il affecte de mépriser les pièges qui lui sont tendus, et sa coupable confiance le conduit dans le précipice. Soyons prudent, défions-nous des périls les moins redoutables, et fermons la porte à madame Rodrigue.

Le héros se lève alors pour aller mettre le verrou; mais madame Rodrigue rentrait avec sa bougie rallumée. Elle se rencontre vis-à-vis de don Quichotte, toujours enveloppé dans sa couverture; et reculant aussitôt deux pas: Seigneur chevalier, dit-elle en baissant les yeux sur ses lunettes, je n'ose deviner à quel dessein vous êtes sorti de votre lit; mais je vous demande s'il y a sûreté pour moi. — Je vous fais la même question, madame. Ne dois-je pas être en défiance? — Et de qui donc? — De vous. — De moi? — De vous-même, madame Rodrigue; car enfin vous n'êtes pas de bronze, et je ne suis pas de marbre. Nous sommes seuls, une nuit profonde couvre l'univers de ses voiles, l'étoile du berger brille dans le ciel, et cette chambre ressemble beaucoup à la grotte où l'aimable Énée alla chercher un asile sombre avec la belle Didon. Je m'en fie à vous, madame Rodrigue, à votre expérience, à vos longues coiffes; et je vous demande votre main comme le gage et le garant de vos pudiques intentions.

En disant ces mots, notre chevalier baise sa main et la présente à la duègne, qui, baisant aussi la sienne, la met dans celle du héros. Tous deux, se tenant ainsi, pleins d'une noble confiance l'un pour l'autre, marchent ensemble vers le lit, où don Quichotte se remet, se couvre de ses draps jusqu'au menton, tandis que madame Rodrigue, modestement assise à quelque distance, sans quitter sa bougie et ses lunettes, commence ainsi son discours:

Quoique vous me trouviez, seigneur, dans le royaume d'Aragon sous le triste habit d'une duègne, je n'en suis pas moins née dans les Asturies, d'une maison dont la noblesse remonte au berceau de la monarchie. Mes parens, qui n'avaient d'autre bien que leur illustre origine, furent forcés par la pauvreté de me conduire à Madrid, où je fus mise chez une grande dame comme demoiselle de compagnie, chargée du soin du linge: je dois vous dire, sans amour-propre,

que personne au monde ne peut se flatter de faire un ourlet comme moi. Ce talent ne me valait pas des gages considérables; j'étais fort pauvre, assez malheureuse dans ma condition, et privée de mes père et mère, qui ne tardèrent pas à mourir, lorsque je m'attirai les yeux d'un écuyer déjà sur l'âge, peu riche à la vérité, mais noble comme le roi, puisqu'il était aussi des Asturies.

Il m'aima; mon sensible cœur fut touché de ses tourmens. Nos tendres amours demeurèrent longtemps secrètes: mais ma maîtresse les découvrit; et, pour éviter les propos, elle prit soin de nous marier. J'accouchai bientôt après d'une fille qui vit encore, et qui pour les talens, la sagesse, la beauté, j'ose le dire, surpasse sa mère: cette fille était encore bien jeune lorsque j'eus le malheur de perdre mon époux. Il mourut, seigneur, il mourut d'une peur que des méchans lui firent: pardonnez aux sanglots, aux larmes qui viennent toujours m'étouffer quand je parle de mon pauvre mari.

Je restai donc veuve, et chargée du soin de ma fille, dont la beauté s'annonçait déjà. Ma réputation d'excellente ouvrière en linge engagea madame la duchesse, qui venait de se marier, à me prendre à son service: je vins avec elle dans ce château, où ma fille m'a suivie, et où nous vivions doucement des faibles gages qu'on nous donnait. Je ne sais comment il est arrivé que ma fille, ma fille si sage, qui jamais n'a quitté sa mère, s'est tout d'un coup trouvée grosse, sans pouvoir expliquer pourquoi. Comme on lui en voulait beaucoup dans la maison, parce qu'elle était la plus belle, la plus aimable, la mieux instruite, on a fait grand bruit de cette aventure; et madame la duchesse, qui croit toujours le dernier qui lui parle, a banni ma fille de sa présence. Elle est partie, seigneur: elle s'est retirée à Madrid, où elle est sans argent, sans place, vivant à peine du travail de ses mains. En vous entendant parler de tant de reines, de tant de princesses que vous connaissez ou devez connaître, j'ai imaginé qu'un chevalier aussi obligeant, aussi bon que vous, pouvait aisément obtenir pour ma fille une place de dame d'honneur auprès de quelque impératrice. C'est là l'objet de ma visite; c'est ce que j'espère de votre bonté.

Madame Rodrigue, reprit don Quichotte, je m'intéresserai volontiers pour votre fille infortunée, si, comme je suis tenté de le croire, c'est la calomnie qui lui a fait perdre les bonnes grâces de madame la duchesse; mais vous sentez vous-même.... — Ah! seigneur, vous pouvez être certain qu'on n'a cherché dans cette maison qu'à jouer de mau-

vais tours à cette malheureuse enfant. Toutes les femmes de madame en étaient jalouses: madame l'était peut-être elle-même. Car enfin les charmes de ma fille étaient à elle: toutes n'en peuvent pas dire autant. — Qu'entendez-vous par ces paroles, madame Rodrigue? — J'entends, monsieur le chevalier, que tout ce qui reluit à vos yeux n'est pas or; que, par exemple, cette Altizidore, si glorieuse de sa beauté, se peint tous les jours les sourcils, et se couvre le visage de blanc. Madame la duchesse elle-même..... Mais je me tais; car dans nos maisons les murailles ont des oreilles. — Comment! madame Rodrigue, qu'osez-vous dire de madame la duchesse? — Mon dieu! je ne dis rien du tout; madame a un teint de roses et de lis, la plus belle taille du monde, des yeux qui disent tout ce qu'ils veulent; mais il ne faut pas croire que ces beaux cheveux blonds que vous voyez tomber en boucles sur ses épaules appartiennent tous à la tête de madame la duchesse; elle en a fait venir au moins la moitié de chez un perruquier de Madrid; ses dents si blanches et si bien rangées ne sont pas non plus.....

A ce mot, la porte de la chambre s'ouvre avec fracas: madame Rodrigue effrayée laisse tomber sa bougie. Les ténèbres et le silence règnent dans tout l'appartement; mais tout à coup la pauvre duègne est saisie par plusieurs mains qui lui font baisser le visage jusque sur le lit du héros, et se mettent à la fouetter. Don Quichotte entendait les coups et les soupirs de madame Rodrigue sans pouvoir deviner ce qui se passait; ne doutant point cependant que ce ne fût encore des fantômes, il ne voulut point s'en mêler, et se tint immobile dans son lit. Après un demi-quart d'heure de correction, les fantômes se retirèrent en observant le même silence. Madame Rodrigue se releva, se rajusta de son mieux, chercha par terre, ramassa ses lunettes, et s'en alla sans rien dire.

CHAPITRE XLII.

Ronde de Sancho dans son île.

Nous avons laissé notre gouverneur déjà fatigué du gouvernement, et rebuté surtout par le jeûne austère qu'on lui faisait observer. L'intendant, pour lui rendre un peu de courage, vint lui dire qu'il avait lui-même pris le soin de préparer un bon souper dont sa seigneurie pouvait manger sans aucune crainte. Sancho embrassa l'intendant, déclara qu'il serait toujours le meilleur de ses amis, le nomma son premier ministre; et, se mettant de bonne heure à table, reprit bientôt toute sa belle humeur. Je ne demande pas mieux, disait-il en faisant disparaître les plats que l'on apportait devant lui d'une autre manière que le docteur Recio, je ne demande pas mieux que de travailler, pourvu que l'on ait soin de moi et de mon âne; je gouvernerai cette île en conscience, je me leverai matin, je ferai tout ce qu'il faudra pour que l'on soit heureux et content; mais il est juste que je le sois aussi. Je permets très fort que l'on examine, que l'on contrôle mes actions; je serai charmé qu'on ait les yeux ouverts sur moi. L'homme qu'on regarde en vaut mieux: le diable n'ose se montrer de jour; et si l'abeille vivait seule, elle ne ferait pas tant de miel.

L'intendant, qui ne le quittait pas, et qui souvent était étonné de son esprit, l'assura que ses nouveaux sujets étaient déjà pénétrés pour sa personne et de respect et d'amour: il lui proposa, quand il eut soupé, de venir faire la ronde dans les différens quartiers de son île. Je le veux bien, répondit Sancho: je vous avertis d'abord que mon intention est de chasser d'ici les vagabonds, les fainéans, tous ceux qui ne veulent ou ne savent pas gagner le pain qu'ils mangent, et qui s'introduisent dans un état policé comme les frelons dans les ruches. Point d'oisifs dans mes États; c'est le moyen qu'il n'y ait point de vices; le proverbe le dit, et les proverbes ont toujours raison. Je protégerai les laboureurs, quand ils ne ressembleront pas à celui de Miguel Turra: je ferai respecter la religion, j'honorerai les bonnes mœurs, et je serai sans pitié pour les fripons. C'est-il bien parler, mes amis? Dites en toute liberté; j'aurai de la reconnaissance pour ceux qui me reprendront.

Nous ne pouvons que vous admirer, lui répondit l'intendant;

et cette admiration sera partagée par les personnes qui vous ont envoyé dans cette île, sans connaître peut-être elles-mêmes le prix du présent qu'elles nous ont fait. Mais onze heures viennent de sonner: il est temps que votre seigneurie commence la ronde.

Sancho sortit aussitôt, sa baguette de juge à la main, suivi de son secrétaire, de l'intendant, da l'historiographe qui tenait registre de ses actions, et d'une troupe d'archers. A peu de distance du palais il entendit un bruit d'épées dans une petite rue : la garde y courut par son ordre, et ramena deux hommes qu'on avait surpris se battant. Pourquoi vous battez-vous? leur dit Sancho d'une voix sévère: n'avez-vous pas un gouverneur qui saura vous rendre justice? Seigneur, répondit un des deux hommes, votre excellence approuvera sans doute ma délicatesse sur le point d'honneur. Ce gentilhomme avec qui j'ai querelle sort d'une maison de jeu, où il vient de gagner plus de mille réaux. Dieu et moi nous savons comment: j'étais témoin; j'ai jugé en sa faveur tous les coups au moins douteux. Lorsqu'il a été dans la rue, je suis venu loyalement lui demander une marque de sa juste reconnaissance; ce fripon n'a pas eu honte de me présenter quatre réaux. Il me connaît cependant; il sait que je suis un homme d'honneur, qui n'ai pas d'autre métier que de passer ma vie dans les maisons de jeu à décider les coups difficiles. Indigné d'un procédé si offensant, j'ai mis l'épée à la main pour lui donner une leçon de politesse et de probité.

Qu'avez-vous à répondre? demanda le gouverneur à celui dont on parlait. Rien du tout, reprit celui-ci; tout ce qu'a dit cet homme est exact, excepté que ce que j'ai gagné m'appartient légitimement, et que la preuve certaine que je n'avais nul besoin de ses décisions, c'est que je n'ai voulu et ne veux lui donner que quatre réaux. Vous lui en donnerez cent tout à l'heure, interrompit Sancho; mais il n'en profitera guère, car je les confisque pour les pauvres; ensuite vous paierez une amende de deux cents autres réaux, qui seront pour les prisonniers; après quoi, vous et cet homme d'honneur, qui n'a d'autre métier que de décider les coups du jeu, vous serez conduits par quatre archers hors de mon île; et si vous avez l'audace d'y remettre les pieds, je vous ferai jouer ensemble une partie de triomphe à une potence de huit pieds de haut. Vous entendez? Tout est dit; qu'on exécute ma sentence.

Les trois cents réaux furent payés sur-le-champ; l'intendant se chargea de leur distribution,

et quatre archers conduisirent les deux joueurs hors de la ville. A l'instant même une autre patrouille amenait un jeune garçon qui s'était enfui dès qu'il avait vu paraître la garde, et lui avait donné beaucoup de peine avant de se laisser attraper. Pourquoi vous enfuir? demanda Sancho. Pour n'être pas pris, répond le jeune homme. — Je le crois; mais où alliez-vous à l'heure qu'il est? — Toujours devant moi, monseigneur. — Toujours devant vous; c'est fort bien répondre. Vous aviez un but, un dessein; quel était-il, s'il vous plaît? — De prendre l'air. — Ah! de prendre l'air; je comprends. Mais où vouliez-vous prendre l'air? — Là où il souffle. — C'est juste. Vous me paraissez gai, mon ami; j'aime beaucoup les gens de cette humeur, et je me fais toujours un plaisir de leur donner un logement pour peu que je m'aperçoive qu'ils n'en ont pas. Imaginez donc que c'est moi qui suis l'air, et que je souffle d'un côté qui vous mène droit en prison. Allez-y passer la nuit; nous verrons demain si le vent a changé.

Après plusieurs autres rencontres où le gouverneur fit briller autant d'esprit que de sens, il arriva près d'un corps-de-garde placé à l'entrée d'un pont. Les soldats se mirent sous les armes, et quatre officiers de justice vinrent au-devant de Sancho, conduisant un homme avec eux. Seigneur gouverneur, dit un des officiers; vous arrivez fort à propos pour nous tirer d'un grand embarras; il ne faut pas moins que toute votre sagacité pour le cas difficile qui se présente. Parlez, répondit Sancho, ma sagacité fera de son mieux. — Monseigneur, voici le fait; nous supplions votre excellence de nous donner un peu d'attention. Par une ancienne loi de cette île, tout homme qui vient après la retraite sonnée pour passer ce pont est obligé de nous déclarer, sous la foi du serment, où il va. S'il dit la vérité, nous ne laissons passer sans obstacle; s'il fait le moindre mensonge, il est pendu sur-le-champ à une potence dressée à l'autre bout de ce pont. Cette loi est connue de tous les habitans de votre île. Tout à l'heure l'homme que voici s'est présenté pour passer; nous l'avons interrogé suivant l'usage; il a levé la main et nous a répondu qu'il allait se faire pendre à cette potence. Si nous le pendons en effet, il a dit vrai, et ne mérite pas la mort; si nous le laissons passer, il a menti, et la loi veut qu'il soit pendu. Nous ne savons ce que nous devons faire, et nous avons recours aux lumières supérieures que tout le monde vous connaît.

Diable! répondit Sancho en se grattant la tête, ceci ne me pa-

rait pas aisé. Répétez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. L'officier de justice recommença presque dans les mêmes termes. Sancho garda quelque temps le silence, ferma les yeux, se frotta les mains. Voilà, reprit-il, un sot homme; il aurait dû prendre un autre chemin. Mais écoutez: quelle que soit notre décision, nous manquerons toujours à la loi; s'il est pendu, nous sommes en faute, puisqu'il aura dit la vérité; s'il n'est pas pendu, nous sommes encore en faute, puisqu'il nous aura menti. Nous n'avons donc que le choix de deux fautes: or, dans ce cas, nous devons choisir celle qui ne fait de mal qu'à nous. Qu'on laisse passer cet homme; s'il aime tant à être pendu, nous le punissons assez en le contrariant pour aujourd'hui.

L'intendant et toute la suite du gouverneur donnèrent de grands éloges à la clémence de Sancho. Il fut reconduit à son palais après avoir fini sa ronde, et s'alla reposer dans un excellent lit des fatigues de sa journée.

CHAPITRE XLIII.

Arrivée du page de la duchesse dans la maison de Thérèse Pança.

L'EXACT et véridique auteur de cette étonnante histoire se croit obligé de nous avertir que les fantômes qui punirent les indiscrétions de madame Rodrigue n'étaient autre chose que les femmes de la duchesse. Altizidore, avertie que la duègue rendait au héros une visite mystérieuse, avait sur-le-champ éveillé ses compagnes, qui toutes, à pas de loup, étaient venues écouter l'entretien. La belle Altizidore ne perdit pas un seul mot de ce qui fut dit sur ses attraits; et lorsque l'imprudente vieille osa parler avec la même liberté de madame la duchesse, Altizidore donna le signal à sa troupe, qui ne demandait pas mieux, et fit servir son zèle pour sa maîtresse à venger ses propres injures.

Ce même jour, comme on l'a vu, la duchesse avait fait partir un page pour aller porter à la femme de Sancho la lettre et le paquet de son mari. Elle avait joint à ce paquet un petit billet de sa main, et une longue et pesante chaîne d'or qu'elle envoyait à Thérèse. Le page, charmé de sa commission, prit un des meil

leurs chevaux du duc, se mit en route, fut bientôt arrivé. Comme il entrait dans le village, il aperçut au bord d'un ruisseau plusieurs femmes lavant du linge; il les pria de lui indiquer la maison de Thérèse Pança, femme de Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé don Quichotte de la Manche. Mon beau monsieur, lui répond en se levant une jolie petite fille de quatorze ans à peu près, ce Sancho Pança est mon père, cette Thérèse est ma mère, et ce don Quichotte est notre maître. En ce cas, mademoiselle, répondit le page en la saluant, ayez la bonté de me conduire à madame votre mère, pour qui j'apporte une lettre et des présens. — Ah! monsieur, de toute mon âme. Vous apportez des présens: c'est sûrement de la part de mon père. Venez, monsieur, venez avec moi; notre maison est à l'entrée de la rue. Ah! que ma mère va être contente! Il y a long-temps qu'elle n'a reçu des nouvelles de mon père, et nous en étions bien inquiètes.

En parlant ainsi la jeune Sanchette jette son savon, son battoir, son linge, et, sans se donner le temps de reprendre ses souliers, nu-jambes, les cheveux épars, elle court, vole vers le page, lui fait une courte révérence, et le guide, toujours sautant, riant et le regardant.

A cinquante pas de la maison, Sanchette redouble ses sauts, et se met à crier; Ma mère, ma mère, venez, voici un monsieur qui vous apporte des lettres et des présens de mon père; hâtez-vous, venez donc ma mère. A sa voix Thérèse Pança sortit avec sa quenouille au côté, faisant tourner son fuseau. Elle était vêtue d'un juste gris, avec le jupon pareil, extrêmement court par-devant. C'était une femme d'une quarantaine d'années, encore fraîche, forte, brune, et d'une physionomie ouverte. Que me veux-tu? dit-elle à Sanchette, et qu'est-ce que c'est que ce monsieur? C'est un de vos serviteurs, madame, reprit le page en descendant de cheval, et venant se mettre un genoux en terre devant madame Thérèse; j'ose demander à votre seigneurie de me permettre de baiser la main de la légitime épouse du seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria. — Allons! monsieur; levez-vous, et ne parlez point comme cela. Je ne suis point une dame, mon mari n'est point gouverneur; nous sommes des paysans, fils de paysans, voilà tout. — Vous ètes la très digne épouse d'un très illustre gouverneur. Mon message auprès de vous n'a rien que de sérieux, madame; vous en verrez la preuve dans ces lettres et dans ce présent. Alors le page présente les lettres

et met au cou de Thérèse la superbe chaîne d'or.

La mère et la fille, immobiles, se regardent sans pouvoir parler. Ma mère, dit enfin Sanchette, je gage que ce gouvernement est l'île que vous savez, promise depuis si long-temps à mon père par le seigneur don Quichotte. Vous avez raison, mademoiselle, reprit le page, c'est à cause du seigneur don Quichotte que l'on a fait monsieur votre père gouverneur de l'île Barataria. Ce papier vous l'expliquera. Ah! mon cher monsieur, comment faire? interrompt Thérèse, je ne pourrai jamais déchiffrer ces lettres, car je sais filer, mais je ne sais pas lire. Ni moi non plus, s'écria Sanchette, et j'en suis bien fâchée aujourd'hui; mais attendez, je m'en vais chercher monsieur le curé ou monsieur le bachelier Samson Carrasco: ils seront charmés d'apprendre des uouvelles de mon père. Ce n'est pas la peine, dit le page: je ne sais pas filer, mais je sais lire; et, si vous le désirez, je lirai la lettre du gouverneur. Aussitôt le page obligeant fit cette lecture, et passa tout de suite après au billet de la duchesse, conçu en ces termes.

«Ma chère amie, les excellen«tes qualités que j'ai reconnues «dans votre mari Sancho m'ont «engagée à le faire nommer, par «mon époux le duc, gouverneur «d'une de nos îles. Depuis qu'il «occupe cette importante place, «j'ai su qu'il faisait le bonheur «et l'admiration de ses vassaux; «et j'ai voulu vous donner part «de la joie que m'ont causée ces «bonnes nouvelles.»

«Je vous envoie une chaîne «d'or, que je vous prie d'accep«ter et de porter pour l'amour «de moi. J'aurais désiré qu'elle «fût plus belle. Un temps vien«dra, ma chère Thérèse, où nous «nous connaîtrons davantage; «j'espère alors satisfaire mieux «ma tendre amitié pour vous. «J'embrasse de tout mon cœur «votre aimable fille Sanchette; «je vous prie de lui dire que je «m'occupe de lui chercher un «époux digne de la fille d'un «gouverneur. Ecrivez-moi, par«lez-moi longuement de votre «famille, de vos affaires, de tout «ce qui vous intéresse; vous êtes «sûre de m'obliger en me de«mandant de vous être utile. «Pour encourager votre confi«ance, je vous prie de m'envoyer «deux douzaines de glands de vo«tre pays, que l'on dit être ex«cellens, et que je trouverai «meilleurs lorsqu'ils me vien«dront de vous. Adieu, ma «chère Thérèse! que Dieu vous «garde et vous fasse aimer un «peu votre bonne amie,

«La duchesse.»

Ah! s'écria Thérèse à cette lec-

ture, qu'elle est bonne, qu'elle est affable, qu'elle est charmante cette duchesse! Parlez-moi d'une grande dame comme celle-là, et non pas de nos femmes de gentilshommes, qui, parce que leurs maris chassent au lévrier, pensent que le vent a tort de leur souffler au visage, s'en vont à l'église avec des airs d'infante, et se croiraient déshonorées de regarder une paysanne. Voilà pourtant une duchesse, une vraie duchesse, qui m'appelle sa bonne amie, qui me traite comme son égale: ah! puisse-t-elle n'en avoir jamais en dignités, en biens, en bonheur! Mon cher monsieur, madame la duchesse aime donc les glands? Elle en aura, elle en aura; je vais lui en envoyer un boisseau, et je vous réponds qu'ils seront choisis. Mais, Sanchette, il faut faire rafraîchir ce beau monsieur, qui le mériterait bien même sans les bonnes nouvelles qu'il nous apporte. Allons, fille, allons, prends soin du cheval, mène-le à l'écurie, va chercher des œufs dans le poulailler, coupe une bonne tranche de jambon, fais du feu, prépare la poêle, tandis que je cours annoncer tout ceci à nos parens, à nos voisins, à ce bon monsieur le curé, au barbier maître Nicolas, qui sont tous amis de ton père. Oui, ma mére, répond Sanchette, oui, ma mère, oui, vous avez raison; mais vous me donnerez bien la moitié de cette belle chaîne. — Eh! mon enfant, elle est toute pour toi; je te demande seulement de me la laisser porter quelques jours, parce qu'elle me réjouit le cœur. Vous n'avez pas tout vu, reprit le page; j'ai encore ici un bel habit vert, que le gouverneur n'a mis qu'une fois, et qu'il envoie à mademoiselle sa fille. Ah! le bon père! s'écria Sanchette en courant à l'habit vert, qu'elle déplia, retourna, examina, et dont elle fut enchantée.

Pendant ce temps, madame Thérèse, ses lettres à la main, sa chaîne d'or au cou, était sortie de sa maison, courant et dansant dans la rue. Les premières personnes qu'elle rencontra furent le curé et le bachelier Carrasco: Bonjour, messieurs, leur dit-elle en riant, bonjour, bonjour! j'allais chez vous pour vous faire part des excellentes nouvelles que je reçois. Tout ne va pas mal, Dieu merci! comme vous le saurez bientôt; mais je vous préviens que dorénavant il ne faudra point que les dames du village fassent les fières avec moi, car nous le tenons enfin le petit gouvernement. Qu'est-ce donc que cette folie, madame Thérèse? lui répondit le curé; et quels papiers avez-vous là? — Il n'y a point de folie, monsieur; et ces papiers ne sont rien que des lettres que m'ont écrites un gou-

verneur et une duchesse. Quant à cette chaîne d'or fin que vous voyez à mon cou, c'est un présent que je reçois de la duchesse mon amie.

Le curé, surpris en considérant la beauté de cette chaîne, se met à lire tout haut les lettres; Carrasco le regardait à chaque phrase, et ne pouvait en croire ni ses oreilles ni ses yeux. Après un assez long silence, ils demandèrent qui avait apporté tout cela. Thérèse leur dit de venir chez elle, où ils trouveraient le jeune et beau monsieur qu'on avait chargé du message. Allons! reprit Carrasco, je serai charmé de voir l'ambassadeur de cette duchesse qui envoie des chaînes d'or, et qui demande du gland.

Ils suivirent aussitôt Thérèse, et trouvèrent le page dans la cour, occupé de son cheval, tandis que Sanchette allait et venait pour faire son omelette. Etonnés de plus en plus de la bonne mine du page, de la richesse de son habit, ils le saluèrent poliment; et Carrasco lui demanda de vouloir bien leur expliquer, comme à d'anciens amis de don Quichotte et de Sancho, ce que voulaient dire des lettres qu'ils venaient de lire, où il était question d'un gouvernement et d'une île. Messieurs, répondit le page, ces lettres veulent dire ce qu'elles disent, il est certain, et je vous le jure, que le seigneur Sancho Pança est gouverneur, qu'il a sous ses lois une ville considérable, et qu'il la gouverne, dit-on, avec baaucoup de sagesse. Je ne puis vous assurer que cette ville soit dans une île, parce que je ne l'ai point vue, et que je sais assez mal la géographie. — Mais, monsieur, cette duchesse qui écrit à madame Thérèse..... — Cette duchesse, messieurs, est l'épouse du duc mon maître; la lettre que j'ai portée est de sa main. Si sa politesse et son affabilité vous surprennent tant, j'en conclurai que nos grandes dames d'Aragon sont plus polies et plus affables que vos grandes dames de Castille. Vous nous permettrez, reprit Carrasco, d'être au moins un peu surpris, et de vous demander encore s'il n'y aurait pas de l'enchantement dans cette aventure, comme dans presque toutes celles qui arrivent au seigneur don Quichotte. — Je ne vous entends point, messieurs, et ne puis vous en apprendre plus que les lettres ne vous en apprennent. Je vous répète qu'elles ne contiennent rien qui ne soit absolument vrai.

Sans doute, sans doute, s'écria Thérèse; et toutes ces questions sont fort inutiles: ne fatiguez pas ce beau monsieur, et occupons-nous de choses plus pressées. Monsieur le curé, tâchez de savoir, je vous prie, s'il n'y a pas quelqu'un du village

qui aille à Tolède ou à Madrid, pour que je fasse venir une belle robe, une coiffure de dentelles à la mode, et tout ce qu'il faut à la femme d'un gouverneur. Ah! je ne veux pas faire honte à mon mari: je veux l'aller joindre dans un bon carrosse comme les autres: et si l'on en jase, on en jasera. Que m'importe? Pardi! ma mère, reprit Sanchette, vous seriez bien bonne de vous gêner pour les jaseurs: laissez-les parler, et allons notre train; nous leur dirons bonjour de la portière. S'ils rient, nous rirons plus fort, et nous rirons plus à notre aise. Les moqueries des jaloux sont de bon augure. Il vaut mieux faire envie que pitié. Quand on n'a besoin de personne on est bien fort; et la brebis sur la colline est plus haute que le taureau dans la plaine.

En vérité, interrompt le curé, toute cette famille des Pança vient au monde en disant des proverbes. Il est vrai, reprit le page, que monsieur le gouverneur en sait beaucoup; et ce n'est pas un des moindres plaisirs que madame la duchesse trouve à s'entretenir avec lui. Nous voudrions bien connaître cette duchesse, dit le bachelier Carrasco. Il ne tient qu'à vous, répondit le page; vous n'avez qu'à venir avec moi. Ce sera moi qui irai, s'écria vivement Sanchette; je meurs d'envie de voir mon père, et je serai charmée de voyager avec un aimable monsieur comme vous. Prenez-moi sur votre cheval; je sais bien me tenir en croupe; n'ayez pas peur que je tombe.

Le page lui représenta que cette manière d'aller ne convenait pas à une jeune personne de sa qualité. Madame Thérèse en convint. Pendant cette conversation, Sanchette n'avait point fait son omelette: le curé pressa le page de venir manger un morceau chez lui. Aprés quelques refus, il y consentit; et tandis qu'il dînait au presbytère, Thérèse s'occupa de répondre aux lettres qu'elle avait reçues. Carrasco lui offrit d'être son secrétaire, mais elle ne l'accepta point, parce qu'il aimait un peu trop à se moquer. Elle alla chercher un enfant de chœur, qui, pour quelques œufs frais qu'elle lui donna, écrivit ses réponses sous sa dictée.

CHAPITRE XLIV.

Retour du page de chez Thérèse.

Cependant notre gouverneur continuait à s'occuper de faire régner dans son île la police, l'ordre et les lois: il visitait les marchés, examinait les poids, les mesures, et punissait sévèrement les marchands qu'il trouvait en fraude. Il défendit expressément de faire des magasins de vivres pour les revendre ensuite en détail. Les cabaretiers surtout attirèrent son attention; il établit la peine de mort pour ceux qui mettraient de l'eau dans le vin; il diminua le prix des souliers, régla les gages des domestiques, bannit de son île les chanteurs des rues dont les chansons étaient indécentes, créa un commissaire des pauvres, non pas pour leur donner la chasse, mais pour s'informer avec soin s'ils étaient véritablement pauvres; enfin, guidé par son seul bon sens et son esprit naturel, il fit des ordonnances si sages, qu'elles sont encore en vigueur dans le pays, où on les appelle le code du grand gouverneur Sancho Pança.

Don Quichotte, pendant ce temps, guéri de ses égratignures, commençait à trouver que la vie oisive qu'il menait dans le château du duc était indigne d'un chevalier: il soupirait après son départ, et préparait ses adieux, lorsque le page, de retour de son ambassade, vint apporter à la duchesse les réponses et les présens de Thérèse. Son arrivée répandit la joie: on lui demanda les détails de son voyage. Le prudent page ne dit en présence du chevalier que ce qu'il était à propos de dire: il remit gravement ses dépêches, sur l'une desquelles était écrit: *A madame la duchesse dont je ne sais pas le nom.* L'adresse de l'autre était: *A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, où je prie Dieu de le maintenir.* La duchesse ouvrit aussitôt sa lettre, et la lut à haute voix à son époux.

Lettre de Thérèse Pança à la duchesse.

Madame,

La lettre que votre grandeur m'a écrite m'a fait beaucoup de plaisir; et la belle chaîne d'or qui l'accompagnait ne m'en a pas causé moins, comme vous pouvez le croire. Tout notre village est charmé que vous ayez donné un gouvernement à mon mari. Il y a bien quelques personnes, comme monsieur le curé, maître Nicolas le barbier, et le bache-

lier Samson Carrasco, qui ne veulent pas le croire: mais je les laisse dire, et je leur montre la belle chaîne d'or et le bel habit vert de chasse; ce qui ne laisse pas de faire papilloter les yeux de mes envieux.

Je vous confierai, ma chère dame, parce que je vous aime beaucoup, qu'un de ces quatre matins je compte monter dans un bon carrosse, et me rendre à la cour avec ma fille. En conséquence, je vous serai obligée d'ordonner à mon mari de m'envoyer un peu d'argent; car il en faut dans ce pays-là, où l'on dit que le pain est cher, et que la viande se vend trente maravédis la livre. Les pieds me grillent de m'y voir, parce que mes voisins disent qu'un gouverneur n'est véritablement connu à la cour que par sa femme: il sera bon et il est pressé que j'y fasse connaître mon mari.

Je suis bien fâchèe que les glands n'aient pas donné cette année; je vous en envoie pourtant un demi-boisseau des plus beaux que j'aie pu trouver: ils ont tous été ramassés de ma main, un à un, dans la montagne. Je voudrais qu'ils fussent gros comme des œufs d'autruche.

Je prie votre grandeur de m'écrire: je lui répondrai et l'informerai de tout ce qui me regarde et de tout ce qui se passera dans notre village. Sanchette ma fille et mon petit vous baisent les mains, ainsi que moi qui vous aime mieux que je ne l'écris.

Votre servante THÉRÈSE PANÇA.

La duchesse, fort satisfaite de la réponse de Thérèse, brûlait d'impatience de lire la lettre adressée à Sancho; mais elle n'osait pas l'ouvrir. Don Quichotte, qui s'aperçut de son scrupule, décacheta lui-même cette lettre. Elle s'exprimait ainsi:

J'ai reçu ta lettre, mon Sancho, et je te jure sur ma foi qu'il s'en est peu fallu que je ne sois devenue folle de plaisir. Imagine-toi, mon homme, ce que c'est que d'apprendre que tu es gouverneur, de recevoir en même temps ton bel habit vert, la superbe chaîne d'or de madame la duchesse; et tout cela par un monsieur gentil et beau comme le jour! J'en ai pensé tomber à la renverse; ta fille Sanchette ne savait plus où elle en était; et tout cela de contentement.

Te voilà donc devenu, de gardeur de chèvres que tu étais, gouverneur d'une bonne île! Tu dois te souvenir que ma pauvre mère disait souvent qu'il ne s'agissait que de vivre pour voir des choses étonnantes. Vivons, vivons, mon ami, et voyons beaucoup de choses, parmi lesquelles

je voudrais bien voir un peu de l'argent que ton île doit te rapporter.

Je te dirai pour nouvelles, que la Berrueca vient de marier sa fille à un fameux peintre étranger qui est venu s'établir ici. Le conseil de notre commune a voulu profiter de l'arrivée de ce peintre pour faire peindre les armes du roi sur la porte de l'audience; le peintre a demandé deux ducats, ensuite il a travaillé huit jours, au bout desquels il a rendu l'argent, disant que l'ouvrage était trop difficile. Le fils de Pierre Le Loup s'est fait tonsurer; la petite Minguilla l'attaque en justice, comme lui ayant promis mariage; les mauvaises langues disent bien pis. Tout cela n'empêche pas que la récolte des olives n'ait rien valu cette année, et qu'il n'y ait pas une seule goutte de vinaigre dans notre village.

Il a passé par ici une compagnie de soldats, qui ont emmené trois de nos jeunes filles. Je ne te les nomme pas, parce qu'elles peuvent revenir; on jasera, et puis on ne jasera plus. Sanchette commence à travailler assez joliment en dentelle, et gagne déjà par jour huit maravédis. Mais, à présent que te voilà gouverneur, elle peut se reposer; sa dot n'en viendra pas moins. La fontaine de la grande place a tari, et le tonnerre est tombé sur la potence; il n'y a pas grand mal à cela. Que Dieu te garde, mon Sancho, le plus d'années possible, et qu'il me garde aussi de même; car j'aurais trop de chagrin de te laisser au monde sans moi!

Ta femme THÉRÈSE PANÇA.

Cette épître était accompagnée des glands et d'un beau fromage que Thérèse envoyait à la duchesse. Celle-ci reçut avec une égale reconnaissance le fromage, la lettre, les glands, et courut s'enfermer avec le page, pour qu'il pût lui raconter en liberté tous les détails de son ambassade.

CHAPITRE XLV.

Laborieuse fin du gouvernement de Sancho.

Rien n'est stable dana ce monde: le temps, qui jamais ne s'arrête, vole en détruisant sans cesse. L'été remplace le printemps, l'automne l'été, l'hiver l'automne: tout passe, tout se renouvelle, excepté la vie humaine, qui passe, hélas! sans se renouveler. Le philosophe arabe Benengeli place ces tristes réflexions au commencement de ce chapitre, pour nous préparer sans doute à voir ce beau gouvernement, cet exemple de prudence, ce modèle de sagesse, qui nous a fait admirer Sancho, s'évanouir, s'en aller en fumée, et rentrer dans le néant.

Sept jours s'étaient écoulés depuis qne l'illustre gouverneur tenait les rênes de son empire. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chère, mais de procès, de réglemens, de lois nouvelles, il profitait du calme de la nuit pour prendre un moment de repos, et commençait à livrer au sommeil ses paupières affaissées, lorsque tout à coup il est réveillé par des clameurs, le son des cloches, et l'èpouvantable bruit qu'il entend dans toute la ville. Il lève la tête, s'assied sur son lit, écoute attentivement; le bruit redouble, et les trompettes, les tambours, les divers instrumens de guerre, se mêlent aux voix différentes, aux cris perçans de terreur, aux coups redoublés des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jette à bas, chausse ses pantoufles, et, sans se donner le temps de se vêtir, il court à la porte de sa chambre. A l'instant même arrivent en courant une vingtaine de personnes, l'épée à la main, portant des flambeaux, et criant de toutes leurs forces: Aux armes, aux armes, seigneur gouverneur! les ennemis sont dans l'île, nous sommes perdus; nous n'avons d'espoir que dans votre seule vaillance.

A ces paroles, Sancho interdit regarde en silence ceux qui lui parlaient. Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement. J'aurai beau m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand'chose aux armes: cette affaire-ci regarde mon maître; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette; mais, quant à moi, je vous le répète, les batailles ne sont pas mon fort. — Qu'osez-vous dire, seigneur?

Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre général. Nous vous apportons des armes offensives et défensives : hâtez-vous de vous en servir ; et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre. — A la bonne heure ! messieurs, armez-moi donc, puisque vous le voulez.

Aussitôt sur la chemise du malheureux gouverneur on applique deux larges boucliers, l'un par-devant, l'autre par-derriére ; on les attache ensemble avec des liens, en laissant passer ses bras par les vides des deux boucliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouve pris jusqu'aux genoux ; qu'il n'a pas même la liberté de ployer : il demeure fixe, immobile, debout et droit comme un fuseau. On lui met une lance à la main, sur laquelle il appuie le poids de son corps ; et tous alors avec de grands cris, lui disent : Venez, guidez-nous, nous sommes sûrs de la victoire ; allons, marchez, digne héros. Eh ! comment voulez-vous que je marche ! répond le triste gouverneur ; je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez bien emboîté entre ces planches qui m'étouffent ! n'espérez pas que j'aille avec vous, si vous ne prenez la peine de me porter. Vous me poserez ensuite au poste qu'il vous plaira : je vous réponds bien de rester à ce poste. — Ah ! seigneur gouverneur ; ce ne sont pas ces boucliers qui vous empêchent de marcher ; rien n'arrête jamais les hommes courageux. Mais le temps se perd, le péril croît, l'ennemi s'avance : allons ! faites un effort.

Sancho, piqué de ces reproches, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fait il perd son aplomb, et tombe par terre ; là, il reste comme la tortue ensevelie dans sa profonde écaille, ou comme un bateau jeté sur le sable où il demeure engravé. Sans pitié pour lui, les mauvais plaisans qui l'environnaient ne font pas semblant de l'avoir vu tomber. Ils éteignent les flambeaux, redoublent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en faisant retentir le bruit des épées sur les casques, sur les écus. A chaque coup, Sancho tremblant, Sancho suant à grosses gouttes, retirait sa tête sous ses boucliers, se ramassait, se faisait petit autant qu'il lui était possible, et recommandait son âme à Dieu. Ce fut bien pis lorsqu'un des combattans s'avisa de monter debout sur le pauvre gouverneur, et de là, comme d'un poste élevé, se mit à commander l'armée, en criant : Marchez ici ; les ennemis viennent par-là ; courez vite de ce côté ; renforcez ce corps-de-garde ; fermez cette porte ; palissadez ce

passage; apportez des grenades, de la poix, de l'huile bouillante: barricadez les rues: courage, amis, tout va bien. Ce n'est pas pour moi que tout va bien, disait en lui-même le pauvre Sancho, qui écoutait et portait le babillard commandant. O si le bon Dieu me faisait la grâce de donner cette île aux ennemis, je l'en remercierais de bon cœur!

A l'instant même il entend crier: Victoire! victoire! ils ont pris la fuite. Levez-vous, seigneur gouverneur, venez jouir de votre triomphe, venez partager les dépouilles que nous devons au puissant effort de votre bras invincible. Si vous voulez que je me lève, répond Sancho d'une voix dolente, il faut d'abord que vous me leviez. On le mit alors sur ses pieds. Je suis bien aise, reprit-il, que les ennemis soient battus; je ne leur ai pas fait grand mal, et j'abandonne ma part des dépouilles pour un petit doigt de vin, si quelqu'un de vous a la charité de me le donner. On courut lui chercher du vin; on le délivra des deux boucliers, et, ruisselant de sueur, on le porta sur son lit, où il fut quelque temps à reprendre ses sens. Enfin, ayant retrouvé un peu de force, il demanda quelle heure il était. On lui dit que l'aurore allait paraître. Sans répondre, il se leva, s'habilla lentement dans un grand silence, s'en alla droit à l'écurie, suivi de toute sa cour. Là, s'approchant de son âne, il lui prit la tête dans ses deux mains, il lui donna un baiser sur le front; et fixant sur lui des yeux pleins de larmes: Mon ami, dit-il, mon vieux camarade, toi qui ne t'es jamais plaint de partager ma misère tant que je ne t'ai pas quitté, tant que, satisfait de mon sort, je ne pensais qu'à te nourrir ou à raccomoder ton bât, mes heures, mes jours, mes années étaient heureuses: depuis que la vanité, l'ambition, le sot orgueil, ont pris ta place dans mon cœur, je n'ai senti que des peines, des chagrins et des maux cuisans.

En disant ces mots, et sans prendre garde à personne, il s'en va chercher le bât, revient le mettre sur l'âne, l'y attache, monte dessus, et regardant l'intendant, le secrétaire, le maître-d'hôtel, le docteur Pedro Recio, qui l'environnaient: Messieurs, dit-il, laissez-moi passer, laissez-moi retourner à mon ancienne vie, à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis point né, je le sens, pour gouverner ou défendre des îles. Je m'entends mieux à labourer, à bêcher, à tailler la vigne, qu'à faire des ordonnances et à livrer des batailles. Saint Pierre n'est bien qu'à Rome; chacun n'est bien que dans son état. La baguette de gouverneur pèse

plus à ma main que la faucille ou le boyau. J'aime mieux me nourrir de pain bis que d'attendre la permission d'un impertinent médecin pour manger des mets délicats; j'aime mieux dormir à l'ombre d'un chêne que de ne pas fermer l'œil sous des rideaux de satin. Pauvreté, paix et liberté, voilà les seuls biens de ce monde. Adieu, messieurs, je vous salue; nu je vins, nu je m'en vas: j'entrai dans le gouvernement sans avoir un sou dans ma poche, j'en sors sans avoir une maille. Je souhaite que tous les gouverneurs puissent en dire autant. Serviteur, messieurs; laissez-moi partir: il est temps que j'aille me faire panser; car j'ai les côtes brisées, grâce à messieurs les ennemis, qui n'ont pas cessé depuis hier au soir de se promener sur mon corps.

Tranquillisez-vous, seigneur, reprit le docteur Pedro Recio, je vais vous donner un certain breuvage qui rétablira sur-le-champ vos forces, et je vous promets de vous laisser manger tous les mets qui vous conviendront. — Bien obligé, bien obligé, monsieur de Tirtea Fuera; il est trop tard, votre breuvage et vos belles paroles ne me tentent point; je ne veux pas plus de vos ordonnances que je ne veux de gouvernement; ce n'est pas moi que l'on attrappe deux fois. Je suis de la race des Pança, race opiniâtre et têtue; lorsqu'ils ont dit une fois non, le diable ne leur ferait pas dire oui. Bonsoir, bonsoir: je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi, qui, s'étant avisée de voler, pensa être mangée par les hirondelles. Je ne veux plus voler, je veux marcher terre à terre, à pied, sinon en escarpins, du moins en sabots. Il faut, pour que tout aille bien, mettre les moutons avec les moutons, et ne pas étendre la jambe plus loin que ne va le drap. Adieu pour la dernière fois; le temps s'écoule, j'ai du chemin à faire.

Seigneur, dit alors l'intendant, malgré les regrets douloureux que doit nous laisser votre perte, nous ne vous retiendrons point de force: mais il est d'usage que tout gouverneur rende compte de son administration avant de quitter sa place; ayez la bonté de remplir ce devoir, et vous partirez ensuite. Monsieur, répondit Sancho, personne, hors monseigneur le duc, n'a le droit de me demander ce compte; or je m'en vais trouver monseigneur le duc, et je le ferai volontiers juge de toutes mes actions: d'ailleurs je vous ai dit que je sortais d'ici tout aussi pauvre que j'y étais entré; c'est une preuve assez bonne, je crois, que j'y suis resté honnête homme. Le grand Sancho a raison, s'écria le docteur Pedro Recio; affligeons-

nous de le voir partir, mais laissons-lui sa pleine liberté. Cet avis prévalut. On offrit au gouverneur, on le pressa de prendre avec lui tout ce dont il pouvait avoir besoin; le modeste Sancho ne voulut rien qu'un peu d'orge pour son âne, et un morceau de pain et de fromage pour lui. Après avoir embrassé tout le monde, non sans répandre quelques larmes, il se mit en chemin, laissant les mauvais plaisans qui l'avaient tant tourmenté aussi surpris de sa résolution subite que de sa profonde sagesse.

CHAPITRE XLVI.

De ce qui arriva dans la route à Sancho Pança.

Sancho, moitié triste, moitié joyeux, cheminait au petit pas, et songeait au plaisir qu'il aurait à retrouver son bon maître, qu'il chérissait plus que tous les gouvernemens de la terre. Quand il se vit à peu près à la moitié de sa route, il s'arrêta dans un bois, descendit, fit dîner son âne, et dîna lui-même de bon appétit avec son fromage et son pain. Après ce repas, le meilleur qu'il eût fait depuis huit jours, il s'endormit au pied d'un arbre, sans seulement se souvenir qu'il eût jamais été gouverneur.

Le pauvre Sancho, harassé des fatigues de la nuit précédente, ne se réveilla qu'après le coucher du soleil. Il se remit en chemin, et les ténèbres le surprirent à une demi-lieue du château du duc. Pour comble de malheur, en errant au milieu de la campagne, lui et sa monture allèrent tomber dans une fosse profonde voisine d'un vieux château ruiné. Notre écuyer, en tombant, crut que c'en était fait de lui, et qu'il arriverait en morceaux dans le fond de cet abîme; mais à la distance de quelques toises il se trouva sain et sauf dans la même position, c'est-à-dire sur son âne. Il se tâta tout le corps, retint son haleine pour bien s'assurer qu'il était encore en vie; et, se voyant sans aucun mal, il remercia Dieu de ce miracle; ensuite, cherchant avec ses mains s'il lui serait possible de remonter, il trouva que la terre, coupée à pic, ne lui présentait partout que des murailles droites et rases. Le chagrin qu'il en ressentit fut augmenté par les tendres plaintes de son âne, qui,

un peu froissé de la chute, se mit à braire douloureusement. Ah! juste ciel! s'écria Sancho, à combien de maux imprévus l'on est exposé dans ce pauvre monde! Qui jamais aurait imaginé qu'un homme, ce matin encore gouverneur d'une île superbe, environné de ministres, de gardes et de valets, se trouverait ce soir dans un trou sans avoir personne pour l'en retirer! Au moins si j'avais autant de bonheur que monseigneur don Quichotte, lorsqu'il descendit dans la caverne de Montésinos! il y trouva la nappe mise, il y vit les plus belles choses du monde; et je ne peux voir ici que des couleuvres et des crapauds. Ah! mon pauvre âne, mon seul ami, nous allons périr de faim; nous sommes enterrés tout vivans. La fortune n'a pas voulu que nos jours finissent ensemble dans notre chère patrie au milieu de notre famille, qui, en pleurant notre perte, nous aurait fermé les yeux. Pardonne-moi, mon bon camarade, le triste prix que tu reçois de tes fidèles services; pardonne-moi: ce n'est pas ma faute; mon cœur m'est témoin que la mort m'est moins cruelle pour moi que pour toi.

La nuit se passa dans ces tristes plaintes, la clarté du jour vint confirmer à notre écuyer qu'il lui était impossible de sortir seul de cette fosse. Il poussa des cris, dans l'espoir d'être entendu de quelque voyageur: nul voyageur ne l'entendit; Sancho criait dans le désert, ne doutant plus que sa mort ne fût certaine, il ne voulut point prolonger ses jours en ménageant le peu qui lui restait de pain; il le présente à son âne, qui, couché par terre, les oreilles basses, regarda ce pain douloureusement, et le mangea d'assez bon appétit; tant il est vrai que les plus vives douleurs se calment toujours en mangeant! A l'instant même, Sancho aperçut à l'extrémité de la fosse une espèce d'excavation dans laquelle un homme pouvait passer. Il y court, s'y glisse, et découvre que cette excavation, plus large en dedans, conduisait dans un long souterrain, au bout duquel on voyait la lumière. Plein d'espérance, il prend un caillou, s'en sert comme d'un outil, et rend l'ouverture assez large pour son âne. Cela fait, il le mène par le licou, et le fait entrer dans ce souterrain qui, tantôt obscur, tantôt éclairé, lui présente un chemin facile. Il marche ainsi quelque temps, disant en lui-même: Cette aventure serait bien meilleure pour monseigneur don Quichotte que pour moi; il ne manquerait pas de trouver ici des jardins fleuris, de belles prairies, de superbes palais de cristal; il serait charmé: moi je tremble de tomber dans quelque précipice plus profond que le

premier. Ce serait un miracle d'en être quitte pour ce qui m'est arrivé; je connais trop bien le proverbe: O malheur, je te salue si tu viens seul!

Tout en disant ces mots, il cheminait, et fit à peu près une demi-lieue sans pouvoir trouver le bout du souterrain. Benengeli le laisse dans cette pénible recherche pour revenir à don Quichotte.

Notre héros, fatigué de sa longue oisiveté, songeait, comme nous l'avons dit, a prendre congé de ses hôtes. Il allait dans cette intention se promener chaque matin sur le vigoureux Rossinante, afin de le remettre en haleine. Ce même jour, en galopant, il arriva jusqu'au bord d'un trou, dans lequel il serait tombé, s'il n'eût promptement retenu les rênes. Comme il avançait la tête pour considérer cette cavité, il entend des cris sous la terre, écoute plus attentivement, et distingue ces tristes paroles: N'y a-t-il personne là-haut? quelque bon chrétien, quelque chevalier charitable n'aura-t-il point pitié d'un pauvre gouverneur tombé dans un précipice? Don Quichotte, surpris et troublé, crut reconnaître la voix de son écuyer: Qui se plaint là-bas? cria-t-il; réponds, dis-moi qui tu es. — Eh! qui pourrait-ce être, sinon Sancho, gouverneur, pour ses péchés, de l'île Barataria, auparavant écuyer du fameux chevalier errant don Quichotte de la Manche? Ces paroles augmentèrent la surprise de don Quichotte; il s'imagina que Sancho était mort, et que son âme revenait pour lui demander des prières. Ami, répond-il, si, comme je le pense, tu souffres dans le purgatoire, tu n'as qu'à me dire ce que je dois faire pour soulager tes tourmens; je suis bon catholique, et je fais de plus profession de secourir les malheureux. — Cela étant, monseigneur, vous êtes mon maître don Quichotte, ayez pitié de votre malheureux écuyer Sancho, qui n'est pas dans le purgatoire, qui n'est pas même mort, à ce qu'il croit, mais qui, après avoir quitté son gouvernement pour des raisons trop longues à vous dire, est tombé dans une fondrière, où il est depuis hier au soir, avec son âne que voilà, et qui peut certifier s'il ment.

L'âne aussitôt, comme s'il eût entendu son maître, se mit à braire de toutes ses forces. Je n'en doute point, je n'en doute point, s'écria don Quichotte ému, je reconnais les deux voix. Attends, mon ami, je vais au château chercher du secours.

Notre héros part et va raconter au duc et à la duchesse l'accident de son écuyer. Ceux-ci ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'il avait abandonné

son gouvernement. Ils envoyèrent sur-le-champ beaucoup de monde avec des outils et des cordes à ce souterrain, connu dans le pays depuis des siècles. On vint à bout, à force de travail, de retirer Sancho et son âne. Un étudiant qui se trouvait là, dit en voyant l'écuyer pâle, tremblant, demi-mort de faim: Voilà comment tous les mauvais gouverneurs devraient sortir de leurs gouvernemens. Frère, répondit Sancho, je n'ai gouverné que huit ou dix jours; pendant ce temps les médecins m'ont empêché de manger; les ennemis m'ont brisé les os, et je n'ai pas touché un maravédis; je ne méritais donc pas de sortir ainsi de ma place. Mais l'homme propose, Dieu dispose, et les médisans babillent. Il faut les laisser babiller, se soumettre au sort, et ne jamais dire: Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Le trajet était court jusqu'au château. Sancho, à son arrivée, environné de tous les gens de la maison, alla se mettre à genoux devant le duc, qui l'attendait dans une galerie avec la duchesse. Votre grandeur, lui dit-il, sans que je l'eusse mérité, m'a donné le gouvernement de l'île Barataria: je me suis acquitté de mon mieux de cette pénible charge; c'est à ceux qui m'ont vu agir à vous dire si ce mieux est bien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai fait des lois nouvelles, rendu des ordonnances, jugé des procès, et toujours à jeun, grâce au docteur Pedro Recio, natif de Tirtea Fuera, médecin gagé chèrement pour faire mourir de faim les gouverneurs. Les ennemis sont entrés dans l'île pendant la nuit: plusieurs personnes m'ont assuré que c'était moi qui les avais vaincus; je le veux bien, et je demande à Dieu de ne jamais recevoir d'autre mal que celui que je leur ai fait. Tandis que je les battais, j'ai réfléchi aux inconvéniens de la grandeur, aux pénibles devoirs qu'elle impose, et j'ai pensé que ce poids était trop lourd pour mes épaules. En conséquence, avant que le gouvernement me laissât, j'ai laissé le gouvernement; et hier matin j'ai quitté l'île, que vous retrouverez avec les mêmes rues, les mêmes maisons, les mêmes toits qu'elle avait lorsque vous me l'avez confiée. J'en suis sorti comme j'y étais entré, n'emportant rien que mon âne, qui a eu le malheur de tomber avec moi dans une fondrière, où nous serions encore sans monseigneur don Quichotte. Ainsi donc, madame la duchesse, voici votre gouverneur revenu à vos pieds qu'il baise, et revenu surtout de l'idée que les gouvernemens soient faits pour lui. Je n'en veux plus, je vous remercie; je me remets paisiblement au service de

mon ancien maître, auprès de qui, si quelquefois j'éprouve de petis accidens, je trouve du moins de la joie, du pain et de la l'amitié

Tel fut le discours de Sancho, que don Quichotte lui-même applaudit, après avoir craint d'abord qu'il ne lui échappât quelqne sottise. Le duc l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il était fâché de le voir renoncer si vite au métier de gouverneur, mais qu'il allait s'occuper de lui donner une autre place moins difficile et plus lucrative. La duchesse voulut aussi embrasser son ancien ami, et donna l'ordre à son maître d'hôtel que les soins les plus attentifs le consolassent de ses disgrâces.

CHAPITRE XLVII.

Départ de don Quichotte de chez la duchesse.

Notre héros, charmé dans le fond de son cœur du retour de son écuyer, résolut de ne plus différer à se remettre en campagne. Depuis long-temps il se reprochait de perdre dans la mollesse un temps dont il devait compte à la renommée. Il alla donc prendre congé du duc et de la duchesse, et leur annonça son départ pour le lendemain matin. On lui témoigna les plus vifs regrets. La duchesse remit à Sancho les lettres de son épouse Thérèse; Sancho ne put les lire sans pleurer: Hélas! dit-il, qui aurait pensé que les belles espérances de ma femme, en apprenant que j'étais gouverneur, aboutiraient à me voir retourner avec monseigneur don Quichotte chercher les tristes aventures! Je suis bien aise du moins que ma Thérèse ait envoyé des glands à madame la duchesse; si elle ne l'avait pas fait, je ne lui aurais point pardonné. C'est souvent un petit présent qui prouve une grande reconnaissance. La duchesse, sensible au bon cœur de Sancho, lui fit de tendres adieux, lui recommanda de s'adresser à elle, si jamais elle pouvait lui être utile, et souhaita autant de gloire que de bonheur au chevalier de la Manche.

Le lendemain, don Quichotte, couvert de ses armes et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer,

près de lui, sur son âne, montrait un visage satisfait, et ce n'était pas sans motif. L'intendant, d'après les ordres de la duchesse, était venu lui porter en secret une bourse de deux cents écus d'or, que notre écuyer avait baisée et serrée dans son sein. Tous les habitans du château étaient aux balcons, aux croisées; tous saluaient les deux héros. La duchesse, au milieu de ses femmes, leur tendait les mains, leur répétait adieu, lorsque la jeune Altizidore paraît tout à coup à une fenêtre, les cheveux épars, le visage pâle; et, fixant sur le chevalier des regards pleins d'amour et de larmes, se met à chanter ces paroles:

Tu fuis, cruel, et j'expire:
Pardonne à ma faible voix
D'oser encor te redire
Ce qu'elle a dit tant de fois.
Rassure ton âme émue,
Regarde-moi sans frémir:
On doit supporter la vue
De ceux que l'on fait mourir.

Je t'aimai sans être aimée,
Jamais je n'en eus l'espoir;
Mais à mon âme charmée
Il suffisait de te voir.
Hélas! ta seule présence
Suspendait tous mes tourmens;
Je ne comptais d'existence
Que ces rapides momens.

Reçois de moi sans colère
Les adieux de l'amitié;
Trembles-tu que ma misère
T'inspire de la pitié?
Non, non, tu n'as rien à craindre
En m'accordant un regard:
Va, je ne suis point à plaindre,
Je meurs avant ton départ.

A ces derniers mots, Altizidore tombe évanouie entre les bras de ses compagnes. Don Quichotte, pendant tout le temps qu'elle avait chanté, était demeuré muet, immobile, les yeux attachés à la terre. Lorsqu'il la vit se trouver mal, il se contenta de regarder le ciel, salua tristement la duchesse, et se préparait à partir, lorsque le duc accourt et l'arrête: Seigneur chevalier, lui dit-il, quelque vif qu'ait été pour moi le plaisir de vous recevoir, je me le serais interdit, si j'avais prévu que le prix de mon amitié serait de faire mourir les jeunes demoiselles de mon château. Je ne vous cache même point que je me crois presque obligé de vous demander raison, la lance à la main, de votre barbarie pour Altizidore. A Dieu ne plaise, répond gravement notre héros, que je tire jamais mon épée contre un chevalier que j'honore et chéris comme un bienfaiteur! Je ne puis oublier ce que je vous dois; mais n'exigez pas que j'oublie ce que je dois à la souveraine de mes pensées. Je plains les maux d'Altizidore, n'en demandez pas plus, seigneur, et laissez-moi quitter ces lieux avec mon ancienne innocence.

Oui, oui, s'écria la duchesse, partez, partez, phénix des amans, modèle des cœurs fidèles; allez retrouver la seule beauté digne d'une si rare constance. Puisse-t-elle bientôt être désenchantée par les soins de l'aimable Sancho! puisse-t-elle vous récompenser de tout ce que vous faites pour elle!

Don Quichotte à ce discours baissa la tête en poussant un soupir, tourna la bride de Rossinante, et, suivi de son écuyer, prit la route de Saragosse.

CHAPITRE XLVIII.

Comment les aventures se multiplièrent sous les pas de notre chevalier.

Aussitot que don Quichotte se vit en rase campagne, maître de poursuivre ses glorieux desseins, il sentit naître dans son âme une force, une ardeur nouvelle; et, se tournant vers son écuyer: Ami, dit-il, dans l'univers il n'est qu'un seul bien digne des efforts, des travaux, de l'amour des hommes; ce bien, c'est la liberté. Tous les trésors qu'enferme la terre, tous ceux que possède la mer, toutes les jouissances que promet la fortune, tous les plaisirs qu'inventa la mollesse, ne peuvent être comparés à cette liberté précieuse pour laquelle le mortel qui pense expose sans cesse ses jours et les sacrifie avec joie. Je te dis ceci, Sancho, pour que tu ne sois pas surpris de l'aveu que je vais te faire. Tu fus témoin des soins, des hommages, des respects que l'on m'a prodigués dans ce château d'où nous sortons, de l'abondance, de la grandeur que l'on y voyait regner: eh bien! ami, dans ces banquets magnifiques où les breuvages délicieux, où les mets les plus délicats se succédaient, se variaient sans cesse, rien ne réveillait mon goût, rien ne flattait mes désirs. Je n'étais pas libre: je me sentais dans la dépendance du possesseur des biens que l'on m'offrait, et ma juste reconnaissance, sans être un fardeau pour mon âme, était une chaîne pour mon esprit. O qu'il est heureux, l'homme laborieux qui mange en paix le pain qu'il a gagné, sans avoir à remercier d'autre bienfaiteur que le ciel.

Monsieur, répondit l'écuyer, ce que vous dites est fort beau: cependant vous me permettrez

d'être bien aise de ce que l'intendant de madame la duchesse est venu me remettre de sa part deux cents écus d'or dans une bourse que je porte ici sur mon estomac comme un excellent cordial, un admirable confortatif, qui vous sauvera quelque jour la vie. Vous pouvez vous tranquilliser sur le malheur d'habiter des châteaux où l'on nous traite trop bien: ces châteaux-là ne sont pas communs, tandis qu'il y a dans le monde une infinité d'hôtelleries où l'on est roué de coups. Changeons de propos, s'il vous plaît, et parlons de cette Altizidore, qui sans doute est morte à l'heure qu'il est. Pardi! vous avez été terriblement cruel pour elle: j'avoue que, si elle m'avait conté la moitié de ce qu'elle vous a dit, je n'aurais pas fait tant de façon. Je ne puis vous comprendre, monsieur; et ce que je comprends encore moins, c'est que cette pauvre fille se soit amourachée de vous au point d'en perdre ainsi la vie. Car enfin, quand je vous regarde depuis la tête jusqu'aux pieds, je ne vois point ce qui a pu la rendre si folle: vous n'êtes point beau, monsieur; et l'on m'a dit que presque toujours l'amour se prenait par les yeux. — Je conviens avec toi, Sancho, que la beauté fait naître l'amour; mais il est deux espèces de beautés, celle du corps, et celle de l'âme. Celle-ci, qui n'est autre chose que la réunion des vertus, de l'esprit, de la politesse, ne se trouve pas toujours réunie à la beauté de la figure, mais elle n'en est pas moins aimable; elle se fait même aimer plus long-temps. A présent tu dois comprendre la passion d'Altizidore.

En s'entretenant ainsi nos voyageurs entrèrent dans un bois peu éloigné de la grande route. A peine eurent-ils fait quelques pas, que don Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte tendus avec art sous le feuillage. Sancho, dit-il, ou je suis bien trompé, ou voici une des plus grandes aventures qui me soient encore arrivées: les magiciens, mes persécuteurs, ont imaginé sûrement de m'arrêter dans ces filets; mais fussent-ils l'ouvrage de Vulcain, fussent-ils les mêmes que fabriqua ce dieu jaloux pour surprendre Mars et Vénus, cette main va bientôt les rompre.

A ces mots, tirant son épée, il se disposait à briser les filets, lorsqu'il vit paraître deux jeunes bergères, dont l'air, la demarche, les riches habits, n'annonçaient pas de simples paysannes: leurs blonds cheveux tombaient en longues tresses sur leurs épaules; leurs têtes étaient couronnées d'amarante et de laurier; et la douceur, la politesse, se peignaient sur leurs beaux visages,

qui n'annonçaient que quinze ou seize ans.

Arrêtez, seigneur chevalier, dit l'une d'elles; ne brisez point des filets qui ne sont pas un piège pour vous : nos innocens plaisirs ne nuisent à personne. Ici, sous des tentes dressées au milieu des bois, se réunissent tous les ans, pour passer ensemble les plus beaux jours, plusieurs familles heureuses, habitantes d'un bourg voisin : ici les époux, les parens, les amis, les vieillards eux-mêmes, vêtus en bergers, portant la houlette, retracent une douce image de la vie pastorale. Nous parcourons en liberté ces bocages, ces prés fleuris, cette campagne délicieuse: nous lisons au bord des fontaines les belles églogues de Garcilasso et de Camoëns. Souvent nous les représentons, et nous jouissons à la fois des beautés de la nature, du charme de la poésie, et des douceurs de l'amitié. Hier, pour varier nos plaisirs, nous avons tendu ces filets, où nous espérons prendre des oiseaux. Daignez assister à nos jeux, daignez vous reposer sous nos tentes; la franchise et la gaieté vous y recevront: dans la nouvelle Arcadie que nous avons ici formée, nous nous trouvons heureux d'exercer les devoirs de l'hospitalité.

Mesdames, répond le héros, lorsque le jeune Actéon surprit au bain la déesse des bois, il ne fut ni plus étonné ni plus ébloui que je ne le suis : votre présence, vos discours, vos occupations, vos offres polies, tout m'inspire un doux respect mêlé d'une vive reconnaissance. Plutôt que de briser l'instrument de vos plaisirs, j'aimerais mieux, si vos filets couvraient la face de la terre, aller chercher un monde nouveau pour m'y frayer un chemin. Ces paroles, dans une autre bouche, pourraient ressembler à l'exagération; mais elles deviendront bien simples quand vous saurez que celui qui vous parle est don Quichotte de la Manche. Ah! mon amie, s'écrie alors la bergère qui n'avait encore rien dit, quelle est notre félicité! le chevalier que nous voyons est le modèle de la valeur, de la galanterie, de l'amour fidèle. J'ai lu, je sais par cœur, son admirable histoire; et je gagerais que cet homme que nous voyons derrière lui est le bon Sancho Pança, le plus spirituel et le plus aimable des écuyers. C'est tout comme vous le dites, répond Sancho: c'est moi qui suis moi, et voilà mon maître. Ma chère amie, ajouta la bergère, supplions ces deux voyageurs de s'arrêter ici quelques instans. Nos parens, nos compagnes, seront ravis de voir, de connaître l'illustre amant de cette Dulcinée dont la beauté si célèbre n'a ja-

mais pu trouver d'égale. Elle en trouve peut-être aujourd'hui, répond don Quichotte avec un sourire. Je vous rends grâce de tant de bontés dont je ne profiterai point: je dois continuer ma route; ma profession m'interdit le repos.

Dans ce moment arrivèrent plusieurs bergers, frères, amis des deux bergères. Instruits par elles que ce héros était le fameux don Quichotte dont ils avaient lu les grandes actions, ils le supplièrent de nouveau de venir au moins dîner sous leurs tentes. Notre chevalier le promit; et la chasse ayant aussitôt commencé, une foule d'oiseaux effrayés par les cris, par la bruyante joie des chasseurs, vint se prendre dans les filets. Tout le monde alors arriva, une trentaine de bergers et de bergères se réunirent autour de don Quichotte, dont on sut à peine le nom, qu'il devint l'objet de tous les hommages.

On le conduisit aux tentes: la table était mise, et le dîner prêt. On lui donna la place d'honneur. Sancho se tint derrière lui. La plus aimable conversation anima bientôt le repas. Don Quichotte, qui parlait de tout avec son esprit ordinaire, surprit et charma ses convives. La confiance s'étant établie, un d'entre eux osa lui dire ces mots:

Seigneur, je ne puis vous cacher que je n'ai pas été content de la seconde partie de votre histoire qu'un Aragonais vient de publier. Cet auteur semble n'avoir usurpé votre nom que pour obscurcir votre gloire. Il vous donne un caractère tout différent de celui qui vous fait tant admirer; il met dans votre bouche les choses les plus communes, et ose dire que vous avez cessé d'aimer l'adorable Dulcinée. Cela est faux, s'écria don Quichotte avec colère. Quiconque a proféré cette calomnie en a menti par sa gorge; et je lui prouverai à pied, à cheval, avec les armes qu'il voudra choisir. J'ai aimé, j'aime, j'aimerai toujours l'incomparable Dulcinée: autant elle l'emporte en attraits sur toutes les beautés du monde, autant ce cœur, dont elle est souveraine, l'emporte en constance sur tous les cœurs. — Nous n'en doutons point, seigneur chevalier; mais ce n'est pas la seule faute qu'ait commise cet Aragonais; il tombe dans des méprises si grossières, qu'il appelle la femme de Sancho Pança Marie Guttières, et non pas Thérèse.

Ah! par ma foi, interrompit Sancho, voilà un historien bien instruit! cela me donne une belle idée de la manière dont il m'aura barbouillé. Je ne puis vous rassurer là-dessus, reprit alors le convive; car dans cette seconde partie vous êtes partout représenté comme un gourmand, un ivrogne, un détestable bouffon,

occupé sans cesse de manger, de boire, ou de faire des plaisanteries basses. Sainte Marie! interrompt l'écuyer, si je tenais cet historien, je lui apprendrais à déshonorer ainsi des gens qu'il ne connaît pas. Vous pouvez m'en croire, messieurs; il n'est dans le monde qu'un vrai don Quichotte et un vrai Sancho; ce sont ceux que vous voyez : l'un vaillant, amoureux, fidèle, rempli de sagesse et d'esprit; l'autre simple, bon, ingénu, disant souvent des choses de sens, et quelquefois aussi le mot pour rire. — Vous me le persuadez, reprit le convive, et vous m'indignez davantage contre le mauvais écrivain qui vous a défiguré. Enfin je n'ose vous dire qu'il a poussé la malignité jusqu'à raconter que le fameux don Quichotte avait été le jouet et la risée de la populace dans les joutes de Saragosse.

Eh bien! s'écria alors notre héros, j'étais en chemin pour m'y rendre; mais, afin que le mensonge de cet impudent auteur soit plus manifeste aux yeux de l'univers, je fais le serment de ne jamais mettre le pied dans la capitale de l'Aragon. Au surplus, c'est nous occuper trop longtemps d'un écrivain qui ne mérite que l'oubli: permettez-moi de vous entretenir d'un sujet plus digne de vous, et de vous confier un projet que m'inspire la reconnaissance. Je veux tout à l'heure monter à cheval, me placer sur la grande route, et là soutenir contre tout venant, pendant deux soleils entiers, qu'il n'est personne dans l'univers, la seule Dulcinée exceptée, que l'on puisse comparer à ces aimables bergères pour les grâces et la politesse.

Aussitôt, et sans attendre de réponse, notre héros sort de table, court monter sur Rossinante; et, suivi de Sancho sur son âne, et de la troupe de pasteurs, qui voulaient voir la fin de cette aventure, il va se planter au milieu de la route, où trois fois il crie, d'une voix de tonnerre, que tous les paasans, tous les voyageurs se préparassent à faire l'aveu de ce qu'il avait avancé.

Personne ne répondit, car il ne fut entendu de personne; mais, quelques instans après, ont vit venir dans le chemin des hommes à cheval, à pied, armès de longs bâtons ferrés, et conduisant un troupeau d'animaux qui faisaient voler au loin la poussière. Les bergères les eurent à peine distingués qu'elles se retirèrent avec effroi. Le seul don Quichotte, inaccessible à la crainte, s'affermit sur la selle et demeure à sa place. Sancho se couvre le mieux qu'il peut de la croupe de Rossinante. Le troupeau s'avance; et l'un de ceux qui le guidaient se met à crier: Range-toi donc, si tu ne veux pas que ces taureaux te mettent en pièces. Vraiment! ré-

pond le chevalier, c'est bien à moi que les taureaux font peur! quand ils seraient de Xarama, ce bras saura les arrêter, jusqu'à ce que vous ayez confessé que les bergères de ce bocage.....

Il n'acheva point; les taureaux interrompirent son discours, en jetant par terre et le héros, et son cheval, et l'écuyer, et son âne. Ils leur passèrent à tous sur le corps sans seulement les regarder; et lorsque nos aventuriers se relevèrent, les taureaux étaient déjà loin. Don Quichotte, tout en boitant, eut beau courir après eux, les traiter de lâches, de malandrins, aucun ne retourna la tête. Sancho, dans un profond silence, fit relever l'âne et Rossinante, les amena doucement à son maître, qui, honteux et désespéré du triste succès de son entreprise, ne voulut point reparaître devant les bergères de l'Arcadie, et continua son chemin sans dire un mot à son écuyer.

CHAPITRE XLIX.

Grave différend de don Quichotte et de Sancho.

Nos voyageurs gagnèrent un petit bois, dans lequel une fontaine claire serpentait sur un vert gazon. Ils s'arrêtèrent au bord de cette eau, rafraîchirent leurs mains, leurs visages; et, laissant paître l'âne et Rossinante, ils se couchèrent sur l'herbe tendre. Sancho, toujours en silence, alla chercher les provisions dont il avait rempli le bissac, vint les placer devant don Quichotte; et, n'osant y toucher le premier, il les regardait tristement, reportait ensuite les yeux sur son maître, et poussait de profonds soupirs.

Mange, mange, lui dit don Quichotte: tes chagrins s'apaisent en mangeant; la mort seule peut calmer les miens. Cette mort est l'unique objet de mes vœux, lorsque je songe que ce don Quichotte, dont tout l'univers lit l'histoire, dont les exploits ont lassé les cent bouches de la Renommée, ce chevalier respecté des princes, favori des dames, idole des belles, vient de se voir, au moment où il attendait de nouveaux triomphes, foulé aux pieds, d'immondes animaux. C'en est fait, ami, je ne puis soutenir tant de honte; et puisque la douleur ne suffit point pour cesser de vivre, je veux que la faim termine mes jours.

Ah! monsieur, que dites-vous là? répondit Sancho tout en profitant de la permission de souper; la plus affreuse des morts est celle dont vous parlez. D'ailleurs l'accident qui nous est arrivé ressemble si fort à tant d'autres dont nous sommes bien revenus, que je ne vois pas pourquoi vous ne le soutiendrez pas avec votre courage ordinaire. Croyez-moi, mangez un petit morceau; dormez ensuite sur cette herbe fraîche; je vous promets qu'en vous réveillant vous vous trouverez beaucoup mieux. — Mon ami Sancho, ce remède ne me soulagera guère; mais il dépendrait de toi d'adoucir beaucoup mes tourmens. — Vous n'avez qu'à dire, monsieur; que faut-il faire? — Te rappeler des promesses, t'éloigner de quelques pas, et, profitant du calme de la nuit, du beau temps qu'il fait, de la solitude où nous sommes, te donner de bonne amitié trois ou quatre cents coups d'étrivières à compte sur les trois mille et tant, nécessaires pour désenchanter la malheureuse Dulcinée. Voilà, voilà, je l'avoue, la seule consolation dont soit susceptible mon cœur affligé. — Je suis fâché, monsieur, que ce soit la seule, par la raison que ce que vous demandez mérite de longues réflexions. On ne se décide pas tout d'un coup à se donner ainsi des coups de fouet; cela vaut la peine d'y penser. Commençons par dormir; nous verrons ensuite. Une bonne nuit porte conseil; il y a bien des heures dans un jour; et, d'après mon zèle pour vous et pour madame Dulcinée, je ne serais pas surpris qu'un de ces matins vous me trouvassiez criblé de coups de fouet en l'honneur de cette pauvre dame. Ne disons rien jusque-là; l'impatience gâte tout.

Après ces mots, notre écuyer acheva tranquillement de souper, et, souhaitant le bon soir à son maître, s'endormit sur l'herbe d'un profond sommeil. Don Quichotte, qui ne pouvait dormir, et qui réfléchissait avec douleur au peu d'empressement que témoignait Sancho pour désenchanter Dulcinée, conclut qu'il était nécessaire d'aider un peu l'accomplissement de l'oracle de Merlin, qui jamais sans cela ne s'accomplirait. Oui, disait-il en lui-même, Alexandre coupa le nœud qu'il ne pouvait délier; je dois imiter Alexandre; et, puisque le paresseux Sancho a poussé la négligence jusqu'à ne se donner encore que cinq coups de fouet sur les trois mille trois cents qu'on exige, c'est à moi de les lui appliquer, pour que, d'une manière ou d'une autre, mon amante soit délivrée.

Cela dit, don Quichotte se lève, va prendre le bridon de Rossinante, l'ajuste à sa manière en

deux ou trois doubles, revient doucement vers Sancho, et commençait à détacher ses chausses, lorsque notre ecuyer, se réveillant, se met à crier: Qui va là? et que veut-on à mes chausses? C'est moi, ami, répond don Quichotte, ne crains rien, je veux seulement réparer ta négligence, acquitter tes anciennes dettes, et t'épargner la peine de te fustiger. Dulcinée languit, mon enfant, ton pauvre maître se meurt: laisse-moi faire; dans une heure au plus nous serons tous satisfaits. — Non, de par tous les diables, monsieur! et je prie votre seigneurie de se tenir en repos. Vous n'avez pas oublié que c'est moi qui dois faire la pénitence volontairement et de mon plein gré: or dans cet instant je ne me sens point la plus petite fantaisie de me donner des coups d'étrivières; attendez, s'il vous plaît, que l'envie m'en prenne. — Oh! je suis lassé de tant de délais: je te connais; tu as le cœur dur et la peau tendre; nous n'en finirions jamais, si je ne m'en mêlais pas.

Il saisit alors l'écuyer, et veut de force accomplir l'oracle. Sancho, qu'il oblige de se défendre, se met sur ses pieds, embrasse son maître, lui donne le croc en jambe, et tombe par terre avec lui. Mais don Quichotte était dessous, et l'écuyer lui tenait les mains. Comment! traître! lui disait le héros, tu oses attaquer ton seigneur, ton maître, celui qui te donne du pain! Ce n'est pas moi qui attaque, répondait Sancho: je respecte, j'aime mon seigneur; mais je ne veux pas qu'il me fouette. Promettez-moi de ne plus venir me surprendre quand je dors, et sur-le-champ je vous laisse libre. Don Quichotte le promit, le jura par Dulcinée. Aussitôt l'écuyer se lève, s'éloigne de quelques pas, et, sans entrer en explication, s'enfonce dans le fort du bois pour continuer son sommeil.

CHAPITRE L.

Etrange rencontre que font nos héros.

Le lendemain de cette aventure, don Quichotte se remit en route; et, résolu, pour faire mentir le mauvais historien dont il avait à se plaindre, de s'éloigner de Saragosse, il suivit, pendant six jours, le droit chemin de Barcelonne. Au bout de ce temps il

s'égara dans une grande forêt, où, selon leur coutume, l'écuyer et le maître passèrent la nuit sous des arbres. Comme ils s'éveillaient le matin, ils ne furent pas peu surpris de se voir tout à coup environnés par une quarantaine d'hommes bien armés et mal vêtus, qui leur dirent en catalan de ne pas bouger de leur place, et d'attendre le capitaine. Don Quichotte était à pied, loin de sa lance, de son écu, de son cheval débridé, en un mot sans aucune défense; il baissa tristement la tête, et croisa ses vaillantes mains. Sancho fit de même, et se contenta de regarder en soupirant la prestesse avec laquelle ces messieurs vidaient son bissac: il trembla pour ses écus d'or, qu'il portait toujours pardessous sa chemise, bien serrés contre sa peau; précaution qui n'eût pas servi de grand'chose avec des gens aussi habiles à trouver ce qu'ils cherchaient. Mais, par bonheur, le temps leur manqua: le capitaine parut.

C'était un homme de trente-cinq ans à peu près, fort, vigoureux, brun de visage, d'une taille médiocre, mais bien prise, d'une physionomie sévère, mais franche: il était couvert d'une cotte de mailles, portait à la ceinture quatre pistolets, et montait un cheval superbe. A son arrivée il aperçoit ses gens prêts à dépouiller Sancho: il se hâte de leur faire un simple signe des yeux, et l'écuyer demeure libre. Le capitaine, promenant ses regards surpris sur cette lance, ce bouclier, qu'il voit appuyés contre un arbre, sur cette figure cuirassée, si longue, si maigre, si triste, s'approche de don Quichotte, et lui dit: Ne t'afflige pas, mon ami; tu n'es pas tombé dans des mains cruelles, mais dans celles de Roque Guinart. O brave Roque, répond le héros, ce n'est pas d'être en ton pouvoir que tu me vois affligé, c'est d'avoir pu oublier un moment cette centinuelle vigilance, premiére loi, premier devoir de la chevalerie errante que j'ai l'honneur de professer: apprends, apprends, illustre Roque, que, si tes soldats ne m'avaient pas surpris loin de ma lance et de mon coursier, il en eût coûté bien du sang avant de faire captif don Quichotte.

Roque Guinart, à ce nom qui lui était bien connu, sentit une secrète joie de rencontrer cet homme célèbre dont on parlait dans toute l'Espagne: il le considera quelques instans. Valeureux chevalier, dit-il, ne regardez pas comme un si grand malheur le hasard qui vous amène dans ces bois: souvent l'on trouve des amis parmi ceux dont on se défiait. Je vous demande du moins de ne me juger qu'après m'avoir connu; et j'ordonne, en

attendant, que l'on vous rende sur l'heure, ainsi qu'à votre écuyer, tout ce que l'on a pu vous prendre.

A l'instant même les brigands s'empressèrent de restituer à Sancho son bissac, ses provisions, sans qu'il manquât la moindre chose. Don Quichotte reprit ses armes, et se préparait à rémercier le généreux capitaine, lorsqu'il vit apporter, au milieu du cercle formé par la troupe de Roque, les habits, les bijoux, l'argent, fruit de la dernière expédition de ces messieurs. Le capitaine en fit le partage avec une si grande exactitude, une égalité si scrupuleuse, que personne n'eut à se plaindre, et personne ne se plaignit: chacun, satisfait de son lot, ne jeta pas même les yeux sur celui de son compagnon. Sancho, frappé de ce spectacle, ne put s'empêcher, en joignant les mains, de dire d'une voix assez haute: Il faut que la justice soit une bien bonne chose, puisque les larrons eux-mêmes ne peuvent pas s'en passer! Il avait à peine achevé ces paroles, qu'un des brigands le couche en joue de son arquebuse; et si Roque ne l'eût arrêté par un cri, c'en était fait, le pauvre Sancho ne moralisait de sa vie. Pâle et tremblant de frayeur, il se promit de ne plus faire de réflexion, et se condamna lui-même à un continuel silence pendant tout le temps qu'il serait avec les écuyers de Roque Guinart.

La troupe allait se séparer pour se rendre aux différens postes, lorsqu'une des sentinelles vint avertir qu'une compagnie nombreuse paraissait sur le grand chemin. Dis-moi, lui demanda Roque, si ce sont de ceux qui nous cherchent, ou de ceux que nous cherchons. — De ceux que nous cherchons, capitaine. — Allez donc tous: amenez-les-moi; mais sans leur faire de mal. Les brigands volent à cet ordre; et Roque, demeuré seul, dit à don Quichotte ces mots:

Vous êtes surpris, seigneur de l'étrange vie que j'ai embrassée: si j'étais mieux connu de vous, vous le seriez davantage. Vous voyez en moi un exemple terrible de la violence des passions, des affreux excès où elles peuvent conduire. J'étais né doux, sensible, bon; mon âme ardente et loyale était faite pour la vertu; je la cherchais, je l'adorais; et mon aveugle confiance la supposait toujours dans les autres. Que j'ai payé cher cette erreur! Des hommes cruels, des hommes atroces m'ont outragé, m'ont trahi, se sont fait un jeu barbare d'enfoncer le poignard de la perfidie dans les endroits les plus douloureux de mon cœur. La honte de me voir trompé, le besoin, la soif d'une juste vengeance, me firent franchir la pre-

mière borne qui nous sépare du chemin du crime: une fois dans cet affreux chemin, aucun effort n'a pu m'arrêter, j'ai couru sur une pente irrésistible, je suis tombé d'abîme en abîme, et j'en suis venu enfin jusqu'à l'exécrable honneur de commander à des brigands. J'en gémis, seigneur; c'est en vain: je sens trop qu'il n'est plus possible de revenir à la vertu.

Vous vous trompez, répond don Quichotte; tant qu'on la regrette, elle n'est pas perdue. Dans les plus graves maladies, aussitôt que le mal est connu, l'on espère la guérison: vous connaissez votre mal, il ne s'agit que d'y appliquer les remèdes; et dans le ciel il est un médecin toujours prêt à les fournir quand on les demande de bonne foi. Il ne tiendrait qu'à vous, seigneur Roque, d'accélérer ce moment: je vous indiquerai, si vous voulez, un moyen sûr et facile, non-seulement de sortir du précipice où vous êtes, mais d'arriver en peu de temps au plus haut degré de perfection. Faites-vous chevalier errant: je serai volontiers votre parrain; les fatigues et les travaux qne vous aurez à souffrir seront une pénitence de vos premières erreurs; et votre force, votre courage, tourneront au profit de l'humanité.

Le capitaine sourit de ces dernières paroles. Dans le moment sa troupe revint amenant deux voyageurs à cheval, deux pélerins à pied, un carrosse plein de femmes, et beaucoup de domestiques. Les brigands firent un grand cercle, au milieu duquel ces infortunés attendaient en silence leur sort. Qui êtes-vous? leur demanda Roque: répondez-moi les uns après les autres, et déclarez franchement la quantité d'argent que vous avez. Nous sommes, dit un des voyageurs, deux capitaines d'infanterie; nous allions nous embarquer à Barcellonne pour rejoindre nos régimens à Naples. Deux ou trois cents écus composent toute notre richesse; et c'était beaucoup pour des soldats. Quant à nous, réprirent les pélerins, nos coquilles et nos bourdons vous disent assez notre qualité; nous étions en chemin pour Rome, et nous avons au plus soixante réaux. Les dames de la voiture étaient si tremblantes, qu'elles ne pouvaient parler. Un de leurs domestiques déclara que c'était dona Guiomar de Quignones, épouse du régent de Naples, qui voyageait avec sa petite-fille, une demoiselle et une duègne. Nous l'accompagnons, ajouta-t-il, au nombre de six domestiques; et l'argent de notre maîtresse peut se monter à six cents écus. Cela suffit, reprit Roque: il s'agit de faire nos comptes. Vous, messieurs les capitaines, vous ne re-

fuserez sûrement pas de me prêter soixante écus: madame la régente m'en prêtera cent. Je vous demande pardon de vous emprunter aussi librement cette somme: mais chacun vit de son métier, et mes soldats n'ont pas d'autre paie. De mon côté je vais vous signer un sauf-conduit avec lequel vous pourrez continuer en sûreté votre voyage, quand même vous rencontreriez quelque détachement de mon armée. Cela vous convient-il, messieurs, et trouvez-vous que j'exige trop? Les capitaines se confondirent en actions de grâces: la régente voulait descendre de voiture pour remercier le généreux Roque; les seuls pélerins pleuraient. Roque, après avoir reçu l'argent, se retourne vers sa troupe: Vous êtes, dit-il, soixante et dix, et voici cent soixante écus. Après en avoir pris deux chacun, il vous en restera vingt: je vous demande, mes amis, d'en donner dix à ces deux pélerins, et les dix autres à l'écuyer du seigneur don Quichotte, pour qu'il dise du bien de nous.

En achevant ces paroles, il partage ainsi la somme, et, tirant de sa poche une plume et de l'encre, se met à écrire le sauf-conduit. Tandis qu'il écrivait, un des brigands, peu satisfait de cette libéralité, dit dans son jargon catalan: Notre capitaine serait beaucoup mieux avec les moines qu'avec nous. Quand il veut faire le généreux, il faudrait du moins que ce fût de sa bourse. Roque l'entend, et, quittant sa plume, tire son epée, fend la tête au raisonneur, achève ensuite le sauf-conduit, qu'il donne à madame la régente, et leur souhaite à tous un heureux voyage.

Aucun des brigands n'osa dire un mot. Sancho, plus tremblant que jamais, pressait tout bas son maître de partir; mais Roque les supplia de lui donner encore quelques instans; et notre héros ne s'y refusa point. Roque en profita pour écrire à quelques amis qu'il avait à Barcelonne, afin de les prévenir que le fameux don Quichotte et son illustre écuyer Sancho arriveraient tel jour dans cette cité. La lettre fut portée par un des brigands déguisé en laboureur; et lorsque le brave Roque fut certain qu'elle avait été remise, il guida lui-même nos deux héros par des chemins détournés jusqu'à la vue de Barcelonne. Là, il leur renouvela les offres, les assurances de son amitié, les embrassa tendrement, et les quitta, non sans peine, pour s'en retourner dans ses bois.

CHAPITRE LI.

Réception de notre héros à Barcelonne, et son entretien avec la tête enchantée.

C'ÉTAIT le jour de la Saint-Jean. L'aurore qui venait de paraître découvrit aux yeux de nos deux héros la superbe ville de Barcelonne, son port, ses rivages, et la mer, qui leur parut à tous deux beaucoup plus grande que les étangs de Ruidera, si célèbres dans la Manche. En même temps le bruit des timbales, le son des hautbois, se firent entendre au milieu de la ville; et des cris de joie lancés dans les airs annoncèrent la solennité de la fête. Le ciel était pur, l'air serein; le soleil de ses rayons d'or faisait étinceler tous les objets. Les galères et les navires, déployant leurs flammes et leurs banderolles, commencèrent à se mouvoir au son des clairons, des trompettes et des divers instrumens de guerre. Une foule de cavaliers, parés de riches habits, montés sur des chevaux superbes, couraient au galop border le rivage; des décharges de mousqueterie se mêlaient aux belliqueuses fanfares; et les canons des vaisseaux répondaient par intervalles à l'artillerie des remparts.

Don Quichotte et surtout Sancho demeuraient éblouis de ce spectacle, lorsqu'ils virent accourir vers eux un groupe de cavaliers. C'étaient les amis de Roque, prévenus par ce capitaine. L'un d'eux s'écrie en arrivant: Que le miroir, le flambeau, le digne modèle de la chevalerie soit le bien-venu dans notre cité! Que tous s'empressent de rendre hommage au brave, au fameux don Quichotte; non pas à celui qu'un apocryphe historien nous a si mal représenté, mais au véritable héros de Cid Hamet Benengeli!

Notre chevalier n'eut pas le temps de répondre; il fut entouré, pressé, emporté pour ainsi dire vers la ville, dans laquelle il fit son entrée au milieu de ce brillant escadron, précédé par de la musique, et suivi d'un peuple nombreux qui se précipitait sur son passage. On le conduisit ainsi jusqu'à la maison de don Antonio Moréno, jeune homme riche, aimant le plaisir, et l'ami particulier de Roque. Tout était prêt pour recevoir le héros. Antonio le fit loger dans le plus beau de ses appartemens, lui prodigua les honneurs, les soins les plus attentifs; et Sancho, qu'il n'oublia point, se réjouit de se retrouver dans la maison du bon

don Diègue, ou dans le château de la duchesse.

Lorsque don Quichotte eut quitté ses armes, et qu'il se fut revêtu de son beau pour-point chamois, il vint rejoindre la compagnie qui l'attendait pour dîner. On se met à table: la jeune épouse d'Antonio, placée a côté du chevalier, lui fit les honneurs du festin avec autant d'esprit que de grâce. Notre héros déploya pour elle toute sa galanterie: et Sancho, présent au repas, et que sa gaieté rendait babillard, amusa tous les convives en racontant ce qu'il avait souffert pendant son gouvernement.

Après le dîner, don Antonio conduisit son hôte et quelques personnes de la compagnie dans un assez grand cabinet, dont le principal ornement était un buste de bronze placé sur un long pied de jaspe. Seigneur chevalier, dit-il en lui faisant remarquer ce buste, cette tète que vous voyez, et que vous prenez peut-être pour celle de quelque empereur, est le chef-d'œuvre de la négromancie; c'est l'ouvrage d'un enchanteur polonais, disciple du fameux Scot dont on raconte tant de merveilles. Cet homme extraordinaire logea chez moi, et pour mille écus d'or me laissa ce buste, qui répond comme une personne à toutes les questions qu'on lui fait. Vous êtes le maitre, ajouta-t-il, d'en faire sur-le-champ l'épreuve; et si vous voulez, je vais commencer.

Alors s'adressant au buste: Tête, dit-il, je te demande de me dire quelle est ma pensée dans ce moment. Le buste, sans remuer les lèvres, mais d'une voix claire et distincte, répondit: Je ne pénètre point les pensées. Don Quichotte demeura muet de surprise: Sancho fit un signe de croix. Tête, continua don Antonio, dis-moi combien nous sommes ici. Le buste répond: Toi, ta femme, deux de tes amis; deux dames, un fameux chevalier nommé don Quichotte, et son écuyer Sancho Pança. L'étonnement de tout le monde fut extrême. L'une des dames, impatiente de faire des questions, s'approche et dit: Tête, apprends-moi le plus sûr moyen de paraître belle. C'est d'être sage, répond le buste. L'autre dame s'avance aussitôt: Mon mari m'aime-t-il beaucoup? demanda-t-elle. C'est à ton cœur à t'en instruire, répliqua le buste. Don Quichotte à son tour voulut l'interroger: Tête, dit-il, ce que j'ai vu dans la caverne de Montésinos était-il vrai ou fantastique? Mon écuyer accomplira-t-il la pénitence qui lui fut imposée? et verrai-je le désenchantement de ma chère Dulcinée? Ce que tu demandes, répondit le buste, sur la caverne de Montésinos serait le sujet d'une discussion longue, dans la-

quelle je ne veux point entrer. Ton écuyer, avec l'aide du temps, accomplira la pénitence, et Dulcinée deviendra ce qu'elle a toujours été. Il suffit, s'écria le héros, je ne me plaindrai de rien si j'arrive à ce bonheur suprême. Sancho s'approche alors doucement: Madame la tête, dit-il, serai-je encore gouverneur? reverrai-je mes enfans et ma femme? Oui, répond le buste, tu gouverneras dans ta maison; c'est alors que tu reverras ta Thérèse et tes enfans. Pardi! voilà une belle réponse, s'écria Sancho; j'en aurais dit autant sans être sorcier.

Antonio consola l'écuyer en lui promettant qu'un autre jour la tête s'expliquerait davantage. Il finit par recommander le secret à tous les témoins de cette merveille; mais ce secret fut mal gardé. Bientôt on ne parla dans la ville que de la tête enchantée. Antonio, craignant le Saint-Office, se hâta d'aller expliquer aux inquisiteurs comment un tuyau placé dans le piédestal de cette buste creux portait à l'oreille d'un homme caché dans une chambre au-dessous tout ce qui se disait en haut, et rapportait de même les réponses que cet homme s'amusait à faire. Malgré cet aveu simple et vrai, les inquisiteurs. de peur de scandale, exigèrent qu'on brisât le buste. Cette circonstance ne persuada que mieux à don Quichotte la vérité des oracles de la fameuse tête enchantée.

CHAPITRE LII.

Grande aventure qui de toutes celles qu'on a vues fut la plus douloureuse pour notre héros.

Le lendemain de ce jour, Antonio et ses amis proposèrent à don Quichotte de venir visiter les galères. Sancho témoigna une grande joie de cette proposition, et suivit son maître sur le port. Le général, qu'on avait prévenu, aussitôt qu'il les vit arriver, fit abattre les tentes et sonner des fanfares; un esquif couvert de riches tapis, garni de coussins de velours, vint prendre nos deux héros; le canon de la capitane se fit entendre, et les autres galères lui répondirent. Au milieu de ces honneurs, don Quichotte

montait à l'échelle; tout l'équipage le salua par des cris trois fois répétés. Le général, après l'avoir embrassé, lui fit un beau compliment, qui ne resta pas sans réponse; et le signal fut donné, pour une promenade sur la mer

A ce signal, tous les forçats, dépouillés de la ceinture en haut, se mirent à ramer avec tant de force et de vitesse, que Sancho se crut emporté par une légion de diables. Il regardait en tremblant cette foule d'hommes nus, et se rangeait le plus près qu'il pouvait de son maître, assis à la poupe avec le général, lorsque le premier rameur de la droite, faisant semblant de croire que notre écuyer voulait aller à la proue, le prend dans ses bras, l'enlève, et le passe à son compagnon, qui le passe de même à un autre. Le pauvre écuyer, voltigeant ainsi de main en main, arrive en un clin-dœil à l'autre bout de la galère. Il fut près de s'évanouir de terreur; et cette terreur augmenta par la chute de la grande antenne, qu'on abattit dans ce moment. Sancho, fermant les yeux et baissant la tête, crut que le ciel tombait sur lui. Interrogé sur ce qu'il avait, il répondit en bégayant qu'il voulait parler à son maître. Aussitôt les mains des forçats le font de nouveau voyager dans l'air, et le rapportent a sa première place. A peine était-il arrivé qu'il voit le commandeur sauter dans les bancs, et, le fouet à la main, frapper les épaules des malheureux galériens. Épouvanté de ce spectacle, Sancho ne savait plus où se cacher, lorsque don Quichotte s'approche, et lui dit: Ami, la belle occasion de me prouver, si tu le voulais, l'intérêt que tu prends à ce qui me touche! Comment cela? reprit l'écuyer. — En te déshabillant, mon fils, à l'exemple de ces messieurs, t'asseyant avec eux sur les bancs, où tu recevras à ton aise, et presque sans t'en mêler, quelques centaines de coups de fouet pour désenchanter Dulcinée.

Sancho ne répondit à cette proposition que par un regard de colère. Le général voulut savoir ce que c'était que cet enchantement; et don Quichotte l'instruisit en détail des malheurs arrivés à la reine des belles. Cette conversation dura tout le temps de la promenade, que Sancho vit finir avec grande joie.

Notre héros, après avoir remercié le général, revint à terre dans la chaloupe, parcourut à pied Barcelonne, visita les monumens, les édifices publics, et ne rentra chez lui que vers le soir. Une superbe fête l'attendait: l'épouse d'Antonio avait rassemblé chez elle les plus belles, les plus aimables personnes de la ville. Après un magnifique souper, la musique annonça le bal: don Quichotte

fut prié de l'ouvrir; et deux des plus jolies danseuses se donnèrent en secret le mot pour ne pas le laisser reposer un instant. A peine avait-il quitté l'une, que l'autre venait le reprendre; et notre héros hors d'haleine n'osait se refuser à leurs vœux. On ne pouvait regarder sans rire ce pauvre chevalier si maigre, si jaune, si sec, couvert de son pourpoint chamois, soufflant, sautant hors de mesure, au milieu de jeunes beautés qui, l'agaçant à l'envi, ne semblaient occupées que de lui seul, se le disputaient sans cesse, se le dérobaient l'une à l'autre. Mais les forces de don Quichotte ne soutinrent point cette longue épreuve; accablé de lassitude, n'en pouvant plus, couvert de sueur, il s'assit sur le parquet en s'écriant: Fuyez loin de moi, trop dangereux ennemis de la souveraine de mes pensées! fuyez, fuyez! laissez à mon cœur la fidélité qu'il veut lui garder. Don Antonio vint à son secours, le fit porter dans sa chambre, où Sancho, en le mettant au lit, lui dit: Monsieur, il ne suffit pas d'être un excellent chevalier pour être un excellent danseur: il est plus aisé à certaines personnes de tuer un grand géant que de faire une petite cabriole; mais vous voulez tout savoir. Que ne m'avez vous imité! Quand j'ai vu que les danses de ce pays n'étaient pas comme celles de chez nous, où il suffit de sauter en l'air en se frappant le talon de la main, ce dont je m'acquitte à merveille, je me suis tenu tranquille, parce qu'il ne faut faire devant le monde que ce que l'on fait fort bien.

Le repos et le sommeil eurent bientôt rétabli don Quichotte: de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs l'occupèrent le lendemain. Malgré tant d'honneurs, notre héros, après six jours, songeait à quitter Barcelonne pour reprendre les nobles travaux auxquels il s'était consacré. Dans cette pensée, un matin, couvert de toutes ses armes, monté sur le bon Rossinante, il fut se promener sur le rivage, suivi d'Antonio et de ses amis. Comme il s'entretenait avec eux, on voit paraître tout à coup sur la plage un chevalier armé de pied en cap, monté sur un magnifique cheval, cachant son visage sous sa visière, et portant sur son large bouclier une lune éblouissante. Cet inconnu arrive au galop, s'arrête devant don Quichotte; et d'une voix haute et fière:

Illustre guerrier, dit-il, tu vois le chevalier de la Blanche Lune; dès long-temps la renommée a dû t'apprendre quel est ce nom. Je viens m'éprouver avec toi; je viens te faire convenir que la maîtresse de mon cœur l'emporte en attraits, en beauté, sur ta fameuse Dulcinée. Si tu

consens à l'avouer de bon gré, tu m'épargneras la peine de te vaincre et le regret de te donner la mort; si ton mauvais destin te force à combattre, écoute les conditions de notre combat. Vaincu par moi, tu te retireras dans ta maison, où j'exige que tu passes une année sans pouvoir reprendre l'épée: vaincu par toi, je t'abandonne mes armes, mon cheval, ma vie et ma gloire. Décide-toi promptement; je n'ai que ce seul jour à te donner.

Chevalier de la Blanche Lune, répond don Quichotte aussi surpris qu'irrité de tant d'arrogance, tu n'as jamais vu Dulcinée; un de ses regards eût suffi pour te prouver qu'aucune belle ne peut lui être comparée. Ta folle erreur me fait pitié; mais j'accepte tes conditions; je n'en refuse que l'abandon que tu me fais de ta gloire; elle n'est pas encore venue jusqu'à moi, et la mienne n'en a pas besoin. Hâtons-nous donc de mettre à profit le seul jour que tu m'as destiné; prends du champ, prépare ta lance, et commençons à l'instant même.

Don Antonio, témoin de cette conversation, ne douta point que ce ne fût une aventure imaginée par quelqu'un de Barcelonne; il regardait ses amis en souriant, et leur demandait des yeux s'ils étaient dans le secret; mais aucun d'eux ne connaissait le chevalier de la Blanche Lune, et ne savait s'il fallait s'opposer à ce terrible combat. Au milieu de cette incertitude, les deux adversaires avaient pris du champ; il n'était plus possible de les séparer; déjà tous deux fondaient l'un sur l'autre. Le coursier de l'inconnu, plus grand, plus fort que Rossinante, fournit presque à lui seul toute la carrière; il arriva comme la foudre sur le malheureux don Quichotte, et le jeta lui et son cheval à vingt pas de là sur le sable. Aussitôt le chevalier vainqueur, qui n'avait pas voulu se servir de sa lance, et l'avait relevée exprès en rencontrant notre héros, revint lui présenter la pointe à la visière, en lui disant: Vous êtes mort, si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. Don Quichotte, presque évanoui, rassemble toutes ses forces, et lui répond d'un accent lamentable: Le malheur ou la faiblesse du chevalier de Dulcinée n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle de l'univers. Hâte-toi de m'ôter la vie; le trépas est un bienfait pour quiconque a perdu l'honneur.

A Dieu ne plaise, répond l'inconnu, que j'immole le plus magnanime, le plus fidèle des amans! Que la beauté de Dulcinée, que sa gloire restent parfaites! ton vainqueur même lui rend hommage. La seule chose que j'exige, c'est que le grand don Quichotte, observant les con-

ditions de notre combat, s'abstienne de porter les armes pendant une année entière, et se retire dans sa maison. Je le jure, foi de chevalier, répond le héros vaincu, puisqu'il n'y a rien dans ce serment de contraire à l'honneur de Dulcinée.

A ces mots l'inconnu prend le galop, et s'en retourne vers la ville. Don Antonio, toujours surpris, court après lui, s'attache à ses pas, tandis que ses amis et Sancho désolés relevaient le pauvre don Quichotte, le faisaient mettre sur un brancard, et le rapportaient tristement chez lui.

CHAPITRE LIII.

Ce que c'était que le chevalier de la Blanche Lune. Départ de don Quichotte, et ses nouveaux projets.

Antonio, qui brûlait de connaître le chevalier de la Blanche Lune, ne le perdit pas un instant de vue; et le voyant entrer dans une maison, il y entre aussitôt après lui; là il le trouve occupé de se faire désarmer. L'inconnu lui dit avec un souris: Seigneur, je crois pénétrer le motif qui vous attire sur mes pas; vous voulez savoir qui je suis; je ne vous en ferai point un mystère. On m'appelle Samson Carrasco; je suis du village de don Quichotte. La folie de ce bon gentilhomme, que nous estimons, que nous aimons tous, a fait naître dès long-temps ma pitié; j'ai pensé, d'après les conseils de plusieurs de mes amis, que le repos et la retraite étaient les seuls moyens qui nous restaient de le rendre à la raison. Je me suis donc fait chevalier errant pour le combattre, le vaincre, et le forcer de retourner chez lui. Cette charmante entreprise n'eut pas, il y a quelque temps, le succès qu'elle méritait; c'est moi qui, sous le nom de chevalier des Miroirs, fus vaincu par don Quichotte; et loin de lui dicter des lois, je fus trop heureux de recevoir la vie. Aujourd'hui j'ai pris ma revanche; j'ai réussi, grâce au ciel! Je vous supplie, seigneur, de ne point révéler ce que je vous confie; vous auriez le chagrin de nuire à la guérison d'un homme de bien, dont les qualités et l'esprit méritent votre intérêt.

Seigneur, lui répondit Antonio, je n'ose vous avouer que j'ai du regret à voir accomplir un dessein aussi louable que le vôtre: vous allez priver le monde d'un grand plaisir; et jamais don Quichotte sage ne vaudra don Quichotte fou. Au surplus, j'ai de la peine à penser que tous vos efforts, toute votre industrie, puissent remettre en son bon sens une tête aussi dérangée; je n'en serai pas moins fidèle au secret que vous me confiez; et je vous offre de bon cœur tout ce qui pourrait vous être agréable dans un pays étranger pour vous.

Le bachelier remercia l'obligeant Antonio, se debarrassa de ses armes, qu'il fit attacher sur un mulet, monta son cheval de bataille, et sortit à l'instant de la ville pour s'en retourner chez lui.

Pendant ce temps, notre héros, affligé, confus et moulu, était tristement dans son lit, où Sancho tâchait de le consoler. Allons! monsieur, lui disait-il, reprenez un peu de courage; vous devez encore rendre grâce à Dieu de n'avoir aucun membre cassé. Il faut savoir prendre le temps comme il vient, souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et sur toute chose se passer des médecins; vous n'en aurez nul besoin, j'espère; vous serez bientôt rétabli. Nous nous en retournerons bravement dans notre village, nous y vivrons en paix, en joie; et vous verrez, je vous le promets, qu'il est possible d'être heureux sans chercher les aventures. Au fait, mon cher maître, quel est celui de nous deux qui perd le plus à ceci? N'est-ce pas moi, qui vois s'en aller mes espérances en fumée? Car enfin, quoique je sois dégoûté du métier de gouverneur, je n'aurais pas été fâché d'essayer de celui de comte; et comment voulez-vous que je devienne comte, à présent que vous ne pouvez plus être roi? Tu t'abuses, mon pauvre Sancho, lui répondit don Quichotte; l'on n'exige de moi qu'une seule année de retraite; après ce temps écoulé, rien ne m'empêchera, s'il plaît à Dieu, de reprendre mon noble exercice; et nous aurons à choisir des royaumes et des comtés. — Eh bien! monsieur, vous voyez donc qu'il ne faut pas se désespérer. Diable! ne tuons point la poule parce qu'elle a la pepie. C'est aujourd'hui mon tour, et demain le tien. En fait de bataille rien n'est jamais sûr: les paris sont bons pour l'un ou pour l'autre; et celui qui tombe ce matin se relevera peut-être ce soir. Tout ira bien, mon cher maître; vivons, croyez-moi, d'espérance; ma mère disait que souvent elle valait mieux que la possession.

Don Quichotte, ainsi soutenu par les discours de son écuyer,

par les soins, par les attentions d'Antonio, de son épouse, demeura six jours dans son lit. Au bout de ce temps il voulut partir, et prit congé de ses hôtes. Les regrets qu'on lui témoigna furent sincères: il embrassa don Antonio, promit de lui donner de ses nouvelles; et, sans armes, sans épée, dans l'équipage d'un vaincu, monté sur Rossinante, encore boiteux, précédé de l'âne qui portait son armure, et de Sancho marchant à pied, notre héros se mit en chemin.

En sortant de Barcelonne, il voulut revoir la place où son ennemi l'avait renversé. C'est là que fut Troie, s'écria-t-il; c'est là que mon malheur, et non ma faute, m'a fait perdre toute ma gloire; c'est là que l'inconstante fortune m'a ravi dans un instant le prix de mes longs traveaux! Allez-vous recommencer vos doléances? lui dit Sancho; oubliez-vous qu'un homme de courage supporte gaiement le malheur? Regardez-moi; vous m'avez vu rire en allant prendre possession de mon beau gouvernement; me voici pauvre écuyer à pied d'un pauvre chevalier battu. Je n'en ris pas moins, monsieur, car je ne veux pas que ma bonne humeur soit dépendante de cette capricieuse que vous appelez la Fortune; cette femme-là n'est pas assez aimable pour qu'un homme qui a du sens se laisse gouverner par elle. — Tu m'étonnes tous les jours, Sancho; sais-tu que ta philosophie vaut beaucoup mieux que la mienne? sais-tu que la vraie sagesse parle souvent par ta bouche? Allons! mon fils, je veux te croire et m'abandonner à tes conseils. Retournons. retournons chez nous: je l'ai promis; accomplissons cette promesse. Quand j'étais chevalier errant, quand la victoire couronnait mon audace, j'avais le droit de prétendre à tous les genres de gloire; mais aujourd'hui que je suis vaincu, aujourd'hui qu'une quenouille convient seule à mes faibles mains, je ne puis espérer d'autre honneur que celui de tenir ma parole. Marchons donc, ami, marchons promptement. — Promptement, monsieur? c'est aisé à dire lorsqu'on est à cheval. Votre seigneurie ne prend pas garde que je suis à pied, manière d'aller que je n'aime guère. Contentons-nous, s'il vous plaît, d'aller à petites journées, à moins que vous ne voulussiez pendre vos armes à quelque chêne, en mettant dessous une belle inscription; je monterais alors sur mon âne, et nous irions comme il vous plairait.

En s'entretenant de la sorte, sans qu'il leur arrivât d'aventure, nos voyageurs cheminèrent quatre jours, et se retrouvèrent au même bocage où ils avaient ren-

contre les bergères de l'Arcadie. Reconnaissez-vous ces lieux? demanda Sancho. Oui, mon ami, répond don Quichotte; et le souvenir qu'ils m'ont laissé me donne dans ce moment une idée que je crois heureuse. Faisons-nous bergers, Sancho, du moins pendant tout le temps qu'il m'est défendu de porter les armes. J'achèterai quelques moutons, un chalumeau, une panetière; nous nous habillerons tous deux en pasteurs; et, prenant le nom, moi du berger Quichottis, toi du berger Pancino, nous parcourrons les monts, les vallées, en faisant répéter aux échos nos douces et tendres chansons. Nous habiterons les bois, les prairies, les bords fleuris des limpides ruisseaux. Le fruit des chênes suffira pour notre frugale nourriture, l'onde fugitive des sources pour notre fraîche boisson; les liéges nous donneront un asile pendant la nuit; les saules, de l'ombre pendant le jour; l'églantier, sa simple fleur pour faire des guirlandes à nos bergères. Nous coulerons dans l'innocence et dans la paix des jours purs comme le cristal des fontaines, comme le ciel de nos beaux climats; tranquilles, heureux, satisfaits, nous pleurerons toute la journée, nous soupirerons nos amours, nous rimerons des vers charmans que les nymphes viendront entendre, et qui passeront avec notre nom à la postérité la plus reculée. Que dis-tu de ce projet?

Pardieu! monsieur, répond l'écuyer, je le trouve admirable; cette vie de paresseux me convient encore davantage que celle que nous avons menée jusqu'à présent. Je parie que monsieur le curé, le bachelier Samson Carrasco, et maître Nicolas le barbier, ne pourraient s'empêcher de l'approuver; et je ne dis pas qu'il ne leur prenne envie de se faire bergers avec nous. – Eh bien! mon ami, nous les recevrons avec joie; nous appellerons Samson Carrasco le pasteur Samsonino; maître Nicolas, Nicolasso; et monsieur le curé, en allongeant un peu son nom, sera fort bien nommé le berger Curiambro. Quant aux charmantes pastourelles que nous célébrerons dans nos vers, elles ne nous manqueront point; d'abord la mienne est toute trouvée: Dulcinée peut être aussi-bien la plus aimable des bergères que la plus belle des princesses. Je n'ai là-dessus aucun travail à faire. Toi, mon ami, tu chercheras la tienne..... — Oh! je n'irai pas bien loin: je garderai ma femme, puisque je l'ai; et je l'appellerai tout bonnement Thérésone au lieu de Thérèse. Thérésone fera fort bien dans les vers que je lui adresserai. Maître Nicolas et le bachelier trouveront aisément des bergères. Pour monsieur le curé, je

ne suis pas d'avis qu'il en ait une, à cause du bon exemple. — Tu as raison. Ah! mon cher ami, que notre vie sera délicieuse! que de romances, de chansons, de sonnets, nous allons entendre! que de flûtes, de flageolets, de champêtres chalumeaux, accompagneront notre douce voix! Le bachelier Carrasco est excellent poëte; maître Nicolas joue de la guitare; je suis sûr que monsieur le curé fera des vers quand il lui plaira; quant à moi, tu connais mon talent, et je me charge de former le tien. Rien ne nous manquera, mon ami; nous nous distribuerons chacun notre emploi: moi, je me plaindrai de l'absence; toi, tu chanteras le constant amour; Carrasco prendra le dédain; maître Nicolas les faveurs, monsieur le curé tout ce qu'il voudra. — Oui, monsieur, et je veux aussi donner un emploi à Sanchette ma fille; elle nous portera le dîner. — Fort bien, Sancho. Mais voici la nuit; retirons-nous dans ce bois pour y penser à nos bergères.

CHAPITRE LIV.

Comment le bon Sancho s'y prit pour désenchanter Dulcinée.

La nuit était fort obscure, don Quichotte et son écuyer se reposèrent sous de grands arbres, soupèrent ensemble assez mal; et leur souper fut à peine achevé, que Sancho s'arrangea pour dormir. Mon cher enfant, lui dit son maître, avant que tu te livres au sommeil, je veux te rappeler une chose importante qu'il est absolument nécessaire de terminer avant de commencer tous deux cette vie pastorale qui nous promet de si beaux jours. Eh! quelle est cette chose, monsieur? répondit l'écuyer en bâillant. — Ton cœur devrait t'en instruire. As-tu donc oublié tes promesses? et rentrerons-nous dans notre village, prendrons-nous le nouvel état de pasteurs avant d'avoir désenchanté la malheureuse Dulcinée? Tu sais de qui cela dépend: je t'en parle, comme tu vois, sans reproche, sans aigreur; je n'exige point, je demande, et mon humble prière est au nom de notre ancienne amitié. — Hélas! mon Dieu! vous prenez bien la meilleure manière d'obtenir de moi ce que vous voudrez; mais, s'il faut vous par-

ler franchement, j'ai de la peine à comprendre comment des coups de fouet que je me donnerai peuvent faire du bien à un autre. Qu'a de commun ma pauvre peau avec madame Dulcinée? Cela ressemble à ceux qui vous disent: Vous avez mal à la tête, frottez-vous les jambes. Par quel hasard m'a-t-on choisi pour être le médecin de cette maladie-là? Encore les médecins sont-ils plus heureux; on les paie grassement, même lorsqu'ils tuent leur malade: mais dans cette affaire-ci l'on m'oblige, pour guérir le mien, de me fouetter jusqu'au sang, et cette cure si pénible doit rester sans récompense. — Ah! mon fils, que ne parles-tu? Si j'avais pensé qu'un honnête salaire pouvait te déterminer à ce que j'attends de toi, depuis long-temps je te l'aurais offert. Tu n'as qu'à régler toi-même le prix que tu mets à chaque coup de fouet, t'en payer d'avance sur l'argent que tu me gardes, et te mettre de suite à l'ouvrage.

Ces paroles firent ouvrir les yeux et les oreilles à Sancho. Il résolut de se fouetter tout de bon, pour augmenter le petit trésor qu'il apportait à sa femme. Monsieur, reprit il, voilà qui est dit; je vais vous donner satisfaction. Ne me croyez pas cependant trop intéressé; je suis père de famille, et c'est pour mes enfans que je travaille. Voyons, que me donnerez-vous pour trois mille trois cents coups de fouet? je ne parle pas des cinq que je pourrais en rabattre; je veux faire bien les choses, et ces cinq-là déjà reçus iront par dessus le marché. — Mon cher ami, si le prix du remède devait être proportionné à celle que tu vas guérir, le trésor de Venise et les mines du Potose ne pourraient te payer. Mais je m'en rapporte à ta bonne foi: vois ce qui me reste d'argent, et prends ce que tu voudras. — En conscience, mon cher maître, je ne peux pas faire ce que vous désirez à moins d'un quart de réal par coup: soyez certain qu'à tout autre j'en demanderais davantage. Ainsi donc les trois mille coups de fouet valent d'abord sept cent cinquante réaux, auxquels il faut en joindre soixante-quinze pour les trois cents autres: total, huit cent vingt-cinq réaux. Et je vous assure que c'est marché donné; car je compte m'étriller de manière que l'on puisse dire aux envieux de ma petite fortune: Celui-là ne l'a pas volée..... Suffit, vous serez content. — Oh! je le suis déjà, Sancho, Sancho mon ami, Sancho de mon cœur! ma vie entière ne pourra suffire à te prouver ma reconnaissance. Si, comme je n'en doute point, Dulcinée reprend ses attraits, je ne me plaindrai plus du sort, je bénirai ma défaite, je rendrai

grâce surtout à ta générosité. Quand commences-tu, mon fils? Pour accélérer cet instant, je veux ajouter cent réaux. — Quand, monsieur? cette nuit sans faute, et tout à l'heure, puisque j'y suis.

Il court aussitôt prendre les licous de l'âne et de Rossinante, les joint ensemble pour en faire un fouet, s'éloigne d'une vingtaine de pas, résolu de terminer la douloureuse pénitence. Don Quichotte, qui le vit aller d'un air si déterminé, ne put s'empêcher de lui dire: Mon ami, je te recommande de ne pas te mettre en pièces; ne frappe pas de manière que ta vie soit en danger; ménage-toi, je te supplie, ne jette pas d'abord tout ton feu. Je crains que tu n'en fasses trop; et je vais compter avec attention pour t'arrêter dès qu'il sera temps. Comptez, comptez si vous voulez, répond l'écuyer en se déshabillant, j'espère ne pas me tuer, mais je n'irai pas de main morte.

A ces mots, sur son dos tout nu, il s'applique deux coups vigoureux, qui lui font pousser un cri. Plein de courage, il redouble; mais il ne put jamais passer le sixième. Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'arrêtant, j'ai fait un marché de dupe; cela vaut au moins un demi-réal. Eh bien! mon ami, tu l'auras, répond le héros généreux. Sancho reprend alors de la force; mais le fripon, au lieu de faire tomber les coups sur ses épaules, les applique sur les arbres dont il était environné. Se trouvant mieux de cette manière d'accomplir la pénitence, il ne s'arrête plus un moment, frappe, refrappe à tour de bras, en poussant de si profonds soupirs, qu'on l'aurait cru prêt à rendre l'âme. Don Quichotte, tout attendri, lui criait: Mon fils, mon cher fils, arrête, arrête, en voilà bien assez pour une fois: j'en ai compté plus de mille. Tu te martyrises, mon enfant. Non, répondait l'écuyer, je me sens en train, je veus en finir, et ne pas voler mon salaire. Battons le fer tandis qu'il est chaud; faisons moudre le moulin à présent que la meule est piquée; surtout n'approchez point, monsieur; je vais encore m'en donner un mille; le surplus ne sera qu'un jeu. Il redouble alors de fureur, et frappe si vivement, qu'il ne restait pas un pouce d'écorce aux malheureux arbres qu'il avait choisis. Enfin, poussant un cri terrible en appliquant le plus fort de ses coups: C'est ici, dit-il, que périt Samson. Et il se laisse tomber sur la terre.

Don Quichotte, effrayé, se presse d'accourir, et de lui arracher son fouet. Je te défends de continuer, lui dit-il les larmes aux yeux; songe, songe, mon cher ami, que ta vie est nécessaire à ta femme, à tes enfans;

conserve-toi pour eux, je t'en prie; et que Dulcinée attende que tes forces soient revenues. Puisque vous le voulez, répond Sancho, je renverrai jusqu'à demain la fin de cette grande affaire. Prêtez-moi seulement votre manteau, pour m'empêcher de me refroidir au milieu de ma sueur. Notre héros se hâta d'envelopper son écuyer, qui, s'appuyant contre un tronc de chêne, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain au point du jour tous deux se remirent en route. Don Quichotte osait à peine demander à Sancho comment il se trouvait. Celui-ci, sans entrer dans des explications, pria seulement son maître de ne point passer la nuit dans un village, parce qu'il avait pris la ferme résolution d'achever la pénitence, et qu'il aimait mieux la finir en plein air, surtout dans un bois, où la seule vue des arbres semblait soulager sa douleur. Don Quichotte y consentit, le remercia mille fois, et s'arrêta le même soir dans une grande forêt, où Sancho, toujours aux dépens, non de ses épaules, mais des hêtres, parvint enfin, sans trop de travail, à terminer l'enchantement de Dulcinée, dont lui seul avait été l'inventeur.

CHAPITRE LV.

Arrivée de don Quichotte chez lui; sa maladie et sa mort.

NOTRE héros, transporté de joie en pensant que le tendre objet de ses fidèles amours venait de reprendre tous ses attraits, attendait impatiemment l'aurore, et ne doutait point que ses premiers rayons ne lui fissent voir Dulcinée. L'aurore parut sans cette belle; don Quichotte surpris continua son chemin, en regardant de tous côtés si Dulcinée n'arrivait pas. A chaque femme qu'il rencontrait, son cœur battait avec violence; il accourait vers elle rempli d'espoir; la voyageuse passait sans rien dire, et don Quichotte soupirait douloureusement. Deux jours s'écoulèrent ainsi, nos héros arrivèrent enfin sur le haut d'une colline, d'où ils découvrirent leur village. A cette vue, Sancho se mit à genoux: O ma chère patrie, s'écria-t-il, tu vas revoir ton fils

Sancho, non bien riche, mais bien étrillé! reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître le valeureux don Quichotte, qui revient à la vérité vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins et ton honneur et ta gloire.

Don Quichotte dit à son écuyer de se lever, et tous deux entrèrent dans le village. Les premières personnes qu'ils rencontrèrent furent le curé et le bachelier Carrasco, qui sortaient pour se promener: à peine eurent-ils reconnu leur ancien ami, qu'ils vinrent à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval, les serra contre sa poitrine, et les tenant tous deux par la main, prit le chemin de sa maison, suivi d'une foule d'enfans qui criaient de toutes leurs forces: Voici le seigneur don Quichotte! voici le bon Sancho Pança! Venez, venez, madame Thérèse. Thérèse accourt à demi-vêtue, avec sa fille Sanchette; et, ne voyant pas son mari dans l'équipage d'un gouverneur: Qu'est-ce ci, dit-elle, mon homme? où est donc votre carrosse? où sont vos gens et votre équipage? je crois, par ma foi, que tu es à pied. Oui, femme, lui répond Sancho; mais tu peux toujours m'embrasser, car je t'apporte de l'argent, et de l'argent bien gagné, je t'assure. — Ah! mon ami, mon bon ami! que je suis aise de te revoir. Je te trouve engraissé, mon fils. Embrasse donc ta fille Sanchette, qui t'attendait comme on attend la rosée du printemps. Viens, viens vite à notre maison; nous avons, j'espère, bien des choses à dire. A ces mots la mère et la fille prennent Sancho par-dessous le bras, son âne par le licou, et les emmènent en les baisant tous deux.

La gouvernante et la nièce, sorties pour recevoir don Quichotte, firent éclater des transports de joie qui touchèrent notre héros. Il se pressa de leur raconter comment il avait été vaincu, et comment il avait juré de ne porter les armes d'une année. Le bachelier et le curé s'efforcèrent en vain de le consoler: rien ne put éclaircir la sombre tristesse qui se lisait sur son visage. Ses deux amis le quittèrent en lui recommandant de veiller sur sa santé, de songer à se distraire; ce qu'il promit d'un air sérieux. La gouvernante lui donna de longs et sages conseils, qu'il écouta sans répondre; et sa mélancolie augmenta le soir et le lendemain.

Quelques jours se passèrent ainsi: le silencieux don Quichotte semblait ne prendre intérêt à rien; l'appétit, le sommeil l'avaient abandonné. Sans se plaindre, sans marquer d'humeur, il cherchait la solitude, rêvait, méditait sans cesse, et cachait avec

soin les pleurs qui souvent bordaient ses paupières. Le seul Sancho, lorsqu'il venait le voir, lui causait encore un léger sourire: mais c'était son unique réponse aux plaisanteries de son écuyer.

Hélas! les malheureux humains, quelque distingués qu'ils soient par leur grandeur, par leur gloire, par les dons de la nature, marchent toujours d'un pas rapide vers la tombe qui les attend. Don Quichotte était près d'y descendre: soit que son heure fût venue, soit que le chagrin l'eût avancée, il fut pris d'une fièvre ardente qui le força de garder le lit. Pendant tous le temps de sa maladie, le curé, maître Nicolas et Carrasco ne quittèrent point leur ami; le bon Sancho, triste, inquiet, ne sortit pas de sa chambre. On envoya chercher un médecin, qui jugea que la mélancolie était la seule cause du mal. Sancho, malgré sa douleur sincère, redoubla d'efforts pour égayer son maître, lui parla de leur projet de se faire tous deux bergers, du plaisir qu'ils auraient bientôt à jouer ensemble de la musette; il ajouta qu'il venait d'acheter pour garder leurs troupeaux futurs deux superbes chiens, dont l'un s'appelait Barsino, et l'autre Butron. Le malade l'écoutait, le regardait tendrement, et, par son regard, lui faisait comprendre qu'il penétrait sa bonne intention.

Le mal fit bientôt des progrès: le médecin, au bout de six jours, ne donnait guère d'espérance. Don Quichotte sentait son état; il pria qu'on le laissât seul, parce qu'il voulait dormir: ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la nièce le pleuraient déjà comme mort; mais tout à coup don Quichotte réveillé les appelle: Mes chères filles, dit-il, rendez grâce au Dieu tout-puissant, dont l'infinie miséricorde vient de m'accorder aujourdhui le plus signalé des bienfaits. Mon cher oncle, répondit sa nièce, que veut dire votre seigneurie? Ma nièce, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie, et le mettre à même d'obtenir dans l'autre la récompense des vertus. Ce bien si cher, c'est la raison: je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées; le ciel me la rend aujourd'hui; je n'en jouirai pas long-temps; ma reconnaissance n'en est pas moins vive. Je veux profiter du moins de ces courts momens; les seuls que je puisse compter dans ma vie, pour réparer autant qu'il est en moi les erreurs de mon long égarement, pour faire le bien que je

n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon ami monsieur le curé, le bachelier Samson, maître Nicolas, et le fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire.

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent tous quatre. Mes amis, reprit le mourant, je vous demandais, je vous désirais. Hâtez-vous de me féliciter de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche; je suis Alonzo Quixano, que l'on surnommait autrefois *le Bon*. Cessez, cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor, de ces héros imaginaires que mon extravagance avait pris pour modèles; n'y voyez que votre voisin, votre fidéle ami, votre frère, dont le faible esprit, long-temps aliéné, retrouve à sa dernière heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en, monsieur le curé; daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs, pendant ce temps, faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernières volontés.

On l'écoutait en silence, on se regardait avec surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avait pu croire son maître en danger, tombe à genoux auprès du lit, et se met à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec monsieur le curé. Sa confession ne fut pas longue; hélas! son cœur était si pur! Lui-même rappela tout le monde; la gouvernante, la nièce, arrivèrent en poussant des cris: don Quichotte les consola. Lorsque le notaire fut venu, il lui dit de commencer son testament dans les formes ordinaires; ensuite, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se souleva, s'assit sur son lit; et, d'une voix faible, dicta ces paroles:

Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelais mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus que l'on prendra sur le plus clair de mon bien; de plus tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partîmes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demander jamais compte, et ne regrettant des extravagances dont il a si souvent été le témoin, que l'espoir qu'elles me donnaient de lui faire une grande fortune.

Non, monsieur, interrompt Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire, non, monsieur, vous ne mourrez point; il n'est pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils, mon cher maître: vivez, vivez, et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira; berger, chevalier, écuyer, tout m'est égal, pourvu que je

sois avec vous: Je recommencerai, s'il le faut, à désenchanter Dulcinée; si vous ne pouvez pas vous consoler du malheur d'avoir été vaincu, je dirai que c'est ma faute; je déclarerai, j'affirmerai par serment, que j'avais mal sanglé Rossinante, que c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais.....

Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompt doucement le malade; tu m'as vu si long-temps insensé, que tu ne dois pas croire encore que je sois devenu sage. Oublions nos vieilles erreurs, sans oublier notre vieille amitié: c'est toujours ton ami qui t'écoute, mais ce n'est plus don Quichotte; et, pour me servir avec toi d'un de ces proverbes que tu aimais tant, je te dirai que les oiseaux de l'an passé ne se trouvent plus dans le nid. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien.

Il institue alors pour son héritière Antonine Quixana sa nièce, à la charge de payer une pension à son ancienne gouvernante, et de faire quelques présens qu'il indiqua, comme des gages d'amitié, au bachelier Carrasco, à maître Nicolas, à monsieur le curé, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il finit par demander pardon des mauvais exemples qu'il avait pu donner lorsqu'il était privé de sa raison, ajoutant qu'il se reprochait surtout d'avoir fourni, sans s'en douter, à certain continuateur de l'histoire de don Quichotte l'occasion de mettre au jour le plus sot, le plus mauvais livre qu'on eût encore imprimé.

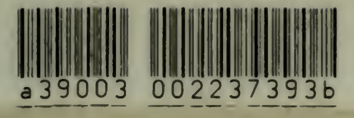
Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, don Quichotte pria monsieur le curé d'aller chercher les sacremens: il les reçut avec une piété, une résignation, une ferveur, qui édifièrent tout le monde; et, le soir, étant retombé dans une grande faiblesse, il rendit son âme à Dieu.

Ainsi finit le héros de la Manche, dont Benengeli n'a pas voulu nommer la patrie, afin que toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages de ce célèbre pays se disputassent l'honneur de lui avoir donné la naissance: il ne s'est pas non plus étendu sur les regrets, sur la douleur de Sancho, de la gouvernante, de la nièce, de tous les amis de cet homme si vertueux et si bon. On lui fit beaucoup d'épitaphes: voici la seule qui soit restée; elle est de Samson Carrasco:

PASSANT, ici repose un héros fier et doux,
Dont les nobles vertus égalaient le courage:
Hélas! s'il n'eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé dans lui des humains le plus sage.

Après ces vers, le sage Cid Hamet Benengeli termine son long ouvrage en s'adressant à sa plume. O ma chère plume, dit-il, toi que j'ai bien ou mal taillée, je te quitte et je t'attache avec une chaîne d'airain, je tremble que la gloire que tu dois me procurer ne soit quelque jour obscurcie par de présomptueux historiens, qui oseront te reprendre et te profaner. Dis-leur que pour toi seule est né don Quichotte, que toi seule fus faite pour lui: dis-leur que ce héros est mort, qu'ils laissent en paix sa cendre; et s'ils voulaient t'obliger à le tirer du tombeau, à lui faire faire de nouvelles campagnes, brise-toi dans leurs mains grossières, force-les d'écrire leurs sottises avec une plume d'oison. Quant à moi, ma tâche est finie. Je ne voulais que rendre ridicules les insipides livres de chevalerie: c'en est fait; mon don Quichotte leur a donné le coup de la mort. Je suis content, je te dis adieu.




a39003 002237393b

